



**HAL**  
open science

# Le projet transmoderne dans les itinérances récréatives : un processus créatif intégratif de construction identitaire

Chiara Kirschner

## ► To cite this version:

Chiara Kirschner. Le projet transmoderne dans les itinérances récréatives : un processus créatif intégratif de construction identitaire. Géographie. Université Grenoble Alpes, 2017. Français. NNT : 2017GREAH013 . tel-01690465

**HAL Id: tel-01690465**

**<https://theses.hal.science/tel-01690465>**

Submitted on 23 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## THÈSE

Pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE LA COMMUNAUTE UNIVERSITE  
GRENOBLE ALPES**

Spécialité : **Géographie**

Arrêté ministériel : 25 mai 2016

Présentée par

**Chiara Kirschner**

Thèse dirigée par **Jean CORNELOUP, Maître de Conférences,**  
**UMR Pacte, Université Grenoble-Alpes**

préparée au sein du **Laboratoire PACTE**  
dans **l'École Doctorale Sciences de l'Homme, du Politique et  
du Territoire (SHPT, ED 454)**

# **Le projet transmoderne dans les itinérances récréatives. Un processus créatif intégratif de construction identitaire**

Thèse soutenue publiquement le **28 juin 2017,**  
devant le jury composé de :

**M Olivier Sirost**

Professeur - HDR, EA CETAPS, Univ Rouen-Normandie, Président du  
Jury

**Mme Isabelle Lefort**

Professeur - HDR, UMR EVS, Univ Lumière Lyon 2, Rapporteur

**M Bernard Andrieu**

Professeur - HDR, EA TEC, Univ Paris Descartes, Rapporteur

**Mme Anne-Laure Amilhat-Szary**

Professeur - HDR, UMR PACTE, Univ Grenoble-Alpes, Examineur

**M Philippe Bourdeau**

Professeur - HDR, UMR PACTE, Univ Grenoble-Alpes, Examineur

**M. Jean Corneloup**

Maître de Conférence - HDR, UMR PACTE, Univ Grenoble-Alpes,  
Directeur de thèse



*A toutes les itinérantes et tous les itinérants qui ont inspiré cette thèse.*

*« The artist – as also the artisan – is an itinerant, and his work is consubstantial with the trajectory of his or her own life. »*

(Tim Ingold, 2010)

## TABLE DES MATIERES

**LE PROJET TRANSMODERNE DANS LES ITINERANCES RECREATIVES. UN  
PROCESSUS CREATIF INTEGRATIF DE CONSTRUCTION IDENTITAIRE. ....ERROR!  
BOOKMARK NOT DEFINED.**

<b><u>TABLE DES MATIERES .....</u></b>	<b><u>4</u></b>
<b><u>RÉSUMÉ .....</u></b>	<b><u>8</u></b>
<b><u>REMERCIEMENTS.....</u></b>	<b><u>10</u></b>
<b><u>INTRODUCTION LA FORME TRANSMODERNE DU PROJET D'ITINERANCE...12</u></b>	
<b><u>PREMIERE PARTIE UN PROJET DANS LE PROJET DE VIE .....</u></b>	<b><u>24</u></b>
<b><u>CHAPITRE 1 LE PROJET EXISTENTIEL ET CREATIF D'ITINERANCE.....</u></b>	<b><u>25</u></b>
<b><u>INTRODUCTION.....</u></b>	<b><u>25</u></b>
<b><u>1.1. DE L'OBJECTIF CULTUREL A L'OBJECTIF EXISTENTIEL .....</u></b>	<b><u>28</u></b>
<b><u>1.2. LA DEMARCHE AU CŒUR DE LA CONDUITE DE PROJET.....</u></b>	<b><u>47</u></b>
<b><u>CONCLUSIONS : UN PROJET EXISTENTIEL FONDE SUR LA DEMARCHE-PROJET CREATIVE INTEGRATIVE .....</u></b>	<b><u>110</u></b>
<b><u>CHAPITRE 2 L'HABITATION CREATIVE DE L'ITINERANCE.....</u></b>	<b><u>114</u></b>
<b><u>INTRODUCTION.....</u></b>	<b><u>114</u></b>
<b><u>2.1. L'HABITABILITE MOBILE, FACILITATRICE DE CREATIVITE INTEGRATIVE .....</u></b>	<b><u>121</u></b>
<b><u>2.2. D'HABITABILITE A HABITATION CREATIVE INTEGRATIVE, VIA LE CORPS CREATIF 137</u></b>	
<b><u>CONCLUSIONS : L'HABITATION CREATIVE INTEGRATIVE DE L'ITINERANCE TRANSMODERNE .....</u></b>	<b><u>168</u></b>
<b><u>CHAPITRE 3 SAISIR LA CONDUITE DE PROJET PAR LES MODALITES.....</u></b>	<b><u>172</u></b>
<b><u>INTRODUCTION.....</u></b>	<b><u>172</u></b>
<b><u>3.1. LE « MODE » DE L'ACTION COMME OBJET D'ETUDE .....</u></b>	<b><u>175</u></b>
<b><u>3.2. UN PROTOCOLE D'ETUDE FOCALISE SUR LE « COMMENT » .....</u></b>	<b><u>181</u></b>
<b><u>3.3. ITINERANCE DE RECHERCHE, ITINERANCE DE VIE.....</u></b>	<b><u>194</u></b>

CONCLUSIONS : LES CONFIGURATIONS ENERGETIQUES POUR OBJET D'ETUDE.....	211
<b><u>DEUXIEME PARTIE LES MODALITES DE CONDUITE DE PROJET .....</u></b>	<b>213</b>
<b><u>CHAPITRE 4 LE PLAN DU PROJET : UNE MATRICE SOCIO-PRAXIQUE .....</u></b>	<b>214</b>
INTRODUCTION.....	214
4.1. LES PHASES ET ETAPES DU PROJET D'ITINERANCE .....	220
4.1.1 PHASE I : CRISE .....	228
4.1.2 PHASE II : VOYAGE .....	256
4.1.3 PHASE III : RETOUR.....	284
4.1. LE PROJET D'ITINERANCE, UNE POTENTIELLE EPOPEE CREATIVE .....	298
CONCLUSIONS : L'ITINERANCE, ENTRE MILIEU DE VIE ET MILIEU RECREATIF .....	308
<b><u>CHAPITRE 5 MODALITES DE CONDUITE ET TYPES D'ITINERANTS .....</u></b>	<b>317</b>
INTRODUCTION.....	317
5.1. LES SEPT TYPES D'ITINERANTS .....	322
5.2. LES TROIS MODALITES DE LA DEMARCHE-PROJET .....	336
5.3. L'ULTIME PARTAGE DES ITINERANTS SELON L'INNOVATION FINALE .....	386
5.4. RETOUR SUR LA DEFINITION DE L'ITINERANCE, PAR LES PRATIQUANTS .....	411
CONCLUSIONS : HABITER EN CREATIF .....	424
<b><u>CONCLUSIONS LE PROJET TRANSMODERNE, CREATIF INTEGRATIF.....</u></b>	<b>432</b>
RAPPEL DU PROBLEME CENTRAL, DE L'HYPOTHESE ET DE LA METHODOLOGIE.....	432
LES CONTENUS DE L'HABITATION CREATIVE INTEGRATIVE DE L'ITINERANCE	
TRANSMODERNE .....	446
LES APPORTS OPERATIONNELS DE LA THESE ET LES OUVERTURES.....	476
<b><u>BIBLIOGRAPHIE .....</u></b>	<b>481</b>
REFERENCES SCIENTIFIQUES .....	481
CORPUS DE L'ETUDE DE TERRAIN .....	493
ARTICLES DE MAGAZINES.....	493
ROMANS ET RECITS DE VOYAGE.....	495

AUTRES SOURCES (VIDEO, SITES INTERNET) .....496

## INDEX DES TABLEAUX

TAB. 1 : Caractéristiques sociodémographiques des interviewés .....	189
TAB. 2 : Durée et moyen utilisé (interviews) .....	190
TAB. 3 : Lieu et composition de l'équipe (interviews).....	191
TAB. 4 : Observations.....	192
TAB. 5 : Corpus narratif – presse magazine .....	192
TAB. 6 : Corpus narratif – littérature .....	193
TAB. 7a : La matrice socio-praxique du projet d'itinérance : les enjeux créatifs de chaque phase .....	225
TAB. 7b : La matrice socio-praxique du projet d'itinérance : liens avec les présupposés, les composantes secondaires et les autres projets de l'itinérant .....	226
TAB. 8a : Les 2 types non créatifs .....	329
TAB. 8b : Les 2 types non-créatifs – Détail des itinérants interviewés .....	330
TAB. 9a : Les 3 types créatifs adaptatifs.....	330
TAB. 9b : Les 3 types créatifs adaptatifs .....	331
TAB. 10a : Les 2 types créatifs intégratifs.....	332
TAB. 10b : Les 2 types créatifs intégratifs.....	333
TAB. 11 : Les trois démarches-projet des itinérants .....	385
TAB. 11 (rappel): Les trois démarches-projet des itinérants .....	460
TAB. 8a (rappel): Les 2 types non créatifs .....	471
TAB. 9a (rappel) : Les 3 types créatifs adaptatifs.....	472
TAB. 10a (rappel): Les 2 types créatifs intégratifs .....	473

## INDEX DES FIGURES

FIG. 1 : La dimension existentielle de l'itinérance relie les dimensions individuelle, géographique, culturelle et sociopolitique.....	15
FIG. 2 : « Styles de pratique et forme culturelle transmoderne » (Corneloup, 2011, p. 10).....	35
FIG. 3 : L'hypothèse du projet transmoderne : de l'itération à l'itinérance.....	112
FIG. 4 : La composante centrale de l'hypothèse de projet transmoderne d'itinérance.....	169
FIG. 5 : Mettre l'hypothèse à l'épreuve du terrain.....	211
FIG. 6 : Matrice du processus créatif CPS d'après Isaksen, Dorval and Treffinger (2000) ...	306
FIG. 7 : L'itinérance, un potentiel laboratoire socio-récréatif.....	451
FIG. 8 : Exemple de panneau « Territoire narratif ».....	477
FIG. 9 : Extrait du tableau correspondant à l'outil « matrice ».....	478
FIG. 10 : L'outil « Démarche ».....	478

## RÉSUMÉ

**Titre : Le projet transmoderne dans les itinérances récréatives.  
Un processus créatif intégratif de construction identitaire.**

**Mots clefs :**

itinérance – transmodernité – identité – créativité – éthique – projet

**Résumé :**

Ce travail s'intéresse à la transmodernité des pratiques récréatives. Pour cela, il propose une analyse de la conduite de projet de l'itinérance. Il s'agit d'une pratique récréative dont l'itinéraire n'est pas complètement figée à l'avance, pouvant durer quelques heures ou quelques mois, dans un environnement partiellement ou exclusivement montagnard, à l'aide de moyens de progression non motorisés, sans le support d'une agence de voyages. L'approche par le projet mobilise, entre autres, la motivation personnelle du pratiquant, en relation avec son identité et son projet de vie. L'itinérance est considérée comme une pratique existentielle qui construit l'identité du pratiquant à travers la gestion de l'incertitude, l'invitant à la créativité. Le pratiquant n'est pas toujours seul dans cette tâche de gestion de l'incertitude, et peut décider d'entrer en relation avec les habitants des zones traversées. L'itinérance l'invite alors à adopter une éthique relationnelle. La créativité, notamment intégrative, et l'éthique relationnelle, peuvent être mises en relations avec le concept de transmodernité de Dussel (1994): l'intégration de la raison de l'Autre.

La première partie de ce travail identifie les ressources conceptuelles et méthodologiques, dans le cadre d'un paradigme individuel et interprétatif. L'hypothèse d'une habitation créative intégrative qui serait au cœur de l'itinérance transmoderne émerge grâce à une déconstruction de l'approche moderne du projet (Boutinet, 2012), fondé sur la logique d'anticipation par rapport à la réalisation d'un objectif, et de l'approche postmoderne de celui-ci, fondée sur la fragmentation des objectifs et la perte de sens global. La démarche-projet transmoderne de l'itinérance serait une démarche créative d'intégration de l'altérité, et de redéfinition d'un objectif existentiel au fur et à mesure de l'avancement dans la réalisation du projet. Cette pratique s'avère une voie d'individuation (Martuccelli, 2005) qui s'appuie sur un maillage (Ingold, 2011a) avec tout l'environnement traversé : physique, matériel, humain, évènementiel. Ce maillage mobilise un corps écologique (Andrieu & Sirost, 2014) et créatif. Le paradigme individuel est ainsi élargi à une pluralité de ressources cognitives et

comportementales. La seconde partie de la thèse restitue le travail de terrain auprès d'itinérants. Les données qualitatives ainsi recueillies sont organisées en deux grands mouvements. L'un concerne la dimension chronologique du projet d'itinérance, depuis la période avant de partir, l'émergence d'une première idée, la réalisation du projet jusqu'au retour. L'autre concerne la démarche-projet, fondée sur le rapport à l'imprévu, le rapport au corps et le rapport à l'environnement physique et humain. Le plan du projet d'itinérance apparaît comme une matrice socio-praxique qui facilite une démarche-projet créative intégrative de l'altérité corporelle, naturelle et relationnelle. Si la plupart des éléments de la matrice sont activés, l'itinérant adopte une démarche-projet intégrative, et finit par réaliser un objectif existentiel en ayant aligné les différentes dimensions de son existence : matérielle, affective, géographique professionnelle.... Cet objectif est ensuite traduit en un nouveau bien commun : action politique, humanitaire, œuvre artistique, ... Les éléments de la matrice concernent l'habitation de l'itinérance, dans sa dimension ordinaire de résolution des contraintes et problèmes du quotidien (que l'on laisse et que l'on reconstruit pendant le voyage), ainsi que dans sa dimension de progression d'une étape à l'autre, jusqu'à la réintégration du milieu de vie habituel. Les conclusions proposent d'envisager l'itinérance comme un laboratoire sociocréatif en puissance. Dans le milieu récréatif de l'itinérance, le pratiquant peut apprendre l'éthique relationnelle, véritable capacité (Flipo, 2005) de l'itinérance, et, au retour, il peut apporter une contribution singulière à son milieu de vie.

## REMERCIEMENTS

Cette thèse est le fruit à la fois d'une longue démarche individuelle de recherche et d'un intense travail collectif de confrontation, modélisation, et de soutien. Mes remerciements vont en premier lieu au mentor de ce projet de thèse, Jean Corneloup. Il m'a proposé le sujet du projet d'itinérance qui m'a semblé, au premier abord, totalement opaque, et qui allait se révéler si porteur par la suite. Il a su me conseiller méticuleusement, m'entraîner, m'encourager, me montrer ce qu'il fallait lâcher alors que plusieurs fois j'ai été tentée d'abandonner ce projet qui me tenait si à cœur.

Merci également aux chercheuses et chercheurs qui ont été attentifs à mon travail, m'ont encouragée et m'ont donné la possibilité de le présenter à plusieurs reprises : Philippe Bourdeau, Magali Talandier, Anne-Laure Amilhat-Szary, Marie-Christine Fourny. J'ai pu grâce à eux rencontrer mon Directeur de Thèse, assister à un colloque à Cerisy-La-Salle en 2013, présenter mes travaux à un séminaire du groupe de recherche FAMME (Laboratoire PACTE) en 2014, et animer un atelier créatif à l'Alpweek en 2016. Une pensée très sympathique pour l'équipe du Labex ITEM et notamment pour Sophie Tocreau et Vincent Rauzier qui m'ont fait sentir comme chez moi aux deux Universités d'Hiver auxquelles j'ai participé en tant qu'intervenante et animatrice d'un atelier en créativité en 2014 et 2016. Merci à l'équipe du Cermosem, et en particulier à Pascal Mao et à Nicolas Robinet, qui m'ont aidée dans l'organisation du séminaire Arc7 et Rencontre citoyenne de la montagne « Itinérance récréative, itinérance de vie ? » en 2014 ; ils m'ont aussi accueillie en tant qu'animatrice d'un atelier de créativité en 2015, lors des Rencontres du Pradel « Gestion et développement des espaces récréatifs en nature », et en tant qu'intervenante en 2016, lors du colloque scientifique international « Transition récréative et écologie corporelle ». Merci aussi à Bernard Jean pour son soutien amical tout au long de ces années. Merci aux personnes qui ont accepté d'être les membres de mon Jury, me donnant un nouveau regard sur mon travail et me proposant des nouveaux défis scientifiques : Mme Amilhat-Szary, M Andrieu, M Bourdeau, Mme Lefort et M Sirost.

Cette thèse n'aura probablement pas vu le jour sans le soutien d'Isabelle Gilbert, facilitatrice et formatrice en créativité, avec qui j'ai eu la chance de partager des échanges extrêmement porteurs et qui m'a fait accoucher de ma première typologie d'itinérants. Grâce à notre travail commun, cette thèse a abouti au développement d'un outil de formation à la

gestion créative de projet, qui a permis à quelques entrepreneurs et accompagnateurs d'entrepreneurs de changer leur regard sur la gestion de projet, la créativité et l'innovation.

Enfin, je tiens à remercier les membres de ma famille. Laurent, mon compagnon de vie, qui n'a jamais cessé de m'encourager à réaliser mon projet de thèse, commencé en 1997 et suspendu en 1998. Vingt ans après, j'étais avec lui quand j'ai reçu le message qui m'a permis de le réactiver, et il m'a aidée à réunir toutes les conditions pour qu'enfin j'y parvienne. Il m'a appris à être persévérante, c'est une des qualités qui me manquaient pour le faire. Merci à Axel et Zoé, mes enfants, qui sont devenus des adolescents en ces cinq années. Ils ont été une source inépuisable d'inspiration pour penser le projet de vie. Merci à mon frère Giovanni, qui m'a fourni un témoignage très précieux pour avancer dans la conception de la créativité intégrative, et qui a su m'épauler au bon moment.

## INTRODUCTION

### LA FORME TRANSMODERNE DU PROJET D'ITINERANCE

Cette thèse s'inscrit dans la continuité des travaux du collectif pluridisciplinaire de chercheurs et experts Sportsnature.org<sup>1</sup>, qui étudie depuis plusieurs années les pratiques sportives et récréatives de nature émergentes. Parmi ces pratiques, il y a l'itinérance, une pratique récréative par étapes dont l'itinéraire n'est pas entièrement figé à l'avance. L'horizon disciplinaire de groupe de chercheurs est celui de la géographie sociale et culturelle, de l'économie territoriale et de la sociologie du sport et du tourisme. Leurs travaux, par exemple l'ouvrage collectif *Créativité et innovation dans les loisirs sportifs de nature* (Corneloup & Mao, 2010), permettent notamment d'étudier les formes culturelles historicisées de ces pratiques, et d'établir un lien entre leur évolution, celle de la société, et celle de l'identité collective en général. Dans le cadre d'un paradigme en majeur structurel, ce lien s'appuie sur les catégories d'analyse macrosociologiques du changement social : tradition, modernité, dissidence, postmodernité, transmodernité, hypermodernité. Les identités contemporaines seraient de plus en plus transmodernes ou hypermodernes (Corneloup, 2017).

L'itinérance se déclinerait dans toutes les formes culturelles (Corneloup, 2012), et notamment la forme transmoderne. Celle-ci est, selon l'auteur, fondée, d'une part, sur le métissage des domaines de pratique (sport, récréation, tourisme, art, spiritualité...) et des valeurs ; et, d'autre part, sur un art de vivre écologique. Le métissage se distingue de l'hybridation. Selon Laplantine, le métissage « *s'offre comme une troisième voie entre la fusion totalisante de l'homogène et la fragmentation différentialiste de l'hétérogène* » (Laplantine & Nouss, 2016, p. 8), c'est « *une composition dont les composantes gardent leur intégrité* » (*ibidem*), une confrontation et un dialogue, « *Non pas l'un ou l'autre (...), mais l'un et l'autre, l'un ne devenant pas l'autre, ni l'autre ne se résorbant dans l'un* » (*ibid.*, p. 68). C'est une « *pensée de la médiation et de la participation à au moins deux univers* » (*ibid.*). L'hybridation relève de la négociation, c'est une figure du compromis, de l'équilibre

---

<sup>1</sup> Ce groupe est doté d'un site internet et publie une revue, *Nature et Récréation*.

précaire, de l'adaptation réciproque, qui génère une solution temporaire mais pas de troisième sens global. Ce qui permet donc de préciser le sujet de la thèse : « Existe-t-il une forme transmoderne de projet d'itinérance, métissée et écologique ? ». L'intérêt d'un tel sujet, en plus d'approfondir l'étude de la forme culturelle des pratiques sportives et récréatives de nature, est celui de fournir de l'inspiration aux acteurs du territoire.

Pour pouvoir poursuivre le travail et constituer le problème central de la thèse, un détour par la définition de l'itinérance et les liens avec la figure du projet s'avère utile. Une première approche, insatisfaisante dans le cadre de cette thèse, consiste à considérer l'itinérance comme une pratique récréative, au sens de la notion anglophone de *recreation*. Celle-ci est fondée sur « *l'hybridation croissante entre les champs du loisir, du tourisme et du sport* » (Dewailly, cité in Bourdeau, 2007, p. 63). Il y a consensus, jusqu'ici, sur une définition de l'itinérance avant tout en tant que pratique, étudiée dans le domaine de la géographie du tourisme (Bourdeau, 2012) (Berthelot, 2011), de la sociologie du sport et des pratiques récréatives de nature (Corneloup, 2012). Plus précisément, l'itinérance est étudiée dans sa dimension collective, en tant que pratique à travers laquelle se manifestent une dynamique structurelle (l'après-tourisme) et une forme culturelle (moderne, postmoderne ou transmoderne). Dans ce cadre, la pratique de l'itinérance, comme toute autre pratique récréative, peut traduire la forme transmoderne en opérant des métissages : de domaines de pratique, de valeurs, tout en se référant aux valeurs écologiques et de décroissance. Elle incarnerait la transition récréative, aux deux sens du terme : pratique transitionnelle « *pour faciliter les adaptations dans différentes scènes sociales* » (Corneloup, 2017, p. 20) et transition vers une éco-culture alternative.

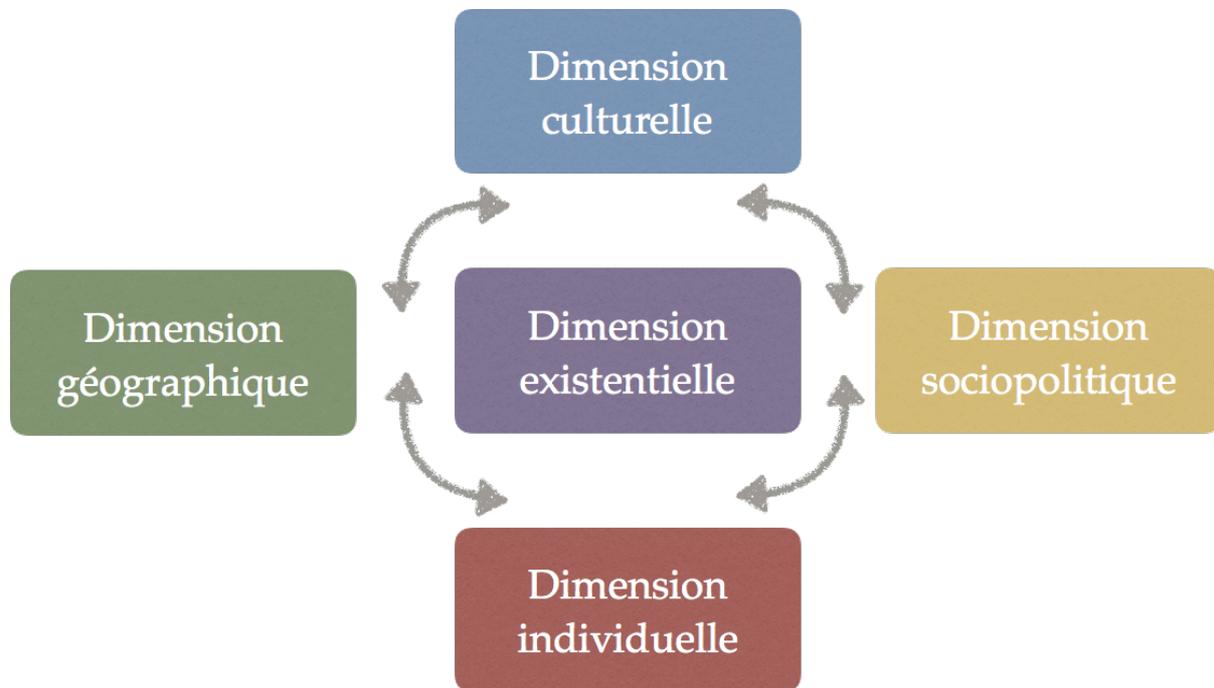
Plusieurs aspects de la pratique de l'itinérance sont abordés dans les travaux cités : les profils sociologiques des pratiquants ; les « *accroches culturelles et sociales (artistiques, religieuses, humanitaires, philosophiques, solidaires, patrimoniales)* » (Corneloup, 2012, p. 9), en plus de l'objectif sportif ou récréatif ; les modalités de réalisation de la pratique ; les relations sociales, notamment entre pratiquants ; les relations imaginaires et sensibles avec la nature ; les imaginaires et techniques du corps. Corneloup (2008a) avait déjà évoqué la possibilité d'une approche pragmatique de l'itinérance, la possibilité d'étudier « *le rapport au chemin. Comment celui-ci est-il choisi, construit et élaboré ? Quelle connaissance est sollicitée avant de partir ? Avec quelle médiation technologique et topologique ? L'habitat de passage de l'itinérant est-il fixe ou mobile, rudimentaire ou high-tech ? Quelle place l'itinérance occupe dans le voyage ? Quel degré d'incertitude existe-t-il dans la spatialité du*

*déplacement ? Accepte-t-on de se perdre ou/et de ne pas tout maîtriser dans l'espace à traverser ? » (ibidem, p. 7).* Tous ces éléments permettent d'envisager une approche de l'itinérance par le projet. Cette approche permettrait d'approfondir la connaissance de tous les objectifs de la pratique, d'affiner l'analyse des transactions entre objectifs récréatifs (sportifs, ludiques, touristiques) et culturels, ainsi que l'analyse des transactions entre objectifs et stratégies d'action. Et, ce, tout en sachant que cette pratique est associée en partie à l'errance (au sens d'indéfinition du but final ou destination), et n'est donc pas, en soi, en tant qu'action, complètement intentionnelle.

Un terrain d'étude qualitative a été organisé à cette fin, qui a démarré en 2012 par quelques entretiens d'itinérants revenus de voyage. Ces entretiens visaient à reconstruire chaque étape de leur projet, avant, pendant et après la réalisation de l'itinérance, exclusivement ou partiellement en montagne (en altitude ou moyenne montagne). Lors de ces premiers entretiens, il est apparu que l'expérience d'itinérance peut donner lieu, au retour, chez certains pratiquants, à des changements importants dans le cours de leur existence, à leur initiative. Ces changements peuvent avoir une répercussion sociale plus ou moins importante : un déménagement, une rupture affective, la conception d'un enfant, un changement professionnel, un changement radical de comportement dans la sphère privée ou professionnelle, plus empathique et altruiste, une production artistique, un engagement politique... En somme, l'expérience d'itinérance peut donner lieu à une innovation existentielle, à portée plutôt individuelle ou sociale. Ainsi, l'itinérance comporterait une dimension existentielle et pourrait aussi amener l'itinérant à apporter une contribution singulière au retour, dans le (nouveau) environnement de vie, à générer un nouveau bien commun.

L'itinérance comporterait ainsi une dimension géographique, culturelle, existentielle, mais aussi une dimension sociopolitique, car l'innovation opérée au retour peut avoir une répercussion sociale (innovation à portée sociale). L'itinérance comporterait aussi une dimension individuelle, biographique, car le projet d'itinérance s'inscrit dans une trajectoire de vie personnelle et dans un projet de vie global. Cette thèse se propose d'étudier toutes les dimensions de l'itinérance, en plaçant la focale sur la dimension existentielle qui relie toutes les autres.

**FIG. 1 : La dimension existentielle de l'itinérance relie les dimensions individuelle, géographique, culturelle et sociopolitique**



Cette « découverte » de la dimension existentielle de l'itinérance amène à trois ordres de questionnements, qui renvoient à d'autres niveaux d'analyse de cette pratique, en plus du niveau fonctionnel et culturel. Le premier concerne l'objet même de la thèse, l'itinérance, qui peut être considérée, plus que comme une pratique récréative et culturelle, comme une méthode d'innovation existentielle, relevant d'un principe processuel. Le deuxième questionnement concerne le sujet de la thèse, qui devient la forme transmoderne du projet *existantiel* de l'itinérance. L'intérêt de ce sujet, s'il recoupe celui du premier sujet formulé (approfondissement de l'étude de la forme culturelle, inspiration des acteurs du territoire), est surtout, il nous semble, celui de contribuer à la réflexion sur l'habitabilité en géographie. En effet, il permet d'identifier les liens entre habitabilité, c'est-à-dire ce qui rend l'espace habitable pour un individu, et son projet de vie. Habitabilité est entendue ici au sens anglais de *liveability* (au sens de "vivabilité"), du verbe *to live* (vivre), non pas *to dwell* (résider). Il s'agit à la fois de l'habitabilité du territoire d'itinérance, mais aussi de l'habitabilité du territoire habituel de vie de l'itinérant (qui peut justement changer après le voyage).

Le troisième questionnement est le plus important car il concerne le problème central de la thèse et la dimension sociopolitique de l'itinérance. La transmodernité d'un projet d'itinérance relève-t-elle uniquement d'une dimension culturelle, ou bien relève-t-elle aussi

d'une dimension sociopolitique, dans laquelle celui-ci peut achever de se réaliser avec une innovation à portée sociale ? La transmodernité a déjà été associée à d'autres cadres d'analyse que le cadre culturel par Corneloup, et notamment au cadre politique (Corneloup, 2011). L'auteur parle d'innovations politiques, « *loin d'une vision surplombante de la politique* » (*ibidem*, p. 5), fondée sur le vote et le principe de la majorité. Il s'agit, par exemple, de la gouvernance, qui tend vers un « *accord acceptable* » (*ibid.*) entre les cultures des différentes parties prenantes. La gouvernance est fondée sur la procédure consultative et le débat contradictoire, dans le cadre d'une éthique pragmatique délibérative. Or, si le résultat ultime de l'itinérance est celui de générer une diversité de projets singuliers à achever, il est certain qu'il faut s'éloigner d'une vision surplombante de la politique ; quant à l'éthique, il pourrait s'agir d'une éthique relationnelle, dont relève la conception politique de transmodernité de Dussel (1994).

Dans le cadre de l'éthique relationnelle, il ne s'agirait pas, comme dans celui de l'éthique délibérative, de confronter des visions, des cultures différentes pour trouver un terrain d'entente commun, à force de compromis voire de renoncements, fussent-ils gagnants-gagnants ; mais de partager des raisons, trouver une continuité entre elles, et les intégrer en créant une tierce raison nouvelle. L'éthique relationnelle suppose un relativisme culturel qui, au lieu de déboucher sur le scepticisme ou le communautarisme, représente un premier pas vers l'intégration interculturelle et l'innovation à portée sociale. **Ainsi, la forme transmoderne du projet existentiel d'itinérance serait imprégnée de l'éthique relationnelle et incarnerait la transition récréative en tant que pratique transitionnelle.** Mais comment se manifeste, concrètement, l'éthique relationnelle dans le projet l'itinérance ? Quelles en sont les limites, y a-t-il un socle de valeurs ou s'agit-il d'une « *perpétuelle turbulence* » (Corneloup, 2017, p. 17) ? Comment l'habiter y contribue ? C'est à ces questions que cette thèse se propose de répondre en ultime instance, après avoir mené une analyse approfondie de la conduite de projet d'itinérance dans tous ses présupposés, composantes et résultats.

Reste à choisir le paradigme scientifique pour mener telle investigation. L'approche par le projet existentiel renvoie à un paradigme individuel (Corneloup, 2002, pp. 41-58), qui serait en mesure d'appréhender les stratégies d'action dans le projet d'itinérance, du point de vue de celui qui la pratique. Une telle approche a été utilisée, couplée avec une approche structurelle, pour étudier la pratique de l'alpinisme (Corneloup, 2004a), ou les stratégies résidentielles, cf. par exemple Cailly, 2007. Une utilisation exclusive de ce paradigme,

cependant, risquerait d'« *occulter ce que les valeurs, saisies au pôle individuel, doivent à des ordres de légitimité englobants, socialement et collectivement situés. De ce fait, elle tend à détacher l'individu des contextes collectifs multiples et pluriels qui le traversent et à partir desquels, par l'alchimie de l'intériorisation, émerge l'individu et son irréductible singularité* » (*ibidem*, p. 185). Ce défaut est largement compensé par le travail déjà réalisé par Corneloup sur la dimension socioculturelle de l'itinérance, qui sera mise en relation avec notre approche, au fur et à mesure de l'argumentation. Et, ce, notamment lorsqu'il s'agira d'approfondir la notion de transmodernité, les valeurs transmodernes et les objectifs culturels des itinérants.

Le paradigme individuel risque également de limiter l'approche de l'action individuelle à la rationalité instrumentale ou par rapport à des valeurs. C'est pour cela qu'il a été choisi ici de considérer d'autres ressources cognitives et comportementales de l'action, notamment les ressources corporelles, émotionnelles, et relationnelles. Ce choix est justifié à la fois par les données empiriques recueillies, et par le désir de faire évoluer le paradigme individuel en l'élargissant à d'autres registres de la connaissance et de l'action. Il se trouve que ceux-ci ont été étudiés par certains auteurs qui s'inscrivent dans le paradigme du sensible (Corneloup, 2002, pp. 189-200), et qui ont produit des concepts pertinents par rapport à notre sujet. Il s'agit notamment de l'écologie corporelle proprement dite (Andrieu & Sirost, 2014), et du paradigme du Sensible (Bois & Austry, 2007). Le concept de « maillage créatif » (*creative meshwork*) d'Ingold (2010), dans le cadre de son écologie relationnelle, s'avère également très porteur pour penser cet élargissement cognitif et comportemental. Ces concepts se réfèrent à une pensée physique ou intelligence corporelle, et non pas uniquement à l'imaginaire sensible et émotionnel produit, par exemple, par le contact avec la nature.

Les données empiriques recueillies renvoient, dans certains cas, à ce que l'on pourrait appeler une intelligence corporelle, et à l'intelligence émotionnelle. Le terme d'intelligence corporelle (plus précisément, intelligence corporelle kinesthésique) a été notamment utilisé par Gardner (2011), dans le cadre de sa théorie des intelligences multiples. Toutefois, la conception de Gardner est plus restrictive que celle proposée ici, à la fois en ce qui concerne les mécanismes (traitement de l'information) et les résultats (représentation/communication de la connaissance ainsi acquise). En effet, selon cet auteur, qui est un psychologue cognitiviste, une intelligence se définit avant tout comme une ou plusieurs opérations ou mécanismes basiques de traitement de l'information, qui traitent des stimuli spécifiques ; par exemple, dans le cas de l'intelligence corporelle kinesthésique, la capacité d'imiter les

mouvements d'autrui. De plus, une intelligence est, *in fine*, susceptible d'être encodée dans un système symbolique précis ; par exemple, à nouveau dans le cas de l'intelligence corporelle kinesthésique, la danse. Ici, comme on verra, l'intelligence corporelle sera élargie, en ce qui concerne les mécanismes, à l'observation et à l'interprétation de stimuli internes, organiques et kinesthésiques, notamment les *patterns* physiologiques qui déclenchent des émotions (cf. la théorie de l'émotion de James), à tout symptôme ou manifestation du corps vivant (Andrieu, 2016) lorsqu'elle parvient à la conscience. Et, en ce qui concerne les résultats, aux prises de décisions et aux actions menées en conséquence.

L'intelligence corporelle est rapprochée, sans s'y réduire, de l'intelligence émotionnelle (Goleman, 1996, qui prend appui sur l'œuvre de Gardner), qui nourrit le processus de connaissance de soi, des autres et du monde. Elle comprend l'empathie, et contribue au processus de prise de décision, et de passage à l'action. Par conséquent, l'intelligence corporelle et émotionnelle est aussi élargie, en ce qui concerne les résultats, à la dimension relationnelle et performative de l'action et non plus uniquement expressive et communicationnelle. De ce fait, ces « rationalités » alternatives ont une portée sociale. Ces ressources supplémentaires n'excluent pas du tout de l'analyse des conduites de projet les ressources mentales. Les considérer toutes à la fois permet, en revanche, d'envisager une conduite de projet fondée sur un maillage entre le corps et tout l'environnement (physique, matériel, humain). En d'autres termes, une éthique relationnelle étendue à tout élément de l'environnement, pas uniquement aux autres personnes comme chez Dussel. Cette conduite renvoie aux concepts de créativité intégrative et d'habitation créative intégrative qui sont la production théorique de la thèse.

Pour parvenir à la modélisation d'un projet existentiel transmoderne d'itinérance, fondé en ultime instance sur l'habitation créative intégrative, la thèse procède par plusieurs étapes, à un niveau à la fois théorique et empirique. Sur le plan théorique (partie 1), dans un premier temps le problème central et l'hypothèse sont posés (chapitre 1). En raison de l'approche par le projet, du choix du paradigme individuel et des données empiriques qui ont montré la nature existentielle de l'itinérance, celle-ci est redéfinie comme une méthode et non plus comme une pratique. Par conséquent, elle comporte une dimension processuelle. Des contenus existentiels processuels (comportements, processus d'apprentissage) sont identifiés dans l'analyse des styles et des processus d'ancrage des pratiques sportives et récréatives de nature menée par Corneloup (2016) ; ainsi que dans l'étude des récits d'expérience d'itinérants par Berthelot (2011), et en particulier, le « *zigzag entre l'Ici et l'Ailleurs* »

(*ibidem*). La notion de transmodernité culturelle telle que proposée par Corneloup est alors étudiée et enrichie par l'approche éthique relationnelle de Dussel (1999, 1994).

D'autres thèmes liés au sujet de la thèse sont abordés, tous de nature processuelle ou dans leur dimension processuelle : le projet, la créativité et l'identité. En ce qui concerne le projet, la logique d'action est renommée « démarche », car l'itinérant n'adopte pas exclusivement une logique analytique pour réaliser son action (raison au sens strict), mais mobilise aussi d'autres ressources, notamment corporelle (raison élargie). La composante de la démarche-projet est développée à partir d'une lecture critique de l'ouvrage de référence de Boutinet (2012), qui ne prévoit qu'une logique analytique de conduite de projet : chez cet auteur, la logique de conduite n'est dès lors pas problématisée. La créativité est entendue avant tout comme processus cognitif de divergence et convergence (Runco, 2013), facilitée par des ressources non exclusivement logiques analytiques. Parmi celles-ci, et pour ne citer que des ressources conscientes, l'association d'idées (entendue au sens d'enchaînement d'idées, cf. *ibidem*, p. 10), l'analogie (qui est un type d'association impliquant la comparaison entre deux phénomènes et renvoie à la figure rhétorique de la métaphore, cf. *ibidem*, p. 11), les multiples formes d'intelligence (Gardner, 2011). Elle peut avoir un objectif existentiel (Rogers, 1961) et non seulement un objectif lié à une finalité opérationnelle, par exemple professionnelle (Parnes, 1967a, 1967b). Elle est aussi mise en relation avec la dimension culturelle (Corneloup & Mao, 2010), et notamment avec les valeurs des créatifs culturels (Ray & Anderson, 2000), parmi lesquelles les valeurs « processuelles » de l'écologie, de l'interculturalité et du développement personnel, ce dernier renvoyant à la dimension existentielle. L'identité est aussi entendue au sens processuel, comme processus de construction identitaire. Ce processus peut prendre, dans nos sociétés contemporaines, la forme d'un processus d'individualisation ou d'individuation. Dans ce dernier cas, elle implique une relation d'échange constante et constructive avec tout l'environnement et peut être envisagée comme identité de frontière (Agier, 2013) ou narrative (Michel, 2003).

**Ainsi, l'hypothèse d'un projet existentiel transmoderne d'itinérance se construit autour d'une démarche-projet créative intégrative facilitée par une pluralité de ressources cognitives et comportementales, dont le corps, et un objectif existentiel.**

La composante centrale de l'hypothèse du projet existentiel transmoderne d'itinérance, la démarche-projet créative intégrative, est située dans un cadre paradigmatique, étayée à l'aide de concepts provenant du domaine disciplinaire de la thèse, la géographie, et mise en relation avec le concept d'habitabilité (chapitre 2). Il s'agit d'analyser le concept

d'habitabilité (Corneloup, ANR Terrhab), et notamment d'habitabilité mobile (Terrhabmobile, 2013), qui paraît particulièrement porteur en raison d'une approche individuelle, projectuelle et existentielle des pratiques spatiales. Le choix du lieu d'habitation fait partie du projet de vie. Cependant, il faudra y adjoindre la figure du *meshwork* (maillage individu-environnement) d'Ingold (2011a, 2010), et le concept de *flow* pour pouvoir traduire pleinement le statut de l'environnement dans l'itinérance comme condition de l'action et, dès lors, parler d'habitation créative intégrative. L'habitant, grâce à sa cognition élargie, et à une éthique relationnelle, activée dans le rapport avec l'environnement, rend l'espace habitable. Dans la deuxième partie du chapitre, différentes modalités du rapport corps-environnement sont étudiées afin d'identifier la figure la plus apte à traduire le corps de l'habitation créative intégrative. Trois figures sont identifiées qui correspondent peu ou prou aux trois approches de l'écologie corporelle chez Andrieu (Andrieu & Sirost, 2014) : le corps cosmique, le corps sensoriel, et le corps écologique. La figure du corps créatif est ensuite bâtie, en tant qu'hypothèse, en partant de la figure du corps sensoriel et du corps écologique, du paradigme du Sensible (Bois & Austry, 2007), et de l'écologie relationnelle d'Ingold (2011a, 2010). La première figure (corps cosmique) opère un contact immersif avec la nature, et mobilise une diversité de ressources perceptives, dans un registre imaginaire. La deuxième figure (corps sensoriel) permet d'approfondir la compréhension des ressorts cognitifs et performatifs de la sensorialité, dans le cadre intrinsèque à la pratique, c'est-à-dire par exemple sportif, récréatif ou culturel, non existentiel. La troisième figure (corps écologique) se base sur le ressenti corporel pour améliorer la connaissance de soi, des autres et du monde. Le corps créatif permet de rendre compte des mécanismes cognitifs, relationnels *et* performatifs à l'œuvre dans la démarche-projet créative intégrative au service d'un objectif existentiel projectuel, de la réalisation d'un projet de vie. Elle permet d'enrichir le concept géographique de l'habitabilité par la notion de créativité corporelle et d'éthique relationnelle et de parler d'habitation créative intégrative. Restera encore à saisir, dans sa globalité et concrètement, le lien entre le corps créatif et l'éthique relationnelle. Si quelques ressources théoriques peuvent être mobilisées, notamment les travaux sur l'empathie (Petit, 2004), l'analyse du terrain permettra d'ouvrir vers une approche de l'itinérance comme matrice de justice sociale, déjà évoquée par Corneloup (2012) dans le cadre d'une éthique pragmatique.

Dans un deuxième temps, toujours au sein de la première partie, il sera question d'introduire le travail de terrain (chapitre 3). La matrice scientifique qui guide ce travail s'inspire de l'anthropologie modale de Laplantine (2005), qui observe les modes de l'action,

les processus de décision en train de se faire, le passage à l'action. Le protocole de terrain est présenté, comprenant des approches à la première et à la deuxième personne. L'étude qualitative, réalisée de 2012 à 2014, porte sur la pratique de l'itinérance exclusivement ou en partie en montagne, sans support de la part d'une agence de voyages, et non motorisée. Le premier critère (milieu exclusif ou partiel montagnard) a été défini en raison de nos précédents travaux sur les pratiques itinérantes spirituelles en montagne (pèlerinages, cf. Kirschner, 1996-1997, 1998) et de notre implantation géographique. Les deux autres critères (pas d'agence, pas de moyens motorisés) ont été choisis pour maximiser les ressorts projectuels de la pratique, à assumer exclusivement par le pratiquant. En revanche, les autres caractéristiques temporelles, spatiales, et actanciennes ont été variées : durées variables (de quelques jours à un an, voire plus) ; pays et continents traversés divers et variés, nationalités mixtes des itinérants (zone transfrontalière : France, Italie) ; moyens de transport, voire combinaisons de ceux-ci, variables (marche, vélo, vélo-escalade...) ; configurations d'équipe variées également (seul, couple, famille, groupe d'amis).

Différentes techniques de recueil ont été utilisées, dont les apports seront détaillés juste après : quatorze récits publiés d'itinérance en France et en Italie ; plusieurs carnets de voyage ; un film ; plusieurs articles-témoignages parus dans des magazines tels que *Carnets d'aventure* et *Montagne Magazine* ; une observation directe accompagnée, avant le départ et après le retour, de deux entretiens qualitatifs ouverts de trente minutes ; seize entretiens ouverts de pratiquants français et italiens de deux heures au domicile, accompagnés de la tenue d'un carnet de terrain. De plus, l'expérience personnelle de deux itinérances en milieu mixte urbain et rural, motorisées a été mise en regard avec les données recueillies sur le terrain spécifique de thèse. Le plus difficile était de pouvoir avoir accès aux ressorts cognitifs et comportementaux du corps, car ils relèvent justement du domaine de l'action et non pas de la communication. La production narrative de l'itinérant permet de reconstruire les étapes du projet (d'itinérance, de vie) ; et d'accéder au soubassement physique de la pratique grâce à la richesse descriptive et à la proximité temporelle de la restitution et de la pratique. Les observations permettent d'appréhender en particulier l'intelligence corporelle à l'œuvre et, accompagnées d'introspection ou d'entretiens, d'en constater les effets sur le cours de l'existence. Les entretiens en profondeur de seize pratiquants permettent aussi de reconstruire toutes les étapes et autres composantes du projet d'itinérance, ainsi que du projet de vie. En tant que langage-manière, qui engage le corps (Laplantine, 2005), ils donnent aussi accès à l'intelligence corporelle à l'œuvre pendant la pratique. Les deux expériences personnelles

permettent à la fois une première identification et compréhension des composantes de la conduite de projet d'itinérance :

Sur le plan empirique, la deuxième partie, qui consiste en une restitution du terrain, permet d'identifier toutes les composantes (telles que définies à l'aide de l'ouvrage de Boutinet cité auparavant) du projet existentiel d'itinérance : le plan, qui sera renommé « matrice socio-praxique » (chapitre 4) ; la démarche, le moyen, les objectifs (chapitre 5) ; ainsi que leurs différentes modalités, créative intégrative incluse. Les concepts de créativité intégrative et d'habitation créative intégrative sont alors développés. Les échanges entre itinérants et habitants prépareraient les itinérants à apporter leur contribution singulière dans leur environnement de vie au retour. Le chapitre 5 aboutit à une typologie de sept méthodes de conduite de projet d'itinérance, dont deux créatives intégratives, fondées en ultime instance sur la portée de l'innovation existentielle. Ces sept types ne sont qu'un « échantillon » de tous les types possibles de méthode, aussi singuliers que les individus qui les réalisent.

Enfin, la conclusion, après un rappel du problème et de la méthodologie de recherche, répond aux questionnements relatifs à la transmodernité dans le projet d'itinérance, et au mode d'habiter associé. Il est alors possible de modéliser la méthode créative intégrative de conduite de projet fondée sur les nouveaux concepts de créativité intégrative, qui est aussi générative d'un nouveau bien commun ; et de l'habitation créative intégrative de l'itinérance. Et d'envisager alors le projet d'itinérance comme un laboratoire socio-récréatif en puissance. Suivent les apports opérationnels de la thèse : l'inspiration des acteurs du territoire, avec la figure du territoire narratif ; et un apport qui a émergé au fur et à mesure de la progression du travail de thèse, pas prévu au départ : la modélisation d'une méthode de gestion créative du projet, à utiliser en formation ou accompagnement individuel. Ce dernier apport s'inscrit dans le cadre de mon activité professionnelle de conseil en créativité et innovation, parallèle à la réalisation de cette thèse.

Dans ce cadre conceptuel et paradigmatique déjà assez bien fourni, la contribution de cette thèse à la réflexion sociale s'arrête à l'éthique et ne fait qu'effleurer la dimension politique (allant tout de même jusqu'à proposer de parler de créativité politique, au-delà de la créativité individuelle et culturelle). Et, ce, même si Dussel (2001) a toujours affirmé que la politique est le premier horizon de réalisation de l'éthique. Mais le chemin déjà accompli prend déjà la place d'une thèse. Cependant, des ouvertures sont envisageables pour la suite des recherches, aux quatre niveaux identifiés dans les apports ci-dessus : politique, anthropogéographique, créatif et social.



**PREMIERE PARTIE**  
**UN PROJET DANS LE PROJET DE VIE**

# CHAPITRE 1

## LE PROJET EXISTENTIEL ET CREATIF D'ITINERANCE

### Introduction

La première phase de terrain a révélé que l'expérience d'itinérance peut provoquer un changement dans le cours de la vie du pratiquant, à un ou plusieurs niveaux : géographique (déménagement), affectif (rupture du couple, conception d'un enfant...), professionnel (changement de poste, de métier...), ou plus globalement humain (production artistique, militantisme, engagement solidaire...). Le projet d'itinérance semble alors se connecter au projet de vie, pouvant donner une épaisseur sociale plus importante à cette vie grâce à une contribution singulière à la société. Celui qui était enfermé dans une imprimerie change de métier et devient commercial à l'international, s'en allant tisser des liens professionnels à travers le monde ; celui qui n'était que pilote de ligne devient aussi photographe et réalisateur, et, par là, mentor d'autres potentiels itinérants ; celle qui ne faisait que consciencieusement son métier de médiatrice culturelle apprend à connaître et à respecter davantage la culture musulmane, à voir les migrants avec lesquels elle travaille comme des êtres humains avant tout, ayant droit eux-mêmes à un projet de vie et pas que de survie ; d'autres entretiennent un blog ou écrivent un essai qui prône l'échange interculturel, ou s'adonnent à des activités politiques.

Dans ce cadre, considérer l'itinérance uniquement comme une pratique récréative semble restrictif. Ce qui se construit pendant l'expérience n'est pas qu'intrinsèque à la pratique, contemporain à la pratique, fût-il d'ordre purement sportif ou récréatif, ou culturel ; mais cela investit bien d'autres sphères de la vie du pratiquant, en dehors du domaine de la pratique d'itinérance : le travail, la famille, la société dans son ensemble. Par conséquent, l'objet de la pratique ne serait pas en priorité le territoire traversé, ni les activités spécifiques – récréatives ou culturelles – qu'on a prévu d'y réaliser, les itinérants ne faisant finalement que se « servir » de ces objets pour mieux réaliser leur projet de vie. L'itinérance semblerait alors être une pratique existentielle marquée par l'articulation entre quatre dimensions. La première serait une dimension géographique représentée par le territoire traversé. La deuxième serait une dimension culturelle, un univers culturel construit par exemple par des médias tels que le magazine *Carnets d'aventures*, avec les caractéristiques spécifiques de la pratique, les valeurs qu'elle incarne, la symbolique des lieux parcourus, les relations sociales tissées pendant l'itinérance avec les autres itinérants ou avec les habitants rencontrés. La troisième dimension

est individuelle, c'est-à-dire la trajectoire et projet de vie singuliers de chaque être humain, dans lesquels s'imbrique le projet d'itinérance. Et, enfin, une quatrième dimension sociopolitique, en construction, *in progress*, car le projet de vie singulier, que l'expérience d'itinérance contribue à réaliser, peut avoir une répercussion sociale après le retour, sous la forme d'une contribution singulière à la société, dans le lieu où vit l'itinérant. La dimension existentielle de l'itinérance peut être vue comme le fil qui relie toutes ces dimensions.

Ce changement de perspective sur l'itinérance – de pratique culturelle à pratique existentielle – amène à deux chemins de réflexion, qui vont fournir les outils conceptuels aptes à modéliser le projet transmoderne d'itinérance. Le premier consiste à faire le lien entre l'approche culturelle et existentielle, *via* des éléments processuels de la première. Le deuxième consiste à réinterroger le concept d'habitabilité à l'aune de la dimension existentielle de l'itinérance. Le premier chemin fait l'objet de ce premier chapitre, le second, du prochain chapitre, le deuxième. Dans ce chapitre, il s'agira de procéder deux parties, organisées en six mouvements, tous finalisés à identifier des éléments processuels aptes à étayer la modélisation du projet existentiel transmoderne d'itinérance. La première partie présente le cheminement d'une approche culturelle à une approche existentielle de l'itinérance et comporte trois mouvements. Le premier est un mouvement préalable, qui consiste à proposer de voir l'itinérance non plus comme une pratique, mais comme une méthode, dans sa logique d'action qui permet de mener le projet jusqu'au bout, jusqu'aux conséquences concrètes dans le cours de la vie du pratiquant. Cela permet d'installer le registre processuel. Les second et troisième mouvements consistent à ouvrir l'approche culturelle à l'approche existentielle des pratiques récréatives de nature. D'une part (second mouvement) en identifiant, dans l'analyse des styles de pratique et des processus d'ancrage de Corneloup (2016), et dans le travail de Berthelot (2011, 2012), les éléments qui pourraient relever ou renvoyer de près ou de loin à la dimension existentielle, c'est-à-dire les éléments personnels, comportementaux, processuels et ayant trait à l'élaboration d'un projet de vie. D'autre part (troisième mouvement), en identifiant ces mêmes éléments existentiels dans le cas spécifique des styles transmodernes, qui intéresse plus particulièrement cette thèse. Ce dernier point est facilité par l'ajout, à la perspective culturelle de la transmodernité de Corneloup, de la perspective politique, éthique relationnelle de la transmodernité de Dussel (1999, 1994).

La deuxième partie se focalise sur le thème du projet et comporte trois mouvements. Le premier élargit l'approche du projet : d'une approche fondée sur l'anticipation en vue de la

réalisation d'objectifs intrinsèques à la pratique, à une approche non anticipatoire, en profondeur, du projet, en vue de la réalisation d'objectifs extrinsèques (au sens d'extrinsèques à la pratique, concernant le projet de vie, existentiels). Et, ce, dans le cadre à la fois du projet des pratiques sportives et récréatives de nature (Lièvre, Récopé & Rix, 2003), et de différentes sphères sociales (Boutinet, 2012). Ce qui équivaut à problématiser la logique d'action du projet, qui peut ne pas être d'anticipation, et à envisager une démarche de profondeur fondée sur des ressources cognitives et comportementales non exclusivement logiques analytiques.

Pour parvenir à bâtir le concept de démarche, le deuxième mouvement de cette partie examine de près la diversité des ressources cognitives et comportementales, dont le corps, et la notion de créativité, à la fois individuelle et culturelle. La notion de créativité, dans le domaine des *Creativity Studies*, a toujours été associée à un double processus de divergence (association d'idées produites grâce à des stimuli extérieurs au domaine investi au départ par la réflexion) et de convergence par rapport à des objectifs (Runco, 2014 ; Kirton, 2003). Ces objectifs peuvent être intrinsèques ou extrinsèques (existentiels). Pour Rogers (1961) et Maslow (1961), la créativité est facilitée par un objectif existentiel de réalisation de son potentiel. Pour Gardner (2011), une multiplicité de ressources cognitives est nécessaire en créativité. Cette vision de la créativité comme capacité individuelle, fondée sur le processus de divergence et convergence, l'objectif existentiel, et des ressources cognitives multiples, n'empêche nullement de faire le lien avec la créativité culturelle.

Le concept de créativité culturelle a été utilisé notamment par Corneloup (2010c) dans l'analyse des profils des pratiquants d'itinérance, de leurs modes de fonctionnement en situation, et plus généralement des modes de fonctionnement et production des acteurs de l'itinérance. Ce lien est possible, car Ray et Anderson (2001), à qui revient la création du concept, identifient dans le projet de développement personnel (cf. objectif existentiel) la caractéristique spécifique commune à tous les créatifs culturels, celle qui les différencie des « alter », marqués par les valeurs politiques et écologiques mais pas par le développement personnel. De plus, Florida (2012) met en relation créativité culturelle et processus de

divergence avec l'environnement, convoquant l'intelligence interpersonnelle (l'influence du milieu urbain sur la créativité, grâce notamment à la présence de plusieurs potentiels mentors en ville<sup>2</sup>) et l'intelligence corporelle (cf. son passage sur sa pratique du vélo et l'impression qu'il en tire de devenir un moteur de sa vie). Ainsi, la créativité individuelle peut être mise au service de la créativité culturelle et de l'évolution de la société, car elle permet de réaliser son objectif existentiel, son potentiel, qui peut consister en une contribution singulière de chaque individu à la vie commune. La créativité culturelle permettrait la génération d'un nouveau bien commun, et on pourrait même parler dans ce cas d'une créativité politique.

Le chapitre se conclut avec un mouvement dédié à une approche processuelle de l'identité. Cette approche permet de considérer l'identité transmoderne comme cheminement existentiel entre dimension géographique, culturelle, individuelle (biographique) et sociopolitique, projet de vie en devenir, *via* notamment les concepts d'identité de frontière (Agiar, 2013) et d'identité narrative (Michel, 2003). Non pas que par le passé les itinérants n'avaient aucun projet existentiel ; seulement, la dimension existentielle serait aujourd'hui particulièrement intense, en raison de la complexité socioculturelle. Selon Corneloup, la transition récréative « *reconfigure les rapports au corps, au temps, à l'espace, à soi, à l'altérité qui sont autant de modes d'expression d'un souci d'une reconquête existentielle* » (introduction au dossier « Vers une transition récréative », *Juristourisme* 195, 2017). Des articulations se mettent en place entre dimensions différentes, grâce aux pratiques récréatives comme l'itinérance : « *À côté de cette accélération perpétuelle des univers économiques, culturels ou technologiques, d'autres acteurs s'engagent pour limiter les excès de vitesse, ralentir la course au toujours plus et envisager des transitions énergétiques, alimentaires ou politiques pour lutter contre la surchauffe de nos sociétés entropiques* » (Corneloup, 2017, p. 17).

### **1.1. De l'objectif culturel à l'objectif existentiel**

#### ***De l'itinérance comme pratique à l'itinérance comme méthode***

---

<sup>2</sup> À propos de l'intelligence interpersonnelle, voir Gardner, 2011, et Goleman, 1996 qui la rapprochent de l'intelligence émotionnelle *via* la composante de l'empathie.

Pour cerner l'objet d'une recherche, plusieurs définitions peuvent être utilisées. Une définition pratique, basée, par exemple, sur le sens étymologique propre ; une définition spéculative, basée sur une approche scientifique et le sens étymologique figuré, qui sera finalement retenue ; une définition expérimentale, basée sur le vécu des individus concernés. Dans le cas de l'itinérance, ces trois définitions peuvent aisément être circonscrites. Nous allons exposer ici les deux premières, la troisième le sera lors de la restitution des résultats du terrain (partie 2), et on verra qu'elle correspond au sens étymologique figuré. Le terme d'itinérance est utilisé par les acteurs du territoire, dans le sens propre du terme, pour désigner une pratique récréative par étapes. Ainsi, on peut lire sur le site internet de l'Agence de Développement Touristique et de Promotion du Territoire de Saône-et-Loire « Terres d'itinérance » : « *Empruntez et mixez les petites routes de campagne en Saône-et-Loire, avec les Voies Vertes et bleue, les canaux, les sentiers... En bref ou en long séjour, à partir d'un point fixe ou en itinérance, à la carte ou en formule tout compris, tout est possible !<sup>3</sup>* » Sur le site de l'agence touristique « Itinérance-Trekking » on peut lire à propos de l'offre « Rando sans portage » : « *Ces randonnées, en étoile ou en itinérance, en liberté ou accompagnées, s'adressent aux "mordus" de la randonnée en montagne qui souhaitent marcher léger, sans se préoccuper d'organisation et d'intendance. Il vous est proposé des itinéraires de randos variés et adaptés à chaque niveau, avec des options sportives passant par les crêtes et les sommets ou des options courtes adaptées aux marcheurs contemplatifs.<sup>4</sup>* » L'agence « Itinérances Pyrénées » propose des trekkings, des randonnées d'été ou d'hiver, sans trop spécifier le choix du terme : « *L'itinérance en montagne exige simplicité et esprit vagabond : marcher pour se ressourcer, observer, s'immerger, partager, manger, boire, dormir, rêver... et recommencer !<sup>5</sup>* » Itinérance est tout simplement le nom du Club de Randonnée de Tarbes<sup>6</sup>. Par extension, itinérance se réfère à tout ce qui se déplace sur les territoires, pas uniquement les pratiquants. Par exemple, la culture. L'agglomération de Montélimar organise chaque année des rencontres culturelles appelées « Itinérance(s) » où « *les établissements sont sortis*

---

<sup>3</sup> <http://www.terreditinerances.com/page/litinérance-cest-quoi>

<sup>4</sup> [http://itinérance.net/randos\\_alpes.html](http://itinérance.net/randos_alpes.html)

<sup>5</sup> <http://www.itinerance-pyrenees.com>

<sup>6</sup> <http://itinérance-tarbes.blogspot.fr>

*de leurs murs à la rencontre des publics*<sup>7</sup> ». La saison des Théâtres de Compiègne part en itinérance hors les murs dans les villes et villages de l'Oise<sup>8</sup>. En plus des festivals itinérants, des expositions itinérantes existent<sup>9</sup>, et aussi des médiathèques<sup>10</sup> ! Rien d'« existentiel » là-dedans. Cette définition provient du sens propre du terme, qui signifie un mouvement par étapes. En effet, la racine « itiner-» renvoie au mot latin *iter, itineris*, qui signifie à la fois chemin et étape. Le suffixe « -ance » – dérivé du participe présent des verbes latins en -are, dont *itinerare* fait partie – désigne l'action en train de se faire. Itinérance peut alors être définie, dans un premier temps, comme une pratique récréative dynamique, et plus précisément par étapes, par opposition aux pratiques récréatives et touristiques statiques.

Cependant, un très grand nombre de pratiques peuvent être incluses dans cette définition, allant de la simple randonnée à l'expédition. On peut alors se demander ce qui justifierait alors l'existence de ce mot ? S'agit-il d'une catégorie très large de pratique ? Ou bien y aurait-il une singularité de l'itinérance ? L'itinérance renvoie-t-elle à une pratique ou à une *manière* de pratiquer qui rendrait singulière une pratique récréative par étapes ? La littérature scientifique existante sur le sujet est assez réduite, comme on a pu constater, se limitant à l'œuvre de quelques chercheurs dont Corneloup et Michel sur le plan socio-anthropologique ; Berthelot et Le Breton avec une dimension existentielle en émergence. Se basant sur celle-ci, la définition d'itinérance serait certes une pratique récréative dynamique par étapes, mais aussi impliquant de l'incertitude quant à différents éléments. Ces éléments sont l'itinéraire, la météo, l'état physique, les rencontres... Cette dernière définition repose sur le sens figuré du terme. En effet, le suffixe -ance peut être interprété comme « part d'errance » (Corneloup, 2011). Ailleurs, Corneloup (2012) rappelle que le mot itinérance est un néologisme, apparu récemment, dans le monde anglo-saxon, pour définir la situation des personnes qui ne parviennent pas à s'intégrer dans la société. Seulement ensuite il a été utilisé dans un cadre touristique pour définir les pratiques contemporaines qui se différencient du voyage d'aventure, excursion et trekking. L'élément commun est l'incertitude, non seulement

---

<sup>7</sup> [http://www.montelimar-sesame.com/itinérance\\_s.html](http://www.montelimar-sesame.com/itinérance_s.html)

<sup>8</sup> <http://www.espacejeanlegendre.com/itinérance.aspx>

<sup>9</sup> Par exemple, <http://www.museum.toulouse.fr/itinérance-travelling>

<sup>10</sup> <http://mediathequespaysdugier.org>

d'un itinéraire qui se joue de ligne droite, mais aussi du contact avec l'imprévu. L'imprévu peut être une douleur de l'âme ou du corps, phénomène météorologique, obstacle logistique ou relationnel dans l'équipe, rencontre inattendue (on retrouve toutes les facettes de l'altérité mentionnées plus haut)... La pratique est ainsi ancrée à la fois dans l'incertitude (la part d'errance) et la profondeur qu'elle installe dans le rapport à l'environnement physique, matériel et humain (cf. plus haut). Cela renvoie déjà plus à une manière – une méthode – qu'à une pratique. Dès lors, dès qu'il y a « *place pour l'inconnu et l'aléa en fonction des compétences de chacun* » (*ibidem*, p. 12), dès qu'il y a ligne brisée, éphémère, en devenir, parce que le code n'est pas défini de l'extérieur, il y a itinérance. On arrive donc au cœur de la pratique : la gestion de cette incertitude qui requière une approche de profondeur, qui renvoie à une démarche-projet créative et transmoderne. L'individu est co-acteur, avec les éléments qui se présentent à lui, dans l'incertitude, avec l'altérité, de la ligne en devenir et du véritable objectif existentiel qui s'explicite au fur et à mesure. « Itinérance » peut être définie dès lors comme une pratique se situant à la fois dans l'itinéraire et l'errance (l'incertitude), errance géographique mais surtout existentielle, qui ne sombre jamais en dérive, la partie « itinéraire » obligeant le pratiquant à faire des choix, tout en ne connaissant pas toutes les raisons.

La forme transmoderne, l'approche profonde et créative de l'itinérance n'irait pas de soi. D'une forme moderne, dissidente, postmoderne puis transmoderne, à chaque fois émerge un nouvel équilibre entre part d'« itinéraire » et d'« errance ». Les deux formes extrêmes sont la moderne (majorité d'« itinéraire », en suivant en majeure une logique d'anticipation qui nie l'incertitude) ; et la dissidente (majorité d'« errance », démarche de profondeur surtout, s'enliser dans l'incertitude) (Corneloup, 2011, 2012). La forme transmoderne consisterait en un équilibre des deux, et l'incertitude serait intégrée dans le projet avec une méthode qui comporte une logique circulaire, soutenue par un plan en spirale. Ce qui fait pencher définitivement pour une définition en tant que méthode est que le mot latin *iter, itineris* signifie, au deuxième sens propre, tout simplement... méthode. Itinérance peut dès lors être définie comme une méthode de gestion de l'incertitude lors de pratiques récréatives dynamiques par étapes. La gestion de l'incertitude renvoie à une dimension projectuelle qui est consubstantielle à l'itinérance, et notamment à la composante de la logique de conduite de projet.

Une telle définition d'itinérance ne préjuge pas de la durée de l'expérience, ni de la présence ou absence d'aménagement (cf. GTA, Sentiers de l'Imaginaire...), ni du moyen utilisé, du type d'environnement traversé, de la configuration de l'équipe (solitaire, en couple,

en groupe). Il s'agit d'une définition pour certains aspects identique, pour d'autres plus compréhensive, pour d'autres plus restrictive que celle de l'itinérance transmoderne telle qu'analysée par Corneloup, à la fois non organisée (Berthelot & Corneloup, 2008) (Corneloup, 2012) et aménagée (Corneloup, 2010c). Dans l'ouvrage collectif de 2008 dirigé par Berthelot et Corneloup, ce dernier s'attache tout d'abord à cerner les contours de la pratique contemporaine de l'itinérance (Corneloup, 2008). En ligne avec la définition proposée ci-dessus, la durée ne fait pas partie du cœur de la définition de la pratique, celle-ci pouvant aller de quelques heures (itinérance de proximité) à plusieurs mois (itinérance au long cours) à plusieurs années (itinérance mode de vie). En revanche, celle-ci est vue comme un déplacement dans la nature par des moyens divers, mais tous non motorisés, allant de l'alpinisme au bateau (à voile), du kayak au VTT, à la marche : il s'agit d'une restriction en termes de moyens. Toutes sont des pratiques de nature : autre restriction qui n'est pas retenue ici. L'auteur cite également, au titre des itinérances postmodernes, les itinérances effervescentes, éphémères, extrêmes qui côtoient l'extase sensorielle, par exemple lors d'un vol en parapente : il peut ne pas y avoir d'étapes, à la différence de la définition proposée ici, qui ne comprend que des pratiques par étapes. Dans l'article de 2012 (« L'itinérance, une pratique récréative en mouvement »), qui suit la même définition, une pluralité de pratiques sont nommées d'itinérance dont certaines ne comportent pas d'étapes : la chasse, la promenade, le *trail running*, le vol en montgolfière, en parapente ou deltaplane. D'autres comportent une notion de jeu voire de compétition, qui n'est pas présente dans la définition proposée ici : la course d'orientation, le *geocaching*, les *raids*.

À ce stade entrent dans la définition tous les milieux de pratique, tous les degrés d'aménagement du parcours, tous les types de moyen (motorisés ou non motorisés) et les configurations de l'équipe (solitaire, en couple, en groupe). Entrent donc dans cette définition les expéditions d'alpinisme, les *trekkings*, les *raids* à ski de randonnée, les voyages à vélo ou à pieds et à tout autre moyen de progression plus ou moins technique (parapente, escalade...), la randonnée (ou itinérance de proximité), l'itinérance mode de vie (mode de déplacement). Lors de la présentation de la méthodologie de l'étude qualitative dans la deuxième partie, des critères de restriction des projets itinérance étudiés sont appliqués, en ligne avec la nécessité de circonscrire l'environnement de pratique et d'étudier la démarche-projet d'itinérance dans sa totalité. Le terrain a été ainsi limité aux itinérances partiellement ou exclusivement en milieu de montagne (non maritimes), sans support d'une agence et avec des moyens non

motorisés (autonomie du pratiquant). Cependant, des pratiquants des cinq activités susmentionnés ont été étudiés.

Ainsi, privilégiant l'acceptation de méthode, le terme d'itinérance renvoie directement au domaine du projet. Plus précisément, en tant que méthode de gestion de l'incertitude, l'itinérance renvoie à la composante de la logique de conduite de projet, qui devient centrale, plus que l'objectif (du moins, l'objectif intrinsèque). Il va falloir dès lors approfondir la composante de la logique de conduite de projet, pour la définir en soi et explorer l'existence de variantes : moderne, postmoderne, transmoderne. De plus, cette approche dynamique du projet proposée par l'itinérance rapproche l'itinérance de la transmodernité au sens politique d'éthique relationnelle. En effet, selon cette approche, le contact avec l'altérité, *via* l'incertitude, est clé, y compris celle représentée par les habitants. Plus loin dans le chapitre, la notion de logique de projet est abordée ; ses possibles modalités seront esquissées et elle sera rebaptisée « démarche » afin de mieux incarner les modalités créatives. La vérification de l'unicité de la logique de conduite de projet d'itinérance ne sera possible que dans la deuxième partie, grâce aux résultats du terrain d'étude. Nous allons maintenant mettre en relation l'approche culturelle de l'itinérance avec l'approche existentielle, ce qui permet de faire le lien avec la conception politique, éthique relationnelle de la transmodernité.

### ***De l'approche culturelle à l'approche existentielle de l'itinérance***

L'approche structuro-interactionnelle de Corneloup (2016) comporte l'étude de la dimension processuelle de la pratique sportive, à savoir le rapport au corps et à l'environnement. Et, ce, *via*, d'une part, la notion d'« usages sociaux » (*ibidem*) caractéristiques d'un style de pratique ; et, d'autre part, de logique pratique individuelle d'appropriation. Dans le premier cas, il s'agit des médias affectionnés, des formes de sociabilité, du style vestimentaire, de la typologie de produits consommés (nourriture, drogue), du rapport à la nature plus ou moins diversifié (surface, profondeurs ; urbanité, naturalité), des préférences pour des conditions sensorielles spécifiques de la pratique (y compris les odeurs), et pour les sites touristiques de pratique. Dans le deuxième cas, il s'agit du contact avec la nature sur le plan sensoriel, émotionnel et imaginaire, des histoires entendues et les livres lus qui chargent la pratique de légitimité, de propriétés symboliques et affectives, l'initiation (déroulé des premières expériences, rapport avec le mentor qu'il soit le père ou une autre personne). Ces processus sont étudiés en référence aux formes culturelles qui sont les ressources de contenu des styles, et en tant que processus de co-construction, de l'individu et des structures, des compétences nécessaires à la pratique.

Dès 2009 (Dynamique culturelle et loisirs sportifs de nature), en étudiant la médiation par les formes culturelles du rapport à la nature, l'auteur fait la distinction entre macro-formes (traditionnelle, etc.), par la suite appelée simplement « formes culturelles » ; et microformes, qui déploient des variations dans l'usage de la nature. Les microformes sont responsables de la dynamique culturelle, définissent les pratiques légitimes, et les innovent. Dès 2011 (« La forme transmoderne des pratiques récréatives de nature »), le concept de « forme culturelle » est stabilisé en tant que macro-forme. Chaque forme culturelle se superpose à la précédente, il y a des « couches culturelles » qui évoluent avec la société, tout en gardant leurs caractéristiques spécifiques. Chaque forme culturelle est associée à des types de pratique (les mêmes pratiques pouvant se retrouver dans plusieurs formes). La forme culturelle conditionne, dans le cadre d'une pratique sportive, le rapport à la nature, aux technologies, au matériel, aux institutions, aux techniques du corps, aux imaginaires. Elle est par ailleurs définie comme « *l'ensemble des pratiques socio-corporelles, des usages sociaux et des représentations que l'on peut identifier comme emblématique d'une époque et qui s'inscrit au sein d'une organisation plus ou moins formalisée* » (*ibidem*).

Pour le rapport au corps, la catégorie « Corps » renvoie à différentes figures de celui-ci : corps énergétique moderne, corps ludique et vertigineux postmoderne, corps écologique transmoderne. Pour le rapport à l'environnement, la catégorie « Dimension géo-sportive » concerne le rapport à l'Ailleurs, et renvoie à une nette séparation entre Ici et Ailleurs (modernité), une hybridation des deux (postmodernité) et enfin à un métissage des deux (transmodernité) ; la catégorie « Ligne » (droite/courbe/spirale) concerne le type d'itinéraire et renvoie implicitement à un rapport surplombant (ligne droite, modernité), fusionnel (ligne courbe, postmodernité), relationnel (spirale, transmodernité). Pour le rapport à l'autre, le rapport à l'institution est mentionné pour la forme moderne. L'auteur parle aussi, pour chaque forme, de la sociabilité, avec par exemple une sociabilité masculine, urbaine et élitiste pour la forme moderne et une diversité croissante des profils des pratiquants au fil des époques. Ainsi, les premiers éléments processuels de la pratique sportive que l'on peut identifier chez Corneloup sont les usages sociaux caractéristiques d'un style de pratique, qui se réfèrent en particulier au rapport à la nature, et la logique pratique individuelle d'appropriation qui se réfère en particulier au rapport au corps.

FIG. 2 : « Styles de pratique et forme culturelle transmoderne » (Corneloup, 2011, p. 10)

Styles de pratique	Forme moderne	Forme postmoderne	Forme transmoderne
<b>Pratiques</b>	Randonnée, kayak alpinisme,...	VTT ride, surf, parapente, canyon, kayak surf,..	Eco (rando, surf, VTT,...), art, musique,...
<b>Itinérance</b>	GR, conquête, objectifs, projet séquentiel	Spot and spot Surfing	Multi-culturels ; mode de vie ; projet circulaire
<b>Public</b>	Adulte, homme sportif, élite, aventuriers	Individus, segments, style, jeune	Femmes, seniors créatifs culturels néo-ruraux,...
<b>Corps</b>	Energétique	Ludique Vertigineux	Ecologique
<b>Principes culturels</b>	Séparation Uniformisation, Centralisation	Hybridation Fragmentation, Esthétisation	Métissage culturel Transculturel Naturalité
<b>Ligne</b>	Droite	Courbe	Spirale <sup>7</sup>
<b>Dimension Géo-sportive</b>	Ailleurs (APPN)	Indoor / Aroundoor	Outdoor / Wildoor Transversalité
<b>Imaginaire</b>	Epreuve, Performance Compétition	Défi Ludisme, vertige Emotion, sensation	Atmosphère Rencontre Re-création

D'autres éléments processuels de l'itinérance, et plus précisément des éléments comportementaux, sont retrouvés dans les travaux de Berthelot (2011), qui s'est basée sur treize récits d'expérience d'itinérants à long cours à pied sur la Via Alpina, sous forme de blogs récupérés sur internet. L'auteur reprend la catégorie d'analyse du rapport à l'environnement, plus précisément à l'Ailleurs. Elle part du constat que l'itinérance pédestre au long cours est habituellement qualifiée à l'aide de trois antinomies : partir *versus* rester ; ailleurs *versus* ici ; nomade *versus* sédentaire. Or, lorsqu'on regarde de plus près, on découvre des « zigzags » entre les pôles dialectiques et notamment les notions de : « routine extraordinaire » ; « altérité familière » ; brouillage des frontières entre nomade et sédentaire. À propos du dépassement de l'opposition entre nomadisme et sédentarité, elle mentionne Gagnol (*ibidem*, p. 17), selon qui nomadisme et sédentarité ne sont pas des catégories exclusives. Les signes manifestes qui prouvent l'hypothèse de Gagnol chez les itinérants de la Via Alpina sont : un itinéraire fixé, que ceux-ci suivent la Via Alpina à la lettre, qu'ils s'en éloignent, ou qu'ils fabriquent un itinéraire idéal ; une contrainte temporelle, à savoir respecter un timing préfixé ; un attachement aux lieux de passage : hébergement, beaux lieux, patrimoine. Les preuves du brouillage entre le pôle du temps libre et du temps quotidien sont :

l'existence d'itinérance à but humanitaire (l'itinérant reste citoyen) ; l'itinérant qui garde le contact avec chez lui pendant l'itinérance, *via* l'usage du téléphone portable ; et, plus généralement un projet d'itinérance qui se construit peu à peu, donc forcément une pratique récréative qui prend appui sur la vie quotidienne de l'individu, et qui imprègne la vie quotidienne dès le retour, une fois ce projet réalisé. Enfin, les preuves du brouillage entre le pôle de l'Ici et celui de l'Ailleurs sont : la cohabitation du plaisir et de l'effort, l'existence d'une routine dans l'« Ailleurs » de l'itinérance et le choc quand on retrouve la soi-disant routine de l'« Ici »-lieu de vie.

Ces observations nourrissent l'hypothèse que l'itinérance, parce qu'il s'agit d'une pratique mobile, oblige à recréer un « chez soi » à chaque étape. L'itinérance se déroulerait dans un lieu qui intègre les dichotomies spatio-temporelles. Cette intégration constituerait la pratique sur un plan concret, et aurait un retentissement certain sur le cours de la vie et l'identité de l'individu. Ainsi, les comportements concrets qui traduisent le métissage spatio-temporel qui est actif dans l'itinérance renvoient à l'objectif existentiel, car c'est peut-être justement parce qu'il y a cette dimension processuelle, comportementale, de métissage entre l'Ailleurs de la situation de pratique et l'Ici du cours de l'existence que la pratique permet une articulation avec le projet de vie. Cependant, une différence dans les approches de la pratique émerge clairement maintenant. Alors que, dans l'approche culturelle, la logique pratique renvoie à l'agir communicationnel, le but final étant d'« *acquérir les codes d'action, d'usage et de représentation de l'activité* » (Corneloup, 2004a, p. 263) ; dans l'approche existentielle, ce qui intéresse ce sont les conséquences de l'expérience sur le projet de vie, y compris donc les liens entre logique pratique et évolution de celui-ci. L'étude des deux conceptions de la transmodernité, la conception culturelle et la conception politique éthique relationnelle, nous donne l'occasion de clarifier ces deux conceptions de l'action, expressive/communicationnelle et relationnelle/performative. Elle nous permet aussi de nous focaliser sur cette dernière dans l'étude du projet existentiel d'itinérance, sans nier l'existence ni l'importance de la dimension communicationnelle. Seulement, cette dernière a déjà été beaucoup étudiée et la valeur ajoutée de cette thèse pourrait bien se situer du côté de la dimension relationnelle et performative de l'action.

### *De l'approche culturelle à l'approche politique éthique relationnelle de la transmodernité*

La transmodernité culturelle est à entendre, selon Corneloup, au sens de métissage (Laplantine & Nouss, 2016), et d'un art de vivre écologique. Le métissage est entendu au sens d'une porosité qui produit une troisième voie à partir des formes culturelles précédentes (moderne et postmoderne). L'art de vivre écologique se traduit dans les pratiques récréatives par le respect de la nature, la co-construction du territoire de pratique, la négociation et la participation avec tous les actants, dans une expérimentation permanente. Cette approche de la transmodernité dérive de celle de la philosophe espagnole Rodriguez Magda (1997), à qui revient la création du mot et du concept en 1989 dans l'ouvrage *La sonrisa de Saturno. Hacia una teoría transmoderna*. Dans ce premier ouvrage, la transmodernité est définie comme la synthèse du projet moderne et de la conscience de sa fragmentation postmoderne dans le relativisme ; elle correspond à la fin du régime de représentation, et au retour à un certain universalisme. Dans son ouvrage successif, *El modelo Frankenstein : de la diferencia a la cultura post*, il est aussi question de pragmatisme et de perfectibilité rationnelle en vue d'une amélioration du bien-être social et individuel, qui sous-tendrait et légitimerait la synthèse des formes précédentes. Ainsi, la transmodernité peut aussi être appréhendée *via* le constat d'une société globale et digitale, rhizomique, transculturelle.

Rodriguez Magda (2011) se montre critique envers l'approche de la transmodernité de Dussel (1994 ;1999) et Luyckx (2015), qui procède d'une visée éthique normative. Dussel, qui a été fortement influencé par Levinas, situe la transmodernité dans le cadre de la philosophie de la libération et de la réflexion sur l'identité latino-américaine. Il prône la nécessité de dépasser le mythe de modernité et d'intégrer la raison de l'Autre. Luyckx situe la transmodernité dans le cadre de la culture de la paix, du dialogue interculturel et de la philosophie du droit, dans le but de freiner le rejet de la vision de la modernité occidentale dans les pays islamiques. Dans son ouvrage le plus récent, la transmodernité devient « *manière de voir la vie* » (*ibidem*, p. 144), se rapprochant du style de vie des créatifs culturels (Ray & Anderson, 2000 ; Worms, Michel, Seulliet, David & Bourfe-Rivière, 2007), de leurs valeurs féminines et écologiques, avec une visée politique. Ainsi, la transmodernité a deux visages : dans les mots un peu caricaturaux de Rodriguez Magda (2004), c'est à la fois un paradigme de compréhension de la société actuelle, qui traverse quelque chose de différent, et un projet utopique qui signe la revanche des exclus, « *une ONG pour le Tiers*

*Monde* » (*ibidem*, p. 16)<sup>11</sup>. Certes, la première acception de transmodernité – constat d’une société transculturelle – semble être la plus diffuse, notamment en Amérique latine, Italie et Estonie (Zizek), comme témoigne le dernier ouvrage collectif dirigé par Rodriguez (2015) ; cependant, l’approche éthique relationnelle de la transmodernité proposée par Dussel et Luyckx pourrait aider à mieux comprendre toutes les dimensions de l’itinérance, en tant que pratique existentielle, reliant la dimension géographique, culturelle, individuelle, sociopolitique, et relevant d’un registre d’action relationnel et performatif.

Selon Corneloup (2017), dans nos sociétés contemporaines, la transition peut être incarnée par trois scénarios : le transhumanisme, l’éco-culture alternative et la transition médiane. Ces deux derniers scénarios peuvent être mis en relation avec les deux approches de la transmodernité que nous venons d’identifier, dans le cadre des pratiques récréatives de nature et notamment, de l’itinérance. Dans l’éco-culture alternative, la transition se réfère « *aux pratiques énergétiques, climatiques, financières, sociales ou politiques* » (*ibidem*, p. 18) ; plus particulièrement en ce qui concerne les pratiques récréatives de nature, il y a proposition de « *pratiques, considérées comme alternatives aux cultures dominantes et qui engagent à changer d’approche : serious games, jeux coopératifs, écotourisme, itinérance longue et légère, migrations d’agrément, ailleurs de proximité, pratiques de nature sauvage, métissage culturel, covoiturage, rencontres humaines* » (*ibid.*, p. 19), où l’éco-culture se déploie et est transmise en tant que « *connaissance de soi et des personnes, entrepreneuriat social, re-connection avec la nature, bien-être personnel et collectif, spiritualité socialement engagée* » (*ibid.*), ou encore « *art de vivre sauvage, fabriquer un arc, habiter la terre, le feu ancestral* » (*ibid.*). En cela, elle semble rejoindre une conception culturelle de la transmodernité comme ensemble de valeurs, comme univers culturel, et notamment l’univers écologique. La transition médiane se réfère à la transition elle-même, qui devient une « *figure référente des pratiques sociétales* » (*ibid.*, p. 20). C’est une transition « *dans le système* » (*ibid.*), voire elle fait elle-même système « *dans le sens où les principes d’action référents pour agir sont transitionnels* » (*ibid.*). En cela, la transition semble rejoindre l’éthique relationnelle de l’intégration de la raison de l’Autre au moment où elle se présente à nous :

---

<sup>11</sup> Toutes les traductions d’ouvrages non francophones sont de l’auteur de cette thèse.

« La transition devient une disposition à changer d'état en fonction des cadres d'action engagés et présents. Elle nécessite des dispositions à la modularité, à l'adaptabilité et à la flexibilité » (*ibid.*).

Quelques éléments d'une approche relationnelle, entendue au sens de l'intégration de l'altérité, peuvent être identifiés dans l'approche culturelle de la transmodernité de Corneloup, à commencer par la figure de la transculturalité. En 2006 (« Les cultures sportives d'aujourd'hui et de demain »), il avait déjà identifié les caractéristiques de la transculturalité actuelle des styles qui consiste en une cohabitation de modernisme soft, de post-modernisme voire d'éco-culture (la future transmodernité) chez le même pratiquant. L'activité n'est pas définie par la pratique mais par le pratiquant lui-même, faisant émerger des objets d'étude comme des pratiques ambiguës ou ambivalentes, l'expérience vécue, la co-création des pratiques et la concertation entre acteurs et public divers. C'est dans cette transculturalité que se produisent les logiques de projet singulières contemporaines, convoquant la créativité des acteurs, voire du public.

L'art de vivre écologique consiste en cinq dimensions, toutes porteuses d'une dimension relationnelle : le métissage, la chaîne éco-sportive et bio-pratique, le style récréatif, la naturalité récréative, et la spiritualité écologique. Le métissage culturel implique des accroches multiculturelles et donne lieu à une culture sportive métissée à d'autres dimensions : naturaliste, gastronomique, artistique, philosophique, religieuse, à la différence de la monoculture sportive centrée sur la performance (moderne) ou sur le plaisir (post-moderne). Dans la nouvelle culture, musique, danse, peinture, théâtre, poésie, observation écologique, gastronomie, philosophie, religion se mélangent générant ainsi une créativité culturelle. L'itinérance aménagée des Sentiers de l'Imaginaire est un exemple de métissage et créativité culturels car ces sentiers sont aménagés par les habitants-créateurs, offrant ainsi des accroches à la fois culturelles, artistiques, relationnelles... et un métissage des rencontres visiteurs-habitants. La chaîne éco-sportive et bio-pratique implique une cohérence, une consonance entre tous les aspects de l'expérience récréative : lieux, formes de consommation, moyens de transport, équipement... ce qui donne lieu à un style touristique, le voyage écologique (à ne pas confondre avec le tourisme durable, prisonnier de logiques modernes). Ce nouveau style de voyage écologique permet de repenser les liens entre ici et ailleurs, ce dernier pouvant finalement être tout près de chez soi, d'où les pratiques d'embellissement du quotidien et en particulier de l'habitat, la *staycation* et l'absence de tourisme. La logique de distinction sociale, qui oblige à partir en vacances, est remplacée par le souci d'une « bonne

santé récréative et sociale ». La figure du métissage entre différentes dimensions symboliques et le chaînage de différentes sphères d'action renvoient directement à l'approche relationnelle de la transmodernité.

Le style itinérant s'inscrit dans le style récréatif, qu'il s'agisse d'itinérances au long cours qui deviennent un mode de vie, ou d'itinérances de proximité, car elles impliquent, en plus d'une temporalité lente et profonde, l'interculturalité et la solidarité, la simplicité et la frugalité. C'est dans la dominante interculturelle, au sens d'échange entre cultures différentes (altérité humaine), que se niche surtout la dimension relationnelle.

La naturalité récréative implique une immersion directe dans la nature, une relation vitaliste avec celle-ci, où le pratiquant fait corps avec la nature, à la différence de la forme culturelle moderne où l'homme était un prédateur prométhéen ou un contemplatif, et de la forme post-moderne avec la recherche d'une nature ludique. Elle implique une approche écocentrique du monde, médiane de l'approche naturocentrée et anthropocentrée. Une autre naturalité serait en gestation, qui est mise en relation avec la cosmosensorialité chez Andrieu (l'auteur cite notamment son ouvrage de 2011, *Un goût de terre*). Ainsi, concernant les acteurs de l'itinérance, selon Corneloup (2011), il s'agit de donner au pratiquant la possibilité de vivre « *des expériences esthétiques au sein desquelles (il) peut se construire et s'approprier un récit personnalisé qui va au-delà de celui fabriqué par l'industrie touristique* » (*ibidem*, p. 13). De simple espace de pratique, l'environnement devient le support d'une expérience singulière et personnalisée. L'interactivité des pratiquants avec les éléments a pour objectif d'apporter l'« *ivresse corporelle et psychologique* » recherchée (Corneloup, 2004b, p. 111), une intensité de l'expérience de pratique. Selon cette approche, la dimension sensorielle (physique), narrative (symbolique) et l'interactivité avec les éléments sont entremêlées et toutes contribuent à une co-construction de la pratique. Philippe Bourdeau avait aussi utilisé en 2000 la notion d'interaction (culture touristique interactive) pour expliquer la transformation contemporaine des relations à la montagne et à la nature (cité en Bourdeau, Corneloup, Mao, & Boutroy, 2004). Ainsi, on peut saisir la relation, dans la transmodernité culturelle, entre ressenti corporel, dimension physique et symbolique de l'environnement.

La spiritualité écologique implique la mise en relation des expériences vécues lors du voyage et le sens global de celui-ci, dans le cadre d'une démarche réflexive, d'une « *gnose transmoderne* » (Corneloup, 2011, p. 9). C'est l'« *éco-développement personnel* » (*ibidem*), au sens d'échange entre cultures différentes, à différencier, selon l'auteur, qui cite Sfez,

Lacroix et Vigarello, du développement personnel « à l'américaine », qui serait, selon les auteurs, uniquement individualiste<sup>12</sup>. Dans ce cas, l'expérience vécue est mise en relation avec le projet de vie. On reprendra cette idée de gnose transmoderne, ainsi que les autres dimensions relationnelles identifiées dans la transmodernité culturelle, et en y adjoignant une dimension corporelle spécifique, lors de la conceptualisation de la démarche créative intégrative.

Dans l'interculturalité du style récréatif, le contact avec le corps et la nature dans la naturalité récréative, la « gnose transmoderne », on voit en filigrane le rapport avec l'altérité. Cependant, le contact avec l'altérité peut servir soit à renforcer son identité actuelle, par exemple par défi ou par différenciation ; soit à faire transformer cette identité, en intégrant l'altérité et, *in fine*, en se rapprochant ainsi des autres. C'est cette dernière option que Dussel a retenue pour conceptualiser la transmodernité.

*« La Philosophie de la Libération affirme la raison comme faculté capable d'établir un dialogue, un discours intersubjectif avec la raison de l'Autre, comme raison alternative. En notre temps, comme raison qui nie le moment irrationnel du "Mythe sacrificatoire de la Modernité", pour affirmer (subsumé dans un projet libérateur) le moment émancipateur rationnel de l'Illustration et la Modernité, comme Trans-modernité. »*

(Dussel, 1994, p. 168)

---

<sup>12</sup> Position qu'il est possible de nuancer lorsque l'on songe aux postures les plus récentes des « gurus » du développement personnel aux États-Unis, notamment Daniel Goleman ([www.danielgoleman.info](http://www.danielgoleman.info)) ou Robin Sharma ([www.robinsharma.com](http://www.robinsharma.com)), qui considèrent le Dalaï-Lama, Mère Teresa, ou encore Nelson Mandela comme modèle de leadership ; et des auteurs américains qui ont étudié les créatifs culturels, notamment Florida (2012) qui souligne l'importance, en ultime instance, de la contribution de l'individu à la société, par exemple à sa communauté de résidence.

Dussel (*ibidem*)<sup>13</sup> a défini clairement la transmodernité, sur le plan politique, comme intégration de la raison de l'Autre, ouvrant par là les frontières des communautés et des cultures et y apportant une dimension éthique relationnelle. Cette expression renvoie sur le plan figuré, voire réel, au métissage, à la relation avec les habitants, en dehors de la culture d'appartenance, par exemple en dehors de la culture sportive partagée avec les pairs. Le tournant éthique dans la pensée philosophique politique de Dussel survient en 1989. Deux semaines après la chute du mur de Berlin, Dussel et Apel se retrouvent dans un dialogue philosophique à Freiburg, en Suisse, où ils confrontent philosophie de la libération et éthique du discours. Cet événement est organisé par Fernet Betancourt, philosophe d'origine cubaine pour qui l'universalité n'est possible que si l'on accepte le déficit essentiel de chaque culture, que l'on prend conscience de n'être qu'un fragment particulier de la totalité humaine, et que le projet culturel global valorise toutes les perspectives culturelles (rationalité par rapport aux valeurs). Cette rencontre a permis de commencer à réaliser le dialogue entre les deux perspectives éthiques de Dussel et Apel, l'une participative (au sens de relationnelle), l'autre communicationnelle. D'autres rencontres entre Dussel et Apel se passent en 1991 à Mexico, en 1992 à Maina, en 1993 à Moscou et San Leopoldo du Brésil, en 1995 à Eischtatt et amènent à des publications conjointes comme « Ethik und Befreiung » (1990), « Fundamentacion de la ética y filosofía de la liberacion » (1992), « Debate en torno a la ética del discurso de Apel. Dialogo filosofico Norte-Sur desde América Latina » (1994).

Apel, suite aux mouvements des années soixante qui avaient montré l'importance de l'instance communicative, avait travaillé avec Habermas à la refondation de la morale sur les règles du dialogue et de la communication, s'opposant au néo-positivisme qui excluait le fondement rationnel de l'éthique et ne concevait que des options subjectives. Apel parvient à une herméneutique pragmatique selon laquelle les conditions universelles de validité du discours, qui ont aussi une portée éthique, sont : la justesse ou correction et transparence du discours ; la vérité ou correspondance entre discours et réalité ; la véridicité ou correspondance entre déclarations et intentions ; la compréhensibilité par tous. Comme

---

<sup>13</sup> Tous nos remerciements à Marcella Stermieri, une des itinérantes étudiées, qui a soutenu un mémoire de master sur Dussel (Stermieri, 2003) et qui a eu la gentillesse de nous le transmettre ainsi que l'œuvre complète de Dussel. Les pages qui suivent doivent énormément à son travail.

souligné par Stermieri (2003), il s'agit d'une éthique du discours cognitiviste, déontologique, formaliste, et universaliste. Cognitiviste car les jugements moraux sont le fruit d'une raison communicationnelle. C'est aussi une éthique déontologique car les principes éthiques de l'agir juste ou injuste sont considérés comme contraignants. L'éthique du discours d'Apel est aussi considérée comme formaliste car elle établit les processus de l'agir communicationnel et pas les normes ou contenus d'une « *vie heureuse* » (*ibidem*, p 171). Enfin, il s'agit d'une éthique universaliste car elle établit des règles universelles d'argumentation, mais le point de vue d'une culture spécifique.

Dussel, dans « *Fundamentacion de la ética y filosofia de la liberacion* » (1992, cité in Stermieri, 2003), loue Apel qui réussit à éliminer le solipsisme phénoménologique et la prétendue objectivité de la philosophie scientifique. Il parvient selon lui à se situer dans une perspective transcendante, veut investir le monde de la vie quotidienne. Dussel partage la visée universelle de l'éthique du discours d'Apel, mais son projet de libération commence par un moment communicatif de proximité, de face à face avec l'Autre (cf. la métaphysique de l'Autre de Levinas). Dans ce moment, il y a l'irruption de la parole provocatrice de l'Autre, sa demande de justice qui peut renvoyer à la dimension matérielle, pratique, corporelle : « J'ai faim ! » « Ne me tue pas ! » ; ainsi qu'à l'histoire individuelle : « Soit compréhensif ! ». Autre qui, selon Dussel, était exclu de la communauté de communication d'Apel et Habermas car il ne peut participer à l'argumentation. En effet, l'Autre, dans la communauté de communication d'Apel et Habermas, est une conséquence de l'argumentation, non pas un a-priori de celle-ci ; il n'est pas transcendant à la communauté, il est transcendant dans le « nous » de la communication : « *De fait, dans la communauté de communication "réelle", l'"Autre" est ignoré, inconnu – pas reconnu –, et exclu - en tant que moment éthique d'une structure actuelle d'injustice* » (Dussel, 1992, cité in Stermieri, 2003, p. 172). Dussel prône une reconnaissance de la personne de l'Autre en lui attribuant la dignité qu'il mérite.

Le problème central pour Dussel est celui de la participation, non pas celui de la communication. Dussel parvient ainsi à proposer « *une communauté de communication historico-possible, une utopie concrète qui n'est ni la réelle ni l'idéale, un "projet de libération", quelque chose de plus qu'une émancipation* » (*ibidem*, p. 173). Selon Dussel, qui avait lu Marx, Apel (et Habermas) donnent trop d'importance à la dimension discursive et rationnelle, aux dépens de la dimension économique et culturelle, qui pour Dussel sont le contexte de la vie humaine et la base même de la rationalité. Voici pour le sens figuré du métissage. Pour le sens propre, nous allons procéder à un examen de l'ouvrage de 1994,

« 1492. *El encubrimiento del Otro. Hacia el origen del mito de la modernidad* » où Dussel parle de dissimulation et non pas de découverte de l'Amérique.

Dans cet ouvrage, Dussel (1994) opère une critique de la postmodernité et aboutit à la formalisation du concept de transmodernité. En 1985, Habermas dans « Le discours philosophique de la modernité » avait affirmé que la modernité, c'est-à-dire l'émancipation, née avec les Lumières, de l'intellect de l'autorité de la tradition, n'est pas achevée mais inaccomplie, et qu'il faut traduire en actes la modernité. D'une philosophie du sujet, il faut passer à une philosophie critique de l'intersubjectivité rationnellement fondée, à une éthique du discours universel et pragmatique. Dussel, de son côté, affirme que la modernité est née en 1492 lorsqu'elle a pu se définir comme « ego » qui découvre et conquière l'Altérité qui était constitutive de la modernité, qui dissimule l'Autre comme « même », dans le mythe de violence sacrificielle. En ligne avec sa conception participative de l'éthique, il critique non pas la rationalité de la modernité (comme faisaient les post-modernes), mais le fait que la modernité cache un mythe de violence. Ce mythe s'appuie sur une présumée action pédagogique de la domination. Il propose alors un nouveau projet appelé transmodernité, un discours intersubjectif avec la raison de l'Autre (qui inclut donc, on l'a vu, une composante matérielle et biographique), qui va affirmer l'émancipation rationnelle de la Modernité.

Le concept de transmodernité développe l'argumentation de Bartolomé de Las Casas, qui reconnaît la rationalité de l'Autre, contre Ginès de Sepulveda. La modernisation se fait à partir de l'Altérité, c'est une Altérité créatrice, c'est la réalisation de l'Altérité. Modernité et Altérité autrefois niées vont se féconder réciproquement. Dans « *De la justa causa de la guerra contra los Indios* », de Sepulveda parle des Indiens comme d'hommes barbares, incultes et inhumains, qui doivent admettre la domination de ceux qui sont plus prudents, forts et parfaits qu'eux. Et, ce, au nom de la justice naturelle, de l'obéissance de la matière à la forme, du corps à l'âme, de l'appétit à la raison, des brutes aux hommes, de la femme au mari, de l'imparfait au parfait, du pire au meilleur, pour le bien de tous. Dussel souligne l'expression « *pour le bien de tous* », qui est le bien aussi des conquis et qui marque la constitution du mythe de la Modernité. Ce mythe consiste en la définition de sa propre culture comme supérieure, plus développée, alors qu'aujourd'hui on commence à ne plus y voir que du développement, en raison de la destruction écologique de la Terre. Il consiste également en la détermination de l'autre culture comme inférieure, rude, barbare, coupable d'immaturité. La domination à travers la violence exercée sur l'Autre doit amener à l'émancipation, à l'utilité, au bien ; la souffrance engendrée est un sacrifice ou le coût nécessaire de la

modernisation. La modernité est donc une émancipation, selon de Sepulveda. Selon ce dernier, le mode de vie urbain et les œuvres architectoniques ne sont pas des preuves d'un peuple civilisé car il ne s'agit que d'une nécessité naturelle ; ils prouvent uniquement que ces personnes ne sont pas des ours ou des singes, et qu'elles ne manquent pas complètement de raison. En revanche, il n'y a pas chez les Indios de propriété privée, donc pas d'héritage, pas de libre arbitre mais uniquement l'arbitre de leurs rois, qui plus est exprimé de manière volontaire et spontanée. Pour de Sepulveda, le fondement de la barbarie est donc la manière non individuelle de se rapporter aux personnes et aux choses, c'est-à-dire le manque de la détermination suprême de la Modernité, qui s'incarne dans la liberté subjective.

Le passage du concept de la modernité au mythe de la modernité survient quand de Sepulveda mentionne la fonction du conquéreur de sauveteur des innocents victimes de ces barbaries. « *Nous verrons que la "pleine réalisation" du concept de Modernité exigera son "dépassement", (projet que nous appellerions "Trans-Modernité" ou de l'inclusion de l'Altérité niée : la dignité et identité des autres cultures, de l'Autre préalablement in-couvert ; pour cela, il faudra nuancer ou nier le présupposé majeur même, l'"eurocentrisme" » (ibidem, pp. 73-74).* Le raisonnement termine en irrationalité car il justifie l'usage de la violence, et non pas de l'argumentation, pour inclure l'Autre dans la communauté de communication. La critique de Las Casas du mythe de la Modernité entame un débat sur comment l'Autre entre dans la communauté de communication, *via* un dialogue rationnel dès le début, une invitation à déplacer sa volonté par rapport à la violence, c'est une communauté d'argumentation. « *Pour Bartolomé il faut tenter de "moderniser" l'indios sans détruire son Altérité ; assumer la Modernité sans légitimer son mythe. Une Modernité qui ne fait pas front à la pré-Modernité ou à l'anti-Modernité, mais comme modernisation depuis l'Altérité créatrice » (ibid., p. 79).*

Dans le projet de Trans-Modernité, il y a un projet de rationalité élargie, une place pour la raison de l'Autre, pour la participation<sup>14</sup> à égalité de tous les êtres humains, pour le

---

<sup>14</sup> Au terme de « participation », nous allons par la suite préférer celui de « relation » pour traduire pleinement la portée de la conception d'une « rationalité élargie » et d'un dialogue entre deux raisons. De plus, ce terme

respect de l'Altérité. Pour Dussel le dialogue entre cultures doit aboutir non pas à une universalité abstraite mais à une « mondialité » analogique et concrète, « où toutes les cultures, philosophies, théologies peuvent contribuer avec un apport propre, comme richesse de l'Humanité plurielle future » (*ibid.*, p. 167). Cette théorie du dialogue s'oppose à l'optimisme facile de l'universalisme rationaliste abstrait qui risque de dériver vers l'eurocentrisme et le « dessarollismo », comme pour l'École de Francfort actuelle ; ainsi qu'à la postmodernité et l'irrationalité, l'incommunicabilité et l'incompréhension. La raison amène au dialogue, au discours intersubjectif avec la raison de l'Autre, c'est une raison alternative, la Transmodernité qui nie le moment irrationnel du Mythe de la Modernité. La postmodernité s'attaque à la raison en tant que telle, depuis l'irrationalisme de l'incommensurabilité. La Transmodernité, qui considère irrationnelle la violence du mythe de la Modernité, va découvrir l'autre visage occulte et essentiel à la Modernité, la raison moderne est transcendée, l'Altérité qui était essentielle à la Modernité se réalise également. « La réalisation serait alors le passage transcendant, où la Modernité et son Altérité niée (les victimes), se co-réalisent par une fécondité mutuelle créatrice » (*ibid.*, p. 177). Il s'agit d'une co-réalisation de solidarité analogique, syncrétique, hybride ou métisse entre Centre/Périphérie, Femme/Homme, Différentes races, Différentes ethnies, Différentes classes, Humanité/Terre, Culture occidentale/Culture du Tiers Monde, etc. Dussel présente la Trans-modernité comme un projet, un processus, différent du projet pré-moderne qui prévoit l'affirmation folklorique du passé ; du projet antimoderne, qui prévoit les groupes conservateurs, droite, nazi, fascistes, populistes ; et du projet post-moderne, qui prévoit la négation de la Modernité comme critique de toute la raison, et l'irrationalisme nihiliste.

Ces trois premiers mouvements nous permettent ainsi d'aboutir à l'hypothèse d'un projet transmoderne d'itinérance dans lequel la dimension existentielle est très présente, notamment dans une logique d'action relationnelle et performative convoquant différentes ressources cognitives et comportementales (et en particulier, le corps), dans le rapport à l'environnement ; une logique d'intégration de l'altérité au service d'un objectif existentiel, la

---

aujourd'hui est davantage associé à l'éthique délibérative qu'à l'éthique relationnelle (cf. démocratie participative, gouvernance participative...).

réalisation d'un projet de vie. Nous allons maintenant approfondir la composante de la logique de conduite de projet (appelée par la suite démarche, car logique renvoie immédiatement à une ressource cognitive mentale analytique et mal s'adapte à l'intelligence corporelle), qui est centrale dans notre hypothèse.

## **1.2. La démarche au cœur de la conduite de projet**

### ***Le projet transmoderne d'itinérance comme projet créatif d'innovation existentielle***

L'enrichissement de l'approche culturelle de l'itinérance par l'approche existentielle de la pratique (en tant que méthode) et par l'approche éthique relationnelle de la transmodernité (intégration de l'altérité) permet de dégager une hypothèse de forme transmoderne de projet fondée sur deux composantes principales. La première est celle d'un objectif existentiel, qui concerne le projet de vie et qui peut aboutir à une contribution singulière à la société. La deuxième est celle d'une logique spécifique d'action, intégrative d'altérité, mobilisant plusieurs ressources cognitives et comportementales (pas que mentales ; corporelles, biographiques et relationnelles aussi). Il s'agit maintenant d'étayer cette hypothèse à l'aune de la théorie du projet, un domaine d'études traditionnellement réservé aux sciences de gestion, fussent-elles appliquées à l'étude des pratiques sportives de nature (Lièvre, Récopé, & Rix, 2003), mais dans lequel une incursion a été opérée par un psychosociologue, Boutinet (2012), qui a construit une « anthropologie du projet ». De par le domaine disciplinaire de ce dernier auteur (sciences humaines et sociales), plus proche de cette thèse que le premier (sciences de gestion), nous allons nous appuyer largement sur son ouvrage pour étayer l'hypothèse du projet transmoderne. Dans ce cadre, quelques ouvrages de sciences de gestion, et notamment celui de Lièvre sur le projet des expéditions polaires, serviront uniquement de point de départ. Et, ce, pour énoncer un des problèmes principaux de la conduite de projet actuelle : comment innover tout en faisant de la gestion de projet ? Ce problème est aussi celui, finalement, des itinérants : comment réaliser une itinérance, pratique touristique alternative qui mêle organisation et incertitude, sans s'égarer ? En d'autres termes, comment faire de l'itinérance et pas de l'errance ?

À la lecture de la littérature citée, les deux obstacles à une conduite de projet innovante semblent être, d'une part, des objectifs trop précis et limités à la dimension instrumentale, technique ; et, d'autre part, une démarche exclusivement d'anticipation et de convergence par rapport à ces objectifs. Les méthodes dites agiles<sup>15</sup>, les méthodes participatives, la technique de l'intelligence collective, et, ce qui sera surtout analysé dans cette thèse, la créativité adaptative, ont entamé une remise en question et des premières solutions à ce problème, notamment la prise en compte des besoins des utilisateurs, de leurs motivations et valeurs. Mais elles ont eu tendance à fragmenter le projet en plusieurs enjeux mineurs, perdant de vue la notion même d'objectif ou sens global, qui reste centrale dans le problème central de cette thèse. L'anticipation a été aussi fragmentée dans une démarche par itération. De plus, ces méthodes ne génèrent pas (ou plus ?) d'innovation, alors que celle-ci s'avère de plus en plus nécessaire dans les marchés (et sociétés) complexes. Les toutes nouvelles méthodes de l'holocratie, de l'entreprise libérée, qui se distinguent clairement, selon ses fondateurs, des méthodes agiles et de la technique de l'intelligence collective<sup>16</sup>, et surtout, analysé de près par cette thèse, la créativité intégrative, semblent assurer à la fois le respect d'un sens global et une innovation, y compris une innovation de rupture, comme celles que réalisent certains itinérants en changeant profondément leur vie au retour d'une itinérance<sup>17</sup>. Il est très tentant de voir dans ces trois types de conduite du projet – le projet classique par anticipation et convergence, le projet créatif adaptatif par itération et le projet créatif intégratif de l'altérité – les trois formes de projet recherchées : moderne, postmoderne et transmoderne. L'examen des ouvrages cités sur le projet ainsi que d'un vaste corpus d'ouvrages en créativité permet d'étayer cette hypothèse.

En sciences de gestion, Garel (2011) parle de « *“cité par projets” constitutive de la nouvelle idéologie du capitalisme moderne* » (*ibidem*, p. 3), en citant Boltanski et Chipello. De pratique, la méthode de projet est devenue désormais discipline de formation et recherche.

---

<sup>15</sup> cf. <http://www.agilemanifesto.org>

<sup>16</sup> Communication personnelle de M Bernard Marie Chiquet, dépositaire du système Holacracy© en Europe, le 26 novembre 2016 à Paris lors d'une formation à celui-ci.

<sup>17</sup> Pour une revue des différentes méthodes de gestion de projet successives à la méthode classique, cf. le n° 13 de la revue *Question(s) de management*, « L'innovation managériale en question(s) », 2016.

Garel traite de la méthode de projet au niveau de l'entreprise, mais cite Boutinet qui débusque le projet un peu partout, projet qui est devenu la figure globale de la vie sociale et qui est caractérisé par plusieurs éléments. L'exemplarité renvoie à l'inédit, s'éloigne du banal, du quotidien. L'opérativité le différencie d'une intention ou rêve : le projet est réalisation. La pronominalisation signifie que le projet est toujours rattaché à un acteur, individuel ou collectif. Une fois posée la nature structurelle et emblématique du projet dans notre société contemporaine, Garel en donne sa définition en tant qu'activité qui vise à atteindre un but global et pas seulement la réalisation de quelques tâches. Ce but est aussi spécifique, non répétitif, non reproductible, non standard. Il répond à un besoin exprimé, même s'il n'est pas toujours clair avant de le démarrer. Le projet est soumis à l'incertitude, car il s'agit de structurer une réalité à venir. Il est combinatoire et pluridisciplinaire car il regroupe une grande diversité de paramètres. Il est aussi temporaire, avec une fin et un début *a priori* définis avant son lancement, et marqués par une irréversibilité qui « *conditionne un principe essentiel de management : l'anticipation maximale ou la résolution de problèmes à froid, en amont* » (*ibid.*, p. 5). Il est également soumis à des variables exogènes, c'est un système ouvert, influencé par des événements et acteurs extérieurs, à la différence par exemple d'une démarche industrielle isolée. Le management de projet est ainsi défini comme un « *ensemble des actions engagées par une entreprise afin de déterminer un projet, de le lancer et de le réaliser* » (*ibid.*, p. 6). On voit alors comment le projet se définit avant tout par rapport à un objectif intrinsèque à un domaine d'action, et dont la gestion vise à contrôler l'influence de tout événement et acteur extérieurs, qui en aucun cas ne seront des parties prenantes. En peu de mots, l'essentiel est dit : le caractère intrinsèque de l'objectif, la logique d'anticipation par rapport à celui-ci.

Or, dans le cas de projet d'itinérance, il apparaît que la logique d'action interagit avec l'incertitude, puisqu'elle est constitutive de la pratique justement, elle ne peut pas que la contourner, la tenir sous contrôle, sinon ce ne serait pas de l'itinérance. De plus, la dimension intrinsèque de l'objectif est insuffisante, celui-ci s'ouvre à une dimension extrinsèque, immatérielle, existentielle (articulation au cours de la vie, au projet de vie). Dans l'itinérance, il y a de l'incertitude et donc de l'altérité de toute part, et il faut faire avec, le pratiquant ne peut juste la nier. En revanche, le pratiquant aurait le choix entre différentes stratégies entre seulement s'y confronter, et l'intégrer pleinement. Peut-on encore parler de projet dans ce cas ? Peut-être de projet d'innovation ? Et qu'est-ce que serait un projet d'innovation ? Peut-

on faire une différence entre projet d'innovation incrémentale et projet d'innovation de rupture sur la base de ces deux différentes manières d'entrer en contact avec l'altérité ?

Garel estime que le management de l'innovation est limité par le projet. Selon l'auteur, qui se réfère à Nonaka (spécialiste, lui, du management de la connaissance, cité in *ibidem*, p. 105), l'innovation est un « *processus par lequel l'organisation crée et définit des problématiques qui ont une valeur (d'usage, économique) potentielle, puis développe de nouvelles connaissances ou active des connaissances existantes pour les résoudre.* » Dans ce cadre, les projets d'innovation « *reposent sur la capacité de stimuler la créativité, de faciliter l'exploration et la production de nouveaux concepts et de nouvelles connaissances ainsi que de gérer une incertitude parfois très forte tout en renouvelant les ressources du projet* » (*ibid.*, p. 105). Or, le management de projet n'est pas totalement apte à prendre en charge l'innovation. D'une part, sur le plan des objectifs, le management de projet classique, basé sur des objectifs très contraignants de qualité (pertinence par rapport à l'objectif intrinsèque), coût et délai (objectifs extrinsèques matériels), empêche la prise de risques liée à l'innovation. D'autre part, sur le plan de la logique, le projet « *organise la convergence vers un objectif précis* » (*ibid.*, p. 106), alors que l'innovation « *relève d'un processus divergent* » (*ibid.*).

L'idée est alors de développer un processus d'innovation à plusieurs strates, depuis le lancement de nouvelles idées, l'exploration de nouveaux concepts sur le plan à la fois de leur valeur d'usage et de leur faisabilité technique, le triage des concepts, la conception par ligne de produits qui capitalisent au fur et à mesure sur les nouveaux concepts, cette dernière seulement étant intéressée par la conduite de projet classique (cela rappelle la méthode agile). Ou alors, de ne faire que de l'innovation incrémentale, type d'innovation pour lequel la conduite de projet peut se révéler adaptée. Une troisième solution est la conduite de projets d'exploration (étudiés notamment par Lenfle, cité par Garel in *ibid.*, p. 108). Ces projets sont émergents et stratégiquement ambigus, caractérisés par une approche proactive, car il n'y a pas de clients ni de marché. Leur résultat ne peut être défini *ex ante*, leur cible se définit en cours de projet, les spécifications ne sont connues qu'*ex post*. Ils sont aussi caractérisés par la nécessité d'explorer des nouveaux domaines de connaissances, et par la multiplicité des horizons temporels : long terme, court terme. « *Dans les projets d'exploration, il ne s'agit plus de réaliser un cahier des charges ni de converger "vers" un objectif ou de réaliser "pour" un client, mais d'organiser une exploration large de nouveaux concepts, connaissances et valeurs ou d'obtenir des "demi-produits" dont certains paramètres sont validés tandis que d'autres restent ouverts à l'exploration et à la variété* » (*ibid.*, p. 108). On

voit comment, en partant d'une opposition entre projet et innovation basée sur celle entre convergence et divergence, et en rangeant la créativité du côté de la divergence uniquement, la possibilité d'un projet innovant est écartée ou limitée.

À la place du projet innovant, des formes de processus d'innovation ou des projets purement exploratoires seraient autant d'errances, dont le véritable objectif (l'articulation au projet de vie) ne se définit souvent que bien après sa réalisation (ou jamais). Faut-il pour innover renoncer complètement à poursuivre un objectif explicite en toute conscience ? La créativité et l'innovation se définissent réellement uniquement par la logique de la divergence ? N'y aurait-il pas une ambiguïté dans la définition de ces deux notions eu égard aux logiques de divergence et convergence et à la nature de l'objectif (but extrinsèque matériel, objectif intrinsèque, objectif extrinsèque existentiel) ? Avant d'aborder les ouvrages en créativité provenant du domaine disciplinaire des sciences humaines des *Creativity Studies* aux États-Unis, qui conçoit la créativité comme un processus alternant divergence et convergence, y compris vers un objectif existentiel, un détour par l'étude du projet des pratiques sportives de nature et par l'anthropologie du projet permettra d'approfondir encore un peu ces ambiguïtés, de nourrir le problème du projet d'innovation, et le problème spécifique de cette thèse du projet existentiel d'itinérance.

Lièvre (2003) identifie deux niveaux d'objectifs chez les expéditeurs polaires : le but, et la finalité. Le but est commun à chaque expéditeur, et il est mesurable *via* des indicateurs quantitatifs. Il s'agit, dans le cas de son étude, de traverser la calotte du Groenland. C'est l'intention, le choix rationnel, le motif externe (but extrinsèque matériel). La finalité est propre à chaque expéditeur ou au moins à chaque type d'expéditeur. Lièvre en identifie quatre dans son étude : plaisir du ski et de la glisse, passion de la science, exploration et découverte, possibilité de réaliser un exploit sportif. C'est l'intentionnalité, la manière de vivre l'expédition, le sens particulier qui dynamise et mobilise l'acteur, sa sensibilité, sa préférence, sa direction, sa visée, c'est le mobile interne, qui traduit la sensibilité du pratiquant, ses valeurs (objectif intrinsèque). Lièvre met en relation l'intentionnalité des expéditeurs avec l'intentionnalité chez Spinoza. Selon ce dernier, notre conduite n'est pas déterminée par nos choix rationnels mais par des « *tendances qui nous engagent à viser, percevoir, et à agir vers certaines directions d'accomplissement pratique* » (*ibidem*, p. 93), par des processus, par une « *force affective et motrice, réalisant un engagement par et vers un sens intime, une activité dirigée de l'intérieur qui tend à s'accomplir. Cette visée incorporée dans l'action s'impose d'elle-même, sans contrôle volontaire ou conscient* » (*ibid.*). Cette force affective et motrice

permet l'accomplissement de soi et l'émotion associée de plaisir, de joie intense, la sensation de son potentiel énergétique, qui s'oppose à l'indifférence ou autre émotion négative quand un obstacle l'empêche ou que l'activité n'est pas bonne pour soi. Dès que l'intentionnalité est conscientisée, l'individu s'en distancie, l'intentionnalité se désincarne et perd son essence pratique, de force dynamique et active, elle devient un objet, une idée.

Il y aurait donc un niveau d'objectif conscient (but extrinsèque matériel), partagé, socialement admis parce que rationnel et mesurable ; et un niveau d'objectif à la fois intrinsèque et inconscient, qui nourrit le sentiment de soi, et des émotions positives, mais qui cesse d'être actif dès lors qu'on le conscientise. Reconnaissons que des manques émergent, au moins en tant qu'hypothèses, dans cette conception des objectifs des pratiquants de sports de nature : un objectif extrinsèque mais singulier, individuel propre à chaque expéditeur, eu égard à son projet de vie dans lequel s'intègre le projet de pratique sportive (objectif extrinsèque existentiel du pratiquant d'itinérance, articulation au projet de vie) ; une intentionnalité qui, conscientisée, gagnerait en profondeur, en capacité de motivation, au lieu de démotiver l'acteur ; enfin, et au global, le sentiment de soi, l'émotion – toujours éphémère – de plaisir et de joie, sont-ils bien ce qui motive ultimement le pratiquant ? Cherche-t-il uniquement un bien-être généralisé ou aussi à réaliser quelque chose de spécifique dans sa vie ? Si l'ouvrage de Lièvre ne permet pas de répondre à ces questions, c'est avant tout parce qu'il s'agit d'une étude qui vise à établir une relation entre mobiles internes des expéditeurs et choix logistiques (moyens du projet) ; la visée finale de l'étude est donc opposée à celle de cette thèse, qui, elle, a l'innovation existentielle en ligne de mire (objectif extrinsèque existentiel).

Cependant, pour se situer dans la continuité de l'ouvrage de Garel, se dégage l'hypothèse d'un troisième niveau d'objectifs, en plus de celui du but et de la finalité (objectif intrinsèque) : celui de l'articulation au projet de vie (objectif extrinsèque existentiel). Cet objectif peut avoir une répercussion sociale, une dimension politique, et on peut imaginer que, tout comme l'objectif intrinsèque, il peut être conscient ou inconscient, présent à l'esprit dès le début ou découvert pendant ou après la réalisation de l'itinérance, avec probablement des effets différents sur l'innovation finale. Ces trois niveaux d'objectifs semblent bien correspondre aux trois formes de l'action définies par Habermas, celle de l'action rationnelle dans la réalité matérielle, qui se base sur des critères objectifs d'efficacité, et qui est la forme la plus largement considérée dans les sciences de gestion ; celle de l'action expressive ou communicationnelle (Habermas, Apel, cf. *supra*) qui consiste à se présenter aux autres,

fondée sur la subjectivité de chacun ; enfin celle de l'action moral-pratique (Dussel, cf. *supra*), qui est une action rationnelle dans la réalité sociale.

Ces trois formes de l'action pourraient être mises en relation avec les trois formes de projet recherchées. Le projet moderne serait fondé sur le but extrinsèque matériel, et poursuivi par la rationalité instrumentale ; le projet postmoderne serait fondé sur un objectif intrinsèque lié à la subjectivité c'est-à-dire les besoins, motivations, valeurs... (et dont on pourrait se demander en quoi il s'agirait d'un projet, les pratiquants mêmes de cette méthode parlant d'une approche par « produit » plutôt que « par projet<sup>18</sup> ») ; le projet transmoderne serait fondé sur un objectif extrinsèque non matériel, existentiel, doté d'une rationalité sociale, mettant ainsi en relation une subjectivité, une motivation personnelle avec une demande sociale, pour *in fine* faire progresser la vie collective. Maintenant que la partie liée aux objectifs du problème du projet d'innovation a été traitée, nous allons procéder à l'examen de la question, qui est strictement liée à la première, de la logique d'action, dans le but de dégager l'hypothèse d'une possible démarche créative en conduite de projet.

En conduite de projet (dans l'institution, dans l'entreprise), la logique d'action prédominante consiste essentiellement dans l'anticipation (Boutinet, 2012). Cette logique revient à gommer tout obstacle ou imprévu pouvant compromettre la réalisation de l'objectif. Ce projet, qui s'inscrit dans une temporalité d'anticipation, comprend trois phases majeures : l'élaboration, la réalisation et l'évaluation. Dans ce cadre, la composante principale est l'objectif (intrinsèque et « bordé » par les objectifs extrinsèques matériels de coût et délai), secondée par des moyens divers (cf. la logistique) et un plan linéaire. Ainsi, l'élaboration détermine l'objectif, le plan et les moyens de sa mise en œuvre ; la mise en œuvre vise à maintenir le cap de l'objectif *via* la réalisation du plan et l'utilisation des moyens ; enfin, l'évaluation mesure le degré de correspondance des résultats avec les objectifs, en identifiant les éventuelles failles au niveau du plan et des moyens. En somme, un projet réussit ou échoue.

---

<sup>18</sup> Cf. <http://www.agiliste.fr>

Cependant, toute personne ayant eu à conduire un projet, dans n'importe quel domaine, personnel, institutionnel ou professionnel, pas uniquement projet d'itinérance, peut se rendre compte que cette logique est insuffisante, et qu'elle peut même mettre en péril le projet. Il est illusoire de vouloir gommer toute incertitude. Il y en aura toujours, elle peut ressurgir à tout moment car elle est impossible à gommer, elle fait partie de la vie. La bonne nouvelle c'est qu'elle peut, dans certains cas, être féconde. Il suffit de penser à la découverte de la masse par Archimède au III<sup>e</sup> siècle pendant qu'il était aux bains publics (et qui lui valut son célèbre « cri ») ; à l'invention de l'imprimerie par Gutenberg en 1545, qui fut inspiré pendant un voyage de loisirs par le fonctionnement des pressoirs à vin ; à la découverte de l'Amérique par Colomb en 1492 alors qu'il se rendait au Japon ; à la redécouverte de la Stèle de Rosette par le lieutenant du génie français Pierre-François Bouchard dans un terrain en Égypte alors qu'il y dirigeait des travaux ; à celle de la pénicilline par Alexandre Fleming en 1928 alors qu'il avait été distrait par des collègues et qu'il s'apprêtait à nettoyer son matériel des bactéries ; et à tant d'autres. Notre monde, notre vie, ne seraient sans doute pas les mêmes sans ces opérations d'intégration de l'imprévu.

La méthode agile tâche de diminuer les sources de l'incertitude, en fragmentant le projet en petites parties, ou enjeux, et en séparant les niveaux décisionnels : opérationnel, gouvernance, stratégique. Le risque avec cette méthode, c'est la perte du sens global du projet, au sens propre de direction donnée par le plan global, mais aussi de l'articulation à une histoire personnelle ou collective qui est source de singularité. Toutes les productions finissent par se ressembler, elles semblent ne plus avoir d'âme car elles n'ont plus de singularité, ni de véritable sens. Peut-on alors persister à ne vouloir que gommer ou diminuer l'incertitude, à contourner ou surmonter tout obstacle ou imprévu ? Le problème semble être le suivant : l'incertitude doit-elle être systématiquement combattue ou bien peut-elle être intégrée au projet ? En d'autres termes, et en ligne avec une conception effective, non projective (anticipatrice, planifiée), non délibérée, de la stratégie, comme la stratégie émergente de l'action chez Nonaka (Nonaka & Takeushi, 1995)<sup>19</sup> : l'obstacle, l'imprévu, en

---

<sup>19</sup> Cette conception de la stratégie apparaît dans le cadre des études en management de la connaissance, qui peut aboutir à la création de nouveaux concepts. Ce cadre correspondrait alors mieux à l'étude des projets

sont véritablement un ou bien auraient-ils un sens à saisir qui viendrait non pas faire échouer ou mieux réussir mais enrichir le projet ? Peut-on remettre en question le caractère absolu de la logique de conduite anticipatoire de projet et envisager des logiques à même d'intégrer l'incertitude ? Quelles conséquences alors sur les autres composantes de la conduite de projet : l'objectif, mais aussi celles que l'on n'a fait qu'effleurer jusqu'ici : les moyens, le plan ?

Pour répondre à ces questionnements, deux étapes semblent nécessaires. La première étape, dans ce quatrième mouvement, consiste à mettre à jour le paradigme dominant de la logique de conduite de projet à l'aide de l'ouvrage de référence en anthropologie de projet de Boutinet (2012) déjà cité, d'articles de sciences de santé et de la formation relatifs au projet de vie (que Boutinet ne fait que survoler et dans un cadre limité à l'adolescence cf. *ibidem*, pp. 87-88), ainsi que de l'étude déjà utilisée de Lièvre (2003) sur le projet d'expédition polaire. Il sera question de l'absence de réflexion sur la composante logique de conduite, dans le cadre d'une temporalité exclusivement anticipatoire du projet ; des autres composantes du projet telles que le but extrinsèque matériel et l'objectif intrinsèque, les moyens divers, le plan linéaire, car toutes les composantes sont liées entre elles ; des fondements épistémologiques et méthodologiques de ce paradigme dominant en logique de conduite de projet ; enfin, de l'identification des voies de sortie de ce paradigme, la plus importante étant le choix d'une temporalité non anticipatoire qui permet d'adopter une logique de projet qui intègre l'incertitude. La deuxième étape, qui fera l'objet du mouvement successif, le cinquième, consiste à se doter d'outils conceptuels pour considérer une telle logique comme créative.

Le paradigme dominant de la conduite de projet et, en conséquence, de l'ensemble des composantes du projet, *in primis* la logique, est ancré, de par l'étymologie<sup>20</sup> et les usages courants dans le domaine institutionnel et professionnel, dans une temporalité d'anticipation. Boutinet (2012) définit le projet en tant que forme de conduite d'anticipation, à côté de la prévision, planification, prévention et précaution par exemple (*ibidem*, p. 1). En tant que tel,

---

d'itinérance et aux innovations existentielles des pratiquants, que celui du management de projet et du management de l'innovation, bâtis sur une logique « produit », intrinsèque à l'activité de l'organisation.

<sup>20</sup> Du latin *pro* (en avant) et *jicere* (jeter).

le projet est un « *fait majeur de notre temps* » (*ibid.*). Selon l'auteur, l'anticipation humaine relève d'un processus métacognitif. L'être humain suspend le cours des choses pour « *savoir comment ce cours va évoluer* » (*ibid.*, p. 60) et l'infléchir : c'est cela faire preuve d'intelligence et c'est aussi une des conditions de la liberté de l'homme moderne. Le projet est symptomatique, en effet, d'un rapport au temps et à l'espace spécifique des sociétés modernes, c'est-à-dire celui de « *l'emprise de l'avenir sur nos adaptations quotidiennes* » (*ibid.*, p. 1) et celui de la recherche d'une « *maîtrise de plus en plus grande (...) sur l'espace terrestre et sidéral pour l'aménager et mieux l'habiter* » (*ibid.*). Les synonymes du projet sont dès lors le dessein, l'intention, la finalité, l'objectif, le but, la visée, le *purpose*, la planification, le programme, le schéma, le plan... (cf. *ibid.*, p. 13). La logique d'anticipation détermine quelles sont les composantes principales du projet : le but matériel extrinsèque, voire l'objectif intrinsèque, et le plan.

À vrai dire, Boutinet définit le projet moins comme un ensemble de composantes que comme une action qui n'est jamais totalement réalisée. Pour identifier ses composantes principales, il faut procéder par exclusion, en éliminant celles des autres formes de conduite d'anticipation qu'il traite, et par une analyse en creux de la forme du projet. Cette revue permet de rendre compte de l'absence d'une véritable réflexion quant à la composante de la logique de conduite de projet. L'auteur s'inspire des travaux de Decouflé (cité in *ibid.*, p. 61) pour isoler quatre formes de conduite d'anticipation, chacune avec ses variantes (modes), ce qui fait un total de onze modes d'anticipation, dont le projet. La première forme est l'adaptative (*ibid.*, pp. 61-64). Elle comprend deux modes : la prévoyance (mode adaptatif empirique) et la prévision (mode adaptatif scientifique). Ces modes essaient d'anticiper les états les plus vraisemblables de l'avenir pour en tirer les conséquences au niveau de l'adaptation. Elles portent donc sur la probabilité qu'un événement se produise ou pas, elles ne concernent pas l'objectif. La prévoyance est de l'ordre du bricolage, de l'expérience acquise, de l'observation intuitive. Elle est typique des sociétés traditionnelles. L'auteur confine clairement ce mode en dehors du domaine du projet, dans le domaine de la créativité qui s'exerce ainsi en absence d'objectif et uniquement pour s'adapter au contexte. On y reviendra. La prévision a été rendue possible par le développement du calcul des probabilités et de la statistique. Elle est typique de notre civilisation technologique, à laquelle elle confère un aspect démiurgique de limitation de l'incertitude. Les anticipations cognitives (*ibid.*, pp. 64-66) visent à percer le mystère de l'avenir, à en connaître des aspects. L'auteur inclut dans cette forme des conduites d'anticipation quatre modes : le mode occulte par divination,

le mode religieux *via* la prophétie, le mode scientifique *via* la prospective (domaine scientifique) et la futurologie (domaine philosophique). Les anticipations imaginaires (*ibid.*, pp. 66-68) sont fondées sur l'inventivité. Il existe deux modes : un mode logique ou rationnel, comme l'Utopie de Thomas More, l'idéologie (par exemple l'idéologie socialiste du XIXe siècle), les phénomènes communautaires des années 70 ou la société de consommation des années 80 ; et un mode imaginaire onirique qui concerne la science-fiction. Encore une fois, la logique évoquée (inventivité) n'est pas analysée.

Les anticipations opératoires (*ibid.*, pp. 68-71) sont les plus poussées car elles cherchent non seulement à représenter mais aussi à faire advenir un futur personnalisé. Cette forme des conduites d'anticipation comprend trois modes, dont le projet. Le premier est le mode opératoire rationnel ou déterministe, par exemple le but, ou objectif intrinsèque et le plan, c'est-à-dire les phases par lesquelles l'action passe pour atteindre le but ou les objectifs. L'auteur ne considère pas ce mode comme celui du projet, car trop déterministe ; de plus, il n'en possède pas la dimension de globalité qui le relie à une histoire personnelle et collective (pourtant cette dimension n'est qu'effleurée dans son ouvrage). Avant de parvenir au mode qui correspond à celui du projet, l'auteur mentionne le mode opératoire formel, par exemple le souhait et le vœu, le plus faible des trois modes opératoires traités car il ne s'agit que d'un exercice de langage, d'une promesse. Par opposition, la logique du projet serait alors forte, volontariste. Le projet, selon l'auteur, correspond à un mode d'anticipation opératoire flou ou partiellement déterminé, proche de l'intention mais différente de celle-ci car explicite. Il s'agit de faire advenir un avenir désiré (logique volontariste) à l'aide de moyens adaptés. Mais, comme on a déjà vu, il n'est jamais totalement réalisé, l'action est indéfiniment polarisée.

La dernière forme d'anticipation opératoire est défensive, et inclut deux modes : la précaution et la prévention. Typiques de la postmodernité selon Boutinet, ces modes ne comportent pas le désir d'un avenir, seulement la conjuration d'un avenir sombre (on s'éloigne à nouveau d'une logique forte, volontariste).

Sur la base de cette revue des formes de conduite d'anticipation, les composantes du projet sont un objectif inscrit dans un sens global (pas précisément défini dans l'ouvrage), des moyens divers, et, dans ce cadre, une logique forte et volontariste d'anticipation et inflexibilité du cours des choses. Cette logique se distingue de l'adaptation empirique de la prévoyance (en dehors du domaine du projet), que l'auteur associe plutôt au bricolage, l'expérience, l'intuition) ; elle se distingue aussi des anticipations imaginaires (en dehors elles aussi du domaine du projet). Mais ces logiques distantes de celles du projet, on verra,

pourraient être considérées comme créatives. Il s'agit d'une définition du projet qui ne problématise pas la logique de conduite, c'est-à-dire qui n'envisage pas qu'il puisse y en avoir plusieurs ; mais qui n'exclut pas une dimension existentielle du projet (son sens par rapport à une histoire personnelle ou collective, un objectif extrinsèque existentiel), ouvrant ainsi à un développement de l'étude du domaine du projet.

Dans la (rare) littérature consacrée au projet de vie et au projet de pratique récréative, le projet est également largement associé à une temporalité d'anticipation, à la composante de l'objectif (y compris existentiel, même si plus dans un sens de survie que de vie), et des moyens pour y parvenir, aux dépens de la logique de conduite. La notion de projet de vie apparaît dans des domaines aussi divers que le développement personnel, l'enfance, la scolarité, l'entrepreneuriat, mais aussi et surtout les domaines dédiés aux vies en situation de fragilité comme le handicap, la vieillesse, la santé, la précarité... Dans une thèse consacrée au projet de vie des adolescents, celui-ci est défini comme une « *projection de soi dans le futur* » (Riard, 1991) ; dans des récents ouvrages consacrés au projet de vie de la personne âgée (Amyot & Mollier, 2013 ; Vercauteren, Hervy, & Schaff, 2008) et handicapée (Turlan, 2006), il est beaucoup question d'attentes, besoins, et aspirations. Dans le second ouvrage cité, le projet est clairement associé à la dimension de la représentation, de l'idée, de l'intention pour le futur. Seulement dans un second temps le projet est associé à la dimension de l'agir et de l'évaluation de cet agir, qui de toute façon sera réalisée à l'aune de la correspondance avec l'idée initiale. Dans cette littérature, l'approche anticipatoire est le fruit d'une réaction à l'approche précédente, qui a duré jusqu'à au moins les années quatre-vingt, voire ensuite. Une approche aliénante pour l'individu, provenant de l'institution et de son fonctionnement technique, par exemple celui de l'hôpital pour les malades chroniques (Zito, 2007), qui obéissait à une logique technocratique.

L'intentionnalité se déploie dans tous ces ouvrages tout d'abord par la dimension de l'objectif, y compris dans l'objectif ultime de lutte contre la mort dans des ouvrages consacrés aux soins palliatifs des nouveau-nés ou enfants en fin de vie (Viallard, 2011 ; Gervaise, 2002), où il est clairement question de développer « *un projet de vie et non de mort* » (Viallard, 2011, p. 11). La composante de la logique de conduite est en retrait car les outils pour parvenir à l'objectif sont des compétences techniques et personnelles, et non pas des comportements ou actions spécifiques. Dans les sciences pédagogiques, le projet de vie de l'enfant est associé encore une fois à un objectif, que ce soit un « *rêve* » (Van Neste, 2000), un « *choix professionnel* » (Brossard, 2000a), « *atterrir quelque part* » (Brossard, 2000b). Là

aussi, il est question de forces et centres d'intérêt plus que de savoir-faire comportemental. Ainsi, la recherche sur le projet de vie ne permet pas de mettre en avant et de problématiser la logique de conduite de projet.

L'absence de problématisation de la logique de conduite de projet est une question de paradigme mais aussi d'objet de recherche, car les acteurs des projets étudiés n'ont pas vraiment le choix, le temps d'envisager leur relation avec l'incertitude, ils sont souvent dans une situation extrême, de danger. C'est aussi le cas dans le travail déjà cité de Lièvre (2003) sur le projet d'expédition polaire, qui, on l'a vu, vise à déterminer les liens entre objectifs (intrinsèques) et moyens (choix logistiques). Ainsi, la temporalité d'anticipation est la principale raison de l'absence de problématisation de la logique de conduite de projet, mais le type de situation ou pratique concernée par le projet peut jouer un rôle amplificateur et favoriser une logique volontariste, par exemple les situations de fragilité et les pratiques en situation extrême, de danger.

Même si le plan dépend du but extrinsèque matériel, voire de l'objectif intrinsèque, il est une composante essentielle de la réalisation concrète du projet, de ce que Boutinet appelle la « méthodologie » de projet, et émerge aussi comme composante dans la littérature sur le projet de vie. La revue de la méthodologie de projet de Boutinet (2012, pp. 273-318), qui fournit des éléments précieux sur la composante du plan, permet aussi, au passage, de comprendre pourquoi la créativité ne peut être considérée, chez lui, comme une logique de conduite. En effet, elle est considérée comme un outil au service de la réalisation du but extrinsèque matériel, voire de l'objectif intrinsèque, tout au long des étapes du projet, et donc inscrite dans une logique volontariste. Le plan ne fait que traduire cette logique, il est linéaire, obéissant à une temporalité mesurée et d'anticipation. Or, on verra au prochain mouvement, il est possible de « dynamiser » le plan lorsque l'objectif s'ouvre à une dimension existentielle et la logique intègre l'incertitude, l'altérité, en devenant véritablement créative.

La méthodologie de projet selon Boutinet consiste en présupposés et paramètres (d'élaboration, de mise en œuvre et d'évaluation). Les présupposés sont très nombreux : la globalité (le sens global, qui pourrait correspondre à notre objectif extrinsèque existentiel, mais qui n'est donc pas une composante du projet, uniquement un « présupposé ») ; la singularité : à l'opposé du programme, universel, le projet est toujours original et inédit ; une situation complexe de départ car le projet est fait pour gérer (ce qui signifie pour l'auteur gommer plus qu'intégrer) la complexité et l'incertitude, c'est une méthodologie de *problem solving* ; une vision optimiste d'un changement, d'une amélioration possible ; l'auteur

responsable peut être individuel ou collectif et doit composer avec d'autres individus ayant des rôles spécifiques. Tous ces présupposés pourraient tout à fait, comme on verra plus loin, être du ressort d'une logique de conduite alternative et plus particulièrement, créative, mais ils sont, dans la phase successive, pliés aux exigences de la logique volontariste qui élimine l'incertitude.

En effet, les quatre paramètres ou étapes d'élaboration concernent l'établissement d'une logique (stratégie) d'action volontariste conçue comme la seule possible. La première concerne l'analyse et diagnostic de la situation d'où ressortent déjà des opportunités et des scénarios ; vient ensuite l'esquisse d'un projet possible qui est toujours un compromis ; après, c'est le moment d'entrevoir une stratégie qui vise à transformer la situation initiale dans le sens des objectifs voulus ; enfin, la validation sociale du projet qui peut aller jusqu'au « *bras de fer* » (*ibid.*, p.284) entre le créateur et le contrôleur. Ainsi, les paramètres ou étapes de l'élaboration tendent à réduire très rapidement le potentiel créatif des présupposés, en traduisant immédiatement le diagnostic en opportunités et scénarios. Ils quittent l'attitude ouverte et de confiance en adoptant une attitude de compromis voire agressive (le « *bras de fer* »).

Les paramètres de la mise en œuvre concernent avant tout la mobilisation des moyens humains, techniques, financiers. Les moyens se retrouvent donc encore une fois pleinement déterminés par les objectifs et asservis au plan linéaire. Ensuite ces paramètres concernent la planification avec les tâches, les graphes d'avancement et le *planning* ; et la gestion des écarts, où il est question du seuil de tolérance de ces écarts, de démarche itérative ou ajustement théorie/pratique (on a vu que la méthode agile est fondée sur la fragmentation des tâches et l'itération). C'est là où se niche selon l'auteur « *le potentiel de créativité du projet* » (*ibid.*, p. 287). La créativité serait, selon l'auteur, au service d'une logique volontariste.

L'hypothèse qui est émise ici est que dans une conduite non exclusivement anticipatoire de projet intégrant l'incertitude, l'altérité, donc dans une forme transmoderne de projet, la logique serait créative car la créativité serait la capacité d'intégrer l'incertitude. La chronologie du plan n'obéirait donc pas à la temporalité d'anticipation, à la nécessité d'intégrer l'incertitude ; et les moyens serviraient justement à détecter, à se mettre en relation avec celle-ci et à l'intégrer.

Enfin, dernier paramètre de la mise en œuvre, l'évaluation, avec des indicateurs qui découlent de cette logique volontariste : l'efficacité, c'est-à-dire le rapport entre les objectifs et les résultats ; l'efficience, c'est-à-dire la relation entre les ressources, les modalités de leur

utilisation, les résultats produits ou la technique dite des coûts/avantages ; la cohérence, c'est-à-dire le rapport entre objectifs et actions ; la pertinence, c'est-à-dire la relation entre la cohérence et l'environnement du projet, puis des indicateurs qualitatifs ayant à voir avec l'historique du projet et l'appréciation des acteurs. Le projet consiste à plaquer la réalité au modèle théorique, à force de démarche itérative, d'ajustements.

Dans la phase successive, celle de l'évaluation du projet, Boutinet inclut des éléments ou étapes qui semblent pertinents pour un projet existentiel, dont certaines très similaires aux présupposés du projet et relevant autant potentiellement d'une logique de conduite de projet alternative, qui intègre l'incertitude. Il s'agit de la situation-problème, comprenant les contraintes et les opportunités, ainsi que le degré d'originalité ; des acteurs engagés dans le projet qui peuvent être l'auteur ou les agents avec une figure charismatique, les acteurs périphériques facilitants, les acteurs indifférents et les acteurs confrontant ou critiques qui peuvent devenir conflictuels, les assujettis (l'auteur se réfère à la théorie des actants de Greimas, cf. *ibid.*, p. 292)<sup>21</sup> ; des visées et buts explicites par le langage ; des motifs invoqués quant aux visées et aux buts (raisons, assise intellectuelle) et quant à l'histoire personnelle ou organisationnelle, souvent implicites ou inconscients (motivations, assise affective) ; des stratégies et moyens qui concernent l'efficacité et le jeu des acteurs par rapport aux obstacles à surmonter, les avantages comparatifs du projet ; des résultats projetés et obtenus ; des effets secondaires non voulus qui révèlent « *le caractère imprévisible et souvent déconcertant de toute action* » (*ibid.*, p. 295) parmi lesquels les effets pervers et positifs (avantages non prévus).

Malheureusement, tous ces paramètres sont encore une fois pliés à une logique de conduite de projet qui ne peut que réussir ou échouer par rapport à un objectif, notamment intrinsèque. Ainsi, les paramètres de l'évaluation ne tiennent que peu compte encore une fois de la singularité du projet hormis les motivations implicites et des indicateurs comportementaux et attitudeux non mieux précisés. Les acteurs endossent des rôles narratifs abstraits, non pas figuratifs, ni personnalisables (on verra plus loin dans le chapitre dédié au

---

<sup>21</sup> Le registre narratif caractérise le projet créatif, mais uniquement le registre figuratif, non pas l'abstrait défendu par Greimas, cf. plus loin, p.109

projet créatif d'itinérance comme processus d'individuation qu'en conduite créative de projet le plan pourrait être narratif et figuratif). Quant à la complexité, elle n'est pas valorisée hormis le constat des effets secondaires non voulus qui s'avèrent positifs (appelés « avantages non prévus », dans un langage qui demeure quantitatif).

Dans la littérature consacrée au projet de vie, la notion de plan émerge dans deux articles consacrés à la protection de la jeunesse, où le projet de vie est mis en relation avec une stabilité géographique et la permanence de liens affectifs (Montambault, 2005 ; Ouellette, Methot, & Paquette, 2003). Elle émerge également en relation à des ruptures de projet de vie chez les marginaux (ou exclus, en précarité sociale) (Schiltz, Houbre, & Martiny, 2007) : chômeurs de longue durée, SDF, réfugiés et demandeurs d'asile, personnes sortant de prison, toxicomanes, chez qui on observe également une « *discontinuité du cours de vie* » (*ibidem*, p. 464) et pour qui la solution consiste à mettre en place une continuité de vie. Le plan a donc une forme préétablie sur la base notamment de l'objectif intrinsèque, et il s'agit d'une forme linéaire, d'une temporalité mesurée et d'anticipation, un plan en somme fonctionnel abstrait, car elle traduit la logique volontariste de conduite de projet. De plus, la dimension séquentielle, des étapes, n'est pas distincte de celles des fonctions, des rôles de chaque acteur, eux-mêmes réduits à une fonctionnalité par rapport à l'objectif intrinsèque, ce que l'exemple du schéma des actants de Greimas illustre clairement. Dans ce cadre, la créativité est vue comme un outil permettant de mieux coller à l'objectif intrinsèque.

D'où vient cette conception très restrictive du projet, basée sur une temporalité d'anticipation, n'admettant qu'une logique forte et volontariste, des moyens divers, un plan fonctionnel abstrait, réservant à la créativité un rôle secondaire d'apport d'originalité dans l'attente de réaliser l'objectif explicite ? L'argumentaire de la définition du projet de Boutinet en tant que conduite d'anticipation repose sur une analyse historique, philosophique, anthropologique, et scientifique du concept, menée à l'aide d'un paradigme critique voire pessimiste. Des nuances seront apportées ici afin d'ouvrir le domaine d'étude du projet et le rendre pertinent pour celui des pratiques contemporaines d'intégration de l'incertitude comme l'itinérance. L'analyse historique du projet menée par Boutinet consiste à suivre l'évolution du mode de vie traditionnel au mode de vie moderne *via* les figures spécifiques du temps et de l'espace, et les modalités d'intégration de l'individu au collectif. Et, ce, avec une approche qui ne laisse pas de place aux cohabitations et aux métissages.

Dans le mode de vie traditionnel, selon Boutinet, le temps correspond au « *souci de conserver les valeurs culturelles héritées du passé* » (2012, p. 1), c'est un temps dilaté,

immobile, répondant au besoin existentiel. L'espace est horizontal, marqué par la sédentarité. Les modalités d'intégration sont le groupe d'appartenance, les classes d'âges, les sexes, les catégories sociales et la religion. D'ailleurs, on remarque l'absence d'une véritable culture du projet, la vie traditionnelle restant « *dépendante de ce qui la dépasse : la nature et le caprice des dernières pluies, les circuits de commercialisation problématiques des produits agricoles* » (*ibid.*, p. 3). Selon l'auteur, ce mode de vie s'observe aujourd'hui dans quelques îlots du monde occidental, ou dans le tiers et quart-monde y compris aux abords des grandes métropoles.

Dans le mode de vie moderne, le temps est concentré et précipité, opératoire. L'espace est vertical avec l'apparition de tours dans les métropoles et il y a de la mobilité. Les habitants sont des « *mutants culturels* » (*ibid.*, p. 2), fondant leurs projets dans la dimension professionnelle dans un « *échafaudage continu* » (*ibid.*). Le projet est ensuite invoqué comme mode d'adaptation au temps opératoire, prospectif de nos cultures technologiques pour éviter de tomber dans la marginalité mais aussi pour faire face à la « crise » de l'avenir (*ibid.*, pp. 79-80), dans le cadre de nos sociétés désidéologisées. La culture du projet émerge avec l'individualisation des conduites et la fragilisation du temps depuis les Lumières (modernité), avec la culture du volontarisme et de l'anticipation : « *anticipation d'un espace à aménager, anticipation d'une société meilleure, anticipation d'un individu perfectible, anticipation d'un temps désiré ; volontarisme et anticipation se mettent au service de l'autonomie recherchée de l'individu et du groupe avides de prouver leur capacité à gérer des changements orientés, dans un environnement turbulent (...) La culture du projet apparaît donc éclatée et conflictuelle (...)* » (*ibid.*, p. 9). Il écarte ainsi de la temporalité du projet le temps circulaire et existentiel, à la faveur du temps linéaire, opératoire et technique, faisant de ce dernier et du concept valorisé du projet une référence symbolique, le régulateur culturel de nos sociétés. Ce régulateur aide dans la recherche de sens sur fond d'individualisme, narcissisme et idéalisme. Ainsi, la conduite de projet ne conçoit qu'un type de temporalité (linéaire), dans le cadre d'une vision dichotomique du temps : circulaire ou linéaire, et des formes culturelles traditionnelle et moderne.

Dans son analyse philosophique du projet, en continuité avec l'analyse historique, l'auteur situe l'émergence du concept du projet au moment de celle de l'individu comme agent historique, à l'époque des Lumières. Cette émergence est suivie par celle de l'intentionnalité de l'idéalisme allemand (Fichte), volontariste et libertaire, optimiste et progressiste (*ibid.*, pp. 21-25), qui a inspiré l'utopie de Bloch (*ibid.*, pp. 37-41).

Ce concept d'intentionnalité volontariste a été nuancé par le concept d'intentionnalité de Brentano (*ibid.*, pp. 30-33), qui se réfère au caractère descriptif des phénomènes psychiques et qui produit la propriété d'« existence dans » de la conscience. Sur cette dernière base se développent la théorie de la forme (*Gestalt*) et la phénoménologie descriptive de Husserl, ou le caractère relationnel du cogito. Par la suite, Heidegger, à la pensée bien plus tragique et radicale que Husserl, visant à fonder la possibilité de l'existence jusqu'à se perdre dans tous les projets possibles, fera du projet la condition de l'existence humaine, de l'« Être au monde » (*ibid.*, pp. 34-37). Dans ce cadre, le projet, à nouveau inscrit dans un mécanisme projectif, sert à conjurer la chute et à se dévoiler en tant qu'homme. Jean-Paul Sartre transfère cette conception du projet-projection comme condition de l'existence (plan métaphysique) sur le plan anthropologique de l'homme en situation, qui finit par être prisonnier de sa liberté.

C'est Merleau-Ponty qui opère un « *retour aux sources* » (*ibid.*, p. 44) en attribuant au projet une fonction d'ancrage de l'individu à son environnement, permettant la création du « *champ noétique noématique* » (*ibid.*). Ainsi, la conception anticipatoire du projet n'est pas la seule possible. Deux orientations du projet se font jour : une est le désir d'appropriation (ancré dans le mécanisme de projection), l'autre est le désir de transcendance (cf. *ibid.*, pp. 45-47), rendu possible par la relation avec l'environnement. La première est dominante et fait l'objet de l'ouvrage de Boutinet, alors que la deuxième semble être une voie prometteuse vers une conduite alternative de projet, où la réalisation de l'objectif explicite idéal aurait moins d'importance que celle de la fabrication d'un sens global (objectif implicite), vers l'accomplissement personnel.

L'analyse anthropologique du projet, comprenant la définition de Boutinet de projet existentiel (projectif), vise à justifier la prédominance de la conception anticipatoire du projet. Elle est fondée sur les oppositions-complémentarités habituelles de la discipline : celle entre nécessité vitale et opportunité culturelle (entre nature et culture) et celle entre projet existentiel et perspective pragmatique (entre registre symbolique et opératoire), sur fond de conviction de la fragilité à la fois de l'être humain dans l'absolu et des sociétés contemporaines. Le projet est une nécessité vitale, une orientation vers des fins polarisant les comportements afin d'éviter la répétition mortifère ou l'inadaptation suicidaire (ailleurs l'auteur parle de désir primitif d'appropriation, d'angoisse face à l'incertitude, cf. projet chez Heidegger et Sartre. Cela permet d'affirmer son identité personnelle, de développer l'autonomie, de s'actualiser, pas *ex nihilo*, mais en lien avec son histoire personnelle, d'autant plus dans nos sociétés où les parcours de vie sont souvent chaotiques et atypiques. Le projet

est aussi une opportunité culturelle qui vise à assurer l'emprise des cultures sur la nature. Le projet moderne en culture technologique d'expansion s'inscrit dans le progrès, c'est un projet sociétal, avec des dispositifs prévisionnels et a son complément dans la dissidence qui le critique sur son non-sens possible. Le projet postmoderne en culture technologique de crise se réalise par des microréalisations, au niveau local, pas sociétal, et est complémentaire au posthumanisme (hypermodernité) qui continue le précédent (lien à l'agilité et à la fragmentation en tâches, perte de vue du sens global, pas de projet mais des micro-projets).

Le projet est un enjeu existentiel car il convoque la question du sens, une conscientisation sur son existence à deux niveaux psychologiques. Le premier niveau psychologique est celui des motifs, qui voient s'entrecroiser trois impératifs : un premier impératif psychologique est issu de l'histoire personnelle de l'acteur, qui lui échappe en partie (il s'agit de l'articulation au cours de la vie au cœur de la dimension existentielle de l'itinérance, du sens global du projet, de l'objectif implicite, mais celui-ci n'est qu'effleuré encore une fois alors qu'il est la porte qui conduit vers l'orientation du projet du désir de transcendance). Un deuxième impératif psychologique est issu de la psychologie momentanée de l'acteur, « *qui tente d'articuler au sein d'une certaine cohérence les raisons que lui, acteur, a pu expliciter pour se lancer dans un projet. Cet impératif pousse l'acteur dans ses retranchements conscients pour l'aider à fonder avec suffisamment de clarté et de certitude les justifications qu'il a de s'engager dans un projet* » (*ibid.*, p. 389, il s'agit de l'objectif explicite). Un troisième impératif sociologique est lié aux facteurs ambiants qui déterminent les motifs, modes ou modèles culturels (on retrouve les formes culturelles). Le deuxième niveau psychologique est celui des aspirations, qui sont des préférences, des objets de son environnement qu'il privilégie (il s'agit d'un niveau que l'on pourrait nommer le but, par exemple « traverser le Groenland »). Ainsi, la conduite de projet est construite sur la base d'une vision négative et conflictuelle de son acteur, en proie à des pensées mortifères, en opposition avec la nature et parfois à soi-même, prisonnier du mécanisme de projection. Dans ce cadre, le lien significatif avec l'histoire personnelle et collective ne peut être opérant que pour la petite part qui lui échappe : comment s'accomplir sur le plan existentiel dans un contexte si étroit ? L'être humain est-il si ignorant du sens global qu'il peut attribuer à son projet ? L'être humain est-il vraiment si fragile ? Ne serait-il pas un peu résilient et optimiste ?

Quant à la méthodologie de recherche (analyse scientifique), Boutinet rappelle que « *l'émergence du projet est toujours solidaire d'un système hypothético-déductif formalisé* »

(*ibid.*, p. 129), même si, par la suite, des ouvertures viendront par l'approche systémique notamment. C'est dans la perspective évolutionniste, qui interprète le vivant comme « *un mouvement vers* » (*ibid.*), une « *tension vers ce qu'elle n'est pas, une orientation vers un but* » (*ibid.*) que la théorisation du projet a émergé (dans le cadre plus vaste de la philosophie des Lumières). Dans les sciences psychologiques, le recours au projet dans le courant du pragmatisme et de la psychologie expérimentale (behaviourisme, gestalt et cybernétique) a mis en avant le *purpose*, moteur de l'adaptation (*ibid.*, pp. 131-138). Les perspectives gestaltistes sont les seules dans ce courant à prendre en compte, en plus du but et de la stratégie, de l'interdépendance organisme-milieu, la notion d'équilibre (Koffka), de recherche d'un rétablissement de l'équilibre rompu (Lewin), bien qu'en fonction des intentions du sujet. C'est une première voie, étroite, vers la formalisation d'une logique d'intégration de l'incertitude. La psychologie humaniste voit l'émergence de la personnalité proactive, avec le courant de la psychologie humaniste ou existentielle aux États-Unis (Maslow, qui a aussi été un des premiers scientifiques à formaliser le concept de créativité). Selon Boutinet, Maslow a importé les rudiments de la philosophie phénoménologique, y a ajouté du pragmatisme (l'*individual self* de W. James) et d'autres matériaux psychanalytiques, behavioristes, Gestalt, cybernétiques, et la théorie de l'information. Bien qu'en restant dans une perspective utilitariste, l'accent est mis sur l'importance de l'actualisation de soi, la réalisation de ses potentialités et la symbolisation de son expérience passée, avec émergence de la notion de motivation associée au Self et de processus d'individuation. Cette approche permet de sortir du cadre étroit du projet comme conduite d'anticipation et notamment d'envisager la réalisation d'un objectif plus large que l'explicite, la fabrication d'un sens global. Celle-ci est révélée encore plus par l'approche psychanalytique avec le concept de sublimation.

Le concept de sublimation a été moins largement traité par Freud et Lacan que celui de projection, et correspond à une approche moins volontariste, moins utilitariste du projet et au processus d'individuation. Selon Boutinet, « (...) son [*de Freud*] *essai de formalisation d'une psychologie projective a l'avantage de nous indiquer en quoi le projet, qui est toujours lié à un mécanisme de projection, oscille en permanence entre mécanisme de défense et mécanisme de sublimation : d'où la nécessité de s'interroger tant sur les antécédents psychologiques ou les bien-fondés du projet, que sur ses effets et ses conséquences, puisque l'on juge l'arbre à ses fruits : le projet cherche-t-il à camoufler un conflit psychique qu'il va de la sorte déguiser, déplacer ? On parlera alors de projet-prétexte. Le projet au contraire entend-il canaliser les pulsions de l'individu en les orientant de telle façon que cet individu en*

*soit plus conforté, valorisé dans son autonomie ? On pourra alors parler de projet-actualisation. Ou bien hypothèse intermédiaire, le projet est-il destiné inévitablement à n'être qu'un mixte de prétexte et d'actualisation ? » (ibid., p. 143).* Dans la sublimation, la projection advient sans mécanisme de défense, l'Idéal du Moi est capable de canaliser l'énergie psychique vers des causes psychologiquement valorisantes, il y a dépassement d'un conflit latent, on peut satisfaire certaines exigences sans amener du refoulement. En termes lacaniens, on parle d'Idéal du Moi, différent de Moi Idéal, de dépassement, de dessaisissement, et de sortie du narcissisme. Comme dit l'auteur, « *Seule la voie étroite de la sublimation pourrait ouvrir au projet des perspectives de formalisation encore aujourd'hui peu exploitées* » (ibid., p. 145).

Une autre approche permet d'aller encore plus loin et aborder la dimension existentielle dans la composante de la logique d'action et du plan et, il s'agit de l'approche systémique en sciences exactes, qui pousse jusqu'au bout les idées de la *Gestalt*. Les sciences exactes ont emprunté aux sciences étudiant les systèmes humains la figure du projet dans la troisième génération de travaux scientifiques pour étudier les organismes et autres systèmes naturels et artificiels. Dans la première génération, à la seconde moitié du XIXe siècle, avec le positivisme, la connaissance est objective. La deuxième génération, au début du XXe siècle, a ouvert la voie de la relativité et de l'incertitude. La troisième génération met en cause le déterminisme scientifique, l'explication ; on parle de complexité et interdépendance, de clés de compréhension. On arrive à la conceptualisation de systèmes ouverts, avec un usage de la notion de projet qui traduit une indétermination partielle. Le paradigme systémique et l'hypothèse téléologique réintroduisent de l'indifférenciation par rapport aux mécanismes cybernétiques quasi fermés sur des critères prédéterminés, qui ne tiennent pas compte du temps, de l'irréversibilité, c'est-à-dire de l'histoire. Ils aboutissent à la modélisation du système ouvert de von Bertalanffy (cité in *ibid.*, p. 60). Tout organisme est conçu comme « *un système résolument ouvert, c'est-à-dire un ensemble d'éléments en interaction se transformant dans le temps en fonction d'un projet* » (ibid., p. 161). Le projet caractéristique des organismes vivants en biologie va plus loin avec une vision de l'organisme vivant comme réalité en construction selon le principe de l'homéostasie, de l'équilibration avec l'environnement. Selon Atlan (cité in *ibid.*, p. 159ss), il a une organisation naturelle, une capacité d'auto-organisation, à partir du désordre, du bruit : le hasard est structurant, grâce à la mémoire et au vouloir inconscient auto-organisateur. Ainsi, on entrevoit de plus en plus ce à quoi pourrait ressembler un projet empruntant l'orientation du désir de transcendance au

lieu de celui de l'appropriation (un projet transmoderne). La logique de conduite intégrant l'incertitude serait la composante principale ; il s'agirait d'un projet-système ouvert, en interdépendance avec le contexte extérieur, à l'équilibre autogénéré, voire structuré par le hasard ; l'acteur du projet serait dans un processus d'individuation intégrant l'altérité, fondé sur le mécanisme de la sublimation et non pas de la projection ou du refoulement d'un conflit latent, avec pour véritable objectif l'atteinte de l'Idéal du Moi (sens global, objectif implicite) et non plus du Moi Idéal (Lacan, 1998, pp.205-225). Ainsi, même sur un plan méthodologique, malgré la prédominance en sciences humaines et sociales de la méthodologie hypothético-déductive, se dégage l'hypothèse d'un projet qui ne serait pas une conduite anticipatoire et projective, fondé sur une temporalité de présence, de profondeur ; une logique de conduite intégrant tout le contexte de l'action, y compris les sources d'incertitude (le hasard, cf. théories systémiques) ; favorisant la réalisation personnelle (la transcendance, cf. psychologie humaniste et psychanalyse). Comme on verra, ce sont bien des présupposés de la créativité, mais d'une conception de la créativité qui n'est pas la même que celle de Boutinet (créativité intégrative, pas adaptative).

Selon Boutinet, on l'a déjà évoqué, le potentiel de créativité du projet se niche dans les paradoxes de la conduite moderne de projet, car elle exprime la fragilité des individus-acteurs et des sociétés, au lieu de leur permettre une emprise sur leur destin. Il y a donc des écarts inévitables entre la théorie et la pratique, entre la logique individuelle et collective, entre le temps et l'espace, entre la réussite et l'échec. Plus précisément, ces paradoxes peuvent émerger dans l'analyse de la situation (activation de l'imaginaire), dans le travail de conception (incubation/inspiration), ou dans l'interaction entre l'agent et les acteurs périphériques (pensée divergente). Ainsi, la créativité est liée à l'ajustement entre théorie et pratique, et plus concrètement à l'activité imaginaire et associative. Ces éléments se réfèrent à une conception adaptative (Kirton, 2003) ou réactive (Runco, 2014, p. 294) de la créativité, que Boutinet ne cite pas, créativité qui fait l'objet d'un jugement plutôt négatif par l'auteur, car ayant un faible potentiel d'innovation. L'auteur a bien raison d'être critique envers une telle forme de créativité, cependant la réflexion aurait pu être poursuivie jusqu'à saisir un niveau plus puissant de créativité : la créativité amenant à l'innovation (de rupture, cf. Kirton, 2003), créativité proactive dans la terminologie de Runco, (cf. 2014, p.294 et pp. 418-420).

La créativité (adaptative) peut devenir un obstacle dans la conduite de projet, avec deux autres identifiés par Boutinet (2012, pp.319-320), qui en sont selon nous ses présupposés : les temporalités tyranniques (du moment présent) et l'excès d'idéalisme

(projection). En tant qu'obstacle, la créativité (adaptative) est mise sur le même plan de l'inédit (là il peut y avoir confusion de concepts, la créativité étant avant tout de l'ordre d'une compétence et d'un processus, et non pas du résultat, cf. suffixe « vité »), et du projet innovant (là aussi, il y a confusion entre créativité et innovation, cette dernière ne requérant pas forcément une compétence ou un processus créatifs, et la première pouvant engendrer des innovations de niveau différent, cf. Kirton, 2003). Même si la figure du projet est une forme privilégiée de l'acte de création, elle est devenue, selon Boutinet, excessive, et s'est « abâtardie » en créativité (adaptative), en une oscillation entre conçu et réalisé dans la démarche itérative. L'injonction à la créativité exclut les autres formes de création (non anticipatoire) : mimétisme, intuition, incubation, bricolage, improvisation, reprise (dont on ne comprend pas pourquoi elles ne relèvent pas de la créativité). L'auteur observe d'ailleurs que les projets aujourd'hui aboutissent à peu d'inventivité (mais l'inventivité est-elle un aboutissement ou une compétence personnelle ? cf. suffixe -vité). Il y a un blocage créatif, on fait du projet innovant, du nouveau pour le nouveau, du projet créatif (dans le sens d'innovation incrémentale, de réorganisation, sans singularité, qui fragilise l'existant et qui est une variante du temps linéaire), alors que leurs acteurs pensent faire du projet créateur (dans le sens d'innovation de rupture ou créativité proactive)<sup>22</sup>. Il souhaite alors : redonner de l'importance au transitoire (Boutinet, 2012, p. 353), à l'opposé à la fois de l'éphémère, de la reprise, et du durable ; refonder la conduite à projet avec au centre l'acteur par la méthode de résolution de problèmes qui met la situation au centre ; inclure les cinq variantes de création (mimétisme, etc.) vers de la singularité plus que de l'innovation.

Les deux autres obstacles dans la conduite de projet selon Boutinet sont les temporalités du moment présent et le mécanisme de projection. Les temporalités du moment présent sont dominantes aujourd'hui en raison de la complexité : celles de l'immédiateté et de l'urgence sont des temporalités assujettissantes qui ne favorisent pas la créativité, alors que les temporalités de la transition et de l'alternance sont des temporalités du moment présent émancipatrices. La transition, « *les temporalités de la continuité et de la permanence n'étant*

---

<sup>22</sup> Pour la définition de la différence entre création et créativité selon Boutinet, cf. *op. cit.*, p. 341, note en bas de page.

*plus de mise* » (*ibid.*, p. 372), survient à un moment critique ou d'opportunité, et est moins vulnérable que la continuité car cette dernière n'est pas à l'abri d'une mesure d'urgence ; l'alternance c'est une autre manière de gérer la complexité pour concilier des activités différentes. L'excès d'idéalisation, donc de projection, et, toujours selon l'auteur, de créativité, a plusieurs corollaires : un imaginaire leurrant et aliénant ; la désillusion ; l'hyperactivité ; l'imitation ; l'enfermement dans le narcissisme ; la dérive procédurale aux dépens des autres paramètres et du sens global du projet ; l'aliénation au projet ou, à l'opposé, l'enfermement dans sa propre justification. L'auteur propose une psychosociologie de l'action qui tient compte de la possibilité pour chaque acteur de penser l'orientation ou réorientation de son histoire personnelle, qui subordonne le traitement de l'information en dimension processuelle à des fins clairement identifiables. Ainsi, en raison, d'une part, d'une conception du projet comme conduite d'anticipation ; et, d'autre part, d'une ambiguïté terminologique et conceptuelle, qui ne considère que la créativité adaptative et confond création, innovation et créativité ; l'auteur se voit obligé de faire la critique à la fois du projet et de la créativité. Et, ce, pour aboutir à la conclusion de l'utilité de la méthodologie de résolution de problèmes, aboutissant à la singularité et l'accomplissement d'un sens et fondée sur des techniques qui intègrent l'incertitude et l'imprévu : intuition, incubation, improvisation...

Cette méthodologie renvoie à la définition de la créativité culturelle (produit) et individuelle (compétence) respectivement en anthropologie culturelle et en psychologie. Elle converge avec notre hypothèse d'une forme transmoderne, créative, de projet, fondée sur un objectif extrinsèque existentiel, la démarche d'intégration de l'incertitude (altérité), des moyens cognitifs divers, qui serviraient à détecter l'altérité, et un plan narratif figuratif.

### ***La possibilité d'une démarche créative intégrative fondée sur l'intelligence corporelle***

Après avoir examiné la notion, plutôt négative, de créativité proposée dans l'ouvrage de Boutinet (2012), il s'agit d'explorer celles, plus constructives, de la créativité individuelle et culturelle, et en ouvrant la voie à une créativité politique. La première, en tant que compétence cognitive et performative de divergence (association d'idées, cf. Runco) avec des éléments étrangers au contexte de l'action (altérité) ; grâce à différentes ressources cognitives et comportementales dont l'intelligence corporelle ; en vue (convergence) d'un objectif extrinsèque (d'ordre existentiel). Cette conception est très proche de celle, proposée aux États-Unis par la psychologie humaniste (Rogers, 1961 ; Maslow, 1961), et par les *Creativity Studies* (Runco, 2014). La seconde (créativité culturelle) en tant que produit. Elle est proposée

dans les ouvrages de pratiques récréatives de nature (par exemple, Corneloup & Mao, 2010), et leur référence (Ray & Anderson, 2000) (Worms, Michel, Seulliet, David, & Bourfe-Rivière, 2007). La créativité politique pourrait être définie comme éthique relationnelle.

Il sera ensuite question de proposer un axe de recherche en créativité en ligne avec la dimension existentielle de l'itinérance (créativité existentielle), à la fois individuelle et collective, comme ont fait Ray et Anderson (2001) à propos des créatifs culturels et Florida (2012) à propos de la *creative class*. Notre but est celui d'approcher ces concepts par le paradigme individuel, élargi aux ressources cognitives et comportementales alternatives, fondée sur le ressenti physique, l'émotion, la capacité à opérer des associations d'idées et des analogies. Pour cela, seront mobilisées ici des ressources provenant du domaine de la psychologie de l'éducation, de l'anthropologie cognitive, de la psychanalyse, de la philosophie. Notamment, les notions de trajectoire de vie discontinue et de *fruitful asynchrony* de Gardner (1993), notions qui se réfèrent à des configurations existentielles qui familiarisent l'individu avec l'altérité ; les différentes facettes de la notion d'altérité : l'altérité-différence (ou nuance) et l'altérité-ombre, cette dernière potentiellement constitutive, pouvant être intégrée (Durand, 1992a ; Douville, 2012) ; les concepts de corps vivant (Andrieu, 2016) et de corps-autre (Rozenberg, 2011), ou le corps comme première source d'altérité-ombre, en ligne avec notre questionnement sur la finalité du contact avec l'altérité.

Il sera question notamment de créativité adaptative et intégrative, qui aboutit à l'hypothèse de deux modalités de démarche créative de conduite de projet, dont seule la dernière serait véritablement transmoderne, car elle intégrerait l'altérité-ombre, en mobilisant le corps, véritable moyen du projet, dans la fabrication d'un sens global (objectif existentiel). La conduite de projet, ainsi reconfigurée, peut alors être mise en relation avec le processus de construction identitaire, ce dernier faisant l'objet du sixième et dernier mouvement du chapitre et permettant de faire l'hypothèse d'un plan narratif figuratif de projet d'itinérance.

L'argumentation a permis jusqu'ici d'envisager une approche individuelle et culturelle de la créativité. Sur le plan individuel, et plus spécifiquement en tant que compétence, la créativité a été associée à un processus d'intégration de l'incertitude et donc de l'altérité. Deux modalités de créativité ont été évoquées, une modalité adaptative et une modalité proactive (intégrative). La première se limiterait à opérer dans le domaine intrinsèque de l'action pour réaliser l'objectif, et n'apporterait qu'une innovation incrémentale ; la deuxième opérerait par rapport à un objectif extrinsèque existentiel et générerait une innovation de

rupture. L'hypothèse qui sera dégagée ici est celle de la nécessité de mobiliser plusieurs intelligences pour opérer la créativité intégrative qui caractérise le projet transmoderne, qui remplit un objectif existentiel en intégrant l'altérité, et notamment l'intelligence corporelle, le corps étant la figure première de l'altérité, ce qui permettrait de se connecter à l'altérité provenant de l'environnement (physique, matérielle, humaine et par là, événementielle).

Sur le plan culturel, et plus spécifiquement en tant que produit, du côté des pratiques récréatives, la créativité a été jusqu'ici associée à la transmodernité récréative. En effet, le transculturel consiste en des ponts créés par les acteurs professionnels, voire le public, entre différentes formes culturelles (Corneloup, 2006) ; les métissages entre dimensions récréatives et culturelles donnent lieu à des créations culturelles comme dans les sentiers de l'Imaginaire entre sphère naturelle, artistique et relationnelle (Corneloup, 2010c). Elle a aussi été associée à un groupe socio-culturel (les créatifs culturels), qui pratiquerait l'itinérance, et qui se représenterait leur pratique comme une chaîne bio-pratique et éco-sportive, encore une fois fruit des métissages entre différentes sphères d'action et notamment récréative, écologique et personnelle (Corneloup 2011).

Du côté de l'organisation, entreprise ou autre institution, les avis divergent sur la pertinence d'une association entre projet, notamment projet d'innovation, et créativité ; Boutinet rejette toute association entre créativité et projet, en raison d'une conception rationaliste de ce dernier, pour mieux réintroduire la créativité en méthodologie de résolution de problèmes, qui, selon nous, peut être considérée comme une variante de conduite de projet. Garel, plus nuancé, associe créativité et projet exploratoire d'innovation, ne concevant la créativité que comme divergence, et non pas en tant que ressource pouvant aider à réaliser un objectif, à utiliser dans un projet de développement d'innovation.

Nous allons maintenant reprendre la définition de la créativité, en commençant par la créativité individuelle car chronologiquement les études en créativité ont d'abord étudié la créativité individuelle, en tant que compétence. La créativité individuelle a été définie avant tout comme processus qui alterne divergence et convergence avec des éléments extérieurs étrangers au domaine de l'objectif, et assimilables à de l'altérité, néanmoins processus ayant un objectif en ligne de mire. Elle est donc pleinement éligible en tant que composante de la conduite de projet et renvoie immédiatement à l'intégration de l'altérité. Une analyse a été aussi menée en ce qui concerne l'objectif de ce processus, ce que l'on entend par objectif en créativité, ce qui rend possible de l'ouvrir à une dimension existentielle pour identifier des liens entre créativité et projet existentiel. On parvient alors à approfondir les deux notions de

créativité adaptative et intégrative à l'aune de ces deux composantes du projet (logique de divergence et convergence ; objectif existentiel). Il est possible alors de mettre en relation la créativité individuelle avec la créativité culturelle, car la logique créative de divergence et convergence inclut toute l'altérité, du corps à l'environnement (physique, matériel, humain) et *in fine* tous les événements, et donc les relations sociales, et l'objectif existentiel peut être un objectif individuel ayant une répercussion sociale. Enfin, il s'agira de chercher des ressources théoriques aptes à étayer l'hypothèse de l'intelligence corporelle comme moyen principal de la créativité intégrative d'altérité, pour nourrir l'hypothèse de la forme transmoderne de projet existentiel, qui seul parvient à intégrer l'altérité, dont la première source est justement le corps. Pour cela, il s'agira de mobiliser un certain nombre de ressources, provenant de différentes sciences humaines et sociales, le domaine disciplinaire de la thèse, et de différents pays. Ces ressources traitent de la créativité d'un point de vue individuel (psychologie), collectif (ethnologie, sociologie, géographie) ou des deux (anthropologie, psychanalyse, philosophie).

Dans les années cinquante, Sidney Parnes (1967a), psychologue de l'éducation, étudiait la créativité et l'enseignait à l'Université de Buffalo. Après la rencontre avec le publicitaire Osborn, créateur du brainstorming et qui avait écrit dès 1942 un ouvrage pratique sur la pensée créative, *How to think up*, les deux développent la méthode créative de résolution de problèmes CPS, qui peut être appliquée dans le cadre personnel ou professionnel (éducation, organisation, entreprises). Cette méthode permet d'inclure les contraintes de l'originalité et de la pertinence – par rapport à un objectif, problème à résoudre ou défi à relever – dans toute démarche de résolution de problèmes. Runco (2014, p. 15) affirme que ces deux caractéristiques du résultat du processus créatif sont toujours reconnues par la plupart des théories contemporaines en créativité dans le domaine de la psychologie ou des sciences de l'éducation (voir aussi Lubart, 2011, p. 10). Cela permet d'évacuer définitivement le doute sur le rôle des objectifs en créativité : ils sont bien présents et nécessaires. Cependant, cette approche ne précise pas la logique qui permet d'aboutir à la fois à l'originalité et à la pertinence par rapport à un objectif. D'autres ressources, en psychologie, plus récentes, peuvent être mobilisées qui précisent les caractéristiques de la logique créative et qui ont déjà été abordées lorsqu'il était question de logique créative de projet. Il s'agit de la notion de pensée divergente (Runco, 2013) et plus précisément, du processus créatif comme alternance de phases de divergence et de convergence (Kirton, 2003).

La notion de pensée divergente est fondée, d'une part, sur le modèle de la structure de l'intellect de Guilford (cité in Runco, 2013, p. 35), qui inclut pensée divergente et convergente dans la partie « opérations » du modèle<sup>23</sup> ; et, d'autre part, sur la théorie associative de Mednick (cité in *ibidem*), pour qui « *le plus réciproquement éloignés étaient les éléments de la nouvelle combinaison, le plus créatif le processus ou la solution* » (Runco & Pritzer, 1999, p. 136). La pensée divergente est caractérisée par l'originalité (idées inusuelles, uniques), la richesse (grand nombre d'idées), la flexibilité (différentes catégories impliquées par les idées) et est facilitée par le mécanisme de l'association. Dans la phase de convergence, les idées sont triées et sélectionnées par rapport à un objectif. En parallèle, les recherches du psychologue américain S.A. Mednick, toujours au début des années soixante, amènent à la théorie associative du processus créatif et à démontrer que les idées les plus originales sont trouvées au bout d'un certain temps, à force d'associer, une fois qu'on a « évacué » les idées les plus évidentes (Runco, 2014, p. 10). Ainsi, la créativité est avant tout un processus bien structuré en phases de divergence et convergence, indissociable d'un objectif, ce qui représente un pas en avant par rapport à l'approche de ce concept de Boutinet qui n'incluait pas le sens (direction vers un objectif) dans la créativité. Par là, la créativité peut être distinguée de la création – qui fait référence dans le langage commun le plus souvent à des ouvrages matériels et ne préjuge pas de la pertinence par rapport à un sens : une création (d'un décor, d'un outil...) peut-être créative comme ne pas l'être ; et du bricolage, qui, selon Lévi-Strauss (1962), n'implique pas un sens.

À la faveur d'une conception existentielle de l'objectif en créativité, la première conceptualisation de la créativité, qui a eu lieu en psychologie aux États-Unis à la fin des années cinquante par Maslow (1961) et Rogers (1961). Les deux ont associé la créativité au courage, à l'ouverture aux expériences, et au processus de construction identitaire, appelé « *self-actualization* » (réalisation de soi, de son potentiel). Et, ce, dans le cadre de la valorisation de chaque individu, y compris non conventionnel, non conformiste. Cependant, il n'y a pas forcément consensus dans les études en créativité individuelle sur la nature de

---

<sup>23</sup> Les autres parties sont les sources, de registre cognitif différent : visuelles, auditives, symboliques, sémantiques, comportementales – et les produits : unités, classes, relations, systèmes, transformations, implications.

l'objectif d'un processus créatif. Se fixer à l'objectif intrinsèque, ou au but, correspond à la *functional fixedness* pour Duncker (cité par Lubart, 2011), qui est un concept issu de la Gestalt et se réfère à un biais cognitif qui empêche de considérer des perspectives alternatives sur un domaine d'activité.

La notion de motivation est aussi souvent utilisée en créativité. Runco (2014, pp. 292-295) s'est penché sur la nature de la motivation qui peut déclencher un processus créatif. Il a dans un premier temps fait la différence entre motivation extrinsèque, déterminée par le rapport entre les coûts et les bénéfices (financiers, mais aussi psychiques, cf. notre but extrinsèque matériel) de l'action à entreprendre ; et la motivation intrinsèque, déterminée par la tâche à accomplir (cf. notre objectif intrinsèque). La motivation intrinsèque serait plus à même que la première de favoriser un processus créatif selon Teresa Amabile : « *Un état de motivation généré par la réaction de l'individu aux propriétés intrinsèques de la tâche et non généré par le facteur extrinsèque* » (Amabile, 1996, pp. 90-91), au nom de la liberté de contrôle. Le facteur extrinsèque chez Amabile est représenté par la contrainte ou la récompense sociale et matérielle (cf. notre but). Cependant, une fois posée sa théorie, elle la nuance, car « *pour qu'une réponse créative soit produite, il est souvent nécessaire de se "retirer" temporairement de l'objectif perçu (elle cite Newell, 1962), pour attirer l'attention sur les aspects apparemment accessoires de la tâche et de l'environnement. Plus un objectif est recherché, moins il est probable que des chemins de solutions alternatives seront explorés* » et « *Les enfants très créatifs se sont montrés significativement meilleurs dans l'environnement riche en indices que dans l'environnement stérile, ce qui suggère que l'analyse environnementale peut être une compétence importante en matière de créativité* » (*ibid.*, p. 110). Elle finit par admettre que pour certains individus les contraintes extrinsèques peuvent faciliter la créativité (*ibid.*, p. 111), mais pas celles de la récompense sociale et matérielle. Dans sa dernière version de son modèle de créativité, appelé modèle "compositional" (*componential*), celle de 1996, elle revient sur la définition de la motivation intrinsèque et extrinsèque, en élargissant cette dernière. Si la première est toujours générée par la réaction positive de l'individu vis-à-vis des qualités de la tâche en elle-même, et peut être expérimentée comme de l'intérêt, de l'implication, de la curiosité, de la satisfaction et une attitude de défi positif (cf. *ibid.*, p. 115), elle élargit le domaine de la motivation au travail en général ou à une activité en général et non plus à une tâche particulière ou un ensemble de tâches. La motivation extrinsèque est « *Toute motivation qui provient de sources extérieures à la tâche elle-même* » (*ibid.*, p. 115), donc elle n'est pas uniquement une contrainte, elle peut

aussi être informationnelle. En 1996 elle remet en cause le modèle hydraulique de combinaison de motivation extrinsèque et intrinsèque allant finalement jusqu'à dire qu'une motivation extrinsèque peut favoriser la créativité (modèle additif) « *La motivation intrinsèque est propice à la créativité ; contrôler la motivation extrinsèque est préjudiciable à la créativité, mais la motivation extrinsèque informationnelle ou habilitante peut être propice, en particulier si les niveaux initiaux de motivation intrinsèque sont élevés* » (*ibid.*, p. 119).

Selon Runco (2014), il y a plusieurs types de motivation intrinsèque apte à favoriser le processus créatif. Runco mentionne, par exemple, le désir d'immortalité, de laisser sa trace après sa mort, qui dépend de la peur de la mort ; l'expression de soi ou personnalité intrinsèquement motivée, autotélique dans la terminologie de Csikszentmihalyi (1990), selon qui cette personnalité est caractérisée par l'état de *flow*<sup>24</sup> ; l'inspiration. La motivation extrinsèque ne serait pas de l'ordre de la récompense mais la reconnaissance d'une brèche ou problème à résoudre, ce qui dépend, selon Runco, du style cognitif ou de la personnalité. Intrinsèque ou extrinsèque qu'elle soit, la motivation est toujours consciente pour Amabile ; alors que pour Gardner (1993, p. 24), « *l'activité créative n'est pas un reflet direct de l'intention délibérée ; une grande partie de son impulsion et de son importance demeurent cachées, du créateur individuel et, très probablement, de ceux de sa communauté aussi bien* ». Selon Runco (2014, p. 411) aussi, l'objectif peut être conscient ou inconscient, rationnel ou irrationnel. Cependant, pour Gardner (1993), on ne serait pas véritablement créatif si on ne souhaite pas que son travail s'implante à l'extérieur, ce qui implique que l'objectif final doit être pleinement conscient : « *Les sept créateurs ont reconnu l'importance de porter leur travail à l'attention des autres* » (*ibidem*, p. 365). Ce qui équivaut à dégager l'hypothèse qu'un maximum de conscience de son objectif existentiel (ou articulation) serait requis pour être créatif, en plus d'une articulation qui comporte une répercussion sociale. Ainsi, en créativité, il est possible d'envisager l'objectif extrinsèque existentiel ayant une répercussion sociale, conscient, et qui se re-fabrique au fur et à mesure de l'engagement dans l'action (dans le projet), de la relation avec l'altérité.

---

<sup>24</sup> Le concept de *flow* a été élaboré par Csikszentmihalyi, psychologue américain, qui le définit en tant qu'état dans lequel l'information qui parvient à la conscience est cohérente avec les objectifs, et l'attention n'est pas distraite par un désordre ou un danger cf. *op. cit.* pp. 39-41. Nous y reviendrons plus loin dans ce chapitre.

Selon Runco (2014), un classement plus pertinent que celui de la nature intrinsèque ou extrinsèque de la motivation est le continuum entre créativité adaptative et créativité proactive, que nous avons déjà abordées. Ces deux notions sont basées sur deux styles cognitifs différents, les styles adaptation et innovation identifiés par Kirton (2003), selon qu'ils se différencient entre eux par le degré d'attachement à la structure préexistante. Les *Innovators* en perçoivent les limites plus rapidement et plus fréquemment que les premiers. Ils sont aussi plus tolérants de l'ambiguïté – de l'altération et fragilisation de la structuration préexistante voire de la dissonance avec la structure préexistante – que les *Adaptors*, une caractéristique de la personnalité créative déjà discutée plus haut. Les *Innovators* décrivent leur processus de résolution de problèmes en une manière non linéaire, complexe, aléatoire, contiguë, dotée de plusieurs étapes et d'options multiples. Le modèle de résolution de problèmes, tel que décrit par les *Adaptors*, est linéaire, ordonné, ciblé, il comporte peu d'étapes et peu d'options produites. Le parallèle avec le modèle A-I de Kirton, qui est un modèle de résolution de problèmes, exclut le premier comportement du domaine de la résolution de problèmes et du même coup, de la créativité ; il s'agirait d'un comportement d'élimination de problèmes.

Lubart (2001) parle aussi de deux styles cognitifs, un style logique, un sensitif et un autre intuitif, ce dernier correspondrait au style le plus créatif et peut être rapproché du style *Innovators* chez Kirton. Amabile (1996) attribue neuf caractéristiques au style cognitif créatif : la capacité de ne pas répondre tout de suite aux questions ; celle de rompre le schéma perceptif habituel et sortir de *functional fixedness* ; de rompre le schéma cognitif ; de comprendre la complexité ; de suspendre le jugement ; d'utiliser des catégories larges ; de faire preuve de bonne mémoire ; de se libérer du schéma de la performance ; de « voir les choses différemment de la manière dont la plupart des gens les voient » ; la sérendipité ; c'est-à-dire, encore une fois, la plupart de ce qui a été défini comme « style innovant ». Pour synthétiser, selon Runco, dans la créativité adaptative, l'individu répond à une contrainte ou un besoin (but matériel extrinsèque ou objectif intrinsèque) ; dans la créativité proactive, l'individu suit un désir et est dans une posture de recherche, cette dernière renvoyant à l'objectif extrinsèque existentiel qui se re-fabrique au fur et à mesure de l'engagement dans le projet. Runco attribue à cette dernière forme de créativité une dimension éthique car elle peut contribuer à anticiper et éviter des problèmes au niveau écologique, politique et social, permettant ainsi d'envisager un lien entre créativité proactive, et forme transmoderne éthique de projet existentiel. Ainsi, les deux types de créativité dans le projet d'itinérance se

différencieraient par rapport à une capacité plus ou moins prononcée de mener le processus de divergence et convergence ; mais aussi par rapport à la nature de l'objectif, le changement opéré au retour et sa répercussion sociale.

Il y aurait ainsi trois modalités de la démarche-projet : une démarche non créative, fondée exclusivement sur le but matériel extrinsèque, sur les conditions pratiques, les contraintes, de l'action (du projet : arriver à destination) ; une démarche créative adaptative fondée sur un objectif intrinsèque (récréatif et/ou culturel) mais ne faisant que répondre, au coup par coup, aux obstacles à la réalisation de celui-ci en profitant des ressources extérieures ; enfin, une démarche créative intégrative, fondée sur un objectif existentiel extrinsèque ou articulation qui est autant nourri que rempli au cours du projet grâce à une intégration systématique de l'altérité. Dans la première démarche, seule la rationalité instrumentale serait à l'œuvre, qui permet d'effectuer le parcours ; dans la seconde, c'est la rationalité symbolique (par rapport à des valeurs) et l'imaginaire qui priment, car l'impulsion part de la dimension culturelle, des idées ; dans la troisième démarche, pour intégrer l'altérité, à commencer par celle du corps, et de l'environnement, la progression se fait à partir de l'action elle-même, pour ensuite produire des idées et des nouvelles actions.

Des présupposés permettraient de mener un processus créatif. Tout d'abord, des traits de personnalités. Le trait de personnalité principal pour penser de manière divergente est, selon différents spécialistes (Runco, Amabile, Lubart entre autres) ce qu'en anglais est appelé « *tolerance of ambiguity* » (Runco, 2014, pp. 283-284), (Amabile, 1996, p. 90) et que Todd Lubart, spécialiste francophone de la créativité, a traduit littéralement par « *tolérance de l'ambiguïté* » (Lubart, 2011, pp. 34-35). Il s'agit d'une des nombreuses qualités humaines du sujet créatif (une des listes les plus exhaustives se trouve en Runco, 2014, pp. 283-289, à laquelle peut être ajouté l'engagement émotionnel et cognitif cf. *ibidem*, p. 295), à rapprocher du trait « courage » de Rogers (1961), mais tous les auteurs cités s'accordent pour considérer le trait « tolérance de l'ambiguïté » comme un des plus importants. En effet, selon Runco, il s'agit de la capacité d'être à l'aise dans l'incertitude, en absence d'une solution prête, au contraire en présence d'un grand nombre d'options. En d'autres termes, il s'agit d'être à l'aise dans les situations de transition.

Le trait de la tolérance de l'ambiguïté est étroitement lié à celui de l'engagement (courage, cf. Runco, 2014, p. 283) ou prise de risque (cf. Lubart, 2011, pp. 36-37), et aussi à ceux de la confiance, de l'ouverture d'esprit et de la capacité à suspendre le jugement (Amabile, 1996, p. 88). Pour Runco, le développement de la personne (tout au long de sa vie),

et en particulier le rôle de la famille ont une influence majeure sur le fait que le potentiel créatif, que tout le monde a, va se réaliser ou pas (cf. Runco, 2014, pp. 39-40). Il défend la théorie des changements (il parle aussi de discontinuités ou étapes) dans la conventionalité (*ibidem*, p. 40). Une convention implique un comportement normatif et typique, il s'agit de lois, traditions, morale (formelles) ou de conventions informelles (la mode par exemple). Les individus créatifs sont soit préconventionnels (enfants jusqu'à 10 ans environ) ou post-conventionnels (adultes qui pensent pour eux-mêmes, cf. processus d'individuation). Lubart et Amabile parlent d'autonomie et d'indépendance de jugement (Amabile, 1996, p. 90), voire l'absence de conformisme. Voilà pour les qualités nécessaires à la phase de divergence.

Selon Amabile, les qualités nécessaires à la phase de convergence sont celles de la discipline et de la persévérance. Gardner (1993), qui parle aussi d'individus non conventionnels, fait référence aux capacités de travailler dur et de se dédier de manière obsessionnelle à son travail. Ainsi, le processus créatif d'alternance entre divergence et convergence est facilité par la tolérance de l'ambiguïté ou capacité à être à l'aise dans l'incertitude et donc avec l'altérité, prenant le temps de considérer plusieurs options, avec son corollaire d'autres qualités : courage, confiance, ouverture d'esprit, suspension du jugement, l'indépendance (pour la divergence) ; la discipline et la persévérance (pour la convergence). Cependant, cet ordre de présupposé est structurel et relève d'un domaine disciplinaire assez éloigné du nôtre, la psychologie ; raison pour laquelle nous allons plutôt retenir deux autres présupposés individuels du processus créatif, qui sont aussi des présupposés de la personnalité créative, d'ordre existentiel. Il s'agit de la trajectoire de vie discontinue et de la situation de vie asynchrone.

La question peut être posée, si ces traits de la personnalité créative sont innés, ce qui rendrait la créativité une capacité exclusivement réservée à certaines personnes ; ou bien s'ils peuvent aussi être favorisés par une situation de vie ou éducation particulière, que l'individu reçoit ou recherche. Si l'on suit Gardner (1993), ces qualités peuvent être favorisées par la situation de vie : le milieu familial, l'envie de rébellion, la capacité et le talent de vivre une vie de rebelle, des modèles positifs de vie créative dans l'enfance pour être guidé dans la rébellion, et enfin, la marginalité, qui, dans les termes de cette thèse, pourrait bien être interprétée comme une « immersion dans l'altérité ». À titre d'exemple, Einstein et Freud étaient juifs dans des pays germaniques ; Graham était une femme dans un milieu artistique en majeur masculin ; Gandhi était un Indien dans l'Empire britannique ; Stravinski était russe en Europe de l'Est et États-Unis ; Eliot était un Américain à Londres ; Picasso un Espagnol à

Paris. Ces personnages n'ont pas cherché à se démarginaliser, au contraire, ils ont capitalisé sur cette marginalité pour se frayer un chemin singulier vers la création. Gardner a formalisé son concept de *fruitful asynchrony* à la lumière de l'analyse des biographies de sept créateurs réputés pour avoir révolutionné un domaine du savoir ou de l'activité humaine : Einstein (science), Yeats (poésie), Picasso (art pictural), Stravinski (musique), Graham (danse), Freud (psychologie), Gandhi (politique). Pour Gardner chaque individu possède un type d'intelligence dominant (parmi les sept qu'il a auparavant isolées dans son ouvrage, cf. Gardner (2011) : analytique, verbale, visuelle, musicale, kinesthésique, intrapersonnelle, interpersonnelle), une proportion spécifique de chaque autre intelligence, et une combinaison singulière des intelligences autour de l'intelligence dominante. Le créateur possède une personnalité et une motivation, des traits de la personnalité créative habituels (cf. *supra*), plus une certaine difficulté à entrer en relation avec les autres, une capacité à faire la promotion de soi, une composante enfantine, le fait d'être très démonstratif (de ses sentiments) ou pas du tout, le fait de passer par des phases d'abattement, crise, dépression. Chaque individu est actif dans un domaine, qui est un système symbolique, et, si dans le domaine il y a un paradigme dominant, c'est plus facile d'arriver à le défaire et à s'imposer par rapport à un domaine où il n'y en a pas. Enfin, chaque individu évolue dans une communauté des pairs, composée par les personnes rencontrées qui peuvent être des mentors, des collègues, des alliés, des rivaux, des ennemis, des *followers*, desquels le créateur peut s'éloigner, avec lesquels il peut entrer en compétition, auxquels il peut déléguer certaines tâches, plus rarement coopérer, et dans tous les cas y occuper une certaine position hiérarchique.

Pour Gardner, le processus créatif démarre lorsque l'individu vit une *asynchronie* dans chaque dimension et parmi ces trois dimensions (intelligence individuelle, domaine, communauté), qui augmente encore plus la condition de marginalité et la « dose » d'altérité, d'incertitude, dans sa situation de vie. Chez Martha Graham par exemple, il y avait une famille confortable, *supportive*, puritaine qui lui permet de développer les thèmes de sa danse, dans une posture critique ; il n'y avait pas beaucoup de ressources financières ; son groupe social était plutôt contre la danse ; elle n'était pas belle, et elle était petite ; l'avant-garde se trouvait en Europe, non pas aux États-Unis, et elle valorisa dans les chorographies les paysages américains, la démocratie, le mode de vie urbain ; la création était réservée aux hommes, alors elle commence par les femmes à créer sa compagnie puis elle y intègre des hommes, et une diversité aussi ethnique. Gardner (1993, p. 308) écrit : « *Comme avec les autres créateurs que je considère, elle a su tirer le meilleur parti de sa marginalité, et de*

*continuer à monter la barre quand il semblait qu'elle pouvait être acceptée sans critique* ». Et, à l'inverse, « *Les individus qui évitent tout type d'asynchronie peuvent bien être des prodiges ou des experts, mais ils sont peu susceptibles de devenir des gens créatifs ; ceux qui éprouvent l'asynchronie partout peuvent en être submergés. J'ai émis l'hypothèse qu'un individu sera jugé créatif dans la mesure où il ou elle comporte plusieurs asynchrones et pourtant peut supporter la contrainte concomitante* » (*ibidem*, p. 381). L'individu créatif est donc celui qui est engagé dans un processus de divergence dû à une situation de vie avant tout marginale, et de convergence vers son objectif existentiel tout au long de sa vie ; cette situation ressemble à la situation d'itinérance, dans laquelle l'individu est confronté à l'altérité de toute part : il a la possibilité alors de se conduire de manière créative, en opérant un processus de divergence et convergence avec celle-ci, son objectif existentiel projectuel en ligne de mire.

Le travail de Gardner sur la marginalité et la créativité s'inscrit dans une tradition d'études en créativité qui ont tenté de démontrer de manière expérimentale le lien entre trajectoire de vie discontinue et créativité, comme ceux de V. et M. G. Goertzel (Goertzel & Goertzel, 1962), cités par Mark Runco (2014, p. 46) et D. K. Simonton (1977), et surtout (1980), cité par Amabile (1996, p. 219). Simonton inclut, entre autres, dans la trajectoire de vie, le changement de travail, le début et/ou la fin d'une relation amoureuse réciproque, la détention en prison ou l'exile pour éviter l'arrestation, la mort du conjoint (*ibidem*, p. 215). Sa théorie a été confirmée par Dacey, qui a démontré que les enfants créatifs sont plus traumatisés que les enfants non créatifs (Dacey, 1989), cité en (Amabile, 1996, pp. 236-237)<sup>25</sup>. La même étude de Gardner (1994, p. 147, 1993, p. 361) lui a permis d'évoquer une fragilité du lien affectif familial qui pourrait sous-entendre une discontinuité affective de la trajectoire de vie : « *La jeune créatrice se sent souvent un peu éloignée de sa famille biologique. (...) Les liens intimes sont plus susceptibles de se créer entre elle et une nounou,*

---

<sup>25</sup> L'approche biographique a été aussi utilisée dans l'évaluation de la créativité, et notamment dans les tests de créativité des années cinquante et soixante aux États-Unis, dans le cadre d'une définition de créativité en termes de personne créative. Par exemple, le test de Charles E. Schaefer dont les items sont regroupés en cinq catégories : histoire familiale (où l'on peut retrouver la figure de la trajectoire de vie), histoire éducative, activités de loisirs, caractéristiques physiques et une dernière catégorie « mixte » (1969, cité en Amabile, 1996, p. 23).

*une femme de ménage ou un membre plus éloigné de la famille* »<sup>26</sup>. En ne prenant que l'exemple d'un des sept créateurs étudiés par l'auteur, il y a eu trois discontinuités dans la trajectoire de vie de Martha Graham : une géographique – déménagement de Pennsylvanie à la Californie en 1908, à l'âge de quatorze ans, – et deux affectives : mort du petit frère à deux ans en 1906, lorsqu'elle a douze ans et du père en 1914, lorsqu'elle a vingt ans.

Le fait de devoir tolérer une opposition de valeurs (cf. affection - absence de l'objet d'affection), et en même temps devoir opérer une réconciliation de celles-ci pour mener à bien son objectif existentiel expliquerait, selon MacKinnon, la créativité de ces individus (cité en Runco, 2014, p. 46). Il est probable que le concept de *fruitful asynchrony* de Gardner dérive de l'étude de MacKinnon, antérieure à la sienne. D'autres, comme Barron (cité par en Runco, 2014, p. 47), ont ouvert la voie à une interprétation de la créativité comme résilience. Se basant sur les études de Ludwig et Cravats dans les années 1990, Runco (2014) conclut que les « *Impairs physiques peuvent motiver certains individus, et certains essaient de compenser par le travail créatif* » (*ibidem*, p. 137).

En revanche, dans la théorie componentielle de la créativité de Amabile, ainsi que dans la plupart de la littérature psychologique de la créativité, par exemple celle traitée par le psychologue Lubart (2011), la trajectoire biographique occupe une place très exiguë, limitée à la perte précoce d'un parent ou d'un frère ou sœur (Amabile, 1996). On lui préfère des éléments structurels : le style éducatif des parents (Runco, 2014), la position dans la fratrie (Amabile, 1996, et Runco, *ibidem*)<sup>27</sup>, ou à l'autre extrême (anecdotique) les *crystallizing experiences* par rapport aux facteurs purement biographiques (événements, cf. Runco, *ibidem*, pp. 49-52). Notre propos ici est de redonner une actualité à ces théories biographiques de la créativité du siècle dernier, qui n'ont pas été reprises par les auteurs contemporains en

---

<sup>26</sup> Gardner met aussi en avant des facteurs structurels comme le style éducatif des parents, le style cognitif de l'individu, et sa personnalité (1994, pp. 147-150, et 1993, pp. 31-32, pp. 360-363). Albert a aussi étudié le style éducatif des parents (cité en Runco, 2014, p. 48). Runco a aussi démontré l'influence de la personnalité des parents, y compris leur créativité, sur le potentiel créatif des enfants (2013, pp. 109-130, et 2014, pp. 53-60), ou encore du type de relation avec le père (2014, p. 47).

<sup>27</sup> Runco, spécialiste s'est particulièrement penché sur le lien entre cet élément structurel familial et la créativité cf. 2013, p. 131-144 et 2014, pp. 50-51 et parvient à la conclusion que l'intervalle d'âge entre frères ou sœurs a une influence sur le potentiel créatif de l'individu.

créativité ; l'analyse du terrain permettra notamment de les étayer car, comme nous avons rapidement constaté lors des premiers entretiens d'itinérants, certains itinérants, qui ont opté les changements les plus importants dans le cours de leur vie grâce à l'itinérance, présentent des trajectoires de vie discontinues.

Le lien entre créativité individuelle et culturelle (voire politique) s'avère nécessaire ici, car la dimension existentielle du projet d'itinérance se déploie pleinement dans le lien entre l'expérience du voyage, où a lieu le processus de divergence et convergence par rapport à l'objectif existentiel, et la réalisation de l'objectif existentiel au retour. Ainsi, la compétence individuelle de créativité est mise au service du collectif. De plus, la créativité individuelle et notamment le processus de divergence et convergence intègre l'autre-personne justement pendant l'expérience de l'itinérance, et notamment tous les échanges et événements qui se déroulent au contact de cette personne (l'éthique relationnelle se déploie à la fois pendant le voyage et après celui-ci). En revanche, il s'agit moins dans l'itinérance étudiée dans cette thèse, en tout cas lorsqu'elle est entreprise seul, de processus collectifs de divergence et convergence. Cela pourrait être le cas des itinérances réalisées en groupe ou en couple (pas plus fréquentes que les itinérances en solitaire, à considérer les différents articles, récits et expériences consultés pendant les cinq années de thèse). Or, les travaux en créativité en anthropologie culturelle, dont le pionnier est Wagner (1975), qui étudiait les systèmes de symbolisation, ont surtout étudié justement les processus collectifs d'alternance de pensée divergente et convergente, et le produit collectif en tant que résultat original et pertinent. Cependant, plus utile encore à ce stade de l'argumentation, il ont aussi mobilisé la notion d'environnement créatif, qui pourrait correspondre à la marginalité de Gardner, et à la fonction « marginalisante » de l'itinérance. Adriano Favole (2011, 2010), un spécialiste contemporain de la créativité culturelle, s'est inspiré des travaux de Wagner pour étudier les phénomènes de « resémantisation » des objets artistiques et de consommation en Océanie en situation de contact interculturel (culture au sens anthropologie de civilisation). Favole entend la créativité culturelle en termes d'objets, concepts et pratiques qui sont reformulés, réélaborés, transformés, en somme qui sont resemantisés en nouvelles formes par des groupes appartenant à la même culture, en situation de contact interculturel.

Un autre présupposé de la créativité peut alors être identifié, d'ordre structurel : l'environnement créatif. Le contact interculturel de Favole peut tout à fait être rapproché de la situation marginale de l'itinérance, qui « prend l'altérité de toute part », qui favorise la créativité. Dans la situation de contact interculturel en effet, il y a une « invention de culture »

(il se réfère à Wagner), une traduction culturelle, une tentative de penser l'autre avec ses propres catégories de pensée qui va inévitablement les transformer, et qui correspond au processus d'alternance de divergence et convergence, qui serait donc facilité par l'environnement interculturel. Mais, selon Favole, qui cite Liep (*ibidem*, p. 170), il y aurait deux pôles dans le continuum de la créativité culturelle : un pôle de créativité qui s'adapte aux différentes situations du quotidien avec des comportements et attitudes spécifiques, la créativité des interstices de Certeau (cité in *ibid.*, p. 170), ces espaces éphémères laissés par les règles sociales aux individus ; et l'autre pôle qui est celui de la rupture de l'ordre, de ces mêmes règles, qui amène aux révolutions des institutions et des modes de pensées. Selon l'auteur, cette dernière forme de créativité, éminemment collective, serait la « vraie » créativité, prenant les distances des théories psychologiques « individualistes » : « Prenant les distances des théories psychologiques individualistes, l'approche anthropologique se caractérise par une vision inter-subjective et inter-culturelle de la créativité. Selon cette perspective, la créativité n'émerge pas grâce au génie individuel, mais est le fruit de processus de négociation, de confrontation, et de conflit inter-subjectif. Sans renier l'importance de la "personne créative", la théorie anthropologique de la créativité concerne ces formes collectives de créativité qui semblent avoir lieu en des époques et situations spécifiques, caractérisées par d'intenses relations inter-culturelles » (*ibid.*, p. 171). Ainsi, si les théories anthropologiques de la créativité culturelle permettent d'appréhender le présupposé de l'environnement interculturel, marginalisant, « altérisant », de la démarche créative de conduite de projet, elles ne peuvent fournir toutes les ressources nécessaires à bâtir une démarche de conduite de projet d'itinérance à cheval entre dimension individuelle et collective ; en effet, elles ne concernent que la dimension collective.

Un premier pas vers la formalisation de ressources à la fois individuelles et collectives en créativité est opéré en sociologie et géographie des pratiques de nature, en partant toujours de la notion de créativité culturelle (Corneloup & Mao, 2010). La créativité y est associée encore une fois aux situations d'échange interculturel (culture au sens sociologique d'ensemble de normes, valeurs et pratiques, style de vie), et à la forme culturelle transmoderne. Celle-ci se caractérise avant tout comme une nouvelle manière de relier ce qui existe déjà, comme évolution de forme qui ne gomme pas les précédentes, et ensuite par une configuration spécifique de valeurs et style de vie. La notion de créativité telle qu'utilisée par ces auteurs est nourrie par les recherches menées aux États-Unis sur les créatifs culturels (Ray & Anderson, 2000), reprises en France par un collectif d'auteurs (Worms, Michel, Seulliet,

David, & Bourfe-Rivière, 2007). Dans ce cadre, la créativité culturelle se réfère aux caractéristiques des pratiques elles-mêmes (résultat, produit du processus créatif, inscrit dans un univers culturel spécifique), et aux processus et interactions entre tous les actants impliqués par celles-ci (public, acteurs, non-humains : processus collectif).

Concernant les caractéristiques des pratiques, il s'agit surtout de leur singularité (Corneloup, 2010b), en proposant de nouveaux liens entre ici et ailleurs, passé et futur, soi et les autres. Plus concrètement, il s'agit des pratiques récréatives qui conjuguent des techniques jusqu'ici séparées comme la *via ferrata*, le *dry-tooling*, le tourisme sportif et durable (Bourdeau, 2010) le *base-jump* (Martha, 2010), le *kitesurf* (Theiller, 2010), l'évolution de la randonnée (Dérioz & Bachimon, 2010). Il s'agit aussi, du côté des pratiques récréatives pas exclusivement sportives, de la très grande inventivité en matière de pratiques et d'usages de l'espace qui découle, d'après Bourdeau (2012), de la reconfiguration des modes d'habiter. Cet auteur évoque plusieurs exemples : les titres des médias comme *Carnets d'aventure* (largement consacré à l'itinérance) ; les pratiques urbaines ; la touristification des lieux ordinaires ; les pratiques de proximité ; les pratiques au domicile ; les usages non touristiques des équipements et espaces touristiques ; le tourisme expérimental dans la lignée du situationnisme ; l'anti-tourisme avec une dimension provocatrice et ludique dans la lignée de l'antivoyage des années 60-70 ; *in fine*, les alternatives au tourisme : tournées de musiciens amateurs, stages artisanaux ou de développement personnel, chantiers coopératifs, expériences de volontariat et de bénévolat... et, bien évidemment, les itinérances existentielles ou militantes, qui se situent, selon nous, sur un niveau de créativité existentielle, à la fois individuelle et culturelle. La diversité de toutes ces pratiques et modes de vie permet de constater les manifestations de la créativité, en saisir l'importance, mais aussi de l'associer avant tout au métissage, car elle est le résultat d'une combinaison technologique inédite, d'une adaptation aux logiques et pratiques préexistantes c'est-à-dire à toute opération de combinaison, de réinterprétation, d'adaptation... Le résultat est un dépassement des anciennes dichotomies temporelles (passé et présent, mais aussi temps ordinaire et extraordinaire, routine et vacances...), spatiales (Ici et Ailleurs, mais aussi proche et distant, habituel et exotique...), et relationnelles (soi et les autres, mais aussi public et artiste, voisin et étranger...) et la fabrication de nouveaux sens.

De plus, dans ce domaine d'études, la créativité a été explicitement associée à des processus et interactions qui impliquent une alternance de divergence et convergence, mais davantage collectifs qu'individuels. Par exemple, à propos de la démarche mise en place pour

développer les Sentiers de l'imaginaire dans le Carladez, en Aveyron (Corneloup, 2010c), qui consiste en une co-construction entre les acteurs professionnels et les habitants, au service à la fois des habitants et des touristes, et ce dans une interaction perpétuelle selon un modèle tourbillonnaire, d'une certaine durée dans le temps. Ou à propos des échanges et expériences informels qui adviennent au sein de certaines organisations lors de processus d'innovation et notamment la pensée du détour, l'incertitude, le bricolage, la déviance, le hasard, les logiques ascendantes, le détournement des fonctions et associations classiques (Corneloup, 2010a). Dans ces exemples, le processus créatif se précise par la divergence et la convergence entre plusieurs raisons – celle des acteurs, des habitants, du public... – processus qui prend le temps d'adopter plusieurs points de vue et qui intègre donc l'incertitude et l'altérité. Cependant, au-delà de ce niveau collectif, Corneloup (2012) évoque la créativité des processus individuels de résolution de problèmes des pratiquants d'itinérance : « *La créativité et le bricolage sont au rendez-vous de ces pratiques. Chacun y va de son innovation et de son ingénierie pour penser la logistique et les bons plans, s'adapter aux conditions météorologiques et concevoir des thématiques chargeant de sens sa rencontre avec des ailleurs qui deviennent son quotidien de vie, pendant de longues semaines* » (*ibidem*, p. 13)<sup>28</sup>. Il est alors possible d'appréhender sous l'angle du métissage non seulement les productions culturelles, les caractéristiques des pratiques, et les processus collectifs culturels d'échange, mais aussi les processus individuels, y compris les plus triviaux, qui caractérisent l'itinérance dans son quotidien, et qui font particulièrement l'objet de cette thèse.

On voit comment on peut parler de créativité en tant que processus de divergence et convergence dans le cadre culturel. Grâce à une étude approfondie de l'ouvrage de Ray & Anderson (2000), et celui de Florida (2012) sur la *creative class*, nous allons maintenant saisir les présupposés géographiques et culturels de la créativité, c'est-à-dire l'environnement et les valeurs des créatifs culturels, qui sont aussi les valeurs associées à la forme culturelle

---

<sup>28</sup> La créativité a aussi été mentionnée en tant que ressource majeure de l'univers récréatif transmoderne, comme compétence d'« *esthétique et créativité territoriale* » (Corneloup & Mao, 2010, p. 394), à même d'imaginer et réaliser des décors et ambiances favorisant l'interaction et la co-création d'expérience : cette acception est plus franchement liée au contexte de l'animation des territoires et aux acteurs professionnels et ne sera pas retenue ici car l'objet d'étude est bien le pratiquant non pas un organisme, ou une institution.

transmoderne par Corneloup. Par là, nous allons aussi approfondir les composantes de la démarche créative de projet (qui correspond au processus de divergence et convergence), et d'objectif créatif (existentiel) ; et mobiliser deux autres composantes de la conduite de projet : les moyens, et le plan ou étapes du projet.

L'intérêt de l'ouvrage de Florida, *The Creative Class* (édition revue et augmentée de 2012), c'est qu'elle nous provient d'un géographe, spécialiste de l'aménagement urbain, et qu'elle peut aider à préciser encore plus la notion d'environnement créatif. Cette notion a déjà été associée à l'interculturalité et à la marginalité, qui favorise la démarche créative. Comment ces éléments sont-ils retrouvés auprès de la *creative class* étudiée par Florida ? L'auteur définit tout d'abord la créativité comme « *habileté de créer des nouvelles formes significatives* » (*ibidem*, p. 6, c'est la définition du dictionnaire Webster), qui renvoie à la fois au processus (divergence-convergence) et au produit créatifs (original et pertinent). Ou encore « *l'action d'apporter quelque chose d'utile, qui fonctionne, et qui n'était pas évident, au monde* » (*ibid.*, l'auteur fait référence à Simonton)<sup>29</sup>, prenant les distances de ceux qui pensent que la créativité consiste exclusivement en une activité de création ou d'invention à succès de films, produits, marques. La créativité, selon Florida, peut tout à fait s'appliquer à d'autres sphères de l'action humaine. La créativité est caractéristique d'une personne, une capacité, une énergie, un talent, un potentiel, ou encore une ressource, et, par là uniquement, ressource économique et clé de la croissance économique. Cette nouvelle ressource remplacerait la terre pour l'aristocratie, le commerce pour la bourgeoisie. La technologie n'est pas, pour l'auteur, la nouvelle ressource économique, le nouveau modèle économique créatif reposant sur les trois « T » technologie, talent et tolérance.

L'ouvrage traite bien d'une classe sociale créative<sup>30</sup> mais n'ignore pas la dimension individuelle de la créativité. Concrètement, la créativité sert à résoudre des problèmes

---

<sup>29</sup> Plus loin, il résume cette phrase en trois mots clés : nouveauté, utilité, et surprise.

<sup>30</sup> La base est donc économique, c'est-à-dire l'occupation, non pas culturelle comme celui de Ray et Anderson, c'est-à-dire les valeurs ou les attitudes et comportements. Cette classe composée de scientifiques, ingénieurs, architectes, designers, professionnels de l'éducation et du divertissement, artistes (plasticiens, écrivains, musiciens...) - ces premiers métiers constituant le cœur de la classe – mais aussi d'étudiants et autres personnes pour qui la créativité est un facteur central dans le travail ou le secteur d'activité : commerce, finance, droit, santé et tant d'autres – les professionnels créatifs. Cette classe inclut les activistes du printemps arabe comme

complexes de manière autonome, ce qui est le lot des membres de la *creative class* (et, peut-être, de l'itinérant qui est arrivé à destination). La partie centrale de l'ouvrage est dédiée à l'analyse de comment vivent les membres de la classe créative – comment ils gèrent leur projet de vie –, ce qui est très utile pour nourrir la composante de la logique du projet, notamment sa temporalité. Significativement, le premier chapitre de cette partie est dédié à la temporalité (il s'intitule "*Time warp*", la chaîne du temps, cf. p. 125). Les usages du temps sont poreux, le temps est utilisé à la fois pour travailler et socialiser, le temps de trajet pour le travail est aussi utilisé pour faire du sport, la pause déjeuner se transforme en jogging, et à la longue la vie se transforme en une « *checklist* » (*ibid.*, p. 131). C'est la temporalité de profondeur, où on consomme des expériences et non plus des biens. Parmi les exemples cités, l'auteur parle du fait de voyager vers des lieux intéressants, lointains et même dangereux, qui engagent l'individu intellectuellement et physiquement.

Quant aux qualités humaines, les membres de la classe créative valorisent l'ouverture d'esprit et la différence, et dévalorisent l'homogénéité, le conformisme ; ils valorisent l'individualité et l'expression de soi. En somme la créativité est un « *ethos* » (*ibid.*, p. 6) qui valorise « *individualité, différence, et mérite* » (*ibid.*, p. 9). Le processus créatif requiert aussi un environnement socio-économique spécifique, créatif, qui peut être incarné par un lieu en particulier et dans lequel il y a des gens. Il associe créativité et « *climat bâti par les gens* » (*ibid.*, p. ix) et notamment la diversité et non pas l'homogénéité de genre, race, nationalité, orientation sexuelle... : « *la créativité requière la diversité* » (*ibid.*, p. xi), incluant ainsi les deux acceptions de la notion de culture, au sens sociologique et anthropologique. Et, ce, sur fond d'habitabilité (« *liveability* », *ibid.*, p. x) et développement durable, mais aussi de lieux définis : place Tahir, parc Zucotti. Le point de départ de cette démonstration est la découverte que les entreprises aux États-Unis vont désormais s'installer là où les talents créatifs sont, là où ils ont choisi de vivre : l'habitabilité d'une ville devient prioritaire sur l'offre d'emploi (constat, *ibid.*, p. xxii : « *J'ai commencé à demander aux gens comment ils choisissaient l'endroit où vivre et travailler. Il est apparu rapidement que les gens n'étaient pas en train de*

---

des mouvements "Occupy" à travers les États-Unis, l'Asie et l'Europe. Elle est donc transversale aux catégories sociales habituelles : le système économique est désormais guidé par les gens et non pas par les entreprises.

*suivre comme esclaves les postes de travail. Leur choix d'endroit où vivre étaient basés sur leurs intérêts et ces intérêts allaient bien au-delà des aménités standard de qualité de vie que la plupart des experts pensaient être importants.*"<sup>31</sup>). Le lieu (place) a supplanté les entreprises et autres organisations en tant qu'unité centrale de l'organisation du temps (cf. *ibid.*, p. 8) ; et ce phénomène a produit l'exode et la concentration des créatifs dans les centres urbains<sup>32</sup>. La dimension de l'habiter, et notamment de l'habiter en ville, est explicitement associée à la créativité humaine qui amène au progrès humain et social.

Créativité, progrès et l'habiter en ville (ville de diversité) sont donc inséparables selon Florida. Pour cela, il mentionne entre autres l'épopée de Gilgamesh (on verra que les références au voyage du héros, et plus spécifiquement au genre sociétal de l'épopée, abondent dans les ouvrages américains dédiés aux créatifs culturels) qui se conclut avec l'image des murs de la ville de Uruk. La ville est un « *cluster* » (*ibid.*) qui cristallise et fait rencontrer les grands penseurs, et qui favorise le processus d'individuation en raison de ce foisonnement d'individus et de la diversité qui en découle (*ibid.*, l'auteur cite Park, p. 199 et Simonton, p. 201), penseurs qui peuvent jouer le rôle de mentors auprès des plus jeunes (l'auteur cite à nouveau Simonton, *ibid.*, et se réfère à nouveau au voyage du héros au passage, dont la rencontre avec le mentor est la quatrième étape). La créativité se nourrit de rencontres, voire de groupes. Cependant, l'origine du stimulus qui est ainsi relayé sans être tout de suite classé peut se trouver, selon Rogers, « *dans l'environnement, dans l'impact d'une forme, couleur, son, sur les nerfs sensoriels, ou (...) dans les viscères* » (cité par Florida in *ibid.*, p. 136). En plus de l'environnement humain, l'environnement physique et matériel, et une intelligence corporelle pour élaborer la sensation qui émerge à son contact, semblent aussi être importants en tant que source d'altérité et d'incertitude à expérimenter. Ainsi, le style de vie de la classe

---

<sup>31</sup> Il se trouve qu'il s'agissait des mêmes lieux choisis par les homosexuels et les artistes, ce qui l'amène à la conclusion que c'était la tolérance, la diversité et l'ouverture à la créativité (qui ne se résume pas selon l'autre à la capacité de créer une œuvre d'art qui rencontre son public, mais aussi une créativité de tous les jours) qui rendaient attractifs les lieux et constituaient le critère de choix principal.

<sup>32</sup> Il est fort à parier que l'inverse se produira en France où le travail était jusqu'ici dans les grands centres urbains comme Paris : l'exode des cadres vers les villes de province a déjà commencé cf. Enquête nationale Cadremploi.fr 2016 : 80 % des cadres parisiens souhaitent aller habiter en province, quitte à baisser leur salaire. Les trois premières villes choisies sont Bordeaux, Lyon et Nantes (<https://www.cadremploi.fr/editorial/actualites/actu-emploi/detail/article/les-cadres-parisiens-revent-de-bordeaux-nantes-et-lyon.html>).

créative est expérientiel, ce qui ne veut pas dire « *fun* », et inclut l'activité physique régulière à l'extérieur, qui n'est pas une fin en soi mais est utilisée pour « *renforcer l'expérience créative* » (*ibid.*, p. 144)<sup>33</sup>. Pour cela sont préférées les activités d'extérieur qui rappellent l'aventure, qui mettent le pratiquant seul devant une tâche à accomplir et à ses limites physiques et intellectuelles. L'auteur considère la pratique du vélo comme une expérience créative car non seulement il y a toute l'expérience sensorielle et mentale impliquée par ce sport mais, concrètement, le pratiquant se transforme en moteur, ce qui est une expérience « *fondamentalement transformatrice* » (*ibid.*, p. 146) : le corps performe, exprime les émotions et idées de l'acteur, mais le corps génère aussi, grâce au mouvement et au ressenti, émotions et idées. Ainsi, le lieu et les habitants de ce lieu peuvent favoriser l'éthos créatif (la démarche créative), s'ils sont suffisamment ressentis, si on interagit avec eux et s'ils sont suffisamment différents de soi ; et encore plus le corps dans ce lieu, car c'est le corps qui l'habite et le ressent, véritable moyen créatif.

On voit comment la dimension individuelle et collective (sociale, politique) de la créativité est liée *via* la dimension spatiale et notamment la ville comme *cluster* de diversité et de rencontres, ce qui pousserait à considérer l'itinérance en montagne comme la moins potentiellement créative. En revanche, l'environnement interculturel de l'itinérance, notamment de l'itinérance effectuée à travers des pays étrangers, pourrait bien favoriser l'éthos créatif et donc la démarche-projet créative. La créativité serait alors une capacité (au sens de Sen, une capacité qui est possible de libérer dans des situations déterminées), facilitée par l'itinérance, en milieu mixte et à l'étranger, qui se déploie à son tour, au retour, dans le lieu de vie habituel avec une portée sociale. Le but ultime de l'ouvrage du Florida, qui est économique, et les critiques dont il a fait l'objet (élitisme, néo-libéralisme) ne doivent pas empêcher d'en tirer des enseignements, car rares sont les ouvrages sur la créativité en sciences humaines et sociales, et encore plus en géographie, d'autant plus que l'auteur se défend de ces critiques car il croit fermement que « *chaque être humain est créatif* » (*ibid.*, p. xi). Et, au final, le but ultime de la créativité est celui « *de construire une société créative plus ouverte, plus diverse, plus inclusive qui peut favoriser plus pleinement les capacités de*

---

<sup>33</sup> Elle-même associée au travail la plupart du temps.

*ses membres – de tous ses membres* » (*ibid.*, p. xi), d'améliorer le bien-être et le bonheur des êtres humains, restituer du sens (dans ses deux significations : « *meaning and purpose* », *ibid.*, p. xiv) à la vie, à travers le développement des talents et individualités, du travail et autres activités, en arrêtant la projection de nos identités sur les biens de consommation.

L'ouvrage de Paul H. Ray, Docteur en Sociologie et Directeur d'une Société d'Études de Marché et de Sondages, et Sherry Ruth Anderson, ancienne Professeure de Psychiatrie et actuellement écrivain et conférencière en développement personnel, « *The cultural creatives* » n'est pas à proprement parler un ouvrage sur la créativité culturelle en tant que processus, mais sur la création d'une nouvelle culture (créativité en tant que produit). Parce qu'il s'agit de décrire un groupe qui a créé une nouvelle culture, postérieure et alternative à la traditionnelle et à la moderne, les tenants de celle-ci ont été appelés « les créatifs culturels » (« *Paul a appelé ce nouveau groupe les Créatifs Culturels parce qu'ils sont en train de créer une nouvelle culture en Amérique* », cf. Ray & Anderson, 2000, p. xi). Les auteurs français qui ont repris l'étude en France auraient d'ailleurs préféré les appeler les « créateurs de culture » (Worms *et al.*, 2007, p. 39)<sup>34</sup>. Cette nouvelle culture n'a pas été nommée par les auteurs mais elle est très proche de ce que Corneloup entend par forme culturelle transmoderne et notamment l'art de vivre écologique<sup>35</sup> et ses valeurs spécifiques. En effet, les grandes valeurs des personnes qui font partie de ce groupe sont la cohérence, la connaissance globale, synoptique et contextualisée (ou valeurs « féminines »), l'action sociale et l'altruisme, l'écologie et plus globalement le chaînage des différentes sphères de l'action, la xénophilie (cf. interculturalité, intérêt pour les autres cultures), le développement personnel qui peut s'inscrire dans une démarche spirituelle. Cette dernière valeur caractérise en particulier le premier cercle du groupe des créatifs culturels. Le second cercle étant formé par des personnes qui adhèrent aux autres valeurs, et notamment l'écologie, mais qui ne sont pas très investies dans une démarche de développement personnel voire de spiritualité. Le second cercle correspond aux « alters » français, beaucoup plus nombreux que les « créatifs

---

<sup>34</sup> Pas de références à partir ici à l'ouvrage français, qui reprend essentiellement concepts et terminologie de l'ouvrage américain.

<sup>35</sup> L'art de vivre écologique consiste, on le rappelle, dans le métissage culturel, la chaîne éco-spirituelle et bio-pratique, le style récréatif, la naturalité récréative et la spiritualité écologique.

culturels » français du premier cercle. Sur le plan de la catégorie socio-professionnelle (CSP), ils sont en majorité des femmes et beaucoup des personnes-témoins dont l'ouvrage parle sont devenues des coachs personnels ou professionnels, professeurs de yoga ou autres arts martiaux après un cheminement de développement personnel. Le cœur du groupe est plus éduqué que le second cercle.

Une étude similaire a été menée en France (Worms, Michel, Seuilliet, David, & Bourfe-Rivière, 2007), chapeautée par le club de Budapest et notamment Ervin Laszlo, dont le modèle de changement culturel a inspiré la troisième partie, futuriste, de l'ouvrage de Ray et Anderson. Les créatifs culturels français ont été distingués, dans les résultats de l'étude, des « alter-créatifs », c'est-à-dire des créatifs culturels sans références au développement personnel et à la dimension spirituelle, qui sont en nombre supérieur aux premiers (21 % d'alter créatifs contre 17 % de créatifs culturels) et qui correspondent au second cercle des créatifs culturels identifié aux États-Unis ; et des « conservateurs modernes » (20 %) qui partagent tout avec les créatifs culturels sauf le dénouement matériel, étant intéressés par l'argent, la carrière, croyant dans la technologie et le marché mondial comme clés du progrès. Au passage, ces différenciations expliquent peut être pourquoi les créatifs culturels ont un poids inférieur des créatifs culturels aux États-Unis (24 %), où les « alter », produit des Lumières et de la laïcité française (cf. *ibidem*, p. 12), n'existent probablement pas, et de la *creative class* de Florida (30 %), qui peut inclure une partie des « conservateurs modernes » (au moins ceux qui ne rechignent pas à se forger une carrière professionnelle). À noter que la *creative class* telle que décrite par Florida – pourvoyant les trois « T » technologie, talent et tolérance – en Europe est présente spécifiquement en Europe du Nord (Scandinavie, Benelux, Allemagne) et que Paris se classe vingtième au classement des villes européennes où cette classe est la plus diffuse. Malheureusement, l'ouvrage de Worms *et al.* ne présente pas les données statistiques comparées France vs États-Unis, ce qui empêche d'établir les spécificités français des créatifs culturels français par rapport aux américains. Seulement les spécificités par rapport à la population française au global sont exposées ; enfin, il n'y a pas de détail sur le métier exercé par les créatifs culturels en France.

Les auteurs témoignent aussi d'un embourbement conceptuel lorsqu'ils essayaient de penser aux valeurs de ce groupe dans les termes des anciennes dichotomies entre masculin et féminin, science et spiritualité, conscience et action sociale, et de la nécessité de « *se rencontrer en dehors des anciennes catégories, au-delà des murs qui créent des séparations et empêchent des nouvelles manières de penser* » (Ray & Anderson, 2000, p. xi). On peut dire

que toutes ces valeurs ont trait à la créativité car elles sont de nature processuelle. Il sera question dans la suite du paragraphe de saisir ces valeurs et leur portée créative, ainsi que toute autre référence, dans l'ouvrage cité de Ray et Anderson, à des caractéristiques des créatifs culturels qui puissent être reliées à des composantes de la conduite de projet.

Parmi les valeurs des créatifs culturels qui pourraient avoir trait à la créativité, la connaissance globale (qui serait à proprement parler le style cognitif des *Innovators*), qui permet de se mettre à la place de l'autre dans une situation de communication ou d'action (divergence avec la raison de l'autre). Plus généralement, la pensée globale pour apprendre, au lieu de la pensée linéaire et analytique. Mais ces premières valeurs n'en sont pas vraiment une ; il s'agirait plutôt de compétences cognitives. Parmi les valeurs véritables, l'écologie et ses pendants, l'action sociale et la frugalité (décroissance), peuvent être mises en relation avec la créativité car elles impliquent un processus de divergence avec toutes les différentes sphères de l'action et notamment nature et culture. La transition énergétique serait à mettre en relation avec la créativité sur cette base. Selon Raineau (2011), « *Avec les énergies renouvelables, il devient très difficile de dissocier un monde naturel d'un monde social, tant ces énergies mêlent nature et culture* » (*ibidem*, p. 140). En effet, elles ne peuvent être sorties de leur « monde » naturel, elles ne peuvent être appropriées, le rapport à la nature devient équitable, une véritable relation : la technique est « *en même temps un mode d'action et de construction du monde* » (*ibid.*) ; les énergies renouvelables sont une « réponse » sociale. On comprend aussi que leur action et leur intérêt soient très limités si on ne leur laisse pas la possibilité d'agir sur l'imaginaire et l'univers technique. « *Il s'agit bien ici de s'en remettre à la nature, de s'y allier, de se mêler à elle, pour finir par ne plus pouvoir distinguer ce qui est de l'ordre du projet humain et ce qui est de l'ordre de la nature* » (*ibid.*, p. 141).

La valeur de la xénophilie ou interculturalité renvoie à la divergence avec l'altérité à nouveau, mais aussi à la qualité créative de l'ouverture d'esprit. La valeur du développement personnel peut avoir une dimension spirituelle et qui permet la redécouverte des rituels initiatiques des Indiens pour aider les jeunes en difficultés, et notamment, lors de ces rituels, le contact avec l'inconnu, « *et intégrant ce qu'ils ont appris* » (*ibid.*, p. 16). Ainsi, les valeurs des créatifs culturels peuvent être mises en relation avec la démarche créative de contact avec l'incertitude, l'altérité, qu'elle soit seule négociation (adaptative) ou d'intégration (intégrative). Nous allons retenir pour notre analyse, eu égard à l'itinérance et à ce qu'on déjà évoqué de la transmodernité culturelle, les valeurs de l'écologie (dimension géographique), de

l'interculturalité (dimension culturelle) et du développement personnel (dimension individuelle et existentielle).

On retrouve des présupposés de la créativité individuelle chez les créatifs culturels étudiés par Ray & Anderson : la personnalité créative, la trajectoire de vie discontinue. Les créatifs culturels témoignent de quelques traits de personnalité ou qualités créatives comme la tolérance de l'ambiguïté – ils éprouvent un malaise politique car ils ne sont ni à gauche ni à droite (cf. *ibid.*, p. xiv), et en général un malaise dans toute dichotomie, ils ne peuvent prendre parti pour l'une ou l'autre des « anciennes » polarités ; la confiance, car ils sont optimistes (cf. *ibid.*) ; l'ouverture d'esprit (cf. *ibid.*, p. 17). Concernant la trajectoire de vie, le chemin vers la réalisation de soi est marqué par des trajectoires de vie discontinues et des changements de vie, de résidence, de conjoint... pour aligner aspirations, potentiel et situation de vie ce qui permet un autre lien avec la créativité individuelle.

Quant à la dimension sociopolitique, et au résultat du processus créatif, les auteurs parlent de départs personnels en masse, un exode, auquel ils font correspondre un changement de l'identité collective, même si ces personnes n'auraient pas encore la conscience d'être un groupe : « *Avec son mélange de conséquences personnelles et culturelles, privées et publiques, devenir un Créatif Culturel est une expérience à plusieurs niveaux, complexe et fréquemment déconcertante. Un choix personnel qui semble avoir une importance uniquement pour soi ou sa famille proche et ses amis peut avoir des ramifications culturelles au-delà de tout ce qu'on a imaginé, simplement parce que beaucoup d'autres personnes sont en train de faire le même choix. Et comme ces millions de personnes vont au-delà de leurs horizons familiers de vie, ils ont l'air d'aller dans la même direction* » (Ray et Anderson, 2001, p. 44). La dimension sociale du processus créatif serait constituée, au-delà d'un ensemble de pratiques sociales spécifiques, de nouveaux liens sociaux et des nouvelles solidarités. Ainsi, les valeurs culturelles processuelles des créatifs culturels, représentants de la transmodernité, permettent d'envisager la démarche créative intégrative d'altérité comme un processus de divergence avec des stimuli écologiques, culturels, individuels, et de convergence avec un objectif existentiel, qui guide le développement personnel ; et, ce pour aboutir à une contribution singulière à la société, dans son environnement de vie.

L'ouvrage de Ray & Anderson permet aussi d'avancer dans la construction des composantes du projet : le moyen, et le plan. En effet, selon eux, les créatifs culturels mobilisent des intelligences alternatives à l'analytique et verbale comme moyens de cette dimension, comme par exemple les sensations, l'intuition et les recherches en noétique (cf.

*ibidem*, p. 45). Un chapitre entier est dédié à comment on devient un créatif culturel (« *Becoming a cultural creative*<sup>36</sup> », *ibid.*, pp. 43-64). Le processus de « *creatification*<sup>37</sup> » se déroule, selon les auteurs, en différentes étapes qui correspondent aux trois grandes phases du monomythe ou « voyage du héros » formalisées par Campbell, un auteur cité à plusieurs reprises dans l'ouvrage, dont l'œuvre a été synthétisée par Vogler (2007)<sup>38</sup>. Les trois grandes phases sont : la situation de départ, caractérisée par un état de crise (le monde ordinaire), le *Between* (milieu) ou voyage dans le monde extraordinaire, qui se conclut par la conquête d'un élixir ; le Retour au monde ordinaire et le partage de l'élixir. Les créatifs culturels présentent des trajectoires de vie non linéaires, des chapitres de vie différents, des moments de crise auxquels ont suivi des changements de métier, des divorces, des remariages... ils semblent avoir réalisé un ou plusieurs de ces voyages. Ces crises se révèlent à des points de départ possibles pour ce « voyage » dans le monde extraordinaire : le fait d'assister à une manifestation contre la police et ressentir de la colère, la première fois qu'on voit la planète terre de l'espace et que l'on prend conscience de sa fragilité, une catastrophe personnelle et intime (« *cancer, la mort d'un enfant, la perte d'un travail qu'on aimait* », *ibidem*, p. 43), toute prise de conscience soudaine en somme. Dans tous les cas, il s'agit d'un phénomène intérieur avant tout. Il peut y avoir rejet de la religion (aux États-Unis au moins), une perte de certitudes, qui génèrent une ouverture et l'incertitude, l'émergence d'un sens critique, et l'individu « culbute » (cf. Worms *et al.*, 2007, p. 83) dans le *Between*. Ensuite, le chemin est semé d'obstacles, venant de l'extérieur – marginalisation, barrage des codes sociaux, moqueries – et de l'intérieur – la peur. Parfois, il y a des départs en voyage (en itinérance... ?) dans le *Between*, comme celui de Sandra Mardigian qui est restée une année au Kenya après la mort de son fils, le divorce et la rencontre avec un autre homme, ce qui la poussera d'ailleurs à devenir bénévole pour une organisation non gouvernementale (Ray & Anderson, 2000, p. 52-54). Ou des initiations, comme celle de Laure Katz, une jeune adolescente qui

---

<sup>36</sup> Trad. : « Devenir un créatif culturel ».

<sup>37</sup> Néologisme emprunté à Florida (2012).

<sup>38</sup> Campbell (2004) avait identifié jusqu'à dix-sept étapes regroupées dans les trois composantes de l'unité nucléaire du mythe « séparation-initiation-retour », que l'on retrouve dans les rites de passage. Cette première version du monomythe a été simplifiée par Christopher Vogler (2007), formateur de scénaristes, en douze étapes, six pour chacun des deux mondes investis : ordinaire, extraordinaire.

pratique le chamanisme, poussée par ses parents (*ibidem*, pp. 280-285). Au retour, il y a un tri dans la situation de vie, avec l'abandon du matérialisme, un changement de travail en ligne avec ses valeurs, et plus de place pour les valeurs créatives mentionnées ci-dessus.

Ainsi, l'intérêt de ces deux ouvrages sur la créativité culturelle (Florida, Ray & Anderson) réside dans l'apport en termes de présupposés, composantes et résultat de la conduite projet. On voit que la dimension géographique (environnement créatif, mentors), culturelle (valeurs processuelles), individuelle (biographique notamment), et sociopolitique (contribution singulière) sont interconnectées. Elles peuvent faciliter la conduite créative de projet, fondée sur une démarche qui met en contact avec l'altérité, des ressources cognitives et comportementales alternatives et notamment corporelles, et se déployant dans un plan narratif qui correspond à celui du « voyage du héros ». Ce plan comporte une tension de départ, une exploration de solutions et enfin une résolution avec changement dans la situation de vie du porteur de projet.

Avant de poursuivre avec l'exploration de la démarche créative de conduite de projet, un point est proposé sur ce qu'on entend par créativité et les hypothèses sur ce qu'une démarche créative du projet d'itinérance pourrait être. Ce point est basé sur les premières ressources mobilisées jusqu'ici (cf. pp. 70-96). La créativité aurait des présupposés à la fois individuels et collectifs. Parmi les premiers, les traits de la personnalité créative comme la tolérance de l'ambiguïté, qui signifie être à l'aise en situation inconnue et incertaine, en situation de transition. La capacité à mobiliser d'autres intelligences que la logique analytique serait également clé. Ces premiers présupposés individuels seraient eux-mêmes facilités par une trajectoire de vie discontinue et une situation de vie asynchrone, un moment de crise personnelle qui enclenche un processus par étapes figuratives qui correspond au « voyage du héros » et qui seront finalement retenus pour notre hypothèse. D'autres présupposés, collectifs de la créativité, sont géographiques et culturels. Les présupposés géographiques correspondent à une diversité physique et culturelle de l'environnement de vie. Les présupposés culturels correspondent aux valeurs partagées par un groupe socio-culturel, les créatifs culturels, notamment les valeurs de l'écologie, de l'interculturalité et de développement personnel.

La démarche créative de conduite du projet d'itinérance pourrait bien être celle qui permet d'intégrer l'incertitude en vue de la réalisation singulière de soi, à portée sociale, car la créativité ne concerne pas que la sphère professionnelle ou artistique mais aussi, et avant tout, la sphère de la construction identitaire et du quotidien. La démarche créative se

déploierait concrètement en tant qu'alternance de divergence et convergence, d'intégration de l'altérité, bénéficiant de stimuli extérieurs, c'est-à-dire d'imprévu et toute autre forme d'incertitude et d'altérité. La motivation intrinsèque pour l'expérience jouerait un rôle, plus important que n'importe quelle récompense une fois le processus achevé, mais l'articulation avec le cours de la vie, l'objectif existentiel, et notamment lorsqu'il a une portée sociale, serait celui qui favoriserait le plus la créativité. Le lien s'opère ainsi avec la dimension collective, qu'elle provienne de l'environnement (physique, humain), et de différents événements.

Nous avons évoqué le concept de *flow* à propos de la motivation intrinsèque, mais ce concept renvoie aussi à la réalisation d'un objectif existentiel, notamment altruiste. Parce que ce concept est aussi utilisé par Ingold, un auteur qui sera mobilisé au prochain chapitre dédié à l'analyse de la démarche créative intégrative, nous allons l'approfondir ici. Nous allons montrer qu'il convoque plusieurs registres et dimensions de la connaissance et de l'action. Le concept de *flow* a été construit par Csikszentmihalyi (1990) en tenant compte d'une pluralité de registres de la connaissance et de l'action, ainsi qu'une diversité de dimensions de l'environnement comme condition de l'expérience du *flow*. Le *flow*, on l'a vu, se définit comme cette expérience où « *l'information qui arrive à la conscience est cohérent avec les objectifs et l'énergie psychique coule sans effort* » (*ibidem*, p. 39). L'auteur fait bien la différence entre l'expérience individuelle du *flow* et les conditions de cette expérience, les conditions qui permettent à cette énergie de couler. Pour atteindre l'état de *flow*, les deux sont nécessaires. Prises dans leur ensemble, elles mobilisent effectivement plusieurs registres et domaines de la connaissance et de l'action.

Déjà, avant tout, l'objectif qui est à la base de toute expérience de *flow* convoque le registre rationnel au sens strict, et notamment la raison par rapport à des valeurs. En effet, l'auteur montre que seuls des objectifs qui ne concernent pas en priorité les propres intérêts de l'individu favorisent le *flow*, des objectifs qui impliquent un « *intérêt pour le monde, un désir d'être activement en relation avec lui* » (*ibid.*, p. 93). L'individu qui expérimente le *flow* n'est pas narcissique, son attention est portée vers des objets extérieurs. Pour définir son objectif, l'individu qui expérimente le *flow* part toujours, selon l'auteur, d'une analyse détaillée de l'environnement à la recherche d'opportunités cachées d'action. Il établit donc son objectif, il reçoit le feedback, il réalise l'objectif et éventuellement se refixe un objectif plus complexe. L'environnement, dans toutes ses dimensions, est donc rien de moins qu'une source d'objectifs, qui sont le pilier de l'expérience du *flow*.

L'expérience individuelle du *flow* est caractérisée, selon l'auteur, par cinq éléments principaux. Deux, que nous présenterons en premier, convoquent la raison au sens strict ; trois, que nous présenterons ensuite, convoquent la raison élargie à une intelligence corporelle et émotionnelle. Les deux premiers sont une activité qui pose un défi car elle requiert des compétences spécifiques (la raison au sens strict permet de les acquérir) ; les objectifs sont clairement identifiés (raison au sens strict) et un feedback sur ses objectifs est disponible. Le premier des trois autres éléments est la fusion de l'attention et de l'activité, c'est-à-dire toute l'attention de l'individu est tournée vers l'activité qu'il accomplit, non pas vers des détails insignifiants ou la représentation de soi à travers l'activité. De plus, l'individu n'a pas peur d'échouer, il est confiant et il a donc contrôle de son action. Enfin, le temps est perçu à travers la profondeur et la richesse des activités qui se déroulent, non pas à travers une mesure quantitative : c'est un temps-rythme, ni durée ni intervalle.

Quant aux conditions de l'expérience individuelle du *flow*, certaines renvoient à une dimension culturelle et symbolique. Il s'agit des activités spécifiques qui permettent le *flow*, qui sont des activités physiques, professionnelles ou artistiques qui font partie d'un univers culturel ; du système de valeurs de l'individu, qui peut plus ou moins favoriser le *flow*, comme par exemple des valeurs individualisantes, promouvant la différenciation de ce que chacun peut apporter à la société ; des conditions environnementales, physiques et sociales, pas trop extrêmes, pas d'anomie ni d'aliénation ; le style éducatif des parents (que l'on peut rapprocher du style éducatif qui promeut la créativité).

Le corps est mobilisé dans l'expérience du *flow* tout simplement car, selon l'auteur, c'est le corps qui permet de faire des expériences. Cependant, il y a des activités physiques spécifiques dans lesquelles il est possible d'expérimenter le *flow*. Pendant ces activités, corps et esprit sont mobilisés en même temps, c'est l'énergie psychique qui est mobilisée. Il s'agit d'ordonner les sensations physiques produites par le mouvement, de cultiver des compétences et de prêter attention pendant la phase d'apprentissage. Les activités en question sont des activités de performance – les sports de type « olympique » –, rythmiques et harmonieuses comme la danse, copulatives (sexe), d'unification des différentes parties du corps et de l'individu avec un supra-système d'ordre spirituel comme le Yoga et les arts martiaux, mais aussi une vision entraînée, l'écoute de la musique, l'expérience gastronomique...

Comme déjà évoqué, le corps n'est pas le seul registre d'action convoqué dans l'expérience de *flow*. La pensée rationnelle l'est aussi, et non seulement pour élaborer un objectif, aussi pour trouver des solutions pour le réaliser. Le travail est aussi une activité qui

peut permettre d'expérimenter le *flow*, à condition qu'il ait des objectifs définis, altruistes, et que le travailleur reçoive un feedback sur ceux-ci.

Enfin, une intelligence relationnelle est mobilisée par le *flow*, qui consiste à « *ajuster les objectifs* » (*ibid.*, p. 177) des uns et des autres, en partant du couple, puis la famille, les amis, la communauté ou groupe d'appartenance. Dans ce cadre, les relations se caractérisent moins par une quête commune de réassurance, de renforcement du sentiment d'exister, d'affirmation identitaire, que par la réalisation d'objectifs communs et l'amélioration des conditions sociales : « *Une communauté devrait être jugée comme bonne non pas parce qu'elle est avancée sur le plan technologique, ou qu'elle nage dans les richesses matérielles ; elle est bonne si elle offre aux gens la possibilité de profiter d'un maximum d'aspects de leurs vies, tout en leur permettant de développer leur potentiel dans la poursuite de défis toujours plus grands* » (*ibid.*, p. 191). Pour cela, l'individu est prêt et conscient de ses propres objectifs, et parfois une phase de solitude est nécessaire pour y parvenir ; la solitude n'est pas forcément une situation négative ou antisociale, si elle permet à l'individu de forger en partie son projet de vie à partager avec d'autres par la suite.

Nous avons déjà évoqué le rôle que pourrait jouer le contact avec l'altérité dans la démarche créative. Il a été question d'une simple négociation avec celle-ci, à l'occasion d'une résolution de problèmes (créativité adaptative) ; et d'intégration systématique de celle-ci dans une posture de désir de transformation de soi (créativité intégrative qui va générer du nouveau à partir de l'intégration). Le rôle du corps, de l'intelligence corporelle, des sensations, de l'intuition, a aussi été mentionné. Il sera question dans les paragraphes qui suivent d'approfondir la différence entre démarche créative adaptative et intégrative et de les relier au rôle du corps à travers la figure de l'altérité corporelle. Nous mettrons de côté la notion d'intuition, qui se réfère à un usage performatif de l'imaginaire, et notamment des archétypes (cf. Runco, 2014, pp. 28-29, qui se réfère évidemment à Jung), de nature inconsciente et collective, car elle ne rentre pas dans le cadre de notre paradigme individuel, quand bien même élargi à des ressources cognitives et comportementales alternatives.

Le concept d'altérité va être approfondi dans un premier temps en soi (suite de la partie), mobilisant des ressources comme les différentes facettes de la notion d'altérité (Durand, 1992a ; Douville, 2012), le corps-autre (Rozenberg, 2011), le corps vivant (Andrieu, 2016). Dans un second temps (partie suivante) il sera mis en regard du concept d'identité. Il sera alors possible d'établir un lien entre logique créative de conduite de projet et processus d'individuation. Il y a au moins deux figures de l'altérité, qui pourraient renvoyer aux deux

démarches créatives possibles (adaptative, intégrative). Ces deux démarches ont été jusqu'ici définies sur la base du processus de divergence et convergence, et du résultat de ce processus (innovation incrémentale, de rupture), mais pas encore sur la base de la « matière à diverger ». L'altérité, qui est une matière à diverger pendant le processus créatif, qu'elle soit nature, objet, personne, événement..., pourrait être définie s'aidant d'un continuum allant d'un pôle altérité – différence à un pôle d'altérité-ombre. Le premier pôle renvoie à une opposition (cf. Douville, 2012, pp. 203-204) ou étrangeté (cf. Agier, 2013, p. 123) à confronter, à négocier, à laquelle s'adapter au mieux. Le deuxième pôle renvoie à un contrepoint, à l'inconscient, qui joue un rôle potentiellement constitutif (Durand, 1992a, pp. 329-332). On peut soit le fuir, soit le défier, soit l'intégrer. L'emblème de cette dernière figure de l'altérité chez Jung (cité par Durand, *ibidem*, p. 332) est l'opposition des sexes. Selon Durand, « *C'est autour de cette altérité constitutive du "je pense" jungien que gravite la notion centrale d'Auseinandersetzung, de la "confrontation" ou même de l'"affrontement" qui va constituer le processus de l'individualisation* » (*ibid.*, p. 332)<sup>39</sup> ; la psychanalyse lacanienne parle de « *grand A* » (Douville, 2012, pp. 203-204). Dans les paroles de Douville, cette altérité « *n'est pas qu'un miroir alors ou une image de ce que je ne suis pas mais une composante intime, un ferment de notre intimité* » (*ibid.*, p. 204).

Concernant la relation avec l'altérité-ombre, Durand mentionne deux mécanismes psychologiques, mis à jour par Jung, à l'œuvre dans le processus d'individuation et qui remettent en cause la supériorité de la logique linéaire de non contradiction : la synchronicité et l'épantodromie. La première permet « *la fusion de la temporalité individuelle et l'intemporalité de l'archétype* » (Durand, 1992a, p. 332), « *phénomène de clairvoyance et de télescopage des temps dans l'acte créateur* » (*ibidem*). L'épantodromie, de *enantios*, contraire et *dromos*, mouvement (*ibid.*) signifie que la psyché ne fait que compenser, réguler l'activité polaire du conscient et de l'inconscient.

Cependant, pour parvenir à intégrer l'altérité-ombre, il faut déjà pouvoir la détecter, la saisir. Dans le respect du chaînage bio-écologico-relationnel, la source d'altérité la plus proche de

---

<sup>39</sup> Individualisation et non pas individualisme, à entendre au sens d'individuation, terme qui lui est préféré dans la suite de l'ouvrage de Durand et qui est celui que Jung a employé dans toute son œuvre.

nous est celle de notre propre corps. Il s'agit de l'altérité du corps vivant (Andrieu, 2016), qui se manifeste spontanément, *via* le ressenti, des sensations, des symptômes, des gestes et mouvements involontaires, des réflexes. Ces ressentis sont constatés, observés, interprétés à la lumière de la situation actuelle et du cours de l'existence (cf. gnose transmoderne, intelligence corporelle). La démarche créative intégrative serait alors avant tout facilitée par l'intelligence corporelle. Ces ressentis peuvent être produits intérieurement, par le fonctionnement naturel corps ; ou bien ils sont produits au contact avec l'altérité de l'environnement : physique, matérielle, humaine, événementielle... Concernant l'altérité humaine, ces ressentis peuvent mettre en relation l'individu avec les autres, y compris les personnes qui ne partagent pas la même culture, les mêmes normes, codes, valeurs. En effet, les autres personnes ont toutes le même corps et éprouvent les mêmes ressentis.

Il y aurait un lien entre l'intelligence corporelle qui intègre l'altérité corporelle et l'éthique relationnelle. En effet, négocier avec la différence représentée, par exemple, par un habitant rencontré lors d'un voyage, qui manifeste des valeurs différentes des nôtres, relève de la morale, de ce que chacun entend par bien et par mal, et ne peut se conclure que par un compromis, fut-il gagnant-gagnant (cf. créativité adaptative). En revanche, intégrer cette différence, l'articuler à ce que jusqu'ici nous constituait, une fois compris ce qui, en elle, nous perturbe et l'ayant subsumé, relève de l'éthique relationnelle. Ce processus aboutit à une troisième voie, à la possibilité d'une histoire, d'une action commune. Intégrer l'altérité du corps dans son chaînage entre motricité, sensation, émotion, idée, et comportement, permet de dépasser le mécanisme de la projection idéalisante dans lequel le projet se situe, sauf exception, selon Boutinet (2012, p. 60). La projection est enclenchée par la logique rationnelle ou l'utilisation de l'imaginaire, qui est aussi une opération de l'esprit. D'ailleurs, Dussel, qui a conceptualisé la transmodernité comme éthique relationnelle qui comporte l'intégration de la raison de l'autre, a été profondément influencé par Levinas, et notamment par *Totalité et infini*. Cette lecture lui a permis de dépasser la phénoménologie ontologique de Heidegger, et d'embrasser la phénoménologie de la perception de Merleau-Ponty, qui est à la base de cette voie de recherche sur l'intelligence du corps. Ce qui intéresse ici c'est comprendre comment des êtres humains en situation de mouvement et de rencontre interculturelle parviennent à se comporter de manière éthique, et à acquérir des compétences éthiques, comment font-ils, pour reprendre une distinction propre à Rozenberg, à se comporter en « *épistémologues* » et non pas en « *axiologues* » (cf. *ibidem*, p. 208).

La dimension symbolique n'est pas exclue, elle est bien subsumée par cette démarche. Dans le sillage de Levinas, tel que creusé par Rozenberg (2011), qui a également été influencé par Varela, l'altérité-ombre siège aussi avant tout dans le corps, qu'il s'agit de réintégrer et réaligner à la psyché et à la culture dans le cadre d'une anthropologie bio-psycho-culturelle, qui « *détermine le corps comme médiation entre d'une part, le naturel et le culturel, et, d'autre part, l'individuel et le collectif* » (*ibid.*, p. 9), et pour qui l'individualité humaine est biopsychologique. La démarche créative intégrative dans l'itinérance se définit alors comme l'intégration de l'altérité-ombre, à partir du ressenti corporel, en soi ou en lien avec l'altérité environnementale : caractéristiques physiques, objets, autres personnes, tout événement... Cette altérité est porteuse d'un sens, dont la compréhension permet à l'individu d'évoluer en vue de sa réalisation et de la réalisation d'un objectif existentiel pouvant aller jusqu'à la génération d'un bien commun. La créativité intégrative est corporelle, éthique et générative.

Ainsi, la créativité intégrative dans un projet d'itinérance permettrait de donner force à l'enjeu existentiel de ce projet, qui peut avoir une répercussion sociale. Plus le domaine d'action du projet est élargi, à la fois en relation avec le corps, avec un environnement « marginalisant » (très différencié et différent de celui habituel de l'itinérant), et avec l'objectif existentiel de l'itinérant, plus la créativité pourrait œuvrer et donner lieu à un produit original et pertinent, et éthique. La transition identitaire qui caractérise les sociétés occidentales contemporaines serait moins une réponse à l'incapacité de faire de l'innovation de rupture comme soutient Boutinet (cf. 2012, pp. 372-374), qu'une phase d'assimilation de la créativité intégrative. Cette phase marquerait la sortie de l'idéalisme et du narcissisme des individus et des États-nations confrontés au métissage culturel. L'itinérance est une pratique qui faciliterait cette transition. Pour cela, il faut concevoir l'identité comme un processus et non pas comme une substance, et plus spécifiquement un processus narratif. Cela amène, au passage, à poursuivre la formalisation de l'hypothèse d'une autre composante de la conduite

créative de projet : le plan<sup>40</sup> (narratif figuratif donc). C'est ce que le prochain sous-chapitre se propose de faire.

### ***Le projet créatif d'itinérance comme processus narratif d'individuation***

Pour passer du concept de projet créatif au processus narratif d'individuation, trois mouvements sont proposés. Il s'agit d'abord d'appréhender l'identité comme un processus et non pas comme une substance. Ensuite, il faut rendre compte de la diversité des processus de construction identitaire possibles. Une modalité proprement créative et intégrative, car intégrant l'altérité, est repérée dans le processus d'individuation. Enfin, le processus de construction identitaire pourrait relever d'un registre narratif, et, dans ce cadre, le processus d'individuation pourrait s'inscrire dans un genre spécifique. Le processus d'individuation correspondrait au genre de l'épopée, car l'accent est mis sur l'intrigue et l'histoire s'inscrit dans une dimension sociétale (cf. *Dictionnaire de l'Académie Française*, 2016). Ce dernier mouvement permet de préciser la dernière composante de la conduite créative de projet, le plan narratif figuratif.

Amener l'identité d'une conception essentialiste vers une conception processuelle signifie l'affranchir de son sens premier, basé sur son étymologie (Kauffmann, 2010, pp. 15-17) (Dubar, 2007, pp. 11-14). Cette transition conceptuelle convoque la figure de l'altérité. Elle a déjà été réalisée, dans le cadre des paradigmes poststructuralistes, en sociologie de l'individu dans un premier temps, et en anthropologie de la mondialisation plus récemment. La conception processuelle de l'identité apparaît pour la première fois dans la psychologie sociale américaine et est théorisée par Mead dans *Self, Mind and Society* qui est publié en 1934 (cf. Kauffmann, 2010, pp. 32-41 ; Dubar, 2007, pp. 14-16). Le Soi, terme préféré à identité, serait le fruit d'interactions entre le Moi, qui perçoit et interprète les attitudes d'autrui, en en déduisant leur rôle, et le Je, qui est la réponse active du sujet à ces attitudes. L'identité est alors considérée comme un processus social qui présuppose une différenciation des instances : Je, Moi, Soi.

---

<sup>40</sup> Nous maintenons ce nom pour la composante qui se réfère aux étapes de la progression du projet, de l'émergence à la réalisation, car il renvoie à la dimension de convergence nécessaire à toute démarche créative ; l'adjectif narratif en révèle la différence avec les plans classiques du projet.

Une conception moins symbolique, plus existentielle de l'identité, apparaît en France avec Ehrenberg (*ibidem*, p. 19). Tout en considérant l'identité comme un processus, celui-ci est défini comme un processus de subjectivation finalisé à l'équilibre, la santé et le bonheur de l'individu. Dans ce cadre, la biographie de l'individu (les événements aussi bien que l'interprétation qu'en donne l'individu) devient un opérateur de l'identité. Selon Dubar, il y a des trajectoires biographiques typiques et des formes identitaires spécifiques (*ibid.*, pp. 20-24), qui évitent cependant l'écueil du substantialisme car il faut les considérer comme des « *outils cognitifs* », des « *modalités de changement* » (*ibid.*, p. 21). Cette approche donne lieu à des formes telle la forme statutaire qui accorde de l'importance au domaine professionnel et à l'organisation ; la forme réflexive, qui se réfère à un métier, à une profession ; la forme narrative, qui se réfère à une vision très individualiste du projet de vie ; la forme nominale, qui se réfère à des instances hors travail comme la religion par exemple. On reviendra sur la forme narrative de l'identité qui semble correspondre à celle qui met en œuvre un projet créatif.

Dans l'anthropologie contemporaine, une telle conception processuelle de l'identité se retrouve chez Agier (2013), qui a aussi étudié une pratique spatiale mobile : l'émigration. Son concept d'identité de frontière est issu d'une volonté de dépasser la vision essentialiste de l'identité, mais aussi d'aller outre une approche exclusivement individualiste de celle-ci. Certes, la vision essentialiste de l'identité s'impose dans l'opinion courante, comme chez tant d'auteurs contemporains, parmi eux aussi Dubar et la forme narrative donc. Il suffit de faire le constat de la fragilisation du monde, qui crée des interstices urbains, des économies informelles, des marges de l'État, des restes impensés de la théorie et des politiques de mise en ordre. Ces restes font l'objet d'un nouvel idéal de pouvoir et management, l'idéal de la gouvernance, un modèle « *hanté par l'exercice désordonné de la politique par un demos (le peuple politique) indifférencié, favorise les fragmentations et un dispositif de mondes étanches et de plus en plus réduits où s'exercent le contrôle et l'adhésion au système* » (*ibidem*, p. 6)<sup>41</sup>. Il s'agit d'un essentialisme identitaire, on assigne à chacun une identité

---

<sup>41</sup> La gouvernance telle qu'entendue par Agier correspond aux solutions adaptatives de projet innovant mentionnées plus haut : méthode agile, démarche collaborative, intelligence collective.

authentique et en même temps globale, basée à la limite extrême sur la race, « *qui nie l'égalité de l'autre en humanité et le fait taire* » (*ibid.*, p. 98). C'est un relativisme culturel que l'on pourrait appeler « passif », qui amène à l'enfermement sur soi et au communautarisme. Cependant, Agier évoque la possibilité d'une anthropologie du sujet en situation, qui se forme contre ses assignations identitaires, qui se forme une condition cosmopolite dans la frontière : « (...) *les lieux incertains, les temps incertains, les identités incertaines, ambiguës, incomplètes, optionnelles, les situations indéterminées, les situations d'entre-deux, les relations incertaines. Ce sont des rencontres et des expériences qui mettent en relation un ici et un ailleurs, un même et un autre, un fait "local" avec un contexte "global" (c'est-à-dire simplement quelqu'un ou quelque chose qui vient de "dehors")* » (*ibid.*, p. 7). L'identité de frontière s'applique à toutes les situations de frontière où se met en scène un rapport à l'autre (*a fortiori*, l'itinérance). La frontière est un lieu, un moment et une situation, « *où chacun fait sa propre expérience du monde et des autres* » (*ibid.*, p. 9). Ainsi, en situation, il ne peut s'agir que de relation avec l'altérité, qui devient altérité relative et relativisée, faisant émerger des singularités. La condition cosmopolite, et plus précisément ce que l'auteur appelle le processus de réduction de l'altérité, supposent à la fois une conscience « *pragmatique et situationnelle* » (*ibid.*, p. 97) où se fabrique la singularité, et une vision dénationalisée et dé-ethnalisée de la pensée de l'étranger, son degré d'étrangeté étant relatif en situation. C'est un relativisme culturel que l'on pourrait appeler « actif », qui amène à la création de tierces voies singulières, qui permettent de dépasser les communautarismes.

Cette vision traduit la portée éthique du processus de construction identitaire, qui permet de sortir de l'approche individualiste de la plupart des sociologies de l'individu, et d'embrasser l'approche de l'individuation. Ainsi, la conception processuelle de l'identité renvoie à la fois à la démarche-projet créative d'intégration de l'altérité, et à la dimension éthique convoquée par cette approche de l'autre, qui amène à le considérer avant tout comme un être humain avec lequel il est possible de créer une histoire commune. Reste à savoir si ce processus identitaire créatif est le seul possible en situation de frontière, ou plus généralement en situation de contact avec l'autre (y compris en itinérance), ou si des processus non ou moins créatifs, individualistes par exemple, subsistent. En d'autres termes, un environnement « marginalisant » suffit-il pour déclencher une démarche créative, ou d'autres présupposés, peut-être culturels ou individuels, sont aussi nécessaires ?

Pour parvenir à identifier tous les processus identitaires qui pourraient être à l'œuvre en situation d'itinérance, nous allons, d'une part, aborder les différents processus de

construction identitaire formalisés par les sociologues de l'individu ; et, d'autre part, les mettre à l'épreuve du terrain. La première étape fait l'objet de la suite de cette partie ; la seconde, de la prochaine partie de la thèse. Les processus de construction identitaire en question sont quatre : la socialisation, la subjectivation avec ses deux variantes l'assujettissement et le souci de soi, l'individualisation, et l'individuation. Cette dernière est la seule qui semble correspondre à un processus créatif intégratif de construction identitaire, car toute l'altérité environnementale est prise en considération. Pour parvenir à la conceptualiser, nous suivrons l'argumentation d'Agier (2013) et d'un sociologue de l'individu, Martuccelli ; et concluons avec la réflexion très inspirée et inspirante de Durand sur la base de l'œuvre de Jung.

Pour bâtir son anthropologie de l'émergence du sujet en situation de frontière, Agier propose un détour par les concepts de personne et individu (en ethnologie et sociologie), de subjectivation et sujet (en anthropologie et en philosophie). Parmi les théories de la personne, l'africanisme voit dans cette notion ce qui relie chaque être à une culture, à un lieu, et à une structure sociale. Pour Mauss, il s'agit d'une incorporation de normes et valeurs morales et sociales (individu dans sa dimension sociétale, cf. socialisation). C'est une personne transparente à la totalité. Il n'y a pas ici la dimension relationnelle de l'identité individuelle, « *la nécessité intrinsèque d'une altérité pour construire toute représentation de soi* » (*ibidem*, p. 181).

Lorsqu'il y a eu la fuite dans les villes suite à la décolonisation en Afrique, il a fallu se poser la question de l'individualisation et de ses effets. Qu'est donc l'individu produit par ce processus ? Il peut s'agir de l'hyper-individu ou individu par excès, qui se construit seul et est obligé de savoir se vendre comme un produit au lieu de « *vivre sa vie pour la conter* » (l'auteur cite Gabriel Garcia Marquez p. 183). Ceux qui n'y arrivent pas sont les individus par défaut. C'est dans cette dialectique que s'inscrit également l'œuvre des sociologues Kauffmann, Ehrenberg et Le Breton. Ces auteurs ont formalisé d'une part l'« invention de soi » (Kauffmann, 2010), d'autre part, la « fatigue d'être soi » (Ehrenberg, 1998) et la « blancheur » (Le Breton, 2015).

Quelle notion évoquer après la personne (socialisation) et l'individu (individualisation) ? Le concept du sujet a été utilisé en philosophie politique pour parler du rapport au pouvoir et de la capacité d'agir. La subjectivation signifie soit assujettissement, par la société de contrôle et par soi (Agier cite Foucault et la lecture qu'en fait Mathieu Potte-Bonneville, cf. Agier, 2013, p. 186) ; soit une résistance intime, cultiver le souci de soi dans le

monde privé (encore Foucault). Le travers du concept du sujet c'est qu'il ne couvre pas la sphère relationnelle et l'épreuve de l'altérité. Alors que cette dimension relationnelle est précisément ce qu'étudie l'anthropologie du sujet émergent et qu'observe l'approche situationnelle.

La troisième figure possible, le sujet en situation, renvoie non pas à une présumée « *vérité identitaire* » (*ibid.*, p. 190), mais aux médiations entre assignations identitaires et émancipation. En cela, c'est un tiers-concept. Il devient ainsi possible de décrire un agir ou une politique du sujet dans la situation, entendue « *comme un moment dans un processus social et comme le lieu d'une rencontre entre une pluralité de processus personnels et ce moment commun* » (*ibid.*, p. 192). C'est dans les notions centrales de médiation et enchevêtrement de dimension individuelle et sociale que se niche, selon nous, la créativité du sujet émancipé individuellement de ce processus. C'est ce que Martuccelli, co-auteur, avec de Singly, de « *Les sociologies de l'individu* » (Martuccelli & de Singly, 2009) appelle la voie de l'individuation. Il la distingue davantage de celle de subjectivation que ne le fait Agier, permet d'approfondir ce qui est entendu par « dimension sociale » dans ce processus. En effet, selon cet auteur, la voie de l'individuation englobe les facteurs institutionnels et d'autres facteurs structurels, et se produit « *à l'intersection d'une dimension diachronique et synchronique* » (Martuccelli, 2009, p. 23). L'Histoire est en relation avec les individus *via* des significations particulières, il y a une « *relation sui generis entre l'histoire de la société et la biographie de l'individu* » (*ibidem*, p. 9), une inscription concrète des processus sociaux dans l'existence des individus lors d'épreuves personnelles. Ainsi, la « dimension sociale » comprend explicitement une dimension événementielle (biographique et historique, donc non exclusivement individuelle). Cette voie émerge maintenant, à un moment où la singularisation des trajectoires est encore plus forte, et où la différenciation sociale devient extrêmement complexe. Pour Durand (1992), le processus d'individuation « *rebondit d'accords synchroniques en tensions énantiodromiques* » (*ibidem*, p. 333), les deux mécanismes psychologiques de l'affrontement de l'altérité-ombre étudiés par Jung, qui conduisent au Soi comme « *totalisation, l'harmonie suprême* » (*ibid.*), intégration.

La voie de l'individuation se distingue ainsi de celle de la socialisation, qui est selon Martuccelli (2005, p. 2) un processus de fabrication sociale et psychologique où « *les individus se construisent, sinon toujours en reflet, au moins en étroite relation avec les structures sociales : valeurs d'une culture, normes de conduite, institutions, clivages sociaux, classes, styles familiaux* », et où les actions et expériences de ce qui est appelé la personne ou

le personnage social sont explicables sur la base de sa position sociale. La voie de l'individuation se distingue également de celle de la subjectivation, qui se définit dans le conflit, la passivité ou le retrait, par rapport à une dimension sociale restreinte (institutionnelle) ; et qui exclut que « *les individus puissent créer, librement et de manière autonome, leur "existence"* » (*ibidem*, p. 8) et donc s'émanciper. La voie de l'individuation se distingue également de celle l'individualisation, ou individualisme, qui est une émancipation individuelle qui se construit en opposition aux institutions, alors que l'individuation, comme déjà évoqué, « *désigne un processus plus large puisque bien d'autres facteurs structurels, et non le seul travail des institutions au sens fort du terme, sont pris en compte* » (*ibid.*, pp. 22-23).

Ce frottement, voire cet affrontement de l'altérité en situation de frontière que constituerait le projet d'itinérance, processus de construction identitaire potentiellement d'individuation, renvoie aux mécanismes narratifs. Par là, il renvoie au concept d'identité narrative et éthique conceptualisé par Ricœur et transféré dans le domaine des sciences humaines et sociales par Michel (2003). Ce concept permet de situer la forme narrative de l'identité ailleurs que dans le seul individualisme. Après avoir rapidement esquissé la genèse de ce concept, Michel met à jour les obstacles qui pèsent sur son application directe aux sciences humaines et sociales. Enfin, il reformule le concept, pour qu'il puisse être utilisé dans les recherches de terrain. Ricœur souhaite dégager une « permanence de soi-même », conscient des discontinuités de l'identité personnelle mise en lumière notamment par Hume, sans se reposer sur la conception métaphysique de l'âme développée par Descartes.

Ricœur repère ainsi trois modalités de cette « permanence de soi-même », qui correspondent à autant de composantes de l'identité personnelle. Il s'agit de : l'identité-idem ou caractère ; l'identité-ipse ou maintien de soi (maintien de la parole donnée à autrui) ; enfin, l'identité-narrative en tant que capacité de la personne de mettre en récit de manière concordante les événements de son existence. Cette capacité ne se développe qu'en fréquentant des récits d'histoire ou de fiction, sur le modèle de la mise en intrigue d'Aristote. « *Tel est le pari ricœurien : réussir à donner sens jusqu'au moindre événement de l'existence, jusqu'à pouvoir "transformer le hasard en destin"* » (*ibidem*).

C'est sur le choix du genre qui inspire la mise en récit de son existence et, par là, le processus de construction identitaire qu'ont porté les premières critiques au concept d'identité narrative de Ricœur. En effet, depuis le XIXe siècle, le *muthos* aristotélicien a été remplacé par le roman dit d'apprentissage, avec la prédominance du caractère des personnages sur

l'intrigue. Ensuite, au XX<sup>e</sup> siècle apparaît le roman dit du flux de conscience avec l'exploration des abîmes de la conscience au détriment d'une personnalité inachevée, impossible à décrire par le langage. Enfin, dans le Nouveau Roman, les personnages eux-mêmes disparaissent. Cependant, pour Ricœur, c'est bien le genre aristotélicien qui inspire la mise en récit. D'une part, il fait le constat que l'on peut toujours retrouver une intrigue dans ces courants littéraires. D'autre part, il adopte une posture normative et invoque la finalité éthique et politique de l'identité construite sur la base de ce genre. Il se demande : « *Lorsque ne règne, en effet, que de la "discordance", comment se constituer comme sujet, reconnaître autrui, vivre avec les autres ? Que faire de la responsabilité morale, juridique, politique, si le sujet n'est qu'un "néant narratif" ?* » (*ibid.*) Pour Ricœur, le risque à abandonner le genre aristotélicien serait celui du conflit, avec la perte d'un sens commun et la dissolution du vivre-ensemble. « *La Bible est la grandiose intrigue de l'histoire du monde, et chaque intrigue littéraire est une sorte de miniature de la grande intrigue qui joint l'Apocalypse à la Genèse. Ainsi le mythe eschatologique et le muthos aristotélicien se rejoignent-ils dans leur manière de lier un commencement à une fin et de proposer à l'imagination le triomphe de la concordance sur la discordance.* » (*ibid.*). Ainsi, le modèle narratif de Ricœur est plus proche d'une éthique que d'une théorie narrative.

La dimension éthique du modèle narratif de Ricœur, fondée sur le seul genre aristotélicien et le seul langage verbal a pu sembler réductrice à Michel. L'auteur propose, dans la lignée de Carr, de s'en défaire et de concevoir une multiplicité de voies de construction des identités narratives, en désaccord donc avec Ricœur. De plus, Michel conçoit que les récits doivent inclure aussi des objets, et surtout, utiliser d'autres registres discursifs comme le langage corporel. Enfin, le « mutisme narratif » peut aussi être considéré comme un genre, quand on est dans l'impossibilité ou le refus de se raconter. De cette manière, « *la mise en récit est le problème par excellence de la construction des identités individuelles et collectives* », pas le « récit bien fait », structuré selon des règles paradigmatiques.

La question qui se pose est alors la suivante : les différents processus de construction identitaire correspondraient-ils non seulement à des démarches-projet différentes, mais aussi à des genres narratifs différents ? Quelles conséquences pour la composante du plan de l'itinérance qui, on l'a vu, relèverait du genre narratif de l'épopée et est en quelque sorte son scénario ? Ce plan serait alors un plan narratif figuratif qui se distinguerait d'autres plans narratifs, qui correspondraient aux autres formes de projet. Le plan moderne serait figuratif mais abstrait (cf. le schéma des actants de Greimas) et correspondrait au plan décrit par

Boutinet, linéaire, à la temporalité mesurée et d'anticipation, et à un processus de construction identitaire de l'ordre de la socialisation ou de la subjectivation. Le plan postmoderne serait celui du flux de conscience, fragmenté en plusieurs boucles itératives, et au processus d'individualisation. Le plan transmoderne narratif figuratif serait celui de l'épopée, du genre aristotélicien, sinueux, porté par une temporalité qualitative et profonde, et au processus d'individuation.

### **Conclusions : un projet existentiel fondé sur la démarche-projet créative intégrative**

Ainsi, lorsqu'on tire le fil de l'altérité, lui-même dérivé de l'incertitude qu'il faut gérer pendant l'itinérance, on peut faire l'hypothèse de trois modalités de conduite de projet d'itinérance, qui s'appuient sur trois démarches différentes. La dénomination de démarche est préférée à logique, en raison du rôle central pressenti pour le corps, le mot démarche renvoyant à la marche, au mouvement du corps. Ces démarches sont construites sur le rapport à l'altérité (niée, différence, ombre) et les ressources cognitives et comportementales utilisées à son contact pour réaliser un objectif. La première démarche est non créative et instrumentale, n'entre pas en contact avec l'altérité, fait appel uniquement à la logique analytique, et réalise un but extrinsèque matériel (arriver à destination). La deuxième démarche est créative adaptative, négocie avec l'altérité - différence, fait appel à la logique analytique mais aussi à l'association d'idées et à l'imaginaire (projection), et réalise un objectif intrinsèque à la pratique (récréatif et/ou culturel). La troisième démarche créative intégrative intègre l'altérité-ombre, mobilise l'intelligence corporelle et émotionnelle dans la relation avec l'environnement (sublimation), met en relation la dimension corporelle, symbolique, et événementielle, et réalise un objectif existentiel.

Ces trois modalités pourraient être mises en relation avec les trois formes culturelles moderne, postmoderne et transmoderne et dessinent un domaine de tous les types de conduite possible et, plus précisément, de toutes les démarches – projet possibles. En effet, on a vu que les différents types de projet peuvent être distincts sur la base de la nature de l'objectif principal : but moderne extrinsèque matériel, objectif postmoderne intrinsèque fragmenté en tâches devant répondre à des besoins subjectifs, objectif transmoderne extrinsèque existentiel. Ces trois démarches renvoient aussi à des temporalités différentes : surtout anticipation (moderne et postmoderne), aussi profondeur (transmoderne). Enfin, elles seraient facilitées par des plans différents : narratif abstrait moderne ; roman de flux de conscience postmoderne ; narratif figuratif (épopée) transmoderne.

Ce qui amène à un **premier ordre de questions sur la dimension existentielle, sa présence dans tous les projets d'itinérance, sa nature – ontologique, projectuelle ; processus d'individuation, socialisation, subjectivation, individualisation.**

Plus précisément, appréhendée en tant que méthode, l'itinérance se prête tout particulièrement à une analyse de son projet. Le projet a été étudié, en sciences humaines et sociales, du point de vue à la fois de sa temporalité et de ses composantes : temporalité d'anticipation, composantes du but ou objectif, plan pour y parvenir. Le projet moderne a respecté cette démarche linéaire et volontariste, qui gomme toute incertitude, démarche anti-métisse, moniste ; le projet postmoderne a fragmenté l'objectif en plusieurs objectifs intrinsèques, ainsi que la linéarité (en boucles itératives), au risque de perdre du vue son objectif, aboutissant à des compromis (méthode agile). Le projet transmoderne d'itinérance, qui pourrait représenter l'itinérance contemporaine, repose avant tout sur un sens global qui va au-delà de l'objectif intrinsèque, au-delà la sphère d'action du projet, et investit la dimension existentielle (et, par là, sociale). Au lieu de suivre une démarche volontariste basée sur une temporalité d'anticipation, le projet transmoderne serait basée sur une temporalité de qualitative et profonde, et procéderait par intégration de l'incertitude, et donc de l'altérité, à commencer par celle du corps, véritable soubassement de démarche, en vue de fabriquer un sens à la fois singulier et pertinent du projet de vie. Et, ce, à l'aide d'un plan dont les étapes sont autant de creusets qui permettent d'accumuler le sens dans un tout cohérent, et non pas des indicateurs chronologiques de réalisation d'un objectif préfixé : un plan narratif figuratif, plus précisément, celui du cycle de l'épopée (genre narratif qui comporte une dimension sociétale). Sur la base de la définition de la créativité individuelle et culturelle, et notamment sa démarche, ce projet peut être considéré comme créatif. Cependant, pour être précis, il y a deux sortes de créativité : une créativité intégrative qui intègre véritablement l'altérité, en en faisant un élément constitutif, de transformation et réalisation de son identité, et une créativité adaptative qui négocie avec l'altérité, qui apporte dès lors un enrichissement dans la différence sans transformer l'identité ni la réaliser pleinement. Cette dernière créativité serait à l'œuvre dans le projet postmoderne. Il s'agira, dans la suite de la thèse, de vérifier l'hypothèse d'un projet d'itinérance transmoderne créatif intégratif, de relever tout phénomène, comportement et attitude relevant d'une démarche d'intégration de l'altérité.

**Le deuxième ordre de questions soulevées concerne la créativité du projet d'itinérance. Ces questions concernent les présupposés, composantes, concepts clés liés à la démarche-projet, et résultats du projet d'itinérance.**

Concernant les présupposés, le questionnaire porte sur les présupposés géographiques – l'environnement de vie et du projet, les mentors de vie ; culturels – les valeurs créatives « processuelles » et notamment l'écologie, le développement personnel, l'interculturalité ; individuels – traits de personnalité, et notamment tolérance de l'ambiguïté ; la trajectoire de vie et la situation de vie.

Concernant les composantes, le questionnaire porte sur l'ensemble des composantes, leur nature et les liens entre elles ; plus particulièrement le rôle de la démarche-projet au sein de ces composantes ; la diversité de démarche-projet, leur créativité ; la diversité des objectifs : but matériel, objectif intrinsèque récréatif ou culturel, objectif existentiel ; et la conscience de l'objectif existentiel : absente, en émergence tout au long du projet, présente dès le début.

Concernant les concepts clés liés à la démarche-projet, le questionnaire porte sur le fonctionnement de la créativité corporelle et les liens avec l'éthique relationnelle.

Enfin, concernant les résultats du projet d'itinérance, le questionnaire porte sur la génération d'un nouveau bien commun de la part des itinérants : sa présence chez tous les itinérants, sa nature.

**Un troisième ordre de questions est sociologique et rejoint celui qui a été formulé dans l'Introduction. Il concerne la mise en relation de la dimension existentielle et créative du projet d'itinérance avec la transmodernité :** manifestation dans tous les projets d'itinérance – ou existence de projets modernes et postmodernes d'itinérance ; nature de cette transmodernité – culturelle, politique.

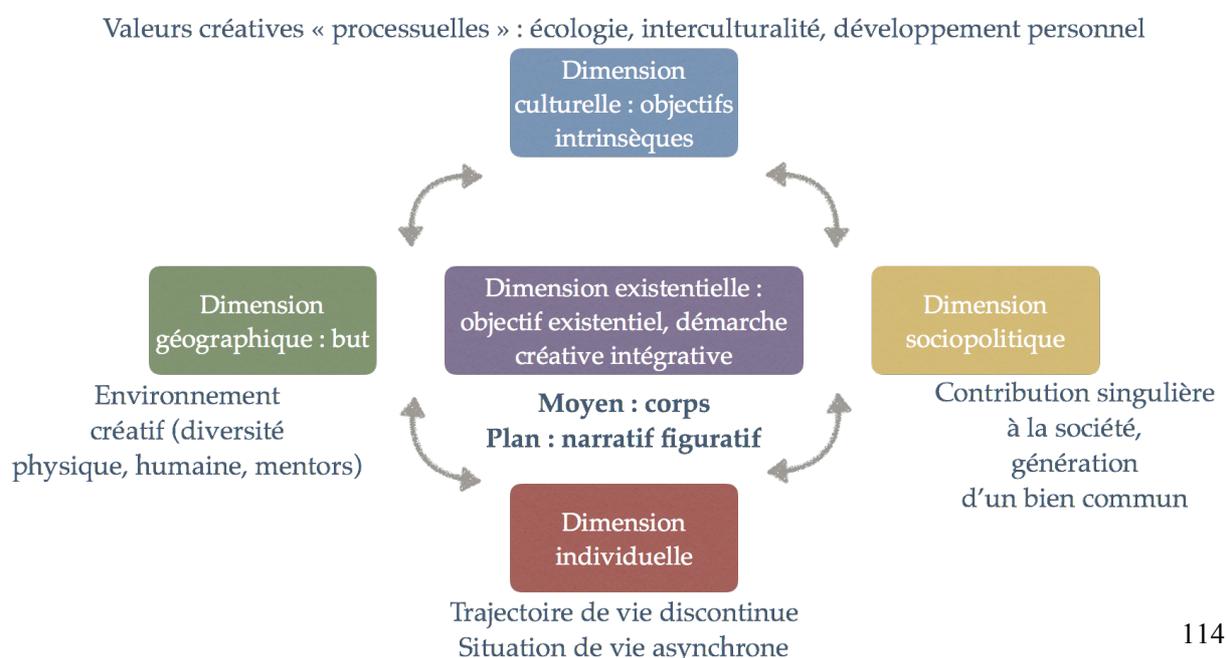
### **FIG. 3 : L'hypothèse du projet transmoderne : de l'itération à l'itinérance**

Le schéma ci-dessous visualise l'hypothèse du projet transmoderne dans ses présupposés, composantes et résultats. L'examen des notions et concepts liés à la conduite de projet dans l'itinérance a abouti à la notion centrale de celle-ci, la démarche créative intégrative. Celle-ci consiste à intégrer l'altérité-ombre, en commençant par celle qui provient du corps puis environnementale : matérielle, physique, humaine, et, ultimement, la dimension événementielle. Elle procède par divergence avec cette altérité et par convergence par rapport à l'objectif qui s'en trouve ainsi modifié. Mais, à la différence du projet postmoderne, il ne s'agit pas d'une itération, d'une boucle itérative ; il s'agit, justement, d'une itinérance, de strates de couches successives, de superpositions... sur la même ligne, qui peut être sinieuse mais qui ne revient pas en arrière.

Eu égard aux autres êtres humains, cette dimension consiste non pas en une éthique délibérative, basée sur l'opposition des points de vue, qui peut procéder par des phases où on défait ce qui était fait, jusqu'à ce qu'on trouve un compromis. Elle consiste en une éthique relationnelle qui est branchée sur la potentielle continuité entre deux points de vue, entre deux raisons.

Cette démarche est évidemment aussi finalisée à la réalisation d'un but, d'un ou plusieurs objectifs récréatifs et culturels (objectifs intrinsèques) plus ou moins conscients, et, *in fine*, à réaliser un projet de vie qui a une portée sociale : un résultats dans le domaine sociopolitique, la contribution singulière de l'itinérant à la société, la génération d'un nouveau bien commun. Ce serait justement cette ouverture à un domaine extrinsèque de la pratique qui favoriserait la créativité intégrative.

Cette démarche s'accomplit dans le cadre d'un plan en trois grandes phases, typique de l'épopée, renvoyant respectivement à la situation de départ avec une crise personnelle ; au voyage proprement dit, c'est-à-dire la réalisation de l'itinéraire (avec son lot d'altérité) et la conquête d'un élixir ; et enfin au retour et remplacement dans la société avec partage de l'élixir. Des présupposés facilitent la créativité intégrative et relèvent de la dimension géographique, culturelle et individuelle : environnement créatif (diversité physique et humaine, présence de mentors) ; valeurs créatives « processuelles » : écologie, interculturalité, développement personnel ; trajectoire de vie discontinue et situation de vie asynchrone (elles-mêmes favorisant les traits de la personnalité créative, que nous laissons de côté après les avoir évoqués plus haut, en raison de leur nature structurelle et de leur appartenance à un domaine disciplinaire éloigné de celui de la thèse, la psychologie).



## CHAPITRE 2 L'HABITATION CREATIVE DE L'ITINERANCE

### Introduction

Ce chapitre se propose d'étayer la composante centrale de l'hypothèse de projet transmoderne d'itinérance, à savoir la démarche-projet créative intégrative. Celle-ci correspond à une relation spécifique entre le pratiquant et l'environnement (de vie, d'itinérance). Pour ce faire, après avoir choisi le cadre paradigmatique, nous nous aiderons du concept géographique de l'habitabilité, et des liens que les chercheurs ont pu faire entre ce concept et la mobilité, le rôle du corps, la dimension éthique relationnelle au sens large. Cette dernière entendue au sens de relation spécifique aux autres, mais aussi à l'environnement physique et matériel, qui peut amener à la génération d'un nouveau bien commun. Cela nous permettra de qualifier davantage l'environnement créatif, qui a été défini par le géographe-économiste Florida (2012) comme la diversité physique et, surtout, humaine. Celle-ci constitue une matière à diverger pour l'individu, et une source de mentors. Cela nous permettra aussi de qualifier davantage le rôle du corps, déjà présenté par Florida comme un « convertisseur » de stimuli et ressenti corporel en pensées, idées et actions, et ses liens avec l'éthique relationnelle. Enfin, nous établirons un lien entre habitabilité, créativité et capacité.

Par quel paradigme aborder la démarche créative intégrative ? En tant que démarche individuelle, dans le cadre d'un projet existentiel, le paradigme individuel semble le plus apte à la saisir, à l'analyser, à la comprendre. Cependant, ce paradigme ne considère que la raison instrumentale ou par rapport à des valeurs, et ne couvre pas la totalité des registres et dimensions mobilisés par la créativité intégrative. Celle-ci renvoie, on le rappelle, à une intégration de toute source d'altérité, en partant de celle incarnée par le corps propre, jusqu'à toute source environnementale (physique, matérielle, humaine, événementielle...). Dans le cadre d'une approche (pleinement) consciente de l'action, plusieurs registres de la connaissance et de l'action sont alors convoqués : corporel, émotionnel, symbolique... Un élargissement de ce que l'on entend par raison se rend alors nécessaire, et nous nous baserons sur le concept de raison chez Dussel pour l'élaborer.

Par raison, en suivant Weber (1971), on entend un argument, qui peut être instrumental, ou une valeur, et en tant que tel, communicable à l'autre par le langage dans sa logique analytique. Nous souhaitons néanmoins élargir la raison au domaine réel de l'action et de l'histoire personnelle, comme l'a fait Dussel dans son éthique dans le cadre d'une

philosophie de la libération. Pour cela, il nous faut passer d'une conception exclusivement communicationnelle de l'agir (Habermas, Apel) à une conception relationnelle et performative (Dussel donc, et Joas). Cela implique concrètement de tenir compte, dans l'interprétation de l'agir individuel des itinérants et de leurs échanges avec l'environnement, bien entendu de leurs raisons instrumentales (maintenir une performance optimale du corps, par exemple) et culturelles (considérer l'aspect écologique de leurs actions, par exemple). Mais aussi, de tenir compte de leur rapport au corps et de leur rapport aux autres, et à l'environnement en général. Pour le rapport au corps, il s'agit de tenir compte de toutes les manifestations physiques de celui-ci, agréables ou désagréables, ainsi qu'aux conséquences sur le plan émotionnel. S'agit-il d'un corps « réceptacle », passif, ludique, hédoniste, irrationnel, séparé de la cognition et de l'intention, ces dernières réservées à la logique analytique et au langage ? Ou d'un corps qui produit de l'intention, contribue à l'interprétation de la situation, au processus de décision, au passage à l'action ? Pour le rapport aux autres et à l'environnement, il s'agit de tenir compte des liens singuliers qui sont créés entre leur propre trajectoire de vie, leur projet de vie, en somme tout ce qui fait d'eux une « personne » avec une dignité propre, et une singularité propre, et les autres personnes rencontrées avec leur dignité et leur singularité, tout ce qui arrive, l'histoire représentée dans des lieux spécifiques traversés et qui a conditionné ces autres personnes.

Or, quelle est la conception du corps dans le paradigme individuel ? Comment l'élargir à une rationalité qui puisse participer du processus d'interprétation de la situation et de passage à l'action ? Est-ce que nous pouvons emprunter des concepts au paradigme du sensible, qui s'est penché sur les différentes figures et rôles du corps dans l'action, y compris dans les pratiques récréatives ? Dans les paradigmes individuel et sensible, le corps a pu être considéré comme un outil au service d'une performance, ou bien comme un moyen d'expression individuelle ou collective. Selon Parlebas (1986) et Collard (2002), qui s'inscrivent dans le paradigme individuel, l'esprit contrôle toujours l'action dans l'espace, et donc le corps. Et, ce, *via* soit l'acquisition d'habiletés spécifiques, soit la ruse. Toujours dans le cadre d'un paradigme individuel, la pratique sportive a pu être appréhendée en tant que lieu où se réalise l'impératif social contemporain de la libération du potentiel personnel, et de la performance comme voie vers l'épanouissement et le bonheur (Ehrenberg, 1991). Cet impératif générerait, auprès de certains individus, une angoisse, et les amènerait à la dépression. Selon Corneloup (2004a), la logique pratique, et notamment le contact singulier avec la nature, participe du processus d'ancrage à une pratique sportive.

Dans le paradigme du sensible, du quotidien et de l'imaginaire, le corps est considéré comme un gisement d'imaginaire *via* les divers réflexes physiologiques (Durand, 1992b ; Corneloup, 1994). En effet, les réflexes posturaux renvoient aux structures schizomorphes de l'imaginaire et aux archétypes de la distinction et de l'ascension ; les réflexes digestifs renvoient aux structures mystiques, et aux archétypes de la fusion et de la descente ; les réflexes copulatifs renvoient aux structures synthétiques et aux archétypes de la relation et du développement. Ce gisement d'imaginaire peut être activé *via* le partage de pratiques du corps (De Leseleuc, 2000 ; Corneloup, 1991), qui construisent une forme culturelle locale. D'autres courants de ce même paradigme considèrent le corps comme un moyen d'éprouver du plaisir, volontiers dans l'excès, dans le vertige (Andrieu, 2014 ; De Leseleuc, 2000 ; Le Breton, 2002 ; Sirost, 2005) ; ou dans une intimité plus retenue, avec une dimension sensorielle et émotionnelle forte, une poétique et une esthétique (Corneloup, 2016, pp. 280-293), toujours en relation avec une dimension culturelle.

Pour parvenir à envisager le corps aussi comme moyen de connaissance et moteur de l'action, il nous faudra faire un pas de côté par rapport à ces approches du corps. Ce pas de côté consiste à prendre conscience de l'« *erreur de Descartes* » (Damasio, 2010), à réparer la brèche ouverte par Descartes entre corps et esprit, ce dernier étant considéré par lui comme étant supérieur et antérieur au premier, et à appréhender l'individu comme un être unifié dans l'action. Des ressources existent déjà en géographie et sociologie des pratiques sportives et récréatives, provenant entre autres du paradigme du sensible. Il s'agit notamment des études sur la sensibilité à la nature (Falaix, 2014 ; Niel & Sirost, 2008 ; Griffet, 2010), qui produit une infra-connaissance du milieu de pratique et non plus seulement une expression et une connaissance de soi (corps sensoriel). Il s'agit aussi de l'écologie corporelle proprement dite (Andrieu & Sirost, 2014 ; Andrieu, 2016), qui fait émerger un savoir non pas *sur*, mais *du* corps relatif aux autres et au monde qui entoure le pratiquant (corps écologique). C'est une approche qui a pu être approfondie en dehors de ce paradigme, en sciences de l'éducation par les tenants du paradigme du Sensible (Bois & Austry, 2007), et que l'on retrouve dans le concept de maillage créatif d'Ingold (2010), dans le cadre de son écologie relationnelle. Cette approche est étayée par un corpus de recherche en neurosciences autour de la cognition située et incarnée, mobilisé notamment par Andrieu, et qui ont été initiées par Damasio (2010) et Varela (Varela, Thompson, & Rosch, 1996).

Pour parvenir à approcher la dimension symbolique dans sa singularité, il suffira de réactiver la sociologie de l'individu de Martuccelli (2009), déjà cité au chapitre précédent, et

notamment la voie de l'individuation envisagée par cet auteur. Celle-ci permet en effet de considérer la dimension symbolique non pas uniquement comme système de valeurs et traduction d'archétypes qui mobilisent l'imaginaire collectif et contribuent à fabriquer une culture, mais aussi dans sa singularité individuelle comme tout événement, rencontre, élément historique et patrimonial (naturel culturel...) qui peut être mis en relation avec une biographie individuelle, une histoire personnelle, une trajectoire de vie, et contribue à construire un projet de vie. On rejoint évidemment par là la conception de la voie d'individuation de Jung, pour qui le soi, qui se réalise dans le processus d'individuation « dans tout ce qu'il a de plus personnel et de plus rebelle à toute comparaison » (Jung, 1973, p. 455), « *comprend infiniment plus qu'un simple moi. L'individuation n'exclut pas l'univers, elle l'inclut* » (*ibidem*, pp. 457-458).

Dans ce cadre, la relation à l'autre ne serait pas seulement réglée par des codes socioculturels, il y aurait une composante singulière, d'enchevêtrement de trajectoires et projets de vie. La relation serait nourrie par la raison au sens strict, communicable, qui procède par une logique analytique, qu'elle soit instrumentale ou guidée par des valeurs. Mais la relation serait aussi nourrie par la raison élargie à l'état corporel et émotionnel et à ce qu'il permet de comprendre de l'autre, et à la dimension symbolique singulière de l'environnement. Ces deux dernières raisons procèdent par association et par analogie. Quel concept sociologique de la relation sociale pourrait étayer cette hypothèse d'une relation à l'autre élargie au-delà des limites du communicable (verbalement), de la raison au sens strict ? Le but de ces relations n'est pas avant tout de s'inscrire dans le cadre d'associations ou réseaux (sociabilité au sens auquel se réfèrent Corneloup *et al.*, 2014), ou d'adhérer à des groupes ou institutions (socialisation), et ainsi façonner une identité. Il s'agirait plutôt de relations interindividuelles spontanées, sans objectif intrinsèque, non liées à un intérêt personnel. Des relations de sociabilité au sens de Simmel, concept qui a pu également être traduit, en France, par le terme de socialité, pour éviter toute ambiguïté avec celui de sociabilité au sens de Durkheim<sup>42</sup>.

---

<sup>42</sup> Certains auteurs français préfèrent la traduction « socialité » (cf. Mendras Henri. Simmel Georg, *Sociologie et épistémologie*. In : *Revue française de sociologie*, 1983, 24-1. pp. 137-140), pour bien distinguer le concept de la

Sociabilité est donc entendue ici au sens de *Geselligkeit* de Simmel, concept qui peut être activé dans le cadre d'un paradigme individuel de l'action ; à la différence de celui de Gurvitch, qui dérive du paradigme structuraliste de Durkheim (Rivière, 2004). Rivière parle du concept de *Geselligkeit* (qu'elle traduit par sociabilité) de Simmel comme de l'« *expression élémentaire, première, du lien social* » (*ibidem*, p. 212). Il s'agit d'une relation dépouillée de toute finalité rationnelle, d'un lien de réciprocité fondé à la fois sur la relation et l'action réciproques. Dans ce sens, le concept de sociabilité peut se référer à des échanges qui permettent d'enchevêtrer des trajectoires de vie et donnent la possibilité aux individus concernés de réaliser leur projet de vie singulier.

On a vu au précédent chapitre que dans le *flow* comme dans la créativité, dont le *flow* est un des aspects, l'individu n'est pas séparé de l'environnement, il y a une relation permanente entre eux. De la même manière, le corps et ses ressources cognitives et performatives sont dans une relation permanente avec l'environnement et nourrissent la connaissance et l'action individuelle, qui ne sont pas basées uniquement sur la raison au sens strict.

Il s'agira avant tout d'identifier les transactions possibles, dans l'itinérance, entre individu et environnement : suffit-il d'évoluer dans un environnement créatif pour adopter une démarche créative intégrative ? Ou bien la créativité de l'individu semble aussi être indispensable ? Nous avons déjà évoqué les présupposés culturels et individuels de la créativité au chapitre précédent. Il s'agit alors ici d'identifier quelles attitudes et actions du corps vis-à-vis de l'environnement, quelle figure du corps en somme, pourraient faciliter une démarche créative intégrative. Une autre question est sous-jacente à toutes ces questions : corps et environnement seraient étroitement liés et l'un n'irait pas sans l'autre (le *meshwork*, maillage, chez Ingold). Ce serait précisément ce maillage, dans le cadre d'un état de *flow*, qui serait créatif, intégratif et génératif (cf. *undergone creativity*, créativité subie, chez Ingold, qui

---

sociabilité au sens de Simmel de la sociabilité au sens de Durkheim, et la rapprocher du concept de « socialité » de Tarde. Celle-ci consiste en une dialectique imitation-individuation, à « *Se singer mutuellement, et, à force de singeries accumulées, différemment combinées, se faire une originalité.* » (cité in Patrick Cingolani, « Tarde : fictions et fragments du XXI<sup>e</sup> siècle », *Variations* [En ligne], 18 | 2013, mis en ligne le 31 mai 2013, consulté le 5 avril 2017.)

se réfère explicitement à l'état de *flow*). Ainsi, non seulement, comme déjà vu au chapitre précédent, le processus cognitif mobilise les ressources corporelles et mentales, mais les dimensions physique, symbolique, événementielle, sont liées entre elles dans le processus créatif. Ces registres et dimension œuvrent en même temps, l'un n'est pas antécédent à l'autre et aboutissent à une création. C'est une « pensée physique » ou une « action générative d'idées » (corps comme mode de connaissance et moteur de l'action). La création d'un milieu (Berque, 1990, 2004) n'est pas finalisée en elle-même ; elle est le moyen d'un passage à l'action, qui aboutit à une création, dans le cas de notre thèse, de la génération d'un bien commun. En termes géographiques, il s'agit d'un nouveau concept, toujours inspiré par Ingold, qui se substitue à celui d'habitabilité : l'habitation créative intégrative.

Pour rappel, la démarche dans un projet d'itinérance a été définie, dans le premier chapitre, comme la composante de la conduite de projet qui concerne le rapport à l'environnement à la fois physique, matériel et humain. La démarche pourrait être envisagée comme créative dès lors qu'elle implique un processus de divergence (association avec l'altérité, c'est-à-dire des éléments non anticipés : matériels, physiques, humains, et, par là, événementiels...) et convergence par rapport à un objectif intrinsèque (récréatif, culturel), voire extrinsèque existentiel. Cet objectif peut avoir une répercussion sociale. L'environnement est alors envisagé comme une « matière à diverger », une source d'altérité. Dans l'hypothèse de projet transmoderne d'itinérance, cette démarche serait plus précisément intégratrice de cette altérité, et se distinguerait d'une démarche créative adaptative, qui négocie avec l'altérité, s'adapte à celle-ci. Le pratiquant qui adopte la première serait en contact avec une altérité-ombre, à intégrer systématiquement le long du parcours pour réaliser, et avant même cela, réorienter, son objectif (extrinsèque existentiel). Celui qui adopte la seconde serait plutôt en contact avec une altérité-différence et négocierait avec pour renforcer son identité et son sentiment d'appartenance (focus objectif intrinsèque). Dans le premier cas, le pratiquant intègre aussi l'altérité humaine (les habitants notamment), déployant ainsi l'éthique relationnelle. Dans la démarche créative intégrative, il a été envisagé pour le corps un rôle actif par rapport à la réalisation de l'objectif existentiel, en fournissant la matière première d'altérité à diverger, en soi ou en lien avec l'environnement. Il a aussi été envisagé un résultat très concret de contribution du pratiquant à la société une fois le voyage terminé, en lien direct avec l'éthique relationnelle déployée pendant le voyage envers les habitants notamment, et qui pourrait être vu comme la génération d'un nouveau bien commun.

À ce stade, en plus de la formalisation de la démarche créative intégrative comme un maillage, comme habitation créative intégrative, il y a deux questionnements à résoudre. L'un concerne la conscience qu'a l'itinérant impliqué dans une démarche créative intégrative de son objectif existentiel. L'autre concerne lien entre l'intelligence corporelle, l'éthique relationnelle et la génération d'un nouveau bien commun. Sur ces deux points de tension (degré de conscience de l'objectif existentiel ; lien corps - éthique), ce chapitre permettra des avancées dans la réflexion grâce à des notions et concepts provenant de la géographie, de la sociologie de l'action, de l'anthropologie du corps et des études en créativité. Concernant la conscience de l'objectif existentiel, il s'agira de reformuler le problème de conscience en celui du *flow*. Concernant le lien corps-éthique, les concepts d'intelligence émotionnelle et empathie seront mobilisés (cf. Goleman, Berthoz), et viendront compléter celui de maillage d'Ingold.

Le chapitre procédera en deux parties, chacune composée de plusieurs mouvements. La première partie explore le concept d'habitabilité, et investit les domaines de la géographie, et de la sociologie des pratiques récréatives et sportives. La deuxième partie explore d'autres ressources aptes à inscrire le concept d'habitabilité (ou, mieux, d'habitation) dans le cadre d'une démarche créative intégrative. Il s'agit notamment des figures du corps. Elle investit le domaine de la sociologie de l'action, l'anthropologie du corps et des études en créativité.

La première partie explore le concept d'habitabilité, dans le cadre d'approches compatibles avec un paradigme individuel, comme l'approche interactionnelle (Corneloup, Bourdeau, Bachimon, & Bessy, 2014), pragmatique (Terrhabmobile, 2013) et interprétative (Cailly, 2007). Ces travaux portent sur l'habitabilité par les sports de nature (Bourdeau, Mao, & Corneloup, 2011), par les pratiques récréatives péri-urbaines (Corneloup, Bourdeau, Bachimon, & Bessy, 2014), et par la mobilité quotidienne (Terrhabmobile, 2013), car l'itinérance est une pratique à la fois récréative et mobile. L'habitabilité s'avère un concept très porteur par rapport à la formalisation de la démarche-projet créative intégrative du projet d'itinérance. En effet, ancrée dans la dimension géographique, elle comporte aussi une dimension culturelle, individuelle et sociopolitique. Les ressorts symboliques de l'environnement, dans leurs transactions avec la trajectoire de vie, sont pris en compte. Le choix du lieu de résidence s'inscrit dans une trajectoire de vie personnelle. Elle comporte aussi une dimension sociopolitique, car la sociabilité et la génération de biens communs sont aussi au cœur de l'habitabilité. Le concept d'habitabilité s'avère aussi pertinent par rapport à notre recherche car il peut s'adapter à une pratique mobile. Il se réfère alors à un mode

d'habiter qui relie des sphères d'action, et donc des dimensions, différentes. Dans le cas des pratiques mobiles résidentielles, comme dans l'itinérance, il y a la dimension géographique de déplacement dans l'espace (cf. dans l'itinérance le présupposé de l'environnement de vie et d'itinérance, et le fait de réaliser l'itinéraire, arriver à destination) ; la dimension culturelle d'activités diverses (cf. dans l'itinérance le présupposé des valeurs et les activités spécifiques prévues pendant le voyage) ; la dimension sociopolitique de la place occupée dans la société (cf. dans l'itinérance la relation aux habitants et la place dans son environnement de vie au retour) ; en passant par la dimension individuelle la plus ordinaire de la trajectoire et situation de vie (cf. dans l'itinérance les présupposés individuels et toutes les activités ordinaires comme se reposer, dormir, manger...).

La deuxième partie approfondit le rôle du corps dans le rapport à l'environnement. Différentes figures du corps sont explorées (deuxième au quatrième mouvement), sur la base du triptyque d'Andrieu (Andrieu & Sirost, 2014) : corps cosmique, sensoriel et écologique. Leur potentiel créatif est analysé. Ce travail d'exploration aboutit à la figure, hypothétique, du corps créatif (cinquième mouvement), figure bâtie à partir de l'écologie sensorielle et de l'écologie corporelle proprement dite d'Andrieu, du paradigme du Sensible de Bois et Austry (2007), de l'écologie relationnelle d'Ingold (2011a), et de l'empathie. La figure du corps créatif permet d'étayer l'hypothèse d'une démarche créative intégrative ancrée, entre autres, sur l'intelligence corporelle ; d'opter pour le concept d'habitation qui se substitue à celui d'habitabilité ; et d'avancer à propos du questionnement sur le degré de conscience de l'objectif existentiel dans l'action (Ingold se réfère aussi à l'état de *flow*) ; ainsi qu'à propos du questionnement sur les liens qui unissent la créativité corporelle à l'éthique relationnelle.

La conclusion permet d'envisager l'habitation créative intégrative comme une capacité (dans la conception écologique de Flipo, qui est une évolution de la conception initiale de Sen, qui fait abstraction de l'environnement). C'est une capacité car initiée par la relation avec l'environnement, qui préexiste à l'itinérant, qui n'est pas contrôlable ou appropriable, et qui peut être intrinsèquement créatif, et car mobilisée par l'individu lui-même créatif dans cet environnement.

### **2.1. L'habitabilité mobile, facilitatrice de créativité intégrative**

Au précédent chapitre, nous avons mis en lumière, *via* l'analyse de l'ouvrage de Florida (2012), la possibilité que le lieu et les habitants de ce lieu puissent favoriser l'éthos créatif (la démarche créative). Et, ce, s'ils sont suffisamment ressentis, si on entre en relation

avec eux et s'ils sont suffisamment différents de soi. Et encore plus le corps dans ce lieu, car c'est le corps qui l'habite et le ressent, véritable moyen créatif. En d'autres termes, la créativité serait une capacité, facilitée par un environnement diversifié et par la mobilisation individuelle de plusieurs registres cognitifs et comportementaux. Florida part d'une analyse géographique économique pour parvenir à sa conclusion, et mobilise explicitement le concept d'habitabilité et la notion de créativité comme « *ethos* » (*ibidem*, p. 6), une notion donc processuelle et existentielle. Ce processus créatif requiert un « *climat bâti par les gens* » (*ibid.*, p. ix), un environnement physique et humain bien spécifique dans nos termes. Celui-ci se caractériserait par une diversité humaine de genre, race, nationalité, orientation sexuelle... et donc culturelle. Des lieux emblématiques sont la place Tahir en Égypte, ou le parc Zucotti à New York. De plus, pour Florida, qui cite Rogers (*ibid.*, p. 136), la diversité physique et donc sensorielle de l'environnement est aussi importante pour faciliter la créativité, car cette diversité mobilise l'intelligence corporelle. L'activité physique régulière à l'extérieur n'est pas une fin en soi mais est utilisée pour « *renforcer l'expérience créative* » (*ibid.*, p. 144), c'est une expérience « *fondamentalement transformatrice* » (*ibid.*, p. 146). Le corps performe, exprime les émotions et idées de l'acteur, mais le corps génère aussi, grâce au mouvement et au ressenti, émotions et idées.

Ainsi la dimension de l'habiter, et notamment de l'habiter dans une ville entourée d'un environnement naturel, est explicitement associée à la créativité humaine, à la créativité corporelle, à l'éthique relationnelle et enfin à la génération d'un bien commun, car la créativité, selon Florida, amène au progrès humain et social. Dans les termes utilisés jusqu'ici, l'habitabilité, *c'est* la démarche-projet créative intégrative. L'analyse du concept d'habitabilité permet de se doter de ressources théoriques aptes à approfondir et bâtir le concept de la démarche-projet créative intégrative dans le projet d'itinérance, et à faire les liens entre habitabilité et créativité.

En analysant la littérature française sur l'habitabilité, des éléments peuvent être dégagés qui vont dans le sens d'une conception créative de l'habitabilité : une définition processuelle, comme « tiers-concept » ; une dimension projectuelle existentielle ; une familiarité avec la mobilité ; la mobilisation du corps ; la mobilisation de l'éthique relationnelle, à la fois envers l'environnement physique et les autres habitants, et dans sa relation avec la génération de bien commun. L'habitabilité peut alors être mise en relation avec le concept de capacité, et plus spécifiquement de capacité créative et éthique. Enfin, il

apparaît que, pour saisir un tel concept et l'analyser, une approche individuelle, exclusive ou complémentaire à une approche structurelle, se rend nécessaire.

Dans le cadre du scénario de la transition médiane (transition au sens de système transitionnel), Corneloup (2017) met en avant le fait qu'« *on ne parle plus d'individu mais d'individualisation, de territoire mais de territorialisation, d'habiter mais d'habitabilité, comme si le processus devenait un des principes de référence pour comprendre les logiques d'action* » (*ibidem*, p. 20). Plus loin, il parle, en citant Bazin et son concept de tiers espace, du « *développement des tiers lieux peut s'inscrire dans cette perspective en tant qu'espace-frontière permettant d'ajuster les différences et de construire des arrangements acceptables entre les parties prenantes. Ces tiers lieux se présentent comme des aires de symbolisation autour d'objets transitionnels qui permettent de relier et de métisser des éléments recomposés dans une nouvelle combinaison de sens.* ». L'habitabilité, un concept transitionnel, un concept « tiers », qui dériverait sa signification de processus d'articulation de différentes dimensions autour de la dimension existentielle... comme la démarche-projet de l'itinérance transmoderne ? Dès le début, l'habitabilité a été définie comme « *ce qui rend l'espace habitable* » (Bourdeau *et al.*, 2011, p. 449), comme la « *fabrication d'un art de vivre situé* » (Corneloup *et al.*, 2014, p. 47). Il s'agit effectivement d'un concept processuel, qui renvoie au processus engagé par l'habitant pour fabriquer un milieu récréatif ou un milieu de vie. Plusieurs notions processuelles et existentielles sont alors convoquées par les auteurs qui ont étudié l'habitabilité.

Une première notion processuelle au sein du concept de l'habitabilité est celle de médiation. L'objet géographique des recherches en habitabilité est l'espace de vie d'un individu, comprenant les lieux de résidence, de travail, de loisirs. Les sujets spécifiques étudiés sont les modalités de déplacement, les différentes manières d'investir le territoire (définition), les réseaux de proximité mis en place pour les réaliser, les activités réalisées pendant ces déplacements et sur place (dont les pratiques récréatives), etc. Le but, celui de comprendre la grammaire de l'expérience d'investissement de l'espace de vie. Bourdeau *et al.* (2011), dans la continuité des travaux sur les pratiques sportives comme médiations socio-culturelles, comme mode d'articulation du social à l'espace, invitent à « *penser les liens* » (en référence à Retailé, p. 454) au lieu des limites et découpages, et parviennent à glisser du concept de territorialité à habitabilité. D'autres médiations sont le travail, le jardinage, le militantisme écologique et territorial... À ces médiations géographico-socio-culturelles nous proposons d'ajouter aussi la médiation avec la trajectoire de vie individuelle, et une

dimension sociopolitique en bout de chaînage aussi, la contribution singulière de chacun avec la génération d'un bien commun.

Falaix (2017) évoque une autre notion processuelle et existentielle au cœur de l'habitabilité, le rapport à l'altérité : « *la question du rapport à l'altérité établi dans le cadre des pratiques récréatives actuelles ne pourrait-elle pas être appréhendée à l'aune de la complexification des manières dont les individus vivent, révèlent, s'imprègnent de l'esprit des lieux et donc habitent en produisant les espaces ?* » (*ibidem*, p. 22). Pour cet auteur, et dans une approche ontologique de l'exister, « *les pratiques récréatives concourent à révéler l'espace habité et fondent ainsi l'univers géographique des individus* » (*ibid.*).

D'autres notions processuelles et existentielles, reliant différentes dimensions, sont le tiers-espace et la riveraineté. Le tiers-espace est considéré dans son lien spécifique avec l'habitabilité : « *L'idée – en attendant de parler de concept – de tiers-espace et celle de riveraineté relèvent, chacune dans leur domaine, du même effort pour faire avancer une controverse fondamentale à double face. Celle de l'habitabilité des territoires, qui est en même temps celle de la territorialité de nos habitats, au sens le plus large – le logement, mais aussi l'établissement, l'espace où l'on réside, le cadre dans lequel s'inscrivent les usages quotidiens, utilitaires et non utilitaires, par conséquent la mobilité y compris, l'espace des rapports sociaux de tous ordres qui construisent la dimension collective de l'habitat et du territoire, etc* » (Brès & Vanier, 2014, p. 56), là où il y a « *une dilatation de l'espace et une intensité de relations de natures différentes* » (*ibidem*).

Quelles sont alors les dimensions à relier dans ce processus ? Corneloup *et al.* (2014), en étudiant la ville de Saint-Nizier-du-Moucherotte en Isère, en transition du tourisme à une fonction résidentielle, ont mis à jour la matrice géographique de l'habitabilité. Celle-ci se déploie à la fois dans la dimension pratique et symbolique en termes de géographicit , sociabilité et culturalité. Ces dimensions « *qualifient le rapport corporel et symbolique que les habitants vont fabriquer dans leurs échanges avec le territoire* » (*ibidem*, p. 48) ; « *La vie locale ne devient agréable pour ces néo-habitants qu'en fonction de leur capacité à s'approprier ce lieu pour en faire un espace de réalisation et d'expression de soi et de ses proches* » (*ibid.*, p. 50) et « *Tout l'enjeu consiste à dynamiser cet ensemble géographique pour se sentir acteur et partie prenante d'une dynamique collective partagée avec d'autres et ancrée dans des formes culturelles référents* » (*ibid.*). La g ographicit  ou habitabilité écologique relève du sensible, *via* une immersion récréative dans la naturalité, entre mise en scène corporelle et mise en expérience des lieux « *que ce soit par la combinaison des*

*pratiques, par la création de nouveaux codes de jeu ou par l'ouverture d'itinéraires et de passages pour accéder à un sommet ou une pente* » (*ibid.*, p. 50). Elle révèle un goût pour la terre et les territoires vécus, une cosmo-sensorialité, c'est une mise en écrit du territoire, une fabrique des formes de vie, qui vont charger de sens et émotions ce territoire de vie. La sociabilité ou habitabilité sociale se construit autour des cercles d'action, elle relève à la fois de la socialité (cf. *Geselligkeit* de Simmel), de la sociabilité (au sens de Durkheim), et du réseau médiatique. Il s'agit de la constitution de liens sociaux, de liens de proximité au sein de groupes informels, où les habitants parlent et font ensemble, puis la sociabilité du cercle des associations, et les réseaux communicationnels sur internet : listes de diffusion, forums, sites associations locales, courriels. La culturalité ou habitabilité ludique relève de la culture sportive, de l'appartenance à une communauté locale et aussi à la grande histoire sportive, c'est une compétence culturelle. On retrouve des dimensions clés de la démarche-projet de l'itinérance : relation sensible à l'environnement (dimension corporelle, fondement de la dimension existentielle), références symboliques (dimension culturelle) et relations sociales (dimensions sociopolitique).

Quant à la dimension existentielle projectuelle, celle-ci semblerait être intrinsèque à l'habitabilité. En effet, le choix du lieu de résidence s'inscrit dans un projet de vie, aujourd'hui que, comme relevé par Florida (2012), la *creative class* va travailler là où elle veut habiter et non pas l'inverse. Corneloup *et al.* (2014), on l'a vu, parlent de réalisation de soi dans l'habitabilité récréative. Falaix évoque la reconquête existentielle exprimée par les individus *via* l'habitabilité récréative. Selon ce dernier, « *l'habitabilité marque une réappropriation territoriale face à la crise des espaces urbains, traduit un nouvel usage des temps libres par opposition au temps rationalisé et fragmenté du quotidien, inaugure une nouvelle recherche de convivialité face à l'anonymat et l'insoutenable du tissu urbain et contribue à une réhabilitation du corps, libéré par l'expérimentation sensorielle, face au corps entendu comme outil de travail* » (Falaix, 2017, p. 25). On reviendra sur le rôle du corps dans l'habitabilité, ce que l'on va retenir ici c'est que cette habitabilité ontologique relève d'un « *projet réel ou métaphorique d'échapper à l'espace et à la pensée trop unidimensionnelle de la civilisation contemporaine, pour revenir à des conditions qui ne dissocient pas la pensée mythique et la pensée rationnelle* » (*ibid.*).

Sur un plan plus concret, de l'action, de la dimension ordinaire de la vie, l'habitabilité permet de déployer son projet de vie, dans toutes ses dimensions – récréative, professionnelle, sociale, etc. – selon Cailly (2014). Cet auteur a aussi observé un lien entre lieu de travail et

lieu de résidence chez les habitants des zones péri-urbaines, « *alors même qu'elle apparaissait peu et très à l'arrière-plan dans les enquêtes menées à la fin des années 1990 (Cailly, 1998 ; 2004). (...) Tout cela nous conforte dans l'idée déjà avancée que des logiques de proximité et d'autonomie travaillent les modes d'habiter péri-urbains (Cailly, 2011, 2013) » (ibidem, p. 88). Ainsi, la dimension projectuelle existentielle de l'habitabilité peut être soit d'ordre ontologique, un projet de renforcement du sentiment d'exister, de reproduction de son identité culturelle ; soit d'ordre transcendant, un projet évolutif, de changement, voire de transformation de soi, dont le lieu d'habitation participe. C'est de ce dernier ordre qu'est le projet transmoderne d'itinérance car il amène à une innovation existentielle sociale.*

Quelles sont, très concrètement, les accroches singulières de l'espace sur lesquelles l'individu s'appuie pour choisir son lieu d'habitation (ses objets transitionnels spatiaux en quelque sorte) ? Morel-Brochet (2007) s'y est intéressée, parlant d'« aménité », un terme qui renvoie aux études sur les migrations d'agrément (Moss, 2006), qui participent des phénomènes étudiés à l'aune du concept d'habitabilité. « *Quels sont les caractères, les aménités qui garantissent une véritable habitation ? S'il est des propriétés élémentaires, universelles, d'autres largement partagées, certaines dimensions de l'habitation, plus subjectives ou plus sociales, rendront un lieu, un milieu, désirable pour l'un, invivable pour l'autre. C'est essentiellement à elles que nous nous consacrerons » (ibidem, p. 24). Tout d'abord, ces aménités sont appréhendées sur la base d'une dimension individuelle, de la trajectoire de vie de chacun. « Les sensibilités ainsi formées fondent largement le rapport aux milieux de vie que sont la ville et la campagne. Elles déterminent les a-priori géographiques, la conviction que les caractères de tel lieu nous siéront mieux qu'un autre. Nous nous y fonderons mieux parce que ses aménités résonnent en nous, qu'il nous semble déjà familier » (ibid., p. 33). Elle rejoint là Cailly (2007), pour qui « les capitaux résidentiels constituent des ressources potentielles, mobilisables en fonction de logiques pratiques singulières, relatives à des contextes biographiques donnés. Ces capitaux actualisent ou réforment des identités résidentielles généralement dynamiques. Cette variabilité historiquement croissante des choix résidentiels renforce le processus d'individualisation » (ibidem, pp. 181-182). Pour Morel-Brochet, il s'agit de sensibilités relatives à une dimension symbolique, ancrée dans la sphère sensorielle ou émotionnelle, produite au fur et à mesure de l'histoire (de la trajectoire de vie donc) de l'habitant, histoire de tous les lieux fréquentés et où des expériences significatives se sont déroulées. Les aménités sont décisives dans le choix du mode d'habiter, l'habitant*

pouvant aller jusqu'à faire faire des sacrifices en échange de celle-ci, comme une mobilité accrue : « *Si bien des migrations résultent de la localisation de l'emploi (Bonvalet, Fribourg, 1990), nombre de ménages résistent et privilégient la localisation résidentielle, jusqu'à être parfois dans un quasi-déni des contraintes inhérentes à leur mode d'habiter et à la structuration de leur espace de vie* » (*ibid.*, p. 30). Ces aménités sont donc à la fois très « charnelles » et symboliques.

Habitabilité est familière de mobilité. La mobilité, contrainte ou appréciée, participe du mode d'habiter, par exemple du mode d'habiter péri-urbain ou rural. Elle participe forcément de l'habitabilité dans l'itinérance, pratique mobile. L'article de Terrhabmobile (2013) explore l'habitabilité des pratiques mobiles quotidiennes, les modalités d'appréhension de la « *“consistance” d'un espace spécifié par une structuration liée à la mobilité* » (*ibidem*). D'abord sur un plan théorique, avec le passage d'un paradigme spatialiste à une approche pragmatiste qui a pour objet non pas l'espace mais les « *habitants-acteurs (...) dans leurs productions spatiales, dans les contraintes et les valeurs qui les mobilisent, dans les relations sociales qu'ils mobilisent* » (*ibid.*). Ensuite, plus concrètement, il s'agit d'analyser comment l'habitant agence *via* ses actes et pratiques, « *un espace de résidence et ses ressources, des pratiques de mobilité, des motifs de déplacement et des lieux de destination* » (*ibid.*).

L'hypothèse des auteurs c'est que, grâce à cet agencement, l'habitant-acteur assure une continuité à la fois spatiale et de vécu. Et ce, qu'il soit engagé individuellement ou qu'il mobilise des relations sociales, dans ce dernier cas assurant une continuité sociale fondée sur la solidarité et l'entraide (lien social intime, proche). Les auteurs s'interrogent d'ailleurs sur comment se mobilise cette sociabilité de proximité notamment : « *liens faibles, sociabilités d'opportunité, affinitaires ou amicales, ou encore collectifs de lignes ou d'habitants mobilisés ?* » (*ibid.*). Quoi qu'il en soit, la mobilité « *n'est pas facteur de rupture mais d'unification* » (*ibid.*). Cette mobilité est source d'habitabilité. Ce concept permet de s'affranchir d'une vision fragmentée de l'espace présente dans les ouvrages qui se sont attelés à décrire l'évolution des modes d'habiter contemporains (les Auteurs mentionnent l'œuvre de Piolle et la figure de la multi-appartenance territoriale, celle de Chalas & Dubois-Taine et Cailly avec la figure de la multi-territorialité et de la structure en archipel, celle de Stock avec la figure de l'habiter polytopique). Ce que les auteurs proposent ici est un « *renversement de perspective* » (*ibid.*). L'agencement renvoie non seulement à la pratique spatiale du déplacement mais aussi à la dimension temporelle, ouvrant ainsi potentiellement à la dimension événementielle, la mobilité étant une ressource pour la réalisation des activités qui

se déroulent dans la journée. Les auteurs prônent une approche de continuité, redonnant la place à la notion de routine. La routine répond à la nécessité de garder une maîtrise de son temps et « *d'assurer la réussite des projets de vie* » (*ibid.*). Ce processus d'agencement de réalités autrement fragmentées, relevant des dimensions géographique, culturelle, individuelle, sociale, à la faveur d'une continuité existentielle, nous rappelle évidemment le processus créatif de divergence et convergence qui serait à l'œuvre dans la démarche-projet créative intégrative d'itinérance.

Ainsi, la mobilité est posée comme un opérateur concret d'unification de différentes dimensions et de réalisation de soi, en opposition au « *“zapping”, à la brièveté et à la labilité considérés comme caractéristiques des rapports au territoires issus de la mobilité* » (*ibid.*). Le sens de l'habiter, envisagé sous l'angle du projet, devient ainsi le véritable objet de la recherche : « *La réflexivité de l'individu-acteur sur sa mobilité et sur son imbrication avec l'ensemble de ses autres pratiques (résider, travailler, se récréer, être en société, être en famille, etc.) s'en trouve de fait au cœur d'une recherche qui vise dès lors à éclairer le sens et à mesurer le poids des mobilités dans la construction des territorialités* » (*ibid.*). La mobilité est vue comme un « *ensemble pratique* » et obéit donc en majeur à une logique pratique mobilisant le corps. Elle inclut « *sédentarités ou immobilités, déplacements eux-mêmes, modes ou technologies utilisées, motifs, temporalités, lieux fréquentés ou potentiels, échelles, etc.* » (*ibid.*). Le corps est ainsi au centre de cette démarche.

Parmi les nouvelles réflexions proposées par les auteurs, en plus des différentes voies de mobilisation de la sociabilité de proximité déjà citée plus haut, figure la question des compétences nécessaires pour activer le système relationnel nécessaire à assurer sa mobilité. Ainsi, on voit bien que l'environnement-espace de vie unifié par l'habitant est la condition de la réalisation de son objectif, son projet de vie. Les attitudes corporelles, les aspects technologiques des manières de faire (cf. ensemble pratique, logique pratique chez Lussault) participent alors de sa réalisation ; le rapport aux autres aussi, notamment la sociabilité ; et le rapport aux événements, à l'incertitude. Cette étude permet d'envisager clairement le lien entre mobilité, réalisation du projet de vie (individuation) et compétences nécessaires, qui pourraient bien être des compétences créatives convoquant le corps (intelligence corporelle, intelligence émotionnelle) et l'éthique relationnelle. Et si la clé d'une habitabilité créative intégrative était la dimension mobile de la pratique de l'espace, comme pour les habitants étudiés par TerrhabMobile ?

Cette interrogation permet de remettre en question le présupposé individualisme de la mobilité, notamment de la mobilité péri-urbaine, comme suggéré par Brès & Vanier (2014) : « *L'aboutissement de ces réflexions et de ces observations croisant habitabilité et territorialité à travers la circulation quotidienne des habitants, conduit à une troisième opposition dialogique, au cœur de la sociologie : celle de l'individu et du collectif. L'espace péri-urbain est souvent présenté comme le produit d'un urbanisme individuel, congruent avec cet autre paroxysme d'individualisme qu'est l'automobilité. À l'inverse, toutes les valeurs collectives du vivre ensemble ne s'exprimeraient plus qu'à travers la ville, la vraie, ou dans quelques réduits de ruralité, d'ailleurs contestés par les hérauts de l'urbanité. Au fond, en partant de la mobilité comme façon d'habiter les territoires, nous voudrions contribuer à déranger cet ordonnancement idéologique en même temps que spatial, et montrer comment des comportements individuels produisent de nouveaux assemblages sociospatiaux qui font aussi l'habitabilité des territoires* » (ibidem, p. 62). La mobilité au contraire provoquerait une nouvelle sociabilité « du bord de route », nous amenant vers l'éthique relationnelle, et qui fait écho aux rencontres « du bord de route » dans l'itinérance. L'habitabilité, fondée sur la mobilité, est une affaire essentiellement individuelle au départ mais finit par générer du social : « *Au contraire de la ville, ce ne sont pas des foules qui inventent ici l'habitabilité mobile – avec ses rassemblements, ses flux, ses rites – mais des individus, des “circulants”, comme il y a des habitants, ou, selon la proposition de Chalas (2004), des “territoriantes”. Ce faisant, ils finiront forcément, sinon par réenchanter les ronds-points, bords de pénétrantes, et autres abords de péages autoroutiers, du moins à les investir d'un sens nouveau qui rendra moins énigmatiques l'habitabilité et la territorialité du tiers-espace* » (ibid., p. 63).

Ainsi, nous voyons comment les deux notions clés de la démarche créative intégrative – la créativité corporelle fondée sur l'intelligence corporelle et émotionnelle, l'éthique relationnelle – sont potentiellement aussi au cœur de l'habitabilité, qui convoque l'intelligence corporelle et la sociabilité. Nous allons maintenant approfondir le rôle du corps envisagé dans l'habitabilité ainsi que l'éthique relationnelle au prisme de l'habitabilité, se déployant vis-à-vis de l'environnement physique et humain.

Selon Falaix (2017), l'habitabilité récréative, qui se construit sur le rapport à l'altérité et signifie une reconquête existentielle mobilise une « *corpospatialité récréative* » (il cite Di Méo). Celle-ci est « *un moyen de rompre avec l'isolement du corps dont David Le Breton souligne qu'il “témoigne d'une trame sociale où l'homme est coupé du cosmos, coupé des autres et coupé de lui-même. Facteur d'individuation au plan social, au plan des*

*représentations, le corps est dissocié du sujet et perçu comme l'un de ses attributs". Dans ce contexte, "l'espace spatialisant" est le fruit d'une prise en charge par l'expérience sensible des lieux de "l'espace spatialisé" car pour être spatialisé l'homme doit prendre la mesure des lieux, c'est-à-dire de "l'espace déjà constitué" » (ibidem, p. 22, il se réfère à la fin de la citation à Merleau-Ponty). Le corps participe ainsi de l'habitabilité, et notamment de ses dimensions sociales et culturelles. Qu'en est-il de sa dimension individuelle, de sa nature aussi organique, et de son rapport à cet autre élément naturel qu'est l'environnement physique ?*

La dimension individuelle et organique du corps dans le cadre de l'habitabilité est une question à l'ordre du jour en ces temps de crise environnementale. Selon Blanc & Lolive, (2009), *« à travers les problèmes d'environnement, la question qui se pose n'est rien moins que celle de l'"habitabilité" des milieux de vie. On est bien là face à une démarche écologique, telle qu'elle doit être conçue quand elle s'applique à l'homme, c'est-à-dire quand elle prend une dimension anthropologique. C'est à une anthropologie de l'habiter que se ramène in fine la question environnementale »* (ibidem, p. 285). Les auteurs font référence, sur le plan théorique, au courant anglo-saxon de recherche de l'esthétique environnementale (ils citent des auteurs comme Berleant, Carlson, Brady). Brady, citée p. 286, définit esthétique environnementale comme la reconnaissance que *« les environnements naturels ne sont pas essentiellement éprouvés comme des paysages mais plutôt comme des environnements au sein desquels le sujet esthétique apprécie la nature comme dynamique, changeante et en évolution. Il s'agit d'une approche esthétique qui, selon ses différentes formes, puise ses racines dans la connaissance écologique, l'imagination, l'émotion et une nouvelle compréhension de la nature comme porteuse de son propre récit. »* Ainsi, dans ce courant, différentes dimensions sont reliées, dans un continuum entre dimension individuelle organique, biographique, et dimension culturelle. Il s'agit encore, selon ce courant, de considérer une immersion sensorielle globale dans l'environnement, dans le cadre l'activité plutôt que de la passivité, de l'implication plutôt que de la mise à distance, *« le caractère situé de l'expérience vécue (la situation) plutôt que le détachement et le désintéressement »* (ibid., p. 286, l'auteur cite Berleant). Il s'agit de considérer en même temps les émotions, les valeurs, et les croyances du sujet.

Ce chaînage entre la dimension organique et culturelle du corps dans l'environnement est mis en relation par l'auteur avec la créativité : *« L'expérience esthétique est un processus d'apprentissage essentiel, d'adaptation créative à son environnement : c'est un processus*

d'«*environnementalisation*» (ibid.), et encore «*l'expérience esthétique est un processus alternatif, créatif de résistance aux conformismes.*» Cette approche est mobilisée ensuite dans le cadre d'un programme de recherche qui a pour objet l'aménagement de l'espace public, et se situe donc à l'interface de la géographie et de la science politique. Il s'agit d'une «*perspective « pragmatiste » axée sur l'agir politique*» (ibid.) qui «*implique la revalorisation de l'acteur politique qui récupère progressivement une capacité d'initiative pour conduire une action transformatrice, une réflexivité pour comprendre le sens de son action et une capacité éthique pour justifier son action, lui conférer du sens*» (ibid., pp. 286-287). Ainsi, via le corps en tant que moyen de ressenti, la capacité réflexive, performative et innovatrice de l'individu dans l'espace public est récupérée. Toutes les dimensions de l'action – que nous avons repérées dans l'action de l'itinérance aussi – sont ainsi maillées.

L'action même serait à l'origine du maillage entre les différentes dimensions, de l'individuelle (organique, biographique...) à la sociale. En effet, la perspective pragmatiste considère que l'expérience prime et la saisit «*sous l'angle des conséquences sur le futur*» (ibid., p. 287), mettant «*sur les cadres cognitifs et signifiants de l'action*» (ibid.) ; la réalité, la pensée, la connaissance (et aussi l'action) sont considérées comme des actes, «*indépendamment de toute approche a priori et d'une réalité en soi. Dans cette perspective, ce qui existe réellement, ce ne sont pas les choses, mais les choses en train de se faire*» (ibid.). On rejoint là notre définition de l'intelligence corporelle donnée au chapitre précédent, en tant que «*pensée physique*» ou «*activité génératrice d'idées*». C'est un pas de côté par rapport à d'autres théories, selon les auteurs plus diffusés en France que dans le monde anglo-saxon, ce dernier étant plus à l'aise avec le pragmatisme : «*C'est pourquoi il ne s'agit plus seulement de savoir ce qui est vrai, mais également comment se fait le vrai. (...) Ainsi l'idée vraie n'est pas seulement ce qu'on croit, ce qu'on fait, ce qu'on pense ; c'est ce qui fait croire, agir, penser. (...) Que vaut une vérité qui ne fait pas agir, croire ou penser ? Ainsi, quel est l'intérêt de la notion de développement durable si elle ne parvient pas à transformer les pratiques d'acteurs variés, tout en se chargeant de significations nouvelles ? Cette validation par l'action est un pari risqué qui expose le chercheur aux dérives utilitaristes et le menace dans son indépendance*» (ibid.).

Certains des auteurs qui se sont intéressés à l'habitabilité, des milieux récréatifs ou des milieux de vie, se sont aussi intéressés aux relations que les habitants instaurent avec l'environnement physique et avec l'environnement humain (les autres habitants), et aux conséquences que cela peut avoir sur le plan de la génération d'un bien commun. On parvient

ainsi à identifier des ressources théoriques aptes à approfondir et à construire la notion d'éthique relationnelle, qui peut désormais concerner aussi la relation à l'environnement physique, en plus de l'environnement humain (autres habitants), et comporter la génération d'un bien commun.

Concernant les relations à l'environnement physique, on a vu que pour Morel-Brochet (2007), une des aménités qui rendent l'espace habitable ce sont ses caractéristiques physiques en tant qu'elles enclenchent des sensations et émotions familières pour l'individu. Mais le lien à l'éthique relationnelle est encore plus évident lorsqu'on songe à la vision de la transition énergétique donnée par Raineau (2011) qui a été évoquée au chapitre précédent, comme instance qui relie plusieurs dimensions physiques et sociales, car les énergies renouvelables mêlent nature et culture, et le rapport à la nature devient équitable, une véritable relation : « *Il s'agit bien ici de s'en remettre à la nature, de s'y allier, de se mêler à elle, pour finir par ne plus pouvoir distinguer ce qui est de l'ordre du projet humain et ce qui est de l'ordre de la nature* » (*ibidem*, p. 141).

D'autres auteurs ont plus facilement évoqué, à propos de l'habitabilité, les nouvelles formes de débat public, par exemple la démocratie participative, en lien avec une approche esthétique du politique, comme Falaix (2017) : « *Ainsi, l'habitabilité récréative repose sur des expériences socioculturelles sensibles où la corporéité et l'exaltation des registres émotionnels occupent une place prépondérante dans la construction collective du projet de développement local. Une gouvernance informelle, et expérientielle, voit le jour et s'exprime sur et dans l'espace public en référence à une approche esthétique du politique* » (*ibidem*, pp. 22-23). Cette nouvelle forme politique permet d'intégrer l'habitabilité, les « *aspirations des habitants et des touristes* » (*ibid.*, p. 23) la « *dimension émotionnelle, socioculturelle de l'espace habité par la corporéité inhérente aux pratiques récréatives dans les projets de développement territorial* » (*ibid.*, p. 24) pour « *transformer le lieu – le chaos, en espace – le cosmos, afin qu'ils nourrissent ainsi leur quête existentielle* » (*ibid.*, p. 24).

Sur un plan concret, comment se caractérisent les relations sociales qui contribuent à rendre habitable un milieu de vie ? Cailly (2014) parle dans le détail des relations de voisinage. Il y a la relation de « *cordialité bienveillante* » (*ibidem*, p. 83) ; avec les voisins proches, la relation d'entraide : « *petits services, surveillance des enfants, échange de clés et arrosage du jardin pendant les vacances* » (*ibid.*). Avec ces relations ordinaires, souvent initiées ou actualisées par des fêtes du village et les apéritifs entre riverains, les solidarités se mettent en place. Les auteurs soulignent que « *Bien qu'elles obéissent à des normes*

collectives, les relations de voisinage sont fortement individualisées : les ménages trient et hiérarchisent leurs relations en fonction d'un sentiment plus ou moins grand d'affinité, allant de l'ignorance (en cas de conflit latent ou ouvert) à l'amitié profonde, en passant par des formes variables d'interactions et d'entraides » (ibid., p. 83). Il y aurait alors là une sorte d'alternance entre dimension individuelle et collective. Le troisième « niveau » des relations de voisinage est celui de l'amitié, facilitée par les relations d'amitié nouées par les enfants respectifs, mais aussi par l'homogénéité sociale et sociodémographique : « *Le partage d'une aventure résidentielle commune, et souvent synchrone, et le lien opéré par les enfants donnent lieu à des relations d'une intensité peu commune (convivialité, entraide) comme partager des fêtes, voire partir en vacances ensemble* » (ibid., p. 84). Avant même de se confronter sur le plan des valeurs, les trajectoires de vie des uns et des autres s'enchevêtrent et créent une histoire commune. La limite à la création de ces relations et histoires communes se trouve, d'après l'étude des auteurs, dans un éloignement social excessif, notamment dans le cas d'appartenance ethnique différente : « *Le seuil d'acceptabilité de l'Autre est affaire de représentation sociale et s'établit entre ceux qui sont supposés capables de tenir le "contrat social de valorisation résidentielle" et ceux qui sont supposés (ou accusés de) le menacer* » (ibid., p. 85). On retiendra néanmoins ce pas, non pas « de deux » mais « consécutif » entre individu et collectif, qui est, comme on a vu au chapitre précédent, le propre de tout processus d'individuation (et non pas d'individualisation, processus centré sur la dimension individuelle uniquement).

La relation aux autres dans le cadre de l'habitabilité renvoie aussi à une succession de nomadisme et sédentarité, qui caractérise précisément l'habitabilité péri-urbaine : « *Dans ce quartier, les habitants sont à la fois "chacun chez eux" et souvent prompts à être solidaires avec leurs voisins, ce qui montre bien la tension – ou plutôt la relation complexe – entre individu et collectif qui se joue dans le péri-urbain, loin d'une interprétation individualiste manifestement très caricaturale. Le quartier apparaît dès lors comme un territoire de ressources et d'ancrage plus ou moins temporaire qui n'entre pas en contradiction avec la mobilité résidentielle d'une partie des ménages, ni avec l'intensité de leurs déplacements au quotidien. S'il est possible que la forme de l'opération favorise à la marge ces interactions de proximité, il faut surtout y voir la vivacité de relations sociales territorialisées longtemps jugées mythiques (Ascher, 1995) ou passées sous silence* » (p. 85).

Brès et Vanier (2014) étudient aussi de très près les relations de riveraineté telles que facilitées par la mobilité : le covoiturage, dans l'aire de stationnement où l'on se donne

rendez-vous ou dans la voiture, facilité par les outils numériques (plateformes de mise en relation) ; les déplacements en voiture individuels, pendant lesquels « *l'habitant du tiers-espace, pas moins urbain au plan de la sociabilité que l'habitant des villes, pratique avec autant de fréquence la halte et la rencontre, et avec peut-être davantage de disponibilité que lui* » (*ibidem*, p. 61) ; les échanges marchands (food-trucks, stands de vente de produits du terroir) ; les commerces itinérants ou livraison à domicile. Les auteurs saisissent ici un socle informel de la construction des solidarités à l'aide de la mobilité, ce mélange de sédentarité et nomadisme, qui relèverait selon eux de « ruses » (ils se réfèrent à de Certeau). Mobilité, sociabilité et créativité sont convoquées : « *Toutes ces ruses, pour pallier la distance et l'éloignement, participent de formes de sociabilité qui associent mobilité et habitabilité dans un double mouvement caractéristique de la riveraineté : inscription territoriale des mobilités, ici automobile, et développement ou adaptation locale de pratiques de proximité. Elles permettent d'explorer des formes de territorialité plus ouvertes et d'une certaine façon plus inventives, d'imaginer de manière prospective une grande diversité de figures de la riveraineté propres au tiers-espace, ce qui invite alors à restituer aux routes et aux chemins leur vocation d'espace public du tiers-espace* » (*ibid.*, p. 62). De quoi présager la créativité et notamment l'éthique relationnelle à l'œuvre dans l'itinérance, pratique mobile de bord de route...

Le tiers-espace serait-il un facilitateur de démarche créative intégrative, et donc de la créativité corporelle et de l'éthique relationnelle ? En d'autres termes, ces capacités seraient-elles des capacités des pratiques mobiles et donc de l'itinérance ? L'approche écologique de la capabilité de Flipo (2005) permet de poser les bases de cette hypothèse, qui reviendrait à expliquer pourquoi l'itinérance permettrait d'acquérir ou de déployer la créativité intégrative. Selon cet auteur, Sen, l'économiste à qui revient la théorie de la capabilité, est ancré dans le paradigme économiste classique, qui voit la nature comme un ensemble de « stocks » gouvernés par la politique et qui « *“environnent” les marchés* » (*ibidem*, p. 68), et qui voit la technique comme relevant exclusivement de l'artifice. Ainsi, Sen ne parle presque jamais de biosphère et d'écologie, et « *Les personnes et les sociétés ne participent pas de la nature* » (*ibid.*). De plus, comme rappelle Gilardone (2010), Sen n'a jamais vraiment défini sur quelle base les individus font leurs choix qui les amènent au bien-être, si tant que « bien-être » puisse être une notion recevable dans un cadre scientifique (encore faudrait-il la définir dans un cadre empirique). Gilardone poursuit dans sa critique de la « turbulence » de Sen : « *Dans “Well-being, Agency, and Freedom”, Sen – bien que donnant cette citation de Mill (1843) sur*

*la nécessité d'un critère (Sen 1985b, pp. 176-177) – plaide en faveur d'une éthique pluraliste. (...) Amartya Sen qui se réclame parfois de Kant, parfois de Rawls, pourrait être perçu comme un tenant du droit naturel. On pourrait voir dans ses "capabilités de base" des sortes de droits élémentaires, imprescriptibles. Toutefois, pour s'inscrire dans la doctrine du droit naturel, il faudrait disposer d'un critère permettant de classer les capabilités de façon à pouvoir juger de toute situation, selon un critère unique, ce que Sen refuse. (...) Or, à la différence de la plupart des économistes qui se sont intéressés au problème de la pauvreté, Sen n'aborde pratiquement jamais la question des moyens à mettre en œuvre effectivement pour permettre à chacun d'acquérir la "liberté de choisir" sur laquelle il insiste tant. Il s'en tient généralement au thème, usuel en théorie économique, des "défaillances de marché" – qui n'appelle qu'à des corrections pour "rétablir l'efficacité" (Sen 1997, p. 9) » (ibid., pp. 74-78).*

Or, selon Flipo (2005), il n'y a pas de distinction nette entre nature et artifice, et l'action technique est à appréhender comme une médiation avec la nature, et « *On a là tout autant des enjeux existentiels que des enjeux institutionnels, en termes d'éthique tout autant que de bien commun* » (ibidem, p. 71). L'être humain même participe à la fois du naturel et du social : « *Nous ne sommes pas seulement une volonté mais un corps et une vie. Nous naissons sans l'avoir voulu, nous évoluons à notre insu, nous mourons dans une seconde d'inattention. L'humain est nature et artifice* » (ibid., p. 72). Ainsi, « *L'être humain et la société humaine participent de la nature dont ils tirent une partie de leur être et de leurs capacités effectives d'action. Or, c'est là précisément la définition d'une "capabilité". Il s'avère donc qu'une capabilité n'est pas le fruit de la seule intention, ou du seul travail en tant que médiation sociale. La capabilité n'est pas purement artificielle. L'existence d'une capabilité présuppose l'existence et le maintien d'une activité naturelle ayant une certaine forme, un certain ordre, qui a lieu en grande partie à l'insu de l'attention humaine, mais auquel celle-ci doit prêter attention si elle veut éviter de provoquer des conséquences néfastes sur la liberté* » (ibid., p. 73). En ligne avec les propos de Raineau (2001) à propos de la transition énergétique, la nature participe de l'habitabilité car c'est un habitat, composé d'habitats, dans une relation d'interdépendance avec les habitants qui peuvent les maintenir ou les détruire. Perçu au prisme de l'écologie, le concept de capabilité « *permet de mieux saisir ce qui se joue aujourd'hui dans les relations internationales, et permet d'envisager la crise écologique sous un jour nouveau : celui des droits de l'homme. Cette voie prometteuse, tout juste émergente, ne demande qu'à être davantage creusée. Gageons qu'elle débouche sur un dépassement de*

*l'économie en tant que science des richesses pour remettre à l'ordre du jour la question du bien commun » (ibidem, p. 68).*

Flipo propose alors une théorie des habitats qui « *mettrait la cohabitation pacifique au fondement de ses principes, et non la croissance car, dans sa perspective, les jeux à somme positive en matière de production de biens matériels consommables ne sont plus la règle mais l'exception et la question de l'échelle de l'action individuelle et collective devient centrale* » (Flipo, 2005, p. 75). Elle « *couronnera le programme de travail ouvert par le développement durable* » (ibidem). Alors, oui, le tiers-espace pourrait bien être facilitateur d'une démarche-projet créative intégrative. Toujours pour Flipo, « *l'enjeu est de savoir si davantage de capacités pour tel groupe ou telle personne se traduit par une diminution des capacités ici ou ailleurs, maintenant ou dans l'avenir. Voilà qui nous semble être une piste de réflexion particulièrement prometteuse pour repenser quelque chose comme un bien commun à l'échelle globale* » (ibid.). C'est vrai, est-ce que l'itinérant créatif permet aux habitants des contrées qu'il traverse de devenir eux-mêmes créatifs ? Ne serait-ce pas là l'enjeu ultime de l'itinérance, au lieu d'uniquement semer les graines de la créativité acquise ou renforcée grâce à l'itinérance chez soi, au retour ?

Ainsi, au détour d'une conception élargie de l'habitabilité qui tient en compte des implications sociales de la nature, du vivant, et qui va au-delà de la séparation entre nature et culture, nous pouvons aussi récupérer une valeur-limite pour l'éthique relationnelle, qui a pu être considérée « *pure turbulence* » (Corneloup, 2017). Il s'agit du respect du vivant, en tant que nature profonde de l'humain, fondement du chaînage singulier, existentiel et créatif entre toutes les dimensions de l'action qui aboutit à la réalisation d'un projet de vie, voire à une innovation existentielle. Tout bien commun permettrait à ce « vivant » de se déployer, à chaque être humain de profiter du potentiel existentiel et créatif inscrit dans la relation entre le corps et l'environnement. On comprend que l'écologie est une valeur éminemment créative, si elle est inséparable de la valeur de l'interculturalité et du développement personnel.

Ainsi, nous avons vu comment l'habitabilité mobile des environnements de vie nourrit la démarche-projet créative intégrative, qui est une démarche aussi générative de bien commun. En effet, la mobilité résidentielle implique de relier différentes dimensions de cet environnement telles que la dimension géographique, culturelle, individuelle, sociale. Et, ce, sur fond d'un lien avec l'environnement de nature charnelle, sensorielle et émotionnelle, qui tire le fil de toute une trajectoire de vie, qui est familier. Ce lien permet de « vivre » au sens tout d'abord biologique du terme, de se sentir vivant, dans une acceptation dynamique,

projectuelle, d'évolution. Relier toutes ces dimensions dans un projet de vie revient à opérer un processus créatif de divergence et convergence avec un objectif existentiel ; et, dans l'habitabilité, il y a aussi la reliance avec la trajectoire de vie des autres habitants. Les trajectoires de vie des habitants s'enchevêtrent dans le cadre d'une éthique relationnelle qui n'a pour limite que le respect du vivant, de ce qui permet à chacun de se sentir vivant et engagé dans un projet existentiel, et ce serait là le bien commun. Le corps joue donc un rôle essentiel dans l'habitabilité mobile créative intégrative, et nous allons maintenant identifier quelle est la figure du corps la plus apte à porter ce concept. Nous verrons comment il sera question de glisser d'un concept d'habitabilité qui a pour but premier la création d'un milieu récréatif, ou de vie, à un concept d'habitation qui s'appuie sur le corps créatif, en maillage avec l'environnement, pour passer à l'action et à la génération d'un nouveau bien commun.

## **2.2. D'habitabilité à habitation créative intégrative, *via* le corps créatif**

### ***Les figures du corps, entre agir expressif/communicationnel et agir relationnel/performatif***

Nous avons conclu le premier chapitre sur la conviction qu'il nous fallait trouver la bonne conceptualisation du rôle du corps dans une démarche créative intégrative qui intègre systématiquement l'altérité. Il s'agirait d'un corps dont l'altérité est intégrée au fur et à mesure. Mais concrètement, comment cela pourrait-il se passer pendant la pratique de l'itinérance ? Avant de passer à une analyse des données de terrain, il nous faut examiner les différentes figures du corps issues de l'anthropologie. De là, nous pourrions identifier la figure du corps la plus apte à faciliter la démarche créative intégrative, axée sur la créativité corporelle et éthique. Le terrain permettra de compléter cette œuvre de reliance corps-éthique.

Dans ce deuxième chapitre, nous avons abordé la question du rôle du corps dans l'habitabilité. Falaix (2017), se référant à Di Méo, parle de « *corpospatialité récréative* » qui participe de l'habitabilité, et notamment de ses dimensions sociales et culturelles. Blanc et Lolive, se référant à l'esthétique environnementale, réintroduisent la dimension écologique dans l'habitabilité et relient le corps à la fois à son environnement physique et à la dimension culturelle et symbolique, qui est selon eux une expérience active et créative, de résistance aux conformismes. Le corps est vu comme un moyen de ressenti, qui initie la capacité réflexive, performative et innovatrice de l'individu. On rejoint là la définition de l'intelligence corporelle donnée au chapitre précédent, en tant que « pensée physique » ou « activité génératrice d'idées ». Morel-Brochet parle quant à elle du rôle que les sensations et émotions

familiales jouent dans le choix de l'environnement de vie et donc dans l'habitabilité. Deux figures du corps émergent alors. L'une mobilise sensations et les émotions pour une reconquête existentielle dans le cadre d'une société anémique et anonyme ; l'autre mobilise le chaînage entre les dimensions organique, sensorielle, émotionnelle, et symbolique, pour réaliser un projet de vie, pour passer à l'action pour le réaliser. Le corps de l'habitabilité servirait alors à la fois la dimension existentielle ontologique et transcendante.

Ces travaux et ces figures du corps peuvent être mis en regard du cadre plus vaste d'une interrogation sur les figures du corps à l'ère de la transition. Corneloup (2017) propose trois figures du corps : le corps bionique du scénario du transhumanisme ; le corps écologique du scénario de l'éco-culture ; et le corps de la troisième voie, de la transition médiane : « *Le corps bionique va s'associer au corps écologique pour élaborer l'être humain du XXI<sup>e</sup> siècle* » (*ibidem*, p. 20), un corps-métissage entre technologie et humanité. Le corps de l'itinérance serait selon lui le corps écologique, qui s'inscrit dans le scénario de l'éco-culture, qui comprend des pratiques telles que l'« *itinérance longue et légère* » (*ibid.*, p. 19).

La figure du corps écologique va être approfondie ici. Pour organiser notre contenu, nous suivons la classification des branches de l'écologie corporelle d'Andrieu (Andrieu & Sirost, 2014), qui se fonde sur le rapport entre « *entre le corps et les milieux naturels et sociaux* » (*ibidem*, p. 5). L'auteur identifie trois pistes de recherche en écologie corporelle, situées dans un axe qui va de l'inconscience à la conscience du corps vivant, de l'immersion à l'émergence, et qui produisent chacune une figure du corps. Il s'agit de l'écologie cosmique (corps cosmique), de l'écologie sensorielle (corps sensoriel), et de l'écologie corporelle proprement dite (corps écologique proprement dit). À cette classification nous ajoutons la figure du corps créatif, élaboré à partir du corps écologique proprement dit d'Andrieu, qui s'inscrit dans une dimension existentielle projectuelle transcendante, un registre d'action relationnel et performatif, qui mobilise l'intelligence corporelle et émotionnelle et est le socle de l'éthique relationnelle *via* l'empathie. C'est cette figure du corps créatif qui serait la plus pertinente dans le cadre d'une habitabilité mobile créative intégrative. Ici elle n'est proposée qu'en tant qu'hypothèse ; à la partie suivante, elle sera mise à l'épreuve des données empiriques recueillies dans le terrain.

Après ce premier mouvement d'introduction, cette deuxième partie du chapitre se développe en quatre autres mouvements. Les trois premiers explorent les figures du triptyque d'Andrieu (*ibid.*) : corps cosmique, sensoriel et écologique. Le cinquième bâtit l'hypothèse du corps créatif à l'aide de l'écologie corporelle proprement dite d'Andrieu (*ibid.*), du

paradigme du Sensible de Bois (Bois & Austry, 2007), du maillage créatif écosystémique d'Ingold (2010), et de l'empathie. La figure du « maillage » nous fait pencher pour l'utilisation du concept d'habitation, d'un registre franchement actif, et non plus d'habitabilité, pour étayer l'hypothèse de la démarche-projet créative intégrative. Le corps créatif serait une capacité de l'habitation créative intégrative et émerge comme élément central de la démarche créative intégrative. Il est mis en regard des différentes conceptions de l'éthique (délibérative, relationnelle) *via* les notions de l'intelligence corporelle, de l'intelligence émotionnelle, et de l'empathie. Resteront à expliquer les liens concrets, *via* les comportements, entre un corps créatif et l'éthos créatif, voire d'une justice sociale, dans le cadre de l'itinérance, ce à quoi la deuxième partie de la thèse, la restitution du terrain, s'attache en ultime instance.

### ***Le corps cosmique : le rapport émotionnel et imaginaire à l'environnement***

Le corps de la piste de recherche en écologie cosmique (qu'Andrieu attribue à Berque, Sirost et Corneloup) est celui de la cosmosensorialité, dans une approche d'appropriation du monde en opposition au cadre normatif moderne. C'est un premier dévoilement du corps hors de la logique technique, instrumentale, et du contrôle de la volonté. C'est une « *remise en nature du milieu naturel et social à visée améliorative et une recherche de qualité de vie* » (Andrieu et Sirost, 2014, p. 7), une « *philosophie de l'immersion esthétique et esthésiologique dans les éléments* » (*ibidem*). Le corps reçoit des impressions, il s'imprègne des éléments, c'est un ensauvagement. Ainsi, ce que l'on pourrait appeler le « corps cosmique » se définit dans un cadre culturel comme une expression de codes alternatifs aux normes de la modernité (instrumentalité, performance, compétition). Son registre d'action est avant tout expressif/communicationnel, ancré sur une matière inconsciente et imaginaire, nourrie par les sensations et les émotions. Grâce à l'expérience vécue, la personne vise à renforcer son sentiment d'exister voire d'appartenance, son identité culturelle (dimension ontologique de la perception). Selon Andrieu (*ibid.*), les pratiques qui facilitent ce rôle du corps sont les activités physiques dans les milieux naturels, de plein air, dont l'itinérance, car c'est une forme de résistance à la société technologisée contemporaine. « *Contre la tendance à l'obésité, au récréatif numérique, à l'indoor touristique et au loisir sédentaire, le style itinérant s'inscrit dans une vision du monde qui invite corporellement et culturellement au mouvement physique de l'individu, non dans un univers virtuel déconnecté du corps en action, mais en compagnie de celui-ci, dans cette rencontre avec l'incertain naturel et le monde vivant de la ruralité traversée* » (Corneloup, 2008, p. 16).

Corneloup (2004b) avait déjà souligné une évolution des pratiques de nature dans le glissement d'un rapport de conquête à la montagne à la valorisation de l'expérience vécue, la rencontre esthétique avec la nature, une dimension narrative de celle-ci, voire le branchement sur des figures imaginaires baroques. Plus récemment (Corneloup, 2011), il a associé cette évolution et la cosmosensorialité comme une des dimensions clés de l'art de vivre transmoderne, la naturalité récréative. Très récemment, Corneloup (2016) parle d'un espace de montagne comme « *espace odoriférant qui attire notre archéo-cortex, éveille les sens et les sensations olfactives et réveille chez les pratiquants des instincts de conquérants ou de nomades* » (*ibidem*, p. 280). Plus loin, d'« *expériences émotionnelles odoriférantes extraordinaires* » (*ibid.*, p. 293) qu'elles soient « bonnes » ou miasmes, ou du corps, ou bien odeurs aériennes pures des hauteurs, qui permettent le « *façonnage des codes culturels par lesquels se construit la sensation de bien-être et l'identité du pratiquant* » (*ibid.*), et « *qui laissent de la présence à différentes formes d'expériences culturelles en fonction des relations olfactives co-construites et activées* » (*ibid.*, p. 293). Si la postmodernité valorisait l'aseptisation, alors la transmodernité valorise la naturalité redécouverte, les odeurs humaines, les espaces naturels, c'est une « *transmodernité odoriférante* » (*ibid.*), au gré des immersions au cœur des éléments.

Dans son ouvrage sur le corps en marche, Le Breton (2000) se focalise sur le rapport du pratiquant à la nature, de type immersif, en ligne avec sa notion de corps comme « reste » (Le Breton, 1999), éjecté de la société par le progrès technologique et l'excès de sécurité et intégration (Le Breton, 2002). Le corps est une sorte de calibre qui permet de saisir sa place dans le monde : « *L'expérience de la marche décentre de soi et restaure le monde, inscrivant l'homme au sein de limites qui le rappellent à sa fragilité et sa force. Elle est une activité anthropologique par excellence car elle mobilise en permanence le souci pour l'homme de comprendre, de saisir sa place dans le tissu du monde, de s'interroger sur ce qui fonde le lien aux autres* » (Le Breton, 2000, p. 63). Dans cette quête de réordonnement d'un monde étranger, « *La marche lentement fabrique le sens qui permet de retrouver l'évidence du monde* » (*ibidem*, p. 165). Mais il ne s'agit pas que du constat d'une marginalisation culturelle ; le marcheur part aussi suite à une marginalisation personnelle, existentielle. « *On marche souvent pour retrouver un centre de gravité après avoir été jeté à l'écart de soi. Le chemin parcouru est un labyrinthe qui suscite découragement et lassitude mais dont l'issue, tout intérieure, est parfois retrouvailles avec le sens et la jubilation d'avoir renversé l'épreuve en sa faveur* » (*ibid.*, p. 165). La marche est alors un moyen de se recentrer, de se

rééquilibrer, de sentir le monde, dénué de tout contact avec les contraintes du quotidien, pour simplement se sentir exister, éprouver la sensation de soi. Point d'objectif existentiel transcendant dans ce cadre, mais ontologique ; à ce sujet, il faut tout d'abord réapprendre à vivre, à se sentir exister en tant qu'« un ».

Pour Le Breton, la matière à diverger dans l'environnement est plus vaste que chez Corneloup. Elle inclut le patrimoine et les habitants en plus de la nature, mais le rapport à celle-ci demeure imaginaire. Comment entre-t-on en rapport avec elle ? Pour Le Breton, c'est via l'effort. « *En se saoulant de fatigue, en se donnant des objectifs minuscules mais efficaces comme d'aller là-bas plutôt qu'ailleurs, il contrôle encore son rapport au monde* » (ibid., pp. 165-166). Dans ce cadre, le corps même est objet de projections, notamment de l'altérité, conçue donc comme une distance, comme un Ailleurs dont on peut se rapprocher en le rejoignant, pour reconstruire la « totalité » de l'être (mais pas en l'intégrant). « *Parce que le corps est le lieu de la coupure, on lui prête le privilège de la réconciliation. C'est là qu'il faut appliquer le baume. L'action sur le corps traduit la volonté de combler la distance entre la chair et la conscience, d'effacer l'altérité inhérente à la condition humaine : celle, banale, des insatisfactions du quotidien, comme celles, fondatrices, de l'inconscient. L'imaginaire social fait alors du corps le lieu possible de la transparence, de la positivité. À travers son corps, l'acteur cherche à dissiper une angoisse flottante Fétiche qui abolit la division du sujet, le corps serait le texte rendu visible des tensions intérieures* » (ibid., p. 194).

Le corps dans notre société n'est qu'un « reste ». Il s'agit déjà de le réveiller via les pratiques physiques, pour recoller les morceaux d'un sujet fragmenté. « *Le corps contemporain ressemble à un vestige. Membre surnuméraire de l'homme, que les prothèses techniques (automobiles, télévision, escalators, trottoirs roulants, ascenseurs, appareils de toutes sortes...) n'ont pu supprimer intégralement. Reste irréductible, le corps se fait d'autant plus pénible à assumer que se restreint la part des activités propres sur l'environnement. Mais la réduction des activités physiques et sensorielles n'est pas sans incidence sur l'existence du sujet. Elle entame sa vision du monde, limite son champ d'action sur le réel, diminue le sentiment de consistance du moi, affaiblit sa connaissance directe des choses. À moins de freiner cette érosion par des activités de compensation, spécialement destinées à favoriser une reconquête cinétique, sensorielle, ou physique de l'homme, mais en marge de la vie quotidienne* » (Le Breton, 2011, p. 186).

La connaissance est ensuite située au niveau de la pensée, de la capacité de symbolisation, et non pas du ressenti ou du mouvement lui-même. « *La marche est une*

*bibliothèque sans fin qui décline chaque fois le roman des choses ordinaires placées sur le chemin et confronte à la mémoire des lieux, aux commémorations collectives dispensées par les plaques, les ruines, ou les monuments. La marche est une traversée des paysages et des mots » (ibid., pp. 63-64). Cette capacité de symbolisation s'applique notamment aux noms car « Comprendre le monde, c'est lui attribuer une signification, c'est-à-dire le nommer » (ibid.), et « Le nom est une mise au monde de l'espace » (ibid.). Mais elle s'applique aussi aux relations avec les habitants, via des récits que l'on échange. Et, ce, même si le marcheur est un « clandestin social ». « Le marcheur est un homme de l'obliquité, même s'il chemine le jour, il ressemble symboliquement à une créature de la nuit, invisible, silencieux, en lui toute clarté s'efface. Prendre les lieux communs en diagonale, fuir les sentiers battus pour inventer le chemin de ses pas implique une clandestinité sociale. Le marcheur est un homme de l'interstice, de l'entre-deux » (ibid., p. 90). Le marcheur devient réceptacle de petites anecdotes de la part des habitants, un passeur de mémoire collective.*

Le corps cosmique tend ainsi à intensifier les sensations via l'immersion, l'ensauvagement et l'effort. Et, ce, pour provoquer la production d'émotions et imaginaires alternatifs visant à « recoller » les morceaux d'un sujet qui ne se reconnaît plus dans le système de valeurs imposé par la société, et qui a besoin de nouveaux repères. On voit que l'environnement (physique, matériel, humain) est ici dans un rôle de support de l'action qui vise avant tout une production culturelle. Il est présent dans une première phase d'immersion, ensuite place à la symbolisation, qui est une démarche adaptative (projection), qui négocie avec l'altérité représentée par le corps immergé.

### ***Le corps sensoriel : la relation pratique et intrinsèque à l'environnement***

Le corps de la piste de recherche en écologie sensorielle (qu'Andrieu attribue à Gelard, Bessy, Raveneau, Sayeux) est celui d'une fusion entre corps et environnement, ce dernier avant tout physique et matériel. C'est un corps qui opère des échanges sensibles. Il s'agit de « fournir au corps de nouvelles expériences sensorielles et une mémoire expérientielle en reculant les limites du corps » (Andrieu & Sirost, 2014, p. 9). Ce corps peut aussi être défini comme un « système somesthésique » (Shusterman, 2010), « intersensoriel » (Candau, 2010) ou « multisensoriel » (Howes, 2010), non limité aux cinq sens classiques et séparés entre eux, mais qui ressent et qui communique à travers les sens. Il pourrait impliquer le sens du mouvement (Berthoz, 1997), et un sens organique, relatif aux viscères (Vigarello, 2014). Ainsi, ce que l'on pourrait appeler le « corps sensoriel » se définit dans un cadre vitaliste comme une libération de l'emprise de la société, fut-il par déviance. C'est un

dépouillement (Andrieu parle de purification, d'ascétisme) et une synchronisation à l'unisson avec le milieu exclusivement naturel. Son registre d'action est performatif, nourri directement par les sensations, sans passer par la conscience (ou alors c'est une infra-conscience). Grâce à l'expérience vécue, l'individu acquiert une connaissance (infra-connaissance) de sa pratique sportive, à des fins, toujours, de renforcer son sentiment d'exister voir d'appartenance. Le corps sensoriel peut être considéré comme un moment du corps cosmique, une lecture phénoménologique de celui-ci, une bulle d'activité perceptive et performative mise au service, en ultime instance, de l'appartenance culturelle. Selon Andrieu (2014), les pratiques qui peuvent faciliter le corps sensoriel sont les activités physiques de plein air et plus précisément celles liées au naturisme.

Cette figure du corps sensoriel est retrouvée dans plusieurs études empiriques : l'étude sur les surfeurs de Falaix (2014), celle sur les aventuriers maritimes de Griffet (2010), celle sur les marcheurs, les joggeurs et les grimpeurs dans les calanques de Niel et Sirost (2008). La figure du corps intime, présentée par Falaix (2014), est marquée par la phénoménologie ontologique. Falaix étudie le rapport affectif, intime, émotionnel et culturel à l'espace, à la vague. Il souhaite saisir l'existentialité des surfeurs, leur usage du corps comme effecteur ontologique. Les surfeurs ont tout simplement la « *volonté de préserver le caractère ontologique de leur spatialisation marine conférée par l'acte de glisse* » (*ibidem*, p. 133). Cette figure du corps qui est abordée surtout par des géographes, renvoie alors aux spatialisations sportives et récréatives des surfeurs *via* la dimension affective. L'habiter des surfeurs est ce « *caractère intime et émotionnel du rapport vécu du surfeur à la vague (...) à travers l'acte de la glisse, les surfeurs agissent sur la vague en se gratifiant (il cite Laborit), pratiquant le lieu (il cite De Certeau) et le métamorphosent ainsi en espace* » (*ibid.*, pp. 133-134). L'espace entre en résonance avec l'individu, tout d'abord avec son histoire personnelle, son historique émotionnel, et sa culture (normes culturelles et sociales). Il y a une dimension symbolique qui est réinvestie dans une trajection, un double processus de projection technique et introjection symbolique (l'auteur se réfère aux prises trajectives chez Berque). Il se relie ainsi au paradigme de la spatialité mais en élargit le cadre cognitif notamment à l'affectif, l'émotionnel, ce qui rend cette figure du corps potentiellement porteuse pour étayer la démarche créative intégrative et une habitation créative. Potentiellement seulement car, au sein de cette figure du corps sensoriel, il y a *in fine* une construction identitaire sociale et culturelle des individus-surfeurs « *au sein d'une métastructure sociale et culturelle dont ils*

*auraient intériorisé les valeurs, les normes, les codes » (ibid., p. 139) et non pas réalisation d'un projet de vie singulier.*

Avec Niel & Sirost (2008) et Griffet (2010), l'objet de la pratique n'est pas le sentiment d'exister, dans une perspective phénoménologique ontologique, mais l'infra-connaissance du milieu de pratique, dans une perspective phénoménologique de la perception. Les deux études permettent de faire le lien avec la culture sensible (sensorielle), la première comme une forme de vie quotidienne partageable ; la deuxième dans une finalité d'appartenance. Niel et Sirost (2008) étudient comment les sports de pleine nature permettent de « *faire l'expérience de la nature* » (*ibidem*, p. 181), comment le sportif intègre le paysage et ressent l'espace dans lequel il évolue pendant sa pratique. Celle-ci implique une immersion corporelle dans la nature *via* tous les sens, non plus une simple contemplation (sens de la vue uniquement), pour une véritable fusion avec la nature. Le paysage serait alors « *la manière dont les sens éprouvent une portion d'espace* » (*ibid.*, p. 183). Les auteurs citent Griffet et notamment la modalité de la cénesthésie ; mais aussi Augustin et l'extension et l'appropriation de nouveaux espaces maritimes par le surf ; ainsi que Birouste et l'æsthésique. Ce dernier étudie la manière dont le sportif (le nageur) analyse son environnement, les ressentis qui ne conduisent pas à la production d'un objet esthétique (par exemple, la lumière blafarde, les échos...) et qui constituent la véritable motivation à la pratique, car ils traduisent son rapport au monde (sa « culture sensible »). Pour Niel et Sirost, « *les paysages sont avant tout l'expression multiple de nos relations vivantes, de nos prises sur la vie* » (*ibid.*, p. 199). À noter que le concept de « prise » est emprunté à Berque, mais les auteurs parviennent ici à le concrétiser et à le charger d'un rôle performatif dans le cadre d'une action individuelle, la pratique sportive.

L'étude de Niel & Sirost décrit finement les ressorts du rapport de l'homme à la nature, médiatisée par le sport. Le « sens » se donne (un peu) à savoir. Les auteurs mettent en avant la différence entre le sport qui demande un aménagement (jogging) et pas d'aménagement (marche, grimpe) ; l'influence de la météo, qui amplifie les émotions déjà en germe mais qui dialogue aussi avec le pratiquant. Le sport est vu comme une réponse aux changements de saison ou à la météo (un dialogue). La configuration physique a un impact sur la pratique : faire une boucle entière car on ne peut pas s'arrêter n'importe où, la durée. Le déplacement intensifie le ressenti du paysage, il y a une prise de pouls mutuelle entre sportif et environnement : mêler respiration et vent (jogging) ; verticalité au centre de la relation avec le paysage (grimpe). L'effort physique amplifie les perceptions sensorielles. Il peut y avoir

valorisation ou dévalorisation du paysage selon l'état physique et sensoriel de la personne, le basculement dans une situation de risque fait qu'on perçoit le paysage différemment, mais en même temps c'est ce qui permet une majeure intimité avec le paysage. Le sens qui permet la relation la plus originale avec l'espace est celui du mouvement ou kinesthésie, stimulé par la pratique sportive : le paysage, au lieu de s'« offrir », se « dévoile » (*ibid.*, p. 197). Le référentiel pour décrire un paysage devient alors l'homme, l'environnement. On est loin du « paysage archétypal » (*ibid.*, p. 197), on est dans un rapprochement charnel avec l'environnement. Chaque groupe a une relation « spécialisée » avec l'espace, et contribue à créer une complicité entre membres de la même communauté. On retrouve les trois approches esthétiques de la nature de Corbin : chez le grimpeur l'approche sublime, l'alternance de plaisir et de peur ; chez le marcheur l'approche pittoresque, la découverte de l'environnement, ils ont moins de repères que les joggeurs ou les grimpeurs ; chez le joggeur, l'approche du beau, l'espace limité soumis à l'homme. On voit ainsi que la relation sensorielle avec l'espace est étudiée très finement, dans le but de mieux comprendre comment les cultures récréatives et sportives se construisent.

La figure du « corps sensoriel » chez Griffet (2010) émerge dans le cadre d'une culture du sentiment, d'une attention à la tonalité esthétique de l'expérience et au potentiel sensible (dans le sens de générateur de sensations diverses) des espaces naturels qui donnent une intensité à la vie du pratiquant voire en orientent l'existence. Il considère trois modalités de la dimension sensible : la première est la sensation dans le sens d'un travail analytique des sens, les sensations sont liées directement à l'efficacité et concernent la surface maritime. La deuxième modalité ce sont « *Les images liées au sens de la vie et à un itinéraire personnel dont le dessin et la finalité se dévoilent parfois a posteriori, ou au gré de l'expérience, signalant la puissance de l'activité symbolique* » (*ibidem*, p. 53). On voit qu'ici, le domaine idéal est mis en relation avec l'activité physique, sans approfondir cependant davantage le lien (qui pourrait être de l'ordre de la « gnose transmoderne », cf. plus haut). La troisième modalité est le sentir, la cénesthésie, l'« *expérience sympathique du monde* » (*ibid.*), les « *sensations du corps propre, qui rendent compte de la manière dont l'engin piloté par l'homme réagit* » (*ibid.*). Le pilote « *incorpore la coque et le gréement* » (*ibid.*). Il en perçoit des vibrations, des variations d'inclinaison, les muscles compensant les mouvements de l'engin, puis s'étend au-delà de l'enveloppe cutanée à tous les éléments naturels, à la chair du monde chez Merleau-Ponty. C'est un mode de l'expérience, et cela concerne plutôt le dessous de la surface. Selon Griffet, cette dernière modalité est la dimension la plus fondatrice des

formes de vie quotidiennes (par exemple, la forme de vie de l'aventure), où le sens de la culture est le mieux partagé, et pourtant, elle résiste le plus à l'expression, se dérobe à l'observation et à l'étude. Ce sens est lié au corps dans le milieu naturel, car « *ce n'est plus seulement l'espace auquel on est confronté qui est unique, mais aussi la texture de l'expérience corporelle qui y est vécue* ». Ce sens peut être appréhendé en écoutant les histoires des pratiquants, « *faute d'accéder soi-même comme observateur à l'intimité particulière que nouent les adeptes avec les êtres et les choses, faute de posséder leur expertise et d'accepter de mettre les deux pieds dans leurs aventures* » (*ibid.*). On voit que la dimension sensible liée à un itinéraire (projet) personnel, puisqu'elle n'est pas immédiatement partageable, est mise de côté par le géographe qui préfère se focaliser sur la dimension sensorielle intrinsèque du corps propre.

Ces études en écologie sensorielle montrent davantage de proximité que l'écologie cosmique avec certains principes de la créativité intégrative, au niveau notamment du rôle du corps (intelligence corporelle, émotionnelle). Toutefois, le statut de l'environnement demeure majoritairement intrinsèque à l'action (fait partie de sa finalité), car l'objectif existentiel projectuel de la pratique est occulté, non problématisé, ou bien exclusivement ontologique, non transcendante. Ainsi, on entend chez Falaix le rôle de l'émotion dans l'appréhension de l'environnement ; chez Niel et Sirost, et chez Griffet, celui d'un corps qui, à travers notamment les sensations, l'appréhende directement, produisant une connaissance de celui-ci dont il faudrait pouvoir trouver les clés d'une expression verbale pour pouvoir la traduire et la communiquer. Chez Niel & Sirost ce mode de connaissance du corps propre s'ouvre potentiellement à l'action et à un environnement comme une condition de celle-ci lorsqu'ils parlent d'un paysage qui, au lieu de s'offrir au sens, se dévoile tout particulièrement au sens kinesthésique, qui fait « remonter » de l'information sensorielle à la conscience.

C'est justement ce mode « génératif », parce qu'intégratif, de connaissance et action du corps, que la prochaine piste de recherche explore, et qui va nous amener à une formulation plus précise de ce qu'on pourrait entendre par un corps créatif. Le présupposé est celui d'étudier des pratiques corporelles qui ont un objectif existentiel projectuel et transcendant explicite. Le but, pouvoir réutiliser les concepts mobilisés même pour des pratiques récréatives et spatiales *a priori* non existentielles comme l'itinérance.

### ***Le corps écologique : la relation pratique et existentielle à l'environnement***

Le corps de la troisième piste de recherche en écologie corporelle, qu'Andrieu (2014) attribue à lui-même, Depraz, Petit-Mangin, Schustermann... émerge dans un cadre individuel

et de développement personnel, d'exploration et apprentissage, en conscience voire pleine conscience, à la fois du milieu intérieur du corps et de soi. C'est une émergence à la conscience d'une nature intériorisée, il y a une réflexivité en action. Ainsi, ce que l'on pourrait appeler le « corps écologique » se définit tout d'abord, sur le plan personnel, comme un corps qui performe une action en tenant compte de tous les registres d'information. Ces registres comprennent aussi ceux provenant de l'action en train de se faire, d'ordre kinesthésique et organique notamment (corps vivant). Il sont mobilisés (intégration de l'altérité) afin de mieux se connaître. C'est aussi le corps étudié par l'ethnographie cognitive des perceptions (Wathelet, 2012, 2013), mais en dehors d'une activité sensorielle, dans le cadre d'une activité existentielle. Selon Andrieu (Andrieu & Sirost, 2014), les pratiques qui facilitent ce rôle du corps sont les pratiques dites de bien-être (mais évidemment il s'y joue bien plus que du bien-être « passif », il s'y joue la prise de conscience « active » de soi) : la méditation, le yoga, le tai-chi.

Pour que la récréation, qui active le vivant du corps, qui mobilise de l'altérité-ombre, opère, il faut déroutiner ses pratiques. L'itinérance pourrait bien être une occasion de « *sentir différemment son environnement* » (*ibidem*, p. 23), de « *se déroutiner pour faire émerger dans son corps vivant d'autres modes d'existence, de déplacement et de relation* » (*ibid.*). Le but n'est pas toujours de parvenir à maîtriser ou négocier avec les éléments mais de parvenir à une « *connaissance relationnelle entre les éléments naturels et notre corps* » (*ibid.*, p. 22), il s'agit de s'immonder, de « *prêter attention à son vivant* » (Andrieu, 2016, p. 24), d'« *attendre un signe, une information suffisamment inhabituelle et inédite pour nous surprendre* » (*ibidem*, p. 24). On retrouve la gnose transmoderne, et celle-ci serait facilitée par un environnement différent de l'environnement habituel.

Le premier pas pour accéder à l'émergence est bien une immersion, une « *absorption dans la nature, au sens de nouvelle habitation du corps* » (*ibid.*, p. 21), qui « *n'est plus seulement une métaphore mais une synthèse dynamique entre le mouvement kinesthésique, l'espace habitable, les relations avec les éléments et les interactions avec les autres* » (*ibid.*), en dessous du seuil de la conscience. Puis « *L'écho de la nature dans le corps éveille en nous des possibilités d'action. La ré-créativité peut être une re-création du soi si l'habitus est suffisamment entamé au cours de l'écologisation par l'immersion dans la nature* » (*ibid.*, p. 23). La possibilité d'action est donnée à condition de dépasser ce seuil inconscient du corps vivant, ainsi que la pure description des sensations (corps vécu), et appréhender les pensées qui en découlent et les actions conséquentes (corps symbolique et corps social).

La priorité du vivant sur l'idéal est clairement énoncée par Andrieu. « *Cette attente est un accueil, ce qui est éveillé depuis l'intérieur du corps vivant. Cette sensation est interne et involontaire, mais vient remplir un contenu de conscience sans pour autant qu'une représentation ne vienne l'anticiper* » (*ibid.*, p. 25), puis « *Notre perception consciente donne un sens socioculturel à son vécu psychologique, à ce qui arrive dans son corps vivant* » (*ibid.*, p. 26). Selon l'auteur, l'accès au corps vivant est double. La première voie d'accès est celle qui va du corps vivant au corps vécu, c'est une demande involontaire. L'émersion est « *un réveil (awareness) de la conscience (consciousness) par les mouvements involontaires, par les poussées réflexives et par les émotions directes* » (*ibid.*). Elle survient « *soit à partir de l'approfondissement de la conscience qui favorise l'attention aux états intérieurs et intimes par des techniques de méditation, de concentration comme le yoga (...) soit à partir de l'éveil* » (*ibid.*, l'auteur cite Sacks), « *ou de l'activation dans le corps vivant des informations neuro-inconscientes qui remontent à la surface de la claire conscience involontaire* » (*ibid.*). La deuxième voie d'accès est celle du corps vécu au corps vivant, c'est un « *approfondissement de l'activité subconsciente* » (*ibid.*), une demande volontaire, en faisant attention « *à la réflexivité du vivant (respiration, souffle, rythme cardiaque, sensation interne, écoulement des flux)* » (*ibid.*, p. 27), comme dans les méthodes Feldenkreis, Pilates et Alexander (et ajoutons-nous dans une certaine mesure la danse contemporaine, notamment les phases d'improvisation).

Ainsi, pour Andrieu, non seulement l'esprit ne domine le corps, mais corps et esprit ne sont pas « unifiés », c'est le corps dans l'interaction avec le monde qui produit « *plusieurs niveaux d'activité sémantique non intentionnelle* » (*ibid.*, p. 48), qui forment une unité qui est une fiction descriptive : « *La difficulté est de décrire comment le corps produit des significations psychiques, qu'elles soient tacites, implicites et incorporées sans réduire le contenu psychique à une donnée neurobiologique* » (*ibid.*). L'intentionné corporel survient à l'intentionnel mental (l'auteur cite Davidson et son concept de survenance, p. 51), et produit des contenus mentaux de l'action à accomplir dans l'intentionnel mental. Parce que l'intentionnel mental reçoit l'information après l'intentionné corporel, sans en avoir conscience, on a pensé que l'intentionnel mental détermine les contenus de sa volonté. Alors que, pour que l'intentionné corporel passe à l'intentionnel mental il y a une autre étape, le passage à l'intentionnant, par l'activité spécifiquement cognitive du cerveau, qui consiste à « *imposer des structures innées, des schémas construits et récurrents et des adaptations neurocognitives aux exigences de l'action* » (*ibid.*, p. 52). En ce sens, l'intentionnant est le

déterminant bioculturel de l'action. Ainsi, pour l'auteur, le corps vivant produit une activité en dehors de la conscience. Cette activité est exactement ce que nous entendons par altérité corporelle, y avoir adjoint la dimension culturelle se basant sur des expériences scientifiques est une avancée paradigmatique. Elle correspond à une prise de position claire dans le débat sur les déterminants de l'action et notamment sur les rôles respectifs de la dimension matérielle et idéale, inconsciente et consciente, rationnelle et irrationnelle. Il faut tout prendre en compte, mais dans le bon ordre, avec une approche de la cognition élargie au-delà de la rationalité mentale, en commençant par le corps. Nous ne cherchons pas forcément, avec cette thèse, à établir la priorité dans le maillage corps-environnement. Le corps est considéré comme condition nécessaire à l'activation du maillage et donc à la créativité intégrative de la démarche-projet. Ce qui nous importe, c'est de doter l'intentionnant d'un déterminant bioculturel-existential. Celui-ci serait ultimement porteur, en plus d'un corps vivant et d'une dimension culturelle, d'un projet de vie singulier. Plus on le rend conscient, plus cela permet de faire « remonter » et mettre à disposition de l'altérité corporelle et culturelle, de l'intégrer, et de la transformer en action finalisée à la réalisation du projet de vie.

Selon Andrieu (Niel & Sirost, 2008), de nouveaux axes d'étude de l'écologie corporelle sont possibles en étudiant les activités ludiques à caractère non compétitif comme le jogging, le trekking, la marche ou le culturisme. Ce que cette thèse se propose de faire, en étudiant l'itinérance. Pour cela, il faudra saisir, en plus du corps qui permet la prise de conscience « active » de soi, le corps comme facilitateur de la réalisation de soi et, au-delà, comme facilitateur de la génération d'un nouveau bien commun. C'est ce que l'hypothèse du corps créatif se propose de faire.

### ***L'hypothèse du corps créatif : de la relation à l'environnement à l'action dans l'environnement***

#### *Le paradigme du Sensible de Bois*

*« Finalement, le terme sensible pointe aussi vers une perspective existentielle à laquelle nous tenons, en tant qu'il renvoie au sens de la vie même. Et notre recherche nous invite à un questionnement : l'homme est-il disposé à rencontrer la part sensible de son être ? Est-il en mesure, à partir de cette rencontre, de modifier la conception du monde sur laquelle il fonde ses choix de vie ? Est-il prêt à changer la relation qu'il a avec sa vie à partir d'un*

*renouvellement de la relation à son corps ? Tout simplement, est-il possible de vivre dans une plus grande proximité avec soi ? »*

(Bois & Austry, 2007, pp. 3-4)

Bois a fondé son paradigme du Sensible en étudiant les techniques de thérapie corporelle, essentiellement la fasciathérapie, qui facilitent une démarche de gnose. Ainsi, dans le mot Sensible, « sens » signifie à la fois dispositif sensoriel et orientation. Ce faisant, il se situe dans le cadre de l'écologie corporelle proprement dite. Son approche est plus explicitement marquée par le développement personnel. L'auteur adhère au principe qui pousserait l'homme vers « *le plus grand* » (*ibid.*, p. 8), mobilisant sa responsabilité à « *honorer sa vie* » (*ibid.*, pp. 11-12). Il cite à ce propos le psychologue humaniste Rogers (cf. plus haut, à propos des liens entre créativité intégrative et développement personnel). Le « corps sensible » est le corps qui « *m'apprend quelque chose de moi-même* » (*ibid.*, p. 11), c'est un corps – « *caisse de résonance* » de l'expérience (les Auteurs citent Berger, p. 11), qui reçoit et renvoie l'expérience à celui qui la vit.

On entend ici le sensible en tant que « pensée physique », « pensée sensible ». Et plus précisément le mouvement interne du corps, l'« *animation autonome de l'ensemble des tissus du corps* » (*ibid.*, p. 3), particulièrement saisissable par le fasciathérapeute et son patient. La découverte du Sensible, pour l'auteur, se réalise non pas au contact avec les éléments de nature, mais avec le mouvement interne et désigne « *la qualité des contenus de vécus* » (*ibid.*, p. 7) ainsi expérimentés. Il ne s'agit pas de perception sensible (percevoir *via* les sens et éventuellement les émotions, qui génèrent des imaginaires), mais de perception du Sensible (de toutes les sensations internes du corps, de ces blocages, de ses insensibilités aussi, du mouvement interne du corps, qui peut être mis en relation avec le vécu, passé, présent et à venir, cf. la gnose transmoderne). Cette connaissance est appelée par les chercheurs immanente. Le mouvement interne participe à l'équilibre organique et psychique. En prendre conscience amène uniquement dans un premier temps à la perception d'un état général de bien-être, puis à celle du processus de son être en devenir.

Le bien-être (ou la conscience de soi) n'est donc pas une finalité en soi, la finalité est le processus toujours évolutif de la connaissance de soi. L'individu identifie des contenus de vécu liés aux manifestations du mouvement interne et les utilise comme un potentiel d'évolution. Cette dynamique ne peut être saisie que dans une temporalité longue, ce qui

justifie la méthode du recueil du récit de vie, qui a été utilisée en particulier par Josse (2009) dans le domaine de la formation des adultes, pour retracer les processus de formation et connaissance. Un des axes autour desquels s'articule la recherche des individus suivis est bien celui de la « *quête des potentialités de la conscience par des voies corporelles* » (*ibidem*, p. 17) : souvenir de la relation physique avec l'environnement naturel et humain, expérience de maladie... En effet, la quête des adultes démarre souvent lors d'événements de rupture durable de la santé physique : handicap, stigmat, qui amènent à la prise de conscience de la capacité d'évolution et autoguérison, et aux thérapies et pratiques corporelles douces. Dans un autre domaine (une épreuve orale d'examen), Aumonier (2016) décrit l'émergence de cette « *pensée kinesthésique* » (en citant Gardner et Piaget), où l'imprévu a joué le rôle de déclencheur de créativité et elle a assisté en direct à la naissance de sa pensée. Cette forme de pensée, dit-elle, « *véhiculait un fort sentiment d'existence et de justesse* » (*ibidem*, p. 17).

Ce rapport au corps est défini comme « *créatif* » (Bois & Austry, 2007, p. 6), car il permet une « *ouverture créative de nouveaux sens* » (*ibidem*, p. 14). Cette voie est en devenir permanent. Parce que la temporalité du Sensible est le devenir, elle ne peut que s'appréhender sous une forme spatiale, pas dans la séparation mais dans la fusion de moments présents. Ce qui demande une attention tournée vers ce qui se déploie. C'est le modèle de l'advenir ; sous-jacent, une temporalité qui est forcément celle d'un temps vécu et incarné, un temps présent et une forte dimension humaine et (thérapeute) et événementielle. L'incertitude n'en est plus une, c'est une opportunité de croissance. « *Le contact avec l'advenir m'avait éduqué à l'adaptabilité spontanée à l'imprévisible et parmi tous les possibles qui se dessinaient depuis mon advenir, je prévoyais aussi le possible non concevable (...) Cette posture d'ouverture au futur changeait radicalement mon rapport à la temporalité et cela à plusieurs niveaux. Quand je me sentais dans une impasse et que je ne trouvais plus le sens de mon existence, je pouvais compter sur l'information qui me manquait et qui viendrait apporter des solutions à ma problématique du moment* » (*ibid.*, pp. 11-13). Le sens se déploie en même temps que la transformation. « *Je constatai donc que c'était ma propre transformation qui me permettait d'accéder au déploiement du sens et non pas le dépliement du sens qui me transformait* » (*ibid.*, p. 13). L'accès au déploiement du sens permet l'innovation radicale. « *Autrement dit, à force de côtoyer le caractère imprévisible des informations, je développais une adaptabilité face à la nouveauté ; à force de me positionner dans une neutralité active, je devenais présent aux moindres événements de ma vie ; et à force de côtoyer la nouveauté, j'enrichissais ma capacité à renouveler mes points de vue anciens* » (*ibid.*, p. 13). Nous retrouvons ici notre

définition de la créativité intégrative comme intégration systématique de l'altérité qui permet de nourrir et modifier « chemin faisant » l'objectif existentiel. Le paradigme du Sensible parvient ainsi, sur une base empirique à laquelle les auteurs tiennent beaucoup, à décrire minutieusement le passage de l'intentionné corporel à l'intentionnel mental, avec une visée non pas socio-culturelle mais existentielle.

Cependant, dans le cadre de ce paradigme, le rôle de l'environnement et la « condition écologique » du corps sont peu développés ; et il s'agit d'un objectif existentiel plutôt ontologique et peu tourné vers les autres. Le rôle conditionnel de l'environnement, dans le cadre d'un registre relationnel et performatif de l'action, est proposé par Ingold avec le concept de maillage créatif.

*L'écologie relationnelle d'Ingold*

*« The artist – as also the artisan – is an itinerant, and his work is consubstantial with the trajectory of his or her own life. »*

(Ingold, 2010)

L'anthropologie écologique d'Ingold parvient à conceptualiser une relation de maillage entre l'humain et l'environnement (ce dernier entendu au sens d'environnement physique et matériel), et à la mettre en relation avec la créativité. Et, ce, dans le cadre d'une conception relationnelle et performative de l'agir. Dans ce cadre, le corps a un rôle d'attention et de perception dans le mouvement, c'est un corps à la fois conscient, apprenant (mode de connaissance) et moteur de l'action. Selon l'auteur (Ingold, 2011a), l'objet d'étude de l'anthropologie est la vie quotidienne, jusqu'ici vue par les théoriciens comme une conséquence de structures ou systèmes génétiques, culturels, naturels ou sociaux. Il prône une analyse unifiée de l'homme organique, social et culturel. Il s'oppose donc à la fois aux tenants d'une approche exclusivement matérielle comme Miller, exclusivement cognitive comme Sperber (cognitivisme entendu comme primat de la représentation sur l'action), mais aussi à la théorie de l'acteur-réseau de Latour. Puisque l'analyse de l'œuvre d'Andrieu et Bois a déjà permis d'analyser les rôles respectifs du matériel et idéal, nous allons maintenant nous attacher à comprendre, grâce à Ingold, pourquoi la théorie systémique de l'acteur-réseau ne convient pas à étayer notre hypothèse d'une démarche-projet créative intégrative, et ne peut étayer que l'hypothèse de créativité adaptative.

L'araignée (Ingold<sup>43</sup>) répond à la fourmi (Latour) après qu'elle ait exposé sa théorie des « act-ants » et de la distribution de l'« agency » : *« Les lignes de ma toile (web) ne sont pas du tout comme celles de ton réseau (network). Dans ton monde, il y a juste des morceaux et des morceaux de diverses sortes qui sont réunis ou assemblés afin de faire bouger les choses. Chaque “relation” (relation) dans le réseau est donc une connexion (connection) entre une chose et une autre. En tant que telle, la relation n'a pas de présence matérielle. Car la matérialité du monde, selon toi, est pleinement comprise dans les choses liées. Les lignes de ma toile, au contraire, sont elles-mêmes filées à partir de matériaux exsudés de mon propre corps, et sont disposées en me déplaçant. Tu pourrais même dire qu'elles sont une extension de mon être alors même qu'il traîne dans l'environnement – Elles comprennent, si tu veux, mon “wideware”. Ce sont les lignes sur lesquelles je vis (live), et je conduis ma perception et mon action dans le monde. Par exemple, je sais quand une mouche a atterri dans la toile parce que je peux sentir les vibrations dans les lignes à travers mes frêles jambes, et c'est sur les mêmes lignes que je cours pour le récupérer. Mais les lignes de ma toile ne me relient pas à la mouche. Au contraire, elles sont déjà tissées avant que la mouche n'arrive, et établissent par leur présence matérielle les conditions de piégeage sous lesquelles une telle connexion peut être établie » (ibidem, p. 91).*

Ainsi, selon Ingold, au contact avec l'autre, il ne s'agit pas de « délibérer » (se connecter, cf. projet postmoderne, agilité, fragmentation, recomposition par boucles itératives) à la recherche de solutions hybrides, au mieux « gagnant-gagnant » ; il ne s'agit même pas de partir de la raison de l'un (la trajectoire de la mouche ou de la fourmi) et de l'autre (le fil de la toile de l'araignée) pour générer *ex novo* une troisième voie nouvelle qui les subsume (le point où la mouche est tombée). Cette troisième voie à générer est déjà là, générée par les trajectoires de vie des deux individus, il suffit de l'appréhender. La créativité serait avant tout une puissante œuvre de clarification de la situation, par excavation, de laquelle la solution (l'idée, le bien commun...) émergerait tout naturellement. Ingold fait dire à ANT (la fourmi) : *« Nous pouvons accomplir ces exploits parce que nous collaborons. Nous*

---

<sup>43</sup> On se réfère ici au chapitre de l'ouvrage de 2011 ironiquement intitulé « Quand ANT (la fourmi) rencontre SPIDER (l'araignée) ». Nous avons lu et analysé la version originale de cet article en raison de la subtilité des termes et sigles utilisés, renvoyant à la fois à des concepts et aux personnes de Ingold et Latour.

vivons ensemble dans des colonies, plusieurs milliers de personnes, partageant notre nourriture et notre travail. En un mot, nous sommes le plus social des insectes » (*ibid.*, p. 89). Et lui oppose le raisonnement de SPIDER (araignée), qui « Plus solitaire par nature, trouve l'idée de la vie dans une colonie difficile à saisir. Elle admet qu'elle serait plus encline à manger d'autres de son espèce que de travailler avec eux » (*ibid.*). Ce ne serait effectivement qu'en prenant en compte l'ultime irréductibilité d'un individu à l'autre, encore plus marquée dans un environnement interculturel comme celui de l'itinérance, l'impossibilité d'une collaboration symétrique entre tous les actants, qu'on se voit obligé d'envisager des manières d'aller outre cette altérité fondamentale. Une manière serait de la subsumer au point où les trajectoires de vie des deux individus se sont rencontrées, en l'intégrant à partir de la sphère événementielle. Une simple connexion « technique », au-delà d'un groupe d'individus semblables en valeurs, n'est plus envisageable.

Le dialogue entre ANT (*Actor-Network Theory*, Théorie de l'Acteur-Réseau) et SPIDER (*Skilled Practice Involves Developmentally Embodied Responsiveness*, une pratique qualifiée comporte une capacité de réponse incarnée en la développant) continue d'ailleurs dans une direction qui nous amène au cœur de notions clés de la postmodernité et de la transmodernité. ANT, qui, en tant que fourmi, a été prise dans une toile d'araignée, considère qu'elle a été prise dans l'assemblage *hybride* formé par l'araignée, la toile, les branchages et l'herbe auxquels la toile, générée par l'araignée, était accrochée. La réaction quasiment de dégoût de SPIDER ne se fait pas attendre. « En entendant le mot "hybride", les jambes de SPIDER commencent à se contracter nerveusement. Elle n'aime pas le terme, et a des réserves sur la façon dont il a été transmis par ANT et ses confabulateurs » (*ibid.*, p. 91). Elle oppose les deux visions du monde. Celle de ANT est un monde composé d'entités – par exemple l'araignée, la toile, les tiges, les brindilles, etc. – « qui sont assemblés pour comporter les conditions nécessaires et suffisantes pour qu'un événement se produise » (*ibid.*). Dans ce monde, l'agency qui est à l'origine de l'événement est distribuée aux entités. La vision de SPIDER est celle d'un monde, où, pour reprendre le même exemple, « la toile n'est pas une entité » (*ibid.*). Le monde de SPIDER est un maillage (*meshwork*) non pas un réseau (*network*), c'est un enchevêtrement, pas un assemblage. L'origine de l'événement n'est pas une agency distribuée dans le réseau mais dans « la réciproque (*interplay*) des forces qui se déroulent dans le sens du maillage » (*ibid.*, pp. 92). « La toile (*web*), en bref, est la condition même de mon agence. Mais ce n'est pas en soi un agent » (*ibid.*, p. 93). Selon Ingold, la plus grande erreur de l'être humain a été celle de confondre l'intelligence

(*intelligence*) avec l'agence (*agency*), et c'est l'obstacle majeur qui empêche de comprendre la théorie du maillage. L'environnement est ainsi conçu avant tout comme un enchevêtrement de trajectoires de vie, il est générateur d'événements.

Ce qui empêche le plus de considérer l'environnement comme une sphère événementielle, par essence imprévisible, est la rationalité instrumentale, qui veut anticiper et expliquer le fonctionnement de l'action, et ce faisant, la bloque. Évidemment, cette posture est facilitée dans des situations où l'individu connaît déjà son environnement, se le préfigure, anticipe et projette, et réalise des actions habituelles, si ce n'est uniquement de la reproduction symbolique. Nous supposons alors que ce n'est que lorsque nous nous déplaçons dans l'environnement, de manière continue répétée, dans un environnement sans cesse changeant, comme dans l'itinérance, que l'on peut se rendre compte que l'environnement est avant tout une source d'événements et que ceux-ci sont la condition même de notre action.

La (pleine) conscience, dans le sens de pleine attention, facilite ce statut de l'environnement : *« Ce qui fait la différence entre moi et la feuille, c'est que tout mouvement que je fais est aussi un mouvement de mon attention. C'est l'attention de ce mouvement qui le qualifie d'instance d'action et qui, de même, me qualifie en tant qu'agent. L'essence de l'action ne réside pas dans l'anticipation (comme le prétend notre philosophe humain), mais dans le couplage étroit du mouvement corporel et de la perception. Mais c'est aussi dire que toute action est, à des degrés divers, qualifiée. Le pratiquant qualifié est celui qui peut continuellement adapter ses mouvements à des perturbations dans l'environnement perçu sans jamais interrompre le flux d'action, mais cette compétence (skill) n'est pas toute faite. Au contraire, elle se développe, en tant que partie intégrante de la croissance et du développement de l'organisme dans un environnement. Puisque l'agence (agency) appelle à la compétence et que la compétence survient par le développement, il s'ensuit que le processus de développement est une condition sine qua non pour l'exercice de l'agence. Attribuer l'agence à des objets qui ne se développent pas et ne développent pas, dont le mouvement n'est donc pas couplé à leur perception, est ridicule »* (ibid., p. 94).

Si l'être humain est capable d'adopter le rôle réflexif de l'architecte, qui pose un moment de conception avant de passer à l'action, il n'en va pas de moins, selon Ingold, que, lors de l'action, l'humain est engagé et ne fait pas que réfléchir. Selon Ingold (2013), si *« L'alternance entre engagement et désengagement, entre action dans le monde et introspection, est peut-être une caractéristique de la condition humaine »* (ibidem, p. 137), sa thèse fondamentale est que la vie est donnée dans l'engagement et que le temps de la

réflexion n'est pris que lorsqu'on a besoin d'être guidés (il cite Whitehead, *ibid.*). Le primat dans l'action va à la vie sur la pensée. Et dans cette vie, au niveau de la perception, selon Ingold, c'est à la fois le cerveau et les organes récepteurs qui sont impliqués dans le passage à l'intentionné mental, il n'y a pas d'assemblage consécutif entre sensation, qui serait brute, insuffisante, et élaboration intellectuelle, conceptuelle, mais un processus continu qui aboutit non pas à la production d'un percept, mais « *une transformation de l'état de la personne percevant* » (*ibid.*, p. 139). Et, ce, grâce à l'action elle-même (on est pleinement ici dans un registre d'action performatif et dans un intentionnant *in fine* existentiel). Le moment explicatif est réservé à rendre la connaissance du monde explicite, non pas à connaître le monde, c'est l'épilogue de l'action pratique. Il y a deux moments séparés. Le corps est donc partie prenante de l'action dans l'environnement, environnement et corps maillé sont les conditions de l'action (cf. connexion intégration de l'altérité corporelle-altérité environnementale), dans un état de *flow*, il n'y a pas une notion d'antécédent comme chez Andrieu ou Bois.

Cette vision du corps comme partie prenante de l'action avec l'environnement, implique une perspective relationnelle de l'action, y compris vis-à-vis des autres, renvoyant au concept de sociabilité. Le rapport à l'environnement s'est construit, dans la théorie de Ingold, sur la base de la psychologie écologique de Gibson et le concept d'*affordance*. Ce concept est ancré dans une théorie de la perception qui amène à une connaissance directe de l'environnement, où les objets dans l'environnement sont perçus « *en fonction du rôle, positif ou négatif, qu'ils jouent dans leur comportement* » (*ibid.*, p. 135) (du comportement des animaux, dans le cas spécifique). Ces *affordances*, qui prennent donc part au projet d'un sujet, sont un potentiel inhérent à l'objet, elles ne sont pas des propriétés imputées par un processus subjectif à l'objet. Cette même perspective est appliquée à l'environnement des êtres humains, à la construction culturelle de l'environnement, et à leurs projets culturels. En effet, selon Ingold, et toujours sur la base des études de Gibson, « *Le langage n'est pas utilisé pour produire des perceptions internes à notre environnement, et n'est pas non plus nécessaire pour que la perception soit partagée. (...) La socialité<sup>44</sup> est au contraire donnée dès l'origine, et ce antérieurement à l'objectivation de l'expérience dans des catégories culturelles, par*

---

<sup>44</sup> C'est une traduction française, cela se réfère donc à « notre » sociabilité, à la *Geselligkeit* de Simmel.

*l'implication perceptuelle directe des sujets immergés, à travers une action commune, dans un même environnement* » (*ibid.*, p. 140). Via ce lien entre corps, perception dans l'action et partage avec les autres, on parvient à nouveau à envisager un lien entre corps et éthique relationnelle, dans le cadre d'une action finalisée à la réalisation d'un projet.

Quant à la créativité, la conception d'Ingold de celle-ci dérive de celle d'enchevêtrement de lignes en dehors de toute logique d'inclusion/exclusion, et correspond à ce qu'il a appelé la vie, avec une conception avant tout processuelle de celle-ci (Ingold, 2010). Dans ce papier, Ingold commence par citer le peintre Paul Klee qui considérait que les processus qui génèrent les formes sont plus importants que les formes elles-mêmes. Le peintre, cité par Ingold, disait : « *La forme est la fin, la mort* », et encore « *Donner forme est mouvement, action. Donner forme est la vie* ». Toujours pour cet artiste, l'art ne consistait pas à reproduire ce qui est visible mais à rendre visible ; se joindre aux forces qui donnent forme dans le monde, comme une plante grandit de sa graine. Se référant à Deleuze et Guattari, Ingold affirme que l'essentiel dans le monde de la vie n'est pas la relation entre contenu et forme, ou entre substance et attributs, mais entre matière et force. En suivant la première approche, la pensée occidentale a fini par donner trop d'importance, de prééminence, à la forme : « *La forme a été considérée comme imposée par un agent ayant un but ou une fin particulière en tête, tandis que la matière – rendue ainsi passive et inerte – était ce sur quoi elle s'imposait* ». Le but d'Ingold est donc de remplacer ce modèle par celui qui assigne la primauté au processus de formation et non pas à son produit final, au *flow* (Ingold utilise exactement ce terme), aux transformations, à la vie.

Ingold (*ibid.*) conçoit d'abord la différence entre un objet (*object*) et une chose (*thing*), où cette dernière est « *non pas une entité bornée extérieurement, placée au-dessus et contre le monde, mais un nœud dont les fils (threads) constitutifs, loin d'être contenus en elle, traînent au-delà, seulement pour être pris avec d'autres fils dans d'autres nœuds.* » La vie est ensuite définie comme « *La capacité générative de ce champ englobant des relations au sein duquel des formes émergent et se tiennent en place.* » La chose existe dans son « choser » (*thinging*), par exemple le cerf-volant existe dans son vol, c'est « *un mouvement qui se résout sous la forme d'une chose* ». On voit là la différence fondamentale avec la théorie de l'*agency*. C'est le vent qui fait se mouvoir le kite, non pas son *agency*. Le monde que le chercheur observe est dans un bouillonnement continu, il ressemble, selon Ingold, beaucoup moins à un musée géant ou un grand magasin qu'à une vaste cuisine, avec plein d'ingrédients qui sont mélangés (*mix*, on retrouve le métissage...) « *dans diverses combinaisons, générant de nouveaux*

*matériaux dans le processus, qui seront à son tour mélangés (mix) avec d'autres ingrédients dans un processus sans fin de transformation.* » On entend aussi la troisième voie de l'éthique relationnelle. Mais le chef doit quand même garder un certain contrôle sur ce qui se passe, et ainsi l'alchimiste, le peintre, le potier, le jardinier... (premier moment, irréductiblement individuel, de la relation).

Ce qui revient aussi à dire que l'individu a un projet et ensuite il s'immonde pour reprendre la terminologie d'Andrieu, pour le faire advenir, selon la terminologie de Bois. Le lien à la créativité intégrative et générative émerge alors. Selon l'auteur, « *Il s'agit de lire la créativité "à l'avant", comme une union improvisée avec des processus de formation, plutôt qu'"à l'arrière", comme une extirpation (abduction) d'un objet fini à une intention dans l'esprit d'un agent* » (*ibid.*). C'est la créativité du donner forme de Klee, pas celle de la créativité culturelle telle que conceptualisée par Favole, de commencer par l'observation d'une nouvelle forme, et la mettre en relation avec une idée inédite dans l'esprit d'un agent. On est là donc beaucoup plus proche de la créativité culturelle de Florida, qui avait déjà souligné l'importance de l'environnement dans le processus créatif, mais ici individu et environnement sont maillés.

La créativité est alors à considérer comme un processus qui suit les forces du *flow*, c'est une itinérance non pas une itération d'une idée. Pour Ingold, « *L'artiste, tout comme l'artisan, est un itinérant et son œuvre est consubstantielle à la trajectoire de sa propre vie, et la créativité de l'œuvre réside dans le mouvement vers l'avant qui donne naissance aux choses. Lire les choses à l'avant implique un accent non pas sur l'extirpation, mais sur l'improvisation* ». Et c'est là que la créativité adaptative de la figure du réseau émerge. « *Improviser, c'est suivre les voies du monde au fur et à mesure qu'elles se déploient, ce n'est pas se connecter à une série de points qui ont déjà été traversés.* » D'ailleurs, les lignes ne connectent pas de points (rappelons-nous du débat entre la fourmi et l'araignée), elles passent entre des points, car, et c'est là encore une figure du métissage vs l'hybride, et dans les paroles de Deleuze et Guattari, cités par l'auteur, « *Un devenir n'est ni un ni deux, ni le rapport des deux ; c'est l'intermédiaire (in between, dans la traduction d'Ingold), la... ligne de vol... qui court perpendiculairement aux deux* ». Ce qu'Ingold appelle chose (thing) n'est pas constitué par un seul fil mais c'est un ensemble de fils de la vie, ce que Deleuze et Guattari appellent l'« hæccéité » et que Ingold considère comme étant l'environnement : un immense enchevêtrement de lignes.

Dans un autre article consacré à la créativité, Ingold (2014) souligne encore une fois la différence entre deux conceptions de la créativité. Une première conception, de laquelle il prend ses distances, considère la créativité comme un « X-factor » qui favorise la génération spontanée de quelque chose d'absolument nouveau. Pour être découvert, on procède de manière rétrospective en partant du produit final et attribuant sa forme à une idée inédite. La créativité telle qu'il l'entend siège dans les relations ou processus dans lesquels les personnes et les choses sont fabriquées et grandissent. La créativité siège dans le fait d'assister à un monde en formation. C'est la créativité subie (*undergone*) et non pas « faite » (*done*). Subie, mais toujours avec un objectif existentiel projectuel en ligne de mire. « *L'imagination n'est pas tant la capacité de proposer de nouvelles idées que l'impulsion à aspirer à une vie non seulement vécue mais menée* ». Le présupposé c'est de reconnaître que nous n'avons pas toutes les compétences requises pour la tâche concernée, d'accepter que les idées peuvent changer. Chez Ingold, comme chez Csikszentmihalyi, la créativité impliquerait un état de *flow* de conscience ; et en plus, elle permettrait d'entrer en relation avec les autres au niveau primaire, présupposé de l'éthique relationnelle.

La créativité est une compétence d'habitabilité ou, mieux d'habitation, car il s'agit d'une action en train de se faire dans l'environnement et qui débouche sur une production concrète, par exemple artistique. Selon Ingold, auquel je dois la meilleure traduction en anglais du terme d'itinérance (*wayfaring*), il n'y a rien d'extérieur à l'habitant, que ce soit matériel ou immatériel, qui rendrait un espace habitable ; c'est son déplacement, et la relation avec ses objets qui se déploient à lui, qui le rend habitable, vivable, dans le sens de pourvoyeur des conditions nécessaires à la réalisation du'n projet de vie. Ce déplacement physique, cette itinérance, c'est une activité d'habitation, terme qu'Ingold finit par préférer à *dwelling* et que nous allons désormais utiliser aussi. « *Nous ne pouvons plus supposer que l'habiter (dwelling), se trouve de la manière dont Heidegger l'imaginait, dans une ouverture proche d'une clairière dans la forêt. Être, je dirais maintenant, ce n'est pas être en place mais être le long de voies (paths). La voie, et non pas le lieu (place), est la condition première de l'être, ou plutôt du devenir. (...) Ainsi reformulé, mon argument est que l'itinérance (wayfaring) est le mode fondamental par lequel les êtres vivants habitent (inhabit) la terre. Tout être de ce genre doit donc être imaginé comme la ligne de son propre mouvement ou – plus réaliste – comme un faisceau de lignes* » (Ingold, 2011b, pp. 12-13). L'itinérant serait l'habitant emblématique, intrinsèquement créatif : l'étudier reviendrait à étudier l'activité humaine de l'habitation créative.

Revenons à la rencontre entre ANT et SPIDER. Celle-ci se termine sur une incompréhension mutuelle entre une pensée qui a la valeur de l'or mais qui ne pèse pas très lourd (l'araignée IN GOLD, en or) et la tour (LA TOUR), surplombante. Y aurait-il des individus « ANT » et des individus « SPIDER » ? La théorie ANT conviendrait-elle mieux à analyser des groupes intra-culturels et SPIDER, à analyser l'individu en situation interculturelle ? Y aurait-il dans la vie de l'individu, ou pendant des pratiques spécifiques, des phases ANT et des phases SPIDER ? Ou bien l'un ou l'autre ont raison ? Le terrain d'étude pourra aider à répondre à cette question.

Pour l'instant, reprenons l'argumentation à la faveur de la construction de la figure du corps créatif. L'analyse de l'œuvre d'Ingold nous a permis de poursuivre la conception d'un corps créatif comme d'un corps pris dans un maillage avec l'environnement, avec toutes les dimensions de cet environnement : physique, matérielle, et humaine. Et donc à la fois corporelle, naturelle, symbolique. Il est donc possible d'envisager un maillage entre le corps de l'individu et les autres, par « *implication perceptuelle directe des sujets immergés, à travers une action commune, dans un même environnement* » (cf. ci-dessus). Qu'est-ce qui se joue précisément dans cette action commune et comment peut-on amener la notion d'éthique dans ce cadre ?

*De la créativité corporelle à l'éthique relationnelle, en passant par l'empathie*

Déjà, qu'est-ce que l'éthique ? D'un point de vue étymologique, *ethos* en grec signifie coutume, caractère, et *-ique* « relatif à » ; l'éthique se réfère alors aux manières de se conduire, c'est une activité pratique, qui implique en amont un processus de réflexion, d'argumentation et de contre-argumentation, sur comment agir au mieux dans un domaine donné. Quant à la morale, elle se réfère plutôt à des principes, à des mœurs, des us et coutumes, qui relèvent donc d'un registre plus abstrait et, surtout, sont relatifs à une époque historique ou à une culture donnée. Ainsi, on parle de bioéthique et de morale judéo-chrétienne. L'éthique peut donc se prêter à la fois à une lecture délibérative et relationnelle. Pour rappel, l'éthique délibérative se réfère à une négociation entre morales différentes provenant de groupes, de communautés aux valeurs distantes, dans le cadre d'une fragmentation des identités collectives depuis la postmodernité. L'éthique relationnelle se réfère à la possibilité qu'ont deux individus de culture différente, à partir de la compréhension réciproque des raisons de chacun, d'identifier des ponts entre elles, et de générer (à partir de l'existant) une troisième raison, qui n'est pas fruit d'une hybridation, fut elle gagnante, entre

les deux de départ, et qui les trouve d'accord. Chez Dussel, il s'agit de revenir au niveau de la raison et de mettre en relation deux raisons pour trouver une nouvelle voie commune.

Dans les pratiques sportives et récréatives, l'éthique a été étudiée en tant que respect pour nature (Tollis, 2010) et en tant que délibération par rapport à des morales différentes (Corneloup, 2013). Focalisons-nous déjà sur la relation aux autres. Selon Corneloup (*ibidem*), la nature est un univers de liberté alors que les éthiques encadrent la pratique et ancrent celle-ci « *dans un monde de la mesure* » (*ibid.*, p. 43). La nature relève d'imaginaires poétiques alors que la société impose des normes, des règles. Il s'agit d'identifier la bonne conduite, dans le respect des principes culturels et juridiques. « *Là où la morale n'est plus une évidence et une obligation, l'éthique comme processus par lequel le pratiquant et l'acteur participant à définir le comportement acceptable devient une pratique montante* » (*ibid.*, p. 44). Ce comportement acceptable peut être défini, par exemple, par rapport à la statistique de l'accident et à l'enjeu de la durabilité. C'est une question de responsabilité face à ce qui est envisageable, sachant que tout est envisageable. « *Lorsque les formes culturelles deviennent multiples, rien ne s'impose à l'individu* » (*ibid.*, p. 44-45). On peut faire de la pêche au Canada mais aussi de l'heliski.

C'est donc une figure de la montée de l'individualisme, les pratiques éthiques « *relèvent de logiques individuelles et interactionnelles dans leur fabrication* » (*ibid.*, p. 45), chacun définit sa bonne pratique par rapport à ses valeurs et aux situations vécues, c'est un jeu social entre individuel et collectif, dans un cadre de relativisme qui tend à l'enfermement et au communautarisme. « *Cette situation, dans une période marquée par un relativisme des valeurs, des pratiques et des styles, laisse la place à des pratiques éthiques ouvertes où chacun possède une marge d'action pour décliner son éthique et celle qu'il construit avec d'autres au sein de groupes de pratique plus ou moins constitués* » (*ibid.*). L'éthique convoque la figure de la justification, du jeu avec la règle, de la logique ascendante. « *La morale ne s'impose pas d'elle-même, mais (que) chacun est amené à construire son éthique autour de morales plus ou moins constituées, présentes et actives* » (*ibid.*). Encore, pour l'auteur, « *le rôle de l'éthique consiste justement à discuter de ce qui est moralement acceptable, par une confrontation entre le prescrit et le vécu* » (*ibid.*). Il parle effectivement de démocratie délibérative, comme d'un « *projet politique toujours en devenir* » (*ibid.*, p. 46). Comme vu à la fin de la première partie de ce chapitre, dans l'habitabilité résidentielle péri-urbaine, il émerge plutôt une figure de l'éthique relationnelle, qui n'a pour limite que le

respect du vivant, de ce qui permet à chacun de se sentir vivant, engagé dans un projet existentiel, et le bien commun serait de cet ordre.

*« D'unicité à unicité – transcendance ; en dehors de toute médiation – de toute motivation puisable dans une communauté générique – en dehors de toute parenté préalable et de toute synthèse a priori – amour d'étranger à étranger, meilleur que la fraternité au sein de la fraternité même. Gratuité de la transcendance-à-l'autre interrompant l'être toujours préoccupé de cet être-même et de sa persévérance dans l'être. Interruption absolue de l'ontologie, mais dans l'un-pour-l'autre de la sainteté, de la proximité, de la socialité, de la paix. Socialité utopique qui commande cependant toute l'humanité en nous et où les Grecs aperçurent l'éthique. »*

(Levinas, 2016, p. III)

Selon Walentowitz (2012), la conception de l'habitation d'Ingold permet de sortir de la logique inclusion/exclusion qui sous-tend la conception de l'habiter comme une occupation, par la construction d'un bâtiment ou, ajoutons-nous, par appropriation d'un territoire ; ces modalités délimitent, fut-il par territoire superposé. L'habitation au sens d'Ingold devrait permettre de tisser des liens sociaux y compris entre personnes qui ne partagent pas les mêmes valeurs ou styles de vie. L'enfermement et le communautarisme ne sont pas les seules issues au relativisme. L'habitation créative et éthique renvoie à la socialité « utopique » de Levinas (2016) et à l'éthique relationnelle, à la génération d'une troisième voie commune.

Pour compléter le lien corps créatif – éthique relationnelle, il faudra lui adjoindre le concept d'empathie. Avant cela, nous ferons un détour par la théorie de l'agir créatif de Joas, qui aide à mettre en place des liens entre corps créatif et dimension sociale, notamment *via*

l'empathie et la socialité<sup>45</sup> primaire, qui relativise le poids de la rationalité instrumentale et de la normativité.

*« Ma thèse est que le corps propre n'est pas donné au sujet agissant d'une manière immédiate, mais seulement par l'intermédiaire du schéma corporel, et qu'on peut prouver que ce schéma corporel même est le résultat d'un processus intersubjectif, social. Si cette thèse est valide, on peut montrer que dans toute faculté humaine d'agir est déjà contenue une socialité. Je parle d'une "socialité primaire" pour exprimer que la socialité dans ce sens n'est pas le résultat d'une orientation consciente des sujets agissants l'un envers l'autre, mais qu'elle précède la capacité d'agir comme individu. »*

(Joas, 2001, p. 38)

Joas a étudié l'action créative au sein du paradigme sociologique individuel, suivant la théorie de l'agir relationnel. Il s'inscrit dans la tradition du pragmatisme américain, de la phénoménologie sociale, et de l'herméneutique. Selon Joas, le problème de l'approche situationnelle, socio-phénoménologique, ethnométhodologique ou de l'analyse conversationnelle, est que *« le lien avec la thématique de la rationalité risque en revanche d'être totalement perdu de vue »* (*ibidem*, p.28), n'offrant pas une théorie alternative de l'action (alternative à celle de l'agir rationnel). Il vaut mieux selon lui s'attacher à identifier les présupposés implicites des représentations de l'agir rationnel pour faire émerger la créativité de l'agir humain.

Les postulats de la théorie de l'agir rationnel à déconstruire et reconstruire en vue d'une théorie de l'agir relationnel sont trois. Le premier est le caractère intentionnel de l'agir humain : le sujet est capable d'agir en fonction d'un but. Or, Joas s'appuie sur Dewey et la possibilité d'une instrumentalité authentique où les fins *« sont relativement indéterminés et ne se trouvent spécifiés que par une décision quant aux moyens à employer »* (*ibid.*, p. 32), et

---

<sup>45</sup> Traduction française, cela renvoie encore une fois à notre conception de la sociabilité ou *Geselligkeit* chez Simmel.

élargis par les moyens. C'est la réciprocité entre moyens et fins. L'objet d'étude devient ainsi le processus même, les transactions entre fins et moyens : « *Ce qui intéresse Dewey ce n'est pas le culte des valeurs et la poursuite aveugle de fins assignés, mais la participation pragmatique de l'individu à l'agir collectif, où toutes les valeurs et toutes les fins peuvent devenir un objet de réflexion et discussion* » (*ibid.*, p. 33). On identifie ici des principes de la créativité intégrative : les moyens qui se présentent et qui contribuent à déterminer les fins correspondent à l'altérité, que l'on intègre, en vue de la réalisation d'un objectif existentiel qui peut être redéfini dans ce processus. Joas s'appuie sur le Simmel tardif métaphysique (cf. *ibid.*, p. 33), qui voit la liberté de l'homme dans le refus de la subordination à des fins, et prône une vision de l'homme comme d'un être « *inadapté à toute fin* » (*ibid.*). Il s'appuie surtout sur Heidegger, pour qui la vie s'appréhende par un « *dessein de quelque chose* » (cité in *ibid.*), et non pas « *pour quelque chose* » (*ibid.*). Cependant on sait qu'Heidegger demeure dans une posture ontologique et non pas transcendante.

Le deuxième postulat dissimulé de la plupart des théories de l'action est celui de la maîtrise de son corps de la part de l'acteur. Or, le corps est le siège factuel de l'agir. Selon Joas, il y a une prudence théorique par peur des réductions biologiques ou psychologiques, alors que la corporéité est importante pour comprendre le modèle non téléologique de l'action (cf. critique au premier postulat). En effet, pas tout le monde est dans l'action, certains sont dans la passivité, la sensibilité, la réceptivité, la sérénité ; la théorie de l'action doit décrire la structure de toute relation entre l'organisme humain et son environnement, qui n'est pas uniquement activiste. Dans ce cadre, le corps n'est pas seulement un instrument, que ce soit le moyen technique de l'agir instrumental (cf. rationalité instrumentale), le corps maîtrisable de l'agir à visée normative (cf. rationalité symbolique), ou le médium qui matérialise les intentions expressives de l'agir communicationnel (cf. approche sensible et émotionnelle).

Les corporéités alternatives proposées par Joas sont essentiellement deux. La première est l'intentionnalité passive, comme dans l'endormissement décrit par Merleau-Ponty (cité in *ibid.*, p. 36), où l'intention est réalisée « *dès lors que nous laissons libre cours aux intentions préréflexives de notre corps, qui aspire au sommeil* ». Cette intentionnalité, selon l'auteur, ressemble à la phase médiane du processus de résolution de problèmes décrit par les pragmatistes : « *Celui qui cherche à résoudre un problème, en effet, ne doit pas se braquer sur une manière d'agir, mais s'ouvrir aux inspirations et aux approches nouvelles que suscite l'intentionnalité préréflexive du corps* » (*ibid.*, p. 37). La deuxième est la perte manifeste d'intentionnalité et de maîtrise du corps, comme les rires et les pleurs. Cela arrive car il y a

une mobilisation de sens « *divers et contradictoires* » (*ibid.*), qui rend impossible une réaction cohérente ; ou bien une imposition de sens trop fort (pleurs) qui réduit la distance avec la situation et empêche toute réflexion. Le corps a un rôle bien autonome du corps qui contribue à la compréhension des situations et de la prise de décision, du passage à l'action.

En quoi ce corps de l'intentionnalité passive ou de la perte de l'intentionnalité est-il créatif et relationnel ? Ces corporalités ne sont pas données à l'individu ; elles relèvent d'une socialité primaire, qui précède à la capacité d'agir comme individu. En effet, selon l'auteur, « *le corps propre n'est pas donné au sujet agissant d'une manière immédiate, mais seulement par l'intermédiaire du schéma corporel, et qu'on peut prouver que ce schéma corporel même est le résultat d'un processus intersubjectif social* » (*ibid.*, p. 38). Ce qui déconstruit le troisième postulat, l'autonomie de l'individu, et dévoile ainsi pleinement la théorie de l'agir créatif comme une théorie relationnelle. L'hypothèse de la socialité primaire de la faculté d'agir implique que la « *faculté d'agir individuelle ou collective n'est pas acquise une fois pour toutes, qu'elle a besoin d'être réactivée périodiquement, et que cette redynamisation résulte de l'abolition momentanée des limites symboliques qui séparent le moi du sujet agissant de son environnement naturel et humain* » (*ibid.*, p. 40). Selon l'auteur, il faut « *s'écarter des voies paisibles de la théorie de la socialisation, pour tourner son regard vers les formes les plus éruptives sous lesquelles se manifeste une socialité qui remet en question la démarcation du moi* » (*ibid.*). Joas invite à se focaliser sur la dimension émotionnelle, non pas en tant que socle de la production imaginaire, mais comme voie vers une meilleure connaissance de soi et des autres.

Ainsi, l'émotion paraît être un carrefour très porteur de la théorie de l'action, et deux voies semblent avoir été empruntées depuis ce carrefour jusqu'ici. La première voie est celle des romantiques et de Nietzsche, qui ont spéculé sur un retour de l'élément dionysiaque, sur la désindividualisation, en opposant créativité et identité. La deuxième est celle de Durkheim, voie plus porteuse selon l'auteur, où l'effervescence religieuse, l'expérience du sacré, dont le secret sont l'expérience de la perte d'identité et de l'auto-transcendance, ne sont pas cantonnées à une dimension irrationnelle et primitive. Ces expériences sont considérées comme « *la condition constitutive de tout lien affectif rattachant l'individu à d'autres personnes, à une collectivité ou à des valeurs* » (*ibid.*, p. 41). Ces liens permettent de générer les motifs profonds de l'action de chaque individu et de gagner une cohérence en tant que personne.

La faculté d'agir n'est pas acquise une fois pour toutes mais il y a nécessité de la reconstruire, par exemple lorsque surviennent des événements imprévisibles. De cette manière, selon l'auteur, « *l'identité ne consiste pas à rester immuablement pareil à soi-même, mais à s'ouvrir à d'autres identités, à assimiler de manière active, créative, des événements extérieurs et des mouvements étrangers au moi* » (*ibid.*, p. 42). On rejoint là la conception processuelle de l'identité, et notamment le concept d'identité de frontière, qui avait conclu le premier chapitre de cette thèse et qui a été considérée comme la conception de l'identité créative.

Ainsi, la théorie de l'agir créatif de Joas mobilise la capacité à accueillir et intégrer l'inédit, l'incertain, l'imprévu (altérité-ombre) ; l'intelligence corporelle en tant que capacité de déceler la signification des sensations et autres symptômes et manifestations physiques, et des émotions associées ; enfin, le lien social via la socialité primaire comme prérequis de la faculté humaine d'agir. On retrouve là les fondements de notre hypothèse de démarche créative intégrative, et d'un corps créatif qui serait en relation permanente avec son environnement. L'intelligence émotionnelle, dans le sens de gestion de l'émotion, de savoir « ce qu'on en fait », joue un rôle décisif dans la démarche créative intégrative et est en lien avec l'intelligence corporelle. Nous allons tirer le fil de la dimension émotionnelle pour créer le lien ultime entre créativité corporelle et éthique relationnelle.

Dans la tradition cartésienne, l'émotion a été considérée comme étant bien distincte de la cognition, et elle a été reléguée dans le domaine de l'irrationnel. Or, deux raisons, une intrinsèque au sens même du mot émotion, et une autre liée aux progrès des recherches en neurosciences, prônent tout à fait le contraire. Sur le plan étymologique, émotion dérive du latin *ex-* (dehors) et *movere* (mouvoir, dans le sens d'agiter, secouer mais aussi influencer, voire bouleverser). L'émotion renvoie à un mouvement d'émergence qui n'a rien *a priori* d'irrationnel ou rationnel, en revanche, ce n'est pas un mouvement « vers » quelque chose (cf. préfixe *ex-*, sinon il y aurait *ad-*), et encore moins vers la production d'imaginaire ou vers l'action. Deuxièmement, les recherches notamment de Davidson à l'Université de Wisconsin (Goleman, 2003) ont permis d'affirmer que pensées et émotions activent (oxygènent) les mêmes zones du cerveau, la différence étant à faire entre pensées et émotions qui activent le lobe frontal gauche et droit. Les premières sont positives, voire constructives, les deuxièmes négatives et destructrices.

L'étude des émotions n'est pas le propre des neurosciences, bien au contraire. Les émotions sont un objet d'étude à part entière en sciences humaines et sociales. Reste à

identifier des possibles sujets communs entre ces disciplines. Déchaux (2015) souhaite justement explorer les « *interactions entre émotions et cognitions* », alors que, dans la tradition sociologique de l'analyse de l'action on a considérée l'action comme étant rationnelle, en tout cas l'action sociale à laquelle s'intéresse le sociologue. Weber (dont l'auteur est un spécialiste), par exemple, associe émotion et irrationalité. Au mieux, les pionniers Smith et Bentham ramenaient tout affect impliqué dans l'action au souci de soi, à l'égoïsme. En sociologie contemporaine, deux approches qui intègrent l'émotion au schéma explicatif de l'action, sans toutefois en faire une composante autonome, sont celle de l'affect comme symptôme, et celle de l'affect comme illusion. La première est dérivée des études en sociologie des organisations de Crozier et Friedberg et lie affect et pouvoir, s'intéresse à l'influence des émotions sur l'action et la stratégie de pouvoir, l'affect étant est « *le symptôme d'une réalité jugée plus significative : celle des jeux de pouvoir qui ne s'exprime qu'indirectement* » (Déchaux, *ibidem*) La seconde appartient à Bourdieu (cité in *ibidem*), qui a déconstruit toute émotion altruiste derrière laquelle se cache tour à tour la soumission au dominant, le refoulement de la domination ou la domination ; encore une fois, l'émotion renvoie aux rapports de pouvoir. Un peu comme l'utilitarisme de Smith ou Bentham déjà cité. Pareto a renversé l'ordre des déterminations : c'est l'affect qui cause l'action, la rationalité (au sens strict : instrumentale ou par rapport aux valeurs) n'est qu'un « *verniss logique* » (*ibid.*). Dans tous ces cas, l'opposition et la dichotomie entre émotion et rationalité demeure ; or, une synergie entre elles peut être envisagée.

Pour Déchaux, l'émotion est un état affectif temporaire et les émotions sont « *des manières de juger, d'évaluer et fournissent ainsi des indicateurs de base de l'action* ». Par exemple, elles sont des indices des intentions d'autrui. Il ne s'agit pas uniquement de formes mentales de l'affect, mais aussi de patterns physiologiques du ressenti que, selon James (cité par l'auteur), est la cause même de l'émotion. « *Cela signifie que la coordination n'est pas qu'une coordination des esprits, des volontés, des anticipations rationnelles.* », elle est aussi interaction corporelle. Selon l'auteur, « *Il existerait ainsi une sorte de conscience, ou plutôt de "méta-conscience", du corps.* » L'émotion « voyage » entre corps et esprit, « *Elle n'est pas figée, immuable, un état psychophysique donné, indifférent à celui qui ressent et aux relations dans lesquelles il est engagé.* » Ainsi, « *L'émotion est fondamentalement un rapport : elle concerne notre rapport corporel autant qu'intellectuel à autrui et au monde, c'est-à-dire à un environnement sensible, social et culturel. Rapport à autrui et au monde, l'émotion est aussi une forme de connaissance. Elle suppose une part active de l'individu, une*

*implication particulière. Ressentir c'est être en relation, être affecté par quelqu'un ou quelque chose.* » L'émotion a un rôle de cognition même en sciences humaines et sociales, et une dimension relationnelle en découle qui est très porteuse pour étayer notre hypothèse.

La conception relationnelle de l'émotion, fondée sur une cognition élargie au-delà de la conscience rationnelle, permet de faire le lien entre ressenti corporel, pensée, prise de décision, action, en passant par la relation à l'autre. Comment se construit cette relation à l'autre sur la base de l'émotion ? Une conception très proche de celle de Déchaux de l'émotion comme faisant partie de l'« arsenal cognitif élargi » de l'acteur, et instance relationnelle, est celle de Goleman (1996). Pour Goleman, l'émotion est un « *Un sentiment et ses pensées distinctives, les états psychologiques et biologiques, et la gamme des propensions à agir* » (*ibidem*, p. 289). Il considère sept familles d'émotions : la colère, la tristesse, la peur, la joie, l'amour, la surprise, le dégoût, la honte, chacun comporte des sous-familles. L'intelligence émotionnelle est la capacité de maîtriser les pulsions émotionnelles, de lire les sentiments les plus intimes d'une autre personne et de gérer les relations et les conflits en douceur. En d'autres termes, comme déjà envisagé par Aristote dans l'Éthique de Nicomaque, « *Le problème n'est pas l'émotion, mais la pertinence de l'émotion et son expression* » (*ibid.*, p. xiv). Les composantes principales de l'intelligence émotionnelle sont la conscience de soi (savoir ce que l'on ressent) ; l'empathie (savoir ce que les autres ressentent) ; le contrôle des impulsions ; la persistance à rester motivé pendant des circonstances difficiles ; la capacité à guider les autres, par la médiation ou la négociation. L'empathie est donc la clé pour entrer en relation avec l'autre. Et les données fondamentales proviennent du corps (sensations qui génèrent des émotions et qui sont communes aux êtres humains). Le philosophe Petit (2004), qui travaille de concert avec le neurophysiologiste Berthoz, place explicitement le corps, et notamment les kinesthèses, à la base de l'intersubjectivité qui permet l'empathie. Parce que l'émotion est avant tout un pattern physiologique (cf. James et les études plus récentes du neurophysiologue Berthoz), voilà que se dessine le lien cognitif entre ressenti corporel, émotion, pensée, action de contribution à la société... avec le corps créatif désormais au centre de l'hypothèse de la démarche créative intégrative et donc de l'habitation créative. Reste à savoir concrètement comment l'itinérance enclenche ce lien.

### **Conclusions : l'habitation créative intégrative de l'itinérance transmoderne**

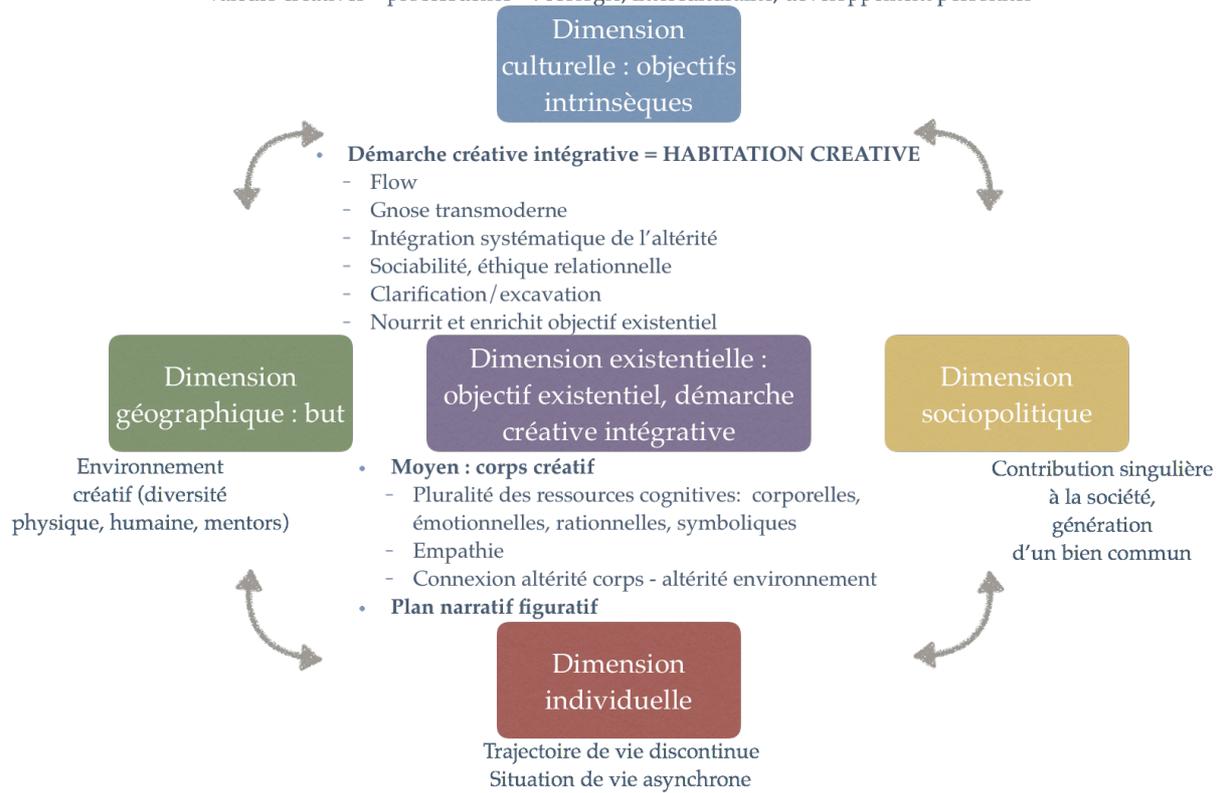
L'analyse du concept d'habitabilité et du rôle du corps dans celui-ci permet de conclure qu'un environnement créatif, car diversifié, ne suffit pas à faciliter une démarche-projet créative intégrative. La créativité de l'individu, et notamment la créativité intégrative,

corporelle, éthique et générative d'un bien commun, serait aussi nécessaire. Celle-ci se déploie dans un maillage à la fois corporel, symbolique et événementiel avec l'environnement. L'individu met en relation les manifestations corporelles qui émergent, en mouvement, dans la relation avec l'environnement, avec le devenir de sa trajectoire de vie, avec son projet de vie. Elles produisent en lui des idées qui le poussent à l'action. L'émotion ressentie, directement associée à la sensation, serait la clé qui permet d'interpréter la signification de ces manifestations eu égard à l'objectif existentiel. L'environnement, y compris en tant que milieu, est alors à considérer comme une condition de l'action, car il permet l'émergence de manifestations physiques, qui sont le déclencheur de l'action. Les sensations éprouvées, qui enclenchent les émotions, peuvent être partagées avec les autres, y compris les étrangers, car ils partagent le même corps, dans le cadre de relations de sociabilité. Elles fournissent la base d'un échange, de l'enchevêtrement des trajectoires, et de la génération d'une voie commune, voire d'un nouveau bien commun. Ces personnes et ces événements sont au cœur de toutes les activités d'habitation, beaucoup plus que les activités intellectuelles, professionnelles, non ordinaires, qui mobilisent immédiatement un système symbolique et sont marquées par la sédentarité et la routine. Et notamment au cœur de l'habitation itinérante, qui convoque, encore plus que l'habitation résidentielle, fut-elle mobile (mobilité quotidienne, fonctionnelle ou récréative) l'inédit. C'est ainsi que le corps créatif, *via* l'habitation, amènerait à l'éthique relationnelle et que l'itinérance permettrait l'acquisition de cette compétence – cette capacité – de créativité corporelle et éthique. L'habitation créative consiste alors en toutes ces activités de l'ordinaire dans lesquelles peut potentiellement se déployer la créativité intégrative, corporelle et éthique au sens d'un maillage entre le corps et son environnement, environnement entendu au sens de toutes ses dimensions : physique, matérielle, humaine. Ce maillage mobilise et enchaîne toutes les ressources cognitives et comportementales de l'individu en vue de la réalisation de son objectif existentiel : ressenti corporel, émotions, empathie, faculté de raisonnement, de symbolisation. Et, ce à partir du ressenti corporel et émotionnel qui est mis en relation avec les sources d'informations, d'altérité, extérieures.

#### **FIG. 4 : La composante centrale de l'hypothèse de projet transmoderne d'itinérance**

La figure ci-dessous enrichit la composante centrale de l'hypothèse de projet transmoderne d'itinérance, celle de la démarche créative intégrative, et de la composante du moyen, par les enseignements de ce deuxième chapitre. La démarche créative intégrative est identifiée à l'habitation créative intégrative, et tous ses aspects sont indiqués : l'état de *flow*,

la démarche de gnose transmoderne, l'intégration systématique de l'altérité, la sociabilité et l'éthique relationnelle (voire la « socialité utopique » de Levinas), le fonctionnement par clarification et émergence spontanée, subie, *undergone* pour reprendre les termes d'Ingold, et la co-construction de l'objectif existentiel au fur et à mesure de la progression dans l'itinéraire. En effet, pour permettre ces aller-retour entre ressenti corporel, émotion, idée, évolution du projet de vie, qui relèvent de ce qu'on a appelé une gnose transmoderne, l'état de *flow* est nécessaire, qui résout le problème de degré de conscience des stimuli de l'environnement et de l'objectif existentiel. Le pratiquant serait « maillé » à son environnement et son action se déploierait au fur et à mesure de l'avancement dans celui-ci. Encore une fois appliquée à l'environnement humain, à la rencontre avec les autres, cette posture renvoie à l'éthique relationnelle, qui prend en compte uniquement la situation actuelle et ce qu'elle comporte de partageable entre deux individus, et non pas les systèmes de valeurs ou rôles respectifs. D'ailleurs le partage, la rencontre, se fonderaient sur l'enchevêtrement des deux trajectoires de vie qui se sont rencontrées, la nouvelle voie commune serait déjà là, il suffirait juste de la faire émerger. Quant au moyen, déjà associé à l'intelligence corporelle, celui-ci est étayé à l'aide de l'intelligence émotionnelle, qui permet de faire le lien entre sensation, et toute autre manifestation corporelle de l'altérité émergée à contact avec l'environnement, et le sens du projet, permettant à l'individu d'évoluer et faire évoluer son projet, son objectif. Part de l'intelligence émotionnelle, l'empathie permet particulièrement de se connecter et d'intégrer l'altérité représentée par les personnes rencontrées en chemin et à leur projet de vie. La rationalité au sens strict n'est pas pour autant exclue de la démarche. Ainsi se réaliserait l'objectif existentiel du pratiquant, voire se générerait un nouveau bien commun, au fur et à mesure des intégrations de l'altérité environnementale, qui se manifeste premièrement dans le corps, en interprétant et non pas en exprimant l'émotion, en soutien des ressources cognitives « classiques » (rationalité instrumentale et par rapport aux valeurs).



## CHAPITRE 3

### SAISIR LA CONDUITE DE PROJET PAR LES MODALITES

#### Introduction

Les auteurs qui se sont penchés sur la thématique de l'habitabilité prônent une approche de recherche non structurelle. Falaix (2017), par exemple, appelle à une « *rupture paradigmatique majeure* » (*ibidem*, p. 24), qui ne fasse plus « *la part belle aux seuls indicateurs quantitatifs* » (*ibid.*). Il propose alors une approche par l'expérience de la compréhension des pratiques récréatives. Cette approche serait fondée sur « *l'expérimentation des interactions qui se tissent entre les individus au cœur des espaces touristiques, l'observation participante, "l'ethnographie éactive" et "la participation observante", c'est-à-dire à l'effectuation du phénomène, dans la compréhension de l'objet culturel et récréatif convoqué par les individus, "connaissance tacite" et à "l'intuition" éprouvée dans l'expérience corporelle du jeu, de la pratique artistique ou sportive, de l'interaction socioculturelle avec les acteurs, pour engager le débat épistémologique* » (*ibid.*, p. 25). Dans ce cadre, le corps est saisi dans le vif de l'expérience, « *non point à ce qu'il sent ou connaît, mais la relation du corps sentant et connaissant à lui-même* » (*ibid.*). En d'autres termes, il s'agit de saisir des éthnométhodes à l'œuvre dans les pratiques, et comment le corps contribue à cette mise en œuvre. Par rapport à notre hypothèse de recherche, et notamment à la composante centrale de celle-ci, la démarche-projet, qui relève du concept géographique de l'habitabilité, cette approche confirme la pertinence d'une approche non structurelle, focalisée sur le vécu individuel de la pratique. Toutefois, comme évoqué par Falaix (2014), et en ligne avec la figure du corps mobilisée par l'auteur dans ses autres contributions, que nous avons étudiée au précédent chapitre, le corps n'y est pas étudié en tant que mode de connaissance et moteur de l'action, potentiellement relié à des univers extérieurs à la pratique (projet de vie), comme dans notre hypothèse, mais comme objet même de l'expérience, dans le cadre d'une approche ontologique de l'être humain.

Une autre approche non structurelle et compréhensive est la méthode généalogique proposée par Cailly (2007), qui s'intéresse aux « *conditions qui rendent possible la mobilisation des capitaux et l'élaboration des stratégies résidentielles* » (*ibidem*, p. 182). Il ne s'agit pas ici de mettre à jour des catégories d'interprétation subjective mais « *d'expliquer les raisons pour lesquelles un individu investit peu ou beaucoup, mobilise telles ressources plutôt que telles autres, ou encore stabilise ou modifie l'architecture de ses capitaux, bref, de*

*rendre intelligible le processus d'individualisation résidentielle* » (*ibid.*). Et, ce, non pas dans le cadre d'une approche structurelle qui prendrait en compte des « *facteurs objectifs, étrangers à l'expérience individuelle* » (*ibid.*), mais des principes de justification qui « *structurent puissamment les récits résidentiels et les font progresser* » (*ibid.*). Ces principes sont : les contextes biographiques ou étapes de la vie (cf. notre « *trajectoire de vie* » ; cet élément est aussi étudié de près par Morel-Brochet, (2007), « *en tant qu'ils ont modifié, qu'ils modifient ou qu'ils modifieront ses manières de voir et les rationalités qu'il poursuit* » (*ibid.*, p. 182) ; le jeu avec les moyens ou les contraintes économiques, en fonction des goûts ; les goûts ou préférences résidentielles qui sont fonction de l'héritage culturel et de la trajectoire de vie ; et la perception de l'état du champ résidentiel, du champ des possibles. L'auteur parle ici de « *stratégies* » d'action, qui sont repérables au cours d'entretiens qualitatifs, et qui tendent à confirmer l'existence de processus d'individualisation. Son approche n'est pas exclusivement individuelle (individualiste) car les valeurs sont légitimées par des ordres « *englobants, socialement et collectivement situés* » (*ibid.*, p. 185). L'approche individualiste et l'approche « *légitimiste* » (*ibid.*) sont alors considérées comme complémentaires. Par rapport à notre hypothèse de recherche, cette approche confirme la pertinence d'une approche non structurelle, focalisée sur les multiples « *rationalités* » à l'œuvre dans la réalisation d'un projet d'habitabilité et notamment sur le présupposé de la trajectoire de vie. Toutefois, la seule rationalité technique ou symbolique (par rapport à des valeurs) est saisie dans ce processus, aux dépens des autres ressources cognitives ou comportementales, qui peuvent dès lors être considérées comme des « *rationalités* » alternatives, que nous supposons à l'œuvre dans le projet d'habitabilité mobile qu'est le projet d'itinérance. De plus, le « *sens* » du projet d'itinérance se déploierait pendant sa réalisation, en ligne avec une définition de l'itinérance comme méthode de gestion de l'incertitude.

Nous avons pu, au chapitre précédent, faire l'hypothèse d'un corps créatif, mode de connaissance et moteur de l'action. Comment saisir, concrètement, le corps créatif, pilier de l'habitation créative intégrative, à l'œuvre dans l'itinérance ? En soi et dans ses liens avec toutes les « *rationalités* » répertoriées : intentionnelles, émotionnelles, symboliques, relationnelles... ? Qu'est-ce qu'il faut observer, recenser, étudier ?

La matrice scientifique qui peut être mobilisée à ces fins est, selon nous, l'anthropologie modale de Laplantine (2005). Selon l'anthropologue Rivière, Laplantine est un représentant du paradigme sensible non structuraliste. Dans sa recension de l'ouvrage « *Le social et le sensible. Introduction à une anthropologie du sensible* », parue dans *Recherches*

*sociologiques et anthropologiques* 37/II, 2006, Rivière définit Laplantine « *Antistrukturaliste excluant la minéralisation* », qui « *veut voir, hors des configurations rigoureuses, ce qui est mis en réserve.* ». Laplantine « *rejoint, comme Alfred Schutz appelant à une attention à la vie, les courants sociologiques modernes de l'aïsthésis comme étude du sensible.* », s'intéressant toutefois « *au vécu (erleben) entre opacité et transparence, présence et absence (comme dans la saudade) plutôt qu'à la vie (leben) au sens biologique* », et au « *caractère physique de la pensée en train de se faire* » (*ibidem*, p. 9). Ainsi, toujours selon Rivière, les faits sociaux sont traités par Laplantine comme des processus et non pas comme des choses. Laplantine parvient aussi à une théorisation de l'action politique dans le cadre de son anthropologie modale, qui peut donc nous aider aussi à faire le lien entre le corps créatif, l'éthique relationnelle et la génération d'un nouveau bien commun dans le cadre d'un paradigme non structurel, relevant du paradigme individuel élargi à des ressources cognitives et comportementales identifiées notamment par une partie du paradigme du sensible.

L'approche modale nous a guidés dans la préparation, réalisation et analyse du terrain d'étude venant co-construire et étayer l'hypothèse de la recherche. Elle permet d'aborder les deux dimensions du projet d'itinérance. D'une part, la dimension chronologique, qui correspond à la composante du plan narratif, qui consiste en toutes les étapes du projet, qui renvoient non pas à des écarts temporels quantitatifs ou à des niveaux de réalisation de l'objectif, mais à des actions, activités et événements spécifiques. D'autre part, la dimension existentielle, qui correspond notamment aux composantes de la démarche et du moyen, composantes éminemment processuelles. Si la première dimension paraît assez accessible – il suffit de recueillir des récits autobiographiques d'itinérants, des histoires de vie, comment saisir le corps créatif à l'œuvre dans l'itinérance ? Le défi est encore plus important lorsque rien dans sa vie personnelle ne motive à partir en itinérance douce et en autonomie au moment où on s'apprête à réaliser un travail de thèse, alors qu'une expérience personnelle aurait permis une auto-observation du corps dans l'itinérance. Différentes techniques qualitatives de recueil de données ont été alors utilisées. L'analyse de deux expériences personnelles d'itinérance motorisée, une réalisée par le passé, une autre, contemporaine au terrain d'étude complètent l'apport d'observations, d'entretiens semi-directifs, et de récits publiés d'itinérants exclusivement ou en partie en montagne, sans support de la part d'une agence de voyages, et non motorisés.

Le chapitre est organisé en trois parties. La première partie est dédiée à une analyse approfondie de l'anthropologie modale de Laplantine afin d'en dégager les ressources

méthodologiques utilisées lors du terrain. La deuxième partie présente le protocole de recherche : les différentes techniques qualitatives de recueil de données. La troisième partie propose une approche réflexive du terrain d'étude, avec l'analyse de mon processus de recherche à l'aune d'une part, de ma trajectoire de vie, et d'autre part, de mes expériences personnelles d'itinérance. Les expériences personnelles d'itinérance seront ensuite utilisées dans l'analyse du terrain d'étude proposée en deuxième partie de la thèse, en distinguant clairement leurs apports des autres, avec un code visuel spécifique (encadré).

### **3.1. Le « mode » de l'action comme objet d'étude**

#### *L'étape existentielle, vers l'objet « mode », en mineur*

Pour cheminer vers l'adoption d'une approche modale, une redéfinition de l'objet, des problèmes, des procédures et du niveau d'explication de l'anthropologie s'impose. Et ce, d'autant plus que, comme constaté par Piette (2009b), aujourd'hui la plupart des anthropologues s'adonnent à une ethnosociologie. Cette ethnosociologie consiste d'une part à considérer le travail de terrain comme travail préliminaire et, d'autre part, à situer le niveau explicatif dans l'actualité et les dynamiques de groupes pensés comme homogènes : la classe sociale, la culture, les intérêts, l'historicité. L'effet secondaire de cette approche est une focalisation sur les conflits entre groupes et, donc, sur le « *malheurs, les misères et les tragédies du monde* » (*ibidem*, p. 162).

Comment revenir à la finalité originale de l'anthropologie, à bien la distinguer de la sociologie et, par là, à s'intéresser au bonheur, aux comportements positifs et constructifs des êtres humains ? Une fois n'est pas coutume, il faut reprendre, selon Piette, la définition de la discipline donnée par l'anthropologue structuraliste Lévi-Strauss : une connaissance globale de l'homme applicable à travers les phases de développement humain et les différentes sociétés humaines. Cela implique d'une part d'étudier non pas (seulement) ce qui ne va pas, dans une perspective souvent critique ; mais (aussi) ce qui va bien, que l'auteur appelle tranquillité (terme que l'auteur préfère finalement à celui de bonheur, un peu galvaudé) et qui peut être saisie dans les détails anodins du quotidien de chaque individu.

Cette approche revalorise le travail de terrain, rebaptisé « phénoménographie » par l'auteur (voir aussi Piette, 1996) pour lever toute ambiguïté quant au placement de la focale et du niveau explicatif, et signifier l'attention prêtée aux comportements, aux actions et à tout ce qui se passe en situation. Et ce, une fois libérée l'approche de tout *a priori* dans une démarche réflexive, démarche qui « *fait le pari que l'expérience de l'homme est saisissable dans sa*

*concrétude, qu'il est possible de décrire, de manière réflexive et contrôlée, ce qui se passe : les actes, les séquences d'actions, les gestes, les mimiques et, dans la mesure du possible, ce qu'il y a dans la tête des gens, sans nécessairement tomber dans l'intériorisation du mental »* (Piette, 2009b, p. 163). Et ce, car « *La vie sociale n'est rien d'autre que des situations en train de s'enchaîner à travers des séquences d'actions »* (*ibidem*, p. 164). La poursuite du cheminement vers le sensible en anthropologie passe ainsi par une remise en question de son objet de recherche. Celui-ci est élargi à l'action et au langage corporel, mais aussi à la création de bonheur et de solidarités au quotidien, tout ce qui rend la vie humaine vivable, acceptable, en deçà de tout déterminisme social qui opère des distinctions de principes entre individus. C'est l'approche de l'anthropologie existentielle.

L'anthropologie existentielle permet de faire évoluer la méthode de l'anthropologie, en plus de l'épistémologie, et d'imaginer des premières techniques à même de recueillir des données en langage corporel. Une fois désacralisée l'observation participante, l'anthropologie est dotée de techniques de recueil des données relevant d'un autre registre que le verbal et non intrusives, sans pour autant parvenir à saisir pleinement le langage corporel. En effet, la méthode de la phénoménographie prévoit un recueil visuel (dessin, photo, vidéo), avec la conséquence que du corps n'est saisi que mode d'expression : les mimiques, les gestes, les postures, en somme tous les « détails » visibles de l'action, et non pas son mode de connaissance *via* les cinq sens, le mouvement interne et les kinesthèses, qui ne sont pas éprouvés.

C'est là que s'arrête l'intérêt de cette démarche. D'une part et en positif, elle est parvenue à libérer le travail de l'anthropologue de tout a-priori épistémologique et critique ; à restituer sa complexité à l'action de l'être humain, qui ne se réduit pas à « *des impératifs de sens et de rationalité* » (Piette, 2009b, p. 168) ; et à restituer à la vie sociale toute son hétérogénéité. D'autre part, et en négatif, l'anthropologie telle que définie plus haut, ne peut se contenter d'étudier « *la vie* » (*ibidem*, p. 167), et encore moins de le faire pour l'étudier différemment (c'est-à-dire sur un mode passif, ni théâtral ni conflictuel). L'intérêt pour les sciences humaines contemporaines serait plutôt celui d'étudier les processus de fabrication de

ces normes et de toute autre instance réglant la vie sociale, à la recherche d'un niveau où pourrait se fabriquer non pas une homogénéité mais une cohabitation possible<sup>46</sup>. Au final, le mérite de l'anthropologie existentielle consiste principalement dans la remise en question des méthodes traditionnelles de terrain, mais son objet d'étude la relègue du côté de cette anthropologie de l'anecdotique qui ne peut pourvoir la discipline de nouveaux concepts explicatifs.

### ***L'anthropologie modale ou le mode majeur de l'existence***

La généalogie du mode mineur de l'action est trouvée, par Piette (2009a) dans la sédentarisation qui affine la perception du détail en raison de l'accumulation des objets ; l'apparition du langage (verbal donc) qui hiérarchise et sélectionne ; en corollaire, celle de la conscience réfléchie (imagination, idéation), et de la conscience réflexive, c'est-à-dire la possibilité de penser le temps, le futur et la mort ; ainsi que le marquage social, qui produit des êtres collectifs *via* l'utilisation d'indices spatiaux, jeux, signes, l'hybridité cognitive et l'acte de croire aux énoncés contradictoires issus de l'hybridité cognitive dans la tolérance du flou cognitif qui crée de la confiance. Ainsi, pour opérer ce glissement statutaire du corps, poser la possibilité d'un corps créatif de sens, bâtir une anthropologie du corps comme mode de connaissance et moteur de l'action, il faut avant tout faire un choix de pratiques mobiles ; et ensuite, un choix de pratiquants engagés dans un processus d'individuation.

L'enjeu d'une anthropologie modale (Laplantine, 2005), mise en regard avec l'anthropologie existentielle, serait le glissement statutaire du corps (au sens de pensée physique). Dans l'anthropologie existentielle, le corps est un émetteur de détails qui constituent le mode mineur de l'action, fût-il la « *modalité spécifique par laquelle un individu est nécessairement présent dans l'espace-temps où deux ou plusieurs personnes se trouvent en coprésence* » (Piette, 2009a, p. 11). Dans l'anthropologie modale, le corps est considéré comme le lieu où se fabrique le sens de l'action. Pour cela, corps et conscience sont associés,

---

<sup>46</sup> L'exception citée par Piette dans le cadre des sociologies interactionnistes et pragmatiques concentrées sur les modes positifs et « vaillants », c'est-à-dire les régimes de justesse et *d'agapè* proposés à l'analyse par Luc Boltanski dans *L'Amour et la justice comme compétences*, Paris, Métailié, 1990, rejoint aussi le sujet de cette thèse. Cependant, il est à regretter, comme fait Piette, le peu d'investissement empirique et théorique des sociologues sur ces situations cf. 2009a, p. 35.

ils ne sont plus dissociés en rangeant le corps dans l'action du côté de la distraction, non-pensée, non-conscience, non-focalisation, non-attention.

Une anthropologie modale présuppose donc à la fois une épistémologie du corps et une méthodologie qui comprend l'éprouvé sensoriel, organique et kinesthésique. Laplantine (2005) souhaite étudier « *le caractère physique de la pensée en train de se faire* » (*ibidem*, p. 9), *via* une méthodologie qui prévoit que « *l'expérience de terrain est une expérience de partage du sensible* » (*ibid.*, p. 11). Son argumentation ne s'appuie que très peu sur le paradigme phénoménologique (*via* Bergson uniquement : pas Husserl ni Merleau-Ponty, ces derniers renvoyant à une séparation, quand bien même très mince, entre représentation et action). L'héritage revendiqué par Laplantine remonte plutôt le fil d'une figure de la fluidité, d'une absence de coupure, de séparation, entre corps et esprit, entre sensible et intelligible, le fil de l'énergie, du *mana*, du temps dans son devenir (d'où Bergson), du rythme, de la transformation, de la dynamique du vécu, du vivant, le rythme de la vie<sup>47</sup>. L'anthropologie modale convoque avant tout un positionnement épistémologique qui conçoit le corps et l'esprit comme deux facettes d'un troisième élément, l'énergie, qui se déploie dans l'espace et dans le temps, dans une lignée philosophique qui va d'Héraclite à Bastide, en passant par Spinoza, Bergson et Deleuze (et, par là, ajoutons-nous, à Ingold, dont on a déjà évoqué l'influence de Deleuze et Guattari).

Mais qu'est-ce qui est étudié du corps ? Comment parvient-on à comprendre ce qu'il veut dire ou taire ? Il s'agit avant tout d'observer les « *manières dont il est affecté : ce qui l'émeut, le touche, l'ébranle, le blesse, les façons dont il réagit non pas expressivement mais performativement à ce qui l'affecte* » (*ibid.*, p. 38). C'est forcément un corps en mouvement et multiple (dans le sens d'activité qui forme des plis, de manière différente), et l'émotion est une clé pour y accéder.

Prendre comme point de départ – et d'arrivée – la fluidité du vivant a plusieurs conséquences sur le plan à la fois de la production du contenu de savoir, des conditions de cette production et de ses enjeux politiques. Concernant la production du contenu de savoir, si

---

<sup>47</sup> Cf. chez Ingold, qui se réfère, comme Laplantine, à Deleuze et Guattari, les notions de « créativité » et de « vie » abordées plus haut, p. 149.

la société est un lieu d'échange permanent, et que dans le monde tout est changement et mouvement, les faits sociaux ne sont que des processus. Partant de là, il n'y a pas lieu de produire des dichotomies, des découpages, des classements, des nominations, en somme des catégories solides – et irréelles. Et, d'ailleurs, tout rentre dans le fait social, y compris la sphère privée, intime, indissociable de la sphère publique, politique, tout autant que le corps, on l'a vu, est indissociable de l'esprit. Alors, ce qui est étudié et qui est produit comme savoir ce sont « *les modes de vie, d'action et de connaissance, les manières d'être, et plus précisément encore, les modulations des comportements, y compris les plus apparemment anodins, non seulement dans la relation à l'espace, mais dans la dimension du temps, ou plutôt de la durée* » (*ibid.*, pp. 185-186), qu'ils se déploient par la gestualité corporelle ou l'activité langagière (la sensibilité est « *corporéité à l'œuvre dans le langage* » selon Spinoza, cité in *ibid.*, p. 175).

L'anthropologie modale est un modèle chorégraphique, qui renvoie à un être ensemble à la fois dans un lieu et dans une manière de performer avec le corps, être ensemble qui transforme les uns et les autres qui expérimentent une relation de type *kairos* : le mouvement n'est pas seulement *kinésis*, il est *métabolè*, transformé (cf. *ibid.*, p. 106). Dans cette relation, « *je ne suis plus avec les autres dans une relation de simple coexistence mais (où) je commence à être troublé et transformé par eux* » (*ibid.*, p. 42). Ainsi, il ne s'agit pas d'une approche d'appropriation mais d'intégration de l'altérité en mouvement, car « *il n'y a plus d'objet pouvant être considéré comme un dehors radical. Le temps des verbes et les verbes eux-mêmes ne sont plus les mêmes : non plus prendre, saisir, s'emparer de, mais surprendre, être surpris comme dans le duende du flamenco. Kairos est ce moment précis où nous renonçons aux fictions de l'"autre", de l'"étranger" et où nous réalisons une expérience qui est celle de l'étrangeté* » (*ibid.*, p. 43). Pour parvenir à cette approche, les conditions de production de ce savoir donc, l'anthropologue doit en faire l'expérience lui-même, la pensée sensible selon Laplantine est une pensée en mouvement, qui récuse la primauté du signe dans la conception du langage et le lien unique entre un signe et un sens. Il ne s'agit pas tellement de parvenir à exprimer par le langage le sensible, car « *Rien ne viendra combler l'écart qui sépare le sensible et le dicible, car c'est cet écart qui est constitutif du caractère tragique de la vie en société et en particulier de la vie du langage* » (*ibid.*, p. 59). Il ne s'agit pas de distinguer les deux domaines mais de n'y voir que des « *variations de degré et d'intensité* » (*ibid.*, p. 60), et d'appréhender le sujet autant du côté du concept que de l'affect, engageant

dans ses actes autant d'intelligence que de sensibilité, faisant du sujet créatif le sujet plein, ni l'individu romantique ni la personne socialisée.

Ce qui intéresse l'anthropologue c'est la manière de s'éloigner du signe dans la vie quotidienne. Ce que l'anthropologie modale connaît ce sont les modalités non pas les modèles, ce « *jeu alterné d'ombre et lumière* » (*ibid.*). On s'éloigne non seulement de la pensée de la substance (cf. démarche-projet moderne), mais aussi de la pensée de la relation (au sens duale, pas au sens de maillage chez Ingold, pensée de la relation et non pas relationnelle), qui est « *conçue de manière différentialiste en tant que relation d'identification ou d'opposition, de convergence ou de divergence, d'affinité ou de répulsion, d'alliance ou d'hostilité entre des pôles préexistants, c'est-à-dire des unités de sens déjà constituées* » (*ibid.*, p. 85). La pensée de la relation ne procède qu'à des « *retouches* » (*ibid.*), à du « *syncrétisme* » (*ibid.*, p. 87), à l'hybridation. Cependant, cette approche réintègre le réflexif dans le sensible, alors qu'Ingold envisage une séparation, en deux temps distincts, entre les deux. Le vrai problème semble être ce que l'on entend par réflexif. Pour Ingold il s'agit d'anticipation, alors que Laplantine se réfère à une activité d'interprétation qui pourrait être rapprochée de celle d'attention et perception qui amène le corps à s'adapter à l'environnement dans l'écologie relationnelle d'Ingold (*flow*).

Concrètement, on parvient à ce nouveau mode de connaissance, qui sort de la pensée par catégories et classifications et par anticipation, en partant de la description ethnographique des faits, des plus petits détails, et notamment des manières (les processus) par lesquelles on exécute les tâches les plus quotidiennes, des états et des actions de ce et ceux qui nous entourent. Et, notamment, par la description des variations des manières et des perceptions, de leur caractère mouvant. Et, ce, par l'acuité de tous les sens, certes, mais aussi par une approche du langage en tant qu'ensemble de processus d'énonciation, langage qui « *n'est pas matière, mais manière, c'est-à-dire rythme de la pensée dans ses dimensions à la fois cognitive et affective* » (*ibid.*, p. 201). Le sujet est « *corps tout entier engagé dans le langage* » (*ibid.*). Cette méthode implique une posture d'étonnement, une « *suspension du jugement* » (*ibid.*, p. 90, on retrouve le processus créatif).

Le langage est une question et un acte du corps, non pas un instrument, l'écart entre intelligible et sensible pouvant également faire l'objet de description et observation : « *Ce n'est donc pas d'un infra-langage visant, en dépassant les limites et les frontières (même si celles-ci ont été rigidifiées), à nous réconcilier avec nous-mêmes que nous avons besoin pour penser le sensible, mais d'une plus grande exigence de rigueur et de précision qui ne peut*

*faire l'économie du langage, lequel est articulation et médiation* » (*ibid.*, p. 212). D'où l'inclusion, on verra, de la technique d'entretien et de la production narrative pour accéder au corps créatif. Le langage (dans le sens de processus, sujet, question, « *le langage dans tous ses états (...) ainsi que ce qui est susceptible de le déborder* » cf. *ibidem*, p. 214) est médiation tout comme l'expérience esthétique est médiation, expérience qui introduit vitalité et fiction, une exploration « *des possibles, créatrices d'altérité sans laquelle il n'y a pas de reconnaissance éthique. Alors que l'impossibilité ou l'interdiction de mentir, dans l'adéquation narcissique et la transparence à soi-même, conduit à un refus ou une indifférence tant à une esthétique qu'à une éthique et notamment à une éthique de la connaissance* » (*ibid.*, p. 214).

Enfin, on parvient aux enjeux politiques, et avant tout éthiques, d'une production de savoir sur la fluidité du vivant. L'auteur précise le lien entre sensible et éthique par deux arguments. Le premier est l'argument selon lequel « *Le sensible – qui est la réalité – n'existe pas en soi, mais dans un acte, et cet acte s'élabore à plusieurs* » (*ibid.*, p. 158), dans la mémoire autant que dans un espace partagé. Le second est l'argument selon lequel l'abus de pouvoir ou l'asservissement des individus impliquent la répression du corps. Par conséquent, cette anthropologie ne peut que déboucher sur une politique du sensible, qui se préoccupe de « *l'éprouver ensemble* » (*ibid.*, p. 152), parce qu'« *une grande partie de la vie sociale consiste à aimer, à souffrir, à goûter ensemble* » (*ibid.*), politique du sensible qui se différencie du politique et qui pose la question du « *comment vivre ensemble* » (*ibid.*). Comme l'affirmait Spinoza (cité in *ibid.*, p. 176), c'est lorsqu'on a conscience de ses émotions et sentiments, c'est-à-dire qu'on les convertit en raison, que l'on peut s'affranchir de la servitude, imposée ou volontaire à la norme, de la violence intériorisée par exemple du racisme et du machisme. On voit comment l'anthropologie modale permet de relier dans la même directrice fluide la dimension sensible (au sens de « *pensée sensible* »), la dimension émotionnelle, l'empathie, la sociabilité, l'éthique, ce qui correspond à notre hypothèse.

### **3.2. Un protocole d'étude focalisé sur le « comment »**

Ce que l'on cherche à saisir ce sont donc les modalités comportementales singulières des pratiquants, non pas en tant que catégories intellectuelles mais en tant que configurations énergétiques. Le protocole d'étude relatif à ce paradigme et spécifique à notre thèse va être présenté ci-dessous. Il est composé par les techniques de recueil de données (premier mouvement), la délimitation de la pratique d'itinérance étudiée (deuxième mouvement), le

choix des ressources (troisième mouvement) et la démarche d'analyse (quatrième mouvement).

### ***Une diversité de techniques de recueil des données***

En absence d'une expérience actualisée d'itinérance personnelle correspondant aux critères de sélection des pratiques dans le cadre de cette thèse, les techniques utilisées ont été essentiellement de deux types (cf. tableaux à la fin de cette partie) : les unes relevant du terrain d'étude spécifique sur l'itinérance, appliquées à des tiers ; les autres relevant d'une auto-observation en itinérance motorisée, à deux reprises. Parmi les premières, le terrain d'étude a compris quatorze récits publiés d'itinérance en France et en Italie ; un film ; plusieurs articles-témoignages parus dans des magazines tels que *Carnets d'aventure* et *Montagne Magazine* ; une observation directe accompagnée, avant le départ et après le retour, de deux entretiens qualitatifs ouverts de trente minutes ; seize entretiens ouverts de pratiquants français et italiens de deux heures au domicile. Les dernières consistent en deux auto-observations en itinérance motorisées (une aux États-Unis, de deux semaines, en famille, pour des vacances à travers la côte est ; une au Mexique, d'un mois et demi, seule, pour réaliser un terrain d'étude en anthropologie).

Avant chaque entretien, le contexte a été observé, et des notes ont été prises, qui ont ensuite été analysées. Le contexte comprend les modalités de contact avec la personne, le déroulement de la première approche, de la rencontre, les conditions dans lesquelles s'est réalisé l'entretien, toutes les impressions, les a-priori, etc. Le guide d'entretien (cf. Annexes) a été structuré en cinq parties. La première est une introduction de l'interviewé et du projet de pratique itinérante dont il va parler en majeur ; la seconde est une restitution spontanée du projet choisi, depuis l'émergence de l'idée de partir, en passant par les objectifs, la description de la phase d'organisation, l'expérience et le retour ; la troisième partie consiste en relances sur la démarche-projet, dans le cas où la personne n'ait pas traité certains thèmes dans la partie spontanée : gestion de la vie quotidienne, définition de l'itinéraire, préparation physique, etc. ; la quatrième partie consiste en un bilan et une identification des enseignements tirés de l'expérience, avec un focus sur les décalages entre aspirations et réalisation, les imprévus, les changements observés au retour ; la dernière partie est une partie générale sur la pratique itinérante, où l'on explore comment cette pratique est entrée dans la vie de l'interviewé, ce qu'elle a apporté dans sa vie, l'existence ou pas d'un réseau, de modèles, de lieux et histoires spécifiques d'itinérance. Après les premiers entretiens, il est apparu que le mot « itinérance » ne fait pas partie du langage des pratiquants ; il leur a été

demandé par conséquent de donner une définition de l'expérience dont on allait parler, et dans quelques cas nous avons essayé d'identifier ensemble le sens que pourrait avoir le mot « itinérance ».

Des questions spécifiques ont été donc posées aux itinérants concernant leur manière de s'informer, de s'organiser, de se comporter, avant, pendant et après leur voyage. La description de scènes de vie a toujours été favorisée. Ces manières et registres ont fait également l'objet de toutes les lectures du corpus : articles-témoignages dans les magazines, récits d'itinérance, et bien évidemment du film de l'un des itinérants. Ainsi, on parvient à saisir le corps créatif à l'œuvre, en soi et en lien avec les autres ressources cognitives et comportementales.

La lecture de productions narratives permet de reconstruire les étapes du projet (dimension chronologique de l'itinérance, composante du plan) ; et d'accéder au soubassement physique de la pratique (dimension proprement modale, composantes de la démarche et du moyen) grâce à la richesse descriptive et à la proximité temporelle de la restitution et de la pratique. Les observations permettent d'approfondir l'analyse du soubassement physique de la pratique. Elles ont été accompagnées d'introspection (auto-observation), et d'un entretien (observation d'un tiers), pour pouvoir relier le soubassement physique à l'objectif existentiel. Les entretiens en profondeur de seize pratiquants permettent aussi de reconstruire toutes les étapes et autres composantes de la conduite de projet, avec plus de détails sur les étapes avant et après la réalisation du voyage, et d'approfondir le sens global du projet, le situant dans le contexte de l'histoire (du projet) de vie. En tant que « langage-manière » (Laplantine, 2005), qui engage le corps, ils donnent aussi accès au soubassement physique de la pratique.

L'utilisation de l'observation participante a été exclue pour plusieurs raisons, ayant à voir à la fois avec le sujet d'étude et des convictions méthodologiques. D'une part, le sujet étant le projet d'itinérance et plus précisément sa dimension existentielle (un projet dans le projet de vie), l'observation participante uniquement de la phase du projet d'itinérance ne couvre qu'une partie du phénomène étudié, qui s'étale en réalité sur une vie entière ou au moins un bon nombre d'années. De plus, l'itinérance est une pratique qui implique soit la solitude, soit le partage avec des membres de la famille ou des amis proches, avec des modalités à chaque fois bien choisies – faire de l'observation participante parmi des « inconnus » n'aurait eu aucun sens car ma présence n'en aurait pas eu pour eux. Enfin, le projet d'itinérance est toujours déclenché par une tension de départ, un désir bien précis, par

une quête de sens pour laquelle cette pratique est pertinente : sans désir, sans sens, y a-t-il un sens justement à utiliser la technique de l'observation participante ?

De plus, l'itinérance ne serait pas la seule manière de résoudre la tension de départ. Une « migration d'agrément » est une autre manière, qui peut s'y substituer pour une longue période (peut-être même pour une vie) : ça a été mon cas comme témoignent ces notes : « *Pourquoi ne pas partir toute seule ? J'ai déjà fait ça, au Mexique, un mois et demi, en 1995. Sac à dos, transports en commun. Pour le terrain d'étude de mon mémoire de maîtrise en anthropologie culturelle. Je me suis "trouvée" là-bas, au milieu du désert. À l'époque je ne concevais le voyage qu'itinérant : Caraïbes, Europe de l'Est, Mexique, États-Unis... Mais aujourd'hui, je viens pratiquement de m'installer dans un nouveau projet de vie. Je monte une société et je fais une thèse. Je construis, je bâtis. Et je me suis déjà beaucoup déplacée dans ma vie pas très linéaire par ailleurs. Pas de grosse crise à l'horizon. Enfants au collège. Besoin d'assurer leur avenir car je les élève pratiquement toute seule. Par opposition, je comprends ceux qui partent à l'occasion de crises, quand il faut marquer un arrêt et se remettre en jeu. Moi j'ai déménagé en province, aux pieds des montagnes et au bord d'un lac et là je construis la deuxième partie de ma vie » (O2).*

### ***Délimiter l'objet « itinérance » pour en maximiser les enjeux projectuels***

Quant à la délimitation de la pratique d'itinérance étudiée, en ligne avec la définition d'itinérance donnée au début de la thèse en tant que « *pratique récréative dynamique par étape, convoquant la gestion de l'incertain, de n'importe quelle durée, sur un itinéraire aménagé ou non aménagé, pouvant comporter des moyens motorisés* » (cf. plus haut, p.30), et le potentiel créatif de la diversité notamment humaine de l'environnement, une variété de pratiques a été retenue. La variété s'entend sur le plan de la durée, des pays de pratique, de la composition de l'équipe. En revanche, en ligne avec la nécessité de circonscrire l'espace de pratique, et d'étudier la démarche-projet d'itinérance dans sa totalité, ont été retenus dans l'échantillon uniquement des pratiquants d'itinérances partiellement ou exclusivement en milieu de montagne, très peu ou pas aménagées et avec des moyens non motorisés (l'itinérant prend donc entièrement en charge son projet).

Si la sélection d'un milieu de référence (la montagne) est justifiée par la tradition anthropologique qui prévoit une circonscription de l'étendue géographique du phénomène étudié, elle a de quoi être questionnée au vu de l'évolution des pratiques récréatives de montagne. En effet, dans le domaine touristique-sportif, on assiste à l'émergence de nouveaux espaces sportifs inscrits dans les réseaux (Bourdeau, 2003), la multi-territorialité (Augustin,

cité in *ibidem*), etc. En parallèle de cette évolution vers une non-exclusivité du milieu montagnard dans les pratiques récréatives et sportives, la haute montagne semble également avoir perdu de son attrait, à la faveur de la moyenne montagne, voire de la vallée. « *Si autrefois, les pratiques dominantes se déroulaient en haute montagne, on peut aujourd'hui observer une stagnation de ces activités historiques et une forte progression des pratiques en moyenne et basse montagne* » (Corneloup, 2006, p. 65). L'auteur parle ensuite d'« * largissement de l'espace sportif montagnard* » (*ibidem*). On peut même aller plus loin et questionner la validité de la catégorie de la montagne, notamment de la moyenne montagne. Avec la disparition annoncée des épicéas à mille mètres à cause du réchauffement climatique, comment définir la montagne ? Avec les capacités d'approvisionnement du milieu montagnard jusqu'à trois mille mètres, à une époque où on peut skier facilement à ces altitudes (Val Thorens, Tignes, Cortina), quelles réelles différences avec la plaine, la ville ? Ces réflexions contribuent à justifier la fragilité de la référence à un milieu spécifique dans le choix des pratiquants d'itinérance étudiés, leurs itinéraires traversant à la fois des zones de montagne, de campagne, urbaines, péri-urbaines... ; elle a néanmoins été gard e *a minima* comme milieu partiellement traversé.

### ***Des critères en majeur individuels pour choisir les ressources***

Concernant le choix des ressources, un premier critère de sélection a été la diversité des profils sociodémographiques des pratiquants actuels d'itinérance, déjà mise en avant par Corneloup. Quelques catégories d'analyse et faits saillants ont émergé après les premiers entretiens et lectures et permis d'affiner les critères de choix des sujets, dans le sens d'une prise en compte de critères individuels. Il est apparu que les pratiquants se distinguaient entre eux en raison de l'effet que l'expérience d'itinérance avait eu sur le cours de leur existence. Un couple s'était séparé, un autre avait déménagé en province depuis Paris, un pratiquant seul voulait à tout prix changer de travail, chez d'autres en revanche l'expérience n'avait provoqué aucun changement... En parallèle, il apparaissait évident que tous les pratiquants n'avaient pas la même manière de gérer les imprévus qui se présentaient à eux avant, pendant ou après la réalisation de l'itinérance. Certains étaient très rigides et semblaient vouloir parvenir à leur but (la destination finale)   tout prix ; d'autres étaient plus souples et prêt à intégrer l'imprévu, c'est-à-dire à le considérer comme une opportunité ; cette catégorie allait devenir la base de développement de la composante de la démarche-projet qui allait être considérée comme la composante centrale du projet d'itinérance.

Le choix des sujets à interviewer par la suite et des lectures a été réorienté en conséquence de ces premiers constats, avec pour but de diversifier au maximum les effets de l'itinérance sur le cours de l'existence (facilement accessible à un premier contact, ou lors de la suggestion, par bouche-à-oreille, d'un sujet par un autre). Et, ce, à défaut de pouvoir diversifier dès avant l'entretien, les modalités de gestion de l'imprévu, qui, elles, émergent pendant la conversation, le plus souvent sur relance, ou pendant la lecture d'un article ou récit. En plus, une attention particulière a été portée à la multiplicité des modes d'habiter de l'itinérance, notamment des degrés différents de diversité de l'environnement au niveau métrique (distances parcourues, dénivelés...), physique (milieux traversés), matériel (voies aménagées, parcours déjà réalisés par quelqu'un), immatériel (configurations sociales), humain (degrés d'isolement, pays étrangers), symbolique (paysages, bâti, Histoire). D'autres caractéristiques ont été variées : la durée (de quelques heures à un an) ; le moyen (marche vélo, combinaison de moyens) ; de composition de l'équipe (seul, couple, famille, groupe d'amis) ; le degré d'autonomie par rapport à la satisfaction des besoins physiologiques (tente, réchaud...) <sup>48</sup>. Ainsi, la sélection des ressources, qui détermine en première instance le contenu de la recherche, a été basée sur des critères les plus neutres et exhaustifs possibles pour ne pas influencer la production du savoir déjà à ce stade, et co-construite ensuite avec les premiers sujets observés et ressources consultées.

### ***Une méthode d'analyse inspirée de la Grounded Theory***

Une fois le corpus constitué, l'analyse du terrain a pu avancer avec la sélection définitive des catégories de l'analyse, et notamment la sélection de la catégorie centrale, des concepts explicatifs, des éléments communs et différentiels du phénomène, en ligne avec les préconisations de la *Grounded Theory* (Corbin & Strauss, 1990). Après les catégories de l'objectif existentiel et de la modalité de gestion de l'imprévu, qui allait devenir la démarche-projet, assez vite émergées, une autre catégorie d'analyse est émergée : la trajectoire de vie du pratiquant avant le départ en itinérance. Cette trajectoire pouvait être plus ou moins linéaire.

---

<sup>48</sup> Nous nous sommes basés pour cela sur les choix logistiques reportés par Lièvre (*op. cit.*) : le choix de la tente : tunnel ou géodésique ; le choix du réchaud : alcool, gaz, ou essence ; le choix de la nourriture et la quantité de calories par jour et par personne.

Un modèle de conduite de projet a été échafaudé, qui comportait les trois composantes mentionnées : l'objectif existentiel, la modalité de gestion de l'imprévu et la trajectoire de vie, reliées entre elles dans ce qui semblait être un lien de cause à effet entre type de trajectoire de vie, modalité de gestion de l'imprévu et effet de l'itinérance sur le cours de l'existence. Les pratiquants semblaient se situer sur un continuum qui associait trajectoire linéaire, passage en force de l'imprévu, aucun effet sur le cours de l'existence après l'itinérance d'une part ; et, d'autre part, trajectoire discontinue, intégration de l'imprévu et changement du cours de l'existence après l'itinérance.

L'analyse de mes expériences d'itinérance ne faisait qu'étayer cette interprétation. C'est là que la démarche réflexive a été très précieuse, ainsi que le relevé de contradictions dans le matériel recueilli. Le lien de cause à effet et la distribution un peu simpliste des pratiquants le long d'un continuum ont finalement été remis en cause. Il y avait des pratiquants qui intégraient l'imprévu, qui avaient eu une trajectoire de vie linéaire, seulement il s'agissait de personnalités créatives, ou bien ils expérimentaient une situation de vie asynchrone (subie ou provoquée), ils avaient traversé des environnements particulièrement diversifiés sur le plan humain notamment (pays étrangers, diversité culturelle), ou bien ils avaient eu un mentor de vie particulièrement inspirant.

Comme conséquence de cette démarche réflexive, qui sera détaillée dans la partie suivante, la catégorie centrale d'analyse a été sélectionnée – la modalité de gestion de l'imprévu, qui avait été d'ores et déjà liée à des sous-catégories : rapport au temps (temporalité), au corps, à l'environnement physique et humain (habitants notamment ; ces deux dimensions de l'environnement avaient finalement fini par émerger comme étant centrales dans l'itinérance). Cette catégorie centrale, avec ses sous-catégories, a été ensuite rassemblée dans une composante « démarche-projet » à laquelle la composante « moyen » (le corps) est strictement liée. La composante « trajectoire de vie » a été intégrée en tant que présupposés, avec les autres.

Une catégorie d'explication non structurelle, la créativité, et notamment la créativité intégrative, corporelle et éthique, a été choisie. Puisque la conception la plus récente de la créativité, on l'a vu, inclut la dimension éthique, qui peut être reliée à la transmodernité, cette démarche d'analyse permet de rester dans le domaine des sciences humaines et sociales – si une discipline se définit par rapport à un objet de recherche et un ensemble de problèmes, elle se définit tout autant par le domaine d'où sont puisés les concepts explicatifs.

Cette approche humaniste et différentielle de la pratique d'itinérance a permis d'esquisser sept types, ou variantes, de conduite de projet. Il s'est agi ensuite de parvenir à identifier ce qui pouvait être commun à tous les pratiquants. Il s'est avéré qu'il s'agit du plan – la suite des douze étapes nous a paru, *a posteriori*, correspondre à celle du monomythe identifiées par Campbell, déjà pris à référence par les spécialistes de la créativité culturelle (cf. plus haut, p.95).

Concrètement, l'analyse a pris la forme d'une analyse thématique comparative. L'expérience de terrain *ad hoc*, sous forme de textes (récits, articles publiés), retranscriptions exhaustives des entretiens, notes de terrain, notes des observations, matériel divers récupéré auprès des interviewés (photos, cartes avec annotations, dessins), a été codifiée transversalement, c'est-à-dire par thème et puis par sujet, dans le cadre d'une organisation chronologique des témoignages (le long de l'axe temporel de déroulement du projet). La codification a été faite de manière ouverte en majeur, axiale en mineur et seulement dans un second temps (Corbin & Strauss, *ibidem*). En effet, si la codification ouverte fracture les données, au risque dans un premier temps de les disperser, elle a le grand avantage de ne laisser passer aucune contradiction, aucune évidence négative de ce que l'on cherche. Les dimensions verbale et non verbale ont été analysées ainsi que la séquence selon laquelle sont introduits les thèmes par l'interviewé et les rythmes de la conversation.

Le schéma de codification a été stabilisé en intégrant d'abord les entretiens, puis les données recueillies *via* l'observation et la lecture de la production narrative et ensuite il a été mis en regard des données pratiques des observations et de l'auto-observation au long cours. Au moment de la rédaction, une bonne partie de verbatims et notes d'observation ont été écartées, pour ne garder que les « perles ».

**TAB. 1 : Caractéristiques sociodémographiques des interviewés**

N°INTERVIEWE	PAYS	H	F	JEUNE/ CELIBATAIRE	COUPLE SANS ENFANTS	FAMILLE	CSP+/-	CSP+/-+
1*	FR (Paris)	1		1				1
2*	Fr (Paris)		1	1			1	
3	FR (74)	1				1		1
4	FR (74)		1		1			1
5	FR (74)	1			1			1
6	FR (74)	1			1		1	
7	FR (74)	1		1			1	
8	FR (05)	1				1	1	
9	FR (74)		1			1		1
10	FR (74)		1			1		1
11	FR (74)	1		1				1
12	FR (74)	1				1	1	
<b>TOT FR</b>	<b>12</b>	<b>8</b>	<b>4</b>	<b>4</b>	<b>3</b>	<b>5</b>	<b>5</b>	<b>7</b>
13	ITA (camp. TV)	1		1				1
14	ITA (ville MO)		1		1		1	
15	ITA (ville MO)	1			1		1	
16	ITA (camp. VI)	1				1	1	
<b>TOT IT</b>	<b>4</b>	<b>3</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	<b>2</b>	<b>1</b>	<b>3</b>	<b>1</b>
<b>TOT FR+Italie</b>	<b>16</b>	<b>11</b>	<b>5</b>	<b>5</b>	<b>5</b>	<b>6</b>	<b>8</b>	<b>8</b>

\* entretien pilote d'un couple, plutôt « expédition »

**TAB. 2 : Durée et moyen utilisé (interviews)**

N° INTERVIEWE	PAYS	court e (<1,5 mois)	longue (> 1,5 mois)	alpinisme	vélo	marche	cheval	parapente	escalade	ski rando
1*	FR (Paris)	1		1						
2*	FR (Paris)	1		1						
3	FR (74)		1		1					
4	FR (74)	1				1				
5	FR (74)	1				1				
6	FR (74)	1				1		1		
7	FR (74)		1		1				1	
8	FR (05)		1			1				
9	FR (74)		1		1	1				
10	FR (74)	1			1					1
11	FR (R-A)	1			1					
12	FR (74)		1			1				
<b>TOT FR</b>	<b>12</b>	<b>7</b>	<b>5</b>	<b>2</b>	<b>5</b>	<b>6</b>	<b>0</b>	<b>1</b>	<b>1</b>	<b>1</b>
13	ITA (camp.T V)	1				1				
14	ITA (ville MO)			1	1					
15	ITA (ville MO)			1	1					
16	ITA (camp. VI)	1		1		1		1		
<b>TOT IT</b>	<b>4</b>	<b>2</b>	<b>2</b>	<b>1</b>	<b>2</b>	<b>2</b>	<b>0</b>	<b>1</b>	<b>0</b>	<b>0</b>
<b>TOT FR+Italie</b>	<b>16</b>	<b>9</b>	<b>7</b>	<b>3</b>	<b>7</b>	<b>8</b>	<b>0</b>	<b>2</b>	<b>1</b>	<b>1</b>

**TAB. 3 : Lieu et composition de l'équipe (interviews)**

N° INTERVIEWE	PAYS	lieu	seul	couple	amis	famille
1*	FR (Paris)	Himalaya	1			
2*	FR (Paris)	Himalaya	1			
3	FR (74)	Canton-Paris (plateau tibétain)	1			
4	FR (74)	France (Mercantour)	1			
5	FR (74)	France (Mercantour) & Islande	1	1		
6	FR (74)	Maroc (Atlas), France (Pyrenées)	1			
7	FR (74)	France (Pyrenées), Suisse (Alpes)			1	
8	FR (05)	Costa Rica, montagne européenne			1	1
9	FR (74)	Inde, Suède, Pacifique	1			1
10	FR (74)	Alpes Suisses et Françaises	1			
11	FR (R-A)	Proximité Beaufortain	1			
12	FR (74)	Alpes Françaises			1	
<b>TOT FR</b>	<b>12</b>		<b>3</b>	<b>7</b>	<b>3</b>	<b>2</b>
13	ITA (camp. TV)	Alpes Italiennes et françaises			1	
14	ITA (ville MO)	Italie-Chine	1			
15	ITA (ville MO)	Italie-Chine	1			
16	ITA (camp. VI)	Népal			1	
<b>TOT IT</b>	<b>4</b>		<b>0</b>	<b>2</b>	<b>2</b>	<b>0</b>
<b>TOT FR+Italie</b>	<b>16</b>		<b>3</b>	<b>9</b>	<b>5</b>	<b>2</b>

**TAB. 4 : Observations**

N°	OBSERVATIONS	Type
O1	DIRECTE	3 jours en ski de randonnée dans le Beaufortin en couple d'amis
O2	AUTO	12 jours en voiture de Boston à Washington (USA) en famille
O3	AUTO	1 mois et demi en car sur les sanctuaires de la Virgen de los Remedios, au Mexique, seule

**TAB. 5 : Corpus narratif – presse magazine\***

PAYS	TITRE	NOMBRE ARTICLES
FR	Carnets d'Aventures	18
FR	Montagne Magazine	10
FR	Ski Magazine	4
FR	Vélo Tout Terrain	2
FR	Ski Rando Magazine	2
FR	Skieur Magazine	1
<b>TOT</b>		<b>37</b>

\*plus de détails dans la Bibliographie finale

**TAB. 6 : Corpus narratif – littérature**

Auteurs français	Auteurs italiens
Chambaz, B. (2014). <i>Dernières nouvelles du martin-pêcheur</i> . Paris : Flammarion.	Brizzi, E. (2005). <i>Nessuno lo saprà</i> . Milano : Mondadori.
Lefèvre, D. (2012). <i>Solitudes australes. Chronique de la cabane retrouvée</i> . Paris : Transboréal.	Brizzi, E. (2007). <i>Il pellegrino dalle braccia d'inchiostro</i> . Milano : Mondadori.
Manoukian, P. (2011). <i>Le temps du voyage. Petite causerie sur la nonchalance et les vertus de l'étape</i> . Paris : Transboréal.	Brizzi, E. (2011). <i>Gli Psicoatleti</i> . Milano : Dalai.
Mercier, S., & Fonovich, M. (2012). <i>Ils ont fait le tour du monde</i> . Paris : La Martinière. (recueil de récits)	Brizzi, E., & Fini, M. (2010). <i>I diari della Via Francigena da canterbury a Roma sulle tracce di viandanti e pellegrini</i> . Portogruaro : Ediciclo.
Ollivier, B. (2001). <i>Longue marche. I. Traverser l'Anatolie</i> . Paris : Phébus.	Moranduzzo, B. (2013). <i>Dalla nebbia alle nuvole. In bici verso il Tibet</i> . Ferrara : Tresogni. (il s'agit de l'itinérant 15)
Rufin, J.-C. (2013). <i>Immortelle randonnée. Compostelle malgré moi</i> . Chamonix : Guérin.	
Rumiz, P. (2012). <i>Trans Europa Express</i> . Milano : Feltrinelli.	
Rumiz, P., & Altan, F. (2011). <i>Tre uomini in bicicletta</i> . Milano : Feltrinelli.	
Sigaud, D. (2014). <i>Partir, Calcutta</i> . Paris : Verdier.	
Suchel, F. (2013). <i>Sous les ailes de l'hippocampe</i> . Autopublié. (il s'agit de l'itinérant 3)	

### **3.1 Itinérance de recherche, itinérance de vie**

La démarche réflexive sous-jacente à cette thèse est de deux ordres : d'une part, elle concerne le processus de recherche ; d'autre part, l'auto-observation en itinérance.

Mon processus de recherche sur l'itinérance peut être comparé à un projet d'itinérance, au sens général de méthode de gestion de l'incertitude finalisée à la réalisation d'un objectif existentiel, qui peut avoir une répercussion sociale, la contribution singulière à la société, la génération d'un nouveau bien commun. Le bien commun généré par la thèse est le concept d'habitation créative intégrative. La méthode de gestion de l'incertitude consiste en un processus de recherche basé sur la co-construction entre démarche empirique et théorique. Analyser mon processus de recherche à l'aune de l'hypothèse du projet transmoderne d'itinérance permet de mieux comprendre les catégories utilisées pour analyser le projet d'itinérance, ainsi que de les enrichir davantage, notamment les présupposés et la composante de la démarche.

L'expérience directe de l'itinérance, telle que j'ai pu la réaliser à deux reprises, permet quant à elle de reconstruire, au moins en partie, l'origine de l'hypothèse du projet transmoderne d'itinérance, dans toutes ses composantes spécifiques.

#### ***La démarche réflexive sur le processus de recherche***

Mon projet de thèse sur l'itinérance peut être comparé à un projet d'itinérance car il comporte les mêmes composantes, et il a probablement co-construit l'hypothèse de ce dernier. Il va être ici analysé à l'aune de celle-ci, notamment des présupposés et de la démarche du projet d'itinérance. Pour rappel, les présupposés d'un projet d'itinérance peuvent être géographiques, culturels, biographiques. Dans le cadre d'un projet transmoderne, créatifs intégratifs, ces présupposés seraient plus précisément : un environnement de vie caractérisé par la diversité physique et culturelle et la présence de nombreux potentiels mentors (géographiques) ; des valeurs processuelles, c'est-à-dire écologiques, interculturelles, développement personnel (culturels) ; une trajectoire de vie discontinue et une situation de vie asynchrone au moment du démarrage du projet (individuels ou biographiques).

En ce qui concerne les présupposés géographiques, mon environnement de vie (un village de la rive du lac d'Annecy) présente une certaine diversité physique et culturelle. Sur le plan physique, j'évolue entre un milieu naturel montagnard, lacustre et urbain, qui permet de déployer des sensorialités différentes. Sur le plan culturel, au-delà du fait que je vis dans un pays « étranger » à ma culture d'origine, les modes d'habiter dans mon village sont très différents. Il y a les locaux qui sont revenus avec les enfants en bas âge après, souvent, une parenthèse lyonnaise, et qui investissent peu le milieu naturel pour des activités de sport et loisirs. Il y a ceux qui se sont installés ici après avoir fait « le Grand Tour de France voire d'Europe des cadres supérieurs qui ne restent pas à Paris », originaires de province, toujours entre un mariage dans le sud et un weekend en Bretagne, et qui restent ici pour la qualité de vie, le lac l'été et le ski d'hiver. Il y a les cadres supérieurs globalisés ex-expatriés qui travaillent à Genève pour qui ici n'est qu'une parenthèse entre Singapour et Miami, toujours speed, toujours « avec du monde à la maison », qui « checkent » les activités les plus fun et les plus extrêmes. Il y a ceux qui travaillent à Paris la semaine (les hommes) et habitent ici le weekend avec leur femme et enfants se dédiant au farniente. Il y a les Anglais et les Américains, qui se voient beaucoup entre eux, avec leurs chiens et leurs cupcakes. Il y a les propriétaires de maisons secondaires qui habitent à Paris ou Lyon et ne viennent que pendant les vacances faire quelques tours de bateaux sur le lac. Sans oublier les réfugiés (« les Mont-Baron ») qui nous dépannent à la cantine scolaire et pour le ménage...

Si j'élargis l'analyse à la ville la plus proche, Annecy, et aux villages alentours, nous pouvons y trouver à la fois une population de sportifs – sportifs de haut niveau, ex-champions, sportifs semi-professionnels, salariés d'entreprises d'équipement sportif – et de passionnés de culture - plus de sept mille abonnés à la saison de Bonlieu Scène Nationale, d'autres fréquentent aussi l'Auditorium de Seynod, le Théâtre de l'Échange et la salle Pierre Lamy à Annecy, ainsi que le Conservatoire, les trois galeries d'art, les séances de documentaire de l'association Images Passages, etc.

Quant à mes mentors de vie, il s'est agi de femmes de ma famille, plus précisément deux tantes. L'une était aussi ma professeur de Grec au lycée, et a fait naître en moi l'intérêt pour l'anthropologie culturelle *via* la transmission de la passion pour la mythologie et notamment la production théâtrale tragique grecque. On peut parler de mentor « cognitif », intrinsèque à mon domaine d'activité. Une autre m'a accueilli tant de fois chez elle et m'a donné un exemple de maternité et féminité épanouie sur le plan affectif, tout en m'offrant un exemple de femme respectée et indépendante. On peut parler de mentor « affectif ». Il y en a

sûrement eu d'autres cognitifs, plus extrinsèques à mon domaine de pratique : ma marraine, galeriste d'art ; des professeures de danse contemporaine, etc. Toutes ces femmes étaient très créatives, notamment dans le domaine artistique. Ces différents types de mentors, tout comme la diversité de mon environnement de vie, m'ont permis de développer l'habitude de faire les liens entre domaines différents de pratique tout en suivant des exemples de réalisation de projet de vie. Plus spécifiquement, mes mentors de vie ont été un exemple d'indépendance féminine et d'exemple alternatif au modèle culturel dominant en ce qui concerne les rôles respectifs des genres.

Quant aux valeurs culturelles processuelles, l'humanisme est très important pour moi. Je ne perds aucune occasion d'apprendre à mes enfants l'importance de la Renaissance italienne à chaque fois qu'on visite un musée d'art ancien, ou un monument de l'époque, devant une statue de Léonard... n'importe où. L'humanisme permet selon moi à l'être humain de reprendre en main son destin et d'envisager une transformation personnelle pendant le cours de son existence. Le développement personnel a toujours guidé mes choix. Comme mes journaux de bord permettent de constater (cf. ci-après), j'essaie de profiter de chaque expérience de tension pour apprendre quelque chose sur moi, sur les autres, et identifier des opportunités d'évolution, de réalisation du potentiel. Ce que la thèse m'a appris c'est que ce processus n'a de réelle valeur pour moi que si le fruit du développement personnel n'est mis à la disposition du collectif.

Une autre de mes valeurs « processuelles » est l'interculturalité. Étant moi-même binationale de naissance (Italienne et Allemande), ayant par la suite vécu en France (et étant devenue française), cette interculturalité n'a fait que nourrir la valeur du développement personnel, car elle est porteuse de tensions, d'asynchronies à résoudre. Ce qui m'intéresse, ce sont les différents chemins que l'on peut prendre pour mener son existence ; j'en ai essayé beaucoup, de très différents. Ce qui m'importe, c'est que chacun soit libre d'emprunter celui qu'il préfère, et plutôt plusieurs qu'un seul au cours de sa vie, à condition que celui-ci ait un sens pour lui. Ma condition d'« émigrée », fille et petite fille d'individus s'étant eux-mêmes déplacés socialement et culturellement, m'a obligée à chercher toujours l'être humain derrière tous ces codes, car je ne pouvais tout simplement pas partager ces codes. Le corps a été pour moi l'ultime ressource pour accomplir mon processus d'individuation malgré une famille dysfonctionnelle ; et puis après, lorsque j'ai dû quitter ma langue maternelle et apprendre une nouvelle langue. Dans la confusion et l'ignorance des subtilités de cette langue, le ressenti corporel m'a toujours beaucoup aidée pour comprendre les situations dans lesquelles je me

trouvais et pour communiquer ; sans parler de l'effet structurant, et génératif d'idées qu'a toujours eu chez moi la pratique corporelle et notamment les pratiques « artistiques » ou relevant du « bien-être » (danse contemporaine, méthode Feldenkreis, méditation...). Ainsi, les pratiques corporelles m'ont permis de me sentir vivante, d'avoir des idées personnelles, de redonner un sens à ma vie, et de pouvoir entrer en relation avec les autres.

Ma trajectoire de vie est discontinue sur le plan géographique, affectif et professionnel. Sur le plan géographique par un vécu personnel de déplacement et déracinement : celui de mes grands-parents, les uns expatriés allemands en Italie, les autres dans un parcours d'ascension sociale de la campagne de Vénétie à la ville de Venise ; celui de mes parents, venus s'installer depuis Padoue (mon père) et Venise (ma mère) dans une moyenne ville de la campagne vénitienne, Mirano, en plein développement urbain dans les années du boom économique, sans y avoir d'attaches particulières ; et le mien, qui sera développé plus précisément. Je suis née à Mirano, et j'y ai vécu dix-huit ans. Je suis partie ensuite faire mes études universitaires à Trente, situé entre Venise et Munich, la ville d'Allemagne d'où était originaire mon père et où je passe régulièrement des brefs séjours professionnels et de vacances. Après sept ans, de Trente je suis partie à Paris pour poursuivre mes études et échapper à une situation économique et culturelle peu favorable au développement d'une carrière universitaire (les premières années Berlusconi). En France, j'ai habité six logements différents en quatorze ans, à Paris même et dans deux villes de banlieue, où je retourne de temps en temps, très peu si on compte que Paris n'est qu'à quatre heures de train de là où j'habite maintenant. J'ai déménagé quatorze ans après être arrivée à Paris, en Haute-Savoie, près d'Annecy, pile au milieu entre Paris et Mirano, où j'ai repris à aller régulièrement, aussi qu'en mes lieux de vacances étant enfant (Bibione sur la rivière Adriatique l'été, les Dolomites l'été et l'hiver). Sur le plan affectif, au-delà du décès de mon père étant bébé, et de certains dysfonctionnements familiaux, j'ai fait l'expérience d'un divorce.

Sur le plan professionnel, la première discontinuité se manifeste en 1998, lorsque, fraîchement diplômée d'un DEA en « Histoire et Civilisations », en anthropologie religieuse européenne plus précisément, qui devait être une première étape dans le cursus doctoral, je décide d'arrêter les études et de travailler. J'avais besoin d'être en prise avec la réalité. Après quelques petits boulots dans le commerce, période pendant laquelle je me fais accompagner par un conseiller de l'APEC, je choisis de travailler dans les études qualitatives de marché. La rencontre avec le monde de l'entreprise est dure, ma formation humanistique et littéraire ne

colle pas avec les attentes d'opérationnalité de celui-ci, mais mes connaissances de l'imaginaire, féminin notamment, sont appréciées dans le domaine des études en cosmétique. Nostalgique de mes études, et désireuse de reprendre un travail doctoral, je tente à deux reprises de réintégrer mon École Doctorale, sans succès : un professeur avec qui je souhaitais travailler part à la retraite ; une autre se montre au final peu intéressée par mon projet. Je continue donc à travailler dans les études de marché. En 2006, j'ai l'opportunité de passer de l'agence d'études à l'annonceur, plus précisément L'Oréal, à la faveur d'un programme de recrutement fondée sur la diversité (c'est-à-dire, sur la provenance des cadres hors Grandes Écoles de Commerce). J'y poursuis ma carrière en élargissant mon domaine de compétences aux études sémiotiques, quantitatives et à la créativité. La créativité me passionne, je décide de me former *via* un certificat universitaire. Entre la fin des cours et la soutenance du mémoire, je déménage en Haute-Savoie, où je crée mon entreprise de conseil en créativité et innovation. Je décide de faire la troisième tentative de reprendre mon projet doctoral, cette fois-ci elle aboutit.

On peut dire que, suite à la trajectoire de vie décrite ci-dessus, ma situation de vie était asynchrone au commencement du processus de recherche. Le fil pour relier les différentes dimensions synchronisées sera trouvé le long du processus de recherche. Petite marche arrière. En 2009, je suis donc cadre « issu de la diversité » L'Oréal, Responsable des Études de Marché pour des marques italiennes de parfum, j'ai de l'expérience en études de marché dans le domaine de la cosmétique. Je viens de divorcer et malgré quelques amitiés solides, je ne me sens pas stable affectivement, j'ai besoin d'être davantage entourée et soutenue. Je ne vis pas dans le pays où je suis née et j'ai envie de rentrer chez moi, en Italie. Je ne suis pas pleinement satisfaite de ma situation professionnelle car il me manque une dimension de recherche, d'approfondissement, de découverte. Tout s'enchaîne assez rapidement : rencontre avec L. et début du projet de déménagement à Annecy, pile à moitié chemin entre Paris, où je vis, et Mirano, ma ville natale ; reste à synchroniser la sphère professionnelle. Quelques mois après, changement de poste, une création de poste pour une marque nouvellement acquise par le groupe, et participation à la première séance de créativité de ma vie ; ensuite, formation d'un an en créativité à l'Université Paris Descartes en formation continue.

Un fait va déclencher la dernière phase de synchronisation et enclencher une démarche-projet créative intégrative qui co-construit la thèse à l'aide à la fois d'une démarche théorique et empirique, d'événements et rencontres extérieurs et découvertes de terrain, d'un objectif existentiel en train de se préciser, et d'un lien qui a pu se faire avec un mémoire

précédent sur la créativité corporelle. Pendant l'été 2010, lors d'un tour de vélo sur la piste cyclable qui longe la Méditerranée entre Toulon et Hyères, je reçois un message de ma mère qui me dit que mes travaux de recherche sur les pèlerinages d'avant le départ pour la France sont cités dans un ouvrage, qui a gagné le prix organisé par une amie. Idée, je vais profiter de ma « migration » pour reprendre mes études et donc, je conçois un projet de thèse de Doctorat sur l'itinérance. Mais quel fil avec mon parcours précédent ? À ce moment-là, il n'y a pas l'ombre de la créativité dans mon projet de recherche. C'est alors qu'intervient mon adhésion à l'association de créativité Rhône-Alpes, fondée par des anciens du même Certificat Universitaire de l'Université Paris Descartes, et plus tard ma participation aux activités de Créa-Université à Paris, gérée par la même équipe de la Formation et liée au CNAM. Je retrouve le fil.

Les premiers itinérants rencontrés témoignent d'une créativité corporelle. Mon mémoire de Certificat Universitaire en créativité traitait de la créativité corporelle, j'ai depuis développé une technique d'animation d'atelier de créativité basée sur le mouvement du corps. Il a fallu prendre beaucoup de précautions, et lire des ouvrages de philosophie du corps, d'anthropologie du corps, de neurosciences cognitives pour être sûre que cette vision du corps pouvait être considérée comme une théorie scientifique et ce n'était pas uniquement une projection de mon esprit. Cette vision a par ailleurs été enrichie par tout ce que j'avais appris en créativité corporelle. Quand j'ai compris que cela pouvait être vrai même pour des personnes qui n'ont pas eu des trajectoires de vie discontinues, qui sont tout simplement dans un processus d'individuation, le rôle du corps comme mode de connaissance et moteur de l'action est devenu un concept central, parce que très général et robuste, de ma thèse.

Je poursuis mon processus de recherche avec ce nouveau fil. Une personne qui avait participé à mon premier atelier expérimental de techniques corporelles de créativité me recontacte car elle veut me transmettre une lecture narrative de l'itinérance basée sur le « voyage du héros » et veut savoir ce que j'en pense. Je découvre ainsi le « voyage du héros ». Je travaille avec elle au développement d'une formation en gestion créative de projet basée à la fois sur la créativité corporelle et le plan narratif de l'épopée qui m'amènera à faire le lien entre créativité corporelle, éthique relationnelle et génération d'un bien commun.

Passé et présent, entreprise et université, s'alignent et sont mis à contribution de ma thèse. Mon projet de vie s'éclaircit : je vais faire de la recherche en créativité pour la faire sortir du domaine restreint de l'entreprise (innovation, industrie créative) ou de l'éducation (pédagogie créative) et la mettre à disposition de la société pour favoriser des relations

humaines pacifiques et respectueuses des libertés de chacun. Une fois développés et formalisés le plan du projet d'itinérance et la démarche-projet créative intégrative qu'il peut comporter, j'ai appliqué la méthodologie de conduite créative de projet à mes propres projets : projet géographique de migration d'agrément à Annecy ; projet professionnel (création d'une société de conseil et projet de thèse) ; projet de couple avec mon deuxième mari ; projet relationnel des amitiés en Italie, à Paris, à Annecy ; projet de vie au global, incluant tous ces projets. La conduite créative intégrative de projet a ainsi pu être ajustée, validée et considérée applicable aux projets géographiques et touristiques, mais aussi aux autres types de projets, en rendant possible son utilisation en milieu institutionnel (conseil d'organisations, entreprises), et personnel (coaching individuel).

Ainsi, la démarche réflexive par rapport à mon processus de recherche semble confirmer l'importance, par rapport à une démarche créative intégrative potentiellement génératrice d'un bien commun, des présupposés déjà identifiés en amont et notamment un environnement créatif et une diversité de mentors, issu de milieux divers ; des valeurs processuelles et notamment le développement personnel et l'interculturalité ; des présupposés individuels aussi, une trajectoire de vie discontinue et une situation de vie asynchrone ; ainsi que d'une capacité à intégrer différentes formes d'altérité et à resynchroniser un processus. L'itinérance peut alors être considérée comme une pratique qui permet d'identifier un fil conducteur dans la réalité fragmentée d'une vie qui ne serait pas facilement supportable à la longue. Et, ce de par la nécessité d'avancer tout en intégrant l'incertitude. Lors de ce processus, les différents niveaux d'objectif – but, intrinsèque, existentiel – s'alignent autour d'une thématique singulière, qui va devenir la contribution singulière que l'itinérant apporte à la société, son bien commun.

### ***La démarche réflexive par rapport à l'auto-observation***

L'analyse de mon expérience directe de l'itinérance permet de creuser davantage les différentes composantes d'un projet d'itinérance. Cette expérience consiste en deux itinérances que j'ai réalisées dans le passé, et pendant lesquelles j'ai tenu un journal, et donc, reconstituables et exploitables. Il s'agit d'une itinérance au Mexique en 1995, alors que j'avais vingt-trois ans, d'une durée d'un mois et demi, en car, toute seule, pour réaliser le terrain d'étude de mon mémoire de maîtrise en anthropologie culturelle, dont l'objet était le syncrétisme religieux maya et espagnol. L'autre itinérance dont il sera question est une itinérance aux États-Unis en 2014, d'une durée de deux semaines, en voiture, en famille, pour des vacances familiales sur la côte est. Ces deux expériences ont permis de co-construire

l'hypothèse de la conduite transmoderne de projet dans ses différentes composantes. Pour cela, elles seront traitées dans ces composantes.

### *La composante du plan*

La lecture des journaux rédigés pendant mes deux expériences d'itinérance a fait émerger, dans les projets de celles-ci, quelques étapes clés, qui seront retrouvées parmi les douze étapes du projet d'itinérance. Avant de partir, j'expérimentais une situation de tension personnelle (première étape du projet d'itinérance). Il y avait une « asynchronie » entre deux sphères de mon existence (affective et professionnelle, itinérance au Mexique) ou dans une sphère de mon existence (affective, États-Unis). Lors de mon itinérance au Mexique, s'il est vrai que je suis partie pour réaliser mon terrain d'étude dans différents sanctuaires de la Virgen de Los Remedios (objectif culturel professionnel), l'enjeu du choix de la priorité entre ambitions professionnelles et relation amoureuse s'est révélé comme étant l'enjeu central du voyage, dérivant d'une situation de tension au départ. Mon journal de bord témoigne de l'expérience de cette tension, de l'introspection à son propos. L'aboutissement de ce travail de recherche m'amènera finalement à déménager à Paris et à quitter mon fiancé, qui m'avait pourtant rejointe à un moment donné de l'itinérance, et auquel j'étais restée liée dans un premier temps au retour.

Pendant mon itinérance, je lisais le livre de Castaneda, « Don Juan ». J'ai noté le passage suivant sur mon journal de bord : *« Quand un homme commence à apprendre, il ne sait pas ce qui l'attend. Son propos est faible ; son intention, vague. Il attend des récompenses qui n'arriveront jamais, parce qu'il ne sait rien des efforts que l'apprentissage demande. (...) Ce qui s'apprend ce n'est jamais ce qu'on attendait. Et ainsi on commence à avoir peur. La connaissance n'est rien de ce qu'on attend. (...) Son propos se convertit en un champ de bataille. »* La tension de départ a donc guidé le déroulement du voyage et ses conséquences. Avant de partir aux États-Unis, ma famille recomposée venait de « perdre » un membre, la fille de mon mari, l'aînée de la fratrie, qui était repartie pour Paris poursuivre ses études. Là aussi, le repositionnement de chacun au sein de la famille a constitué ensuite le « fil rouge » du déroulement de l'itinérance, initialement prévue pour un objectif culturel de découverte des lieux emblématiques de la côte est des États-Unis.

Lors de mon itinérance aux États-Unis, je ne m'étais pas rendu compte qu'au moment d'imaginer l'itinéraire (deuxième étape du projet d'itinérance), j'ai voulu retracer la conquête de l'Amérique du Nord, pour mieux comprendre les dynamiques de l'intégration (ou de la non-intégration, ou de la désintégration...), un phénomène qui interroge ma « civilisation »

d'origine (occidentale) aussi bien que mon histoire personnelle (émigrée d'Italie en France, recomposition de deux familles...) et mon projet professionnel futur (recherche sur les migrants). La prise de conscience survient lors de l'étape de la réalisation de l'itinéraire (huitième étape), lorsque dimension culturelle et existentielle s'alignent en partant d'une implication du corps : *« Nous avons visité Boston hier. Nous avons parcouru le Freedom Trail qui retrace l'histoire de la fondation des États-Unis à travers la ville. Il y a aussi un itinéraire comme ça pour la vie de Martin Luther King à Atlanta. Nous sommes sortis à un moment pour aller déguster un excellent expresso dans un café italien. Cette année j'étais à Londres, d'où viennent les fondateurs des États-Unis, puis à Saint-Malo, d'où sont partis les pères pèlerins pour le Canada, au Festival des Étonnants Voyageurs où j'ai pris connaissance de l'œuvre de Joseph Boyden, qui retrace l'évangélisation de la part des jésuites français des Indiens canadiens. Puis on fait ce périple au commencement de l'histoire des États-Unis. À Washington, étape finale, nous visiterons le musée des Indiens. Nous avons également été à Harvard, première université des États-Unis, fondée par les Anglais. »* Cette prise de conscience renvoie l'importance de la synergie entre différentes ressources cognitives et comportementales, du maillage entre différentes dimensions de l'action, qui sont au cœur de la démarche-projet créative intégrative.

Toujours concernant l'étape de la réalisation de l'itinéraire (huitième étape du projet d'itinérance), mon itinérance au Mexique m'a appris quelque chose qui est en apparence contre-intuitif. L'activité de la progression dans l'itinéraire, la dimension nomade en quelque sorte de l'itinérance, ainsi que la réalisation des objectifs intrinsèques (dans mon cas c'était donc la réalisation du terrain d'étude), est équilibrée par, voire dépriorisée à la faveur de, les activités ordinaires lors des étapes. Non seulement celles-ci s'avèrent bien plus nécessaires et surtout, nécessitant plus de temps et d'aide extérieure que prévu, mais elles sont autant recherchées que les activités nomades. L'itinérance en somme est une affaire de nomadisme autant que de sédentarité ; son « efficacité », au regard des conséquences qu'elle peut avoir sur le cours de l'existence d'un individu, serait même due à cette alternance de nomadisme et sédentarité. Ainsi, la sédentarité et l'ordinaire de l'itinérance sont des objets d'étude à privilégier si l'on veut comprendre l'enjeu existentiel de cette pratique. Au Mexique, j'exprime dans mon journal de bord un « ras-le-bol » d'être toujours en mouvement, alors que je séjourne à Merida et que j'ai passé la journée à visiter la cité maya de Chichen Itzá. *« La ville est très chaotique, sale, pas très spacieuse. Je me sens fatiguée et déprimée. Bien sûr, je dois attendre demain quand je serai à nouveau reposée et nous irons visiter les musées, et*

*tout le reste. Mais... j'en ai juste marre de faire la voyageuse, j'aimerais seulement pour quelques jours m'enfermer dans une maison à ne rien faire. »*

De manière au moins autant contre-intuitive que la découverte de l'importance de la sédentarité dans l'itinérance, mon itinérance au Mexique m'a appris, certes, beaucoup de choses sur la culture maya et le syncrétisme religieux avec la religion catholique apportée par les Espagnols ; mais elle m'a surtout appris que pour entrer en relation avec une personne d'une autre culture, pour communiquer avec elle, pour pouvoir se soutenir réciproquement, s'enrichir réciproquement, il faut aller au-delà des codes socioculturels, il faut quitter le filtre socioculturel d'interprétation de l'attitude et du comportement de l'autre. J'ai abordé la question de la sociabilité. À la fin de mon itinérance au Mexique, à l'arrivée à la dernière étape de mon itinéraire, Mexico (neuvième étape du projet d'itinérance), je prends conscience de mes résistances vis-à-vis d'un peuple que j'ai pu décrire comme « *gros, moches, lents, stupides, en mauvaise santé* », qui est trop pudique, dont les villes sont trop sales. Je comprends que la clé de la relation avec les autres est dans un lâcher prise par rapport aux normes et aux idéaux qui peuvent influencer nos choix et nos actions. « *Ces jours-ci, j'éprouve une certaine nostalgie, j'ai souvent envie de pleurer tellement je suis émue. Je pense que c'est parce que je suis en train de comprendre où veut aller mon cœur, vu qu'en cette période il m'a beaucoup parlé. D'abord je me suis défait de ma volonté "égotique", qui m'empêchait un contact harmonieux avec la réalité ; ensuite, libéré des chaînes mentales, est sorti spontanément mon univers de sentiments. Ceci m'a fait comprendre beaucoup de choses : surtout, c'est inutile de décider a priori ce que je veux faire, les personnes que je veux voir, sur la base d'un schéma existentiel parfait qui joue le rôle de référence. Voilà, celle-ci je crois que c'est la victoire la plus importante à laquelle je suis arrivée. (...) on ne sait pas encore ce qui va être généré, on le sait au fur et à mesure, on connaît la forme, l'empreinte, mais on en peut prétendre de "connaître" l'avenir. »*

À la fin de mon itinérance au Mexique, à deux jours du retour, et alors que je suis déjà consciente de l'élixir de l'éthique relationnelle qui m'a été offert en récompense de mon voyage, j'éprouve une réticence – une résistance – à rentrer. Je ne le sais pas mais il s'agit d'une étape spécifique du projet d'itinérance, la dixième, qui peut durer longtemps, même après être rentré chez soi. Elle dure le temps qu'il faut pour intégrer les enseignements de l'itinérance. La compétence l'éthique relationnelle, et tous les autres enseignements spécifiques qui ont trait au cours de l'existence spécifique de l'itinérant, dans ce cas, de mon cours de l'existence. Ce fut une période un peu sombre, d'errance presque, qui s'est conclue

presque un an et demi après le retour avec le départ pour Paris, et donc la réalisation de la décision de poursuivre mon projet professionnel de devenir chercheuse en anthropologie (on sait ce qu'il en a été après, mais c'était un début ! Cette thèse est peut-être aussi considérée comme l'étape finale du projet d'itinérance au Mexique !). *« Désormais il manque que deux jours, et j'ai du mal à me sentir sur le départ. Toute cette liberté va me manquer, et surtout, la sensation d'être suspendue entre deux vies, avec le future devant moi encore intacte, sigillée dans sa caisse de crystal comme une image sacrée. Quand je tournerai la clé dans la serrure de cette caisse, tout retombera dans mes mains, chaque responsabilité et attention au moindre détail. »* Une fois rentrée, quatre mois plus tard, j'ai toujours conscience de ce que j'ai appris, qui *« fait partie de ma personne et je n'y pense plus comme à quelque chose à apprendre. »* Je me rends compte que c'est la vie qui va changer : je suis tout près de la soutenance de mon mémoire, de mon diplôme de maîtrise. Je suis passée par quelques mois un peu sombres, de tristesse, où je ne me suis plus sentie amoureuse et j'ai quitté mon fiancé, je suis sortie beaucoup, je me sens *« vidée »*. Au final, donc, je pars à Paris (innovation existentielle, douzième étape du projet d'itinérance).

En ce qui concerne mon itinérance aux États-Unis, ma famille recomposée a pu renforcer ses liens lors de l'itinérance et j'ai aussi appris à mieux connaître et interagir avec mon plus jeune fils. *« Nous avons suivi la fondation des États-Unis et nous nous sommes fondés comme entité de type familiale à 4 alors que F., la fille de L, vient de partir de la maison. Ce moment, je l'attendais depuis 3 ans. C'est pour moi la fin de trois ans difficiles, très difficiles, et c'est il y a trois ans que j'avais en tête ce nouveau départ, ces nouvelles fondations. Je me reconnais dans les valeurs qui ont fondé l'Union et en même temps je suis bouleversée par l'extermination des Native Americans. Un miroir de ma vie ? De la situation de notre vie. Décision de prendre soin de moi, de recommencer par moi. Cela fera du bien à A. aussi, que j'ai pu mieux appréhender grâce à ce voyage. On a le même caractère et il faut que mette toutes les chances de notre côté pour qu'il grandisse serein et autonome. Il y a des portes que je dois fermer et des bastions à fortifier. Cela le rassurera et le rendra plus autonome à la fois. »*

*Les composantes de la démarche, du moyen et de l'objectif*

Pendant mon itinérance aux États-Unis, j'ai pu me rendre compte que l'approche du temps (temporalité) jouait un rôle central dans la manière de progresser dans le projet d'itinérance, que j'aurai ensuite appelée « démarche-projet ». Parfois, des approches différentes et des degrés d'anticipation et d'autonomie souhaitées différents se heurtent au sein d'une même équipe. Le maintien d'une certaine imprécision dans l'itinéraire peut alors faire l'objet de négociations au sein de l'équipe. D'une part, la volonté de ma part de laisser une marge d'imprévu quant aux lieux où dormir ; d'autre part, celle de mon mari qui s'inquiète de « *galérer avec les enfants* ». Au final, je capitulerai, réservant presque la totalité des chambres avant de partir, armée de connexion internet et de GPS.

L'itinérance au Mexique permet de saisir la centralité des émotions dans la démarche-projet. J'ai passé une nuit d'angoisse à Tulum car je venais de me rendre compte que j'avais oublié les lettres de recommandation de ma professeure et j'avais obtenu un visa touristique d'une durée inférieure à celui qui était nécessaire pour réaliser tout mon terrain. Mes plans sont contrariés. « *J'étais très agitée (...) Il va falloir aller à l'Office de l'Immigration.* »

Mais la découverte la plus importante sans doute pendant le terrain de la thèse et que j'ai aussi éprouvé pendant mon itinérance aux États-Unis est celle de la possibilité d'un rapport à l'environnement qui fait levier sur les dimensions à la fois rationnelle, symbolique et corporelle. « *Sur l'avion de retour. J'ai beaucoup aimé Washington. Nous avons dormi dans le campus de Georgetown, ancien et jésuite et rempli d'étudiants de l'université Bocconi. Nous avons visité la partie historique mémorielle où j'ai beaucoup aimé le mémorial du Vietnam, qui symbolise la blessure psychologique de la guerre. J'ai senti la proximité de mon père comme à chaque fois que je revisite l'histoire des dernières années de sa vie. J'ai toujours trouvé qu'il ressemblait à JFK et maman à Jackie O. Penser que j'ai 10 ans de plus que lui à sa mort me paraît contre nature ; penser qu'il aurait bientôt l'âge de mourir me fait espérer que cette blessure se renferme un peu enfin prochainement.* »

Quant au rapport aux autres, j'ai pu éprouver surtout la difficulté d'entrer en relation de manière équitable et dans le but de se soutenir réciproquement, de créer quelque chose ensemble. Cette difficulté était exacerbée par la différence culturelle (ou générationnelle) outre laquelle je ne parvenais pas à aller. Aux États-Unis je suis partie en famille, la question du rapport aux autres membres de la famille s'est posée souvent et une tension est émergée entre ma volonté et celle des autres membres. « *Point positif on est obligés de vivre en*

*communauté, on apprend à s'adapter les uns aux autres. Il y a quelques moments de tension : erreur de route (malgré le GPS !), comportement des enfants (hyperactif un peu A., blasée-pas motivée Z.). Quant à moi, quand je suis fatiguée ou contrariée, j'ai du mal à ne pas m'imposer/imposer mes choix. J'aimerais réussir à atteindre le bon équilibre, après c'est difficile vu que je suis l'organisatrice. »*

Au Mexique je suis partie toute seule et s'est posé la question du rapport aux proches restés à la maison., et le rapport aux habitants. À l'époque de mon itinérance au Mexique ni la téléphonie mobile ni internet n'existaient, et il pouvait être difficile de joindre une personne sur le poste fixe. Je ne parviens alors pas à joindre mon fiancé. L'angoisse s'installe, la motivation baisse... : *« Je suis dans une situation assez désespérée parce que je n'arrive pas à joindre M. et je suis en train de penser aux choses les plus terribles qui puissent lui être arrivées. En plus aujourd'hui il est seize heures et j'ai fini ma visite, demain matin je vais à Palenque et le soir à Puebla. Je suis en train de voir beaucoup de choses, aujourd'hui aussi par exemple, le Musée, la Venta, mais la tension que j'éprouve à cause de M. m'empêche d'en profiter pleinement. Si même demain je n'arrive pas à le joindre, même le souvenir de Palenque sera flou. »* Je finis par l'avoir, la motivation remonte. *« Maintenant que le bon "Dieu" m'a offert ce soulagement, je promets, comme j'avais dit, de recueillir mes forces à nouveau et d'ouvrir ce nouveau chapitre de ma vie. Qui commencera demain avec la visite à la cité maya de Palenque. Ce n'est pas un hasard : j'ai peut-être besoin d'une ultérieure, ultime immersion dans cette magie qui m'a donné autant de sérénité et force intérieure jusqu'ici. »* Décidément, ce n'est pas parce qu'on part que la situation de vie quotidienne ne participe pas à celle de l'itinérance. Encore une fois, la pratique s'inscrit dans le cadre d'une mobilité faite de sédentarité et nomadisme, quotidien et exceptionnel, enchevêtrés, métissés. L'un ne va pas sans l'autre, l'un influence l'autre.

Quant aux habitants, là aussi j'ai pu éprouver la difficulté à entrer en relation avec eux et à construire une histoire commune. Et en même temps, j'ai pu comprendre que l'enjeu fondamental de l'itinérance est là, dans l'éthique relationnelle. Au Mexique, lorsque je séjourne à Merida, malgré mes ambitions de devenir anthropologue, je ne fais pas preuve d'ouverture vis-à-vis des habitants : *« Mais qu'est-ce que cette ville ! Et qu'est-ce que ces gens ! Aujourd'hui il a beaucoup plu (...) et ici les routes ont été inondées. Il n'y a pas de bouches d'égout ! Les rues sont devenues des fleuves, en vrai. Bah. Aujourd'hui à la plage il n'y avait que des Mexicains, qui sont vraiment pudiques et même un bikini (spécialement si bien porté par une Européenne) les agite. Ils sont tous gros et moches, ça donne mal au cœur*

*au bout d'un moment, je me demande pourquoi ce peuple est en si mauvaise santé. Ils ont aussi l'air assez stupides. Ils sont lents, et ça va, mais certaines choses il faut leur dire dix fois. »* Pourtant, je témoigne de ce désir de communication au-delà des codes socioculturels, bien que je parle la langue espagnole : *« Maintenant je vais assez bien, même si j'ai un peu du mal à rester toujours toute seule, parfois je ressens un peu d'inquiétude et j'aimerais rentrer en Italie dans ma petite maison. En réalité, ici j'aime bien, j'aime bien la nature, la nourriture, ce que je visite (églises, ruines, églises, ruines, musées). Mais je n'arrive pas à communiquer avec les Mexicains je n'arrive pas à les comprendre, et ils me semblent très froids envers moi. »*. Au final, comme on a vu précédemment, j'arriverai à me donner comme objectif de faire tomber ces filtres au moins dans les relations avec mes proches, au retour.

Quant au rapport au corps, moyen de l'itinérance, j'ai pu aussi constater l'importance de l'approche du temps. La précipitation met le corps sous tension et l'empêche de déployer pleinement son potentiel, comme j'ai pu moi-même expérimenter lors d'une itinérance familiale. *« Réveil un peu difficile. Les enfants sont fatigués, ont besoin de dormir. Nous aussi. On a l'impression que ça va trop vite. On n'a pas le temps de se poser et le corps a du mal à suivre. J'ai mal à la tête. (...) Nous avons visité NYC en 2 jours. Ça a été dur pour moi car c'est une ville très stressante pour moi. Mais je suis contente d'y avoir amené les enfants. Dans l'ensemble rien de nouveau pour moi, à part qu'on est montés dans la statue de la Liberté. Un lieu touristique où on arrive à se sentir mal à l'aise tellement il y a des touristes. Malheureusement cette fois-ci non plus je n'ai pas pu voir les collections permanentes du Whitney Museum. J'ai eu une baisse de tension et morale à New York, fatiguée de toujours me déplacer. L'hôtel à Philadelphia – enfin deux chambres séparées ! – était un havre de paix et protection. Enfin nous avons pu prendre nos petits-déj à l'hôtel ce qui facilite les fonctions biologiques. (...) Cette manière de voyager en mode nomade – bien que nous c'était nomades de luxe – est bien fatigante. J'étais littéralement explosée à partir de New York, fait deux malaises – 1 à NY, 1 à Washington – pas réussi à me réveiller facilement, beaucoup dormi profondément. Souffert de jambes lourdes, rétention d'eau, très difficile de gérer l'état physique associée à l'arrivée des règles à NYC. Combien de temps met-on pour s'habituer à ce tout nouveau mode de vie ? Peut-être 10-15 jours. Ça dépend de son état de fatigue de départ ? »*

Mes multiples crises d'allergie au Mexique m'ont aussi fait comprendre l'importance de prendre soin du corps pendant l'itinérance pour pouvoir libérer son potentiel d'intelligence et d'intégration de l'altérité. Parfois, j'ai réussi à mettre en relation mon ressenti corporel et

l'environnement notamment historique, événementiel, de mon itinérance. Lors de mon itinérance au Mexique, dont l'objectif intrinsèque était celui d'étudier le syncrétisme religieux maya et espagnol, je m'efforçais de me mettre dans la peau des Maya et de comprendre leur religiosité : « *Comme j'aimerais réussir à reconnaître constellations et planètes ! J'imagine les anciens Maya qui observent ce ciel. Qui observent chaque élément du ciel et le voient si près et brillant, c'est inutile et impossible de penser à un Dieu invisible parce que c'est la nature ce Dieu, ce sont ses vibrations, du haut et de la terre, qui nous remplissent d'émotions, pensées et actions. (...) Dans les boutiques ils vendent une série de "Remedios" de la forêt tropicale qui s'appelle Ixchel, la déesse Maya de la guérison. Je suis ici, enfin je respire le même air, je sens les mêmes odeurs, et surtout je vois la même nature, les mêmes animaux. »*

Enfin, ces deux expériences d'itinérance m'ont permis aussi de bien saisir la différence entre but, objectif intrinsèque et objectif existentiel, les relations entre eux et la question de la conscience de l'objectif existentiel. Ça a été le cas pendant mon itinérance en famille aux États-Unis, dont l'itinéraire retraçait la fondation des États-Unis, réalisée alors que je vivais la refondation de ma famille recomposée suite au départ d'un des enfants. L'itinéraire allait des lieux d'arrivée des premiers pères pèlerins (Plymouth, MA) jusqu'au lieux des batailles pour l'indépendance des Britanniques (Boston, où nous avons parcouru le Freedom Trail qui passe par les hauts lieux de la guerre d'indépendance), à la ville où fut déclarée la Constitution (Philadelphia), à l'actuelle Capitale (Washington). Ainsi, le but est lié à l'objectif culturel qui est lié à l'objectif relationnel qui est lié à l'objectif existentiel. Mais je m'en suis rendu compte qu'après coup.

Lors de mon itinérance au Mexique, s'il est vrai que j'ai réalisé mon terrain d'étude dans différents sanctuaires de la Virgen de Los Remedios, l'enjeu du choix de la priorité entre ambitions professionnelles et relation amoureuse s'est révélé comme étant l'enjeu central du voyage. Dans ce cas, le but est lié à l'objectif culturel (l'itinéraire reliait différents sanctuaires), mais pas à l'objectif existentiel. Mais un des objectifs relationnels l'était, car mon fiancé est venu me rejoindre. Ainsi, l'objectif relationnel de l'itinérance, qui s'est réalisé pendant que mon fiancé est venu me rejoindre, a quelque peu supplanté l'objectif culturel (professionnel) et était lié à l'objectif existentiel, qui, une fois réalisé, a permis d'articuler mon projet d'itinérance à mon projet de vie, et plus particulièrement mon projet professionnel.

De plus, lors de mon itinérance au Mexique, vers la fin, je prends conscience de l'objectif existentiel qui était implicite au début du voyage, puis émerge au fur et à mesure de

la progression dans celui-ci. *« Ma vie est en train de me demander de ne plus avoir d'excuses, de ne plus contourner les obstacles, de ne plus avoir d'insécurité, surtout. Est-ce que j'aime M. ? Ou alors je ne l'aime pas ? Est-ce que je veux être encore accrochée aux jupons de ma mère ou est-ce que je veux être autonome ? Est-ce que je suis une chercheuse, une scientifique sérieuse et complète ou bien je suis encore en train de faire les devoirs ? Est-ce que je suis consciente de l'état et des besoins de mon corps ou est-ce que je suis la gourmandise et l'esthétique ? Ceux-ci sont les quatre grands questionnements que la vie me propose. Aux deux premiers je suis en train de répondre et réagir avec une relative facilité. Le troisième me voit encore un peu récalcitrante. Le quatrième ne va pas très bien. Cependant, j'en ai pris conscience et je prends une attitude résolution. Je crois qu'à la fin, c'était justement celle-ci la raison de mon voyage. Résoudre, voir, ces obstacles à l'expression pure et inconditionnelle de moi-même. »* À ce moment du voyage, je suis dans un état de flow. *« Quand, au lieu de la volonté forcée, on "utilise" la fusion totale avec l'énergie à l'extérieur et à l'intérieur, les choses les plus justes, et les plus parfaites, arrivent. Parfois, quand nous sommes complètement à côté du chemin du cœur, c'est la vie elle-même qui vient à notre rencontre avec un signe, un don de quelque sorte. (...) Maintenant, dans ce voyage, je suis en train de m'ôter et de disséminer chaque clou qui s'était planté dans mon cœur. Je suis prête pour recommencer le chemin du cœur, au maximum de la simplicité et de la sincérité. »* Deux rêves très significatifs sont aussi reportés dans le journal, qui expliquent pour quelles raisons, au retour, j'ai choisi de privilégier mes ambitions professionnelles au lieu de poursuivre ma relation avec le fiancé de l'époque.

Quelques mois après le voyage au Mexique, et malgré la visite de mon fiancé pendant celui-ci, grâce à une introspection et réflexion autour du dilemme « rester et l'aimer » ou « partir et me réaliser en tant que chercheuse », et probablement l'aide des deux rêves très significatifs, je pris la décision de déménager à Paris et à quitter ledit fiancé (innovation existentielle). Aussi, il s'est avéré que l'itinérance aux États-Unis marqua la refondation de ma famille recomposée. *« Pourquoi est-on partis ? Certes j'avais besoin de faire de l'observation mais je sais très bien qu'il faut une motivation bien plus profonde que cela pour partir en mode nomade ! Il y a quelques jours, je l'ai compris. J'ai compris pourquoi on a fait ce voyage. Préméditation inconsciente, révélation a posteriori ? Peu importe, la motivation est là et c'est peut-être ce qui caractérise le projet d'itinérance et qui le rend intransposable aux domaines de l'activité productive, c'est que c'est un monde de sérendipité et pas de cause à effet. La cause accidentelle de ce voyage en est aussi la motivation profonde. Nous avons*

*besoin de nous fonder comme – sinon famille que nous ne sommes pas car une famille recomposée n'est pas une famille – comme un groupe à identité unique et spécifique, et nous avons probablement trouvé un peu de cette identité dans ce voyage qui a plu à tout le monde. »*

La démarche réflexive sur mes deux expériences d'itinérance a permis de faire émerger spontanément les composantes principales de la conduite du projet d'itinérance, et de saisir des différences en termes de modalités, plus ou moins créatives. Certaines des étapes du plan narratif en douze étapes ont été vécues et notamment la première, de tension au départ ; la huitième, de réalisation ; la dixième, de décantage dans la résistance à rentrer ; puis la douzième, de partage final avec une innovation individuelle (dans la sphère familiale) ou protégée sociale (dans la sphère professionnelle) à la clé. La question de la temporalité a aussi été centrale dans ces expériences, me faisant comprendre la différence entre une temporalité d'anticipation et une temporalité de profondeur, dans la présence, la synchronisation avec le flux des événements. Seulement dans ce deuxième cas, le corps peut être disposé à fonctionner comme ressource cognitive et comportementale. À ce propos, le simple fait de parcourir, physiquement, l'itinéraire, peut faire enclencher la démarche créative intégrative, qui, en partant du ressenti corporel, « maille » les différentes dimensions physiques et symboliques. Évidemment des symptômes et autres manifestations spécifiques, comme par exemple des états de fatigue ou des allergies, peuvent donner à réfléchir sur la manière de conduire le projet et faire rendre compte qu'il y a des nœuds à résoudre. Cette dimension corporelle est alors recherchée, dans la pause, les phases de repos, les moments où l'on subvient aux besoins physiologiques. Elle devient la préoccupation centrale. Voilà le métissage ultime de l'itinérance entre quotidien et exceptionnel, sédentarité et nomadisme, qui fait de cette pratique une pratique éminemment existentielle, qui relie différentes dimensions.

Ces expériences m'ont aussi permis de comprendre que l'objectif existentiel n'est pas forcément conscient dès le début, mais qu'il peut guider le choix des caractéristiques du voyage ; et il peut émerger lors de la réalisation de l'itinéraire. À ce moment-là de prise de conscience, le but, le ou les objectifs intrinsèques, et l'objectif existentiel donc, peuvent s'aligner. Il s'agit alors d'un chaînage des dimensions rationnelle, symbolique et corporelle dans le rapport à l'imprévu, à l'environnement, aux autres. Le corps peut alors effectivement déployer son intelligence, mettre en relation différentes dimensions de l'individu, lui faire mieux comprendre soi-même, sa situation et l'aider dans son évolution et réalisation de son

projet de vie. Aussi, le résultat final de l'itinérance, la génération d'un bien commun, est le fruit d'une sorte d'entraînement pendant celle-ci, de la pratique de l'éthique relationnelle.

Ces premières conclusions ont été confrontées avec les témoignages et l'expérience de tous les itinérants étudiés, pour éviter qu'elles fonctionnent en tant que biais, et présentées dans le corps du texte de la prochaine partie, dédiée à l'analyse du terrain, toujours séparément de ceux-ci (encadrés).

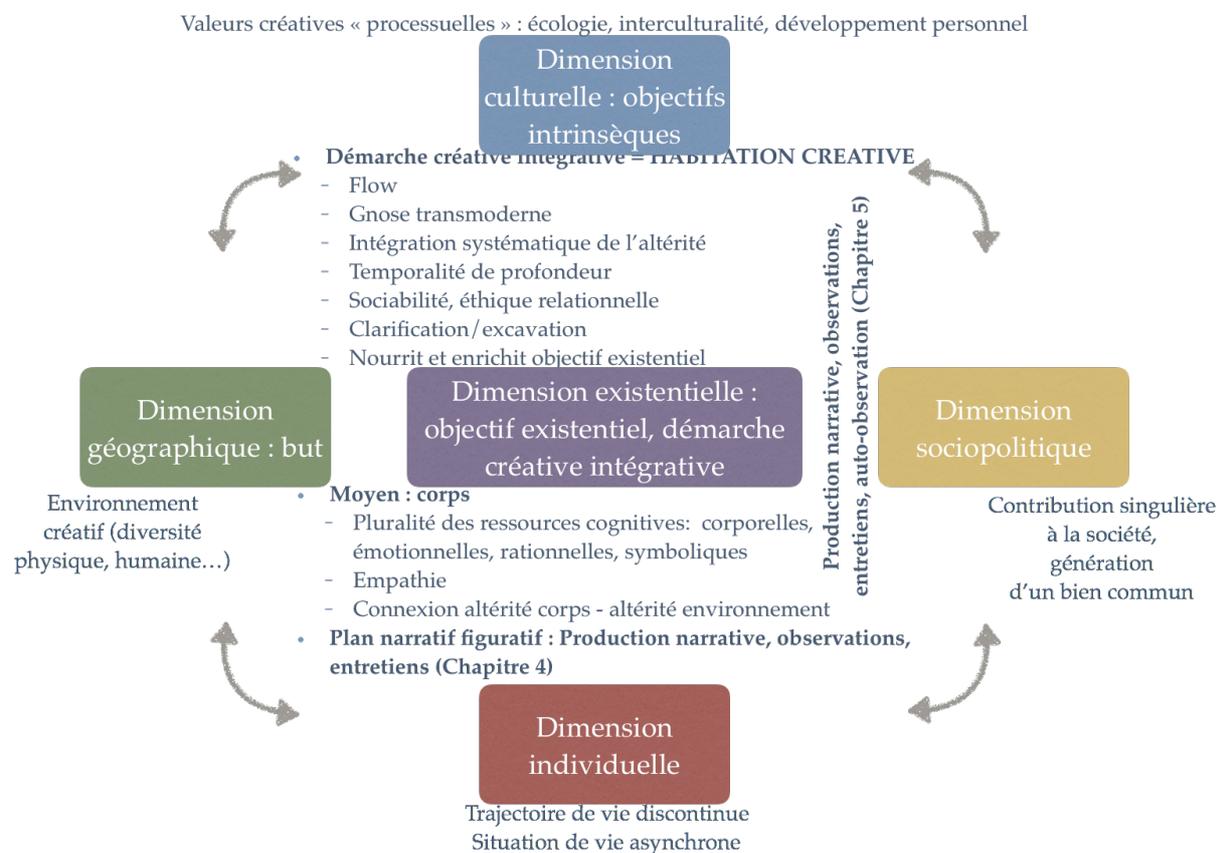
### **Conclusions : les configurations énergétiques pour objet d'étude**

Le choix d'une méthodologie inspirée par l'anthropologie modale permet de se donner les moyens de saisir les liens qui vont du corps créatif à l'éthique relationnelle et à la génération d'un nouveau bien commun. En effet, l'objet d'étude ce sont les configurations énergétiques ou modes de l'action, ce qui correspond à notre composante de la démarche, constituée par l'intelligence corporelle, l'intelligence émotionnelle et l'empathie ; ainsi que les modalités de cette démarche. C'est bien une énergie qui peut se déployer pendant la réalisation d'un projet d'itinérance et qui fait s'aligner le but, le ou les objectifs intrinsèques et l'objectif existentiel. Et, par là, qui fait s'aligner toutes les dimensions de l'itinérance : géographique, culturelle, individuelle, sociopolitique ; et toutes les « rationalités » : rationnelles, symboliques, corporelles, émotionnelles, relationnelles... Seule une configuration qui permet l'alignement serait une modalité créative intégrative. Pour saisir ces configurations, et donc les modalités des différents présupposés, composantes et résultat de la conduite de projet d'itinérance, en plus d'une démarche réflexive, une diversité de techniques ont été utilisées. La figure ci-dessous met en relation les techniques utilisées et les différents présupposés, composantes et résultat de la conduite de projet d'itinérance. Elle fait le lien entre la phase de construction de l'hypothèse et celle de terrain (dans la réalité, il s'est agi d'une co-construction) et, pour cela, indique à la fois la technique et le contenu du recueil.

### **FIG. 5 : Mettre l'hypothèse à l'épreuve du terrain**

La figure ci-dessous met en relation les différents présupposés, composantes et résultats de l'hypothèse de projet transmoderne avec les techniques de terrain utilisées et les chapitres de la deuxième partie de la thèse, dédiée à l'analyse de celui-ci. Les présupposés culturels et géographiques, la composante du plan narratif d'itinérance et le résultat de la conduite de projet ont été mis à jour grâce notamment aux productions narratives ; et par les entretiens, qui visaient aussi à recueillir un récit de vie. Ces différents éléments (présupposés collectifs, plan, résultat) sont présentés au quatrième chapitre. La dimension proprement

modale du projet d'itinérance, les composantes de la démarche et du moyen ont été mises à jour grâce à ces mêmes productions narratives de par leur richesse descriptive et la proximité temporelle de la restitution et de la pratique ; par les observations, qui, accompagnées d'introspection, permettent de le relier au sens global du projet (l'objectif existentiel) ; par les entretiens *via* notamment le langage-manière (cf. Laplantine, 2005), qui engage le corps ; par les deux itinérances motorisées. La composante de l'objectif a été bâtie tenant compte de toutes ces techniques, et aussi tous les présupposés. Ces différents éléments (présupposés, démarche, moyen, objectifs) sont présentés au cinquième chapitre, où l'on trouve aussi une typologie de sept méthodes de conduite de projet.



**DEUXIEME PARTIE**  
**LES MODALITES DE CONDUITE DE PROJET**



**Légende des références au corpus**

Les chiffres entre parenthèses, par exemple (1), renvoient aux itinérants interviewés, cf. TAB.1

Les chiffres précédés d'un "O" en parenthèse, par exemple (O1), renvoient aux observations, cf. TAB.4

Les articles de magazine et les romans sont cités par auteur et année, cf. TAB.5 et 6 et Bibliographie finale

## **CHAPITRE 4**

### **LE PLAN DU PROJET : UNE MATRICE SOCIO-PRAXIQUE**

#### **Introduction**

Ce chapitre se propose d'analyser la composante du plan du projet d'itinérance. Le plan comporte la suite des étapes depuis l'émergence de la première idée de voyage, à sa réalisation, et après, aux effets que ce voyage a produits dans leurs existences. C'est une composante qui, dans ses grands principes, ne varie pas selon les pratiquants : c'est une caractéristique commune à tous les projets d'itinérance. Selon notre hypothèse, le plan est aussi la composante de support de la composante centrale du projet existentiel d'itinérance : la démarche-projet.

Concernant la forme transmoderne du plan, Corneloup (2011) avait déjà identifié dans la figure de la spirale la forme du plan du projet transmoderne, se basant sur les projets réalisés par les professionnels du développement des territoires. La figure de la spirale est intéressante dans le cadre de notre recherche, car elle traduit à la fois la non-linéarité et la continuité (la séquentialité) de l'itinéraire dans l'itinérance. Elle renvoie à une sinuosité du déplacement au gré de l'intégration de l'inédit et de l'imprévu, de toute altérité corporelle, environnementale et, par là de tout événement aussi. Au-delà de la réalisation de l'itinéraire, elle renvoie plus globalement à la démarche créative intégrative qui aboutit à la réalisation d'un objectif existentiel.

Comme vu précédemment, au premier chapitre, dans la construction de notre hypothèse, cette forme serait différente de celle du projet moderne, forme linéaire, qui renvoie à une logique d'anticipation de l'imprévu et qui est adaptée à la réalisation d'un but extrinsèque matériel (dans l'itinérance, arriver à destination, dans les temps et moyens choisis). Elle serait aussi différente de la forme du projet postmoderne, en boucles itératives, qui renvoie à une logique d'anticipation fragmentée en plusieurs tâches, et pourrait être adaptée à la réalisation d'une pluralité d'objectifs intrinsèques (récréatifs et culturels). Les projets modernes et postmodernes ne remettent pas en question la composante de la logique ou démarche (toujours d'anticipation : le but ou l'objectif sont définis à l'avance), leur composante principale est donc le plan. Le projet transmoderne se définit, en revanche, avant tout, en tant que démarche créative intégrative qui co-construit l'objectif existentiel sous-

jacent au gré de l'intégration de l'inédit et de l'imprévu, et le plan serait à son service, et non pas l'inverse<sup>49</sup>.

Par sa dimension existentielle, ce plan transmoderne serait narratif figuratif. C'est-à-dire, toujours chronologique, comme le plan moderne, seulement il ne s'agirait plus d'une chronologie mesurée par des écarts quantitatifs (nombre de jours, de mois...) nécessaires pour parvenir au but. Il s'agirait plutôt d'une chronologie qualifiée par des actions, des activités et de tout genre d'événements, qui participent à la fois à construire et à réaliser l'objectif existentiel de l'itinérant. D'une temporalité exclusive d'anticipation, on passe à une temporalité (aussi) de profondeur, apte à saisir l'importance et la signification de cette dimension événementielle. Les itinérants passent ainsi par des étapes marquées, par exemple, par des actions spécifiques ayant trait à l'organisation de leur voyage ; par des activités ordinaires ou récréatives ou culturelles lorsqu'ils réalisent leur itinéraire ; par des rencontres décisives qui leur permettent d'avancer dans le projet et d'affiner leur objectif existentiel ; par des périodes de doute ou d'intense joie personnelle lorsqu'ils reviennent et qu'ils « expirent » les aventures vécues pendant leur voyage.

L'hypothèse du plan narratif figuratif a été co-construite pendant la réalisation du terrain d'étude de cette thèse et grâce à l'analyse de mes deux expériences d'itinérance motorisée. En effet, le guide d'entretien des itinérants prévoyait une première partie chronologique qui balayait les trois grandes phases du projet d'itinérance : l'avant, le pendant et l'après. Puisque le questionnement à la base de mon projet de thèse était « pourquoi partent-ils ? », ce guide prévoyait de nombreuses questions et relances concernant la situation de vie avant et après l'itinérance, pour y trouver des réponses. Le matériel ainsi recueilli a été, comme précisé au troisième chapitre, dédié à la méthodologie de terrain, analysé suivant une méthode de codification thématique. Avant de parvenir aux thèmes, il a bien fallu commencer par une organisation chronologique du contenu, fidèle au déroulement de l'entretien (et donc

---

<sup>49</sup> Cette vision du projet transmoderne correspond non seulement à une argumentation spécifique, mais aussi au constat empirique, dans l'univers des organisations, de l'inefficacité du projet postmoderne, trop attaché au respect du plan, eu égard à l'innovation, qui a amené par réaction à une valorisation de la démarche créative cf. par exemple la récente conversion à l'intelligence créative (CQ) d'un des plus fervents avocats de la méthode d'innovation postmoderne Design Thinking, Bruce Nussbaum.

du projet d'entretien). C'est dans cette phase d'analyse des données que je me suis rendu compte de la régularité de la succession des douze étapes dans les projets des itinérants, et de la similitude des contenus de ces étapes. C'est d'ailleurs le contenu de chaque étape qui a ensuite fait l'objet de l'analyse thématique, faisant ainsi émerger la composante de la démarche-projet. En effet, à chaque étape, l'itinérant avait à faire avec sa part d'ombre, l'altérité de l'environnement, ou tout simplement des événements, l'inédit...

Pendant mes deux itinérances motorisées, certaines des douze étapes du plan narratif ont été vécues et décrites dans le journal. En ce qui concerne l'itinérance au Mexique, par exemple, il s'agit de la première, de tension au départ ; de la huitième, de réalisation ; de la dixième, de décantage, dans le cadre d'une résistance à rentrer ; et de la douzième, de partage final avec une innovation existentielle à la clé, dans la sphère géographique et professionnelle. La tension au départ concernait l'indécision quant à rester en Italie auprès de mon fiancé et de mes amis de l'époque, mais avec des perspectives professionnelles réduites ; ou bien passer quelque temps à l'étranger pour poursuivre mes études et acquérir compétences et diplômes inexistantes dans mon pays, ou difficilement accessibles pour moi (concours très sélectifs, critères de sélection souvent pas transparents).

Lors de la réalisation de l'itinéraire, qui était conçu en lien avec un objectif intrinsèque de réalisation d'un terrain d'étude pour ma maîtrise en Sociologie, cette tension se révèle en tant qu'objectif existentiel, comme questionnement et recherche d'une réponse, d'une solution. La recherche d'une réponse est très laborieuse, et à la fin du voyage je penche plutôt pour l'option de rester dans mon pays. C'est là que la dernière phase du plan du projet d'itinérance commence. L'arrivée à destination n'est pas la fin du projet d'itinérance. Celui-ci a besoin d'un temps d'élaboration ultérieure pour porter tous ses fruits. Lors de cette phase de retour, le questionnement se poursuit et une autre réponse, l'autre réponse, l'autre solution, s'impose comme la solution la plus juste. C'est que pendant l'étape de décantage, j'ai intégré certains enseignements du voyage, et notamment une notion d'alignement entre aspirations, objectifs, milieu de vie, une manière d'être en relation avec moi-même et l'environnement dans la cohérence et le sens. Une sorte d'éthique relationnelle élargie au-delà de la seule dimension sociale. C'est bien cet « élixir » de l'itinérance qui sera ensuite transformé dans la phase finale du projet, et qui me permettra d'opérer une innovation existentielle en partant de chez moi, déménageant en France et reprenant mes études là-bas. Quant à l'itinérance aux États-Unis, celle-ci a été particulièrement précieuse pour comprendre la composante de l'objectif. Néanmoins, on voit bien que, là aussi, l'arrivée à destination, la fin du voyage,

n'est pas la fin du projet ; la fin du projet, le déploiement de l'élixir dans une innovation, a consisté en des nouvelles places que chacun est allé occuper dans la famille. Ainsi, mes itinérances m'ont permis d'appréhender le projet d'itinérance en trois grandes phases, liées entre elles par le fil de la tension de départ, qui devient questionnement pendant la réalisation, puis véritable élixir, solution et innovation dans la phase de retour.

La rencontre avec une experte de facilitation en créativité, experte en structures narratives, Isabelle Gilbert<sup>50</sup>, qui s'occupait du blog d'un groupe d'amis partis en itinérance, m'a permis de connaître le plan de l'épopée (cf. Gilgamesh, mais aussi *Star Wars*, etc.), et de faire le lien entre celui-ci et, le plan d'itinérance et le processus créatif. Le plan du projet d'itinérance peut en effet être mis en relation avec celui de l'épopée. D'autres chercheurs sont parvenus à des conclusions similaires. Ray & Anderson (2000) ont identifié ce même plan narratif de l'épopée dans le parcours de vie des créatifs culturels, dans lequel il peut y avoir un départ en itinérance. Il est composé par trois grandes phases – une phase de départ dans le monde ordinaire dans lequel il y a une tension à résoudre, une phase initiatique dans le monde extraordinaire qui pourvoit les compétences pour la résoudre, et une phase de retour dans le monde ordinaire pour y implanter tous les enseignements acquis dans le monde extraordinaire.

Chaque phase est composée de quatre étapes. Dans certaines versions du plan narratif de l'épopée, une étape initiale de « naissance du héros » est ajoutée, qui pourrait correspondre aux présupposés individuels du projet d'itinérance, et notamment celui de la trajectoire de vie (la situation de vie asynchrone correspondrait, quant à elle, avec la première étape). Ce qui est intéressant dans la comparaison du plan du projet d'itinérance avec celui de l'épopée, au-delà du nombre et enjeux des douze étapes, c'est que le héros parvient toujours à réaliser son objectif existentiel, dans la forme d'une génération d'un nouveau bien commun. Et qu'il y parvient à force de traverser des épreuves bien physiques, engageant son corps, et dans le cadre d'un voyage, d'un parcours, de la réalisation d'un itinéraire en somme. Ce qui tend à

---

<sup>50</sup> Isabelle Gilbert a depuis créé sa méthode de facilitation créative, l'Épopée du Créateur ©. Nous avons aussi créé ensemble une méthode de facilitation de gestion créative de projet basée sur la modélisation du projet existentiel d'itinérance, cf. Annexes.

souligner l'importance de la mobilité et de la mobilisation du corps dans la conduite d'un projet existentiel pouvant avoir une répercussion sociale, comme celui de l'itinérance.

Ce plan peut également être mis en correspondance avec celui d'une des méthodes créatives de production d'idées les plus répandues, le *Creative Problem Solving* (CPS, ou Résolution créative de problèmes), créée par Osborn et Parnes (Isaksen & Treffinger, 2004), qui est aussi composée par trois grandes phases de clarification du problème, génération d'idées, et passage à l'action. Dans ce plan aussi, il peut y avoir une phase initiale de préparation, qui renvoie à la première étape de l'épopée, la « naissance du héros », et à la trajectoire de vie de l'itinérant. Or, la méthode CPS ne génère pas toujours l'innovation attendue, elle se limite bien souvent à une innovation incrémentale, intrinsèque, ne touchant pas la sphère sociale, ne s'envisageant pas comme un bien commun, n'allant pas au bout de son potentiel. En effet, comme nous avons pu constater dans la première partie, un processus n'est pas créatif seulement par ses étapes ; il l'est aussi en raison d'une démarche créative intégrative qui mobilise le corps.

Le chapitre est organisé en deux parties et une conclusion. Une première partie reconstruit, étape par étape, le plan du projet d'itinérance, commun à tous les pratiquants. Un premier mouvement propose une vision synoptique de celui-ci, à l'aide d'un tableau qui reproduit le cheminement d'une phase à l'autre du projet d'itinérance. L'enjeu créatif de chaque étape est mis en avant. Par enjeu créatif, on entend les manières qu'ont la démarche-projet créative intégrative et le moyen du corps créatif de se déployer. La dimension existentielle de chaque phase est également indiquée, *via* le lien aux différents présupposés (dimension individuelle, géographique), objectifs (dimension géographique, culturelle), et résultat du projet d'itinérance (dimension sociopolitique), et le lien entre projet d'itinérance et d'autres projets de l'itinérant dans le cadre global de son existence. Ensuite, dans des sous-mouvements successifs, pour chaque étape, sont indiqués les actions, activités et événements principaux qui la caractérisent et étayent l'enjeu créatif. Il s'agit de la dimension où se déploient les modes d'habiter de l'itinérance et donc potentiellement l'habitation créative intégrative. Enfin, les liens entre étapes sont indiqués. Ainsi, le tableau peut être lu comme la matrice sociopraxique du projet d'itinérance. Dès lors, il ne sera plus question de plan mais de matrice socio-praxique du projet d'itinérance. À la fin de la première partie du chapitre, il apparaît que le plan narratif figuratif est une condition nécessaire pour opérer une innovation existentielle, au retour, en raison notamment de la distinction entre étape de la réalisation de l'objectif intrinsèque et étape de la réalisation de l'objectif existentiel. Mais cette condition

n'est pas suffisante. La créativité intégrative de la démarche-projet paraît également nécessaire à cette fin. La deuxième partie du chapitre approfondit le lien entre cette matrice sociopraxique en trois phases et douze étapes (plan narratif figuratif du projet d'itinérance), et, d'une part le plan de l'épopée ; d'autre part, le processus créatif du CPS. Le sujet n'est pas une supposée dimension structurelle (imaginaire ou rationnelle) de la matrice. Ces comparaisons servent plutôt à amplifier l'enjeu créatif du projet d'itinérance et à confirmer que, même dans le cadre de ce plan, la démarche créative intégrative demeure la composante principale afin de réaliser une innovation existentielle, notamment à portée sociale.

Ainsi, ce chapitre permet de répondre, en partie, à certains des questionnements présentés dans le premier chapitre, concernant la dimension existentielle et créative du projet d'itinérance. Plus précisément, et pour rappel, les questionnements relatifs à la dimension existentielle de l'itinérance concernent sa présence dans tous les projets d'itinérance, et sa nature – ontologique, projectuelle ; processus d'individuation, socialisation, subjectivation, individualisation. Quant aux questionnements relatifs à la créativité du projet, ils concernent les présupposés, les composantes, les concepts clés de la démarche-projet créative intégrative (créativité corporelle, éthique relationnelle), et les résultats du projet d'itinérance. Concernant les présupposés, le questionnaire porte sur les présupposés géographiques – l'environnement de vie et de projet de l'itinérant, y compris ses mentors ; les présupposés culturels – leurs valeurs créatives « processuelles » et notamment l'écologie, le développement personnel, l'interculturalité ; les présupposés individuels – traits de personnalité des itinérants, et notamment leur tolérance de l'ambiguïté ; leur trajectoire de vie et leur situation de vie. Concernant les composantes du projet d'itinérance, les questionnements concernent l'ensemble de celles-ci, leur nature et les liens entre elles ; plus particulièrement, le rôle de la démarche-projet au sein de ces composantes (supposée centrale dans l'hypothèse) ; la diversité des démarches-projet, sur la base de leur créativité ; la diversité des objectifs du projet d'itinérance : but matériel, objectif intrinsèque récréatif ou culturel, objectif existentiel ; et la conscience de l'objectif existentiel : absente, en émergence tout au long du projet, présente dès le début. Le questionnaire relatif aux concepts clés de la démarche-projet créative intégrative porte sur le fonctionnement de la créativité corporelle et les liens avec l'éthique relationnelle dans la conduite de projet d'itinérance. Enfin, concernant les résultats du projet d'itinérance, le questionnaire porte sur la génération d'un nouveau bien commun de la part des itinérants : sa présence chez tous les itinérants, sa nature.

Le chapitre permet de répondre, en partie, à la question relative à la présence et à la nature de la dimension existentielle ; aux questions relatives aux composantes et aux liens entre elles : en plus du plan, l'objectif (y compris la question de la conscience de l'objectif existentiel), la démarche-projet, et le moyen ; aux questions relatives aux présupposés, notamment celui de la trajectoire de vie, de la situation de vie et de l'environnement de vie ; aux questions relatives aux concepts clés : créativité corporelle, éthique relationnelle ; aux résultats : présence, nature du bien commun. Le chapitre suivant sera dédié à l'analyse de la composante centrale de la démarche-projet, et, en corollaire, des composantes de l'objectif de du moyen, et permettra aussi de finir de valider l'hypothèse et d'enrichir le concept d'habitation créative.

#### **4.1. Les phases et étapes du projet d'itinérance**

##### ***La vision synoptique du plan de projet d'itinérance comme matrice sociopraxique***

Le tableau présenté aux pages suivantes permet d'avoir une vision synoptique du plan de projet d'itinérance qui est potentiellement créatif. En d'autres termes, chaque itinérant, au début de son projet, a la possibilité de passer par toutes les trois phases et les douze étapes qui lui permettent de déployer la démarche-projet créative intégrative. Pour rappel, celle-ci consiste en un processus de divergence entre différentes dimensions, et de convergence par rapport à un objectif existentiel. C'est un processus d'intégration d'altérité-ombre, à l'aide de la créativité corporelle et de l'éthique relationnelle, qui permet de réaliser un objectif existentiel. Seulement, pour y parvenir, l'itinérant doit pouvoir saisir l'enjeu créatif de chaque phase, et, à l'intérieur de celle-ci, de chaque étape. Autrement, arrivé notamment à destination (réalisation du but voire de l'objectif intrinsèque), il ne sera pas en mesure de poursuivre jusqu'à la réalisation de son objectif existentiel. Le plan fonctionne par continuité, par séquentialité, il ne peut être fragmenté. L'itinérant ne peut revenir en arrière, au pire il reste coincé à une étape dont il n'a pas réalisé tout le potentiel. Ou alors, il avance mais la portée créative de son projet s'étirole au fur et à mesure.

Pour chaque phase sont indiqués : le nom, l'enjeu créatif, c'est-à-dire en quoi l'étape peut faciliter la démarche-projet créative intégrative (elle-même comportant une démarche, un rôle du corps, une temporalité) le lien aux différents présupposés et objectifs du projet et donc aux différentes dimensions de la pratique : géographique, culturelle, individuelle, sociopolitique, c'est-à-dire le potentiel fil rouge de la dimension existentielle ; de là, le lien à d'autres projets de l'itinérant, dans le cadre global de son existence et de son projet de vie.

Dans les paragraphes qui suivent, une présentation globale de la matrice, phase par phase, est proposée, à partir de la première phase. Dans la première phase de « crise », où l'itinérant expérimente l'envie de partir et se fait une première idée de son voyage, l'enjeu créatif concerne avant tout le lien existentiel entre toutes les dimensions du projet. Il concerne la situation de vie actuelle de l'itinérant, sa capacité à être attentif et s'imprégner des tensions, peurs mais aussi opportunités qui animent une des sphères de sa vie. Parmi celles-ci, celles provenant des autres, et notamment de personnes plus expérimentées que lui, comme le mentor. Des liens symboliques peuvent se créer entre, d'une part, les caractéristiques du voyage – spatiales, temporelles, actanciennes, c'est-à-dire composition de l'équipe, type de moyen et d'activités spécifiques envisagées – et, d'autre part, la trajectoire de vie et le projet de vie. Il s'agit aussi de mobiliser le corps, grâce notamment au mentor, qui va donner des conseils sur l'itinéraire au futur itinérant, mais aussi sur l'art de vivre la dimension corporelle, quotidienne, ordinaire de l'itinérance. Le choix du moyen de transport va aussi influencer la disposition du corps pendant l'itinérance, et donc la démarche-projet. À moyen de transport accessible techniquement et qui facilite, de par sa lenteur et sa douceur, l'intégration progressive de toutes sources de l'altérité (marche, vélo), correspond un corps disposé à entrer en contact avec l'altérité. À moyen de transport requérant avant tout une technique spécifique (parapente, escalade...), qui comporte un face à face avec l'altérité de l'environnement physique, correspond un corps engagé dans la performance et dans le maintien de sa sécurité. La créativité corporelle est alors plus ou moins facilitée. Dans cette phase, où il s'agit de produire une première idée de voyage, l'itinérant peut aussi décider de son degré d'autonomie et d'entrer, ou pas, en relation avec les habitants. De cette manière, il décide aussi de se donner la possibilité d'apprendre ou de déployer l'éthique relationnelle. Cette démarche présuppose l'adoption d'une temporalité de profondeur, attentive au déroulé des événements et rencontres dans ces premières étapes du projet.

Certains présupposés de la démarche-projet créative intégrative sont convoqués, comme celui de l'environnement physique et humain du projet, qui peut plus ou moins favoriser le contact avec l'altérité, qu'elle provienne de l'environnement physique, matériel ou humain de l'itinérance ; et de l'environnement de vie, car celui-ci peut, à ce stade, être intégré au projet (départ avec le conjoint ou les enfants, par exemple). Les présupposés individuels sont convoqués également, car les tensions, peurs et opportunités qui caractérisent la situation de départ se situent dans la continuité d'une situation de vie asynchrone, subie ou provoquée, voire sont-ils dérivés d'une trajectoire de vie discontinue.

On voit ainsi émerger, en puissance, les liens avec l'objectif existentiel, *via* les tensions, peurs et opportunités de départ ; avec l'objectif culturel, *via* les caractéristiques symboliques et événementielles de la zone à traverser, qui peuvent être en relation avec la trajectoire de vie ; avec le but, *via* la première idée de l'itinéraire et de la destination.

Cette première phase peut renvoyer à d'autres projets de la vie de l'itinérant, notamment, de par le rôle potentiel des poches, le projet de couple ou famille ; et, de par les différentes sphères où la tension peut se produire, aussi au projet professionnel. Ce dernier est convoqué aussi par les caractéristiques actanciennes du voyage et notamment les activités spécifiques envisagées, qui peuvent relever du travail (par exemple, faire des reportages). Les caractéristiques actanciennes, et notamment le choix de la composition de l'équipe, peuvent également renvoyer à un projet d'amitié. Enfin, le projet d'itinéraire est, quant à lui, emboîté dans celui de l'itinérance, et émerge une première fois à la deuxième étape de cette phase lorsqu'une première idée de celui-ci émerge.

Dans la deuxième phase de « voyage », où l'itinérant se prépare, part et réalise l'itinéraire, l'enjeu créatif concerne avant tout le contact avec l'altérité. Il concerne la dimension ordinaire de l'itinérance : toutes les contraintes physiques, matérielles et affectives de la situation de vie habituelle, et celles de la situation de vie pendant l'itinérance. L'itinérant doit trouver la manière de maintenir les grands piliers de son existence actuelle (la santé, l'argent, la famille), mais aussi de satisfaire les besoins physiologiques et affectifs pendant le voyage. À nouveau, le degré d'autonomie paraît décisif. Le plus d'autonomie, le moins de contact avec l'altérité, en particulier avec l'altérité représentée par les habitants, le moins de créativité facilitée. Il s'agit aussi, dans cette phase, de mettre en relation la dimension physique, symbolique et événementielle de l'itinérance avec sa propre trajectoire de vie. C'est dans cette phase que l'itinérant peut apprendre ou déployer sa capacité à accueillir, observer et analyser le ressenti corporel, première manifestation d'altérité et socle de la créativité corporelle, et le mettre en relation avec les caractéristiques et événements de son voyage d'une part, et son projet de vie d'autre part. Cela peut se produire autant dans les phases de progression de l'itinéraire, que, voire plus, dans les moments de pause, dans la dimension ordinaire de l'itinérance, lorsque l'itinérant satisfait ses besoins physiologiques et affectifs et rencontre les habitants, et il peut déployer l'éthique relationnelle. Dans cette phase à la fois de préparation et réalisation, la temporalité d'anticipation est impliquée dans les étapes de préparation, et la temporalité de profondeur est impliquée dans l'étape de réalisation, où

l'itinérant a la possibilité de se caler sur le rythme des événements et rencontres qui ponctuent le vécu de la dimension ordinaire de l'itinérance et sa progression dans l'itinéraire.

Le présupposé géographique convoqué est celui de l'environnement du projet d'itinérance, qui peut offrir une diversité de stimuli physiques, matériels, humains... comme un milieu mixte, montagnard mais aussi urbain, marquée par une culture éloignée de la sienne propre. Les présupposés individuels de la trajectoire de vie et de la situation de vie asynchrone sont aussi convoqués, dès lors que l'itinérant n'a de cesse, dans cette phase, d'opérer des aller-retour entre situation de vie de l'itinérance et situation de vie habituelle, entre déroulement de l'itinérance et cours de son existence.

Quant à l'objectif, l'itinérant a la possibilité ici d'opérer une distinction entre la réalisation du but (arrivée à destination), de la réalisation des objectifs intrinsèques, par exemple, les activités spécifiques prévues. Celles-ci qui peuvent par ailleurs être revues, voire dépriorisées, à la faveur de la réponse aux besoins physiologiques et de l'objectif existentiel, si elles ne le facilitent pas particulièrement.

Pendant cette phase, d'autres projets de l'itinérant peuvent s'inviter au voyage. Le projet d'amitié, de couple et de famille, car les membres de l'entourage peuvent soit avoir suivi l'itinérant dans le voyage ou être restés à la maison ; et, évidemment le projet d'itinéraire.

Dans la troisième phase de « Retour », où l'itinérant parvient à destination et retourne chez lui, l'enjeu créatif concerne à nouveau la dimension existentielle, qui est maintenant intensifiée, enrichie. Il peut se déployer dans le temps que les itinérants prennent (s'ils sont bien disposés à le faire) pour savourer la réalisation de l'itinéraire, pour appréhender son nouveau Soi, transformé par l'expérience de l'itinérance. Ce Soi qui s'est réalisé encore un peu plus et qui va pouvoir créer une contribution à la société, ou *a minima* opérer une innovation existentielle. Il va donc falloir réintégrer petit à petit l'environnement de vie habituel. Pour parvenir au bout du projet, avec la génération d'un nouveau bien commun, l'itinérant peut profiter de la dixième étape de « Décantage » pour prendre conscience de la nouvelle capacité acquise grâce à l'itinérance, le cas échéant, c'est-à-dire la créativité corporelle et éthique. On l'a vu au deuxième chapitre, cette compétence inclut à la fois l'intelligence corporelle et émotionnelle, et la capacité à tisser des relations humaines selon l'éthique relationnelle, en deçà des codes socioculturels et des rôles que chacun revêt dans la

société. La temporalité de profondeur est particulièrement convoquée, dans une attention à la vie intérieure, l'introspection.

Cette phase du projet est évidemment en lien avec les présupposés individuels du projet d'itinérance, notamment la trajectoire de vie et la situation de vie asynchrone, car l'objectif existentiel qui peut être réalisé permettra de résoudre la tension qui était éprouvée avant de partir. L'itinérant peut décider de changer son environnement de vie habituel afin que son mode d'habiter soit plus en ligne avec son projet de vie. Et c'est dans son environnement de vie, habituel ou nouveau, spécialement si créatif, qu'il pourra enfin « expirer » pleinement son projet et, s'il le souhaite, s'il le peut, y apporter sa contribution singulière, générer un nouveau bien commun. L'innovation existentielle peut concerner la sphère géographique avec un déménagement ; professionnelle, avec un changement de métier ou un changement dans la manière de l'exercer ; affective avec la rupture du couple, ou bien un mariage, ou la conception d'un enfant. L'innovation à portée sociale avec la génération d'un bien commun peut dériver du changement professionnel, si le nouveau métier a un impact direct d'amélioration des conditions de vie collectives. Elle peut être aussi d'ordre artistique, avec par exemple l'entretien d'un blog où des pensées et images créatives sont posées à l'issue de chaque voyage. Plus spécifiquement politique, avec l'engagement militant à la faveur d'une cause environnementale par exemple. Spirituelle, avec une activité d'accompagnement d'une paroisse par exemple, enrichie par les enseignements de l'itinérance.

Lors de cette phase, l'itinérant peut se rendre compte de la nature du véritable objectif de son itinérance. Celle-ci est existentielle et concerne son projet de vie, la preuve en est la difficulté que certains éprouvent à revenir au quotidien après une itinérance, car un ajustement du projet de vie aux changements personnels survenus pendant le voyage se rend nécessaire. D'autres ne font qu'enrichir leur quotidien, déjà bien en ligne avec leurs aspirations, avec les acquis de l'itinérance, plus conscients aussi de leurs objectifs existentiels dès le début du voyage. D'autres enfin, qui ne vivent pas pleinement cette phase, restés « sourds » aux enjeux créatifs précédents, ne réalisent pas d'objectif existentiel, ou en tout cas, pas un objectif existentiel de transformation de soi : ils se sentent renforcés dans leur identité et leur sentiment d'exister, et ne songent qu'à repartir. Dans cette phase, l'itinérant peut aussi se rendre compte que le véritable élixir de l'itinérance n'est pas tant l'arrivée à destination ou la réalisation des activités récréatives et culturelles prévues avant de partir, mais la créativité

corporelle et éthique qui lui permettra de réaliser son objectif existentiel de transformation de soi, voire de génération d'un nouveau bien commun.

Les autres projets de l'itinérant qui sont associés à cette phase sont le projet d'habitation notamment, car, comme on a vu, il peut décider de déménager à ce stade ; professionnel, car, comme on a déjà évoqué, il peut décider de changer de profession, pour qu'elle soit plus en ligne avec son projet de vie, pour qu'elle lui permette de générer le nouveau bien commun ; ou bien les projets affectifs évoqués ci-dessus, dans lesquels il pourra aussi se réaliser, que ce soit de couple ou de famille.

**TAB. 7a : La matrice socio-praxique du projet d'itinérance : les enjeux créatifs de chaque phase**

	PHASE I : CRISE	PHASE II : VOYAGE	PHASE III : RETOUR
Enjeu créatif	<p><b>Lien existentiel entre toutes les dimensions du projet</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Démarche</b> : création de lien trajectoire de vie - projet d'itinérance - projet de vie via les caractéristiques du voyage</li> <li>• <b>Corps</b> : projection de la dimension ordinaire de l'itinérance, degré de sécurité/ intégrité physique prévu, performance élevée ou disponibilité à entrer en contact avec toutes sources d'altérité (via le choix du moyen de transport notamment, qui permet une intégration plus ou moins progressive de l'altérité)</li> <li>• <b>Temporalité</b> : anticipation surtout</li> </ul>	<p><b>Entrer en relation avec l'altérité et l'intégrer</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Démarche</b> : degré d'autonomie choisi et place ainsi accordée à l'inédit, à l'imprévu, à l'autre ; intégration inédit, imprévu, créativité corporelle et éthique surtout dans la satisfaction des besoins physiologiques, activités ordinaires</li> <li>• <b>Corps</b> : progression dans l'itinéraire, dimension ordinaire, satisfaction besoins physiologiques et affectifs</li> <li>• <b>Temporalité</b> : anticipation et profondeur</li> </ul>	<p><b>Intensifier, enrichir la dimension existentielle</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>Démarche</b> : ultime intégration de l'altérité rencontrée et réintégration de la situation de vie habituelle</li> <li>• <b>Corps</b> : mobilisation de la créativité corporelle et éthique</li> <li>• <b>Temporalité</b> : profondeur surtout</li> </ul>

**TAB. 7b : La matrice socio-praxique du projet d'itinérance : liens avec les présupposés, les composantes secondaires et les autres projets de l'itinérant**

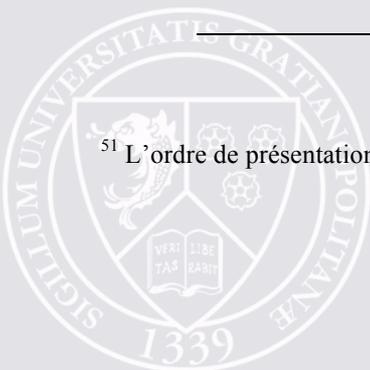
	PHASE I : CRISE	PHASE II : VOYAGE	PHASE III : RETOUR
Présupposés	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Environnement de l'itinérance : diversité envisagée physique, matérielle, humain de la zone traversée, moyen de transport envisagé qui permet de rencontrer des habitants, rôle envisagé pour les habitants,</li> <li>• Environnement de vie : les proches qui restent ou qui partent avec,</li> <li>• Trajectoire de vie : caractéristiques du voyage en lien avec sa trajectoire de vie, place du lieu habituel de vie dans l'itinéraire,</li> <li>• Situation de vie (asynchronie dans une ou plusieurs sphères qui pousse à partir)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Environnement de l'itinérance : diversité physique, matérielle, humaine de la zone traversée,</li> <li>• Trajectoire de vie : lien avec les proches pendant l'itinérance, transactions itinérance &amp; vie professionnelle/ressources financières</li> <li>• Situation asynchrone : lien avec ce qui arrive pendant le voyage</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Environnement de vie : changement d'environnement de vie habituel, environnement de vie créatif pour accueillir le nouveau bien commun,</li> <li>• Trajectoire de vie : continuation ou réorientation du projet de vie,</li> <li>• Situation asynchrone : résolution de la tension de départ et de là amélioration ou transformation de ses conditions de vie / des conditions de vie de sa communauté</li> </ul>
Objectif : nature, conscience	<ul style="list-style-type: none"> <li>• But : itinéraire/ destination envisagés,</li> <li>• Objectifs intrinsèques : activités spécifiques récréatives et culturelles prévues, caractéristiques envisagées symboliques et événementielles de la zone à traverser,</li> <li>• Objectif existentiel dans la sphère de tension sous-jacent, pas forcément conscient à ce stade</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• But matériel intrinsèque (itinéraire/ destination, qui peuvent être revus à ce stade),</li> <li>• Objectifs intrinsèques (activités spécifiques prévues, qui peuvent être revues voire dépriorisées à la faveur de l'objectif existentiel),</li> <li>• Objectif existentiel (engagement dans une évolution du projet de vie, peut émerger pendant cette phase si pas conscient avant)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Objectif existentiel, jusqu'à la génération d'un bien commun</li> </ul>
Autres projets emboîtant/emboîtés	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Projet de couple, famille, amical : rôle des proches, caractéristiques actanciennes (équipe),</li> <li>• Projet professionnel ou autre personnel : caractéristiques actanciennes (activités spécifiques envisagées)</li> <li>• Projet d'itinéraire (première idée du voyage)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Projet de couple, famille, amical : soutien des proches, relation avec les co-équipiers),</li> <li>• Projet d'itinéraire</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Projet d'habitation,</li> <li>• Projet professionnel,</li> <li>• Projet affectif (selon nature de l'innovation finale)</li> </ul>

*Détail de toutes les étapes<sup>51</sup>*

Les sous-mouvements qui suivent ont une vocation avant tout descriptive et illustrative, pour se familiariser avec la matrice socio-praxique. Il s'agira de préciser, pour chaque étape, l'enjeu créatif spécifique. Il s'agira également de détailler, pour chaque étape, les actions, activités et événements principaux qui étayent l'enjeu créatif. Il s'agit des dimensions où peut se déployer l'habitation créative intégrative. Dans ce chapitre, il s'agit tout d'abord de les décrire, en tant que formes qui peuvent faciliter une créativité intégrative de l'habitation. Celle-ci sera plus profondément analysée au chapitre suivant. Il s'agit aussi de mettre en avant les liens entre les étapes qui montrent aussi pourquoi, si l'itinérant n'a pas conscience des enjeux créatifs qu'il peut saisir, au bout d'un moment, le potentiel d'innovation de celui-ci se tarit.

---

<sup>51</sup> L'ordre de présentation des itinérants étudiés va du moins au plus créatif, cf. typologie au chapitre suivant.



### 3.1.1 Phase I : Crise



## ÉTAPE 1 : TENSION

Au début du projet d'itinérance, le pratiquant expérimente une tension dans sa situation de vie actuelle, due à une brèche dans au moins une des sphères de celle-ci : physique, affective, géographique, professionnelle, etc. Il y a au minimum un décalage entre réalité et désirs dans au moins une des sphères de l'existence, voire une crise ou un nouveau défi dans une ou plusieurs de ces sphères. Le pratiquant peut percevoir « simplement » un décalage entre son état d'esprit, et l'aspiration à être détendu ; voire il est très stressé, au bord du burn-out. C'est le cas de l'itinérant à ski de randonnée (O1), qui cumule les tâches et les déplacements de travail. Le pratiquant peut aussi percevoir un décalage entre l'organisation quotidienne de sa vie, par exemple le lieu d'habitation et de travail, et ses aspirations à une vie à contact avec la nature. Ou bien, il expérimente une crise personnelle, il a subi un traumatisme affectif : séparation, maladie ou décès d'un proche, ou une rupture professionnelle (se fait licencier). Par exemple, l'écrivain-voyageur Bernard Chambaz (2014) part en itinérance à vélo après avoir perdu un fils ; une itinérante à vélo rencontrée lors d'un colloque était partie à la suite d'une grave maladie d'une de ses filles une fois celle-ci guérie ; l'itinérant à vélo Olivier (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 50-55) part après avoir guéri d'un cancer du pancréas. Ou alors il perçoit un décalage entre son métier, ou ambiance de travail, et ses aspirations à davantage d'épanouissement professionnel, voire il vient de changer de poste. L'itinérant à vélo (3), pilote de ligne, lors d'une énième escale en Chine, se découvre lassé d'un métier qui consiste à piloter des engins très sophistiqués d'un point de vue technologique, et survole seulement des pays qui recèlent pourtant une diversité alléchante : « *cette vie de pilote (qui) finalement n'avait plus aucun sens.* » Un itinérant à pied (13), curé de profession doit assumer la charge d'une nouvelle paroisse en plus de celle dont il s'occupe déjà, et part quelques semaines en itinérance à pied du Piémont en Ardèche avant de commencer. Un trekkeur (5) part tout seul en Islande une semaine lors d'un changement de poste et de domaine : de commercial local dans l'imprimerie à commercial international dans l'informatique. La carrière d'Adeline, partie un an à pied en Asie, Océanie et Amérique, « *ne correspond plus à ses aspirations* » (*ibidem*, p. 17), « *ne l'amuse plus vraiment* » (*ibid.*).

Globalement, le pratiquant aspire à ce stade à plus d'humanité, de temps, d'espace, en opposition notamment au mode d'existence rapide, instantané imposé par le progrès technologique. Le décalage peut être à ce stade inconscient, et reconnu seulement *a posteriori*, au plus tôt lors de l'étape suivante, celle de la décision de partir, voire bien après. La situation de vie actuelle du pratiquant peut aussi correspondre avec ses aspirations, ce qui

ne l'empêche pas d'éprouver une tension, qui traduit le désir d'approfondir davantage cette correspondance, et de se donner un nouveau défi.

Lors de mon itinérance au Mexique, dans une lettre non expédiée écrite à mon fiancé de l'époque, je témoigne d'une « *tension très forte entre mes ambitions professionnelles et le désir de donner la place, toute la place nécessaire, à l'amour. Voilà, en ce moment je suis au beau milieu de cette tension, et je dois dire que je ne suis pas du tout prête pour l'affronter.* » Cette itinérance, motivée par un objectif culturel professionnel – réaliser un terrain d'étude pour le mémoire de maîtrise – s'avèrera d'ailleurs une transition sur le plan existentiel vers un projet de vie où les ambitions professionnelles prendront finalement le dessus, avec un déménagement en France pour poursuivre mes études d'anthropologie l'année suivante le soutien du mémoire. (O3)

La situation de vie peut aussi être considérée comme étant constamment en évolution, le pratiquant est dans un état de recherche permanente et part régulièrement, pour des durées qui peuvent être plus courtes que dans les autres cas mentionnés, comme un itinérant à pied de proximité (8).

Ainsi, l'enjeu créatif de cette première étape de « Tension » est celui de se familiariser avec une tension dans une ou plusieurs sphères de l'existence, dans l'environnement de vie habituel de l'itinérant. Cette tension peut être expérimentée comme un simple décalage avec ses aspirations et faire rêver d'Ailleurs dans un registre plutôt imaginaire. Il peut aussi s'agir d'une véritable crise qui peut être très douloureuse et rendre difficile ou impossible de demeurer dans son environnement de vie habituel. Elle peut aussi être expérimentée comme un défi de développement personnel, dans ce cas l'environnement de vie agit comme une source pour ce défi.

## ÉTAPE 2 : ÉMERGENCE

Alors que la première étape de la situation de départ relève d'un constat de la situation de vie actuelle, et peut perdurer longtemps avant que le pratiquant ne se décide à partir, la deuxième étape de la décision de partir marque un véritable mouvement vers le voyage. Ce mouvement en comporte deux, plus précisément. Le premier consiste en la réception d'un message à l'occasion d'un événement ou d'une interaction avec une personne. Ce message,

une fois reçu, fait émerger à la conscience du pratiquant la tension dans sa situation de vie actuelle dans la sphère concernée, si ce n'est pas déjà le cas, en l'ancrant davantage. Dans le second mouvement, le pratiquant produit, par son imagination, une première idée de son voyage dans ses trois dimensions principales : spatiale (lieu, itinéraire), temporelle (moment, durée), et actancielle (équipe, moyen, activités). Cette production est comme propulsée par la prise de conscience de la tension dans la situation de vie actuelle.

Le message peut être reçu à la suite d'une question posée par une personne, comme l'ami d'Adeline, itinérante à pied (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 17-25), qui lui demande un jour « *Si tu devais changer de vie demain, que ferais-tu ?* » (*ibidem*, p. 17), ou le formateur de Gilles, itinérant à pied et parapente (*ibid.*, pp. 158-163) qui lui demande lors d'un stage en développement personnel « *Que feriez-vous s'il vous restait dix-huit mois à vivre ?* » (*ibid.*, p. 158). Ces deux futurs itinérants répondent, spontanément, « *partir faire le tour du monde* » et prennent ainsi conscience dans leur situation de vie actuelle. Le couple d'itinérants à pied Alban et Thierry (*ibid.*, pp. 198-203) décide de partir après avoir regardé un documentaire sur une famille d'itinérants. Pas tous les itinérants observés se souviennent du moment où ils ont reçu un message les poussant à partir ; cependant, ce moment semble indispensable, toute idée ne provient pas exclusivement de l'esprit du pratiquant.

Ressentir le désir de partir va de pair avec l'imagination d'une première idée de voyage dans ses caractéristiques temporelles, spatiales, et actanciennes et qui contribue aussi à éclairer la situation de tension ou crise sous-jacente. Les caractéristiques spatiales concernent la zone à traverser et l'itinéraire dans ses grandes lignes (le « quoi » faire). Les caractéristiques temporelles concernent le moment du départ et la durée approximative du voyage (le « quand »). Les caractéristiques actanciennes concernent le choix du moyen de transport, la composition de l'équipe et les activités spécifiques en dehors de la progression dans l'itinéraire (le « comment » faire).

### ***Les caractéristiques spatiales : la zone et l'itinéraire***

L'idée de voyage prend d'abord forme, dans l'imagination du pratiquant, par les caractéristiques spatiales de celui-ci, et plus particulièrement la zone concernée et l'itinéraire à travers celle-ci. Concernant la zone, il évalue et choisit, d'une part, des caractéristiques objectives : la taille, le degré de sécurité ; et, d'autre part, symboliques : le milieu, la culture, l'histoire. La taille renvoie à la dimension temporelle du projet, c'est-à-dire au temps disponible pour réaliser le projet d'itinérance, avec une idée de l'ordre (en heures, jours,

semaines, mois). La taille de la zone à parcourir peut être un département, par exemple pour un itinérant à vélo et escalade (7), qui a hésité entre Haute-Savoie et Corse pour une itinérance d'une semaine. Il peut aussi s'agir d'un pays, comme pour un autre itinérant à pied et parapente (6) qui part au Maroc deux semaines. Ou bien d'un continent, comme l'Asie pour le couple d'itinérants à vélo (14 et 15) et pour l'itinérant à vélo (3) qui partent pour un an. Le degré de sécurité convoque d'emblée le corps (l'intégrité physique, la capacité de performance) dans le projet d'itinérance. La réputation du pays évolue à travers les époques mais à l'époque de la recherche, par exemple, le Mexique, le Guatemala et l'Inde ne jouissaient pas d'une bonne réputation sur le plan de sécurité ; ces pays ont ainsi été écartés respectivement par un couple d'itinérants à vélo (14 et 15), par une famille d'itinérants à pied (celle de 8), et par une autre famille d'itinérants à vélo (celle de 3 et 9). Alors que du Mexique et du Guatemala on craint la criminalité en général, en Inde on craint la violence perpétrée par les hommes aux femmes.

Les caractéristiques symboliques de la zone à traverser sont trois. Il s'agit du degré d'isolement et, en corollaire, de sauvage, ainsi que la distance de chez soi (physiques) ; de la correspondance avec ses valeurs personnelles (écologiques, politiques, culturelles) ; de la correspondance avec sa propre trajectoire de vie (événementielles). En ce qui concerne les caractéristiques physiques, le pratiquant peut rechercher ou éviter l'isolement, c'est-à-dire l'absence ou la rareté d'habitants, voire d'autres pratiquants. Par exemple, l'écrivain-voyageur Christian Garcin, au Festival des Étonnants Voyageurs de Saint-Malo de 2014, a déclaré que dans l'alpinisme il cherche d'abord les montagnes, la rencontre n'étant pas sa priorité, car les rencontres, a-t-il dit, adviennent aussi dans la vie quotidienne. Les pratiquants observés d'itinérances techniques (alpinisme, donc, mais aussi trekking, ski de randonnée...) valorisent aussi l'isolément et l'absence de rencontres. Ils veulent « *s'enfermer* » (O1, itinérant à ski de randonnée), ne croiser que quelques bergers comme l'itinérant à pied et parapente (6), ou un trekkeur (16) qui, au Népal, au lieu de passer par la très fréquentée vallée du Khumbu, a choisi de passer par une autre vallée, moins fréquentée, même si un peu moins spectaculaire. La haute montagne est systématiquement associée à l'isolement par ces

pratiquants ; l'itinérant à pied (13) témoigne d'une évolution, au cours de son existence, d'une recherche justement de lieux spectaculaires et de performance sportive en haute montagne, à une recherche de lieux à la fois naturels et habités en moyenne montagne, comme les Apennins en Italie ou la Haute-Provence en France, « *un environnement plus intéressant d'un point de vue humain, la montagne, mais la montagne habitée.* »<sup>52</sup>. La notion de sauvage, de *wilderness*, est explicitement associée à certains lieux isolés et à l'aventures, comme les Montagnes Rocheuses (Juricic & Juricic, 2013), (Schroder, 2013-2014), l'Alaska (itinérant à vélo 15), ou, plus près de chez soi, la Pierramenta (itinérant à ski de randonnée O1).

Sous-jacente au choix de la zone, et notamment au degré d'isolement et de sauvage, se trouve l'attitude du pratiquant envers les habitants, qui peut être plus ou moins distante. Le pratiquant peut montrer une attitude de supériorité, voire reproduire un rapport de force : selon Kim Havell, skieuse américaine, les habitants ne sont pas compétents et ils ne peuvent aider les pratiquants : « *Nous sommes en pleine improvisation. Nous avons dû nous rendre à l'évidence : les informations concernant les conditions en montagne ou les itinéraires sont choses rares, et même avec le meilleur traducteur, il est difficile de compter sur la population locale* » (Havell, 2011, p. 29). Au maximum, ils sont là pour subvenir aux besoins fondamentaux du pratiquant, comme manger ou dormir, comme témoigne une itinérante à vélo (9), pour qui « *tant qu'il y a des hommes (...) il y aura de l'eau, il y aura de quoi manger, t'auras peut-être pas ton steak tartare (rires), mais...* » ; ou l'itinérant à pied et escalade (7), pour qui « *même au Kazakhstan il y aura toujours des yourtes et ils nous vendront un morceau de... de viande de bison je ne sais pas, c'est peut-être des clichés mais... voilà.* ». Ou bien, les habitants font partie du projet du pratiquant, non pas dans une approche opportuniste, en tant que pourvoyeurs de satisfaction des besoins fondamentaux, mais en tant que pourvoyeurs de son sens global, dans une attitude de confiance et d'ouverture d'esprit, qui laisse volontairement une marge d'action. L'itinérant à pied (13) choisit de ne pas amener sa tente, pour favoriser les rencontres avec les habitants, pour s'obliger à « *interagir avec les gens, avec le territoire, avec les personnes quoi.* ».

---

<sup>52</sup> Toutes les traductions de verbatim de l'italien vers le français sont de l'auteur.

Quant au choix de la distance, et, par là, de la différence culturelle, le pratiquant se trouve face à plusieurs options. L'itinérant à pied et parapente (6), et le couple d'itinérants à vélo (3 et 9), recherchent le dépaysement et la différence à la fois du paysage et de la culture loin de chez eux, car même si « *à côté de chez nous (et puis) on est loin d'avoir tout vu (...) il y a le côté... hem... dépaysement qui est moins là quoi, dans les Alpes (...) Ouais ouais se sentir dans une autre... un massif avec une culture différente, un visuel suffisamment différent, ouais, c'est important, ouais.* ». Dans ce cas, la Nouvelle-Zélande, même si c'est un pays lointain, n'est pas assez différent pour eux : « *les Néo-Zélandais... bon ben voilà ils sont... ils ont une culture... occidentale donc... je pense que ça aurait pas bien changé avec ce qu'on vit là. Et... je pense qu'ils ont les mêmes centres d'intérêt, la même manière de vivre, peut-être plus écolos mais voilà je* » (9). Ou bien le pratiquant opère un renversement de perspective, comme Arnaud Richard, parti en itinérance à kayak tout près de chez lui « *parce qu'autour de nous la plupart des gens pensaient que l'aventure en général était forcément lointaine et dangereuse (...) pourquoi ne pas réaliser une boucle au départ de la saison en suivant deux cours d'eau ?* » (Richard, 2013, p. 40). De la même manière, Anaël Viseux et Isabelle Huot retrouvent des paysages exotiques dans leur propre pays : « *carte postale saharienne sur la dune du Pilat, Mongolie dans les étendues auvergnates, Canada dans les immenses forêts jurassiennes, Irlande dans les falaises bretonnes où s'échouent les eaux du monde entier...* » (Viseux & Huot, 2013, p. 26).

Le pratiquant peut aussi ne pas ressentir le besoin d'aller loin, ou de transférer des qualités exotiques au chez soi, l'itinérance étant son mode de déplacement, dont il savoure la riche dimension événementielle et le pouvoir de développement personnel, à la défaveur du paysage et de la culture : « *Non il y a... pour moi l'itinérance tu peux la pratiquer n'importe où, moi souvent je pars de chez moi et je vais... je vais rejoindre des copains qui sont à une journée de marche. Donc je m'arrête dans les villages, je remplis ma gourde dans une fontaine, je m'arrête pour faire un dessin, une aquarelle, j'observe les oiseaux, je me dis que le soir j'arriverai à destination, et puis si j'y arrive pas ben ce n'est pas grave je bivouaque et puis le lendemain je reprends la route* » (8). C'est aussi le cas de l'itinérant à randonnée de proximité (11) : « *Et vous pouvez introduire l'immensité dans un tout petit endroit, ça, c'est... un tout petit endroit, ici (dans le Beaufortin) il y en a plein. Mais c'est ça qui est... on est entourés par le vide en faits, c'est le vide qui... où que vous soyez, même dans un parc, c'est le vide qui domine et qui est là, donc quand vous avez pris conscience de ça... vous pouvez*

*vous isoler dans votre bulle partout, en pleine ville. Paris j'adore, j'aime beaucoup les... les villes et je sais qu'on peut s'isoler partout, ça, c'est une disposition mentale. »*

Le pratiquant peut choisir la zone à traverser aussi sur la base de valeurs écologiques, politiques et culturelles. Dans le premier cas, par exemple, il fait le choix de la proximité en raison du bilan carbone, comme chez l'itinérant à vélo et escalade (7) qui part en Suisse, en Corse, dans les Pyrénées et atteint le point de départ en train. Dans le cas des valeurs politiques, il choisit des pays peu fréquentés pour ne pas contribuer à l'essor du tourisme de masse et, au contraire, pour promouvoir des pratiques touristiques alternatives, comme l'écrivain-voyageur Paolo Rumiz, qui voyage en Europe de l'Est dans des régions que les agences de voyages ne proposent pas. *« Dites-leur que vous voulez voir aussi Budjak, dernier lambeau d'Ukraine avant le delta du Danube, terra sauvage de minarets au milieu d'un océan orthodoxe, une zone franche de gitans et de bergers. Rééduquez l'industrie du tourisme, expliquez qu'avec le prix élevé du pétrole le voyage doit redevenir une aventure et une découverte, quitter les centres connus, choisir les périphéries, redevenir légers. En six mille kilomètres, je n'ai pas rencontré un groupe en voyage organisé ni un restaurant chinois. Encore moins d'Italiens. Ça voudra bien dire quelque chose<sup>53</sup> »* (Rumiz, 2012, p. 16).

Le pratiquant peut aussi choisir la zone à traverser sur la base des valeurs culturelles incarnées par celle-ci, auxquelles il adhère, comme les hauts lieux de l'alpinisme qui incarnent les valeurs d'une pratique sportive. L'itinérant à ski de randonnée (O2) définit la Pierramenta mythique parce que *« d'abord c'est une roche noire qui ressort bien de la chaîne des montagnes et puis elle a donné le nom à la fameuse course de la Pierramenta de ski alpinisme »* (O1) ; l'itinérant à vélo et escalade (7) choisit les aiguilles de Bavella en Corse parce que c'est un endroit très connu pour l'escalade ; Manu Ravanel, comme tant d'autres, y compris une alpiniste et trekkeuse (10), est allé de Chamonix à Zermatt ; Julien Schmitz fait une randonnée technique, comportant des *vias ferratas* et des parties d'escalade, de plusieurs jours sur les Dolomites de Brenta, en s'y référant comme à *« Un mythe pour ses voies d'escalade, un berceau de l'artificielle et du libre alpin, devenu laboratoire ou plus justement*

---

<sup>53</sup> Toute traduction d'ouvrage original en italien vers le français est de l'auteur.

*encore aujourd'hui, un lieu où les grimpeurs et alpinistes assouvissent toujours avec force leurs activités. Toutes les grandes pointures de l'alpinisme européen des années 1930 à 1970 y ont planté moult pitons. Leurs descendants continuent d'y ouvrir en libre des itinéraires de hautes difficultés, jusqu'au huitième degré. Les vias ferratas, elles, restent un tantinet dans l'ombre* » (Schmitz, 2013, p. 28) ; l'itinérant à vélo (14) rêvait de voir l'Himalaya, « *le rêve de tous les amateurs de montagne, des alpinistes* ». Mais le pratiquant peut aussi choisir un haut lieu de l'itinérance à pied ou à vélo, comme le Kazakhstan, et tout autre lieu dont parlent les écrivains-voyageurs les plus connus, ou les réalisateurs de films montrés dans des festivals de voyage (Albertville, Saint-Étienne...), ou les premiers écrivains-voyageurs comme Ella Maillard, toutes sources consultées par exemple par l'itinérant à vélo (3) avant de partir.

D'autres valeurs culturelles auxquelles le pratiquant peut adhérer et faire référence pour le choix de la zone à traverser sont celles des origines, comme fait Rumiz avec ses compagnons de voyage (Rumiz & Altan, 2011), qui choisit de traverser entre autres la Paflagonie, terre d'Anatolie d'où les habitants des Vénétie, sa région natale, sont supposés venir ; ou comme fait Stéphane Godin, parti faire une itinérance à ski de randonnée en Grèce, au mont Parnasse, montagne sacrée des Grecs, qu'il associe à l'origine de sa société, la société occidentale pour. Les valeurs culturelles peuvent aussi concerner les rapports de genre ; l'itinérante à vélo en famille (9) refuse d'amener ses filles en Inde, où il n'y a pas, selon elle, de respect envers les femmes.

Dans le choix de la zone à traverser, le pratiquant peut faire un lien entre l'histoire de celle-ci et la sienne. L'histoire de la zone peut consister en faits, connus par le pratiquant, qui se sont déroulés dans la zone (des guerres, des sagas, mais aussi des faits de sa propre vie...) ou qui ont été consignés dans un récit lu dans le passé. Par exemple, un itinérant à randonnée de proximité (11), parti en Écosse, loue les capacités de résistance aux Romains des anciens Écossais : « *une terre qui n'a jamais été soumise, il y avait le mur d'Adrien là qui..., les Romains n'ont pas pu aller, avec les Highlands... parce que... c'est une terre, un sanctuaire, une nature très forte, très très forte.* » Il a dû lui-même beaucoup lutter dans sa vie pour parvenir à vivre selon un style de vie mobile et très proche de la nature. Chambaz (2014) est parti à vélo sur la côte est des États-Unis, et plus précisément là où se trouvent les lieux symboliques du deuil de Roosevelt, qui avait perdu un fils jeune, alors qu'il a lui-même perdu un fils. L'écrivain - voyageur Emeric Fisset (2013) est parti à pied des frontières du Nord de la France au Mont-Blanc, « *pour méditer sur le nouveau sens à donner à ma vie, un an après la disparition accidentelle de ma compagne Julie Boch, en chemin pour le Bieloukha - de*

*bielyi qui veut dire “blanc” en russe –, le “mont Blanc” de l’Atlas. » (ibidem, p. 16) ; n’étant pas parvenu à gravir le mont Blanc en raison de mauvaises conditions météo, au retour, l’auteur décide de « revenir ici pour l’ascension, et retourner là-bas (dans l’Atlas), pour parachever l’offrande de mes pas et esquisser l’aube d’un nouvel avenir » (ibid., p. 20). Dominique Sigaud a raconté, au Festival des Étonnants Voyageurs de Saint-Malo de 2014, qu’elle avait lu un roman de Duras qui se déroulait à Calcutta en étant jeune et a fini par y aller, des années plus tard (un récit en est d’ailleurs tiré, cf. Sigaud, 2014).*

Après avoir choisi la zone à traverser, le pratiquant choisit l’itinéraire (étapes principales). Plus précisément, les caractéristiques objectives des étapes principales : le nombre et la distance entre elles en fonction de la durée et de l’accessibilité (c’est-à-dire de la sécurité : encore une fois, la performance du corps est convoquée) ; ainsi que des caractéristiques culturelles qui peuvent renvoyer à des valeurs auxquelles il adhère ; et des caractéristiques événementielles qui peuvent renvoyer à sa trajectoire de vie et à un processus de construction identitaire. En plus du choix de ces caractéristiques, le pratiquant peut choisir la manière de le fabriquer, de le composer : itinéraire prévu à cet effet, inspiré par un autre voyageur, créé de toute pièce... ; et, enfin, la place de la « sédentarité » dans l’itinéraire : la place de son lieu d’habitation, les étapes de pause.

Concernant les caractéristiques objectives de l’itinéraire, le pratiquant pondère le temps disponible et temps nécessaire et établit ainsi un point de départ, un point d’arrivée, et une trajectoire grossière entre les deux, comme l’itinérant à pied (13) qui raconte qu’il a « *considéré combien de temps j’avais, et combien de temps j’aurai mis, et donc j’ai regardé grosso modo la distance et j’ai vu que c’était mieux de partir de là bas. De là bas, ben... oui, déjà parce que c’était... plus ou moins la même... latitude, donc si on trace une ligne assez droite, disons, comme ça voilà. Si j’étais parti plus au nord, ça aurait été plus... plus long quoi.* ». Le pratiquant évalue aussi l’accessibilité de certains pays et régions : par exemple, il choisit les moins contraignants physiquement et techniquement comme Manu Ravel, parti faire Chamonix-Zermatt et qui a « *choisi l’itinéraire qui comporte les ascensions techniquement faciles du Pigne d’Arolla et de la Tête Blanche (3 707 mètres)* » (Ravel, 2011, p. 20) ou l’itinérante à pied (4), partie quelques jours dans le Mercantour. Ou bien les pays et régions les plus stables et les moins froids comme l’itinérante à vélo (14), qui a traversé Europe de l’Est et Asie en suivant la route par le nord entre Iran et Chine, évitant les pays en guerre Afghanistan et Pakistan, ainsi que les régions froides de la Hongrie et de la

Roumanie. L'accessibilité est évaluée en termes de garantie de pouvoir réaliser les activités prévues : ascension en alpinisme (comme pour un alpiniste, 1, qui choisit l'Annapurna) ou ski de randonnée, comme Mårten Petterson qui choisit son itinéraire des Alpes de Sunmøre en Norvège « *car il y a des sommets très proches les uns des autres* » (Petterson, 2013, p. 60) ; escalade comme l'itinérant à vélo et escalade (7) qui passe par les aiguilles de Bavella et Corte, hauts lieux de cette activité ; vol en parapente, comme l'itinérant à pied et parapente (6) qui jongle dans l'Atlas marocain entre sommets assez hauts pour pouvoir descendre longuement mais pas trop distants les uns des autres pour ne pas trop se fatiguer avant le vol, en s'inspirant des voies de trekking déjà existantes, comme la Grande Traversée de l'Atlas Marocain. La présence de personnes connues aux étapes prévues est aussi une garantie d'accessibilité et plus globalement de sécurité et intégrité physique, comme par exemple les gendarmes du Peloton de la Gendarmerie de haute montagne (PGHM) pour l'itinérant à vélo et escalade (5), ou la présence d'amies à destination pour l'itinérant à pied (13).

L'itinéraire choisi (les étapes et les chemins pour les relier) peut être personnel au sens qu'il renvoie au système de valeurs du pratiquant et à sa trajectoire de vie. Ainsi, Olivier Lemire part marcher 400 km entre la ville de Vie, dans la Creuse et celle de la Mort, dans le Doubs, mais aussi entre la ville de Plaisir, en Ile-de-France et la rivière du Bonheur, dans le Gard (Lemire, 2013). Sur un registre moins intime, les lieux traversés lors d'autres itinérances portent un nom qui rappelle l'actualité : Bourse, Entreprise, Travail, Viré, Cahuzac (*ibidem*).

Le pratiquant peut aussi revivre, à travers la réalisation de l'itinéraire, des faits dans lesquels sa trajectoire de vie s'inscrit. Ces faits peuvent être biographiques ou historiques, renvoyer à une dimension exclusivement individuelle ou bien aussi sociale. L'histoire de la route fait directement écho à l'histoire personnelle, comme celle de l'itinéraire à VTT que le guide Fadri Cazin propose, la route des contrebandiers entre Livigno et Bormio (Wich, 2012), lui dont le père dirigeait une partie du trafic de cigarettes dans la région. L'itinérant à vélo (3) part incarner la ligne aérienne maintes fois parcourue en avion en tant que pilote de ligne, et décide de faire étape aux tours de contrôle au sol et d'y rencontrer les contrôleurs aériens dont il ne connaissait que la voix avant de partir. Une itinérante à vélo, rencontrée lors d'un colloque, potière de métier, a parcouru une partie de l'Europe en faisant étape auprès de potiers pour mieux connaître les subtilités du métier. Les trois auteurs italiens Rumiz, Altan et Rigatti (Rumiz & Altan, 2011) et l'itinérante à vélo (15) partent à rebours de l'immigration musulmane en Italie, les trois premiers dans le cadre de leur profession de journaliste, illustrateur et professeur, la dernière dans le cadre de sa profession de médiatrice

interculturelle. Une intégration entre les deux dimensions individuelle et sociale peut aussi être retrouvée dans l'itinérance de Rumiz, encore, qui part explorer la frontière de l'Union européenne en quête d'un sens plus profond à donner à l'Europe (Rumiz, 2012), et, par là, à son identité « mitteleuropéenne ».

Après avoir étudié les phénomènes de syncrétisme religieux au Mexique, je suis partie retracer la conquête de l'Amérique du Nord, pour mieux comprendre les dynamiques de l'intégration (ou de la non-intégration, ou de la désintégration...), un phénomène qui interroge ma « civilisation » d'origine (occidentale) aussi bien que mon histoire personnelle (émigrée d'Italie en France) et mon projet professionnel futur (recherche sur les migrants) : « *Nous avons visité Boston hier. Nous avons parcouru le Freedom Trail qui retrace l'histoire de la fondation des États-Unis à travers la ville. Il y a aussi un itinéraire comme ça pour la vie de Martin Luther King à Atlanta. Nous sommes sortis à un moment pour aller déguster un excellent expresso dans un café italien. Cette année j'étais à Londres, d'où viennent les fondateurs des États-Unis, puis à Saint Malo, d'où sont partis les pères pèlerins pour le Canada, au Festival des Étonnants Voyageurs où j'ai pris connaissance de l'œuvre de Joseph Boyden, qui retrace l'évangélisation de la part des jésuites français des Indiens canadiens. Puis on fait ce périple au commencement de l'histoire des États-Unis. À Washington, étape finale, nous visiterons le musée des Indiens. Nous avons également été à Harvard, première université des États-Unis, fondée par les Anglais.* » (O2)

Plus concrètement, comment le pratiquant fabrique-t-il l'itinéraire ? Il a plusieurs options, parmi celles-ci : choisir un itinéraire prévu à cet effet et donc « prêt à parcourir » (le « prêt-à-porter » de l'itinéraire), par exemple une ancienne voie religieuse, militaire ou commerciale transformée en voie récréative ou une voie créée à des fins uniquement récréatives. Une autre option consiste à choisir une création déjà réalisée par d'autres voyageurs (la « haute couture » de l'itinéraire), qu'il pourra éventuellement modifier à la marge. Autre option, le créer de toute pièce pour son propre projet (le « sur mesure » de l'itinéraire). Dans le premier cas, il peut s'agir du chemin de Saint-François en Italie (réalisé par l'itinérant à pied 13), le chemin de Compostelle en France (Rufin, 2013), la Via Francigena (Brizzi & Fini, 2010), la route de la Soie de la Turquie à la Chine (Ollivier, 2001)... ou bien la Via Alpina (Versailles, 2013).

Il peut aussi s'agir de l'itinéraire déjà réalisé par un explorateur, un écrivain-voyageur, un guide, un voyageur inconnu, mais aussi par un ami. Par exemple, l'itinéraire emprunté par

Lionel Daudet pour traverser le massif du Mont-Blanc, qui emprunte les arêtes frontières (italienne puis suisse), avait déjà été réalisé par « *Louis Audoubert et ses compagnons ont réussi l'une des rares traversées du massif, de même que des précurseurs en 1955, ainsi que François Damilano, en solitaire, en 1992 (dans le sens aiguille Verte – Jorasses – mont Blanc)* » (Chavy, 2011, p. 11). Manu Ravel (2011) emprunte la Haute Route glaciaire pour relier Chamonix à Zermatt, créée en 1826 « *par le géologue écrivain britannique David Forbes, et depuis améliorée par des membres du British Alpine Club, puis de membres du Club Alpin Suisse, puis une équipe menée par des guides de Chamonix. Au début du XXe siècle la voie est définitivement créée avec ses refuges* » (ibidem, p. 20). L'itinérant à pied et parapente (6) contacte directement des journalistes pour qu'ils lui indiquent les meilleurs lieux où faire étape pour voler en parapente, ou bien adaptés à ce moyen les itinéraires conçus par Fougerolles en ski de randonnée : « *Oui parce que si c'est skiable ça veut dire que c'est un peu... il y a un peu de... c'est un peu raide, hem... qu'il y a de l'altitude aussi, c'est un peu ce qu'on cherche pour voler quoi, donc lui Fougerolles il est allé sur des sommets bien marqués de l'Atlas, bien isolés, pour skier entre autres, et il y en a pas mal qui moi m'intéressaient pour voler quoi.* ». Un itinérant à vélo (12) qui voulait arriver en Géorgie s'inspire de l'itinéraire emprunté par Bernard Ollivier dans le livre déjà cité et de celui réalisé par l'itinérant à vélo (3), qu'il connaît personnellement : « *Je voulais découvrir un peu les pays d'Europe, et aller jusqu'en mer Noire, et puis il me disait tu sais, le Danube c'est quand même quelque chose qui est quand même ...donc il y a une piste cyclable, et puis c'est quelque chose qui est bien parcourue, du coup il y a un tourisme qui s'est créé autour de ça, et c'est pas forcément, tu vas pas forcément trouver ça. Alors du coup j'entendais bien ce qu'il me disait, la Turquie c'est assez sympa, les gens sont chouettes, faire des rencontres, et puis la Géorgie. C'est comme ça que j'ai vu... Vu que... initialement je me suis dit, allez, peut-être que je peux faire... d'une mer à l'autre, la Méditerranée, la mer Noire, la mer Caspienne.* »

Le pratiquant peut aussi s'inspirer de voyageurs rencontrés sur les forums sur internet, comme l'itinérant à vélo et escalade (7), qui les a consultés pour repérer des *spots* d'escalade en Corse ; ou sur les innombrables festivals de voyage à pied ou à vélo, comme le couple d'itinérants à vélo (14 et 15) qui y rencontre l'écrivain-voyageur Obes Grandini (2012), dont ils reproduisent l'itinéraire de la région italienne de l'Émilie-Romagne au Tibet. Cet écrivain-voyageur a aussi tenu un rôle plus global de mentor auprès du couple (rôle dont il sera question dans les détails à la quatrième étape, celle du déclic), les décidant à partir, à choisir

la zone du continent asiatique à la place de la plus courue Amérique latine, à ne pas trop programmer l'itinéraire en amont, à partir de chez eux...

Le pratiquant peut aussi relier des itinéraires plus courts qu'il a déjà réalisés, ou en créer un de toute pièce. Le premier cas est celui de Timothée Théaux, ancien champion de ski cross et aujourd'hui *freerider* et accompagnateur en montagne : « *Au cours de mes virées estivales en montagne autour de chez moi à Val Thorens, j'avais repéré plusieurs itinéraires freeride-rando ici et ailleurs, mais l'un d'eux m'inspira plus que les autres en vue de cette saison. Son potentiel énorme et le fait que connaisse de nombreuses sections, mais sans jamais les avoir enchaînées de façon itinérante, ont été un élément moteur dans ma réflexion* » (Théaux, 2011, p. 46).

La création de toute pièce peut toujours concerner les caractéristiques culturelles et événementielles de l'itinéraire et faire suite à la volonté d'éviter les itinéraires touristiques, comme déjà évoqués à propos de Rumiz, plus expérimenté (un mentor ?) qui n'utilise aucun guide pour son itinérance en Europe de l'Est : « *Les guides sont des pages pleines de rien. Banalisent, complices d'oubli qui descend sur les territoires. Ils favorisent leur destruction avec leur silence* » (Rumiz, 2012, p. 73). L'itinéraire suit alors des logiques originales, comme celle de Rumiz, la frontière de l'Union européenne, ou de Fanny Cathala, partie en itinérance à ski de randonnée en Laponie, qui suit la route de migrations saami (Cathala, 2012-2013). C'est aussi le cas évidemment des alpinistes qui ouvrent des voies, à la différence près que celles-ci ne comportent dès lors pas de dimension symbolique, qui doit se rattacher à des valeurs, à une mémoire, à une histoire, ni, dès lors, de pertinence par rapport à un sens global.

Quelle place pour le lieu de vie habituel dans l'itinéraire ? Le pratiquant peut choisir de partir de chez soi (cf. par exemple le couple d'itinérants à vélo 14 et 15) ou bien d'y revenir après avoir atteint le point de départ par un moyen motorisé (cf. l'itinérant à vélo 3) : les motivations sont différentes. Le fait de partir de chez soi permet un éloignement progressif de la situation de vie et identité actuelles ; la progression peut favoriser une intégration progressive de l'altérité : « *Si tu pars de chez toi, tu pars puis finalement au fur et à mesure tu t'adaptes, tu vois, t'arranges les choses qui vont pas, ça se fait au fur et à mesure. En fait le contexte implique l'action* » (12) ; « *C'était l'idée, comme les voyageurs anciens, non, de partir de la maison et voir la transformation. On se rend compte que lentement on perd tout de soi, de son identité. C'est-à-dire, jusqu'aux pays musulmans il y a encore quelque chose de toi, mais en Chine il n'y a rien, rien que... te rappelles quelque chose, mais on perd cela* »

*lentement, et on voit les transformations sur les visages, c'est très beau* » (14). Le fait de partir loin de chez soi, pour y revenir, est un choix quelque part extrême, tenable uniquement si on perçoit l'altérité comme une différence à négocier, liée notamment à la différence physique et culturelle, et non pas aux petits événements liés à l'incertitude de la pratique. Ce qui n'empêche pas à l'altérité-ombre de se manifester immédiatement : les premières images du film réalisé par l'itinérant à vélo (3), parti de nuit depuis l'aéroport de Canton, en vélo, et qui découvre qu'il n'y a pas d'indications exploitables, qu'il faut passer par des tunnels pas conçus pour les vélos, qu'il est regardé comme s'il était un extra-terrestre par les rares locaux qui passent (notamment un couple à mobylette)... sont assez impressionnantes. Il est angoissé. Ce pratiquant ne s'attendait pas à un tel bouleversement et se demande dès le début de l'itinérance s'il a eu raison de partir. On reviendra sur cette étape de départ, ses peurs et l'altérité-ombre qui s'y manifeste, plus loin (huitième étape).

### ***Les caractéristiques temporelles : la durée et le moment***

Alors que pour choisir les caractéristiques spatiales de l'itinérance, le pratiquant se réfère à des caractéristiques en majeure symboliques et événementielles, pour choisir ses caractéristiques temporelles, c'est-à-dire la durée du voyage et le moment où partir, il se réfère surtout à des caractéristiques objectives. Concernant la durée, son choix varie selon l'intensité de l'effort physique à fournir et le degré d'isolement de la zone à traverser. Le plus d'effort, le moins de durée. Par exemple, une semaine de marche en montagne pour l'itinérante à pied (4) qui est partie une semaine dans le Mercantour. Toujours dans le cas de pratiques intenses physiquement, l'aide d'un moyen de transport mécanique (par exemple le parapente pour des itinérances à pied en montagne) permet de rallonger la durée jusqu'à une dizaine de jours, comme c'est le cas pour l'itinérant à pied et parapente (6). Avec un camp de base, la durée peut s'allonger jusqu'à plusieurs mois, comme ça a été le cas pour le DodTour (Loireau, 2012/2013) et pour les expéditions en général. La résistance estimée aux conditions d'hygiène précaires impliquée par l'isolement détermine également le choix de la durée : le moins de résistance, le moins de durée. Ça a été le cas pour une trekkeuse (10), qui a passé cinq jours sans eau, se lavant à la lingette.

Dans le cas de pratiques moins intenses physiquement et de zones moins isolées que les itinérances en milieu exclusivement montagnard, le pratiquant considère aussi les conditions financières, qui sont la plupart du temps liées aux conditions de travail : la possibilité d'obtenir un congé sabbatique d'un an pour les itinérants à vélo (3) et (12), un grand nombre de jours de congés payés à écouler de suite pour le trekkeur (16). Le pratiquant

peut aussi considérer les durées de validité des visas, comme ça a été le cas pour l'itinérant à vélo (14). Ou bien, si le temps disponible n'est pas suffisant, le pratiquant peut choisir d'entrecouper le voyage de pauses chez lui, comme l'itinérant à pied et en parapente (6), pour qui cette configuration permet de découvrir « *le massif de manière précise* ». Ou pour l'itinérant à vélo et escalade (7), qui, lors d'une itinérance de Chamonix à Nice, a prévu une pause au milieu, à Grenoble, pour se délester des affaires d'alpinisme et pouvoir repartir légers rejoindre la mer dans la deuxième partie de l'itinéraire, qui ne prévoyait que des voies peu techniques. Un itinérant à pied (13) a néanmoins exposé un critère de choix plus intrinsèque au projet : le délai d'obtention estimé de l'effet de recharge procuré par toute itinérance, qui fait partie de ses objectifs. Pour lui, il s'agit d'une période de douze à treize jours.

Le pratiquant peut choisir le moment où partir de manière particulièrement réfléchie, ou bien improvisée. Par exemple, il peut se laisser une marge d'improvisation, car il faut qu'il y ait une « fenêtre météo », et/ou suffisamment de neige dans le cas d'itinérances à ski. Ça a été le cas pour Timothée Théaux, qui avait organisé une itinérance en *freeride-rando* à Val Thorens en fin de saison : « *Bémol de la saison, les conditions climatiques sont rapidement venues perturber ces plans tirés sur la comète. La fin du mois de mars arrivant, l'équipe était fin prête mais il avait peu neigé depuis Noël et il faisait de plus en plus chaud. Les faces sud commençaient à "dégueuler". Les jonctions en moyenne altitude ne passaient plus non plus. Il me fallait revoir ma copie, appeler les potes et partir le plus vite possible* » (Théaux, 2001, p 46). C'est aussi le cas de l'itinérant à pied et parapente (6), aux prises avec la météorologie et plus particulièrement, l'aérologie. Parfois, le pratiquant renonce ou change de programme, comme la trekkeuse et itinérante à ski de randonnée (10) : « *Il est arrivé d'autres fois, où... Par exemple, aller faire le Mont Rose, on n'a pas fait ça parce que les conditions, fin il faisait mauvais et puis bon, du coup on a fait autre chose voilà, hem... voilà.* »

Le pratiquant peut aussi considérer l'âge des enfants, s'il prévoit de partir avec eux ; ils ne doivent pas être trop grands pour ne pas se retrouver en retard scolaire à leur retour ; ce qui veut aussi dire que lorsque les enfants sont adolescents, le départ n'est plus possible, comme constaté par l'itinérante à vélo (9) : « *9 : Sauf que là c'est un peu dommage parce que ça ne va plus pouvoir nous arriver quoi, c'est vraiment dommage. Moi : Pourquoi tu dis ça ? 9 : Ben je pense qu'autant on va pouvoir réaliser des choses en couple mais avec nos enfants, ce n'est plus possible. Moi : Pourquoi ? 9 : Alors pourquoi, parce que pour plusieurs raisons. Scolairement, au niveau de la scolarité, à cause du bac... des... hem... voilà.* » On reviendra

sur la gestion des contraintes de la vie quotidienne dans la cinquième étape. Le critère de choix du moment où partir peut aussi en lien avec la trajectoire de vie, comme pour Bernard Chambaz qui est parti dix-neuf ans après la mort de son fils, mort à dix-neuf ans.

***Les caractéristiques actanciennes : la constitution de l'équipe, le choix du moyen et des activités***<sup>54</sup>

La dimension actancielle comporte le choix de la configuration de l'équipe – notamment, le choix entre partir seul ou à plusieurs – d'ajouter ou pas un moyen supplémentaire au corps – un vélo, un parapente... et des activités spécifiques à réaliser dans la réalisation de l'itinéraire – la conduite du moyen (récréatives), ou d'autres : artistiques, humanitaires... (culturelles). Le pratiquant peut ne pas avoir conscience du choix de la configuration de l'équipe, celle-ci lui semble une évidence. Il peut choisir, tout d'abord, une équipe permanente, qui reste la même tout au long du voyage, ou bien intermittente, changeante, comme par exemple l'écrivain-voyageur Enrico Brizzi (2005) pour sa traversée Tirreno-Adriatico avec des amis et son frère, ou Lionel Daudet (*cit.*), rejoint dans son DodTour par différents amis, ou l'itinérant à vélo (12), qui a été rejoint par un ami pendant son voyage en Turquie. Ces compagnons, qui « doublent » l'itinérant en chemin, peuvent aussi avoir un rôle de soutien logistique, comme dans le Dod Tour les amis qui ont apporté des ravitaillements en haute montagne. On reviendra sur le rôle de ces soutiens dans la sixième étape.

Pourquoi partir à plusieurs, ou tout seul ? Partir à plusieurs peut être nécessaire pour des raisons de sécurité, comme pour l'itinérant à ski de randonnée (O1) : selon lui, en montagne, se trouver seul alors qu'on a eu un accident peut être mortel. À l'inverse, être trop nombreux peut aussi être une source de danger, comme selon David Marret, qui a organisé une itinérance à ski de randonnée d'un niveau technique assez élevé : « *Le descriptif annonce la couleur : 80 mètres de corde, quelques étapes de 2 000 mètres positifs, des départs à 4 heures du mat, des cabanes non gardées, des manips' voiture, réchaud, dépose de nourriture... ! (...) 4 personnes (...) Difficile d'en convier davantage pour ce style de raid* »

---

<sup>54</sup> Cette partie reprend tous les thèmes logistiques déjà identifiés par Lièvre, cf. plus haut, p. 59.

(Marret, 2012, p. 29). Le pratiquant peut pencher pour un départ à plusieurs en raison de la possibilité de partager l'expérience, comme l'itinérant à ski de randonnée (O1) : « *Ah non tout seul... Si ça peut être sympa aussi mais là j'en suis pas à un point où j'ai envie d'être tout seul, j'ai envie de partager avec lui, histoire de partager ensemble, de faire un truc commun.* (O1, itinérant à ski de randonnée). Ca a été aussi le cas de l'itinérant à vélo (12), pour qui « *vivre c'est échanger, partager des choses* » ou pour l'itinérant à pied (8), pour qui voyageur seul n'est pas une option : « *Et donc, non, voyageur seul non, de toute façon je ne suis jamais seul, même si je décide de partir tout seul, je vais tout de suite rencontrer un autre, moi je ne suis pas du tout un solitaire, ça ne m'intéresse pas... parce que déjà que mon métier, c'est d'être entre quatre murs et de dessiner, si en plus je dois, tu vois, je suis toujours en quête de rencontres pour échanger et partager.* ».

Le pratiquant peut aussi considérer que partager l'expérience n'est pas une fin en soi, mais un moyen d'approfondir et faire progresser la relation avec le compagnon de voyage. L'itinérant à pied (13), qui part avec un de ses meilleurs amis, avec qui il donne les cours aux fiancés de la paroisse, pense que l'expérience commune d'itinérance permet de « *se confronter sur... ben, sur les choses les plus importantes de notre vie.* ». Le pratiquant peut aussi associer un départ à plusieurs et la facilité de rencontrer des habitants, comme par exemple l'itinérant à vélo et escalade (7) : « *Après dans les autres voyages on était plus nombreux aussi, donc on osait, des fois il y a une question d'oser aussi, c'est-à-dire qu'il y a une question d'oser de sonner à une porte et dire bonjour, est-ce qu'on peut se mettre dans votre jardin quoi.* ».

Comment choisir les participants, dans le cas d'un départ à plusieurs ? Le pratiquant peut les choisir sur la base de leurs compétences, notamment physiques et techniques. Ou bien, selon des critères affectifs : les liens d'amitié, d'amour, filiaux... Le partage de valeurs impliqué par les liens d'amitié ou amour assure une entente fondamentale et un certain apaisement lors du voyage, ainsi qu'un partage de comportements et attitudes pendant celui-ci, qui devient alors « fluide » (7, itinérant à vélo et escalade). L'itinérant à pied (8) s'est basé sur un critère de choix intellectuel : le partage des mêmes intérêts naturalistes avec ses compagnons : « *Ouais, oui, ben par exemple avec des naturalistes mais pas forcément avec des photographes, les photographes ils ont un tempo différent. Eux ils vont se poser une semaine, ils vont plus bouger. Ben moi au bout d'une semaine, j'ai envie de bouger tu vois, chacun son rythme. Après ce qui est intéressant c'est vraiment quand tu rencontres des gens qui sont généralistes, c'est pas des gens qui vont aller voir une espèce, mais plutôt j'aime*

*partir avec des gens qui s'intéressent à tout, aussi bien aux fleurs, qu'aux papillons, aux oiseaux... parce que t'es tout le temps dans la découverte. ».*

Le choix de partir seul peut être considéré comme un parti pris assez radical : « *tout seul c'est plus fort, clairement* » (13, itinérant à pied). En décidant de partir seul, le pratiquant peut exclure de son projet certaines personnes, qui auraient pu être des compagnons de voyage. C'est le cas de l'itinérant à vélo (3), qui avait dans un premier temps envisagé une itinérance en famille, pour ensuite décider de partir seul dans un premier temps réaliser son projet, qui n'était pas le même que celui de son épouse. En effet, il souhaitait incarner « en chair et en os » la ligne aérienne Canton-Paris pour compenser ce qu'il n'aimait plus dans son métier et retrouver le sens à celui-ci. Elle, en revanche, se voyait plutôt partir en camping-car à la découverte de paysages et cultures différents de ceux du lieu d'habitation. Il décide de partir seul, son épouse déclarant être d'accord. Une fois partie, elle se rendra compte qu'en réalité, elle n'était pas d'accord, le vit très mal, lui envoie plusieurs SMS par jour, les enfants le prient aussi de rentrer. Non seulement il y a là des compagnons frustrés, mais aussi un manque de soutiens, voire une opposition. Ainsi, des compagnons exclus contre leur gré d'une équipe peuvent se transformer en piliers à repositionner (cf. cinquième étape), voire en véritables obstacles à la réalisation du voyage (cf. sixième étape). Cet itinérant, en plus d'avoir mal vécu la réception continue des SMS, a dû interrompre son voyage et rentrer un mois à la maison pour apaiser la situation ; le choix de partir seul concerne donc en premier lieu l'environnement humain du pratiquant. Le pratiquant qui décide de partir seul fait preuve de confiance en soi, en particulier compte tenu des dangers. D'ailleurs, le pratiquant doit être prêt, d'une part, à se tenir connecté à son « *ressenti corporel* » (12, itinérant à vélo), et, d'autre part, à « *se fier des autres* » (13, itinérant à pied).

Le corps, outil de la démarche créative de projet, est le véritable moyen de l'itinérance. Cependant, d'autres moyens, supplémentaires, peuvent être utilisés. En choisissant le moyen (supplémentaire) de l'itinérance, le pratiquant détermine le degré de sophistication technologique du projet : de l'équipement d'alpinisme ou parapente jusqu'aux... pieds, en passant par le vélo, ou le cheval. Le pratiquant peut associer la marche à pied à la nature intrinsèque de l'être humain : « *Je pense qu'il y a aussi une donnée anthropologique, l'homme était fait pour marcher, il y a une mémoire reptilienne, il n'est pas fait pour être assis* » (11, itinérant à pied) ; « *l'homme a été inventé pour marcher* » (13). Pour un pratiquant, la marche oblige l'individu à une implication physique maximale, des pieds à la tête, intégrant en continu tous les paramètres qui se présentent, toutes les

incertitudes, dans une activité de connaissance de celle-ci, qui est très bien décrite par l'itinérant à randonnée de proximité (11) : « *La définition de la marche c'est un déséquilibre permanent, vous êtes toujours en déséquilibre, vous êtes toujours en avant de vous, mais en déséquilibre. Vous êtes toujours en déséquilibre permanent qui est produit par l'unité la plus petite qui est le pas, le pas de la marche, et le pas en français c'est aussi la négation, pas ceci pas cela. Donc c'est une sorte de négation de la négation qui vous permet d'avancer, vous vous mettez en mouvement* » (11, itinérant à randonnée de proximité).

Le vélo<sup>55</sup>, en tant que moyen mécanique, peut être choisi sur la base d'une comparaison avec les moyens motorisés (voiture, avion...), ou avec la marche à pied. Et, ce, en termes de valeurs représentées, de rapport à l'environnement, de la dimension événementielle associée, en plus que de considérations pratiques. En termes de valeurs, le pratiquant peut associer le vélo, comme la marche, à des valeurs écologiques : il est plus écologique que la voiture ou l'avion car il ne pollue pas. Ou bien il peut penser que le vélo permet une meilleure relation avec l'environnement que les moyens motorisés, il permet de s'adapter plus progressivement à celui-ci que la voiture, et encore plus que l'avion. En effet, il permet de se mouvoir « *en harmonie avec le contexte, et donc cela crée le sens de bien-être, alors que se mouvoir en voiture est clairement artificiel, et donc... euh... déséquilibré par rapport à la structure de la personne, non ?* » Le voyageur itinérant à vélo (3) part avec ce moyen de transport qu'il définit « *simplissime* », « *lent* » et « *laborieux* » pour « *mettre une réalité sur un imaginaire* » parce que « *c'est des valeurs (la simplicité, la lenteur, le labeur) qui sont un peu dénigrées finalement aujourd'hui et je pense qu'on en a besoin en fait, de ces valeurs-là, même dans notre vie, dans notre parcours personnel, on a besoin de ce labeur pour être... voilà pour être vraiment soi-même, je pense qu'on ne fait rien en claquant les doigts dans la facilité.* ».

Le vélo permettrait ainsi aussi bien que la marche, un processus continu et régulier d'intégration de l'altérité au fur et à mesure qu'elle se présente. De plus, le pratiquant peut

---

<sup>55</sup> Il s'agit la plupart du temps de VTT aménagés pour le transport de bagages, VTT hybrides (avec pneus de route), plus rarement de vélos de voyage. Le numéro de juin/juillet/août 2013 de *Carnets d'aventures* est consacré au VTT BUL (Bivouac Ultra Léger), la version « prête-à-porter » de ces hybrides la plupart assemblés par les pratiquants eux-mêmes.

associer le vélo à la continuité de la vie, à la fluidité propre de l'existence humaine : non seulement il est compatible avec la structure, la constitution de l'être humain, mais il permet de s'accrocher à cette autre source de l'altérité en itinérance qu'est le flux des événements. Cette intégration de l'altérité dans toutes ces formes, qui procure une sensation de vie, est très bénéfique lorsque le pratiquant doit faire face à un traumatisme : « *Les efforts prodigués sur la route, la dépense physique m'ont maintenu en vie il y a 19 ans. Rouler, c'est aller de l'avant. Tant qu'on pédale, on est encore vivant* » (Chambaz, 2014, p. 18). Et, ce, car il ne va pas aussi vite que la voiture ou l'avion ; et pas aussi lentement que la marche à pied : c'est la bonne vitesse, comme revendiquée depuis des années par les organisateurs du Festival Ciclomundi en Italie, un festival annuel dédié au voyage à vélo.

En plus d'une sensation de bien-être pendant le voyage, d'un pouvoir de celui-ci de faire surmonter les traumatismes, le pratiquant peut choisir le vélo pour vivre le voyage sous l'enseigne de la rencontre, et ce de manière plus marquée que la voiture, car il n'y a pas de protection, « *t'es un peu nu quoi* » (3, itinérant à vélo). Le vélo peut susciter la surprise et l'admiration car ce n'est pas un moyen très usuel en dehors des villes (toujours selon 3). Mais aussi, et de manière plus marquée que la marche à pied, parce qu'il oblige à emprunter des routes à travers des centres habités, alors qu'à pied on peut marcher sur les sentiers, où « *il y a beaucoup de nature et beaucoup moins de personnes* » (15). Le pratiquant peut aussi choisir ce moyen en fonction de sa trajectoire de vie. Par exemple, l'écrivain Bernard Chambaz est parti à vélo car quand il a appris la mort de son fils il revenait d'un tour de vélo. Il a appris la nouvelle de sa femme, qui était à la maison et y était restée trois heures sans pouvoir la lui transmettre. Il est donc parti à vélo aux États-Unis, sa femme le suivant en voiture.

Cependant, le vélo comporte à la fois des avantages et des inconvénients sur le plan pratique par rapport à la marche à pied. Concernant les avantages, il permet moins d'effort (à nouveau la performance du corps), car le poids des affaires est partagé entre le pratiquant et son moyen ; il est accessible pour les enfants, qu'on peut tirer avec son vélo, sur leur vélo, et donc un élargissement de l'équipe à des compagnons (à nouveau l'environnement humain) ; il permet de parcourir une distance plus longue qu'à pied et « *quand tu pars comme ça t'as envie de bouffer, t'as envie de bouffer le plus de choses possibles, donc te dire je vais parcourir beaucoup de choses quoi, te dire moi je vais quand même aller à une vitesse certaine qui va faire que je vais quand même avoir le sentiment en rentrant d'avoir fait quelque chose, d'avoir parcouru quelque chose (en soulignant fait, parcouru)* » (9, itinérante à vélo) ; il semble faciliter une temporalité de profondeur.

Concernant les inconvénients, le vélo est un moyen contraignant qui, au mieux, favorise une créativité adaptative, au pire, demande de la résignation. Un pratiquant rappelle qu'il faut prévoir des endroits où le garer ou le cacher pendant qu'on s'absente, comme pendant la pratique de l'escalade ou des visites en ville. D'autres rappellent qu'il faut parfois le réparer, comme le couple d'itinérants à vélo (14 et 15), qui est resté un mois à Samarkand à attendre des nouvelles jantes commandées en Allemagne. Ce même couple rappelle qu'il oblige à rester sur la route et à subir le trafic parfois intense, alors qu'à pied on peut toujours se rabattre sur un chemin en terre secondaire<sup>56</sup>. Moyen qui cumule bienfaits personnels et accessibilité, le vélo présente néanmoins quelques inconvénients techniques et liés à la sécurité, mais pas physiques comme la marche à pied, plus redoutée que le vélo par les pratiquants (mal aux pieds, aux genoux, au dos...). D'autres notions et concepts sont convoqués à ce stade par le choix du moyen : l'intégrité physique du pratiquant, la composition de l'équipe (il permet notamment d'y inclure des enfants), ainsi que le plan de l'itinéraire (nombre et distance des étapes à parcourir pour réaliser le projet plus important qu'à pied).

Le pratiquant peut aussi choisir une alternance de moyens qui permettent une complémentarité de bénéfices et moins de désavantages, sur le plan physique et psychique. Sur le plan physique, le vélo permet par exemple de s'échauffer avant d'attaquer une phase d'escalade (Loireau & Le Rasle, 2013) et (7, itinérant à vélo et escalade), ou bien cette alternance vélo - escalade permet de reposer et faire récupérer régulièrement les muscles sollicités par une des activités. Sur le plan psychique, l'alternance est associée à une absence de routine : alors que le vélo est une activité répétitive, l'escalade offre de la diversité de mouvements, elle permet de s'immerger dans un milieu, d'y faire une pause (*ibidem*). Sans compter la fierté pour avoir trouvé un moyen d'itinérance très original : « *je trouve que l'escalade, ça ajoute une dimension qui est quand même agréable, c'est-à-dire qu'on arrive, il y a peut-être un côté narcissique des gens qui font voyage à vélo il y en a plein, rajouter de*

---

<sup>56</sup> D'autres moyens utilisés en itinérance mais qui n'ont pas été étudiés sont par exemple : le ski-pulka, qui permet de transporter davantage de matériel qu'en simple ski de randonnée avec sac à dos, et donc de partir plus longtemps ; la trottinette à deux roues et équipée de porte-bagages (Charavin, 2013-2014 ; Bertocchi, 2013-2014) ; ski à roulettes : « Tour de France à ski à roulettes », Article-Témoignage, (Chauvet, 2013).

*l'escalade il y a un côté vachement sympa* » (7, itinérant à vélo et escalade) ; selon l'itinérant à pied et parapente (6), l'alternance marche-parapente permet de compenser le caractère aléatoire et cérébral de cette dernière activité<sup>57</sup>.

L'itinérant peut aussi prévoir des activités spécifiques à réaliser pendant l'itinérance. Il peut s'agir d'activités récréatives liées au moyen de transport choisi : parapente, escalade..., comme pour l'itinérant à pied et parapente (6) et l'itinérant à vélo et escalade (7). Ou bien des activités professionnelles comme pour ce même itinérant à pied et parapente (6) qui profite de ses itinérances pour réaliser des reportages ; ou pour l'itinérant à pied de proximité (8) qui réalise, pendant ses itinérances, des carnets de voyage à l'aquarelle, ou bien des dessins naturalistes, destinés à la publication. Sans oublier l'itinérant à vélo (3) qui avait prévu de rencontrer tous les contrôleurs aériens qui travaillent dans les tours de contrôle de ligne aérienne Canton-Paris. Les activités peuvent aussi être humanitaires, comme ce couple parti pour faire le tour du monde des fermes biologiques (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 126-131), ou artistiques, comme pour ce couple d'itinérants parti avec triporteur et piano (*ibidem*, pp. 219-223). Comme on verra à la huitième étape, de la réalisation de l'itinéraire, il est possible que ces activités, autant d'objectifs intrinsèques, soient dépriorisées à la faveur de la recherche à satisfaire ses besoins physiologiques (manger, dormir/se reposer), au moment de la pause, en relation avec les habitants.

Ainsi, l'enjeu créatif de cette deuxième étape d'« Emergence » est celui de recevoir un message d'ordre existentiel, de le comprendre et de le traduire en idée de voyage. Ce message provient de l'environnement de vie de l'itinérant, là où il habite, il peut y avoir des personnes, des événements, qui enclenchent en lui le désir de partir. Plus cet environnement est diversifié sur le plan humain, culturel, plus il aura des chances de recevoir des messages porteurs. La prise de conscience du message relève de ses capacités d'introspection et d'activer des

---

<sup>57</sup> D'innombrables autres configurations existent en itinérance qui n'ont pas été étudiées comme par exemple celle de bateau et ski de randonnée (Pettersson M., 2013) ; ski de randonnée et skidoo (Marché, 2012) ; marche à pied et escalade : (Lefebvre, 2014) ; marche à pied et packraft : (Juricic & Juricic, 2013) ; vélo et kayak de mer : (Richard, 2013) ; vélo, parapente et voile : (Peyre, 2013) ; et bien sûr le DodTour, réalisé à l'aide plusieurs moyens : alpinisme, marche, voile, kayak, VTT...

« rationalités » alternatives à la logique analytique abstraite ; l'itinérant qui saura procéder par associations, par analogie, pourra accéder à toute la profondeur du message reçu. Dans le choix des caractéristiques spatiales, le maillage des différents registres peut se déployer, lorsqu'il s'agit de faire les liens entre sa propre trajectoire de vie, ses capacités physiques, les caractéristiques physiques de l'environnement d'itinérance, les caractéristiques symboliques, les événements qui s'y sont déroulés dans le passé... C'est aussi le cas, quoiqu'en mineur pour les caractéristiques temporelles du voyage : l'itinérant peut choisir de partir à une date symbolique et en même temps propice par rapport aux températures au climat. C'est bien le cas aussi de ce que nous avons appelé les caractéristiques actancielles du voyage, c'est-à-dire le choix de l'équipe, du moyen de transport et des activités spécifiques à réaliser pendant l'itinérance. Là aussi, plusieurs registres peuvent être maillés. Un maillage de raison instrumentale (favoriser une performance optimale *via* des participants complémentaires et au même niveau de forme physique, *via* le choix d'un moyen de transport que l'on a l'habitude de pratiquer), de valeurs (choisir un moyen écologique, des co-équipiers qui partagent la même vision de la vie, des activités en ligne avec ses objectifs intrinsèques), d'intelligence corporelle (favoriser l'intégration progressive d'altérité avec des moyens très doux), symbolique (choisir des lieux où ont vécu des personnes qui sont passées par les mêmes traumatismes que l'itinérant), relationnelle (partir seul pour aller à la rencontre de l'habitant)...

### ÉTAPE 3 : HESITATION

Au moment de démarrer un projet d'itinérance, le pratiquant peut hésiter, voire avoir peur. Il peut avoir peur soit à propos de sa situation de vie actuelle, soit de celle dans laquelle il s'apprête à vivre. En effet, il vit une véritable transition entre deux mondes – et, on verra, il y a une étape symétrique lors de son retour à la situation de vie quotidienne. Dans le premier cas (peur à propos de la situation de vie actuelle), le pratiquant, comme aimanté par la sédentarité, hésite entre la poursuite d'une vie rangée et stable et l'aventure, comme l'itinérant à vélo (15), qui écrit dans le livre publié suite à son itinérance de couple à travers l'Asie : « *Mmm... mais nous avons trente ans, nous sommes trop vieux, l'âge de faire certaines choses est passé ; nous devrions, à la place, rechercher un travail stable et respectable* » (Moranduzzo, 2013, p. 14). Les deux mondes, la situation actuelle et la situation à venir, sont perçus comme étant très distincts, imperméables l'un à l'autre, relevant à ce stade d'une conception imaginaire de l'altérité et d'une conception sédentaire de l'espace du pratiquant.

Dans le deuxième cas (peur à propos de la situation de vie à venir), les mêmes mécanismes font surgir des inquiétudes liées à la fois aux manières de reproduire un semblant de vie quotidienne une fois sur la route, et aux divers aspects de l'inconnu qui attend les pratiquants. L'itinérant à vélo (3) évoque, dans le livre écrit suite à son voyage, les inquiétudes liées aux manières de retirer de l'argent, le poids des affaires sur le vélo, les lieux où dormir, la difficulté de parler chinois (Suchel, 2013). Les aspects de l'inconnu qui peuvent inquiéter concernent par exemple les compétences requises par les activités envisagées, comme pour l'itinérant à vélo 15 qui égrène ces peurs avant de partir : « *Peur de ne pas réussir, peur de ne pas être à la hauteur, peur de l'hiver, beaucoup de points d'interrogation que...* ». L'inconnu peut aussi être représenté par les habitants, qui pourraient empiéter sur la liberté du pratiquant : « *J'avais l'appréhension un peu du monde, voilà du monde, de... d'être sollicitée, d'être sollicitée pour... aller dans des chambres d'hôtel quand tu t'arrêtes... voilà, j'avais un peu peur de ça, voilà, de me sentir un peu opprimée, ouais* » (9, itinérante à vélo).

Pour dépasser ces peurs, qui concernent les activités quotidiennes de l'itinérance, la performance physique, le rapport avec l'environnement (humain) de l'itinérance, il semble nécessaire d'avoir ou acquérir des compétences spécifiques, telles que la capacité à vivre des situations ambiguës, une conception mobile de l'espace, la créativité en tant que capacité à diverger et converger avec toute incertitude, à intégrer toute forme d'altérité. Mais aussi, une capacité à s'ouvrir à l'autre et à trouver des nouvelles manières de fabriquer le lien social, au-delà de la négociation entre la liberté de chacun, dans un projet commun avec les habitants (éthique relationnelle<sup>58</sup>). Cette étape renvoie donc à la composante de la démarche-projet et à sa dimension ordinaire. Si le pratiquant n'opère pas cette transformation, ces peurs demeurent et resurgissent *via* des événements spécifiques tout le long du projet, tant qu'il ne les aura pas résolus, tout comme resurgiront les compagnons frustrés par exemple. Pour cela, il ne peut y arriver tout seul, il doit se faire aider par une autre personne, au rôle de mentor.

Ainsi, l'enjeu créatif de cette troisième étape d'« Hésitation » est celui de se familiariser avec les peurs liées à la situation de vie actuelle, dans l'environnement de vie de

---

<sup>58</sup> On reviendra sur ces compétences caractéristiques de la démarche-projet créative intégrative au prochain chapitre.

l'itinérant, et à la situation de vie en itinérance, dans l'environnement itinérant. Il s'agit de changer de mode d'habitation, de sédentaire, ordonné, stable, connu, à un mode mobile. Ce mode mobile est composé par des phases sédentaires, mais en un environnement inconnu ; et de phases nomades, de progression dans l'itinéraire. Il peut ressembler au mode de vie péri-urbain que nous avons évoqué au chapitre deux ; on a vu que la mobilité facilitait la créativité. De la même manière, le mode d'habitation itinérant peut faciliter la créativité. L'itinérant a d'ailleurs plus peur des phases sédentaires de l'itinérance, que des phases nomades ; en effet, c'est dans celles-ci, où le corps réclame la satisfaction de ses besoins, où se déroule la rencontre avec les habitants, que la créativité de l'itinérant est particulièrement mobilisée.

#### ÉTAPE 4 : DECLIC

Comment parvenir à regagner la confiance ? Le porteur de projet d'itinérance qui finit par partir peut rencontrer une personne qui lui donnera accès à une « arme » essentielle pour y parvenir, car elle l'a déjà acquise et est en mesure désormais de la lui transmettre. Cette arme correspond, *in fine*, à la confiance, mais concrètement le mentor donne le plus souvent au futur itinérant des conseils sur l'itinéraire, et sur l'art de vivre pendant l'itinérance, sa dimension ordinaire (quelles affaires amener, le meilleur moyen de transport, la gestion de la fatigue, l'attitude mentale...). Ce faisant, il lui fait comprendre qu'il peut le faire, il le légitime, et, avec la légitimité, vient la confiance. De son côté, l'itinérant a là une première occasion de se rendre compte que dans l'itinérance la dimension ordinaire a son importance, et de lâcher prise sur certaines de ses prétentions, d'ordre technique ou culturel.

Le mentor accompagnera le pratiquant pendant un bon moment pour l'aider à garder la confiance dans des moments de difficulté et lui donner de bons conseils. Il peut s'agir d'une personne vivante, proche ou distante, physiquement rencontrée ou juste lue, ou bien d'une personne décédée, qui a laissé des traces écrites, ou bien de... Dieu. L'itinérant à ski de randonnée et vélo (12) décide de partir pour la première fois en voyage itinérant et reproduire l'itinéraire d'un ami (3), avec qui il n'a jusqu'ici partagé que des itinérances en ski de randonnée. Ce même itinérant à vélo (3) se fera accompagner tout au long de son voyage, *via* internet, par Alexandre Poussin, un écrivain-voyageur. Le couple d'itinérants 14 et 15 ont participé au Festival de voyage à vélo Cielomundi en Italie en 2008, et ils y ont rencontré Obes Grandini, un écrivain-voyageur dont ils reproduiront l'itinéraire et qui, surtout, « catalyse », lève tout frein, leur donne « *l'impulsion finale* » comme témoigné par la femme du couple (14). L'itinérant à pied (13) cultive dans sa vie quotidienne la qualité de la confiance, en priant Dieu ou le retrouvant dans les personnes qu'il rencontre dans ses

itinérances : « *Alors, moi j'ai besoin de vivre une dimension de foi dont faire confiance à Dieu à travers les personnes fait partie (...) donc moi, pratiquement, j'ai besoin de cultiver la foi, de cultiver la confiance, et je le fais en priant tous les jours, et parfois en allant marcher.* ». On voit là que d'autres mentors pourront surgir lors de la réalisation de l'itinérance : les habitants. La clé pour surmonter les peurs est donc dans la relation avec autrui : un voyageur qui a réalisé l'entreprise avant soi. Ce qui implique une certaine forme d'humilité aussi, l'abandon d'une posture de toute-puissance qui enferme aussi dans l'angoisse, et une première ouverture à l'autre, à l'altérité, normalement en toute bienveillance.

Ainsi, l'enjeu créatif de cette quatrième étape de « Décliv » consiste à identifier, rencontrer et accepter le bon mentor. Encore une fois, un environnement de vie diversifié sur le plan humain et culturel est, on l'a vu au premier chapitre, une source de mentors. Encore faut-il que l'itinérant choisisse le bon, celui qui saura à la fois lui transmettre l'art de vivre de l'itinérance et l'encourager, dans une posture pédagogique. L'itinérant, de son côté, doit pouvoir faire de la place pour le mentor, renoncer à des idées préconçues par exemple sur l'itinéraire. C'est une première nouvelle relation liée au projet d'itinérance qui s'instaure, et qui permet *in fine* à l'itinérant de passer de l'environnement de vie habituel à celui de l'itinérance.

Chaque étape de cette phase renvoie à d'autres. La première (« Tension »), qui consiste à se familiariser avec une tension dans une ou plusieurs sphères de l'existence, renvoie à la dernière étape du plan, la douzième (« Partage ») de réalisation de l'objectif existentiel dans la sphère touchée par la tension au départ. La seconde étape (« Émergence »), où une première idée de voyage émerge, est liée à : la quatrième (« Décliv ») de rencontre avec le mentor, qui donne justement des conseils sur l'itinéraire à l'itinérant ; elle est aussi liée à la cinquième étape du plan (« Pivot »), où il s'agit d'intégrer les contraintes de la situation de vie actuelle et à venir ; à la sixième (« Calibrage ») où il s'agit de doser l'autonomie pendant le voyage ; ainsi qu'à la huitième (« Intégration »), lorsque l'itinérant réalise son itinéraire, car les proches de l'itinérant, si mal intégrés au projet, peuvent se transformer en un obstacle à l'engagement dans le projet, à la préparation et à la réalisation de celui-ci. La troisième étape de cette première phase (« Hésitation »), où l'itinérant a peur et ne veut plus partir, est liée à : la huitième étape du plan (« Réalisation »), car les peurs non résolues pourront refaire surface pendant la réalisation de l'itinéraire ; et à la dixième

(« Décantage ») où l'itinérant prend conscience de la nouvelle compétence créative acquise et qu'il peut hésiter à rentrer chez lui.

### 3.1.2 Phase II : Voyage

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

## ÉTAPE 5 : PIVOT

Une fois l'arme de la confiance en main, de manière plus ou moins assurée selon les cas, le pratiquant s'engage vers le départ, démarrant l'organisation matérielle du voyage. Cette organisation peut faire l'objet d'une véritable minutie voire passion, laissant parfois penser que le pratiquant souhaite s'attarder, peut-être parce qu'il n'a pas acquis suffisamment de confiance justement, et que certaines peurs sont toujours en lui. Par exemple, l'itinérant à ski de randonnée (O1), et l'alpiniste-trekkeur (16), qui soulignent à plusieurs reprises, lors des interviews, qu'ils aiment beaucoup cette phase d'organisation. Le pratiquant opère des transactions avec les caractéristiques déjà imaginées pour son voyage. Il se préoccupe, d'une part, de la gestion des contraintes de la situation de vie actuelle : assurer son intégrité physique, se procurer les moyens financiers nécessaires au projet, et garantir la pérennité de sa famille (le cas échéant) jusqu'à après la réalisation du projet. D'autre part, il se rapproche un peu plus du départ en prenant des informations précises sur les zones à traverser et sur l'itinéraire ; voire il trace l'itinéraire sur une carte. L'équipement matériel et le choix des éventuels coéquipiers et soutiens n'intervient que dans un second temps, car il s'agit d'un ultérieur engagement dans le projet et fait autant l'objet de passion – et parfois d'embourbement – que cette première phase, au seuil entre situation de vie actuelle et situation de vie itinérante.

Dans sa situation de vie actuelle, le pratiquant s'appuie sur quelques piliers qui lui servent à subvenir à ses besoins fondamentaux : son intégrité physique, ses moyens financiers et sa famille. Ces piliers se transforment en contraintes dès lors qu'il décide de partir, qui peuvent empêcher le passage d'une vie sédentaire à une vie mobile, mais qui sont aussi les détenteurs de clés pour y réussir. Ainsi, le pratiquant doit assurer son corps et obtenir les visas et autorisations variées afin de garder sa liberté pendant le voyage ; il va rassurer l'employeur ou le banquier ; ainsi que convaincre les membres les plus proches de sa famille (les parents, le conjoint, les enfants). En d'autres termes, il va repositionner ces piliers, de manière à ce qu'ils cessent de lui empêcher de partir et lui permettent de franchir le premier seuil.

Concernant le premier pilier, l'intégrité, rares ont été les pratiquants observés qui ont souscrit une assurance individuelle accident avant de partir ; ça a été le cas par exemple de Sandrine Chamussy, une itinérante à multi-moyens partie en 2011 et toujours sur la route, infirmière de profession (Chamussy, 2012/2013) et <http://www.sandperiple.com/blog/>. Plus nombreux parmi les pratiquants observés, ceux qui se renseignent et obtiennent des visas avant de partir. Quant à d'autres contraintes liées à la loi, le pratiquant peut en ignorer

certaines et les découvrir seulement une fois sur place. Par exemple, l'itinérant à vélo (3) ignorait l'interdiction d'utiliser cartes et GPS en pays ouïgour en Chine, et a fini en prison (retour temporaire à une situation sédentaire) en plus de payer une amende. Si le pratiquant ne prend pas conscience des dangers à ce stade et les ignore, ceux-ci ressurgiront pendant la réalisation du projet jusqu'à ce qu'il n'en ait pris conscience et les ait surmontés.

Le pratiquant va ensuite repositionner un autre pilier, celui des moyens financiers, de manière à assurer le maintien de la situation de vie actuelle, tout en couvrant les frais nécessaires au bon déroulement du voyage. Selon sa source principale de revenus et la durée estimée du voyage, le processus est plus ou moins compliqué. S'il n'a pas besoin de travailler, il n'est même pas nécessaire, comme par exemple pour l'épouse de l'itinérant à pied (8), qui est femme au foyer. S'il exerce une profession libérale, ou s'il est chef d'entreprise, il s'agit d'anticiper et de mettre de côté une certaine somme, comme Anne Versailles, itinérante à pied partie en famille sur la Via Alpina (Versailles, 2013), qui est journaliste. Ou l'itinérante à vélo (14), associée d'une coopérative, à la fondation de laquelle chaque associée a exprimé un désir qui allait au-delà du travail et a été assurée de pouvoir le réaliser – le sien était de pouvoir partir un an en itinérance. Il peut aussi s'agir déléguer son travail et de rester joignable au cas où comme a fait l'itinérant à pied (13), curé en charge de plusieurs paroisses, épaulé par un autre prêtre resté à la maison.

Le pratiquant salarié a le choix parmi plusieurs options : partir pendant les congés payés, ce qui limite le voyage à une durée de trois, maximum quatre semaines, parfois moins selon la politique de l'entreprise, parfois plus si l'employeur est prêt à négocier comme ça a été le cas pour l'alpiniste et trekkeur (16) ; partir pendant un congé parental ou une période de chômage, sachant que pendant cette période le salaire n'est pas perçu dans sa totalité. Si aucune de ces solutions n'est envisageable, et notamment dans le cas de projets d'une certaine durée (plusieurs mois, un an...), le pratiquant, salarié ou pas, peut prendre un congé sabbatique. Voire, dans un cas encore plus extrême, décider de quitter le travail qui l'enchaîne pour de trop longues périodes à la vie sédentaire, comme a fait l'itinérante en alpinisme (2), à qui la recherche des fonds a permis la prise de conscience d'une tension existante dans sa situation de vie actuelle dans la sphère professionnelle. Le couple d'itinérants à pied et parapente Maria et Gilles (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 158-163) vendent tous leurs biens avant de partir.

Avec encore moins ou pas de revenus assurés, l'itinérant est obligé à pourvoir autrement aux charges, en priorité celles liées au logement s'il veut le récupérer au retour :

loyer ou crédit immobilier. Les charges peuvent être réduites ou annulées par la mise en location de la maison, comme a fait par le couple itinérant à vélo en famille (3 et 9), y compris pour la phase de voyage où l'homme (3) était parti tout seul. Quant aux frais propres du voyage – déplacement en avion ou ferry pour le départ et le retour, et, le cas échéant, matériel et nourriture – le pratiquant a aussi le choix parmi plusieurs options, dont la plus courante est de les réduire au minimum. Par exemple, il peut décider de dépenser entre 5 euros (le budget du scout) à 15 euros par jour, sans toutefois se priver de petits plaisirs. Dialogue entre moi, l'itinérant à vélo et escalade (7) et sa copine avec qui il est parti en Corse : « Copine : non mais moi j'avais l'habitude de faire du scoutisme, on avait l'habitude de dire 5 euros par jour et par personne, là avec B. c'est plus le luxe quoi... Moi : Pourquoi, il fait quoi ? La petite bière... Copine : Les petits biscuits, le chocolat, à volonté quoi... Moi : Ah oui, d'accord ! I : Je suis un peu gourmand... »

Le pratiquant peut aussi choisir d'avoir recours à des sponsors de type marque commerciale d'équipement sportif, une option contrastée. Si le recours à des sponsors se justifie par la nécessité de disposer des moyens matériels de très bonne qualité dans le cas, par exemple, d'itinérances qui traversent le milieu montagnard, vu le risque encouru et les conditions météo, il peut aussi lui sembler compromettre la liberté du pratiquant. Le DodTour a ainsi cristallisé une polémique, attisée par les magazines spécialisés comme *Carnets d'aventures* et *Montagnes Magazine*. Lionel Daudet reconnaît lui-même que « *Le curseur n'était pas facile à fixer, par peur de perdre le contrôle, la maîtrise. Je ne cherche pas à atteindre la sphère financière : elle est incompatible avec la sphère de liberté* » (Carrel, 2012, p. 23). Le pratiquant peut aussi se faire sponsoriser par une association en échange d'un témoignage. Ça a été le cas pour l'itinérante à vélo (9), partie en itinérance en famille avec un enfant diabétique, qui a envoyé des photos et des textes à publier sur le blog de l'association en échange de deux mille euros. Ou de Luc (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 50-55), parti après avoir guéri d'un cancer du pancréas, qui prévoit de se procurer des revenus *via* des carnets de voyage à réaliser pendant l'expérience, dont une autre partie des bénéfices iront à l'association. Enfin, la famille de l'itinérant peut aussi l'aider à rassembler le budget nécessaire : ça a été le cas pour le couple d'itinérants à vélo (3 et 9), partis en famille, aidés par les parents de lui.

Parfois le pratiquant peut avoir tellement envie de partir qu'il va faire l'impasse, en tout ou en partie, sur ce pilier : ça a été le cas pour l'itinérant à vélo (3), parti d'abord tout seul et rejoint ensuite par la famille, alors qu'il avait déjà bien épongé les réserves. Le retour à la

maison, à la vie sédentarisée est alors forcé : « Ça a été on y va quoi, à la banzaï. C'est vrai que du coup ça a été une erreur, on a tiré sur toutes les ficelles qu'on pouvait, et puis quand on est arrivés en janvier on était vraiment dans le rouge de tous les côtés et on s'est dit putain, mais là il faut vraiment qu'on rentre parce que sinon quand on va arriver au mois de juin on ne va plus pouvoir... ça va être impossible quoi. »

Le pratiquant va aussi repositionner, le cas échéant, le pilier de la famille, celle créée par le pratiquant (plus rarement et pour les jeunes, les parents) : le conjoint et les enfants ; le lien affectif aux parents pouvant se passer de quelques mois d'absence. Le conjoint, et, dans une moindre mesure, les parents, peuvent s'opposer à son départ pour des raisons affectives, car ils lui sont attachés et craignent ne pouvoir vivre sereinement sans lui. Les enfants peuvent aussi s'y opposer pour les mêmes raisons, ainsi qu'empêcher une itinérance familiale à cause de l'obligation de fréquenter l'école. En présence d'enfants, le pratiquant a le choix parmi un nombre limité d'options. Soit il part en couple pour une durée courte, faisant garder les enfants par les grands-parents par exemple. Soit il part en famille pour une durée courte, ou bien lorsque les enfants ne sont pas encore au collège, en faisant appel au CNED et assurant les cours aux enfants scolarisés en primaire, ou bien en les déscolarisant et assurant les cours par divers moyens (notamment par l'action, en marchant, et en remplissant le contrat avec *Le Petit Quotidien* : un article par pays visité), comme par la famille d'itinérants à pied (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 32-37). Soit il part seul et le conjoint reste à la maison avec eux, éventuellement en manque affectif.

Le premier cas de figure (départ en couple pour une durée courte) a été celui de la trekkeuse et itinérante à ski de randonnée (10), qui a dû néanmoins prévenir les grands-parents six mois à l'avance pour un projet de quelques jours, car ils n'habitaient pas à côté d'elle. Le deuxième cas (départ en famille pour une durée courte) a été celui d'Anne Versailles, itinérante à pied partie trois mois en famille sur la Via Alpina, qui a négocié avec les écoles des trois enfants un départ anticipé en juin et une rentrée retardée en septembre (*cit.*). Le troisième (tout le monde part longtemps) et quatrième cas (seul un membre du couple part) ont été ceux de l'itinérant à vélo (3), selon la phase du voyage (une première phase tout seul et une deuxième en famille). Concernant le recours au CNED, les avis sont partagés. En positif, comme pour l'itinérante à vélo (9), les parents sont à même d'endosser le rôle du professeur et font école aux enfants tous les matins, là où ils se trouvent, en ayant téléchargé les cours sur l'ordinateur *via* internet ou, moins préférable en raison du poids, en s'étant procuré les livres. En négatif, comme pour le couple d'itinérants à vélo (14 et 15), qui

ont désormais un enfant, cette solution va à l'encontre de l'intérêt de l'enfant, car il y a confusion entre rôle de parent et de professeur, en plus d'une désocialisation des pairs.

Le conjoint qui reste seul à la maison, s'occupant éventuellement des enfants, peut éprouver une certaine souffrance, due à l'attachement entre conjoints. Pour l'éviter, ou la surmonter, il faut parvenir à accepter que le projet d'itinérance est vital pour le pratiquant et plus important, à ce moment-là, que celui d'une vie commune. Cette attitude est bien plus facile à adopter par le porteur du projet, que par celui qui reste : *« Et oui, j'ai oublié un autre truc très important, dans la préparation mais enfin qui conditionnait aussi le voyage c'était faire accepter mon départ à la famille et à M., voilà, parce que c'est vrai que pendant longtemps, elle a pas voulu que je parte et puis je devenais tellement insupportable (rires), qu'au bout d'un moment elle s'est dit, je pense, voilà c'est plus fort que lui il faut... »* (3, itinérant à vélo qui est parti dans un premier temps tout seul, puis rejoint par son épouse, 9, et leurs trois enfants).

L'itinérante à vélo (9) témoigne de son sentiment d'abandon et la dépression, alors qu'elle pensait avoir accepté la décision de son mari : *« Au bout de trois semaines, un mois, bon il faisait super froid, j'en avais marre de tout faire toute seule, de déneiger, d'aller faire les courses, de m'occuper des gamins, en fait j'avais une routine... je n'arrivais pas à m'échapper de cette routine parce que je travaillais pas. Hem... Je ne pouvais pas aussi... je comptais beaucoup les sous parce qu'on avait un budget super limité et... je pense qu'inconsciemment j'étais super jalouse, très jalouse qu'il puisse s'octroyer cette liberté. (...) Parce que pour moi je savais que si je le laissais partir c'était pour... pour pas le perdre. Fin, pour pas le perdre, c'était surtout parce que je sentais qu'il était... je n'arrivais pas à le recadrer et lui dire arrête d'être égoïste, je veux dire on est tous ensemble, secoue-toi un peu, vas faire une psy, ou quoi que ce soit, mais quelque part c'est pas normal que tu as envie de partir tout seul quoi, et que t'as une femme et des enfants, voilà aujourd'hui je lui dirai cela. Enfin je lui ai dit mais... je pense que ça n'avait pas assez de... lui il arrivait, il arrivait à trouver des trucs en disant des trucs oui mais bon gna gna gna... il y a bien des femmes qui arrivent à laisser partir leurs maris pendant six mois parce qu'ils ont des boulots de dingue, machin, parce qu'ils sont marins ou je ne sais pas quoi militaires et elles n'ont pas le choix. Sauf que moi, j'avais le choix, j'avais le choix. (...) Et en fait ce qui a été le plus dur, c'est qu'au bout d'un moment, ça devait être au mois de mars, un peu plus de deux mois après qu'il soit parti, je vais voir le médecin, et je lui dis (...) je n'en peux plus, je n'ai plus le goût à rien, j'ai plus le goût à rien, je me sens super mal, je me sens vide de tout, j'en veux à F. Il*

*me dit c'était normal votre vie vous l'avez construite avec des piliers, et vos piliers vous ne les avez plus et vous ne savez plus à quoi vous raccrocher. ». L'itinérant à vélo (3) décide alors de rentrer au milieu du voyage (boucle itérative), pendant un certain temps, laissant le doute aux proches sur la suite de son projet : allait-il repartir, ou rester ? Quand il repart, c'est encore pire. « Donc je me suis dit mince si j'avais su ça tout de suite, je l'aurais laissé au Kazakhstan quoi (rires). Je... et parce que je savais que... je savais qu'il allait falloir encore que je vive une séparation, tu vois, donc ça avait été super dur pour moi. (...). Et... Et puis lui il vivait avec enthousiasme toute sa traversée du Kazakhstan, il était heureux comme un pape et... moi je ne supportais pas ça. Je ne supportais pas ça. Je me suis... J'ai dû prendre 10 ans dans la gueule en deux mois, je n'avais plus envie de rien, plus rien, il n'y avait plus de sens à rien quoi, c'était horrible, ouais. La pire période de ma vie, je crois. »*

Si nous n'avons qu'entendu parler, ici et là, de couples qui se sont mis explicitement à l'épreuve en décidant de se séparer temporairement lors d'un départ en solitaire d'un des deux membres, le fait que le choix de la configuration peut être revu à ce moment du projet révèle la puissance du rôle du pilier dans un projet d'itinérance. Ainsi, les présupposés de la pérennité de la famille lors d'un départ en itinérance sont soit le choix d'un mode de vie mobile (pour un départ ensemble), soit une indépendance affective de ses membres. Mais ces présupposés ne sont pas évidents selon les mœurs. Quant au projet d'enfant, il semble incompatible avec un projet d'itinérance : « *Moi : Allez-vous repartir bientôt ? I : Non. Non, parce que maintenant avec B. on a décidé d'avoir un deuxième enfant, donc au revoir* » (14).

Une fois repositionnés (et plus ou moins solides) les trois piliers de la situation de vie, le pratiquant se tourne vers la zone du monde qu'il s'apprête à parcourir, et commence à prendre des informations détaillées sur des sujets aussi variés que la configuration physique, le climat, les aménagements et les infrastructures, les activités possibles, la politique, l'histoire, la culture... Il peut consulter des sources écrites (guides, blogs, récits, les « dictionnaires amoureux de... ») ou humaines (personnes ayant déjà réalisé un voyage similaire). En plus de fournir des informations très pratiques, ces sources peuvent favoriser une première appropriation du ou des pays, dans une temporalité d'anticipation qui vise à gommer l'incertitude, qu'elle concerne l'aspect technique de la pratique ou la culture des lieux : « *Une composante de la logistique souvent injustement délaissée est la prise d'informations auprès des réalisations antérieures apparentées au projet mené. En effet l'“assimilation” du vécu de la communauté est un paramètre fondamental de la préparation :*

*lorsqu'elle est minutieusement menée, elle permet de rehausser "artificiellement" son propre niveau de compétence* » (Charavin, 2013-2014) ; « *Après c'était aussi lire un peu de choses, savoir à quoi m'attendre, trouver soit lire en préparation trouver aussi des livres à emporter qui me parlent des pays à traverser ça je pense que c'était important* » (3, itinérant à vélo).

Parfois, en raison de la distance et de la diversité projetée des pays, le pratiquant n'arrive pas à s'y projeter avant le départ et ne prend pas d'informations à ce sujet, comme l'itinérant à vélo 15 qui n'avait pas pris d'information sur la Chine, dernier pays qu'ils avaient prévu de traverser : « *Bah, je ne sais pas... tout est si différent... comme ça, tout... je ne sais pas, tu penses... y penser maintenant qu'on l'a fait, que ça a été, mais... y penser... y penser justement en octobre 2009, je veux dire une année de voyage ça faisait une certaine impression.* ». La prise d'information est un exercice délicat : son absence peut amener à un saut dangereux dans l'inconnu ; de simple acquisition de connaissances pratiques sur les pays à traverser, y compris nécessaires pour s'assurer l'intégrité physique (loi, climat...) elle peut amener à une appropriation culturelle ou acquisition d'*a-priori*. L'itinérant peut choisir à ce stade de s'en tenir à des interactions symboliques avec les habitants, basées sur les différences culturelles réciproques, ou bien de s'ouvrir à l'éthique relationnelle (démarche-projet créative intégrative).

À ce stade, le pratiquant peut aussi tracer l'itinéraire à l'avance sur une carte en papier, voire sur plusieurs cartes si l'itinéraire est très long. Il peut le faire en vue de tracer également l'itinéraire effectivement parcouru une fois sur la route. Pour y parvenir, la consultation de cartes, de guides de randonnée mais aussi de supports digitaux comme Google Earth et les sites de navigation tels que <http://www.viamichelin.com> sont utilisés. Parmi les itinérants observés, aucun n'a préparé ni tracé l'itinéraire sur un GPS, qui implique une temporalité exclusivement d'anticipation (réduit l'implication du pratiquant, voire gomme l'incertitude) et un manque de praticité (il n'y a pas toujours de courant électrique à disposition pour les recharger).

Le pratiquant peut aussi prévoir, dès avant le départ, de modifier, voire de créer l'itinéraire sur place. C'est le cas de Franco Michieli, un itinérant à pied en milieu polaire et de montagne, qui a élaboré une méthode qui ne prévoit pas l'utilisation d'instruments d'orientation ou de montres, fondée sur la sensibilité à la nature (cf. corps sensoriel), la compétence de lire le paysage, la position du soleil et des astres. Franco Michieli trouve ainsi « *une géométrie dans une démarche apparemment aléatoire* » (Michieli, 2015). Selon ce pratiquant, se perdre permet d'apprendre, et ce sont les routes qui trouvent les voyageurs, pas

l'inverse. Vaincre la peur de se perdre, qui pousse à se doter d'instruments d'orientation et d'une montre, et se perdre, permet de grandir, et plus précisément dans l'itinérance dans la nature sauvage, qui est selon lui une métaphore du cours de l'existence, plein d'imprévus.

Pour un autre itinérant à pied en montagne et milieu mixte (11), ex-alpiniste, cette attitude ne serait possible que lors d'itinérances qui ne relient pas des sommets, car les sommets incarnent la notion même de but à réaliser et, une fois engagés dans la montée vers le but, de par son emplacement précis, visible et mesurable, le pratiquant veut y arriver coûte que coûte. Pour ce pratiquant, l'itinérance « horizontale » qui n'oblige pas à se fixer sur un but, qui invite à la modification de l'itinéraire, est une métaphore de la vie : *« Ça, c'est une leçon de vie aussi ça, voyez, vous avez votre travail, vous faites tout pour... pour avoir un diplôme, une reconnaissance, ça peut peut-être passer à côté mais ce n'est pas non plus une catastrophe. La vie des fois c'est... vous voulez passer là, elle vous dit passe là. Bon. Voyons ce qu'il y a là. C'est pour ça que c'est... comment dire, vraiment... une leçon de... une leçon de vie, l'itinérance, la marche. C'est... vous êtes dans un... c'est un système ouvert quoi, c'est un système ouvert. D'ailleurs c'est tout l'inverse qui se passe dans la société »* (11).

Ainsi, l'enjeu créatif de cette cinquième étape de « Pivot » consiste à intégrer les contraintes de la situation actuelle de vie de l'itinérant, et de la situation de vie de l'itinérance à venir. Il s'agit pour l'itinérant de repositionner les piliers sur lesquels repose son quotidien, notamment la bonne santé du corps et la liberté de mouvement, la stabilité financière, et la cellule familiale. Tous ces éléments ont une influence notamment sur le choix de l'environnement de l'itinérance, et de l'itinéraire plus précisément. En effet, celui-ci peut comporter la traversée de lieux qui présentent un risque pour l'intégrité physique, pour la sécurité de l'itinérant, voire ils peuvent être interdits au tourisme. La longueur de l'itinéraire peut comporter des frais que l'itinérant ne peut couvrir. Quant à la relation avec la famille, celle-ci peut influencer le choix de partir seul ou, justement, avec des membres de la famille, si ceux-ci perçoivent le départ de l'itinérant de manière négative, comme une sorte d'abandon. Ou bien l'itinérant considère que le fait de partir avec le conjoint, et/ou les enfants, participe de son objectif. Dans cette étape, l'itinérant poursuit l'identification de toutes les caractéristiques physiques et symboliques de l'environnement de l'itinérance et de leur pertinence par rapport à son objectif. Il peut alors tracer, matériellement, son itinéraire, sur une carte. Petit à petit, se constitue un véritable milieu récréatif, où toutes les

caractéristiques du voyage participent du nouveau mode d'habitation au service de la réalisation d'un objectif personnel.

#### ÉTAPE 6 : CALIBRAGE

Le pratiquant s'engage pleinement dans le projet, car il est question de s'équiper pour pouvoir le réaliser, c'est-à-dire de se doter de tous les objets matériels et les soutiens humains nécessaires. Concernant les premiers, le pratiquant doit se procurer tout ce qui sert au quotidien, à subvenir à des besoins physiologiques fondamentaux : boire, manger, rester propre et en bonne santé, dormir, se vêtir. Ainsi, après avoir plus ou moins assuré son intégrité physique, le pratiquant réinvestit son corps, là aussi avec plus ou moins de légèreté. Comme pour l'étape précédente, le pratiquant peut s'attarder dans la phase de l'équipement matériel, cherchant à affiner le moindre détail, s'accrochant peut-être à ce que de connu, parce que quotidien, et donc rassurant, se retrouve dans le projet, comme l'itinérant à ski de randonnée (O2) « *L. qui aime beaucoup s'organiser, identifier le matériel nécessaire et l'acheter, se fait un plaisir de cette période où il arpente les sites internet à la chasse de la moindre information utile, des prévisions météo... mais aussi les magasins d'équipement sportif : Décathlon, Espace Montagne, pour certains vêtements et outils à Annecy ; le Vieux Campeur à Sallanches pour un chargeur de téléphone portable longue durée (de retour d'un raid à Chamonix). Il cumule au garage tout le matériel petit à petit, se fait des listes, la veille va à nouveau à Décathlon pour les derniers achats. Je l'entends parler à G. au téléphone, sa préoccupation est comment s'habiller le soir au refuge, amener des tongs en éponge qu'il a prises dans un hôtel où il a résidé lors d'une escale... je m'aperçois que beaucoup des préoccupations dont il parle ont à faire avec le moment où il sera en refuge, la deuxième source de préoccupation/prise d'information étant la météo. En troisième la nourriture, il achète du lyophilisé mais finalement ce sera pâtes, saucisson et pinard, car G. préfère tout déposer au refuge en arrivant le premier matin ensuite poursuivre pour l'itinéraire de la première journée* » (O1).

Le pratiquant se confronte à ce stade avec la contrainte du poids, car il ne souhaite pas fournir un effort physique excessif « *parce qu'il faut monter dans le dos à ski* » (O1, itinérant à ski de randonnée), pour « *pouvoir avancer plus facilement* » (8, itinérant à pied). Il prévoit ainsi d'amener le « *minimum possible* » (8), qui est constitué globalement du sac à dos ; de quoi manger, voire la tente pour ceux qui partent en autonomie ; une seule paire de chaussures (sur lui), quelques tenues de rechange ; des outils type pince, fil, corde, couteau ; l'appareil photo voir le matériel de dessin s'il compte réaliser un carnet de voyage. S'il prévoit de passer

par des milieux extrêmes qui lui font encourir le risque de perdre la vie, il amènera davantage de matériel technique voire technologique : GPS, boussole, altimètre, téléphone satellite, matériel de sécurité sur glacier, crampons, piolets, ARVA, pelle, sonde...

À ce stade, le pratiquant peut revoir l'itinéraire, par exemple s'il se rend compte qu'il est trop dur d'amener le sac à dos toute la journée il peut prévoir un départ depuis un refuge et un itinéraire en forme d'étoile, comme pour l'itinérant à ski de randonnée (O2) : « *Moi je voulais faire un parcours et arriver, terminer au refuge, mais lui il pense que comme on a du matériel à monter et qu'il n'est pas très en forme qu'on va directement au refuge, on pose le matériel et après on va faire un tour. Du coup on va pas faire tout à fait, à moins qu'on avance bien demain après-midi on ne va pas faire ce que j'avais prévu* » (O1). Ainsi, la légèreté est un des critères principaux de choix du matériel à amener en voyage, pour faciliter le mouvement du corps, et en garantir la performance, mais il n'est pas le seul.

Le pratiquant choisit un degré d'autonomie, et donc le degré de dépendance des habitants en ce qui concerne la satisfaction des besoins physiologiques fondamentaux, où on s'adonne aux activités ordinaires : le plus d'autonomie, le moins de dépendance, le plus d'objets amenés en voyage, et vice-versa. Il peut ne pas considérer du tout les lieux intimes des pays à traverser – les intérieurs, et notamment les maisons, là où on subvient aux besoins physiologiques fondamentaux ; ou alors les inclure, avec les habitants, dès cette étape du projet, comme l'itinérant à pied et de randonnée de proximité (11) : « *J'aime bien rentrer chez les gens, c'est l'occasion d'aller chez les gens, et c'est parfois des intérieurs très cosy, en Écosse en Angleterre aussi c'est beaucoup... c'est charmant comme tout, je suis très sensible à ça, je suis sensible à ça les hôtels, j'adore les hôtels, j'aime beaucoup aller à l'hôtel mais là encore une fois je suis toujours en mode découverte, c'est-à-dire que je peux très bien aller dans un hôtel... minable comme... je vais prendre ce qui va arriver. Ce qui est bien c'est toutes ces formules de bed and breakfast, de chambres d'hôtes tout ça parce que vous allez chez les gens.* ». La légèreté n'implique donc pas forcément un sacrifice dans la satisfaction des besoins fondamentaux si le pratiquant prévoit de se faire aider par les habitants.

Le pratiquant doit prévoir les modalités de satisfaction de plusieurs besoins physiologiques : la nourriture et l'hydratation, l'hygiène, la santé, se vêtir, avoir un lieu où dormir. Concernant la nourriture, si le pratiquant opte pour une autonomie complète, il prévoit d'amener des ingrédients secs (fruits, noix...), des plats lyophilisés, ou des tubes de gel. Les plats lyophilisés comportent en réalité moins d'avantages que d'inconvénients selon

les pratiquants observés : pratiques car légers et prêts à préparer, ils ne calent pas assez, voir leur contenu calorique peut être jugé trop faible ainsi que leur appétence. Le pratiquant peut les remplacer par les fruits ou céréales secs, les oléagineux, la pâte d'amande, le chocolat... pour ne pas trop sacrifier le confort, voire le plaisir, à la légèreté. Si le pratiquant opte pour une autonomie partielle (par exemple seulement à midi, car le soir il prévoit de dormir au refuge ou chez l'habitant), il prévoit d'amener (et de racheter sur place) du frais pour les protéines (fromage, saucisson), du sec pour les sucres lents (par exemple des cracottes, qui sont légères). Si le pratiquant opte pour la dépendance, des achats de nourriture fraîche sont prévus au jour le jour sur place, avec seulement en complément du sec amené de la maison, voire des repas pris chez l'habitant.

Concernant l'hydratation, si le pratiquant prévoit de traverser des zones de montagne il prévoit de subvenir à ce besoin grâce à la présence naturelle de l'eau : cours d'eau, neige à faire fondre ; il peut sinon choisir d'amener des filtres ou pastilles désinfectantes ; ou sinon, de prévoir de stocker des quantités d'eau suffisantes entre deux points où il peut s'approvisionner, comme a prévu de faire une famille (Thomas, 2013-2014) qui a parcouru à pied le désert de l'Atacama en trois semaines, qui avait commandé ces filtres mais qui ne sont pas arrivés à temps pour le départ. Ce groupe de pratiquants a alors conçu une carriole pour transporter l'eau nécessaire. Une première occasion de rencontre et de fabrication de lien avec les habitants (qu'ils soient vendeurs à l'épicerie, restaurateurs ou habitants qui proposent l'hospitalité) est donc offerte par un besoin du corps, celui de manger, qui est commun à tous les êtres humains quelque soit leur style de vie et qu'il faudra faire comprendre à l'autre. Une solidarité bâtie sur le langage corporel est de mise, convoquant une créativité corporelle et éthique, ainsi qu'une dimension de plaisir.

Concernant l'hygiène, le pratiquant baisse tout d'abord le niveau d'acceptation de l'hygiène par rapport à celui qu'il a dans la vie quotidienne, comme l'itinérant à vélo et escalade (7) « *Oui, après on a des lingettes, on est pas... on est pas propres quoi, on a trois slips enfin, voilà, on a trois slips qu'on lave... on sait que c'est pas les conditions d'hygiène parfaite qu'on nous recommande... qu'on nous recommande.* » Pour répondre au besoin d'hygiène, le pratiquant prévoit encore une fois de se procurer l'eau nécessaire, selon les modalités vues précédemment. Il prévoit aussi un détergent, qui est potentiellement polluant comme les lingettes, jugées pratiques mais pas écologiques ; soit il amène des lingettes qu'il jettera en ville, dans des endroits appropriés ; soit il se procure des détergents qui ne détériorent pas l'environnement. Chaque pratiquant a son idée de ce qu'est un corps « *a*

*minima* » propre : les mains et les cheveux propres, comme la trekkeuse et itinérante à ski (10) ; les parties intimes et les dents, comme l'itinérante à vélo (14), par exemple.

Si le pratiquant est une femme, elle peut se poser la question de la gestion des règles. Elle peut espérer tout simplement qu'elle n'aura pas ses règles pendant le voyage, comme l'itinérant à pied (4) : « *Non ce n'est pas super facile, faut que ça tombe bien aussi (rires). Mais c'était bien tombé donc ça allait.* » Elle peut aussi se faire prescrire un contraceptif qui élimine les règles, avec les conséquences psychiques que cela peut impliquer et qui ne sont pas sans rappeler la possible contradiction entre voyage itinérant et parentalité, comme pour l'itinérante à vélo (9) : « *Non, non, pas pour moi. Non non, par contre je sais que quand je suis partie, là, pour ce voyage, moi je me suis fait poser un implant là pour... pour plus être réglée. Ça m'a vachement dérangé hein, ah je voulais pas, je... c'était... en fait c'était un concours de circonstances, parce que je ne pouvais plus avoir de stérilet, moi je ne prends pas la pilule, on ne pouvait plus me mettre un stérilet ou s'il fallait que je sois opérée, fin voilà..., j'avais encore le désir d'un quatrième enfant, à cette époque-là mais je ne voulais pas jouer avec ça donc j'ai accepté de faire ce test-là quoi, de prendre...* »

Si le pratiquant présente une maladie chronique, il prévoit d'amener un nombre suffisant de médicaments, comme a fait l'itinérante à pied (4) qui doit prendre des médicaments anti-cancéreux et qui est partie une semaine ; voire, demande une autorisation exceptionnelle pour amener un nombre de médicaments supérieur à celui prévu pour chaque ordonnance, comme a fait l'itinérante à vélo (9) pour l'insuline pour son fils diabétique car l'itinérance devait durer quelques mois. Cette itinérante fait aussi preuve de créativité (adaptative) pour transporter l'insuline qui doit être au frais « *tu peux mettre un panier à linge humide, tu mets tes produits dans un sac plastique et avec l'air, en fait il va y avoir de la condensation des choses comme ça, et tes produits dans le sac plastique vont rester au frais, voilà* » (9). Un autre pratiquant, itinérant à vélo, Olivier (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 50-55) prévoit de rentrer en France tous les six mois pour un bilan médical suite à son cancer du pancréas.

Concernant les vêtements, l'itinérant en amène très peu dans toutes les configurations de durée, car il peut envisager de les laver au fur et à mesure (cours d'eau, hébergement éventuel) et les faire sécher à l'air libre en chemin. Le critère de la légèreté est donc toujours essentiel pour le choix des vêtements, en plus de celui des conditions météo, qui peuvent être variables. Il choisit des vêtements adaptés, selon les circonstances, à la chaleur (vêtements légers, casquette), au froid (polaires), à la pluie (capes), à la neige. Il peut aussi réduire au

maximum la quantité de vêtements à amener au nom de la simplicité et de la frugalité, comme l'itinérant à vélo et escalade (7) : « *si je vais dans ma chambre j'ai des affaires pour un mois quoi, si je veux un mois de T-shirts, on a tous trente T-shirts qui trainent, plus ou moins vieux, plus ou moins portables mais... là en vélo quand on fait des choses-là, on a deux T-shirts, on a un short, on a un pantalon. Ce côté d'avoir moins de choses, mais de prendre vraiment du.... d'apprécier, on prend vraiment le plaisir. Ce qui m'a vraiment marqué c'est de dire on peut partir avec peu de choses, et on revient on a des souvenirs pour une vie quoi* » (7).

Ou, au contraire, il (elle, deux femmes parmi les itinérants observés) peut attacher de l'importance aux vêtements ou au maquillage au nom du maintien de son image, au plaisir de se sentir agréable, quitte à s'en défaire au fur et à mesure sur place, comme l'itinérante à vélo (9) : « *Mais après c'est choisir aussi les habits, c'est vrai que se dire bon ben... je vais m'habiller en pantalon de rando pendant un an, hem... je vais... avoir que des culottes décatathlon pendant un an, et puis un T-shirt, un truc... non, ça ne va pas le faire. Donc j'avais quand même trouvé des petites fringues, j'avais une jolie jupe... Tout ça, ça ne pesait pas lourd, ça pesait pas lourd, j'ai tout tassé et puis voilà quoi, j'ai réussi quoi.* » Le choix des chaussures est plus ou moins investi par le pratiquant ; s'il prévoit de traverser des zones de montagne, il les choisit sur la base de qualité.

L'itinérant à pied (13) a l'habitude de partir avec un *designer* d'une marque de chaussures de montagne très connue en Italie qui lui a fourni un modèle adapté à son pied ; l'itinérante à pied (4) en montagne ne part jamais avec des chaussures de marche neuves ; en revanche, l'itinérant en famille (8) est parti tout simplement en baskets au Costa Rica. « *Oui, on avait des chaussures mais pas forcément de chaussures... des baskets quoi, et puis parfois quand il pleuvait on était dans la gadoue, ben c'est pas grave les baskets ça mouille et puis ça sèche. Donc le minimum possible. Pourquoi ? Ben, pour être justement plus légers et pouvoir avancer plus facilement. Parce que quand on voit les touristes avec leurs valises, il faut trouver un hôtel, ce n'est pas des vacances quoi* » (8).

Concernant le besoin de dormir, le pratiquant est face à deux options fondamentales : partir avec ou sans la tente. La première option lui permet de considérer que le besoin de dormir n'est plus un problème à résoudre (ce qui peut être invalidé une fois sur la route : encore faut-il trouver un lieu sûr et confortable pour planter la tente). La seconde option oblige à se procurer des contacts sur place avant de partir, y compris *woofing* ou *coachsuring*, cf. respectivement Mercier & Fonovich, *op. cit.*, pp. 126-131 pour le couple d'itinérants Nathalie et Nicolas parti pour un voyage itinérant « utile » en Nouvelle-Zélande,

où ils s'arrêtent dans des fermes où ils apprendront des techniques spécifiques d'agriculture biologique ; et pp. 152-157, pour la famille d'itinérants à vélo et chariote Benoît, Sylvie et Zian, qui ont utilisé notamment le réseau <http://www.warmshowers.org>), en vue de s'en servir si besoin, ou bien à prévoir de demander l'hospitalité aux habitants sur place.

La place du repos, de la pause, du temps quotidien dans le temps exceptionnel de l'itinérance, peut être envisagée par le pratiquant explicitement dès la fabrication de l'itinéraire, en associant étape et activités quotidiennes. Éric Delaperrière a conçu un itinéraire « *pas engagé, ce qui est appréciable en hiver. Les villages ne sont jamais loin et, en cas de mauvais temps, il est toujours possible de faire la liaison avec l'étape du soir en voiture. Alors ce n'est certes pas la grande aventure, mais la garantie de faire du ski de rando sans se casser les neurones* » (Delaperrière, 2012, p. 40). L'itinérant à ski de randonnée (O2), à la demande « *Qu'est-ce que tu t'attends, qu'est-ce que tu aurais vraiment de vivre, de ressentir, de voir, de faire ?* » répond : « *Déjà de faire de belles montées tranquilles, sans se faire peur, de belles descentes dans une neige qui soit un peu sympa, soit poudreuse soit transformée, sans trop de traces, et puis terminer au refuge, se faire un coup sur la terrasse, s'il y a du soleil, j'espère qu'il y en aura, puis boire un coup de rouge puis manger et bien dormir, se lever le matin, et repartir, ça ça me plaît.* ». L'itinérant à vélo et escalade (7) prévoit des étapes au camping en Corse « *parce qu'on voulait un peu sécher (...) pas avoir de contraintes à gérer, les vélos, les choses, les ci...* ».

En revanche, pratiquement aucun itinérant observé n'a envisagé des étapes longues où faire une pause pour se reposer et récupérer la forme physique, à l'exception de Patrick Manoukian (2011), qui fait de la pause la composante principale de l'itinéraire. Davantage sont ceux qui l'ont regretté, une fois sur place, éreintés de fatigue : l'itinérant à vélo (3), l'écrivain-voyageur Ollivier (2001). La sédentarité n'est pas toujours incluse dans l'itinéraire, avec une place réduite pour les activités ordinaires. Plus rarement, avant de partir, le pratiquant songe au maintien d'une forme et énergie physiques sur la longue durée et envisage de faire des pauses de quelques jours avant de reprendre le chemin. Il fait parfois bon d'anticiper les moments où on pourra le plus s'ouvrir à l'altérité : les pauses.

Le pratiquant peut, à ce stade, créer une communauté de personnes autour de son projet d'itinérance, qui auront une fonction à la fois affective et fonctionnelle de soutien tout au long de celui-ci. Ils ne sont pas des compagnons du voyage car ils ne participent pas à son organisation et ne sont pas une « doublure » du pratiquant : ils ne partagent pas ses objectifs ; ils ne sont pas non plus des mentors, car ils n'apportent pas des compétences au pratiquant.

Ce sont des facilitateurs de son projet. Il peut s'agir de personnes qui le rejoignent à certaines étapes, comme déjà évoqué lors de la configuration de l'équipe à la deuxième étape, comme pour l'itinérant à vélo et escalade (7), qui a prévenu les clubs d'escalade situés dans leur parcours de leur passage, invitant les membres à s'unir à eux à l'étape ; ou pour Lionel Daudet, dont la femme s'occupait du camp de base nomade (le camping-car), ou pour l'itinérant à ski de randonnée et à vélo (12), dont les amis ont apporté du matériel en cours de route. Il peut aussi s'agir de personnes qui suivent le blog ou les pages du pratiquant sur les réseaux sociaux, comme, à nouveau, pour l'itinérant à vélo et escalade (7), mais aussi pour l'itinérant à vélo (3), et le couple d'itinérants à vélo (14 et 15), qui consultent régulièrement leurs pages aux étapes, dans des cyber cafés. De cette manière, la technologie s'invite dans le monde « extraordinaire » de l'itinérance, ainsi que le monde ordinaire, *via* les personnes qui y sont restées et qui font « irruption » dans l'Ailleurs de l'itinérant.

Cette porosité entre Ici et Ailleurs, remise en cause par la technologie, est perçue de manière contrastée par les pratiquants. Si les pratiquants mentionnés la perçoivent de manière positive, le trekkeur (16) préfère couper la communication avec les proches le temps du voyage, et refuse de partager des photos sur Facebook alors qu'il se trouve sur un sommet à sept mille mètres, comme il a plusieurs fois observé d'autres pratiquants faire. D'autres sont beaucoup plus à l'aise, comme les itinérants à vélo (14) et (15), pour eux cela ne l'enlève rien aux expériences concrètement vécues sur place. Le pratiquant pourra aussi être confrontés à des personnes qui lui font obstacle, par exemple lorsque, comme déjà évoqué, il n'a pas su assurer, rassurer ou convaincre un des piliers de sa vie quotidienne, qui peut dès lors placer des obstacles tout au long de sa progression, comme l'épouse de l'itinérant à vélo (3), qui lui envoie régulièrement des SMS pendant son voyage, où elle décrit sa situation de détresse, l'obligeant ainsi à renoncer temporairement à son projet et à rentrer pour une période d'un mois.

Ainsi, l'enjeu créatif de cette sixième étape de « Calibrage » consiste à trouver la juste dose d'autonomie et de dépendance de l'autre pour subvenir aux besoins physiologiques et affectifs pendant l'itinérance. Le corps, en tant que véritable moyen de l'itinérance, s'invite dans le projet alors que dans l'environnement de vie habituel son équilibre est normalement assuré, il ne représente pas un problème. De même pour la dimension affective, normalement satisfaite par la sociabilité habituelle de l'itinérant et ses liens intimes (couple, amis, famille). Ainsi, la dimension corporelle et affective participent, elle aussi, à la constitution du milieu récréatif, dans un aller-retour permanent entre milieu habituel de vie et milieu récréatif, *via* les

objets du quotidien (vaisselle, vêtements, tente, sac de couchage...) et les moyens de communication digitaux (réseaux sociaux, blogs, téléphone mobile...) qui entretiendront les relations de sociabilité avec les proches. Et en même temps, « trop » d'objets du quotidien, en provenance du milieu de vie, vont empêcher la pleine constitution d'un milieu récréatif potentiellement créatif car celui-ci dépend pour beaucoup de la rencontre avec l'habitant.

#### ÉTAPE 7 : ENTRAÎNEMENT : ESSAYER PHYSIQUEMENT ET MENTALEMENT

Une phase de préparation personnelle peut être observée en proximité du départ. Celle-ci peut être physique, surtout dans le cas de pratique en milieu montagnard. Que l'on soit débutant ou qu'on ait un niveau sportif élevé, la préparation physique se fait en majeure *via* la même pratique ou les mêmes pratiques que celles qu'on envisage pour le voyage, comme a fait Lionel Daudet pour son DodTour (Carrel, 2012 ; Loireau, 2012/2013). Michel Charavin pour son itinérance à ski-pulka s'est préparée en pratiquant des « *activités développant les filières physiologiques de l'endurance et de la résistance en environnement naturel froid* » (Charavin, 2013-2014, p. 33). Guillaume Bertocchi pour une itinérance aussi à ski-pulka, a débuté la préparation par le triathlon (car il habite en plaine), puis, dès qu'il a pu, ski de fond et randonnée en montagne (Bertocchi, 2013-2014). Le couple d'itinérants à pied (4 et 5) s'est entraîné à la randonnée à Fontainebleau (ils habitaient encore Paris avant de partir dans le Mercantour).

La préparation physique concerne évidemment la performance optimale du corps une fois sur la route, pour « *profiter tout au long* » (10). Le pratiquant qui prévoit de se rendre à des hautes altitudes peut aussi choisir de se préparer spécifiquement. Il peut aussi opter pour un essai du matériel, comme a fait Guillaume Bertocchi (2013-2014), qui part pour la première fois seul dans le grand Nord en ski-pulka. Le pratiquant peut aussi viser, en plus de la pleine performance du corps, l'accessibilité de l'itinéraire, en faisant des repérages comme a fait Timothée Théaux lorsqu'il a organisé une itinérance à ski free-ride à Val Thorens (Théaux, 2011) ; ou bien la fluidité des relations entre membres de l'équipe, et faire un « essai d'équipe », comme a fait Fanny Cathala, qui organise une rencontre des participants avant le départ pour « *connaître "au mieux" le fonctionnement de chacun* » (Cathala, 2012-2013, p. 46).

Le pratiquant peut aussi choisir de ne pas se préparer, voire il s'en défend, en rigolant, comme l'itinérant à vélo (3). Dans ce cas, il peut s'agir soit d'inconscience – dont le pratiquant pourra en faire les frais, soit de considérer la première phase de voyage comme une

phase de préparation physique, comme affirmé par ce même pratiquant (3) : « *Mais ce que je me suis dit et qui s'est confirmé c'est que de toute façon l'entraînement je l'aurais vite, et donc en effet les 15 premiers jours bon, voilà j'avais un peu du mal et puis après plus le temps passait plus j'étais affûté.* » Le pratiquant peut alors prévoir de parcourir moins de kilomètres par jour les premiers jours, et plus les jours suivants, comme a fait l'itinérant à pied (13), qui n'a parcouru que vingt kilomètres les premiers jours, et vingt-cinq les suivants.

Le pratiquant peut aussi choisir de se préparer mentalement à la réalisation du projet d'itinérance. Selon Michel Charavin, qui organise une itinérance à ski-pulka, la préparation mentale revient à un effort d'anticipation et de focus sur le projet à venir, et est mise en relation avec la durée et le degré de difficulté technique du projet : « *Plus longue et difficile sera l'itinérance projetée, plus l'anticipation et la projection seront nécessaires. Avoir une réflexion ou une pensée quasi quotidienne, pendant des mois (voire pendant deux-trois ans dans le cadre d'un très gros projet), visualiser les difficultés et les enjeux, est une "discipline" mentale à laquelle il est recommandé de s'astreindre. La notion de volonté trouve une bonne représentation dans l'arc que l'on doit progressivement tendre pour atteindre un point de tension extrême : le moment du départ !* » (Charavin, 2013-2014, p. 33).

Selon l'itinérante à vélo (9), la préparation mentale consiste plutôt à s'adapter progressivement au manque de confort dans la situation d'itinérance à venir : « *J'étais prête et je me rends compte qu'avec douceur, on est capable de s'adapter à beaucoup des choses, et des choses super simples. Et que nous, aujourd'hui, dans nos maisons modernes, bien machin, on ne sait plus.* » Le pratiquant peut donc parvenir à se sentir « prêt à partir », à en ressentir une véritable envie ; l'inverse lui arrive au bout de quelques mois de voyage, comme à l'itinérant à vélo (3), qui avait promis au reste de la famille de partir ensemble après son itinérance solitaire, mais qui finalement, le moment venu, n'en a plus très envie : « *Et donc après, à la fin de ce premier voyage donc en septembre, quand on est arrivés tous ensemble à Paris, c'était la fin du Canton Paris, mais quinze jours plus tard on repartait en Polynésie, et normalement on avait prévu d'aller après en Asie du Sud-Est, en Mongolie, de rentrer par le Transsibérien fin bon, super, hem... si tu veux là le problème c'est que moi j'avais déjà vécu un trip qui m'avait vachement mobilisé, engagé et je pense que j'étais un peu fatigué mentalement. Je ne pense pas que j'étais prêt à repartir tout de suite dans un autre truc. En fait, je pense, je n'avais peut-être pas super envie de repartir tout de suite dans un autre truc, ou alors il aurait pas fallu que je rentre, mais, si tu veux, ça avait été tellement d'engagement mental, tout ça, encore une fois par rapport à tous les éléments que je viens de te dire, que...*

*je pense que j'étais fatigué mentalement* » (3) Le pratiquant ne semble pouvoir enchaîner plusieurs projets d'une telle envergure.

En plus de la préparation physique et mentale, le pratiquant peut choisir de faire un essai de son voyage, en version plus courte par exemple, pour l'ajuster dans plusieurs de ses caractéristiques, par exemple la zone et le degré d'autonomie. C'est ce qu'a fait le couple d'itinérants à vélo (3 et 9) avant de partir en famille : ils sont partis en Inde deux semaines à vélo. Pendant cet « essai », elle a réalisé que l'Inde était un pays dangereux pour des enfants à vélo : beaucoup de trafic, des hommes plutôt agressifs et envahissants envers les femmes. Lui s'est rendu compte qu'il voulait vraiment vivre « *Une aventure... sans calculer, fin, sans calculer, sans... sans me dire bon, le matin où est-ce que je vais dormir le soir... si je prends pas de douche je m'en tape, s'il y a rien à manger ben tant pis, et... et voilà, un peu à la manière de mes héros dont je t'ai parlé tout à l'heure* » (3), alors que « *M, elle elle n'était pas du tout dans ce trip-là, elle elle voulait bien voyager, elle voulait bien partir, elle voulait bien partir à vélo, ce qui est déjà pas mal, mais elle n'avait pas besoin de se prouver quelque chose et donc si tu veux hem... (3)* ».

Ainsi, l'enjeu créatif de cette septième étape d'« Entraînement » consiste à se familiariser avec les tensions résiduelles avant de partir, et à ajuster une dernière fois l'itinéraire. La préparation physique et mentale permet de revoir toutes les caractéristiques du voyage et de finaliser la constitution du milieu récréatif de l'itinérance afin que celui-ci soit véritablement habitable et facilitateur de créativité intégrative.

#### ÉTAPE 8 : REALISATION

Le pratiquant peut choisir de partir en toute discrétion, ou bien de marquer son départ par un rituel, en présence d'un « public » constitué le plus souvent de sa famille, de ses amis, de ses collègues, en somme, de ses alliés. Par exemple, le départ de l'itinérant à vélo (3), à l'aéroport de Canton, a été marqué par la présence et les applaudissements des collègues qui allaient travailler sur le trajet du retour en avion, trajet qu'il avait décidé donc d'accomplir à vélo. Le témoignage de ce moment reflète le rôle de soutien affectif des personnes présentes : « *À l'aéroport, les adieux sont chaleureux notamment avec Gilles, l'ami commandant de bord. Les deux Carole me rassurent : la chef de cabine, dont je sens l'enthousiasme et qui partage visiblement mon rêve, et la chef d'escale que je salue en dernier. "C'est un honneur de pouvoir participer" me dit-elle alors que je monte en selle* » (Suchel, 2013, p. 22). Le départ du couple d'itinérants à vélo (14 et 15) a été marqué par la présence, en plus de la

famille et des amis, d'une équipe de la chaîne télévisée locale, comme en témoignent les images<sup>59</sup> et le témoignage de l'itinérant (15) : « *Les premiers pas avaient été salués par un tourniquet de parents et amis en fête* » (Moranduzzo, 2013, p. 17). Le départ du couple d'itinérants à vélo Claudine et Olivier (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 50-55) est accompagné entre autres par les membres de la Ligue contre le Cancer, un des sponsors du voyage.

Une fois parti, l'itinérant est « tout à son itinéraire », la seule vue de celui-ci l'euphorise, comme est arrivé à l'itinérant à vélo (7) : « *Il y a un côté vachement sympa qu'on a vu dans les Pyrénées et dans les Alpes, c'est de... on arrive à un sommet, on voit le suivant, c'est-à-dire que... dans les Alpes, on était dans Belledonne, on voyait le Mont Aiguille qu'on voulait faire quelques jours après, on voyait Chamonix, le massif du Mont-Blanc de là où on est, il y a un côté continuité qui est vachement sympa (...) et on sait que tout ça on va le faire de... nous-même quoi, fin sans aide extérieure, c'est-à-dire qu'on a nos cuisses, on va pédaler, oui on achètera de la nourriture mais enfin, on sera autonomes. Il y a un côté autonomie qui est assez agréable quand même, fin, pseudo autonomie quoi, mais qui est assez agréable.* ». Si l'expérience de l'itinérance pouvait se résumer à une seule étape, ce serait celle-ci, elle-même d'ailleurs dotée de toutes les composantes du projet, à commencer par le plan, car il s'agit d'un « projet dans le projet dans le projet ».

Pour le pratiquant, il peut s'agir de réaliser le plan exactement comme prévu ou bien faire preuve d'une certaine souplesse. Le premier cas est celui de l'écrivain-voyageur Bernard Ollivier, pour qui l'intérêt du voyage est justement la réalisation méticuleuse de l'itinéraire, dans une posture permanente d'anticipation de l'étape d'après : « *Lorsqu'un but est sur le point d'être atteint, il ne m'intéresse plus. Ce qui me motive, c'est le suivant* » (Ollivier, 2001, p. 250). Ou de Lionel Daudet, qui n'a pas hésité à traverser des propriétés privées pour réaliser l'itinéraire prévu, « *au prix d'une discipline de fer* » (Carrel, 2012, p. 18). Guillaume Bertocchi, très méticuleux aussi, s'étonne qu'un lieu d'étape lui procure davantage de satisfaction que prévu : « *Je suis seul sur l'un des plus hauts sommets au cœur du massif du Sarek, en Laponie suédoise. Skiant depuis une semaine, je me suis peu à peu familiarisé à ces*

---

<sup>59</sup> <https://www.youtube.com/watch?v=HfpJsdMICaU>

*lumières nordiques, à ces fréquents cours de vents, à ces nombreux animaux qui ne rôdent jamais loin, mais aussi à ces nuits étoilées ponctuées parfois d'aurores boréales. En cette fin de journée et pour la première fois depuis le début du périple, il n'y a pas un souffle d'air, pas un nuage. Le silence est parfait. (...) C'est pour vivre un tel instant que je suis parti seul dans le Grand Nord. C'est exactement comme je l'avais imaginé, c'est même mieux »* (Bertocchi, 2013-2014, p. 36).

S'il n'a pas déjà prévu de le faire par conviction personnelle, le pratiquant peut modifier l'itinéraire initialement prévu, en raison d'un imprévu, une faille dans l'organisation... mais aussi, plus globalement, de l'inédit. Ainsi, l'itinérant à vélo (12) a dû quitter l'ancienne route de la Soie pour des routes de montagne en raison de l'excès de trafic, et s'est arrêté avant d'entrer en Azerbaïdjan, pays pour lequel il n'avait pas de visa ; le couple d'itinérants à vélo (14 et 15) a dû contourner le Kirghizistan en raison d'une guerre civile ; Alexis et Coralie, partis à vélo et escalade, se trouvent sur une route droite et très fréquentée qui ne les enchante guère (Loireau & Le Rasle, 2013).

Le pratiquant peut aussi ressentir au niveau sensoriel et affectif l'envie de modifier l'itinéraire, comme Vincent Marché au Groenland : « *“Aujourd'hui on va là-bas !”. Une envie, une sensation, un itinéraire jugé sécurisant, quelle plaisir de choisir parmi un tel choix* » (Marché, 2012, p. 41). La famille de Anne Versailles, partie en itinérance à pied sur la Via Alpina, change d'itinéraire au gré des rencontres. « *Si jusque-là nous avons plus ou moins suivi l'itinéraire rouge de la Via Alpina, nous inventons maintenant notre propre via. Je voulais notamment passer par Le Sage, dans le Val d'Hérens, où j'ai vécu toutes mes vacances d'enfant. Des amis en vacances du côté de Martigny nous invitent à passer deux jours chez eux, fondue, lessives, on se fait gâter* » (Versailles, 2013, p. 23).

Pour se réorienter, on peut tout simplement s'appuyer sur les panneaux, demander à d'autres itinérants, ou aux habitants, comme témoigné par l'itinérant à vélo (7) : « *L'été dernier quand on était dans le Verdon on a pu rencontrer des gens qui sont du coin qui nous montrent des jolies voies, des jolies choses, voilà, parce que c'est chez eux, donc eux ils prennent plaisir à nous montrer ce qu'ils aiment, et nous on prend du plaisir à être avec eux quoi.* »

Le besoin de sécurité, peu anticipé par les itinérants observés, émerge avec force pendant la réalisation de l'itinéraire. Plusieurs des itinérants observés qui traversent la Turquie à vélo (un passage obligé pour beaucoup d'entre eux) sont menacés par les chiens qui

mordent leurs mollets. Les animaux sont une des sources majeures de danger, cependant ils ne font pas partie des éléments anticipés par les pratiquants avant de partir : d'autres exemples, un taureau de Mongolie et des hyènes d'Afrique qui foncent sur la tente dans la nuit (Mercier & Fonovich, 2012, p. 54), les éléphants et autres fauves au bord de la route (*ibidem*). D'autres sources de dangers non anticipées, les jeter de cailloux par les enfants en Chine ou Afrique de l'Est (couple d'itinérants à vélo 14 et 15, itinérant à vélo couché Michel et le couple d'itinérants à tandem Adeline et Olivier, pour ces deux derniers *ibid.*, respectivement pp. 62-69 et pp. 82-87). Le pratiquant est aidé alors par les habitants, qui chassent les animaux.

Cependant, réaliser un itinéraire ne signifie pas qu'être en mouvement, se déplacer d'une étape à l'autre ; le pratiquant doit aussi subvenir à ses besoins physiologiques et il le fait à l'étape, lorsqu'il se pose, il pose ses affaires et arrête de progresser. À ce moment-là, à la fin d'une journée de marche, de vélo, ou tout autre moyen de progression, il est avant tout fatigué. Alors qu'avant de partir il avait projeté tout d'abord le besoin de boire et manger, de rester propre et en bonne santé, voire des activités spécifiques (artistiques, culturelles...), pendant l'expérience il se rend compte que c'est la récupération de la fatigue qui importe plus que tout, voire aussi celle de la bonne santé. Son corps, c'est le moyen principal de réalisation de l'itinéraire. C'est la grande différence avec la situation de vie avant le départ, où l'énergie physique n'est que peu mobilisée pour accomplir les activités quotidiennes, que l'environnement est sain et qu'il est facile de se soigner au moindre symptôme.

Au Mexique, j'exprime dans mon journal de bord un « ras-le-bol » d'être toujours en mouvement, alors que je séjourne à Merida et que j'ai passé la journée à visiter la cité maya de Chichen Itzà. « *La ville est très chaotique, sale, pas très spacieuse. Je me sens fatiguée et déprimée. Bien sûr, je dois attendre demain quand je serai à nouveau reposée et nous irons visiter les musées, et tout le reste. Mais... j'en ai juste marre de faire la voyageuse, j'aimerais seulement pour quelques jours m'enfermer dans une maison à ne rien faire* » (O3).

Le pratiquant se rend aussi compte sur place qu'avoir une tente, ou trouver une place chez l'habitant, ne résout pas complètement le besoin de dormir. Encore faut-il que le lieu où il dort soit sûr et confortable, c'est-à-dire le sol pas trop dur, la température pas trop froide ni trop chaude, l'ambiance pas trop bruyante. En réalité, déjà la première contrainte, trouver le lieu où dormir, peut devenir source d'angoisse, comme pour Alexis Loireau, lors d'une itinérance à ski, qui a prévu de dormir dans un bivouac et ne parvient pas à trouver son emplacement : « *Le temps, lutter contre le temps, avant que la nuit arrive, pour éviter de*

*dormir dans un trou creusé dans la neige* » (Loireau, 2012/2013, p. 16). Le couple d'itinérants à vélo (14 et 15) témoigne de nuits blanches à entendre des bruits nocturnes autour de la tente, avec la peur de se faire voler les vélos, et l'envie de repartir aussitôt, solution impossible la nuit, dans le froid, et justement, étant très fatigués.

Le pratiquant, une fois trouvé un lieu sûr, peut se trouver aussi confronté à un manque de confort, voire d'intimité, et ne peut s'assurer un repos récupérateur, comme dans le cas de surpeuplement des refuges en montagne pour l'itinérant à ski (O1) : « *La première chose qu'il raconte c'est qu'autant la première nuit ils étaient tous les deux au refuge, et que c'était très agréable, autant la deuxième ils ont été rejoints par un groupe de Parisiens avec deux guides, au total treize personnes, dont une qui a dormi à côté de L., après avoir chipé les tongs de G. (que L. lui avait procuré), en ronflant et en les empêchant de dormir* » (O1). L'itinérante à vélo (9) et l'itinérant à vélo (15) font aussi état de nuits où ils auraient préféré dormir dans leur tente, mais des habitants les ont invités chez eux et les ont obligés à communiquer, à rester réveillés le soir, ajoutant ainsi à l'état de fatigue.

Ce besoin peut aussi être à l'origine de rencontres et d'événements enrichissants, comme pour l'itinérant à pied (8) et les mêmes itinérants à vélo mentionnés ci-dessus (15, 9), qui ont passé des soirées inoubliables et noué des liens d'amitié avec des habitants à qui ils avaient tout simplement demandé de planter la tente dans leur jardin.

Pareillement pour le besoin de garder la bonne santé, qui est clé surtout si le pratiquant traverse des zones du monde où sévissent des maladies comme la dengue (cf. Michel, itinérant à vélo couché en Asie du Sud-Est et Olivier, itinérant à tandem en Afrique, in Mercier & Fonovich, 2012, respectivement pp. 62-69 et pp. 82-87). En plus évidemment des crises de diarrhée (celle de Bernard Ollivier, qui l'amène à se faire aider par des habitants aussi, le contraindra finalement à rentrer) ; et des accidents orthopédiques, par exemple ceux du couple d'itinérants à pied et parapente Maria et Gilles (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 158-163), aidés par les habitants dans le cas de l'accident de ce dernier survenu en Inde, accompagnés en voiture à l'hôpital puis à leur chambre sans rien accepter en échange qu'un plat de riz.

Dormir n'est pas la seule solution pour subvenir au besoin, plus global, de se reposer et récupérer. Ce sont les pauses qui peuvent véritablement subvenir à ce besoin. De plus, ces pauses enrichissent l'environnement humain et événementiel de l'expérience, et, par là, le potentiel d'individuation du projet global d'itinérance. L'itinérant à pied (8) associe le

mouvement pendant le voyage à la superficialité, et le vrai voyage à celui qui inclut des pauses. *« Je parle pour moi aussi, tu vois, le fait d'y avoir été un mois et demi, j'ai zappé, c'est un flash, c'est court. Parce que j'aurais pu rester au même endroit pendant un mois et demi, dans un endroit intéressant, mais j'ai préféré faire le tour du Costa Rica, donc on est toujours en mouvement, donc finalement c'est un voyage superficiel. Le vrai voyageur, c'est celui qui s'arrête, qui prend le temps, mais la plupart des voyageurs ils ont pas le temps. J'ai rencontré des personnes qui partaient une semaine au Costa Rica. ça veut dire que le temps de s'acclimater, il faut déjà repartir. C'est dû n'importe quoi, c'est du fast food »* (8). Pour Sylvain, itinérant en alpinisme (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 70-75), le mouvement n'est pas le propre de l'itinérance, c'est le goût et l'envie ; alors, il fait des pauses pour laisser le goût et l'envie revenir. La temporalité de la profondeur se déploie pleinement dans la pause, dans la réalisation de l'itinéraire. C'est le cas de l'écrivain-voyageur David Lefèvre, qui fait une longue pause à l'île de Chiloé, au Chili, pendant son voyage itinérant en Amérique du Sud (Lefèvre, 2012), ou de Patrick Manoukian qui voyage pour notamment faire des pauses en compagnie des habitants.

Subvenir au besoin de boire et manger demeure, à la réalisation, aussi capital évidemment que dès avant le départ, s'enrichissant maintenant d'une dimension de plaisir dans un contexte d'effort physique majeur, et aussi humaine, car pour subvenir à ce besoin le pratiquant peut devoir faire appel aux habitants. *« Nous cuisinions ce qu'il n'est pas raisonnable de préparer quand cartouches de gaz et temps sont comptés : épeautre, riz complet, lentilles ou quinoa, mitonnés de petits oignons avec les cèpes récoltés puis séchés l'automne dernier par la grand-mère du village d'à côté, les herbes aromatiques cueillies autour du bivouac, l'huile d'olive issue de la coopérative croisée sur la route, le fromage de chèvre fabriqué par le jeune couple qui vient de s'installer dans la région, et les graines qui germaient dans une bouteille sur notre porte-bagage ! Le tout arrosé de temps en temps d'une petite bouteille de vin, achetée bien sûr directement au producteur dans la cave visitée l'après-midi. Avant de déguster en dessert, quand étoiles et yeux fatigués commençaient à scintiller, crème de marrons artisanale, miel des châtaigniers dont l'ombre nous avait rafraîchis toute la journée et confiture figues-tomates-melons confectionnée par la grand-mère aux cèpes... »* (Loireau & Le Rasle, 2013, p. 30). Le pratiquant qui subvient à ses besoins de manière autonome évolue dans un environnement plutôt étroit, à l'écart des habitants et d'événements potentiels. Celui qui s'ouvre aux autres, leur fait confiance, les intègre dans son projet, pour subvenir à ses besoins, quitte à s'arrêter plus longtemps que

prévu, bénéficiera aussi de leur apport à son processus d'individuation. Dans ce dernier cas, son corps n'est plus seulement un outil qu'il faut garder à un niveau optimal de performance. Il sert aussi à exprimer ces besoins, et à chercher une solution avec l'autre qui ne parle pas sa langue, dans une démarche de connaissance de la situation et de connaissance réciproque. La créativité corporelle et éthique est alors potentiellement convoquée.

Enfin, l'itinérant peut aussi avoir besoin de prolonger les temps de pause en raison de sa fatigue, d'une baisse de forme physique, et, pour une femme, de la survenue des règles.

Le pratiquant peut être parti en couple et expérimenter ce lien intime pendant la réalisation de l'itinéraire. Une autre dimension humaine, intermédiaire entre la solitude et la relation avec les habitants, se met alors en place. L'expérience est contrastée. D'une part, en tant qu'homme, il peut avoir tendance à surinvestir le rôle protecteur envers la femme, non sans en éprouver des émotions négatives comme le stress, comme l'itinérant à vélo et escalade (7) qui est parti en Corse avec un ami et sa copine : *« C'est con, parce que je ne vois pas pourquoi il y aurait un problème, mais, je sais pas, le fait d'être avec sa... sa copine je pense, c'est quand même à un niveau au-dessus quoi, c'est un peu... je sais que alors c'est paradoxal, mais des fois... c'est limite... limite je préférerais que ma copine parte avec un copain dans une voie à côté et moi je sois avec quelqu'un d'autre, parce qu'on a pas à gérer ça quoi. C'est bête, mais j'ai pas... j'ai du mal à définir un peu ce sentiment on se sent quand même plus... on est un peu plus stressés, moi je sais que je suis un plus stressé quand je grimpe avec elle, tout simplement parce que tu te dis... même un truc tout bête, elle se casse une cheville, tu t'en veux un peu plus. Alors que ce serait un pote qui se casse une cheville, ça me ferait chier, ce serait gênant, mais, je sais pas, il y a un côté d'être avec sa... C'est la responsabilité... »* (7) ; ou encore l'itinérant à vélo (15), parti uniquement avec sa copine : *« Et quand je suis parti, je suis parti très stressé, un peu parce que je sentais... je me sentais, en tant qu'homme, c'était très masculin à mon avis, cette responsabilité envers la femme, envers M., le sens de protection à dix mille... »*.

Le pratiquant peut alors éprouver un sentiment d'oppression, un manque de liberté, ultérieure source de stress, et de disputes, comme pour l'itinérant à vélo et escalade (7). De son côté, la femme peut éprouver du stress en attendant que l'homme prenne des décisions – par exemple, où dormir – et expérimenter la difficulté d'*« accepter les faiblesses de l'autre »* (Mercier & Fonovich, 2012, p. 52). D'autre part, le pratiquant peut expérimenter une harmonie accrue, due à une meilleure connaissance réciproque, comme l'itinérant à vélo (15),

pour qui partir en couple est valorisé car « *on se connaît encore plus à fond, c'est une expérience qui soude, qui enroule complètement à l'autre personne.* ».

Quant aux relations avec les enfants, les deux couples d'itinérants à vélo avec bébé ou très jeune enfant (jusqu'à trois, quatre ans) dans la chariote (14 et 15, repartis quelques semaines en Europe après la naissance de leur fils, et Benoît et Sylvie, pour ces derniers cf. *ibidem*, pp. 152-157), expérimentent la difficulté d'obliger le bébé à rester assis dans la chariote pendant des heures. Le bébé aime jouer, courir, se baigner, il s'ennuie sur la chariote. Cela se passe mieux pour Joël, un pratiquant qui est parti à vélo en famille (*ibidem*, pp. 192-197) et qui a porté son fils de quatre ans sur le tandem Pino (qui prévoit un siège à l'avant pour l'enfant, qui peut choisir de pédaler) : « *Pour un jeune enfant, rien de mieux que le tandem Pino, un mix entre vélo normal pour adulte et vélo couché pour enfant. Marick a pu à la fois pédaler, dormir, jouer... Bon, il ne pédalait pas beaucoup* » (*ibidem*, p. 195).

Lors de cette étape, le pilier de la famille, si pas tout à fait solidement repositionné, peut ressurgir en tant qu'obstacle. L'itinérant à vélo (3) se rend compte qu'il n'est pas tout seul et qu'il avait bâti son projet comme s'il l'était. « *Et donc ce qu'il reste c'est ça, cette intensité, cette... quand je revois tu vois souvent les passages du film ça m'émeut vachement (voix émue), parce que je me dis putain mais c'était génial, pourtant quand j'étais devant je peux te dire que je ne me suis quasiment jamais dit c'est génial, j'en ai vraiment bavé. Et bavé en grande partie à cause de l'interaction. Parce que c'est vrai que quand tu es à l'autre bout du monde, que t'en chies un peu physiquement et que tu sais que la personne avec qui tu es et tu as choisi de vivre, elle le vit mal, si tu veux moi je ne partais pas pour mettre M. dans la merde et pour que ce soit la galère pour elle. Donc elle elle allait bien, moi j'allais bien, mais si elle elle n'allait pas bien, ouh (souffle), pour moi tu vois c'était vachement dur, je ne savais pas... (...) Et c'est vrai, que je suis parti seul dans ce voyage à vélo mais il y avait M. ici, je ne suis pas seul dans la vie, tu vois, il y avait M. et les enfants. Donc il y avait cet élément de gérer à distance les interactions avec la famille, avec les enfants, ec., qui faisait que ce n'était pas du tout pareil que partir seul en étant seul dans la vie. C'est un itinéraire où j'ai vraiment découvert le fait d'être seul. Pour illustrer ça, si tu veux c'est beaucoup plus le sentiment de solitude, si par exemple tu pars loin de la personne que tu aimes et que cette personne-là tu sens qu'elle est bien, ça roule tout va bien, tu as le cœur léger mais si tu sens que la personne, elle galère, elle est à des milliers de kilomètres et que finalement, tu ne peux rien faire d'autre que peut-être culpabiliser d'être parti, de vouloir faire ça, d'aller au bout de ton rêve. Au bout d'un moment tu es confronté à l'alternative soit de renoncer et briser au*

*final ton rêve, ou de continuer sachant que l'autre est dans un état de souffrance, donc cela te plonge dans un état de solitude aussi, ça te fait ressentir beaucoup plus la solitude » (3).*

Ainsi, l'enjeu créatif de cette huitième étape de « Réalisation » consiste à intégrer, pendant le voyage, toute source d'altérité, et précisément telle qu'elle se manifeste dans tout événement imprévu et inédit. Nous reviendrons sur la démarche-projet longuement au chapitre suivant. Ici ce qu'il importe de retenir c'est que cette intégration peut se réaliser à trois moments bien distincts du voyage : le départ, les phases de progression, les phases de sédentarité. Lors du départ, c'est l'intégration entre les deux milieux, de vie et récréatif, ce dernier encore totalement « Autre », qui se joue. Lors des phases de progression, c'est notamment l'intégration de l'imprévu, qui se manifeste immanquablement. Le rapport à l'imprévu est d'ailleurs, comme on verra au chapitre suivant, l'élément qui permet le mieux de saisir la modalité de la démarche-projet de chaque itinérant (non créative, créative adaptative et créative intégrative). Lors des phases sédentaires, à l'étape, le degré d'autonomie choisi conditionne la marge possible pour tout événement inédit qui viendra nourrir l'expérience et co-construire l'objectif de l'itinérant. En effet, la rencontre et la relation avec l'habitant génèrent de l'inédit, en plus évidemment de tout événement lié aux caractéristiques physiques de l'environnement de l'itinérance : phénomènes météorologiques, présence d'animaux... C'est donc particulièrement lors de cette étape que peut se déployer l'habitation créative intégrative, dans ses liens avec le milieu de vie et dans le milieu récréatif mobile de l'itinérance.

Chaque étape de cette phase renvoie à d'autres. En plus de celles déjà mentionnées au paragraphe précédent, la cinquième étape (« Pivot »), qui renvoie à l'intégration des contraintes de la situation de vie actuelle et à venir, renvoie aux étapes de « Calibrage », où il s'agit de doser l'autonomie pendant le voyage, de « Réalisation », lorsque l'itinérant réalise son itinéraire, et de « Transfert », où l'itinérant réalise son potentiel personnel. C'est-à-dire, à toutes ces étapes où il s'agit d'équilibrer les contraintes de la vie quotidienne et les opportunités de la situation de vie nouvelle. La sixième étape (« Calibrage ») renvoie aussi à la huitième (« Réalisation »), car elle conditionne le déroulement de la dimension ordinaire du voyage. La septième étape (« Entraînement »), où l'itinérant se familiarise avec les tensions résiduelles et ajuste une dernière fois son itinéraire, renvoie : à l'étape d'« Émergence », où une première idée de voyage émerge ; et à l'étape de « Calibrage », car les essais peuvent amener à revoir certaines caractéristiques du voyage et notamment le degré d'autonomie.



### 3.1.3 Phase III : Retour



## ÉTAPE 9 : ARRIVÉE

Cette étape consiste en un moment très précis, une instantanée dans le cadre d'un voyage. Parfois, l'itinérant n'arrive pas exactement là où il avait prévu d'arriver, en raison d'imprévus de tout ordre (météorologiques, logistiques...). Dans les pratiques itinérantes les plus techniques, comme l'alpinisme itinérant ou le trekking, il est fréquent de devoir s'arrêter avant l'arrivée au sommet en raison de mauvaises conditions météorologiques, avec une certaine frustration, voire colère pour certains. Le couple d'itinérants (14 et 15), qui devait arriver à Lhasa, au Tibet, a du, comme on a vu, changer le plan de l'itinéraire et finalement arrive dans le Qinghai, une région chinoise bouddhiste qui ressemble beaucoup au Tibet (paysages, culture).

Ainsi, l'objectif intrinsèque peut être interchangeable, à condition de maintenir le même objectif existentiel – qui peut ou pas être conscient à ce stade ; l'itinérante à vélo (14) a souligné à plusieurs reprises que ce qui lui importait était de rencontrer des personnes qui incarnent l'éthique et les valeurs bouddhistes, dont elle se sert dans son activité professionnelle de médiation culturelle. Le véritable élixir de l'itinérance, qui permettra d'articuler le projet d'itinérance au projet de vie, voire la génération d'un nouveau bien commun, semble alors être la prise de conscience qu'au-delà de l'identité culturelle, au-delà des appartenances et codes socioculturels, ce qui est important est le mode de vie, les valeurs relationnelles, la dimension dynamique et processuelle, potentiellement évolutive et de transformation, du lien social. L'itinérant a la possibilité d'apprendre l'éthique relationnelle.

Vers la fin de mon itinérance au Mexique, mes résistances vis-à-vis d'un peuple que j'ai pu décrire comme « gros, moches, lents, stupides, en mauvaise santé », qui est trop pudique, dont les villes sont trop sales... tombent car j'ai compris que la clé de l'échange interculturel réside justement dans la voie de l'empathie et dans la dimension ordinaire de la vie, non pas esthétique ou culturelle. *« Ces jours-ci, j'éprouve une certaine nostalgie, j'ai souvent envie de pleurer tellement je suis émue. Je pense que c'est parce que je suis en train de comprendre où veut aller mon cœur, vu qu'en cette période il m'a beaucoup parlé. D'abord je me suis défait de ma volonté "égotique", qui m'empêchait un contact harmonieux avec la réalité ; ensuite, libéré des chaînes mentales, est sorti spontanément mon univers de sentiments. Ceci m'a fait comprendre beaucoup de choses : surtout, c'est inutile de décider a priori ce que je veux faire, les personnes que je veux voir, sur la base d'un schéma existentiel parfait qui joue le rôle de référence. Voilà, celle-ci je crois que c'est la victoire la*

*plus importante à laquelle je suis arrivée. (...) on ne sait pas encore ce qui va être généré, on le sait au fur et à mesure, on connaît la forme, l’empreinte, mais on en peut prétendre de “connaître” l’avenir » (O3).*

Ainsi, si l’objectif existentiel est conscient à ce stade, le changement de plan et donc de point d’arrivée est moins frustrant, voire énervant, que si l’itinérant est focalisé exclusivement sur le but extrinsèque matériel ou le(s) objectif(s) intrinsèque(s).

Ainsi, l’enjeu créatif de cette neuvième étape de l’« Arrivée » consiste à acquérir la capacité de la créativité corporelle et éthique. En effet, à cette étape l’itinérant a déjà la possibilité de mobiliser tous les registres cognitifs, toutes les « rationalités » qui peuvent être à l’œuvre dans la réalisation de son projet : instrumentale, par rapport aux valeurs, corporelle, émotionnelle, symbolique, relationnelle... qui vont lui permettre de déployer une éthique relationnelle. L’éthique relationnelle est la récompense, le prix de l’itinérance, bien plus que le fait d’arriver à destination. Elle pourra se déployer par la suite dans son milieu de vie, une fois que l’itinérant y sera retourné, tout en le changeant, grâce à la réalisation de son objectif existentiel. Celui-ci ne peut se réaliser que si tous les registres sont convoqués, et que si toutes les dimensions de l’itinérance – physique, symbolique... – sont alignées. Pour cela, quelques autres étapes d’ajustement, pour parvenir à cet alignement, peuvent se rendre nécessaires.

#### ÉTAPE 10 : DECANTAGE

Une fois arrivé à destination, l’itinérant peut réaliser qu’il a aussi acquis de nouvelles compétences. Le pratiquant peut consacrer une durée plus ou moins longue à cette étape. Il peut ne pas y consacrer du temps du tout, comme l’itinérant à pied et parapente (6), qui, pendant la réalisation de l’itinéraire du projet actuel, repère l’itinéraire du projet suivant : *« quand on fait un circuit, ben c’est aussi des repérages. »*. Ou comme Olivier Moly, parti à pied en Nouvelle-Zélande : *« Le retour au pays n’a pas été des plus faciles. Heureusement j’ai des nouveaux projets qui me permettent de trouver un sens à ma nouvelle routine métro-boulot-dodo. J’aimerais un jour traverser le Japon à pied, et notamment l’île d’Hokkaido, l’hiver, à ski de randonnée... Aujourd’hui encore, je me surprends parfois avec le regard perdu dans le vide ; devant moi apparaissent des paysages, des visages. Je suis à nouveau projeté dans ces vastes espaces, ces forêts denses et étouffantes, ces plages infinies, le rugissement des vagues rythmant mes pas. Des moments intenses vécus parfois à plusieurs, souvent seul, et toujours empreints d’une immense liberté »* (Moly, 2014, p. 23). Le pratiquant ne vit pas dans le quotidien, il perçoit celui-ci comme un sous-produit de l’expérience de

l'itinérance : c'est une « *routine métro-boulot-dodo* », c'est d'ailleurs ce qui l'empêche de prendre conscience de la véritable tension existentielle qui s'y niche, de concevoir un projet qui puisse réellement la résoudre, et d'y apporter les fruits de son projet.

D'autres au contraire, peuvent avoir des réticences à rentrer à ce moment du voyage. Le couple d'itinérants (14 et 15) décide de faire une pause de quelques semaines à Chengdu, la dernière ville-étape, mais n'utilisent pas ce temps de la même manière. Elle en profite pour faire un point sur leur situation, et se rend compte qu'elle a besoin de ce temps pour penser à comment transférer les enseignements tirés du voyage à sa situation de vie quotidienne. Lui ignore ce besoin et se montre plus fataliste : « *Je fais un pas en arrière, fondamental. Disons que quand on était en Chine, on a passé un bon bout de temps à Chengdu, dans cet auberge de jeunesse, M. commençait à se plaindre, Vierge Marie, comment on va faire, et moi j'étais tout naïf, mais non, mais tu verras, on va y arrivera, enfin, on verra* » (15). Après Chengdu, ils prolongeront encore un peu le chemin de retour : arrivés à Rome en avion, ils reprennent le vélo pour arriver jusqu'à chez eux, car elle veut rentrer « calmement » à la maison.

Le pratiquant peut ainsi faire une pause de plusieurs mois à la dernière étape du voyage, comme l'écrivain-voyageur David Lefèvre (2012), qui s'installe dans une cabane dans l'île de Chiloé, au Chili. En effet, l'écrivain-voyageur ressent qu'il n'a pas encore « soldé » les effets du voyage, « *découvert une sorte de ressource inépuisable et je savais qu'elle possédait davantage. Elle resurgissait comme une évidence et ne me lâchait pas. Il restait une cosse à casser et il n'appartenait qu'à moi d'y consacrer un peu d'avenir. Et plus je progressais vers l'ouest, plus mon passé se diluait dans l'étendue* » (*ibidem*, p. 11).

Le pratiquant peut aussi faire cette pause au retour chez soi, comme l'itinérant à vélo (3), qui ne retravaille pas tout de suite ni regagne sa maison, louée, après l'itinérance familiale. Sa femme dit avoir beaucoup apprécié leur style de vie de l'époque, où ils habitaient une maison de location dans un autre village, son mari ne travaillait pas encore et s'occupait des enfants. Adeline (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 17-24) vit six mois chez des amis et alimente un blog autour de son voyage, avant d'emménager dans un appartement aux « *murs blancs et dépouillés* » (*ibidem*, p. 24), au milieu duquel trône un globe.

Le pratiquant peut aussi vivre dans le quotidien, mais il y est comme enfoncé, dans la dépression, comme l'itinérant à vélo (14), dans une attitude fataliste, à la différence de sa compagne, qui s'y était préparée. « *Et en faits, elle est revenue déjà préparée en quelque sorte, et à moi est arrivée un coup de massue, complètement inattendu, j'ignorais que cela*

*pouvait arriver, je n'avais absolument pas conscience de qui aurait pu arriver au retour. Et... quand nous sommes atterris à Rome, jusqu'à ce que, disons, nous avons fait Rome, Florence, avons revu mes parents, les amis, ça a été une petite fête, mais dès que je suis arrivée à Modène, boum, je me suis enfermé, j'ai changé de tête, c'est-à-dire j'étais vraiment... j'étais déjà en dépression (rires), et, oui, j'ai été très mal, j'ai eu une sorte de dépression, et... je me sentais inutile, je me sentais... vide, complètement vide, et... ça a été un et demi, moche, voilà » (15). Pendant son année et demie de dépression, ce pratiquant fait plusieurs boulots, il vit une sorte d'errance dans le monde ordinaire.*

À la fin de mon itinérance au Mexique, à deux jours du retour, et alors que je suis déjà consciente de l'élixir de l'éthique relationnelle qui m'a été offert en récompense de mon voyage, j'éprouve une réticence – une résistance – à rentrer. *« Désormais il manque que deux jours, et j'ai du mal à me sentir sur le départ. Toute cette liberté va me manquer, et surtout, la sensation d'être suspendue entre deux vies, avec le future devant moi encore intacte, sigillée dans sa caisse de crystal comme une image sacrée. Quand je tournerai la clé dans la serrure de cette caisse, tout retombera dans mes mains, chaque responsabilité et attention au moindre détail. »* Une fois rentrée, quatre mois plus tard, j'ai toujours conscience de ce que j'ai appris, qui *« fait partie de ma personne et je n'y pense plus comme à quelque chose à apprendre. »* Je me rends compte que c'est la vie qui va changer : je suis tout près de la soutenance de mon mémoire, de mon diplôme de maîtrise. Je suis passée par quelques mois un peu sombres, de tristesse, où je ne me suis plus sentie amoureuse et j'ai quitté mon fiancé, je suis sortie beaucoup, je me sens *« vidée »*. (03)

L'activité de promotion du récit de voyage sous toutes ses formes (conférence, livre, film, carnet de voyage...) est une autre manière d'incarner cette phase de transition : Claudine (*ibid.*) a quitté son poste de professeur de mathématiques et fait la promotion du récit de voyage *via* la vente des carnets de voyage, la projection de films et les conférences. C'est le cas aussi d'Olivier, itinérant à tandem (*ibid.*, pp. 82-87), qui dédie plusieurs mois à la promotion du récit de voyage *via* des conférences, tout en ayant démissionné de son poste de travail. Le pratiquant peut aussi décider de rendre publique son expérience et produire un récit de celle-ci, une production narrative. Beaucoup de pratiquants observés entament un tour de conférences au retour. Les itinérants à vélo (3) et (15) et tant d'autres des itinéraires observés

publie un livre, *a minima* auto-publié dans un premier temps, puis promu grâce à une série de conférences et éventuellement republié par une maison d'édition. L'itinérant à vélo (3) réalise aussi un film, « Sous les ailes de l'hippocampe », qui a été présenté au Festival Grand Bivouac 2014. L'itinérant à pied (8) réalise des carnets de voyage de ses itinérances. L'itinérant à pied (11) nourrit régulièrement un blog de photographie et poésie. Une sorte de parenthèse enchantée, à condition de bien l'utiliser pour réaliser le processus identitaire ; si ce processus n'est pas abouti, le risque est de ne pas parvenir à se réinstaller dans la vie quotidienne à l'étape suivante.

Le pratiquant opère un tri de ses compétences et aspirations. En d'autres termes, il peut intégrer toute l'altérité rencontrée chemin faisant. Il peut avoir acquis des compétences techniques : savoir lire une carte (itinérante à pied 4), faire du vélo pendant des milliers de kilomètres (itinérante à vélo 14), connaissance d'un milieu naturel spécifique (le Grand Nord, cf. Cathala, 2012-2013), y compris de la faune (la présence du loup dans le Mercantour, toujours l'itinérante à pied 4). Les compétences acquises peuvent concerner aussi le « comment » de l'itinérance, par exemple les enjeux du choix de la composition de l'équipe, comme l'itinérant à vélo (3), qui a compris quels sont les inconvénients de partir seul alors qu'on a une famille, et la nécessité d'accorder son environnement humain au projet d'itinérance : *« C'est vrai ben c'est différent moi je suis pilote et pas un aventurier, il y a eu un moment j'ai eu envie de vivre un truc d'aventure, c'est vrai que du coup M. elle n'a pas forcément choisi d'être avec un aventurier quoi, c'est clair que ça ne lui convient pas, comme... voilà ça ne lui a pas convenu, mais donc après ben (...) si tu veux... disons que si c'était à refaire, maintenant que je l'ai vécu, je peux dire si c'était à refaire je ne le referais pas (toux), je le referai pas ou en tout cas je ne repartirai pas seul, dans l'avenir je ne repartirai pas seul, à moins que M., que je sois certain que pour M. ça ne va pas l'affecter. Ça a été trop dur à gérer, ça a été vraiment trop galère »* (3).

Le pratiquant peut aussi expérimenter un changement au niveau des valeurs auxquelles il l'adhère. Il a observé des différences culturelles : l'itinérant à pied (13) constate que les habitants du sud de la France ne se trouvent pas dehors, ils restent dans leurs maisons, ils sont « réservés », et que les valeurs écologiques ne sont pas aussi développées en France car il y a des centrales nucléaires. Les valeurs du pratiquant sont relativisées par le contact interculturel, comme pour l'itinérant à vélo (15), qui a constaté qu'en Chine il a fallu faire beaucoup d'efforts pour s'adapter à la nourriture et aux mœurs en général, jusqu'à délaisser les valeurs et les savoirs appris par l'école et les parents, qui se sont révélés être un obstacle.

Le pratiquant adhère à la frugalité après la voyage, abandonne le matérialisme, l'ambition effrénée, comme l'itinérante à vélo (9) qui a remis en question son idée de réussite, qui n'est pas matérielle mais immatérielle : *« Et pour moi qui viens d'une famille relativement... je dirais... hem... relativement peu aisée, on va dire ouvrière, hem, la réussite, en tout cas le résultat de la réussite elle assez est matérielle en fait. Tu réussis quand tu as ça, ça, ça, ça, en France c'est quand tu as tel tel diplôme, et que tu affiches tes diplômes de partout. Par exemple, mon copain dont je parle, c'est ça il a dix milles diplômes dans sa salle d'attente, et moi je ne supporte pas ce truc, pour moi ce n'est pas du tout ça, il a une super Audi, voilà. Et moi je ne suis pas du tout attachée à ça, pour moi la réussite... j'ai compris à ce moment-là que la réussite elle était dans ma tête quoi, c'est tout ce que j'avais acquis, je vais pouvoir le redonner avec, avec mes yeux, mes mains... voilà, c'était là, c'était ça, c'était ça la réussite. »*, l'itinérant à vélo et escalade (7), qui relie cette valeur à l'écologie : *« ça m'a conforté dans certains choix, ça c'est sûr, ça m'a conforté dans certaines idées voilà, de continuer à travailler dans la protection de l'environnement, ça m'a conforté parce qu'on se rend compte que c'est quelque choses qui peuvent apporter beaucoup plus qu'une énième voiture ou un énième téléphone, ça c'est sûr (7) et Sylvain, itinérant à alpinisme (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 70-75), qui non seulement exprime au retour du voyage un rejet du matérialisme mais se forge ainsi une opinion politique : « Ce voyage m'a confirmé que notre système de consommation à outrance va dans le mur, que notre mode de vie est un rouleau compresseur qui bousille la planète et les populations qu'il rencontre sur son chemin. Je prends davantage conscience du superflu et réalise à quel point le confort matériel n'est pas si important. Revenir à l'essentiel, voilà ce qui me guide aujourd'hui. »*

La famille d'itinérants à vélo et chariote Benoît, Sylvie et Zian (*ibidem*, pp. 153-157) a aussi acquis confiance dans le prochain après avoir constaté que l'insécurité ne règne pas en maître dans le monde. Certains itinérants parviennent donc à aller outre le filtre culturel et à se mettre en relation à l'autre grâce à l'éthique relationnelle.

Ainsi, l'enjeu créatif de cette dixième étape de « Décantage » consiste à aligner toutes les dimensions de l'existence : physique, matérielle, culturelle... en prenant profondément conscience de la capacité acquise de la créativité corporelle et éthique. L'itinérant peut avoir besoin d'un peu de temps à passer dans une sorte de sas, milieu intermédiaire entre le milieu récréatif et le milieu de vie, en s'attardant sur les lieux de l'arrivée ou bien chez lui, mais sans reprendre ses activités habituelles, par exemple professionnelles. Il peut, lors de cette étape, s'adonner à la promotion de son voyage, sous forme de conférences, d'écriture et promotion

d'un livre... Le regard et le *feedback* du public l'aident dans cette prise de conscience. Il peut alors faire le tri parmi toutes les compétences acquises et les aspirations qu'il avait avant de partir, encore une fois dans un effort d'alignement entre toutes les dimensions de son existence. Cette étape peut correspondre aussi avec une phase de dépression, voire de déni, lorsque les enseignements sur soi tirés de l'expérience sont en fort décalage avec la situation de vie habituelle, et que celle-ci va demander un effort important de réajustement, de réaligement. Pour cela, cette étape peut durer longtemps : plusieurs mois, voire années.

#### ÉTAPE 11 : TRANSFERT

Le pratiquant peut expérimenter, à ce stade, une évolution personnelle, à différents niveaux. Il va d'abord réintégrer sa situation de vie actuelle, en repositionnant les piliers, par exemple le corps, qui, plus musclé, plus mince qu'au départ, ensauvagé (sale, poilu), comme celui de l'itinérant à vélo et escalade (7), se reciviliser, comme celui de l'itinérante à vélo (9) après quelques mois du retour de l'itinérance familiale en Polynésie. « *Ce qui était génial, c'est que moi je me sentais plus libre dans mon corps. Tu vois par exemple j'ai toujours eu les cheveux courts, fin, ça fait longtemps que j'ai les cheveux courts, et ben là-bas j'ai réussi à me laisser pousser les cheveux. Ouais, et quand je suis revenue j'avais les cheveux plus longs, jusqu'en avril dernier, j'avais les cheveux longs. Et j'ai tout recoupé.* » L'itinérant apprécie le confort d'une douche chaude tous les jours et d'un lit, même s'il regrette la liberté dont il jouissait pendant l'itinérance. Il peut aussi expérimenter un changement dans la perception du temps, avec un retour à une temporalité d'anticipation, après avoir adopté une temporalité de profondeur, non sans regret encore une fois, notamment en rapport à la reprise du travail (cf. pilier argent). « *Et c'est ça qui m'embête un petit peu aujourd'hui, on retrouve d'ailleurs tout un tas de choses qui me donnent envie de repartir, qui me stresse, tu vois, le rythme de travail, ne pas avoir assez de temps pour les enfants, de pas avoir assez de temps pour écouter, hem... d'être... alors moi je porte jamais de montres mais... je l'heure dans la tête, j'ai l'heure en permanence dans la tête, hem... de se dire... tiens, ouh, il faut que je prenne le temps d'écrire à un ami, ça fait super longtemps que je ne l'ai pas fait. C'est cette course, moi ça m'a, cette année ça m'a beaucoup stressée, beaucoup.* » Cependant, la fin de l'effet est inévitable, comme témoigné par l'itinérant à pied (13) : « *I : Après il arrive que cela se termine, que tu ressens que ça se termine. Moi : Comment tu ressens que cela se termine ? I : Parce que tu commences à avoir un peu plus sommeil, à être plus fatigué... tu as besoin de couper un peu plus, de ralentir un peu le rythme quoi...* »

Sur le plan des relations avec les proches restés à la maison, le pratiquant se reconnecte avec la famille et les amis. Pour l'itinérant à vélo et escalade (7), il s'agit d'aller les voir, et leur raconter le voyage, en leur montrant des photos ; cependant, puisque l'essentiel de l'expérience se situe au niveau des sensations, des émotions, des prises de conscience, il n'est pas facilement transmissible : *« Un côté fatigue et côté un peu... un voyage quel qu'il soit je pense, il y a un côté un peu... je ne sais pas c'est dur de raconter aussi. Par exemple, c'est un peu différent, mais il y avait un film, je crois que c'est l'Auberge espagnole, où il revient d'un an d'Erasmus à Barcelone, où sa mère lui demande ben raconte, et lui il s'énerve un petit peu, il a du mal, des fois il y a tellement d'émotions, tellement d'anecdotes, tellement de choses, que juste montrer les photos c'est un peu réducteur ou juste en parler, c'est... il manque quelque chose quoi (...) moi je sais qu'au retour de voyages, à la fois on est contents de revoir les proches mais... mais raconter ce qu'on a fait c... c'est toujours difficile. C'est agréable, hein, de montrer les photos, mais il manquera toujours des choses quoi. Parce qu'on ne l'a pas vécu, on l'a pas fait... parce que, voilà. »* (7).

Le pratiquant peut aussi expérimenter, davantage de souplesse qu'avant le départ. L'itinérant à vélo (15) expérimente une sorte de lâcher-prise : *« Surtout vers la fin du voyage c'est-à-dire... j'ai eu des attitudes un peu inattendues. Par exemple, des fois, des fois... quand je crois en quelque chose j'insiste, j'insiste beaucoup, là au contraire j'avais compris que... oui, que si les personnes disaient non c'était non, quoi, il n'y avait rien à faire, et... une acceptation sereine quoi. »* L'itinérant à pied et parapente (6) a appris à accepter l'échec : *« Et puis la manière de vivre aussi la déception. S'il y a une petite déception, ben il faut la vivre quoi, il faut, fin on le vit... soit ça te coupe, dès qu'on est un petit peu dans la difficulté soit ça te coupe la motivation, donc ça veut dire que là, il y a un échec, on arrête tout on rentre, non, des fois, il faut savoir... remonter les batteries, et puis repartir un jour après, enfin voilà, c'est... il faut accepter en fait, il faut accepter... la défaite c'est pas le mot mais... le revers. »*

Le pratiquant peut alors expérimenter une situation positive, agréable, le sentiment qu'il s'est réalisé davantage qu'avant de partir, comme l'itinérante à vélo (9) qui a découvert suite à son expérience qu'*« il y a une vraie bombe atomique dans chacun d'entre nous quoi. Moi j'ai l'impression qu'on a des potentiels qu'on réalise pas en fait, on est capables de beaucoup de choses, quoi »*. L'écrivain-voyageur David Lefèvre évoque la renaissance qui s'accomplit lors de son séjour dans l'étape de transition de l'île de Chiloé. Après un cauchemar, il écrit : *« À l'aube, tout était neuf, j'étais entier, et m'étais extirpé d'entre les côtés du cétacé pour me mettre au monde à nouveau, au cœur d'un domaine aux saisons*

*immuables, entre monts et rivières* » (Lefèvre, 2012, p. 26). Le pratiquant savoure alors un soi « augmenté » : « *comme tous les voyages que j'ai faits, cela m'a apporté tant, surtout sur moi, la conscience de moi-même, mais aussi du monde qui m'entoure* » (14). Pour les plus jeunes, il s'agit tout simplement de grandir et devenir adulte, comme pour Clara, itinérante à cheval (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 114-119), qui, lors de son voyage en Chine, a semé « *les graines (...) pour une vie à venir* » (*ibidem*, p. 118).

À ce stade, le pratiquant peut ressentir de la confiance en soi et dans la vie, une force intérieure. Selon l'itinérant à vélo (3), cette force provient de la solitude qu'il a expérimentée lors de son voyage. Le trekkeur (16) la force intérieure est favorisée par la nécessité de faire face à des situations extrêmes : « *Oui, plus de conscience de soi-même, surtout, de comment tu réussis à gérer certaines situations, surtout quand tu es, je ne sais pas, au campement numéro trois du Gasherbrum, après trois jours de tempête, de blizzard, que tu ne sais pas si ça passe ou pas... à sept-mille mètres tu dis mais ici... que va t il se passer, si tu n'es pas un minimum équilibré... J'ai vu des gens, j'ai vu des scènes, de gens qui pètent les plombs, qui commencent à hurler, mais ici nous allons tous mourir.* » Pour Paolo Rumiz (Rumiz & Altan, 2011), devoir gérer, pendant longtemps, une situation en mouvement, obligerait le voyageur à trouver la stabilité à l'intérieur de soi : « *Aujourd'hui je m'en rends compte. Ce voyage léger a ordonné toutes les expériences précédentes, leur donnant une nouvelle signification. Dormir chaque nuit en un lieu différent m'a offert une stabilité intérieure. Réduite à deux sacs toutes mes affaires est devenu un confort hors pair. Aller lentement, au lieu de me charger d'angoisse, a obligé un calme inconnu à immigrer en moi. M'éloigner de mon monde m'a réconcilié avec moi-même, me faisant sentir chez moi* » (Rumiz & Altan, 2011, p. 160). Le plus apprenant étant pour un itinérant à ski et à vélo (12) la nécessité d'entrer en relation avec des inconnus : « *Alors... oui je pense que... c'est un peu profond, c'est difficile de dire comme ça, je pense que ça m'a apporté une confiance, dans le sens où... voilà, je peux... me débrouiller tout seul, voilà dans n'importe quelle situation on va dire, voilà en étant dans des situations un peu hostiles de nature, au milieu de personne, au milieu de gens qui vivent, aller vers eux et finalement, finalement trouver... trouver un contact... et puis du coup ça donne confiance. Qui puisse être finalement en allant devant des gens tu arrives toujours à t'en sortir.* ».

Que reste-t-il concrètement du voyage ? Le pratiquant peut décider de garder des traces chez lui : un sac à dos usé et un manuel de réparation de vélo chez le couple (14 et 15), des photographies chez la trekkeuse (10) ou l'itinérant à pied et parapente (6). Mais au global,

peu de traces chez les itinérants observés, au moins ceux qui ont été interviewés. La trace la plus profonde serait sans doute à l'intérieur de soi.

Ainsi, l'enjeu créatif de cette onzième étape de « Transfert » consiste à réaliser son potentiel personnel, à fabriquer et consolider les bases d'une singularité qui sera ensuite mise à contribution dans le lieu où vit l'itinérant. D'une part sur le plan pratique, avec la réintégration de la vie quotidienne, et le repositionnement des piliers sur lesquels elle repose : la forme physique, la stabilité financière, la cellule familiale. Ceux-ci peuvent être ajustés, voire modifiés en profondeur pour permettre ensuite à l'objectif existentiel de se réaliser. D'autre part, sur le plan personnel, il s'agit de se familiariser avec le nouveau Soi, qui a intégré de l'altérité, qui s'est réalisé encore plus qu'avant de partir.

#### ÉTAPE 12 : PARTAGE

Une fois abouti le processus de réalisation personnelle, le pratiquant « expire » complètement son projet et crée quelque chose de nouveau dans son existence : il partage ainsi les fruits du processus de construction identitaire permis par l'itinérance. Cette innovation peut concerner différentes sphères de la vie, allant de la plus intime à la sphère publique, en résonance avec la sphère où se situait la tension au départ. Il peut réinvestir la sphère intime, par exemple le lieu d'habitation. Le couple d'itinérants à pied 4 et 5 a déménagé de la banlieue parisienne à Annecy, le couple d'itinérants à vélo Claudine et Olivier (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 50-55), de la ville de Nice aux montagnes en dessus de Nice, « *car une installation directement en ville était jugée trop brutale après avoir vécu au grand air si longtemps* » (*ibidem*, p. 54). Le pratiquant peut ainsi changer sa situation de couple suite au partage total de l'intimité pendant l'expérience de l'itinérance : deux couples se sont séparés (1 et 2, 7 et sa copine, avec qui il était parti). Le couple d'itinérants à vélo 14 et 15, ainsi que Claudine et Olivier (*ibid.*, pp. 50-55) font un enfant au retour. L'itinérante à vélo (9) a pu mieux connaître ses enfants, et notamment les problèmes d'apprentissage de la lecture de sa petite fille, qui avait besoin de voir un orthophoniste.

Ma famille recomposée a pu renforcer ses liens lors de l'itinérance et j'ai aussi appris à mieux connaître et interagir avec mon plus jeune fils. « *Nous avons suivi la fondation des États-Unis et nous nous sommes fondés comme entité de type familiale à 4 alors que F., la fille de L, vient de partir de la maison. Ce moment, je l'attendais depuis 3 ans. C'est pour moi la fin de trois ans difficiles, très difficiles, et c'est il y a trois ans que j'avais en tête ce nouveau départ, ces nouvelles fondations. Je me reconnais dans les valeurs qui ont fondé l'Union et en même temps je suis bouleversée par l'extermination des Native Americans. Un miroir de ma vie ? De la situation de notre vie. Décision de prendre soin de moi, de recommencer par moi. Cela fera du bien à A. aussi, que j'ai pu mieux appréhender grâce à ce voyage. On a le même caractère et il faut que mette toutes les chances de notre côté pour qu'il grandisse serein et autonome. Il y a des portes que je dois fermer et des bastions à fortifier. Cela le rassurera et le rendra plus autonome à la fois.* » (O2)

Les liens d'amitié du groupe d'amis d'itinérants dont Fanny Cathala fait partie se sont renforcés (Cathala, 2012-2013), ainsi que ceux du groupe d'amis de l'itinérant à vélo et escalade (7), qui en plus garderont « *des souvenirs pendant des années* ». Il n'est peut-être pas question de le raconter, de le transmettre oralement ; il est question plutôt de l'intégrer à son comportement de tous les jours, *via* lequel les autres sont atteints. La transmission est faite dans l'action, pas dans le récit, et constitue une autre création après l'itinérance.

L'innovation peut aussi investir la dimension professionnelle. Le pratiquant peut opérer un lien direct entre la transformation expérimentée pendant l'itinérance et son projet professionnel, comme l'itinérant à vélo et escalade (7) qui a vu son désir de travailler dans la protection de l'environnement renforcé suite à ses expériences d'itinérance. Un itinérant à pied en famille, Luc (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 32-37) démissionne de son travail de commercial et crée une association de sensibilisation à la fonte de la banquise, Sylvain (*ibidem*) de chef de projet automobile devient manager en développement durable. Le pratiquant peut aussi opérer un lien indirect, comme le trekkeur (16) qui applique la conscience de soi acquise lors de ces itinérances aux situations de travail qui requièrent des prises de décision sous pression, ou l'itinérant à parapente Gilles (*ibid.*, pp. 158-163) qui

décide de faire un métier itinérant, pilote d'avion : « *Faire le tour du monde, ça transforme. Pourquoi puis-je réaliser un autre rêve au retour ?* » (*ibid.*, p. 162).

L'innovation du couple d'itinérants à vélo en famille Joël et Florence investit à la fois la sphère intime et professionnelle : père au foyer avant de partir, il gère une entreprise au retour ; elle, ingénieure de production dans une usine, est désormais femme au foyer après l'itinérance.

L'innovation après l'itinérance peut aussi consister en un comportement responsable, une posture éthique, qui a un impact social. Avant de partir, le couple d'itinérants à tandem Olivier et Adeline (*ibid.*, pp. 82-87) voulait rencontrer l'Afrique au-delà du « *triste triptyque* » (*ibid.*, p. 84) du terrorisme, de la famine, du sida ; revenu du voyage, il a compris que l'espoir peut tout transformer. Gilles, itinérant à pied (*ibid.*, pp. 144-151), parle d'une forme de connaissance acquise *via* la rencontre avec l'autre, et qu'il peut appliquer dans le cadre de son travail à l'Union européenne : « *On a toujours raison de repartir. Pas pour accumuler des kilomètres, tout le contraire : rencontrer l'autre, s'imprégner des lieux et des pays, s'arrêter aussi longtemps que nécessaire. Retrouver l'intelligence du temps et du monde* » (*ibid.*, p. 147). L'itinérante à vélo (14), qui travaille dans une coopérative de médiation interculturelle dans les écoles, va modifier la relation qu'elle entretient avec les personnes dont elle s'occupe. En effet, ces personnes sont essentiellement des migrants qui proviennent des pays qu'elle a traversés, ou de pays à la culture proche (musulmane notamment). Grâce à la cohabitation avec les habitants des pays traversés pendant l'itinérance, au partage de la satisfaction des besoins physiologiques (dormir, manger...) elle considèrera et traitera désormais ces personnes comme des personnes singulières et non plus comme un groupe indistinct et opaque, ce qui leur permettra peut être de trouver une issue constructive à leur projet de migration... « *Moi je te dis, une fois rentrée, je me suis toujours occupée aussi d'intégration, d'étrangers avec aussi notre métier. Mais, c'est-à-dire, tu le vois diversement, parce que maintenant tu connais son histoire. Nous avons traversé beaucoup de pays musulmans, la plupart de notre immigration, ici en Italie, est composée de musulmans, qu'ils soient maghrébins ou qu'ils soient... et... ils nous ont hébergé un tas de familles musulmanes et donc tu connais leur histoire, leurs traditions, ce n'est pas uniquement un immigré qui vient ici et moi alors je solidarise avec lui pour une question très idéologique si tu veux. Non, c'est-à-dire, maintenant... ce n'est pas l'immigré, c'est une personne avec une histoire, que j'ai vécu personnellement, non ? J'ai dormi chez eux (...) nous ne les voyons pas pour ce*

*qu'ils sont, absolument pas, pour nous ce sont des immigrés, et tendanciellement ils nous cassent les pieds aussi. À moi, au contraire, ça me plaît beaucoup. »*

Pour l'itinérant à pied (13) ce changement comportemental est directement issu d'une relation « gnosique » avec l'environnement, du rôle d'éveil psychique joué par le ressenti corporel, qui oblige à répondre aux stimuli. Ce ressenti, cette perception du stimulus, pousse le pratiquant à être « responsable » au sens premier du terme (donner une réponse). Grâce au chemin, le corps est stimulé naturellement et récupère l'intégrité de ses capacités de compréhension et de réponse, qui permettent de bâtir un lien social. *« Je te donne un coup de marteau (geste de la main)... Si tous ces stimuli sont diminués, j'ai le doute qu'aussi les stimuli sociaux, moraux, relationnels, de manière analogue, trouvent moins de réponse, parce que si toi déjà sur le plan physique tu n'as pas l'habitude de répondre, alors figure-toi sur le plan relationnel. (...) En Italien, le mot qui signifie la capacité de répondre est responsable. Qui a tout de suite une acception morale en Italien, non ? Mais c'est intéressant qu'il ait une acception morale, c'est-à-dire, responsable c'est quelqu'un qui est capable de répondre. (...) Alors, quand tu as du mal et que tu marches, tu apprends à gérer la faim et la soif, non, tu sais jusqu'à quand tu peux pousser, jusqu'à quand tu peux résister, ne pas résister, ce qui est bon à manger, ce qui n'est pas bon à manger, etc. » (13).*

Dans la sphère politique, l'innovation peut concerner une forme de militantisme. L'itinérant à pied de proximité (8) voit son militantisme « alter » renforcé (très concerné et actif par la résistance à la création de l'aéroport de Notre-Dame des Landes).

Dans la sphère artistique, l'innovation peut concerner la publication d'un blog (11) ou d'essais (Rumiz) qui transmettent la compétence créative corporelle et éthique apprise pendant l'itinérance.

Ainsi, l'enjeu créatif de cette douzième étape de « Partage » consiste à réaliser l'innovation existentielle, à portée individuelle ou sociale. Ce n'est que parce que l'itinérant a consolidé son nouveau Soi, qu'il a aligné les différentes dimensions de sa situation de vie, qu'il peut maintenant se mettre à contribution des autres. Cela peut rester dans une sphère très intime, très proche, comme dans le cas d'un déménagement, d'une rupture affective ou alors de la consolidation d'un lien affectif, voire la mise au monde d'un enfant. Ou bien dans une sphère plus élargie, professionnelle, humanitaire, politique... avec à la clé la génération d'un nouveau bien commun.

Chaque étape de cette phase renvoie à d'autres. En plus de celles déjà mentionnées au paragraphe précédent, la dixième étape de « Décantation » où l'itinérant prend conscience de sa nouvelle capacité créative et éthique, est liée à la première étape « Tension » car cette capacité a été développée grâce à cette tension et elle va permettre de l'« expirer » complètement, transformant ainsi le problème ou le défi initial en innovation, comme le créatif part d'un problème ou défi et, grâce à la démarche créative, trouve une solution innovante pour y répondre qui va pouvoir apporter une amélioration ou une transformation des conditions de vie de ses destinataires.

#### **4.1. Le projet d'itinérance, une potentielle épopée créative**

Le plan du projet d'itinérance peut être comparé avec, d'une part, celui de l'épopée ; et, d'autre part, avec celui du processus créatif et notamment le plan du *Creative Problem Solving* (CPS), largement utilisés dans le processus créatif dans l'entreprise. Dans les deux cas, il y a une correspondance sur le plan des ressorts existentiels et créatifs, qui sont ainsi ultérieurement éclairés par la comparaison. Il ne s'agit pas ici de mobiliser un nouveau paradigme, structurel, dans l'analyse de la matrice socio-praxique de l'itinérance. Il s'agit plutôt d'amplifier sa portée sur le plan de la créativité intégrative et d'ouvrir son utilisation à d'autres domaines que la géographie des pratiques récréatives. Il s'agit aussi d'un ajout de ressources théoriques. Dans la suite du chapitre, une analyse détaillée de ces deux plans est proposée.

##### ***Le plan narratif figuratif d'itinérance comme épopée***

Le plan de l'épopée facilite la réalisation d'un objectif existentiel, une mission singulière du héros qui mobilise différentes dimensions. Une dimension géographique, car il s'agit toujours pour le héros de se mettre en voyage. Une dimension culturelle, car il s'agit de se mobiliser pour défendre des valeurs communes. Une dimension individuelle, car c'est sa trajectoire de vie qui l'a amené à être choisi pour la mission, qui lui est confiée à un moment précis de sa vie, et pour laquelle la rencontre avec un mentor l'a préparé. Une dimension sociopolitique, car cette mission, dans le cadre d'une épopée, a pour objectif d'améliorer les conditions de vie de sa communauté (par exemple, de résidence), voire de la société. Tout au long du voyage, le héros est confronté à l'altérité, notamment ses peurs et résistances personnelles, et les ennemis qui l'empêchent de réaliser son objectif. De plus, l'épopée facilite la mise en œuvre d'une créativité corporelle et éthique. En effet, le héros est en mouvement, car il est en voyage et il se sert régulièrement de son corps, notamment dans les combats avec

les ennemis ; il est sans cesse au contact avec l'altérité et ne peut parvenir à son objectif que s'il « meurt à soi-même », lâchant son individualisme et faisant attention à l'Autre. Ainsi, l'épopée peut servir d'exemple pour structurer et approfondir les enjeux du plan d'itinérance.

Le plan de l'épopée correspond à celui, plus général, du « voyage du héros », qui est sous-jacent aux récits d'autres genres narratifs, notamment le récit d'aventure et le conte merveilleux. Il a été formalisé pour la première fois par Campbell (2004) en dix-sept étapes, puis simplifié par Vogler (2007) en douze étapes. Il peut être comparé au plan du projet d'itinérance. La première étape du plan du projet de l'itinérance et donc de la première phase qui se déroule dans le monde ordinaire est la « Tension », qui correspond à l'étape du « monde ordinaire » du voyage du héros. Cette étape ne fait pas partie des dix-sept initialement identifiées par Campbell, qui démarrait son monomythe par l'« Appel de l'aventure ». Il ne s'agit en effet pas véritablement d'une étape du voyage, mais de la situation de vie du héros avant de le démarrer. En technique de narration, elle sert à mieux faire ressortir, par contraste voire conflit, le caractère spécial, extraordinaire du monde où se déroulera le récit et la portée existentielle de l'objectif qui sera assigné au héros. Dans le monde ordinaire, il y a un conflit latent entre la vie réelle du héros, dans toutes ses dimensions, et ses aspirations. Ou bien, comme au début de l'épisode III de *Star Wars*, le héros, sans le savoir, n'est pas à sa place ; sa lignée de filiation le destine non pas à un métier de berger mais de leader politique. Cette situation dérive dans tous les cas de la trajectoire de vie avant la période qui précède le départ. La trajectoire de vie pourrait d'ailleurs être isolée comme étape « zéro » comme dans le « mythe du héros » du psychanalyste Baudoin, (cité in Durand, 1992a, pp. 192ss) : l'étape de la « Naissance du héros ». Dans l'itinérance, le futur pratiquant ne se sent pas complètement à sa place dans sa situation de vie. Il peut s'agir d'une brèche dans une sphère seulement de l'existence, par exemple un métier qui ne lui convient pas, ou dans plusieurs sphères ; ou bien il veut lui-même pousser un peu plus loin le développement de son potentiel.

La deuxième étape du plan du projet d'itinérance est l'« Émergence », qui correspond à l'étape de l'« Appel de l'aventure » dans le voyage du héros. L'appel est un message qui est l'élément déclencheur du projet, et qui permet d'établir son objectif. Il est souvent apporté par un messager qui confie ainsi une mission sociétale au héros. Songeons par exemple, au message de « M » à James Bond au début de chaque épisode de la saga. La mission se présente de manière plus ou moins explicite comme l'occasion de résoudre la tension de départ. Dans l'itinérance, il s'agit d'un appel au départ, sans forcément une idée précise de la

« mission » accomplir. L'itinérant imagine immédiatement, de lui-même, les caractéristiques spatiales, temporelles et actancielles du voyage. Celles-ci peuvent être imaginées comme autant d'accroches qui vont faciliter son objectif existentiel, créant ainsi un alignement des objectifs. Le héros de l'épopée est toujours conscient de son objectif existentiel dès le début du projet et ses objectifs sont alignés dès la réception de sa mission ; à l'itinérant en revanche de faire ce travail d'alignement, ou bien de l'accomplir au fur et à mesure de son voyage.

La troisième étape du projet d'itinérance est celle de l'« Hésitation », qui correspond à l'étape du « Refus de l'appel » dans le « voyage du héros ». Le héros hésite, est assailli de doutes, ne veut plus partir, il a peur, il imagine toutes les bonnes raisons pour ne pas pouvoir partir. Il est bloqué au seuil de l'aventure. Le corps, pour l'instant, ne peut être mobilisé. Songeons encore une fois à *Star Wars*. Luke préférerait rester dans son village, continuer à être berger et vivre avec sa famille. L'itinérant trouve de très bonnes raisons de ne pas partir, liées à sa vie quotidienne : le travail, la famille...

La quatrième et dernière étape de la première phase du projet d'itinérance est le « Déclat », qui correspond à la « rencontre avec le mentor » dans le « voyage du héros ». À ce stade, on l'a vu, le héros a peur, il manque de confiance. Le mentor est une personne qui encourage le héros, lui donne cette confiance, ainsi qu'une arme magique (une épée, par exemple), qui lui servira à combattre les ennemis et s'emparer de l'élixir. C'est Obi Wan qui parvient à convaincre Luke et lui donne l'épée. Cependant, le héros devra poursuivre l'aventure sans lui. Si le mentor n'est jamais très loin et peut lui venir en aide, il est destiné à être abandonné par le héros une fois que ce dernier aura tout appris de lui. Le bon mentor est un pédagogue qui peut préparer le héros au combat. Souvenons-nous du combat entre Kesuke Miyagi et Ralph Macchio dans « Karate Kid ». Ainsi, il mobilise enfin le corps du héros. L'itinérant aussi surmonte ses peurs à l'aide de la rencontre, par exemple, avec un ancien itinérant qui a réalisé le même itinéraire, à peu de choses près, que celui qu'il avait imaginé, et qui lui donne des conseils pour le finaliser. Le mentor de l'itinérant lui donne aussi des conseils sur comment organiser son quotidien pendant l'itinérance, comment gérer la fatigue, l'alimentation... faisant prendre ainsi conscience au futur pratiquant de l'importance d'un corps bien disposé pour réaliser son projet.

La première étape de la deuxième phase qui se déroule dans le monde extraordinaire, cinquième étape du projet d'itinérance, est celle du « Pivotal », appelée « Passage du seuil » dans le voyage du héros. Ce seuil a des gardiens, qui peuvent faire obstacle au héros, tout en détenant les clés pour ouvrir le seuil, et lui permettre d'avancer. L'enjeu c'est de ne surtout

pas voler les clés aux gardiens du seuil, ou de faire usage de ruses et autres opportunités pour les obtenir, autrement ces gardiens peuvent devenir des ennemis, et poursuivre le héros tout au long du voyage. Pensons à tous ces gardiens qu'Ulysse rencontre dans son voyage de retour à Ithaque : les sirènes, la magicienne Circée... Le héros comme l'itinérant doivent faire preuve d'intelligence et d'équité pour que les trajectoires de vie de tous les acteurs impliqués de près ou de loin dans la réalisation de son objectif s'enchevêtrent harmonieusement, pour que ce projet fasse sens pour tout l'entourage. Dans le cas de l'itinérant, il s'agit de l'entourage familial et professionnel notamment.

La sixième étape du projet d'itinérance est celle du « Calibrage », qui correspond à l'étape de « Tests, alliés et ennemis » (ou « Route des épreuves »), dans le « voyage du héros ». Le héros traverse une série de tests pendant lesquels il rencontre ses alliés et ses ennemis, tout en ressemblant ses compagnons s'il en a choisis. Les ennemis peuvent être des gardiens du seuil qu'il a volé ou rusé. La réussite d'un projet, y compris créatif, n'est jamais une affaire solitaire ; l'aide des autres est toujours nécessaire. Songeons à Harry Potter, qui s'entoure de ses deux amis pour combattre Vol-de-Mort. L'itinérant s'entoure aussi de personnes bienveillantes et prêtes à l'aider pendant la réalisation de son projet, par exemple en créant un blog où ces personnes pourront le suivre et l'encourager.

La septième étape du projet d'itinérance est celle de l'« Entraînement », qui correspond à l'étape de l'« Approche de la caverne » dans le « voyage du héros ». Le héros n'a jamais été aussi près de l'objet de sa quête, et pourtant le pire peut arriver, l'empêcher de partir, ou au moins il peut être question d'opérer des changements au voyage. D'où l'importance de bien se préparer pour partir sereinement. Il peut s'agir d'un entraînement physique, mobilisant les mêmes compétences techniques que celles demandées par la mission : les « pompes » de James Bond. Ou bien d'un entraînement qui mobilise plus particulièrement les compétences mentales, humaines, du héros : Karate Kid qui peint la clôture... L'itinérant a tendance à « zapper » cette étape, ou bien à ne songer qu'à la préparation physique. Mais certains essayent d'anticiper certaines difficultés à gérer son quotidien, ou bien en faisant un « essai » se rendent compte du besoin en compétences mentales et humaines à développer.

La huitième étape du projet d'itinérance est celle de la « Réalisation », qui correspond à l'étape de l'« Épreuve Suprême » dans le voyage du héros, souvent représentée par un combat entre le héros et son « pire ennemi », où il frôle la mort. Il s'agit bien de mobiliser le corps, d'être attentif aux mouvements de l'autre, de se faire guider par son intelligence

corporelle, émotionnelle, relationnelle. Les épopées anciennes et contemporaines regorgent de combats. Un des plus célèbres est celui entre Obi Wan et Anakin/Dark Vador. Obi Wan essaie, pendant le combat, de raisonner Dark Vador. On sait que ses mots seront entendus, beaucoup plus tard, lorsque Dark Vador tue Palpatine pour sauver son fils, redevenant ainsi Anakin. Dans l'itinérance, il ne s'agit pas, bien entendu, de combattre un ennemi en chair et en os. L'ennemi de l'itinérant, quelque part, c'est lui-même, son ombre, toute cette altérité qu'une fois intégrée lui permettra de réaliser son objectif. En revanche, tout comme le héros de l'épopée, pour l'intégrer, il lui faudra mobiliser sa créativité corporelle et éthique, son intelligence corporelle et émotionnelle mais aussi son raisonnement et la capacité à faire dialoguer deux raisons différentes (éthique relationnelle).

La première étape de la troisième phase, qui se déroule à nouveau dans le monde ordinaire, la neuvième du projet d'itinérance, est celle de l'« Arrivée », qui correspond à l'étape de la « Récompense » dans le voyage du héros. C'est un moment de calme soudain après le combat. Le héros s'empare de l'objet de sa quête (l'élixir) et célèbre son succès avec ses compagnons (le cas échéant) et ses alliés. Les épopées regorgent de festoiments. Si la récompense de l'itinérant est avant tout d'être arrivé à destination, l'élixir est toujours un bien, matériel ou immatériel. Ainsi, le véritable élixir du projet d'itinérance est bien la créativité intégrative, corporelle et éthique, qui est une capacité de l'itinérance. Cette capacité lui permettra de réaliser son innovation existentielle, qui peut avoir une répercussion sociale, qui correspond à l'objectif existentiel. C'est parce que Luke a réussi ses combats qu'un régime pacifique peut s'installer. C'est parce que l'itinérant est devenu, ou s'est confirmé en tant que créatif intégratif, qu'il pourra générer un bien commun.

La dixième étape du projet d'itinérance est le « Décantage », qui correspond à l'étape du « Chemin du retour » dans le « voyage du héros ». Alors qu'il pensait que le chemin était tout tracé pour rentrer chez soi, le héros se fait poursuivre par des forces opposées, par exemple par des Gardiens du Seuil qui le séparent du monde ordinaire. Il risque d'égarer l'élixir. Il peut aussi vouloir le garder uniquement pour soi et ne pas rentrer, rester dans le monde extraordinaire, pour toujours ou temporairement. Songeons à Gilgamesh qui se réfugie dans l'île où vit l'immortel Ut-napishtim. Il a son élixir, le bois précieux, mais pourquoi pas ne s'occuper de soi-même et obtenir l'immortalité ? Voilà encore le héros confronté à son ombre, ce qui lui empêche de réaliser son objectif existentiel. Il y a donc du tri à faire entre les différentes intentions. Tant que ce tri n'est pas fait, le retour ne peut s'achever. Les itinérants peuvent refuser de rentrer, de mettre à contribution ce qu'ils ont appris. David

Lefèvre est littéralement resté sur une île au Chili, après avoir réalisé une itinérance dans ce pays, pour faire le tri entre volonté de rester dans son monde extraordinaire ou possibilité de rentrer et réintégrer nouvellement sa situation de vie habituelle. C'est une étape de bilan.

Une fois accompli ce bilan, le héros passe à la onzième étape du « Transfert », qui correspond à l'étape de « Résurrection » dans le « voyage du héros ». Le héros doit mourir à soi-même pour renaître, ayant définitivement laissé derrière soi ses ennemis et bien ancré ces nouvelles compétences. Harry Potter meurt et ressuscite après avoir tué Vol-de-Mort. L'itinérant peut passer par une phase d'errance et dépression, de souffrance, avant de trouver la meilleure manière de réintégrer sa situation de vie habituelle.

La douzième et dernière étape du projet d'itinérance est le « Partage », qui correspond à l'étape du « Retour avec l'élixir » dans le voyage du héros. Celui-ci met à contribution, dans son univers intime ou bien dans la société, l'élixir qu'il a conquis lors de son voyage. Gilgamesh finira sa vie en gouvernant avec équité la ville d'Uruk. L'itinérant a la possibilité de générer un nouveau bien commun, singulier et adapté aux attentes de la communauté où il réside, voire de la société plus généralement, car c'est le fruit d'un processus créatif.

On voit comment, dans l'épopée, l'objectif existentiel est présent et conscient dès le début, en plus d'être doté d'une dimension sociétale. L'enjeu principal est l'intégration d'une altérité-ombre, personnifiée par un ennemi dans l'épopée, mais qui est avant tout intérieure. Il s'agit de tout ce que le pratiquant n'est pas (encore), son individualisme, son enfermement, ses peurs... et la résolution de cet enjeu est facilitée par le corps. Dans déplacement, et dans l'échange avec l'environnement. Cet échange est représenté dans l'épopée par le combat. Dans l'itinérance, il s'agit de se mettre en relation avec l'environnement *via* le ressenti corporel et les émotions, en maillant les différentes dimensions de l'environnement, jusqu'à la dimension symbolique, et événementielle. Il s'agit d'accueillir, observer, comprendre et enchevêtrer les raisons des uns et des autres. La démarche créative intégrative, soutenue par la créativité corporelle et éthique, est donc bien au centre du projet d'épopée, facilité par un plan qui distingue bien entre objectif intrinsèque (élixir) et existentiel (partage de l'élixir), et du projet d'itinérance.

### ***Le plan narratif figuratif de l'itinérance comme processus créatif***

À l'instar du plan de l'épopée, le plan du *Creative Problem Solving* (CPS) facilite aussi la réalisation d'un objectif existentiel, à condition que le problème de départ soit formulé dans les termes appropriés. Lors de cette première phase de définition du problème,

comme on verra, toutes les dimensions – géographique, culturelle, individuelle, sociopolitique – peuvent être convoquées pour fournir les données d'information nécessaires. Seulement, tel que formalisé jusqu'ici, le CPS occulte quelque peu la question de la démarche et du moyen et n'implique pas forcément la créativité corporelle et éthique. Par conséquent, il ne parvient pas toujours à une innovation. En comparant plan d'itinérance et plan du CPS il est ainsi possible de préciser le premier, mais aussi de produire un apport à la créativité, avec l'invitation à questionner ses outils, ses techniques, et pas seulement ses processus.

On a vu que des enjeux créatifs, liés entre eux, se nichent dans toutes les étapes du projet d'itinérance et de l'épopée. Deux auteurs des *Creativity Studies*, Kirton et Gardner, ont identifié pareilles étapes et enjeux dans le processus créatif. En rapport par exemple à l'étape de l'appel, dans la première phase de crise, Kirton (2003), en décrivant les problèmes résiduels du *Management Initiative Study* qui ont aidé à former la A-I theory, parle de « *precipitating event* ». Cet événement agit comme un appel et rend le processus de changement inévitable. Seulement, chez Kirton celui-ci arrive après le refus (cf. notre étape de l'hésitation), alors que dans le projet d'itinérance et d'épopée l'appel arrive avant celui-ci. Il le décrit bien comme une crise, un événement qui met en évidence une situation de crise, qui apparaît comme des « *surprises soudaines, leur résolution devant être réalisée rapidement et leur nature menaçante ; en bref, leur existence révélée est liée à la crise* » (*ibidem*, p. 19).

En rapport à l'étape de l'hésitation, le refus est une manifestation de la résistance au changement et peut prendre des formes différentes, une ou plusieurs, voire en contradiction les unes avec les autres. Kirton (*ibid.*, p. 18) donne une liste des formulations verbales les plus récurrentes de cette résistance : « Il n'y en a pas besoin » ; « Il n'y a pas de problème » ; « Il n'y a pas de ressources » ; « Trop difficile » ; « Pas de bénéfices » ; « Il y a d'autres priorités » ; « Ça a déjà été essayé et ça a échoué » ; « Ça a déjà été fait » ; « Ce n'est pas approprié » ; « Tout va bien, pourquoi risquer ? ».

C'est souvent une rencontre qui va faire surmonter la peur (cf. cinquième étape). C'est la rencontre avec le mentor. Il peut y en avoir plusieurs au cours de la vie d'un créateur, au-delà du mentor de vie dans l'enfance ou jeunesse, il peut y en avoir un par projet. Gardner (1993) nous parle par exemple des mentors de Martha Graham. Pour la chorégraphe américaine, le premier fut son père, puis Horst (période américaine), Jung (période grecque), et probablement le designer Halston (lorsqu'elle est devenue Directrice de sa propre compagnie). Selon Gardner, il s'agit d'un support à la fois affectif et cognitif, support qui

peut être incarné par une seule personne (comme Horst pour Graham), ou dédoublé, voire distribué parmi plusieurs personnes de son entourage (comme pour Stravinsky). Gardner parle d'une relation de confiance, d'un soutien affectif inconditionnel, et, sur le plan cognitif, de l'effort du mentor de comprendre l'individu créatif et de lui donner un feedback sur la nature de la rupture qu'il est en train de réaliser avec son projet. Runco (2014) parle aussi des mentors comme des personnes qui encouragent, qui n'inhibent pas (autrement il s'agirait de gardiens du seuil).

Le passage de la conquête de l'élixir au partage de celui-ci est particulièrement illustré par la vie de Martha Graham. Elle parvient à créer sa Compagnie et en devenir la Directrice, son troisième « projet » après la période américaine, et la période grecque où elle étudie Jung et prend connaissance de la « troisième voie ». Elle réalise alors une réelle innovation de rupture, car elle implante sa nouvelle discipline et elle la transmet aux autres. On voit déjà de ces quelques exemples qu'en créativité (processus créatif), l'accent est mis davantage sur les étapes et les enjeux créatifs que sur les moyens spécifiques d'avancement et réalisation. Nous allons maintenant approfondir ces questions en se focalisant sur la méthode spécifique, et reconnue, de processus créatif, du CPS.

La méthode du CPS a été développée à partir des travaux pionniers de Osborn (1953) et Parnes (1967a, 1967b), eux-mêmes basés sur les travaux du psychologue social britannique Wallas, initiateur avec l'ouvrage pionnier *The Art of Thought* de 1926 (cité en Runco, 2014, p. 21) des recherches sur le processus créatif. Wallas avait, dans cet ouvrage, exposé les quatre étapes du processus créatif : préparation, incubation, illumination, vérification. Le nombre d'étapes a varié dans les années jusqu'aux actuelles quatre composantes et huit étapes cristallisées par Isaksen et Treffinger (2004).

**FIG. 6 : Matrice du processus créatif CPS d'après Isaksen, Dorval and Treffinger (2000)**

1. Préparer l'approche
2. Comprendre le défi
2.1. Construire les opportunités = « <i>générer des consignes globales, courtes et efficaces qui aident à définir la direction principale des efforts de résolution de problème</i> » (Isaksen & Treffinger, 2004, p. 93)
2.2 Explorer les données = « <i>générer et répondre à des questions qui mettent en évidence des informations, sentiments, observations, impressions et questions clés au sujet de la tâche. Ceux-ci aident les personnes impliquées dans la résolution du problème à développer une compréhension de la situation actuelle</i> » (ibidem)
2.3. Encadrer les problèmes = « <i>chercher une question spécifique ou ciblée (énoncé du problème) sur laquelle concentrer les efforts qui vont suivre</i> » (ibid.)
3. Générer des idées = « <i>obtenir des options nombreuses, variées ou inhabituelles pour répondre à un problème. Bien que cette étape comprend une phase de concentration, son emphase première revient à générer des idées ou l'engagement d'un effort prolongé de chercher des possibilités créatives</i> » (ibid.)
4. Se préparer à l'action
4.1. Développer des solutions = « <i>analyser, peaufiner et développer des options prometteuses</i> » (ibid.)
4.2. Construire le consensus = « <i>chercher des sources potentielles d'assistance et de résistance et identifier des éventuels facteurs qui pourraient influencer une mise en œuvre réussie de solution</i> » (ibid.)

Il ne nous sera pas échappé que la tension de départ est définie en tant que défi, et pas en tant que problème. Dans la théorie comme dans la pratique de la créativité, ces dernières années ont été consacrées à l'étude du problème de départ, avec une importance accrue de la première étape ou *problem finding*, l'identification du problème, qui est souvent ambigu au

départ (cf. Runco, 2014 ; Isaksen & Treffinger, 2004). Comme disait Einstein, la formulation d'un problème est plus importante que la recherche de sa solution, cette dernière n'étant qu'une question d'habileté mathématique ou expérimentale. La solution est dans le problème. Ainsi, un problème situé au niveau extrinsèque (par exemple, existentiel) amènera à une innovation existentielle. Pour cela, dans la formulation du défi, et plus précisément dans l'exploration des données, des données provenant de la dimension géographique, culturelle, individuelle et sociale devraient être considérées.

Si la phase de définition du problème est bien présente dans le modèle le plus récent du CPS, la phase d'incubation, pourtant présente dans le modèle de Wallas, et valorisée par des éminents psychométriciens tels que l'américain Guilford, a disparu très tôt des modèles de CPS. Or, c'est bien là que la créativité intégrative peut se déployer. C'est lors de la phase d'incubation, après s'être bien familiarisé avec le défi, et lorsque l'individu est à contact avec toute source d'altérité, qu'émerge la solution. Certains parlent à ce propos d'intuition (Runco, 2014). Au-delà des définitions des philosophes cités par Runco (*ibidem*, p. 29 : Spinoza, Kant, Bergson, pour ce dernier l'intuition est une forme d'instinct), en créativité c'est à Jung qu'on se réfère lorsqu'on parle d'intuition. Entre autres, parce que c'est à partir du travail de Jung (1964) que le test comportemental Myers-Briggs Type Indicator (MBTI) a été développé, un test que l'on utilise entre autres pour identifier les individus intuitifs. Comme déjà précisé plus haut, nous ne souhaitons pas, dans le cadre de cette thèse, approfondir l'approche par l'intuition ; les mécanismes associatifs et l'analogie sont par ailleurs aussi mobilisés pendant la phase d'incubation.

Ce qui est plus intéressant aux fins de notre thèse ce sont les indicateurs utilisés dans les tests d'intuition en créativité : confiance dans le *gut feeling* (littéralement « sentiment des tripes ») le fait d'avoir souvent ou pas le sentiment d'être dans le juste ou dans l'erreur même sans pouvoir expliquer pourquoi. Vous avez dit « gut »... ? Voici réintégré le corps, les manifestations du corps, à relier à l'environnement et transformer en idées, puis actions (solutions) de la créativité corporelle et éthique. Ainsi, le processus créatif du CPS passe immédiatement de la phase de compréhension du défi à celle de la génération d'idées, sans passer par l'incubation, sans passer par une phase où la créativité intégrative, corporelle, peut se déployer. Et, par ailleurs, l'on sait que les experts du CPS n'utilisent pas systématiquement les techniques de créativité corporelle (Isaksen, Dorval, & Treffinger, 2000). Pour conclure avec les mots de Kirton : « *Aucun schéma, comme par exemple une feuille de route, ne vous dit tout : quel est le moyen de transport, s'il est bon ; si les routes sont en bon état, quelles*

*sont les conditions météorologiques ; combien de fois on s'arrête pour un repas ou on perd son chemin »* (Kirton, 2003, p. 10). Et si on essayait d'en dire un peu plus, avec des indications spécifiques sur les techniques corporelles à utiliser ?

### **Conclusions : l'itinérance, entre milieu de vie et milieu récréatif**

Comme annoncé dans l'introduction, ce chapitre permet de répondre, en partie, à la question relative à la présence et à la nature de la dimension existentielle ; aux questions relatives aux composantes et aux liens entre elles : en plus du plan, l'objectif (y compris la question de la conscience de l'objectif existentiel), la démarche-projet, et le moyen ; aux questions relatives aux présupposés, notamment celui de la trajectoire de vie, de la situation de vie et de l'environnement de vie ; aux questions relatives aux concepts clés de la démarche-projet créative intégrative : créativité corporelle, éthique relationnelle ; aux résultats : présence, nature du bien commun. De plus, nous pouvons désormais apporter un contenu précis à ce que l'on peut entendre par « habitation créative intégrative », qui est la traduction géographique de la démarche-projet créative intégrative de l'itinérance. Dans ce cadre, le plan narratif figuratif du projet d'itinérance peut être considéré comme une « matrice socio-praxique ».

En qui concerne le plan à proprement parler, le plan narratif figuratif du projet d'itinérance est structuré en trois grandes phases. La première phase est celle de la crise, qui peut être dérivée d'une situation de vie asynchrone, et/ou d'une trajectoire de vie discontinue. La deuxième phase est celle du voyage proprement dit, qui permet de réaliser le but matériel extrinsèque (arriver à destination dans les temps et moyens choisis), voire les objectifs intrinsèques (récréatifs, culturels), si ceux-ci n'ont pas été complètement dépriorisés à la faveur de la réalisation de l'objectif existentiel. La troisième phase est celle du retour, où l'objectif existentiel peut être réalisé, avec une innovation individuelle voire sociale à la clé, cette dernière pouvant être définie comme la génération d'un nouveau bien commun.

Dans le cadre de cette structure commune, on remarque que certains itinérants seulement vont jusqu'au bout des douze étapes, et donc innovent dans leur vie voir celle de leur communauté ou société, en réalisant ainsi un objectif existentiel de changement de soi. Les uns y vont de manière assez fluide, les autres passant par une ultérieure crise après celle qui a marqué la période juste avant le départ. Les uns parviennent à transformer l'élixir en bien commun, bien immatériel tel qu'une nouvelle manière de faire dans leur travail, ou bien matériel et visible mis à disposition des autres comme un blog, des actions concrètes,

politiques par exemple. Dans leur cas, la créativité corporelle et éthique, à l'œuvre pendant l'itinérance, permet de créer au retour leur contribution singulière à la société. S'entraîner à l'éthique relationnelle pendant l'itinérance permet d'apporter sa contribution singulière à société après. Les autres se focalisent sur la réalisation de soi avant tout, sans générer de bien commun au retour. D'autres encore s'arrêtent à la neuvième étape de l'arrivée à destination, de la conquête de l'élixir, incarné plutôt pour eux par la réalisation du but extrinsèque matériel (réalisation de l'itinéraire dans les temps et moyens voulus), voire des objectifs intrinsèques, ce qui leur permet de réaliser leur objectif existentiel immédiatement, sans passer par la dernière phase. En effet, celui-ci est d'ordre ontologique : renforcer le sentiment d'exister, l'identité étant liée justement à la pratique de l'itinérance, au milieu traversé, aux activités spécifiques réalisées pendant celle-ci, et non pas à un processus de transformation de Soi, de développement personnel.

Concernant la dimension existentielle, nous ne pouvons donc pas exclure la dimension existentielle de certains projets d'itinérance, mais celle-ci paraît plus intense chez certains. Ces itinérants parviennent à réaliser un objectif existentiel de réalisation de son potentiel, voire de transformation de Soi et de contribution singulière à la société, au retour. D'autres, en revanche, ne semblent pas « transformés » au retour, et en même temps, ils enchaînent les départs, dès qu'ils sont revenus, ils ne cherchent qu'à repartir, dénigrant dans certains cas leurs conditions ordinaires de vie. Ce qui permet d'envisager deux natures de la dimension existentielle. Une dimension existentielle projectuelle de changement, voire de transformation, d'auto-transcendance ; et une dimension existentielle projectuelle de renforcement de soi, du sentiment d'exister, ontologique. Ce constat permet de confirmer l'hypothèse que la dimension existentielle est présente dans toutes les formes de projets d'itinérance, mais dans certaines formes (transmoderne ?) celle-ci est particulièrement intense, car l'itinérance permet un processus de transformation de Soi. Alors que dans d'autres, l'itinérance ne fait que renforcer le sentiment de soi, d'où l'envie de partir régulièrement, presque obsessionnelle ; ou elle permet de se réaliser, mais dans un cadre individualiste, non tourné vers l'extérieur.

L'analyse du terrain a aussi permis de faire émerger d'autres projets emboîtés dans le projet d'itinérance, lui-même emboîté dans le projet de vie et d'autres projets. Le projet d'itinéraire, dont la réalisation s'accomplit à la huitième étape du projet d'itinérance, est emboîté dans celui d'itinérance. Son plan peut d'ailleurs être analysé à l'aune du voyage du héros en douze étapes mais ce n'est pas le sujet ici. De plus, le projet d'itinérance est emboîté

dans d'autres projets : géographique (par exemple, déménagement suite à une itinérance), affectif (projet de couple ou de famille, par exemple séparation, mariage, conception d'un enfant suite à une itinérance), professionnel (par exemple départ à un moment précis de sa carrière, changement de poste ou métier suite à une itinérance), sociopolitique (par exemple engagement politique au retour d'une itinérance), ou projet de vie au global (changement dans plusieurs ou toutes ces sphères à la fois). Ces différents projets ne pourront qu'être évoqués ici, chacun pouvant faire l'objet d'un terrain et analyse spécifique.

Quant à l'environnement de l'itinérance, s'il est vrai que tous les itinérants étudiés qui ne réalisent pas d'innovation à portée sociale au retour ont évolué en milieu exclusivement montagnard, l'inverse n'est pas vrai. Ce qui revient à ne pas exclure l'importance d'une diversité de l'environnement par rapport à la créativité du projet, mais aussi à étayer l'hypothèse de l'importance de la démarche eu égard à la créativité du projet, que nous aurons l'occasion d'approfondir au chapitre suivant. Ces considérations sont renforcées par le fait que, si tous les itinérants étudiés évoquent des figures de mentor de vie, certains (pas d'innovation à portée sociale au retour) mentionnent des mentors issus du milieu de la montagne. Les autres mentionnent des mentors de vie soit issus du milieu de la montagne, soit d'autres milieux : éducatif, artistique, spirituel.

Quant à la situation de vie asynchrone de départ, qui se manifeste dans la première étape du projet, « tension », il faudrait plus précisément parler de défi pour les uns, de véritable problème pour les autres, et de décalage pour d'autres encore. Défi pour ceux qui n'expérimentent pas de situation négative avant de partir, mais ont l'habitude de « désynchroniser » exprès leur situation de vie pour pousser encore un peu plus loin leur développement personnel. Véritable problème pour d'autres, dû à un événement spécifique plus ou moins traumatisant, qui procure une véritable souffrance. Simple « décalage » pour d'autres encore, décalage entre le quotidien et l'exceptionnel désiré. La trajectoire de vie intervient déjà comme cause de l'asynchronie dans la situation de vie, et elle est convoquée sans cesse tout au long du projet, dans des aller-retour avec ce qui arrive pendant la préparation et la réalisation du voyage, ce qui crée un processus de divergence. Dans la dernière phase, où il s'agit de transformer ou réorienter sa trajectoire de vie en un nouveau projet de vie, celle-ci est convoquée plutôt dans le cadre d'un processus de convergence.

Concernant l'objectif, il apparaît clairement, sur la base du plan narratif figuratif, que celui-ci peut être de trois ordres. Un premier ordre commun à tous les itinérants, le but extrinsèque matériel ou réalisation de l'itinéraire dans les temps et moyens choisis. Un

deuxième ordre intrinsèque qui correspond à la réalisation des activités spécifiques, récréatives et culturelles. Ces deux ordres d'objectifs renvoient à la huitième et neuvième étape du plan du projet, celles de la réalisation de l'itinéraire et de l'arrivée à destination. Un autre ordre d'objectif, existentiel, émerge tout au long de la progression dans le plan pour se manifester pleinement, souvent après coup, à la dernière étape du partage.

Les activités finalisées à la réalisation de l'objectif intrinsèque, tendent à être dépriorisées chemin faisant à la faveur des activités nécessaires à assurer à la réponse aux besoins physiologiques : manger, dormir/se reposer (dimension ordinaire), et à la faveur de la réalisation de l'objectif existentiel qui émerge chemin faisant. D'ailleurs, c'est lors de la pause, lorsqu'on répond aux besoins physiologiques et affectifs, à condition de ne pas avoir prévu trop d'autonomie, que le contact avec l'altérité humaine et événementielle se produit, porteur donc de matière à diverger particulièrement inspirante pour la réalisation de l'objectif existentiel, et facilitant la démarche-projet créative intégrative et générative. En d'autres termes, se confirme la portée heuristique du concept de l'habitation créative : les activités ordinaires de l'itinérance réalisées par le maillage du corps avec l'environnement, où la compétence de la créativité corporelle et éthique se déploie, sont les plus importantes aux fins de la réalisation de son objectif existentiel, voire de la génération d'un nouveau bien commun.

Quant à la conscience de l'objectif, que nous avons commencé à évoquer au paragraphe précédent, si l'objectif n'est pas conscient dès le départ, il peut se révéler chemin faisant, voire au retour, et peut ainsi agir *a posteriori* de la pratique. Dans ce cas, l'itinérant traverse la dernière phase du projet avec difficulté, car il se trouve brusquement à devoir intégrer toute l'altérité qu'il a eu soin de contourner ou de négocier avant et pendant le voyage, la prenant pour un obstacle et non pas pour une opportunité de co-construire et réaliser l'objectif du voyage, et dont l'ombre est désormais trop importante une fois rentré à nouveau dans sa situation de vie habituelle. En revanche, plus le pratiquant est conscient de la tension qui l'anime, plus cette tension touche un contexte large sur le plan relationnel, socio-politique, plus le projet semble se dérouler de manière créative et aboutir à la génération d'un nouveau bien commun.

Cette première analyse du terrain nous permet au moins d'affirmer que si l'objectif existentiel de transformation de Soi demeure implicite jusqu'au bout, les dernières étapes après celle de l'arrivée ne sont pas pleinement vécues. C'est comme si le pratiquant restait dans le monde extraordinaire, parce qu'il vit dans le monde extraordinaire, même quand il réintègre le lieu où il vit. On peut parler alors plutôt à son propos de « conte merveilleux ». Le

conte merveilleux fonctionne uniquement sur un registre symbolique, le voyage fonctionne comme un support projectif qui permet de renforcer une certaine représentation de soi, basée sur l'univers culturel de l'itinérance, la symbolique du milieu traversé et des activités réalisées pendant le voyage. Il ne comporte pas d'enchevêtrement avec une histoire personnelle d'évolution ou d'enchevêtrement avec les histoires d'autres personnes. L'objectif existentiel peut émerger en cours de voyage mais comporter uniquement une portée individuelle, pas sociale. Les phases du retour sont vécues par rapport à un changement à apporter dans sa sphère privée. On peut parler alors de « récit d'aventure », et d'itinérance comme « voyage aventure ». Pour aller jusqu'au bout du projet d'itinérance, et réaliser une épopée, il semblerait alors nécessaire de se familiariser dès le début avec l'objectif existentiel de transformation de Soi, ou en tout cas en avoir un, et que celui-ci, pour se réaliser, implique la génération d'un bien commun.

Quant à la démarche-projet, chaque étape du plan comporte des sources d'altérité que l'itinérant peut intégrer au fur et à mesure de sa progression. Avoir conscience d'une tension au départ invite à se familiariser avec celle-ci et à initier un processus d'incubation qui pourra aider à faire émerger l'idée du voyage ; l'itinérant peut devenir très réceptif aux messages que les événements ou personnes lui transmettent, souvent malgré eux, et qui éclairent un peu plus la tension de départ et un possible, nouvel objectif de transformation pour son existence. Les peurs qui s'ensuivent sont un autre stimulus précieux, porteur d'altérité-ombre à intégrer, à condition encore une fois de les accueillir, de s'y familiariser. Tout processus créatif requière l'aide des autres, et une première aide précieuse provient d'un mentor que l'itinérant rencontre dans le cadre de sa vie quotidienne, dans le cours de son existence. Le reconnaître et accepter de se faire aider par lui revient à une ultérieure intégration de l'altérité-ombre, encore plus puissamment incarnée par les gardiens du seuil de l'étape suivante, qui peuvent être des personnes de son entourage qui s'opposent au départ. Intégrer leur opposition est un enjeu clé pour l'itinérant.

Reste ensuite à choisir le rôle que les autres personnes auront dans la réalisation de l'itinérance : coéquipiers, mais surtout, habitants. Être peu autonome dans le vécu de la dimension ordinaire de l'itinérance permet d'entrer en relation avec les habitants notamment, et donc avec l'altérité qu'ils représentent, notamment si leur culture est éloignée de celle de l'itinérant. C'est alors une occasion de s'exercer à l'éthique relationnelle, véritable élixir de l'itinérance, qui permettra de faire le lien avec les besoins de sa propre communauté (de résidence, par exemple), ou des formes sociales plus complexes, au retour. Rien de tel pour

s'y préparer que de s'entraîner et s'essayer, entrant en contact avec des possibles autres obstacles et difficultés, quitte à apporter quelques modifications à l'itinéraire et à l'équipe avant de partir. L'anticipation ne nuit pas à la créativité, au contraire, elle évite de devoir gérer des fastidieux, voire fatals, imprévus pendant le voyage et favoriser l'émergence de l'inédit, matière à diverger et à intégrer.

La réalisation de l'itinérance revient à l'intégration d'inédit et imprévu et au final, c'est pendant celle-ci que l'itinérant acquière, sans forcément le savoir, l'ultime capacité créative, fondée sur le corps (intelligence corporelle, intelligence émotionnelle, empathie) et l'éthique relationnelle. Celle-ci s'explicite dans les phases de décantage et transfert à l'environnement de vie des acquis de l'itinérance, pour enfin être mise à contribution de la communauté où vit l'itinérant, voire de la société tout entière, sous forme de nouveau bien commun.

Comme nous avons déjà évoqué, plusieurs temporalités peuvent être à l'œuvre dans la conduite de projet d'itinérance. Ce qui veut dire que contrairement à notre hypothèse, la temporalité du projet créatif intégratif et génératif est à la fois d'anticipation et de profondeur.

Quant au moyen de la conduite de projet, le corps de l'itinérant, la bonne disposition de celui-ci est assurée à la fois par le choix d'un moyen de transport lent et doux, ne requérant pas de compétences techniques particulières, comme la marche à pied, ou le vélo ; ainsi que par la confiance en l'aide des autres, notamment les habitants. Il est alors prêt à accueillir les stimuli sensoriels, les interpréter, les mettre au service de la réalisation de son objectif. C'est surtout au prochain chapitre que nous pourrons avancer dans la connaissance de cette composante.

Sur cette base on peut commencer à envisager une première distinction des projets d'itinérance des moins aux plus créatifs, sur la base précisément du résultat de celui-ci. On peut affirmer que pas tous les projets d'itinérance sont créatifs. Certains n'aboutissent pas à une innovation, l'itinérant n'en gagne qu'un sentiment renforcé de Soi et de son identité. D'autres aboutissent à la réalisation de Soi, de son potentiel, et à des changements personnels, qui ne touchent pas la dimension sociopolitique : c'est une innovation existentielle individuelle. D'autres enfin aboutissent à la transformation de Soi, avec une innovation existentielle qui touche les autres, par exemple dans une nouvelle manière de faire son travail à contact avec un public ; ou une véritable innovation à portée sociale, avec génération d'un bien commun tangible, une œuvre artistique, un engagement politique...

En recoupant les différentes données recueillies à chaque étape, on peut affirmer que la nature de la tension au départ y est avant tout pour beaucoup. Un simple décalage ressenti entre situation de vie quotidienne et situation idéale n'amènera pas à une innovation existentielle, car l'itinérant recherche un élixir qui est de l'ordre du bien-être, qui ne convoque pas une activité de recherche ou transformation, mais une attitude plutôt passive. En revanche, un problème ou un défi personnel peuvent pousser à être créatif, à aller chercher de l'inspiration ailleurs, à aller chercher de l'altérité à intégrer. On a vu comment l'environnement du projet et la nature du mentor peuvent aussi influencer l'innovation finale. Un milieu exclusivement montagnard et un mentor issu du milieu de l'itinérance ou de la montagne auraient tendance à freiner la créativité de l'itinérant, à moins que celui-ci ne présente un profil particulièrement créatif, de par sa personnalité. C'est aussi dès lors que l'itinérant adopte une temporalité à la fois d'anticipation et profonde, et qu'il dispose son corps de manière à ce que celui-ci soit confortable et réceptif à l'inédit, non pris par la préoccupation technique ou sécuritaire d'un moyen de transport ou d'activités récréatives trop techniques, qu'il parvient à une innovation à la fin du voyage.

Le plan du projet existentiel transmoderne d'itinérance a été mis en relation avec, d'une part, celui de l'épopée, et, d'autre part, celui du processus créatif du CPS. Cette comparaison permet de renforcer les conclusions atteintes par le détour empirique mais aussi de rendre ce plan un outil opérationnel à déployer dans des contextes extérieurs à la recherche, et notamment l'accompagnement de la gestion de projet par la créativité dans les organisations (entreprises, institutions). Les deux apportent un éclairage supplémentaire des enjeux créatifs de chaque étape. L'épopée permet de se rendre compte que les enjeux créatifs du projet d'itinérance sont cristallisés en particulier autour de la tension de départ, des peurs qui freinent le départ, et de la relation avec le mentor. Celui-ci, grâce notamment à la mobilisation du corps de l'itinérant, le rend confiant pour se confronter avec son altérité-ombre et réaliser son objectif existentiel. « Zapper » ces étapes, ne pas se rendre compte de leur portée existentielle et créative, revient à ne pas profiter pleinement du potentiel du plan d'itinérance et donc à « rater » la possibilité d'innovation à la fin. Le CPS apporte un éclairage supplémentaire des enjeux créatifs de chaque étape, qui, pour pleinement se déployer, nécessitent d'une attention portée aux manifestations physiques en relation avec l'environnement, et une interprétation de celles-ci. En d'autres termes, une intelligence corporelle et émotionnelle que certains auteurs en créativité ont rapprochée de l'intuition, mais qui n'a pas été valorisée ni étudiée à sa juste portée.

Comment le plan narratif figuratif peut être mis en relation avec l'habitation ? En quoi serait-il une « matrice socio-praxique » du projet d'itinérance ? Comment l'environnement, présumé du projet d'itinérance, devient véritable milieu (de vie, récréatif) ? L'approche des différentes étapes par la constitution du milieu récréatif nous permet d'apporter quelques réponses, et de parvenir à un schéma qui résume les transactions entre milieu de vie et milieu récréatif de l'itinérant.

Le milieu de vie de départ de l'itinérant est caractérisé par une tension dans une ou plusieurs sphères de l'existence : simple décalage avec ses aspirations, véritable crise qui peut être très douloureuse et rendre difficile ou impossible de demeurer dans son environnement de vie habituel, défi de développement personnel pour lequel l'environnement de vie agit comme une source. L'itinérant reçoit un message d'ordre existentiel en provenance de son environnement de vie, (*via* une rencontre, un événement...), le comprend et le traduit en une idée de voyage. Dans le choix des caractéristiques du voyage – spatiales, temporelles, actanciennes – débute la constitution du milieu récréatif. Il s'agit d'un véritable milieu car différents registres de la perception, de la connaissance et de l'action peuvent se déployer, car des liens sont opérés entre la trajectoire de vie, les capacités physiques, les caractéristiques physiques de l'environnement d'itinérance, les caractéristiques symboliques de celui-ci, les événements qui s'y sont déroulés dans le passé. La date de départ peut être aussi symbolique, et en même temps propice par rapport aux températures au climat. Sans oublier le choix de l'équipe, du moyen de transport et des activités spécifiques, avec le déploiement d'une raison instrumentale (favoriser une performance optimale *via* des participants complémentaires et au même niveau de forme physique, *via* le choix d'un moyen de transport que l'on a l'habitude de pratiquer), de valeurs (choisir un moyen écologique, des coéquipiers qui partagent la même vision de la vie, des activités en ligne avec ses objectifs intrinsèques), d'intelligence corporelle (favoriser l'intégration progressive d'altérité avec des moyens très doux), symbolique (choisir des lieux où ont vécu des personnes qui sont passées par les mêmes traumatismes que l'itinérant), relationnelle (partir seul pour aller à la rencontre de l'habitant)... Il s'agit ensuite de changer de mode d'habitation, de sédentaire, ordonné, stable, connu, à un mode mobile (à la fois sédentaire, en environnement inconnu, et nomades, de progression dans l'itinéraire). La rencontre avec un mentor, par exemple un itinérant qui a déjà parcouru un itinéraire similaire, marquera définitivement le passage entre ces deux modes d'habitation. L'itinérant aborde le milieu récréatif mobile de l'itinérance.

L'itinérant va alors régler tous les détails de sa vie quotidienne afin de faciliter le nouveau mode d'habitation mobile pendant l'itinérance. Il s'agit de repositionner les piliers sur lesquels repose son quotidien, notamment la bonne santé du corps et la liberté de mouvement, la stabilité financière (liée aux sources de revenus et à l'activité professionnelle notamment), et la cellule familiale. Dans cette étape, l'itinérant poursuit l'identification de toutes les caractéristiques physiques et symboliques singulières de l'environnement de l'itinérance et de leur pertinence par rapport à son objectif. Il peut alors tracer, matériellement, son itinéraire, sur une carte : le milieu récréatif mobile prend vie. Ce milieu est donc nourri par l'alignement des différents registres de connaissance et d'action, et par un ensemble de dimensions, physiques, symboliques, relationnelles... qui sont maillées entre elles. Le choix du degré d'autonomie est clé pour faciliter la constitution de ce milieu récréatif, qui n'est pas étanche ni au milieu de vie habituel, ni à celui des habitants qu'il rencontrera chemin faisant. Il y a un aller-retour permanent entre milieu de vie et milieu récréatif, *via* les objets du quotidien (vaisselle, vêtements, tente, sac de couchage...) et les moyens de communication digitaux (réseaux sociaux, blogs, téléphone mobile...) qui entretiendront les relations de sociabilité avec les proches. Et en même temps, amener « trop » d'objets du milieu de vie habituel va empêcher la rencontre avec l'Autre-habitant et une richesse ultérieure du milieu récréatif, qui est générée par cette rencontre, dans la sociabilité de « bord de route ». Un équilibre est à trouver entre autonomie et marge d'imprévu et d'inédit qui permet de finaliser la constitution du milieu récréatif de l'itinérance afin que celui-ci soit véritablement habitable et facilitateur de créativité intégrative. En effet, la rencontre et la relation avec l'habitant génèrent de l'inédit, en plus évidemment de tout événement lié aux caractéristiques physiques de l'environnement de l'itinérance : phénomènes météorologiques, présence d'animaux... Une fois terminé le voyage, l'itinérant n'aura plus qu'à transférer ces processus dans son milieu de vie habituel pour le rendre plus habitable et facilitateur de créativité intégrative.

Nous pouvons donc conclure ce chapitre avec à la fois une connaissance accrue de la composante du plan dans le projet existentiel d'itinérance comme matrice socio-praxique du projet de l'itinérance, qui construit une habitation créative intégrative. Et avec la conviction de la nécessité maintenant d'approfondir la compréhension de la composante de la démarche-projet et de son moyen, le corps.

## **CHAPITRE 5**

### **MODALITES DE CONDUITE ET TYPES D'ITINERANTS**

#### **Introduction**

Il s'agit dans ce chapitre de saisir, décrire, et analyser les composantes de la démarche-projet, et de l'objectif. Ces composantes sont liées entre elles et varient selon les pratiquants. Leurs modalités configurent la créativité du projet d'itinérance, et, par là, l'innovation finale. La démarche-projet peut ou pas être créative, et lorsqu'elle est créative, elle peut être adaptative ou intégrative ; l'objectif peut être de nature différente (but, intrinsèque, existentiel), et permet d'opérer des changements plus ou moins importants dans la vie de l'itinérant. Selon notre hypothèse (cf. chapitre 1), il n'y aurait pas de démarche créative intégrative sans objectif existentiel transcendant, et celle-ci serait également facilitée par certains présupposés : géographiques (environnement créatif de vie et de projet, mentor de vie), culturels (valeurs créatives « processuelles »), individuels (trajectoire de vie discontinue, situation de vie asynchrone). L'environnement de vie et les valeurs créatives ont déjà été abordés au chapitre précédent, et ne seront pas réanalysés ici. En revanche, nous considérerons particulièrement les présupposés individuels, ainsi que la rencontre avec un mentor de vie, qui peut aussi être considérée comme part de la trajectoire de vie. Et, ce, car le lien entre ces présupposés et l'objectif existentiel est très étroit.

Pour rappel, toujours selon notre hypothèse, la démarche-projet créative intégrative consiste en l'intégration de l'altérité-ombre corporelle et environnementale (physique, matérielle, humaine). L'intégration de l'altérité corporelle facilite celle des autres altérités, car ses manifestations sont produites soit de manière autonome, en interne, soit au contact avec l'environnement. Dans ce dernier cas, elles peuvent être mises en relation avec celui-ci, pour mieux le comprendre et comprendre les transactions réciproques individu-environnement. Le moyen principal de la démarche-projet créative intégrative est le corps. Or, le corps dans la pratique récréative peut être mobilisé de trois manières différentes, dans un rapport à l'environnement à chaque fois différent (chapitre 2). La première manière renvoie à la figure du corps cosmique, au rapport immersif avec l'environnement (physique en majeur), qui éveille les sens, les émotions et l'imaginaire, nourrissant ainsi l'identité du pratiquant. Le corps peut être mobilisé aussi en tant que corps sensoriel. Les ressorts non pas imaginaires, mais cognitifs et performatifs de la sensorialité sont activés dans le cadre intrinsèque à la

pratique. Ce, pour acquérir une infra-connaissance de la pratique et du milieu récréatif dans lequel elle se déroule. Le corps peut aussi être mobilisé en tant que corps créatif, fondé sur le corps écologique. Les ressorts cognitifs et performatifs de la sensorialité sont activés dans un aller-retour constant entre la signification du ressenti et celle des symboliques et événements extérieurs, dans une démarche qui a été appelée « gnose transmoderne ». Le corps créatif est donc dans une relation de maillage permanent avec l'environnement et initie une démarche de connaissance de soi, des autres et du monde, fondée sur la synergie entre dimension corporelle, symbolique et événementielle. La finalité est la prise de décision, l'action transformatrice.

Quel lien entre le corps créatif, la démarche-projet créative intégrative et l'objectif existentiel ? L'analyse du plan a permis de comprendre que tous les itinérants ont un objectif existentiel, qui peut être conscient ou inconscient ; ce qui les différencie c'est la nature de cet objectif existentiel. Celui-ci peut être d'ordre ontologique, de renforcement de son identité ; ou bien il peut être d'ordre d'auto-transcendance, de transformation de Soi. Dans le premier cas, la créativité n'est pas mobilisée, car celle-ci n'intervient que dans le contact avec l'altérité et à des fins de changement, transformation, innovation ; en revanche, l'objectif d'auto-transcendance ouvre la voie à la créativité. Quant à la conscience de cet objectif, on a vu au précédent chapitre que les itinérants qui n'opèrent pas d'innovation au retour ne sont pas conscients d'un objectif existentiel au départ. Les itinérants qui opèrent une innovation d'ordre individuel à la fin du voyage deviennent conscients de leur objectif au fur et à mesure de leur progression dans l'itinéraire. Enfin, les itinérants qui opèrent une innovation à portée sociale au retour sont conscients de leur objectif existentiel dès le début. Dans ce dernier cas, ils seraient plutôt en état de *flow*. L'action de l'itinérant, finalisée à la réalisation de l'objectif existentiel, se déploierait au fur et à mesure de l'avancement dans le projet.

L'état de *flow* correspond à un maillage permanent de l'individu avec son environnement, à partir de son corps, jusqu'aux dimensions physiques, matérielles, humaines, événementielles de celui-ci. C'est lors de la progression dans l'itinéraire, mais surtout à la pause, lors des activités ordinaires de l'itinérance, que ce maillage est le plus complet. Et, ce, car à la pause l'itinérant satisfait aux besoins physiologiques du corps et rencontre les habitants. La créativité corporelle et l'éthique relationnelle peuvent alors se déployer. C'est l'habitation créative intégrative, qui consiste en toutes ces activités de l'ordinaire dans lesquelles peut potentiellement se déployer la créativité intégrative, corporelle et éthique, contribuant ainsi à réaliser l'objectif existentiel, voire à générer un nouveau bien commun.

Comment saisir ces éléments existentiels et créatifs de la conduite de projet d'itinérance ? Pour rappel, comme spécifié dans l'introduction et au troisième chapitre, quand le guide d'entretien a été construit et lors de la première phase, exploratoire, de terrain, les dimensions existentielles et la créativité dans l'itinérance n'étaient pas le sujet de la thèse, axée au départ sur la dimension culturelle de celle-ci. C'est en écoutant justement les premiers itinérants raconter leurs expériences de contact avec l'altérité, et notamment l'imprévu, que le nouveau sujet a émergé : la dimension existentielle et la créativité dans l'itinérance. Il s'est agi ensuite de relancer systématiquement sur les expériences de contact avec l'imprévu. Les itinérants témoignaient d'émotions différentes, allant de l'angoisse à la confiance, décrites grâce au ressenti corporel, et auxquelles correspondaient des comportements plus ou moins rigides, pouvant aller d'une renonciation ou d'un passage en force jusqu'à l'intégration de l'imprévu dans la suite du projet d'itinérance, au nom d'un objectif autre que le simple but ou objectif intrinsèque, qui touchait la sphère existentielle projectuelle globale de l'itinérant. Une sensibilité à pareils éléments a été utilisée dans l'analyse des autres sources et la conduite des autres entretiens. Ces catégories – émotions, rapport à l'imprévu, rapport au corps, ont posé les bases de la construction de la composante de la démarche-projet. Nous avons observé que ces les trois modalités principales de ces catégories étaient également retrouvées dans le rapport à l'environnement physique et aux autres (habitants, mais aussi pairs et proches) en général. Une première analyse des correspondances a permis de partager les itinérants étudiés en trois groupes, correspondant aux trois modalités. Puis est venu le moment d'analyser et mettre en correspondance les innovations réalisées à la fin de leur projet, et remonter le fil de leurs justifications pour ce voyage. Et, ce, sur le plan géographique, récréatif, culturel, et existentiel. Cette dernière procédure a donné lieu à la composante de l'objectif, elle-même subdivisée respectivement en but, objectif intrinsèque, et objectif existentiel. L'objectif intrinsèque a ensuite été subdivisé en objectif récréatif, culturel et relationnel, la dimension humaine de l'environnement de l'itinérance se relevant, au fur et à mesure de l'analyse, centrale pour la compréhension du projet de celle-ci.

Nos deux expériences d'itinérance ont permis de co-construire les hypothèses de recherche et d'orienter l'analyse. La question de la temporalité et de ses liens avec la démarche-projet a été centrale dans ces expériences. J'ai compris la différence entre une temporalité d'anticipation et une temporalité de profondeur, dans la présence, la synchronisation avec le flux des événements. Et les effets que cela peut avoir sur la créativité du projet. En d'autres termes, j'ai expérimenté de moi-même la limite d'une approche

classique du projet eu égard à une pratique qui comporte de l'incertitude. Cette incertitude, cette dimension inédite, consiste en tous ces événements qui peuvent se produire à la fois dans son propre corps, et esprit, et à l'extérieur de soi, et avec lesquels il va falloir composer et co-crée son voyage. La fatigue, les malaises, les coups de blues... ; les incompréhensions avec les habitants, les difficultés à se déplacer... si l'itinérant se braque et garde à tout prix son cap, en essayant de passer outre, ces événements reviennent à lui tant qu'il ne les a pas accueillis, observés, interprétés, et intégrés. Ne pas écouter mon corps, sa fatigue, m'a amenée au bout d'un moment à une de mes crises allergiques que je faisais à l'époque, qui est très dangereuse (œdème de Quincke). Seule dans ma chambre d'hôtel à Puebla, au Mexique, j'attendais que ça passe allongée sur mon lit, terrorisée à l'idée des pires scénarios possibles, alors qu'il était dimanche et que je devais me rendre à une procession dans un des sanctuaires qui faisaient partie de mes lieux d'observation participante. Alors que si j'avais été attentive aux différents événements précurseurs, dans mon corps, l'état de fatigue, les envies alimentaires désordonnées, j'aurais évité cette ultime manifestation et aurais pu, en plus, réaliser mon objectif intrinsèque. Voire existentiel, car, comme j'ai appris notamment aux États-Unis, le simple fait de parcourir, physiquement, l'itinéraire, peut faire enclencher la démarche créative intégrative, qui, en partant du ressenti corporel, « maille » les différentes dimensions physiques et symboliques de l'environnement. C'est dans ces moments de maillage que l'objectif existentiel peut émerger dans toute sa signification et pertinence, prêt à être réalisé, c'est en tout cas ce qui m'est arrivé aux États-Unis.

Le chapitre est organisé en quatre parties et une conclusion. La première partie propose une vision synoptique des sept types de conduite de projet, fondés sur la modalité de créativité de la démarche-projet, identifiés grâce à l'analyse du terrain, et qui sont reliés à la matrice socio-praxique vue au chapitre précédent. En effet, cette typologie a été construite sur la base de cinq catégories. La première est justement le nombre d'étapes réalisées et la fluidité de leur réalisation, en lien avec la matrice socio-praxique. La deuxième est la modalité des différents présupposés, notamment les présupposés individuels. La troisième est une modalité de la démarche : non créative, créative adaptative, créative intégrative. La quatrième concerne les objectifs et plus précisément leur conscience, nature et modalité : but, objectifs intrinsèques, objectif existentiel. La cinquième est le résultat du projet, le type d'innovation générée par celui-ci.

Sur la base de la démarche-projet, qui a été confirmée, au chapitre précédent, comme composante principale du projet d'itinérance, cinq de ces types sont créatifs. Trois sont

créatifs adaptatifs ; et deux créatifs intégratifs. Ces types d'itinérants, et, par là, de projet d'itinérance (et de projet tout court), ne sont bien entendu pas exhaustifs ni figés. Il s'agit d'une base de travail qui est destinée, d'une part, à être enrichie au fur et à mesure d'ultérieurs terrains sur le projet d'itinérance, voire sur le projet d'autres pratiques corporelles mobiles : et, d'autre part, qui est destinée à changer au fil de l'évolution de notre société.

La deuxième partie explore dans le détail les différentes modalités de la démarche-projet des itinérants : non créative, créative adaptative, créative intégrative. Ces modalités opèrent une première différenciation parmi les itinérants et les conduites de projet. La modalité de la démarche se dévoile avant tout dans le rapport à l'imprévu, d'où qu'il provienne : corps, environnement physique, matériel, humain. Elle se manifeste également dans le rapport à l'environnement physique et aux autres, qui sont les deux types d'environnement les plus prégnants dans les récits et expériences des itinérants et constituent autant de sources d'inédit. Elle se manifeste aussi dans le rapport au corps.

La troisième partie approfondit la nature et la conscience de l'objectif des itinérants, qui est la composante du projet qui permet d'opérer une ultime différenciation des conduites. Cette composante, et notamment l'objectif existentiel, une fois réalisée, opère une articulation avec le cours de l'existence de l'itinérant, et, par là, à son projet de vie, créant ainsi un lien entre trajectoire de vie passée avant l'itinérance et le projet de vie, avec la génération d'un bien commun dans certains cas.

La quatrième partie boucle l'argumentation à la faveur de la validation de notre hypothèse, fondée en première instance sur la dimension existentielle de l'itinérance, qui serait une méthode et non pas une pratique, en présentant la définition de la pratique par les itinérants eux-mêmes, qui saisissent bien cette dimension de la pratique, notamment *via* sa dimension narrative.

Ainsi, ce chapitre permet de compléter les réponses à certains des questionnements présentés dans le premier chapitre, et auxquels le chapitre précédent a donné quelques réponses, concernant la dimension existentielle et créative du projet d'itinérance. Plus précisément, et pour rappel, les questionnements relatifs à la dimension existentielle de l'itinérance concernent sa présence dans tous les projets d'itinérance, et sa nature – ontologique, projectuelle ; processus d'individuation, socialisation, subjectivation, individualisation. Quant aux questionnements relatifs à la créativité du projet, ils concernent les présupposés, les composantes, les concepts clés de la démarche-projet créative intégrative

(créativité corporelle, éthique relationnelle), et les résultats du projet d'itinérance. Concernant les présupposés, le questionnement porte sur les présupposés géographiques – l'environnement de vie et de projet de l'itinérant, y compris ses mentors ; les présupposés culturels – leurs valeurs créatives « processuelles » et notamment l'écologie, le développement personnel, l'interculturalité ; les présupposés individuels - traits de personnalité des itinérants, et notamment leur tolérance de l'ambiguïté ; leur trajectoire de vie et leur situation de vie. Concernant les composantes du projet d'itinérance, les questionnements concernent l'ensemble de celles-ci, leur nature et les liens entre elles ; plus particulièrement, le rôle de la démarche-projet au sein de ces composantes (supposée centrale dans l'hypothèse) ; la diversité des démarches-projet, sur la base de leur créativité ; la diversité des objectifs du projet d'itinérance : but matériel, objectif intrinsèque récréatif ou culturel, objectif existentiel ; et la conscience de l'objectif existentiel : absente, en émergence tout au long du projet, présente dès le début. Le questionnement relatif aux concepts clés de la démarche-projet créative intégrative porte sur le fonctionnement de la créativité corporelle et les liens avec l'éthique relationnelle dans la conduite de projet d'itinérance. Enfin, concernant les résultats du projet d'itinérance, le questionnement porte sur la génération d'un nouveau bien commun de la part des itinérants : sa présence chez tous les itinérants, sa nature.

Le chapitre permet d'affiner la compréhension de la conscience et de la nature de l'objectif existentiel ; de bâtir la composante de la démarche-projet créative intégrative dans tous ses éléments, d'éclairer la notion du moyen « corps créatif », et de définir la créativité corporelle et éthique à l'œuvre dans le projet existentiel créatif intégratif d'itinérance ; d'approfondir les liens entre notamment la trajectoire de vie et la motivation à partir en itinérance ; de définir ce que l'on peut entendre par « bien commun » dans un projet existentiel créatif intégratif d'itinérance ; enfin, et c'est plus particulièrement le rôle des conclusions du chapitre, de finir de valider l'hypothèse et d'enrichir le concept d'habitation créative intégrative.

### **5.1. Les sept types d'itinérants**

Nous avons vu au chapitre précédent la matrice socio-praxique du projet d'itinérance, qui est à la disposition de tout itinérant et facilite potentiellement une démarche-projet créative intégrative. Reste donc à savoir comment ce « potentiellement » peut se réaliser et comment passer de la capacité à la capabilité créative. Pour cela, nous avons analysé des catégories spécifiques de l'action de l'itinérant, identifié différentes modalités de ces

catégories, et abouti à une typologie des conduites d'itinérances, de la moins à la plus créative. Ces catégories se référant à l'action individuelle de chaque itinérant, il s'agit également d'une typologie d'itinérants. La typologie est présentée dans cette partie du chapitre de manière synoptique. La présentation de la typologie est organisée en deux temps. Le premier temps consiste en une présentation (rédigée et par tableau) des types par les catégories et leurs modalités. Le deuxième temps consiste en une présentation synthétique (par voie de tableau) de chaque itinérant étudié (hormis articles dans les magazines), par type, en mettant en avant toutes ses singularités par rapport aux catégories de la typologie.

Chaque itinérant étudié déploie une méthode spécifique de conduite de projet ; leur ensemble peut être partagé en sept types. Pour bâtir chaque type, nous avons analysé comment chaque itinérant déploie les présupposés et composantes spécifiques du projet identifiées dans la première partie et dont la pertinence a été confirmée par l'analyse d'une de celles-ci, la composante qui comporte le plus d'éléments communs : le plan. Les présupposés retenus sont notamment les plus pertinents par rapport à une approche par l'histoire individuelle (présupposés individuels : situation de vie asynchrone, trajectoire de vie, mentor de vie). Les autres présupposés (géographique pur : environnement de vie), culturels (valeurs « processuels »), déjà évoqués lors de l'analyse du plan, sont rappelés dans le deuxième temps, dans la partie du tableau qui décrit les profils de chaque itinérant appartenant à chaque type. Les composantes sont les catégories principales de la typologie et sont : le plan, la démarche, le moyen, l'objectif (but, objectifs intrinsèques, objectif existentiel). La démarche a été particulièrement étudiée et des catégories d'analyse de celle-ci identifiées : rapport à l'imprévu, à l'environnement, au corps.

La première catégorie est celle de la composante du plan, ou matrice socio-praxique du projet d'itinérance. L'itinérant va-t-il au bout des douze étapes possibles de chaque projet d'itinérance, jusqu'à l'expiration complète de celui-ci, à l'étape du partage et donc à l'innovation existentielle, ou bien s'arrête-t-il à la neuvième étape de réalisation du but et des objectifs intrinsèques ? Comment se passe la phase de retour ?

La deuxième catégorie est celle des présupposés individuels : trajectoire de vie, situation de vie et mentor de vie. La trajectoire de vie qui va être articulée à la réalisation de l'objectif existentiel peut être plus ou moins discontinue, dans une ou plusieurs sphères de l'existence, en raison d'événements spécifiques du passé de l'itinérant, ainsi que restituée avec plus ou moins de tension. La situation de vie, qui peut être plus ou moins asynchrone, dans une ou plusieurs sphères de l'existence de l'itinérant, subie ou provoquée. Le mentor de

vie peut être un expert du domaine intrinsèque de l'itinérance, par exemple de l'itinérance de montagne ou de l'itinérance réalisée avec un moyen de transport spécifique, ou bien un mentor dans un autre domaine du savoir ou de la pratique : un professeur, un artiste, un maître spirituel.

Quant à la démarche, l'itinérant est-il engagé dans un processus de divergence et convergence avec l'altérité environnementale (physique, matérielle, humaine), et notamment l'imprévu, ou bien la rejette-t-il, ou la contourne-t-il comme un obstacle ? Et ce processus est-il de l'ordre d'une négociation, ou bien d'une intégration ? On a vu que le corps est la première source d'altérité *via* toutes ses manifestations. Il s'agit alors de savoir quel est le rapport au corps de l'itinérant, sur la base des figures que l'on a identifiées au deuxième chapitre (cosmique, sensoriel, créatif), auxquelles on ajoute une figure non écologique, le corps instrumental de l'agir rationnel. Ainsi, nous avons identifié des figures spécifiques du corps dans l'itinérance, qui correspondent à ces figures générales : étouffé/outil (instrument) ; support (cosmique) ; partenaire (sensoriel et créatif).

L'objectif, on l'a vu, peut être de trois ordres : but, intrinsèque, existentiel, et chacun de ces objectifs peut avoir des modalités différentes. Certes, le but consiste à arriver à destination dans les temps et moyens choisis. Mais que signifie « arriver » pour l'itinérant ? Cette catégorie de la typologie dérive du rapport à l'environnement déjà abordé à propos de la catégorie de la démarche et nous renseigne aussi sur la créativité de l'itinérant. L'environnement physique a-t-il été dominé, contourné, relié, incarné, créé ? Ou bien l'itinérant s'y est immergé ? Quant à l'objectif intrinsèque, il s'agit très souvent d'une pluralité de ceux-ci, *a minima* chaque itinérant a un objectif récréatif et un objectif culturel. Dans la typologie, cette catégorie comporte des objectifs intrinsèques déjà identifiés par Lièvre à propos des expéditeurs polaires : exploit sportif, plaisir, exploration et découverte, passion pour la science/professionnel. À ces objectifs ont été ajoutés d'autres objectifs intrinsèques d'ordre culturel déjà identifiés par Corneloup à propos des itinérants : humanitaire/politique, compréhension/apprentissage, spirituel, artistique ; ainsi que des objectifs intrinsèques d'ordre relationnel : se distinguer des non-pratiquants, s'isoler, renforcer un lien affectif, créer un lien avec les habitants.

L'avant-dernière dernière catégorie considérée pour construire la typologie correspond à la composante de l'objectif existentiel. D'abord, l'itinérant en est-il conscient dès le départ ou pas ? Est-il dans un état de *flow* pendant l'itinérance ? L'analyse du terrain présentée au chapitre précédent a permis d'affirmer que tous les itinérants ont un objectif existentiel, y

compris les moins créatifs, seulement certains objectifs existentiels ne peuvent faciliter une démarche créative car ils ne sont pas des objectifs de changement mais de renforcement de Soi : se surpasser, aller jusqu'au bout. Ainsi, notre hypothèse concernant l'objectif peut être revue. Non seulement l'objectif existentiel n'est pas une condition suffisante pour que l'itinérant opère une démarche créative intégrative, fût-il projectuel, encore faut-il qu'il soit projectuel et de transformation. D'autres objectifs existentiels renvoient à une réalisation de son potentiel : interrompre, marquer, corriger. D'autres encore renvoient à la transformation de soi voire à la génération d'un nouveau bien commun : semer, générer. Quels liens entre tous ces ordres d'objectifs ? Entente but, objectif intrinsèque et objectif existentiel ? Le fait de bâtir une typologie en mettant côte à côte les différentes modalités de ces objectifs nous permet d'identifier un lien entre ceux-ci, comme on verra lors de la présentation de chaque type.

Enfin, le résultat de la conduite de projet d'itinérance coïncide avec la réalisation et l'implantation de l'objectif existentiel et dans le cas de l'objectif existentiel « générer », il s'agit de la génération d'un nouveau bien commun.

Ainsi, les itinérants peuvent effectivement, comme selon notre hypothèse, et dans un premier temps, être partagés en trois types sur la base de leur démarche-projet, et plus précisément, par rapport à notre terrain d'étude, sur la base de leur rapport à l'imprévu, qui ordonne ensuite celui à l'environnement physique, aux autres et au corps. Il s'agit des itinérants non créatifs, créatifs adaptatifs et créatifs intégratifs. Les itinérants non créatifs – renonciation ou passage en force en face de l'imprévu – s'arrêtent à la neuvième étape ; ils ont une trajectoire de vie plutôt linéaire, une situation de vie plutôt synchrone et leur mentor de vie est issu du domaine intrinsèque à la pratique ; ils opèrent une démarche de rejet ou contournement de l'altérité, et un rapport au corps instrumental.

Les itinérants créatifs adaptatifs – négociation avec l'imprévu – vont jusqu'au bout des douze étapes, mais ne passent pas de manière fluide les étapes de neuf à douze ; ils ont une trajectoire de vie plutôt discontinue dans une ou plusieurs sphères de l'existence, et/ou une situation de vie asynchrone au moins dans les sphères les plus ordinaires de l'existence (santé, affective, professionnelle), et leur mentor de vie est issu dans un domaine intrinsèque ou extrinsèque à la pratique ; ils opèrent une démarche de négociation avec l'altérité, et ils considèrent le corps comme un support, à la fois matériel pour fournir un effort à la demande, ou bien immatériel, soit pour fournir les émotions et imaginaires qui fonctionnent comme support projectif (corps cosmique) ; soit pour fournir une infra-connaissance de

l'environnement de pratique (corps sensoriel) ; soit pour fournir une meilleure connaissance de soi et des autres (corps écologique), sans toutefois capitaliser pleinement sur le maillage jusqu'à y enchevêtrer leur projet de vie et une transformation de Soi.

Les itinérants créatifs intégratifs – intégration de l'imprévu, qui n'est dès lors plus considéré comme tel – vont jusqu'au bout des douze étapes et de manière fluide de la neuvième à la douzième étape ; ils ont une trajectoire de vie discontinue dans une ou plusieurs sphères de l'existence et/ou une situation de vie asynchrone provoquée en vue d'un développement personnel, et leur mentor de vie est issu plutôt d'un domaine extrinsèque à la pratique de l'itinérance de montagne, voire d'un domaine éducatif, spirituel, artistique ; ils opèrent une démarche d'intégration avec l'altérité et leur corps est un véritable guide, le corps créatif qui enclenche le maillage avec toutes les dimensions de l'environnement, en particulier la dimension humaine, dans des relations de sociabilité « de bord de route », et de la dimension événementielle, tout événement qui se produit est intégré dans la réalisation d'un objectif existentiel de transformation de Soi.

Les itinérants peuvent ensuite être encore plus différenciés entre eux sur la base de leur objectif, et plus précisément sur la base de leur but, objectifs intrinsèques et objectif existentiel. Les itinérants non créatifs défrichent, dominant, contournent ou s'immergent dans l'espace de pratique. Quant aux objectifs intrinsèques, ils se dédient à des activités surtout récréatives, qu'il s'agisse de produire des exploits sportifs ou simplement de prendre du plaisir pendant l'activité spécifique liée au moyen de transport choisi. Ils peuvent aussi se dédier à des activités culturelles au sens de découverte d'une nouvelle culture/pays. En ce qui concerne les objectifs relationnels, ils peuvent également vouloir sciemment se distinguer des non-pratiquants et s'isoler dans un milieu sauvage. Enfin, sur le plan des objectifs existentiels, ces itinérants ont un objectif existentiel qui demeure inconscient et qui est d'ordre ontologique, de surpassement de soi ou de jusqu'au-boutisme. Plus précisément, ils comprennent le type du Pionnier, et de l'Explorateur. Le Pionnier privilégie les activités plutôt performantes sur le plan technique (alpinisme, trekking, parapente, ski alpinisme), qui comportent de défricher ou dominer l'environnement, plus en mineur il recherche le plaisir dans ces activités ; il n'a pas d'objectifs culturels et sur le plan relationnel il souhaite surtout se distinguer des autres, non pratiquants et s'isoler dans des milieux sauvages, vierges ; son objectif existentiel est celui de se surpasser, d'aller au-delà de ses limites physiques et techniques. Le type de l'Explorateur privilégie les activités moyennement techniques (trekking, parapente), qui comportent surtout de contourner ou s'immerger dans l'espace de

pratique ; ils peuvent avoir un objectif intrinsèque culturel de découverte de nouvelles cultures (par exemple la culture bouddhiste à l'Himalaya) et sur le plan relationnel ils souhaitent surtout s'isoler dans un milieu sauvage et vierge ; son objectif existentiel est celui d'aller jusqu'au bout de ses capacités physiques et techniques.

Les itinérants créatifs adaptatifs contournent l'espace de pratique, s'y immergent, ou bien ils relient des points symboliques dans l'espace, ou encore ils incarnent dans l'espace des événements significatifs pour eux (personnels, historiques). Quant aux objectifs intrinsèques, ils se dédient à des activités récréatives mais surtout, culturelles : certes, ils recherchent le plaisir mais ils se dédient surtout à la découverte des nouvelles cultures, voire à des activités humanitaires ou sociopolitiques. En ce qui concerne les objectifs relationnels, ils peuvent vouloir s'isoler dans un milieu sauvage et vierge, mais aussi renforcer un lien affectif en choisissant de partir en compagnie du partenaire ou d'amis. Enfin, sur le plan de l'objectif existentiel, celui-ci peut émerger en cours de voyage et est de l'ordre d'une réalisation de soi, d'une réalisation de son potentiel. Plus précisément, ils comportent le type du Touriste, du Fondateur et de l'Apprenti Voyageur. Le Touriste privilégie les activités récréatives, qui lui apportent du plaisir, qui peuvent être combinées (vélo-escalade), qui permettent de contourner un espace de pratique, de s'y immerger ou d'en relier des points symboliques ; il peut avoir un objectif de découverte d'une nouvelle culture et, sur le plan relationnel, il peut vouloir s'isoler dans un milieu sauvage et vierge ainsi que renforcer un lien affectif pendant le voyage ; son objectif existentiel est celui d'interrompre le cours de l'existence pour se recharger, récupérer de l'énergie. Le Fondateur privilégie les activités récréatives, qui lui apportent du plaisir, comme la marche, et qui permettent de contourner un espace de pratique, de s'y immerger ou d'en relier des points symboliques ; il peut avoir un objectif de découverte d'une nouvelle culture et, sur le plan relationnel, il peut vouloir s'isoler dans un milieu sauvage et vierge ; son objectif existentiel est celui de marquer un moment fondateur de son cours d'existence, comme par exemple l'arrivée d'un enfant ou le changement professionnel. L'Apprenti Voyageur privilégie les activités culturelles de découverte d'une nouvelle culture, humanitaire ou sociopolitiques qui permettent de contourner l'espace de pratique, s'y immerger, en relier des points symboliques ou incarner par l'espace des événements significatifs pour eux (personnels, historiques) ; sur le plan relationnel, il peut vouloir s'isoler dans un milieu sauvage et vierge ainsi que renforcer un lien affectif pendant le voyage ; son objectif existentiel est celui de corriger le cours de son existence.

Les itinérants créatifs intégratifs incarnent dans l'espace des événements significatifs pour eux (personnels, historiques), voire ils créent un espace significatif pour eux grâce aux événements et rencontres qu'ils vont vivre pendant le voyage. Quant aux objectifs intrinsèques, ils se dédient à des activités culturelles humanitaires, sociopolitiques, spirituelles, artistiques, mais ils se donnent surtout des objectifs sur le plan relationnel : renforcer un lien affectif, en choisissant par exemple de rejoindre un ami grâce à l'itinérance, ou bien la création de liens avec les habitants. Enfin, sur le plan de l'objectif existentiel, celui-ci est conscient dès le départ et est de l'ordre d'une transformation de soi. Plus précisément, ils comportent le type du Voyageur et du Guide. Le Voyageur privilégie les activités culturelles, humanitaires, sociopolitiques, spirituelles, artistiques, et le partage avec l'autre (compagnon de voyage, ami rencontré sur place, habitant), ce qui permet d'incarner dans l'espace des événements significatifs pour eux (personnels, historiques), voire de créer un espace significatif pour eux grâce aux événements et rencontres que ces activités et relations permettent ; son objectif existentiel est celui de semer des nouvelles graines d'un savoir humain, relationnel, dans sa situation de vie habituelle, par exemple au travail, *via* une nouvelle manière de travailler, plus créative et éthique. Le Guide privilégie les mêmes activités culturelles que le Voyageur, et est particulièrement focalisé, sur le plan relationnel, sur la création d'un lien avec les habitants, et l'incarnation ou création de l'espace est permise notamment par ces rencontres ; son objectif existentiel est celui de générer un bien commun par exemple sur le plan politique, ou artistique.

De tous les types, seuls les cinq derniers réalisent une innovation au retour ; les autres doivent plutôt s'efforcer de récupérer un état physique normal pour pouvoir continuer leur vie quotidienne. Les Touristes, Fondateurs et Apprentis Voyageurs, peuvent réaliser une innovation existentielle, dans le domaine professionnel, géographique ou affectif : changement d'état de santé et physique en général, de métier, déménagement, rupture affective ou conception d'un enfant... avec une répercussion sociale limitée au cercle des intimes ou de proximité. Les Voyageurs peuvent réaliser une innovation dans le domaine professionnel, sous forme non pas de simple changement mais d'une nouvelle manière de faire, un nouveau comportement, qui peut avoir une répercussion sociale plus importante que dans le cas précédent : une nouvelle manière de faire son métier à contact avec le public. Les Guides enfin, réalisent une innovation à portée sociale tangible, génèrent un bien commun tangible, un objet, comme un blog, un essai, l'organisation d'un rassemblement politique, etc.

**TAB. 8a : Les 2 types non créatifs**

		PIONNIER	EXPLORATEUR
<b>PLAN</b>	<b>ETAPES</b>	1 à 9	
<b>PRESUPPOSES</b>	Trajectoire de vie	Trajectoire de vie assez linéaire, restituée sereinement	
	Situation de vie	Situation de vie plutôt synchrone	
	Mentor vie/ projet	Mentor vie : surtout père (montagne)/ guide	
<b>DEMARCHE (rapport à l'imprévu)</b>	Renonciation/passage en force		
	Adaptation		
	Intégration		
<b>MOYEN : RAPPORT AU CORPS</b>	Etouffé/instrument		
	Support		
	Guide		
<b>OBJECTIF</b>	<b>BUT</b>		
	défricher		
	dominer		
	contourner		
	s'immerger		
	relier		
	incarner		
	créer		
	<b>OBJECTIFS INTRINSEQUES</b>		
	<b>RECREATIF</b>		
	exploit sportif		
	plaisir		
	<b>CULTUREL</b>		
	découverte nouvelle culture		
	humanitaire		
	sociopolitique		
	spirituel		
	artistique		
	<b>RELATIONNEL</b>		
	distinction		
s'isoler			
renforcement lien affectif			
création lien habitants			
<b>CONSCIENCE</b>	inconscient		
<b>OBJECTIF EXISTENTIEL</b>	<b>Renforcer son identité</b>		
<b>RESULTAT</b>	<b>INNOVATION</b>	<b>Se surpasser</b>	<b>Aller jusqu'au bout</b>
		<b>pas d'innovation</b>	

## TAB. 8b : Les 2 types non-crétatifs – Détail des itinérants interviewés

	PIONNIER	EXPLORATEUR
1	<p>En couple avec 2 au moment de l'entretien (séparés depuis)            Homme, 30 ans, pilote de ligne, Menthon Saint-Bernard, France (74), CSP++            Expéditions de quelques semaines en Amérique du Sud, Népal, ouverture des voies, entre amis ou couple            Autres pratiques: parapente, escalade, alpinisme, ski de randonnée            Mentor de vie : père (alpiniste), de projet : Guide de ChamoniX            Pas de sensibilité écologique particulière            Trajectoire de vie : plutôt linéaire, sauf père pilote de ligne            Situation de vie : plutôt synchrone après migration d'agrément en Haute Savoie, départs réguliers</p>	<p>16            Homme, 50 ans, commercial à l'international, Calvene, Italie (Vicenza), CSP +            Expéditions et trekking en Amérique Latine, Népal, Pakistan (2 mois), en famille ou avec des inconnus rencontrés via une agence            Autres pratiques: escalade, trail running (courses), alpinisme            Pas de sensibilité écologique particulière            Mentor de vie : plusieurs expéditeurs italiens, rencontrés dans des soirées - diapo ou lus, de projet : ?            Trajectoire de vie : changement d'études            Situation de vie : légèrement asynchrone, problèmes conjugaux</p>
2	<p>En couple avec 1 au moment de l'entretien (séparés depuis)            Femme, 35 ans, sans emploi, Menthon Saint-Bernard, France (74), CSP+            Expéditions de quelques semaines en Amérique du Sud, Népal, en couple et amis            Autres pratiques: parapente, escalade, trail running (courses ultra-trail), alpinisme, ski de randonnée            Mentor de vie : père (entrepreneur), de projet : compagnon (1)            Pas de sensibilité écologique particulière            Trajectoire de vie : divorce des parents            Situation de vie : a quitté son emploi pour suivre son compagnon en mutation en Guadeloupe</p>	<p>6            Homme, 40 ans, photo-reporter de parapente, Talloires, France (74), CSP+            Voyages itinérants exclusifs montagne: quelques semaines de rando-parapente dans l'Atlas marocain, quelques jours dans les Pyrénées, en couples ou avec amis proches            Autres pratiques : parapente, escalade            Mentor de vie : parents (montagne), de projet : ?            Pas de sensibilité écologique particulière            Trajectoire de vie : déménagements, changement d'études            Situation de vie : plutôt synchrone après migration d'agrément en Haute Savoie</p>
10	<p>Femme, 37 ans, en transition du Marketing aux RH, Collonges-sur Salève, France (74), CSP++            Expédition de quelques semaines en Amérique du Sud, trekking en Islande, ChamoniX-Zermatt en ski de randonnée, randonnées fréquentes, en couple, avec amis, en famille            Autres pratiques: trail running (courses), course d'orientation            Mentor de vie : père (montagne), de projet : Guide de Haute Montagne            Trajectoire de vie : déménagements            Situation de vie : plutôt synchrone après migration d'agrément en Haute Savoie</p>	
12	<p>Homme, 50 ans, professeur d'EPS et guide de haute montagne, Saint-Ours, France (73), CSP+            Voyage itinérant partiellement montagne: quelques semaines à vélo (Istanbul-Tbilissi) seul, expéditions; quelques semaines en ski de randonnée (Nice-ChamoniX) à plusieurs            Autres pratiques : alpinisme, escalade, catamaran            Mentor de vie : mère (montagne), de projet : autre itinérant            Pas de sensibilité écologique particulière            Trajectoire de vie : déménagements, origine étrangère mère, changement professionnel            Situation de vie : plutôt synchrone, vit immergé dans la nature, prof EPS</p>	
	Autres itinérants étudiés (récits publiés) : Aucun	Autres itinérants étudiés (récits publiés) : Aucun

## TAB. 9a : Les 3 types créatifs adaptatifs

	TOURISTE	FONDATEUR	APPRENTI VOYAGEUR
<b>PLAN</b>		1 à 12, 9 à 12 en souffrance	
<b>PRESUPPOSES</b>	Trajectoire de vie Situation de vie Mentor vie/ projet	Trajectoire de vie plutôt discontinuée, restituée avec tension Quelques asynchronies subies : santé, affectives, professionnelles	Parent (montagne, activités plein air), Professeur (SVT) /autre itinérant
<b>DEMARCHE (rapport à l'imprévu)</b>	Renonciation/passage en force Adaptation Intégration		
<b>MOYEN : RAPPORT AU CORPS</b>	Etouffé/instrument Support Guide		
<b>OBJECTIF</b>	<b>BUT</b> défricher dominer contourner s'immerger relier incarner créer <b>OBJECTIFS INTRINSEQUES RECREATIF</b> exploit sportif plaisir <b>CULTUREL</b> découverte nouvelle culture humanitaire sociopolitique spirituel artistique <b>RELATIONNEL</b> distinction s'isoler renforcement lien affectif création lien habitants <b>CONSCIENCE</b> <b>OBJECTIF EXISTENTIEL</b>		
<b>RESULTAT</b>	Interrompre	émerge en cours Se réaliser Marquer	Corriger
		Existentielle, dans la sphère privée	

## TAB. 9b : Les 3 types créatifs adaptatifs

TOURISTE	FONDATEUR
<p>7</p> <p>Homme, 25 ans, prépare le concours de guide de haute montagne, Annecy, France (74) CSP+/-</p> <p>Voyages itinérants exclusifs montagne: quelques semaines en vélo-escalade (Corse, Alpes), en couple ou avec amis proches, randonnées régulières</p> <p>Autres pratiques: escalade</p> <p>Mentor de vie : professeur (SVT), de projet : autres itinérants</p> <p>Adhérent Mountain Wilderness</p> <p>Trajectoire de vie : déménagements</p> <p>Situation de vie : plutôt synchrone, passe le concours de guide de HM</p> <p>Quitte sa copine avec qui il est parti, réussit son concours</p>	<p>5</p> <p>En couple avec 4</p> <p>Homme, 39 ans, commercial à l'international dans l'audiovisuel, Annecy, France (74), CSP+</p> <p>Voyages itinérants exclusifs montagne: une semaine à pieds dans le Mercantour en couple, une semaine à pieds en Islande seul; expédition au Kilimanjaro; plusieurs trekking de quelques semaines (Australie, Réunion...); ski de randonnée; randonnées régulières à pieds et en VTT</p> <p>Autres pratiques : escalade, VTT (marathons), vélo de route</p> <p>Mentor de vie : mère (encourageante, l'inscrit à des activités en plein air), explorateurs JL Etienne (lit ses livres), de projet : autres itinérants</p> <p>Alimentation biologique, décroissance, intérêt cultures étrangères</p> <p>Trajectoire de vie : déménagements, changement d'études, ruptures professionnelles, divorce des parents, impossibilité de filiation</p> <p>Situation de vie : asynchrone car tension ville-amour de la nature, après il fera une migration d'agrément</p> <p>Déménagement de Paris à Annecy, changement de travail</p>
<p>Autres itinérants étudiés : O1: Parti lors d'une période de stress et fatigue liée au travail, il bénéficie de la relation avec l'environnement vierge de la montagne hivernale et le lien symbolique à la destinée d'alpinistes célèbres (il part dans une zone proche de la Pierramenta) pour se recharger et pouvoir travailler plus sereinement ensuite.</p>	<p>Autres itinérants étudiés : Le personnage principal (double de l'auteur) dans « Nessuno lo saprà », de Enrico Brizzi. Parti quelques temps après être devenu papa, pour faire le deuil de son célibat et l'insouciance, marquer ce moment de passage, prendre ses responsabilités. Sa destination est le lieu où son enfant et la mère de celui-ci passent leurs vacances d'été. Il les rejoint à la fin et passe la fin des vacances avec eux.</p>
APPRENTI VOYAGEUR	
<p>15</p> <p>En couple avec 14</p> <p>Homme, 34 ans, médiateur de conflits, Modena, Italie, CSP+</p> <p>Voyages itinérants exclusifs ou partiellement montagne: un mois dans les Apennins à pieds en couple, un an Modena-Chengdu à vélo en couple, quelques semaines en vélo en Autriche en famille; randonnées en VTT</p> <p>Autres pratiques : escalade, course à pieds (marathon), vélo de ville pour déplacements quotidiens</p> <p>Mentor de vie : père (montagne), de projet : autre itinérant</p> <p>Alimentation biologique, décroissance</p> <p>Trajectoire de vie : diversité des origines ascendantes, changements professionnels</p> <p>Situation de vie : asynchrone, n'arrive pas à trouver sa place socio-professionnelle</p> <p>Paternité, nouveau travail</p>	
<p>4</p> <p>En couple avec 5</p> <p>Femme, 38 ans, traductrice de sous-titres audiovisuel, Annecy, France (74), CSP+</p> <p>Voyage itinérant exclusif montagne: une semaine à pieds dans le Mercantour en couple; plusieurs trekking de quelques semaines (Australie, Réunion...), randonnées régulières</p> <p>Autres pratiques: course à pieds (semi-marathon), roller</p> <p>Mentor de vie : compagnon (montagne), de projet : compagnon</p> <p>Alimentation biologique, décroissance</p> <p>Trajectoire de vie : déménagements, divorce des parents, maladie (cancer) très jeune</p> <p>Situation de vie : asynchrone, impossibilité de filiation</p> <p>Déménagement de Paris à Annecy</p>	
<p>3</p> <p>En couple avec 9</p> <p>Homme, 43 ans, pilote de ligne, Villaz, France (74), CSP++</p> <p>Voyages itinérants partiellement montagne: quelques semaines en vélo en famille ou couple (Europe, Suède, Inde), 8 mois Canton-Paris à vélo seul (avec une pause au milieu), ensuite plusieurs mois en Polynésie en famille; trekking et expéditions (dans le passé) de quelques semaines en Amérique Latine; ski de randonnée; randonnées régulières</p> <p>Autres pratiques : vélo de route, trail running</p> <p>Mentor de vie : Ella Maillart, Sylvain Tesson, Alexandre Poussin (lus, voire rencontrés pour Poussin), de projet : Alexandre Poussin</p> <p>Intérêt cultures étrangères</p> <p>Trajectoire de vie : naissance en Afrique, déménagements, maladie d'un enfant (diabète)</p> <p>Situation de vie : asynchrone, tension vocation artistique et humaniste vs métier technologique et entreprise technocratique, problèmes conjugaux</p> <p>Rééquilibrage de son travail par activité de publication de livres : sur son voyage (film aussi), sur l'aviation ...</p>	
<p>Autres itinérants étudiés :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>• Bernard Ollivier au début de son itinérance le long de la route de la soie (cf. « La longue marche »), opère une démarche non créative, il est très volontaire et déterminé à respecter les objectifs préfixés en termes de notre de kilomètres par jour. Quelques accidents physiques et rencontres inspirantes après, il glissera dans une démarche créative adaptative, plus souple par rapport à ses objectifs, disposé à changer d'itinéraire, mais un peu trop tard : il se fait rapatrier en raison d'une gastro-entérite mal soignée.</li> <li>• Le personnage principal du roman « Il pellegrino... » d'Enrico Brizzi, double de l'auteur, est aux prises avec un personnage qui s'oppose à son projet de réalisation d'itinéraire tout au long du voyage, une véritable figure de gardien de seuil mal maîtrisée au départ qui se transforme en ennemi.</li> <li>• O2 : Lors de mon voyage itinérant aux Etats Unis, je jongle entre une démarche adaptative et intégrative, notamment entre excès d'anticipation et temporalité de profondeur. Cette dernière me permet de saisir, en cours de voyage, le sens de ce voyage, lors d'une expérience d'alignement entre vécu corporel, but, objectif intrinsèque et existentiel. Au retour, j'innove en me repositionnant au sein de ma famille recomposée .</li> <li>• O3 : Pendant mon itinérance au Mexique je passe par divers états émotionnels, à la recherche d'un équilibre intérieur, parfois frustrée de ne pas ressentir une sorte de paix intérieure et de communion avec les habitants, parfois satisfaite lorsque je parviens à me sentir en harmonie avec l'environnement. Jamais désespérée ni en colère, j'expérimente une très longue phase de retour, vécue dans la souffrance.</li> </ul>	

**TAB. 10a : Les 2 types créatifs intégratifs**

		VOYAGEUR	GUIDE
<b>PLAN</b>	<b>ETAPES</b>	1 à 12, 9 à 12 fluide	
<b>PRESUPPOSES</b>	Trajectoire de vie	Trajectoire de vie continue ou discontinue	
	Situation de vie	Asynchronies provoquées toutes sphères de l'existence	
<b>DEMARCHE (rapport à l'imprévu)</b>	Mentor vie/ projet	Autres champs savoir, artistique, spirituel	
	Renonciation/passage en force		
	Adaptation		
<b>MOYEN : RAPPORT AU CORPS</b>	Intégration		
	Etouffé/instrument	(Instrument)	
<b>OBJECTIF</b>	Support		
	Guide		
	<b>BUT</b>		
	défricher		
	dominer		
	contourner		
	s'immerger		
	relier		
	incarner		
	créer		
	<b>OBJECTIFS INTRINSEQUES</b>		
	<b>RECREATIF</b>		
	exploit sportif		
	plaisir		
	<b>CULTUREL</b>		
	découverte nouvelle culture		
	humanitaire		
	sociopolitique		
	spirituel		
	artistique		
<b>RELATIONNEL</b>			
distinction			
s'isoler			
renforcement lien affectif			
création lien habitants			
<b>CONSCIENCE</b>	conscient (flow)		
<b>OBJECTIF EXISTENTIEL</b>	<b>Se transformer</b>		
<b>RESULTAT</b>	<b>INNOVATION</b>	<b>Semer</b>	<b>Générer</b>
		<b>Existentielle, dans la sphère sociale</b>	<b>Sociale</b>

**TAB. 10b : Les 2 types créatifs intégratifs**

VOYAGEUR	GUIDE
<p>14 En couple avec 15 Femme, 34 ans, médiateur de conflits, Modena, Italie, CSP + Voyages itinérants partiellement montagne: un mois dans les Apennins à pieds en couple, un an Modena-Chengdu à vélo en couple, quelques semaines en vélo en Autriche en famille Autres pratiques : escalade, course à pieds (marathon), vélo de ville pour déplacements quotidiens Mentor de vie : Dussel (thèse sur, le rencontre à Mexico), de projet : autre itinérant Alimentation biologique, dé croissance, intérêt cultures étrangères, chemins e recherche personnelle Trajectoire de vie : diversité origines parents Situation de vie : asynchrone provoquée, recherche d'un mieux être et mieux contribuer à la société Nouvelle manière de travailler à la fin du voyage, voit son public - les migrants - comme des personnes pouvant avoir un projet de vie et pas seulement comme des individus en survie</p>	<p>8 Homme, 47 ans, illustrateur naturaliste, Saint-Bonnet-en-Champsaur, France (05), CSP +/- Voyages itinérants exclusifs ou partiellement montagne: quelques semaines au Costa Rica en famille et d'autres voyages à pieds (montagne); randonnées régulières (Alpes) Pas d'autres pratiques mais déplacement à pieds tout le temps Mentor de vie : Robert Renard, artiste nature ; Reinhold Messner, Patrick Berhault (lus, rencontrés); de projet : lui-même mentor Idées politiques écologistes, alimentation biologique et décroissance, chemin de recherche personnelle Trajectoire de vie : déménagements Situation de vie : asynchrone provoquée, recherche évolution personnelle, sociale, politique, départs réguliers Engagement politique Notre-Dame-des-Landes</p>
<p>13 Homme, 47 ans, curé, Povegliano, Italie (Trévisé), CSP +/- Voyages itinérants partiellement montagne: quelques semaines en vélo de chez lui à Rome, marche à pieds via les Alpes de l'Italie à la France, avec un ami proche ou seul, randonnées régulières Autres pratiques : vélo de route, vélo de ville pour déplacements quotidiens Mentor de vie : Jésus ?, de projet : ? Idée politiques écologistes, chemin de croissance spirituelle Trajectoire de vie : double nationalité, mort du père, changement d'études Situation de vie : asynchrone, changement de poste vers plus de responsabilité, et provoquée, recherche évolution spirituelle Conviction qu'il faut devenir responsable à travers un style de vie actif</p>	<p>11 Homme, 50 ans, accompagnateur en montagne aux Saisies et guide Allibert en Italie, poète-photographe, Villard-sur-Doron, France (73), CSP + Voyages itinérants exclusifs ou partiellement montagne: quelques semaines de marche à pieds (Alpes, Ecosse...), seul ou avec une amie, en tant que guide en Italie (Toscane); randonnées régulières Pas d'autres pratiques mais marche beaucoup Mentor de vie : père (sport extrême, Frison Roche (montagne, lu), après aussi poètes, philosophes, de projet : lui-même mentor Chemin de recherche spirituelle Trajectoire de vie : migration ascendants, échec scolaire, déménagements, accident en montagne Situation de vie : asynchrone provoquée, recherche évolution humaine, spirituelle Production artistique, poétique et photographique, sur un blog, guide « initiatique » de moyenne montagne</p>
<p>Autres itinérants étudiés : Paolo Rumiz dans ses deux récits (« Tre uomini... », « Trans Europa... ») témoigne d'un alignement entre but, objectif intrinsèque et objectif existentiel, et produit à chaque fois un bien commun qui touche à la sphère sociale tel qu'un livre. Il ne s'agit pas juste d'un récit autobiographique d'itinérance comme tant d'autres, qui sont produits pendant la phase du « Retour » et occupent les itinérants avec la promotion. Il s'agit d'un livre qui transmet, de manière explicite, les enseignements de l'itinérance, notamment l'éthique relationnelle, les manières de se comporter avec des personnes de culture différente, et peut amener à des prises de conscience.</p>	<p>Autres itinérants étudiés : les auteurs Manoukian, Lefèvre et Rigatti témoignent d'une itinérance qui devient mode de vie, dans l'alignement de leur vécu corporel, but, objectif intrinsèque et existentiel, étant eux-mêmes en perpétuelle recherche de croissance spirituelle, et mettant à disposition des autres des objets-essais qui sont des guides de développement personnel ouvert aux autres. La relation à l'environnement physique et humain est vécue et transmise au nom d'une éthique relationnelle, d'une égalité et respect pour l'histoire de chacun, avec le minimum d'impact.</p>

Cette typologie suggère aussi une progression possible dans la voie de l'individu, vers la voie de l'individuation et de la génération d'un nouveau bien commun. Après une expérience d'itinérance opérée par la démarche non créative ou créative adaptative, le pratiquant peut évoluer vers une démarche créative intégrative. Ou bien pendant l'expérience d'itinérance, l'itinérant peut cumuler les démarches, ou encore évoluer d'une démarche à l'autre. Ce poème du blogueur italien « Guido Ulula alla luna », qui s'exprime sur la newsletter « Il cammino » n 130, du 28 juillet 2015 (352/anno XV), publiée par l'agence de voyages itinérants à pied « Compagnia dei Cammini » est particulièrement révélateur de cette évolution.

*« Nous sommes beaucoup à le faire, et cela signifie un ressenti commun*

*Autrefois que j'étais aussi fasciné par le mythe du progrès*

*De l'homme qui contrôle et conquiert avec sa connaissance la Nature et tout l'Univers*

*C'est vrai, je me battais pour l'égalité entre les êtres humains et pour la liberté des peuples*

*Mais ce n'était pas du tout clair pour moi que, avec sa soif d'omnipotence cette humanité consomme et détruit les ressources de la planète à laquelle elle appartient*

*Comme ce n'était pas clair que cette course effrénée à l'argent et au succès est le principal mécanisme de notre mal-être et de la perte de la santé*

*Le chemin est l'instinct de survie.*

*Ensuite, j'ai senti le besoin de marcher à nouveau*

*En fait, je ne l'avais jamais vraiment fait, parce qu'il était évident d'utiliser la voiture et tous les autres moyens rapides et faciles de transport*

*Je pense avoir écouté une voix profonde*

*Au début, ça a été le plaisir de redécouvrir la sensorialité de mon corps et de la nature que je traversais pour guider mes pas*

*Mais plus je cheminai, et plus je réfléchissais, avec moi-même et avec mes nombreux compagnons de route*

*Et cet anachronique et romantique retour à marcher, s'est enrichi progressivement de toujours nouveaux contenus*

*Aujourd'hui, j'ai une plus grande conscience de ce que je pratique, cheminer tous les jours en me séparant de la ville et la technologie, ce n'est pas accidentel*

*C'est une sorte d'instinct de survie, une force saine et un rééquilibrage qui me force à faire face et à remettre en cause le modèle global d'être dans le monde que j'avais*

*Maintenant, je me rends compte que le progrès aveugle et narcissique de l'homo sapiens a atteint une nuisibilité autodestructrice que la science elle-même craint sans issue*

*Voilà pourquoi en marchant je suis en train de déplacer l'attention de la reprise de mon bien-être personnel à la dimension du témoignage et de la protestation*

*Je vois que mon et notre chemin devient indispensable pour le salut de la Terre elle-même*

*Je vois qu'il est temps de faire faire un saut de qualité à nos petits et inlassables pas*

*Si à ceux qui gouvernent le monde n'importe pas de dévaster et de piller seulement pour leur pouvoir et profit, c'est à nous de dire assez*

*Maintenant, je sais qu'en marchant je dis non à ce modèle erroné de civilisation*

*Et je sais aussi qu'il faudra une longue bataille pour récupérer le désir d'être homo naturans*

*C'est étrange et excitant en même temps, en cheminant je me réapproprie de la dignité humaine*

*J'imagine le nouvel homme qui, en toute sagesse, sait comment gérer harmonieusement le bien de la vie, l'amour pour la vie*

*Un homme qui enfin s'écoute et écoute toutes les énergies qui le composent et l'entourent*

*Un homme qui marche en harmonie avec la Nature, à l'intérieur et à l'extérieur de lui-même. »*

## **5.2. Les trois modalités de la démarche-projet<sup>60</sup>**

Cette partie consiste en une analyse détaillée des données recueillies sur le terrain, qui illustre les trois modalités de démarche-projet : non créative, créative adaptative, créative intégrative. Les données recueillies ont été classées dans un premier temps en ordre chronologique selon les étapes du projet, exploitées pour rendre compte de la composante du plan au chapitre précédent. Dans un second temps, elles ont été classées selon les thématiques des présupposés, du rapport à l'imprévu, du rapport à l'environnement physique, du rapport aux autres (pairs, proches, habitants), du rapport au corps – qui font l'objet de cette partie du chapitre, et des objectifs (but, objectifs intrinsèques, objectif existentiel) – qui font l'objet de la partie suivante. Ces thématiques ont émergé des données brutes, traitées comme autant d'histoires personnelles. Les sous-classements thématiques qui parviennent à identifier les trois modalités ont été déterminés à l'aide des notions clés de la créativité : divergence, convergence, rapport à l'altérité, ressources cognitives, motivation intrinsèque et extrinsèque, qui ont été traités au premier chapitre.

Pour illustrer les trois modalités de la démarche-projet, il s'agira, dans un premier temps, d'analyser le présupposé géographique de la rencontre avec un mentor de vie, et les présupposés individuels. On pourrait même dire que la rencontre avec le mentor est facilitée par le présupposé géographique de l'environnement de vie, qui peut être plus ou moins créatif en raison de sa diversité physique et culturelle, et « fournir » des mentors issus de milieux plus ou moins différenciés ; mais que la rencontre à proprement dire relève de présupposés individuels, qui seront les seuls traités ici. En effet, les autres présupposés géographiques (diversité de l'environnement), et culturels (valeurs processuelles), de nature plutôt structurelle, ont été évoqués au chapitre précédent et nous les laissons de côté pour la suite de notre argumentation, qui ne se base, pour rappel, que sur des données qualitatives. Il s'agira

---

<sup>60</sup> L'ordre de présentation des itinérants étudiés va du moins au plus créatif, cf. typologie dans la partie précédente.

ensuite d'analyser le rapport à l'imprévu, qui dévoile en premier lieu la modalité de la démarche-projet ; puis les rapports à l'environnement physique et humain, qui suivent les mêmes modalités ; et enfin, le rapport au corps, et notamment les figures du corps dans l'itinérance, qui sont le socle sur lequel repose la modalité de conduite, puisque la première source d'altérité, comme vu au premier et deuxième chapitre, c'est le corps.

### ***Les présupposés individuels de la conduite de projet***

Nous avons vu, à la première étape du plan d'itinérance, que la dimension existentielle émerge dans une situation de vie asynchrone, subie ou provoquée. C'est à la fois une première étape et un présupposé de l'itinérance. Cette situation est préparée par une trajectoire de vie, qui peut être plus ou moins discontinue, et la rencontre avec un ou plusieurs mentors de vie, qui accompagnent le futur itinérant dans la voie qui l'amènera à réaliser son premier projet d'itinérance. Nous avons constaté que les itinérants étudiés qui opèrent une démarche créative intégrative ou adaptative présentent au moins un des deux présupposés individuels dans une modalité de tension : trajectoire de vie discontinue, ou situation de vie asynchrone (subie provoquée), et un mentor de vie étranger au milieu de l'itinérance et de la montagne.

#### *La trajectoire de vie*

Deux grandes figures de trajectoire de vie ont donc été observées. D'une part une figure plutôt linéaire et restituée sereinement lors des entretiens, d'autre part une figure plutôt discontinue, et restituée avec une certaine tension lors des entretiens. Certains pratiquants ont témoigné d'un vécu assez linéaire, orienté avant tout par la passion de la montagne. C'est le cas de l'itinérant à vélo et escalade 7, natif des Pyrénées, qui se prépare à devenir guide de haute montagne. *« B. est originaire du sud-ouest (Montesquieu les Albères), et il en porte tous les traits physiques : pas très grand, solide, les cheveux noirs et épais, les yeux noirs et perçants, la peau assez mate, le sourire franc, les gestes sûrs. Tout au long de l'interview, je me dis que ce pratiquant d'escalade et d'itinérance vélo-escalade est vraiment issu de sa terre, de sa roche je dirais presque, il y est très attaché, il y trouve probablement une source d'énergie. Sa trajectoire de vie pour l'instant est tout à fait linéaire, et toute droite sortie de la terre, de la roche : passionné de SVT, se spécialise dans les territoires de montagne et l'écologie, et est en train de passer le concours de guide de Haute Montagne à Chamonix »* (Notes de terrain, 7) *« ... donc je m'appelle B.L., donc j'ai 25 ans... et demi, maintenant, 25 ans et demi. J'ai fait ...en gros un master en environnement, un master EPG qui s'appelle... à Chambéry tout ce qui est environnement et protection des milieux de montagne.*

*Ça fait pas mal d'années que je fais beaucoup de montagne, fin, montagne, escalade, alpinisme, depuis plusieurs années à titre amateur on va dire. Donc ça, c'est ce que je fais depuis pas mal d'années. À côté ben j'avais... j'ai toujours eu une sensibilité en fait pour tout ce qui est protection de l'environnement, c'est pour ça que j'ai fait des études dans ce cadre-là, enfin... tout ce qui était écologie et environnement. Voilà, j'ai travaillé deux ans dans une collectivité territoriale sur tout ce qui était gestion des déchets, donc je travaillais pour limiter les déchets produits donc c'est ce que j'ai fait. Et là depuis peu, ça remonte à deux mois, je... je me suis lancé dans le concours de Guide de Haute Montagne » (7). L'itinérant en alpinisme et parapente 1 est né et a vécu à Fontainebleau où il a appris à faire de l'escalade, avant de devenir pilote de ligne et apprendre l'alpinisme ; il habite désormais dans les Alpes.*

Les sources de discontinuité de la trajectoire de vie sont multiples. Il peut s'agir de discontinuités géographiques (déménagements), scolaires (changement d'orientation dans les études, arrêt précoce des études), professionnelles (changement de métier), physiques (maladies), affectives (divorce des parents, décès de proches, divorce propre). Les déménagements sont très répandus chez les itinérants étudiés ; ils peuvent être motivés et vécus différemment. Ils peuvent être liés à des opportunités professionnelles, liées ou pas à la montagne. C'est le cas de l'itinérante à trekking 10 et de l'itinérant à pied et parapente 6, qui les restituent sereinement. *« Oui, enfin c'était en 2001, à ce moment-là, Procter ouvrait son centre européen sur Genève, avait pris la décision d'établir son siège européen à Genève. Et puis... donc c'était l'époque où... entre guillemets on avait qu'à lever la main et on était très facilement muté » (10) « Hem... donc moi c'est M. J., hem... je suis né en Normandie, dans la région de Rouen, et puis j'ai rejoint les... les montagnes, la région d'Annecy, pour finir mes études, quand j'avais 17 – 18 ans, hem... attiré en fait déjà par la montagne en général. (...) Et en fait quand j'ai eu l'opportunité de... de venir à une école pour ma fin d'études à Annecy, hem... fin ça a fait tilt, quoi, c'est genre je vais pas aller à Paris si je peux aller à Annecy quoi » (6).*

Les discontinuités géographiques peuvent aussi être liées aux trajectoires de vie parentales ou du conjoint, donc davantage subies que les précédents. Ils peuvent alors être restitués avec tension, comme chez l'itinérante à vélo (9), voire faire l'objet d'une euphémisation, comme chez l'itinérant à vélo (3) qui le restitue comme le signe de son destin de voyageur. *« Alors (elle se lève) on habite à Villaz depuis septembre 2006, on habite en Savoie depuis 1996, voilà ouais, on est arrivés en 1996... hem... voilà, après avoir vécu deux*

*années sur Paris., F., en fait (toux), il avait pas du tout envie de continuer de vivre sur Paris. Moi je l'ai rejoint en 94 après mes études de dentiste, j'étais à Lyon. (...) I: Toi t'es originaire d'où sinon ? Oh là là moi c'est compliqué. Moi j'ai vécu une grande partie de ma jeunesse à côté de Saint-Étienne, on va dire de 9 ans jusqu'à 18-19 ans on va dire après je suis partie sur Lyon, enfin jusqu'à 20 ans plutôt. Avant j'étais dans la région parisienne, je suis née à côté de Paris, mes parents sont bretons, tous les deux, mes grands-parents étaient bretons, on allait très très souvent en Bretagne, donc moi mes racines sont plutôt en Bretagne, sauf que j'y ai jamais vécu, j'y ai toujours passé énormément de temps en vacances » (9) « Moi, je suis né en Afrique, donc j'ai un peu des racines voyageuses. Mes parents ont vécu 10 ans en Afrique, en République centrafricaine à Bangui et ensuite à Yaoundé au Cameroun. L'un de mes frères est né à Bangui et moi à Yaoundé. Je suis rentré j'avais 3 ans, je suis celui de la famille qui a le mois vécu là-bas. (...) Après on est allés à Saint-Étienne, où j'ai passé toute mon enfance et M. est de Saint Etienne aussi » (3).*

Toujours sur le plan géographique, il peut y avoir discontinuité *via* la diversité des origines des parents de l'itinérant, voire un vécu de migration chez ses ascendants (grands-parents, arrière-grands-parents). C'est le cas des itinérants à vélo (14) et (15) et de l'itinérant à pied de proximité (11). Le grand-père paternel de (15) est né à Florence mais le grand-père paternel est originaire de Borgo Valsugana, dans la province montagnarde de Trente. Quant à l'itinérante à vélo (14), née à Modène, sa compagne : *« Mon papa est de Carpi, qui est toujours dans la province de Modène, ma maman est née à Pordenone, et a vécu à Salerne, avec sa famille, et après la maîtrise en droit qu'elle a faite à Naples, est venue vivre à Bologne d'abord, et après à Modène. Et puis ici elle a rencontré mon père et ils se sont mariés, donc ma famille n'est pas uniquement originaire d'ici. »* Les parents et autres ascendants de l'itinérant à pied de proximité 11 ont aussi des origines diverses. *« Moi je suis né à Longwy en Meurthe-et-Moselle, c'est très loin de montagne, en Lorraine, je suis petit fils de sidérurgiste, donc je suis né dans un milieu ouvrier assez protégé mais quand même milieu ouvrier, je sais pas si vous voyez, donc d'une souche italienne du côté de ma grand-mère puis une souche plutôt française, la Lorraine, mais aussi des Alpes-de-Haute-Provence »* (11). C'est aussi le cas de S., un itinérant à vélo qui a participé au séminaire « Itinérance récréative, itinérance de vie ? Pistes de réflexion pour renouveler la gestion et le développement des territoires », qui a eu lieu les 19 et 20 décembre 2013, au Cermosem, Le Pradel. Ses ascendants font partie des « émigrés de l'Ubaye », qui ont fait fortune au Mexique au XIXe siècle ; il y partira en voyage itinérant ainsi qu'en Amérique du Nord. Comme on a vu

au chapitre précédent, à la deuxième étape de l'émergence du voyage les lieux habités et les lieux d'origine des ascendants peuvent l'itinéraire choisi pour son itinérance.

Certains itinérants ont changé d'orientation dans les études ou dans le travail, ou les deux. Chez certains, comme chez l'itinérant à trekking (16), le changement d'orientation dans les études peut être restitué sereinement. Après une première expérience scolaire en lycée technologique, il a une expérience professionnelle de trois ans en tant qu'ouvrier, de quatorze à dix-sept ans. *« Après trois ans, je me suis rendu compte que ce n'était pas pour moi (rires). Et j'ai commencé le lycée, à dix-sept, dix-huit ans, j'ai commencé le lycée normalement, et je l'ai fini, oui oui. Après je me suis inscrit à philosophie, à l'Université, mais après... après pour différentes raisons, devoir travailler, de toute façon j'ai rencontré... j'ai rencontré ma future femme, j'ai quitté l'Université »* (16). Lorsqu'il raconte avoir quitté le projet de devenir garde forestier, après son BTS de production forestière, l'itinérant à pied et parapente (6) n'est pas moins serein : *« Mais bon le cursus pour entrer dans les parcs nationaux il est... il est long, puis.... et puis on y rentre par biais de concours et tout ça, et bon moi quand j'ai fait les deux ans de BTS je n'avais pas envie de continuer dans les études en fait. J'avais envie d'aller au concret... et voilà, ça m'a permis de venir en montagne. (...) La photo j'ai appris en autodidacte... »* (6).

D'autres témoignent de leurs revirements dans les études ou dans le travail un peu moins sereinement. Pour l'itinérant à pied (5), il s'est agi d'abandonner le projet de devenir, lui aussi, garde forestier, suite aux pressions de l'entourage familial. *« Et puis en plus, très vite, on en a parlé dans mon entourage, il y avait des gens qui connaissaient des gens qui évoluaient dans ce milieu-là. Assez vite on nous a fait comprendre que c'était un métier passionnant mais au niveau financier, c'était quand même pas l'éclate. Et puis après, naturellement, après le lycée, j'ai fait des études plus axées commerce, économie et tout ça et j'ai eu l'opportunité de... après d'être pris à l'IUT de Sceaux et donc après, j'ai un peu laissé tomber cette partie-là »* (5). L'itinérant à vélo (15) a dû abandonner son projet de devenir archéologue et enseigner aux enfants dans un musée, en raison du comportement de son Directeur de thèse de Doctorat, qui *« donnait beaucoup de petites chances à beaucoup de personnes, et cette chose donc ne m'a pas beaucoup plus, parce que c'était comme s'il voulait tenir beaucoup de personnes liées à soi, les nourrissait et... mais je voyais qu'il n'y avait pas une réelle progression, un espace réel, il y avait un petit espace pour beaucoup »* (15). Cet itinérant part alors faire une pause en Irlande, avant d'intégrer une université en Angleterre, où il voulait dans un premier temps comprendre comment on étudiait son sujet là-bas, voire

s'ouvrir à des nouveaux sujets. Seulement, « *Bon disons que... il y a eu... (rires) on ne s'est pas bien compris, ils voulaient que je fasse un Master, moi en revanche initialement je voulais aller voire c'est-à-dire... je voulais juste aller à l'étranger. Eux en revanche ils voulaient que je fasse le Master, donc je ne suis plus allé là-bas* » (15). Cet itinérant témoigne donc d'une phase non seulement de discontinuité mais d'errance dans son projet professionnel.

D'autres expérimentent des discontinuités dans les études ou professionnelles encore plus radicales comme l'itinérant à pied (13), « *Parti pour une licence en psychologie, il finit par entrer en séminaire et devenir prêtre catholique* » (Notes de terrain, 13). L'itinérant à pied de proximité (11) témoigne d'une véritable souffrance : « *Et ça m'a tellement appelée qu'à l'âge de 17 ans je... je... suis parti, bon j'avais un parcours scolaire très chaotique, très problématique, très traumatisant. Donc j'ai quitté ma région pour m'en aller dans les montagnes, ça fait penser au début de Zarathoustra dans Nietzsche, ça commence comme ça, je pars dans les montagnes* » (11). Sur le plan professionnel, la discontinuité peut survenir par opportunisme, comme pour l'itinérant à pied (5), qui, après une première expérience professionnelle comme commercial dans l'imprimerie au niveau national, passe au secteur de l'informatique à l'international. « *Je me suis dit allez hop c'est l'occasion, et voilà. Surtout que j'avais envie de tourner la page* » (5). C'est aussi le cas de l'itinérant à vélo (15), qui, après être rentré en Italie depuis l'Angleterre, fait des petits boulots au musée archéologique et ensuite saisit l'opportunité de travailler dans une société de restauration. Après un an et demi, en pleine crise économique, il n'a pas été difficile pour lui de ne pas renouveler le contrat.

Sur le plan plus personnel, l'itinérant peut vivre des discontinuités physiques et/ou affectives. Un accident physique survenu en montagne empêche de poursuivre les pratiques de type expédition, escalade, et mène à des pratiques plus douces. « *Donc une fois acquitté de deux choses qui étaient pour moi très traumatisantes qui étaient l'école et l'armée j'ai pu partir en montagne et passer mon diplôme de guide. Je suis guide depuis mes 20 ans. Au début je devais être, je me consacrais... je voulais être guide de haute montagne, mais à l'époque il fallait d'abord passer le diplôme d'accompagnateur de montagne, c'est un diplôme assez récent, il venait de se... de se passer il y a trois ans, je l'ai pris tout de suite... il fallait d'abord être accompagnateur de montagne mais pour moi c'était pas très valorisant, je voulais faire vraiment de la haute montagne. Et puis suite à un accident assez grave quand j'allais passer mon... mon diplôme de guide si vous voulez j'ai à ce moment-là une prise de conscience que... la montagne n'était pas forcément un obstacle à franchir, enfin, que je*

*pouvais avoir un rapport à la montagne beaucoup plus doux qu'une sorte de compétition. Donc ça s'est inversé la montagne est devenu quelque chose de beaucoup plus... plus facile, ça correspondait mieux à mon... surtout que j'ai eu très peur quoi. (...) Donc là ça a commencé à changer, j'ai commencé à découvrir mon métier d'accompagnateur avec beaucoup de passion et puis ça s'est jamais démenti » (11) C'est aussi le cas de S., le descendant des « émigrés de l'Ubaye » susmentionné.*

La maladie grave (la sienne, ou d'un des proches) est également présente dans les trajectoires de vie de certains itinérants étudiés. L'itinérante à pied (4) a survécu à un cancer. *« Elle est mariée à G. depuis 2003, ils se connaissent depuis très jeunes. Juste après le mariage, alors qu'ils essaient d'avoir un enfant, C. est tombée malade, elle a eu un cancer très rare et d'habitude mortel à une glande surrénale. Opérée une première fois, sous traitement à vie (cortisone et chimiothérapie par voie orale) elle a récidivé un an après (2005), a été réopérée (ablation d'un rein et d'un morceau de foie) et depuis n'a plus eu de problèmes. C. n'a pas le droit de tomber enceinte car les médicaments qu'elle prend génèrent des malformations fœtales irréversibles. Le couple cherche à adopter depuis plusieurs années, sans succès. Ils songent à une GPA » (Notes de terrain, 4).* Le couple d'itinérants à vélo (3) et (9) ont un enfant diabétique et d'autres enfants problèmes. *« Au cours de cette soirée, j'ai appris que le fils cadet de M. qui a 12 ans est atteint de diabète depuis l'âge de 2 ans. Lors d'un récent séjour dans les Pyrénées, il a eu un malaise très grave et a dû être héliporté à l'hôpital le plus proche en proie à des convulsions. M. a cru ne jamais pouvoir le retrouver comme avant. Les deux parents semblent extrêmement affectés et interrogent sans cesse N., le fils, sur son état physique (crainte de crise d'hypoglycémie soudaine). Lorsqu'il fait une petite crise dans la soirée, la panique est palpable. Ils ont investi 2 500 euros dans un nouveau dispositif qui injecte au besoin et automatiquement l'insuline et le jour de l'entretien une infirmière arrive pour expliquer à N. son fonctionnement. N. sera présent tout au long de l'entretien de M., assis à une table un peu plus loin de M. et moi, et interviendra de temps à autre sur un ton ironique sans jamais être offensif. C'est le seul garçon des enfants. La plus grande, de deux ans son aînée, me confie M., est un peu mal dans sa peau (petite, rondouillette) et voit un psychologue. C'est la dernière dont on dit qu'elle n'a pas de problèmes. Au cours de l'entretien elle me dira qu'elle a été dyslexique » (Notes de terrain, 9).*

Sur le plan affectif, il peut y avoir la survenue d'un décès prématuré dans la famille, d'un parent par exemple, comme pour l'itinérant à trekking et alpinisme (16) et l'itinérant à

ped (13), qui ont perdu leur père très jeunes. Le divorce des parents est une autre rupture sur le plan affectif dont ont témoigné certains itinérants étudiés, notamment l'itinérante à alpinisme et parapente (2), l'itinérant à pied (5) et l'itinérante à pied (4). Les types non créatifs sont ceux qui présentent les trajectoires de vie les moins discontinues, les types créatifs adaptatifs présentent des trajectoires de vie assez discontinues, les types créatifs intégratifs présentent les deux cas.

#### *Situation de vie*

Nous avons constaté, lors de l'analyse de la première étape du projet d'itinérance, qu'une tension se fait sentir dans le cours de l'existence de l'itinérant avant que celui-ci ne prenne la décision de partir. Cette tension peut se faire sentir dans au moins une des sphères de l'existence : physique, affective, géographique, professionnelle, etc., et elle peut être subie ou provoquée, il peut s'agir d'un simple décalage, voire une crise ou un nouveau défi. Ainsi, on a vu que certains partent alors qu'ils expérimentent une situation de stress plus ou moins intense, comme l'itinérant à ski de randonnée (O1), d'autres expérimentent une crise personnelle, ont subi un traumatisme affectif comme la maladie ou décès d'un proche (Bernard Chambaz, l'itinérante à vélo rencontrée lors d'un colloque, l'itinérant à vélo Ollivier) ; d'autres expérimentent un changement de la situation professionnelle (l'itinérante en alpinisme et parapente 2 démissionne avant de partir, l'itinérant à pied (5) et l'itinérant à pied (13) sont partis entre deux postes de travail. Ou alors l'itinérant ressent une insatisfaction généralisée comme l'itinérant à vélo (3) ou l'itinérante à pied Adeline. Ou encore le pratiquant est dans un état de recherche permanente, comme l'itinérant à pied de proximité (8), et dans ce cas, il provoque l'asynchronie. Alors que les types non créatifs n'expérimentent que peu d'asynchronie, c'est-à-dire uniquement subie dans une seule sphère de l'existence, les créatifs adaptatifs expérimentent une asynchronie dans plusieurs sphères de l'existence, et les types créatifs intégratifs sont les seuls à se provoquer des asynchronies et partir pour les résoudre.

#### *Mentor de vie*

Les itinérants étudiés nous ont fait part, au détour de leurs récits de vie, de l'identité de leurs mentors de vie. Certains, comme par exemple l'itinérant en alpinisme et parapente (1), ou l'itinérante à trekking et ski de randonnée (10), nous ont parlé de l'influence qu'a eu leur père, passionné de montagne voire d'alpinisme, qui les a initiés aux pratiques sportives dans ce milieu. D'autres ont plutôt fait référence à l'influence qu'a eu la lecture de récits

publiés par des expéditeurs en montagne ou la rencontre avec eux, comme par exemple l'itinérant à trekking (16). Certains itinérants ont pu en revanche être influencés par des explorateurs ou voyageurs itinérants comme Jean-Louis Étienne ou Sylvain Tesson, comme ça a été le cas respectivement pour l'itinérant à pied (5) et l'itinérant à vélo (3). Pour certaines itinérantes, comme l'itinérante à pied (4), ou l'itinérante à vélo (9), c'est le compagnon qui joue ce rôle. Pour l'itinérant à vélo et escalade (7) il s'est agi d'un professeur de SVT, qui lui a transmis l'amour pour la nature et notamment la roche. Les cas vus jusqu'ici correspondent à des démarches-projet non créative et créative adaptative.

Lorsqu'on considère les types créatifs intégratifs, les mentors de vie sont soit issus du milieu de la montagne et de l'itinérance, comme pour l'itinérant à pied (8), qui a rencontré Reinold Messner, ou l'itinérant pied de proximité (11) qui lisait Frison Roche étant petit ; mais aussi et surtout des personnes issues de milieux étrangers à l'itinérance et à la montagne, comme un philosophe, par exemple Dussel, pour l'itinérante à vélo 14, qui a fait un mémoire de maîtrise sur lui et qui a acquis une majeure familiarité avec l'éthique relationnelle à son retour d'itinérance, qu'elle appliquera dans son travail au quotidien, de médiatrice culturelle ; un artiste, par exemple Robert Renard, pour l'itinérant à pied 8, qui est aussi aquarelliste et réalise des carnets de voyage lors de ses itinérances ; voire une figure spirituelle, comme pour l'itinérant à pied (13) qui est curé et qui part avec un objectif spirituel.

### ***La démarche-projet à travers le rapport à l'imprévu, à l'environnement physique, à l'autre et au corps***

#### *La réaction face à l'imprévu : de l'anticipation totale à la confiance*

La gestion de l'imprévu est une activité clé de l'itinérance. Cette activité peut se déployer chez certains dès avant le départ, *via* l'anticipation des imprévus comme vu lors de l'analyse de la composante du plan de l'itinérance, et notamment à la cinquième étape de « Pivot », où l'itinérant doit repositionner les piliers de son existence (condition physique, argent, famille) et commencer à appréhender la zone à traverser et l'itinéraire ; et à la sixième étape de « Calibrage », lorsqu'il s'agit d'anticiper la satisfaction des besoins physiologiques et affectifs. Elle se déploie pour tous lors de la réalisation du projet, puisqu'évidemment l'anticipation ne prévient en rien de la survenue d'imprévus, auxquels on n'a pas pensé ou totalement impossibles à anticiper, ne serait-ce qu'en raison de l'imprévisibilité essentielle de la vie humaine. Les animaux sauvages, les personnes malveillantes, les conditions météorologiques et l'état actuel des routes font partie des imprévus impossibles à anticiper.

Vincent Marché (2012, p. 40) relate la chasse à l'ours d'un compagnon d'itinérance à ski au Groenland, les itinérants à vélo 14 et 15 listent une série d'anecdotes impliquant des locaux qui les ont attirés dans leur ferme perdue au milieu du désert où ils ont attrapé une dysenterie très grave, qui ont cherché de leur voler les vélos, qui leur ont jeté des pierres...

L'itinérant à vélo (15) a vécu toute sorte d'imprévus météorologiques malgré qu'il eût anticipé pluie et neige : des températures extrêmes en Turquie, où tout congèle sous la tente, la tente aussi congèle, il est obligé de s'arrêter aux distributeurs d'essence pour se chauffer (Moranduzzo, 2013, pp. 77-82) ; le vent dans le désert de Takla Makan qui est très gênant pour avancer en vélo et qui peut être aussi à l'origine d'accidents de la route (*ibidem*, pp. 86-87) ou qui fait voler la tente, sauvée de justesse (*ibid.*, p. 154). Par exemple, le type de route attendu ne correspond pas à la réalité, comme pour l'itinérant à vélo (14), qui découvre que la route principale du Tadjikistan est une route non pas en bitume mais forestière, et qu'elle s'adapte mal au vélo de route ; ou bien la route prévue n'existe plus, comme pour ce même itinérant (14).

Parfois, la source d'imprévu impossible à anticiper est chez soi, ce sont les personnes qui sont restées à la maison et qui ont besoin de l'itinérant, comme la fille de l'itinérant à ski de randonnée et à vélo (12) qui a eu des soucis de santé au moment où il allait partir pour une itinérance en ski de randonnée, et l'épouse de l'itinérant à vélo (3), qui a très mal vécu le départ de son mari et qui n'a pas arrêté de lui envoyer des SMS où elle exprimait sa douleur et son angoisse. Parmi les imprévus qu'il est possible d'anticiper mais qui peuvent être ignorés avant de partir, on trouve la législation hostile : l'itinérant à vélo (3) a enfreint sans le savoir la loi chinoise qui interdit l'usage de GPS en territoire Ouïghour et se retrouve en prison. Ou alors l'itinérant n'a pas assez bien étudié la carte et se trompe d'itinéraire, comme l'itinérant à pied (5) qui a mal lu la carte et a pris un autre chemin dans le parc du Mercantour, se retrouvant dans un pierrier très escarpé où sa compagne a très peur et ne veut plus continuer.

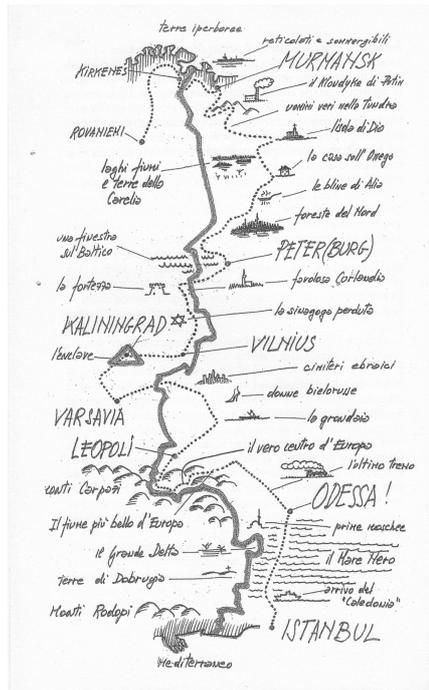
Comment les itinérants réagissent-ils face à tous ces imprévus ? Le rapport au temps semble être décisif pour déterminer les modalités de cette gestion. Par rapport au temps nous entendons, très concrètement, le rapport aux repères de dates (de départ, d'arrivée), et donc aux durées (de chaque étape). Celui-ci peut être inscrit le long d'un continuum qui va d'une polarité passive – la durée de la pratique est calée dans les repères préétablis – à une polarité active – la pratique, dans le sens des expériences vécues pendant celle-ci, peuvent modifier le rapport à la durée au fur et à mesure de l'avancement du projet. Ainsi, à la cinquième étape de « Calibrage », les itinérants étudiés ont pratiquement tous prétracé l'itinéraire. Seulement,

certaines l'ont fait avec beaucoup de précision (tout ou une partie de l'itinéraire) et le but explicite d'y plaquer sa pratique ; d'autres l'ont fait uniquement pour avoir une première idée et ont laissé de la marge, justement, à l'imprévu. Les deux itinérants à ski de randonnée (O1) et (10), et l'itinérant à vélo (3) pré-tracent avec précision l'itinéraire, dans le but de le visualiser, s'aidant par ailleurs de photographies : la pratique consistera alors à une confirmation de qui a été imaginé. « *Je me dis : est-ce que ça va correspondre à ce que j'imagine. (...) Ben je me dis, est-ce que c'est dangereux, est-ce qu'il y a des barres rocheuses, est-ce que c'est pas trop raide, est-ce que ça va être facile à trouver, par rapport à quoi il faut s'orienter, voilà quoi* » (O1).



Pré-traçage précis à l'aide de photographies (O1)

En revanche, l'écrivain-voyageur Paolo Rumiz opère un pré-traçage qui peut être interprété comme un acte d'imagination : « *les cartes ne servent pas à s'orienter, mais à rêver le voyage dans les mois qui précèdent le départ* » (Rumiz, 2012, p. 13). D'ailleurs, sa carte prétracé est de sa propre fabrication et ressemble à une production narrative, avec des annotations et des dessins tirés de supports variés avant le départ (livres, cartes, informations obtenues auprès d'autres voyageurs), et deux lignes tracées : celle de la frontière orientale de l'Union Européenne qu'il veut longer et celle de la route qu'il peut emprunter au plus près de celle-ci et qui constituera son véritable itinéraire à parcourir.



### La carte narrative de Paolo Rumiz

Chez d'autres, itinérants à vélo-escalade comme à pied, le traçage est moins précis, laissant une place inconsciente (7) ou consciente (13) (11) à l'imprévu. Il s'agit « *de planifier un petit peu, histoire de* » (7), d'avoir « *une petite grille de lecture (...) et puis on part* » (11), de décider de choisir la route aussi sur le moment, « *Mais ce n'était pas un souci, c'était une marge d'imprévu que j'avais laissée en toute conscience* » (13).

À la sixième étape, l'anticipation de la réponse aux besoins fondamentaux implique le choix du degré d'autonomie et, par là, la possibilité d'entrer en relation avec les habitants, à leur tour source d'imprévu, et d'inédit au sens large, d'altérité, de matière à diverger. L'itinérant qui anticipe beaucoup choisit un degré élevé d'anticipation, et, une fois sur place, expérimente peu ou pas de relation avec les habitants, il est en quelque sorte enfermé sur soi et suit son rythme ; l'itinérant qui anticipe peu, choisit un degré moyen ou faible d'autonomie et entrera davantage en relation avec les habitants. Des besoins fondamentaux de l'être humain : se nourrir et boire, se garder propre, se maintenir en bonne santé, se vêtir et

dormir<sup>61</sup>, c'est ce dernier auquel les itinérants étudiés pensent en premier et qui fait l'objet de choix précis avant de partir. Le choix d'amener une tente est emblématique d'un degré élevé d'anticipation et d'autonomie. C'est évidemment le choix d'itinérants qui traversent exclusivement un milieu de haute montagne, peu ou pas habité, mais le milieu n'influence pas totalement ce choix. L'itinérant à ski de randonnée (12) a soigneusement évité les stations en altitude lors d'une itinérance à ski dans les Alpes du Sud : *« il y a les stations de ski mais justement on voulait éviter ça, du coup on s'est dit il faut qu'on passe là où c'est un peu sauvage, et là on n'avait pas d'hébergement, on avait amené les duvets, il faut qu'on puisse... qu'on puisse, voilà, être autonome. »*. Inversement, l'itinérant à pied et parapente (6) prévoit dès avant le départ d'aller dormir chez l'habitant de temps en temps, en fond de vallée. À un moindre degré d'autonomie, notamment en ce qui concerne le besoin de dormir, correspond un refus explicite d'amener sa tente et l'intention de s'appuyer sur les habitants, donc d'entrer en relation avec eux, ne pas rester enfermé sur soi. C'est le cas de l'itinérant à pied (13) pour qui le choix de ne pas amener la tente est entre autres guidé par une volonté de se contraindre à *« demander et devoir en quelque sorte dépendre, dans le sens d'interagir avec les gens, avec le territoire, avec les personnes quoi. »*.

Les conditions météorologiques font également l'objet d'anticipation et peuvent avoir une influence sur le choix de l'itinéraire et de la manière de répondre aux besoins fondamentaux. Dans le premier cas, certains itinérants, notamment de ski de randonnée, prévoient avant le départ des itinéraires alternatifs en cas de mauvaises conditions, comme rapporté par Fanny Cathala (2012-2013) dans son article-témoignage, qui tient à souligner que *« prévoir des plans B et C alors que l'on n'est même pas encore dans la difficulté n'est pas un échec et permet d'avoir une solution réfléchie au moment venu »* (*ibidem*, p. 48) ou par Guillaume Bertocchi (2013-2014, p. 36) qui a prévu *« plusieurs parcours pour pouvoir adapter chaque jour mon itinéraire en fonction des conditions rencontrées, de la neige, de ma forme physique »*. Dans le second cas, un degré élevé d'anticipation correspond à un degré

---

<sup>61</sup> Les entretiens et les textes du corpus ne font aucune mention de la sexualité pendant la pratique itinérante. Sujet tabou, tabou dans lequel moi-même je suis tombée, il mériterait néanmoins d'être étudié au regard du processus d'individuation et des dynamiques d'équipe pendant l'expérience itinérante.

élevé d'autonomie, comme en témoigne dans son article Michel Charavin, guide-accompagnateur spécialiste des régions polaires, qui y décèle explicitement la différence entre itinérance à ski et itinérance à pied ou à vélo, au point que l'appellation « itinérance » ne lui paraît pas pertinente pour la première, à la faveur d'une appellation « entrepreneuriat ».

*« Préparer une itinérance longue à ski, si le projet est ambitieux, s'apparente tout à fait à de l'entrepreneuriat et nécessite des compétences particulières : vision globale du projet, gestion d'une multitude d'aspects, planification, respect d'un timing... ça ennuiera probablement certains d'entre vous qui voyez en ce point une réplique de ce à quoi vous souhaitez justement échapper en voyageant au long cours ! C'est en effet une particularité de l'itinérance à ski (qui se distingue sur ce point très nettement des voyages plus traditionnels, à pied ou à vélo), la conséquence directe d'un environnement rigoureux, souvent très isolé. L'autonomie prend ici une autre dimension, l'état d'esprit approprié est l'autosuffisance »* (2013-2014, p. 34).

N'en déplaise à ce guide, l'anticipation des conditions météorologiques est aussi le fait d'itinérants à vélo, comme (15), qui a prévu de quoi se protéger de la pluie et de la neige, à la fois en termes d'équipement pour dormir et pour se vêtir.

D'autres en revanche, comme l'itinérant à vélo (14), et l'itinérant à pied (13), ne se soucient pas particulièrement des conditions météorologiques : *« Mais non parce que... non... non parce que de toutes façons... nous sommes partis »* (14) ; *« Parce que je n'avais pas bien en tête dans quelle... région se déroulait l'itinéraire. Dans le sens que j'avais été en France avant, plus au Nord, dans la zone plus alpine, et plus au Sud, en Provence, mais là au milieu non, et donc je n'avais pas bien en tête si c'était un truc qui ressemblait plus aux Alpes, à la Provence, ou à quelque chose d'autre encore »* (13).

Parfois des approches différentes et des degrés d'anticipation et autonomie souhaitée différents se heurtent au sein d'une même équipe. Le maintien d'une certaine imprécision dans l'itinéraire peut alors faire l'objet de négociations au sein de l'équipe, comme lors de mon voyage itinérant en famille de deux semaines aux États-Unis (O2), entre une volonté de ma part de laisser une marge d'imprévu quant aux lieux où dormir et celle de mon mari qui s'inquiète de *« galérer avec les enfants »*. Au final, je capitulerai, réservant presque la totalité des chambres avant de partir, armée de connexion internet et de GPS.

Lors de la réalisation de l'itinérance, la réaction face à l'imprévu n'est plus une question d'anticipation ; l'imprévu est bien là, il provient soit de son corps (maladie...), d'un objet (panne de vélo par exemple), soit de l'environnement physique (animaux, mauvaise météo...), soit d'une personne (malveillante), et il faut le gérer. Alors, c'est la dimension émotionnelle qui prend le relais. Les deux dimensions – anticipation et émotion – semblent néanmoins être liées. En effet, parmi les itinérants étudiés, ceux qui ont beaucoup anticipé les imprévus avant de partir ont éprouvé des émotions très fortes, telles que l'angoisse et la colère, face à l'imprévu. À ces émotions sont associées des prises de décisions précises : certains se sont soit résignés à renoncer face à l'imprévu, d'autres ont opté pour un passage en force. Pour l'itinérante en alpinisme et parapente (2) et l'itinérante à trekking (10), la difficulté technique ou physique génère tellement d'angoisse qu'elles se bloquent et ne veulent plus poursuivre. L'itinérant à vélo (15) pique une crise de colère et tombe même malade après avoir constaté que les sacs de couchage prennent l'eau. Il veut dans un premier temps renoncer à poursuivre, ensuite sa compagne parvient à le remotiver en le piquant dans son orgueil (Moranduzzo, 2013, p. 19). Ce même itinérant réagit avec colère aux conditions météorologiques adverses, se reprochant de ne pas avoir assez anticipé avant de partir : *« J'aime beaucoup avoir le contrôle sur les choses, et quand j'étais... clairement je ne contrôlais rien quoi. C'est-à-dire, j'avais cette sensation, un peu comme quand tu écris une thèse, non ? De... de n'en avoir jamais fait assez. »* La réaction d'angoisse face à un imprévu d'itinéraire est bien décrite par l'itinérant à pied (5), qui, malgré qu'il ait trouvé un chemin alternatif suite à l'erreur d'itinéraire celui qui passe par un pierrier), imagine les pires scénarios suite à son erreur et tout se mélange : multiples risques encourus, non respect du cadre temporel et plus globalement, du plan initial : *« Mais... c'est en faisant des choses comme ça que très vite ça peut virer au drame, parce que tu vas dans un endroit où déjà y a pas de chemin, l'endroit où on est redescendu c'était un pierrier sauvage, il y avait pas de chemin. C. (sa femme) se serait fait mal ou... se serait blessée, personne n'aurait eu forcément l'idée de venir nous chercher là parce qu'on était dehors des sentiers battus. Et tu ne sais pas ce qu'il peut arriver parce que justement t'es dans un endroit complètement naturel, qui n'a pas été sécurisé, pas particulièrement, tu peux avoir une avalanche de pierre, tu peux... marcher sur un rocher qui bouge et qui déclenche une avalanche... de pierres. Et là, ben voilà quoi. Et puis tu peux très vite basculer dans la loi de Murphy, et puis une chose en entraîne une autre et puis pa pa pa... »*

Au Mexique, j'ai passé une nuit d'angoisse à Tulum car je venais de me rendre compte que j'avais oublié les lettres de recommandation de ma professeure et j'avais obtenu un visa touristique d'une durée inférieure à celui qui était nécessaire pour réaliser tout mon terrain. « *J'étais très agitée (...) Il va falloir aller à l'Office de l'Immigration.* » (O3)

Eric Delaperrière capitule devant la force de l'élément physique : « *Ce passage est sans conteste le plus soutenu de notre mini-raïd, et avec ce temps glacial et l'heure qui tourne, nous ne prenons pas le risque d'y accéder. Il ne nous reste plus qu'à faire le long retour avec un bon kilométrage dans les jambes pour terminer la journée au chaud à la maison...* » (Delaperrière, 2012, p. 38). Un itinérant à ski de randonnée exprime clairement l'angoisse lorsqu'il ne trouve pas le bivouac prévu : « *À quoi peut-il ressembler ? Une baraque en pierre, bois ou zinc ? Que faire ? Remonter l'épaule sur la droite, ou basculer dans la combe à gauche ? Les jambes tremblantes, la sueur perlant au front, la gorge sèche et la vue brouillée par l'angoisse, nous tentons de le situer dans le paysage. On balaye les reliefs alentour à l'aide de nos frontales à la recherche d'un toit, d'un bout de mur ou d'une petite cheminée. Rien. Ce n'est pas le moment de tomber nez à truffe avec un ours, ce dernier étant bel et bien présent sur le parc Adamello-Brenta* » (Schmitz, 2013, p. 30). Il prend ensuite la décision de passer force en tentant le tout pour le tout, prenant « à gauche » et finissant, heureusement pour lui, par trouver le bivouac. L'écrivain-voyageur Bernard Ollivier (2001) angoisse après avoir perdu du temps à cause de douleurs aux pieds et tente un passage en force pour respecter les temps prévus, tout en prenant conscience du malaise qu'une telle attitude lui procure. « *(...) je crains qu'un nouvel incident de santé ne me retarde. Dans ce cas, je risquerais d'atteindre la frontière après le 29 juillet, et mon visa serait périmé. Impensable : il faut attendre entre deux et quatre semaines avant d'obtenir un nouveau laissez-passer. Idéalement, il me faudrait quitter la Turquie aux environs du 14 juillet. Nous sommes le 31 mai. Il me reste donc un mois et demi pour couvrir mille deux cents à mille trois cents kilomètres. Je le peux, à la condition que mon ange gardien s'occupe bien de moi et que je gagne une bonne dizaine de jours sur le tableau marche que je me suis fixé. Ces comptes d'apothicaire m'occupent et me fatiguent tout à la fois : la douce et libre folie de suivre la mythique route de la Soie doit-elle devenir contrainte et source d'anxiété ?* » (ibid., p. 125).

Parmi les itinérants étudiés, ceux qui n'ont que moyennement anticipé avant de partir ont réagi face à avec une émotion plutôt de frustration, et ont pris, non sans regret parfois, la décision de s'adapter à la situation, en négociant avec l'imprévu et trouvant une solution le plus possible gagnante pour eux. L'itinérant à ski de randonnée (12) qui n'a pas trouvé le chemin prévu se montre plutôt frustré et se plaint de la complexité et dureté de la situation qui l'a obligé à redescendre dans la vallée. L'itinérant à vélo (14) découvre une route forestière à la place de la route bétonnée, demande des informations aux locaux et modifie son itinéraire bon allant mal allant. Marten Petterson (2013, p. 60) relate dans un article de l'effet de conditions météorologiques particulièrement douces sur les moyens de réalisation d'une itinérance en ski de randonnée en Norvège, où il est obligé de marcher une demi-heure pour atteindre la neige. En prison, l'itinérant à vélo (3) éprouve beaucoup de frustration et s'adapte en payant une amende et lâchant son GPS. Cela est très visible dans le film qui a été réalisé pendant son voyage : on le voit appeler ses proches et faire la liste de toutes les options possibles qui lui sont présentées et choisir les options qui lui coûtent le moins. Parfois, l'imprévu réserve des bonnes surprises. Toujours l'itinérant à de ski de randonnée et à vélo (12) un soir à dix heures, il a déjà pédalé pendant 115 kilomètres, il a froid, il est fatigué, et n'a pas de lieu où dormir au sec. Il passe par hasard devant un hammam, se détend, dort un peu dans le hammam, puis finalement reprend le vélo et à deux heures du matin trouve un endroit où poser sa tente au sec.

Les itinérants étudiés qui ont peu anticipé, et, surtout, qui ont laissé une marge d'imprévu à l'itinéraire et à la réponse aux besoins physiologiques ont fait état, lors des situations d'imprévu, d'une humeur équilibrée et d'une attitude générale de confiance face à l'imprévu. Ils ont pu prendre la décision de changer d'activité prévue, et vivre des phénomènes de synchronicité. L'itinérant à vélo (3) profite des changements de programme d'itinéraire pour faire de la production narrative, en marquant l'itinéraire réellement suivi sur la carte prétracée, avec une couleur différente, et les petits événements comme « *rupture de la chaîne du vélo* ». L'itinérante à vélo (14) profite des conditions météorologiques adverses pour se rendre compte de la diversité des pays, dans une posture de découverte et apprentissage. « *Après tu te rends compte que l'Asie c'est vraiment un autre continent. C'est-à-dire, ça n'a rien... l'Italie, tu te rends compte que l'Italie c'est un beau pays, de plusieurs points de vue... gastronomique, naturel, il y a une biodiversité que... c'est-à-dire, à partir de la Turquie et jusqu'en Chine il n'y a pas un arbre, hein ? C'est du désert. Des plateaux, plus ou moins haut ou bas, il y a très peu d'arbres. Puis tout a été déboisé, pour construire, dans*

*l'antiquité, les bateaux, et bien d'autres choses. Tu les retrouves en Chine par exemple les sapins, les mélèzes, et donc puisque tout est à 1 000 mètres les villes sont à 1 000 mètres, genre Téhéran est à plus ou moins 1 000 mètres, les saisons, à savoir tu passes de l'hiver bien dur à l'été, à la chaleur torride. Il n'y a pas le printemps, l'automne. Et tout est très puissant, le vent, la pluie, la neige, tout est beau... bien plus âpre que chez nous. ».*

Au-delà des réactions ponctuelles et des comportements *ad hoc* d'intégration de l'imprévu, certains itinérants ont témoigné d'une attitude globale confiante envers l'imprévu, et expérimentant des phénomènes de synchronicité. Ils parviennent ainsi parfois à éviter les imprévus, non pas *via* une action rationnelle et planificatrice, mais s'aidant de ce qu'ils ont appelé « sensation » ou « sixième sens ». « À un moment donné, je ne me souviens pas exactement quand, je ne sais pas c'est un peu une sensation, tu affines quelque chose, genre, tu t'arrêtes à un endroit pour planter la tente, et tu ne la plantes pas tout de suite, mais tu attends... ça dépend eh, pas toujours... Mais tu attends un peu, pour comprendre si ce lieu est le bon, ce sont des sensations, a priori après un certain temps tu ne te trompes plus, parce que quand tu montes la tente tu es dans un piège, entre guillemets, c'est pas que tu peux bouger (...) Et alors tu affines ta sensibilité » (15) ; « En Chine on avait campé, à la fin du voyage, je ne sais pas tu développes une sorte de sixième sens, tu sens si une place est bonne ou pas, non ? » (15). Les phénomènes de synchronicité peuvent aussi être considérés comme une manière d'intégrer l'imprévu. L'itinérante à vélo (14) arrive dans un village pile avant la tombée de la nuit en Turquie et trouve enfin des serviettes pour les règles (Moranduzzo, 2013, p. 77). En Grèce, le couple d'itinérants à vélo formé par cette même itinérante et l'itinérant (15) rencontre pour la deuxième fois Eugenios, un dentiste qui a perdu femme et maison et vit dans un camping-car pour réfléchir à la suite à donner à sa vie. À un mois de distance de leur première rencontre, ils tombent à nouveau sur lui alors qu'il s'est mis à pleuvoir sérieusement (*ibidem*, p. 42). Une autre fois, ils demandent de l'aide pour réparer leurs vélos et trouver encore plus : un abri et un repas chaud offert par des camionneurs (*ibid.*, p. 87). Benoît Chauvet, skieur de fond de haut niveau, qui a fait le tour de France à ski-roulettes avec sa sœur, suivi par leurs parents en voiture sans portables, ni GPS, ni cartes, est toujours parvenu à retrouver les siens le soir venu, et témoigne aussi, dans un article, de phénomènes de synchronicité à l'occasion de problèmes mécaniques. « Les vertus de l'imprévu. Les deux premières semaines, nos parents étaient nos accompagnateurs cyclistes. Sans comprendre pourquoi, alors que nous nous suivions à quelques dizaines de mètres, il n'était pas rare qu'à un embranchement, trois prenaient à gauche et un autre tout droit. Et nous mettions ensuite

*trois heures à nous retrouver. Ça aurait été plus simple avec quoi ? Un téléphone portable ? Oh, vous savez, nous et la technologie moderne... Une carte ? Moi, les cartes, hormis celles à jouer pour faire des carrés d'as, je n'en connais pas d'autre... Tout ce qu'on savait, c'était notre point de chute le soir venu. Pourtant, c'est aussi ce manque d'anticipation qui a rendu notre aventure plus belle. Les découvertes surgissaient parfois au détour d'une route, au bord d'une impasse empruntée malencontreusement. Et si, perdus au milieu de nulle part, nous rencontrions un problème mécanique, la seule maison à dix kilomètres aux alentours abritait toujours un ancien mécano dont le garage ressemblait à la caverne d'Ali Baba ! » (Chauvet, 2013, p. 43). Même constat pour une famille d'itinérants au Costa Rica (7), sauvés par des locaux lors d'un gros orage. « À un moment il a plu, on a traversé et quand on est revenu ça avait débordé jusqu'à la taille alors nous n'avons pas pu passer, mais heureusement, il y a des gens très riches qui nous accueillis chez eux avec une piscine... nous on était contents » (enfant ado de 7).*

Ainsi, trois modalités de la démarche-projet peuvent être identifiées selon la temporalité adoptée, les émotions éprouvées et la décision prise en conséquence. Une première modalité de démarche-projet comporte beaucoup d'anticipation, avec des émotions très fortes de colère, angoisse et une prise de décision directe de renonciation ou, au contraire, de passage en force. Cette démarche n'est pas créative car elle ne prend pas en considération la nature de l'altérité représentée par l'imprévu. À l'imprévu succède une émotion très forte et à celle-ci, sans solution de continuité, une prise de décision sans appel, qui peut générer une nouvelle émotion forte, d'euphorie, lorsque le passage en force réussit. L'émotion est transformée en action sans effort d'interprétation de l'altérité, de mise en relation de celle-ci avec le cours de son existence et l'avenir de celui du projet d'itinérance. Le but ultime est l'arrivée à destination, coûte que coûte.

Une deuxième modalité de démarche-projet comporte moins d'anticipation, avec une émotion de frustration, et une prise de décision de négociation, d'adaptation face à l'imprévu. Cette démarche est justement créative adaptative car elle est réactive, c'est-à-dire elle part de l'analyse de la situation imprévue elle-même et y cherche des solutions. L'imprévu est analysé en lui-même et par rapport à son but ou objectif intrinsèque, et une négociation entre les deux est menée, qui peut générer une nouvelle émotion de satisfaction lorsque la négociation a un résultat qui profite encore à l'itinérant. Le but ultime ici est l'arrivée à destination voire la réalisation d'un objectif intrinsèque, et l'itinérant est prêt à céder une partie de ses idées pour y parvenir.

Une troisième modalité de démarche-projet comporte peu d'anticipation, avec non pas des émotions spécifiques mais un état de confiance global et pas vraiment de prise de décision. L'itinérant profite de la situation en se créant des activités non prévues auparavant, et est dans un état de *flow*, en harmonie avec les événements. Cette démarche est créative intégrative car elle intègre, au fur et à mesure de l'avancement dans le projet, l'altérité qui se présente à l'itinérant tout d'abord en forme d'imprévu mais plus globalement en forme d'événements et de rencontres, au point que l'on peut parler lors de phénomènes de synchronicité. Le but ultime ici est la réalisation de son projet de vie, et si l'itinérant a conscience de la nature de ce projet, il pourra le réorienter, sans le dénaturer grâce à l'intégration l'imprévu rencontré chemin faisant.

Ainsi, la démarche créative intégrative se construit à partir d'une temporalité uniquement en partie d'anticipation ; une temporalité de présence, de profondeur, d'harmonie avec les événements, est également présente. À cette temporalité mixte d'anticipation et de profondeur correspond un degré peu élevé d'autonomie et l'intention, dès avant le départ, de s'appuyer sur les habitants pour satisfaire aux besoins physiologiques et tout autre besoin qui pourrait se présenter à l'itinérant. Une fois parti, l'itinérant peut être confronté à une multitude d'imprévus : animaux, personnes malveillantes ou personnes proches restées à la maison et qui figurent d'obstacles à l'avancement dans son projet ; mais aussi conditions météorologiques, état de la route, législation, erreurs d'orientation. La démarche-projet se manifeste alors par un ensemble comportemental composé d'une émotion et d'une prise de décision. Dans le cas de la démarche-projet intégrative, il s'agit d'un état équanime de confiance qui interprète la situation et la met en relation avec le fil rouge tiré par l'objectif existentiel du projet, en vue de la réalisation du projet de vie de l'itinérant. Temporalité, émotion, décision sont ainsi les trois premières dimensions de la composante de la démarche-projet. La dimension centrale est la prise de décision car c'est ce qui permet d'avancer dans le projet et c'est elle qui donne le nom à chaque modalité de démarche-projet : passage en force/renonciation, adaptation, intégration. Le rapport à l'environnement physique, aux autres et au corps en sont deux autres.

*Le rapport à l'environnement physique, matériel et historique : de l'environnement-limite à l'environnement-facilitateur*

La démarche-projet se manifeste globalement à travers le rapport que l'itinérant entretient avec l'environnement, y compris mais pas seulement lors des imprévus qui peuvent survenir de celui-ci. Il s'agit avant tout des éléments physiques du milieu – caractéristiques de

l'environnement (paysage), conditions météorologiques... – doublés par les éléments bâtis et les événements historiques qui s'y sont déroulés (dimension symbolique). Tous ces éléments peuvent jouer le rôle de facilitateur de la démarche-projet créative intégrative, mais ne sont pas perçus comme tels par tous les itinérants. L'environnement peut être perçu soit comme une limite, soit comme un régulateur, soit comme un facilitateur.

La figure de l'environnement-limite émerge lorsque l'itinérant éprouve une profonde satisfaction, voire de l'euphorie, à découvrir que le paysage est exactement celui qui était attendu. L'itinérant à trekking (16), parti au Népal, fait le lien entre ce qu'il avait anticipé avant de partir et ce qu'il découvre sur place en descendant de l'avion, au premier regard : Katmandu l'a « *pleinement satisfait* » en particulier en raison du mélange des cultures hindoue et tibétaine, décrites en termes des caractéristiques des quartiers (confusion et saleté d'un côté, silence et propreté de l'autre). L'itinérant à ski de randonnée et à vélo (12) dit qu'un pays se « fait », une culture se « voit ». Le registre perceptif est alors imaginaire.

La figure de l'environnement-régulateur du projet d'itinérance émerge lors de tactiques d'adaptations aux conditions météorologiques. David Marret (2012), itinérant à ski de randonnée, anticipe l'heure de départ prévue pour accomplir le parcours prévu pour la journée, pour éviter une neige « *daubée* » (*ibidem*, p. 32). Lionel Daudet évite les heures où les conditions climatiques sont les plus défavorables et fait des pauses : 29 jours chez lui à L'Argentière-la-Bessée, juste avant le départ, puis 34 jours consécutifs dans le Béarn au milieu de la réalisation du projet, et enfin plus de deux semaines à deux doigts de la fin, à Chamonix (Carrel, 2012). L'itinérant à pied (13) qui fait des pauses fréquentes dans la journée lorsqu'il fait trop chaud.

La figure de l'environnement-facilitateur émerge lorsque la stimulation sensorielle apportée par l'environnement produit une meilleure connaissance de soi, du monde, des autres, des relations entre tous ces pôles, et fournit la base d'une prise de décision. Dans ce cas, ce qui est valorisé ce sont surtout des éléments bâtis, et des événements historiques qui ont eu lieu dans l'espace traversé. Le rapport à l'environnement comme facilitateur est un premier pas pour ne plus se concevoir en tant qu'étranger, en tant qu'autre absolu : un fond perceptif commun est créé qui crée la possibilité d'une rencontre authentique et pacifique, comme témoigné par l'itinérant à vélo (3) : « *Une autre vertu des voyages à vélo est la perception aiguë de l'environnement. Je vous assure que chaque moment, kilomètre après kilomètre, chaque cimetière, rejoint dans l'effort, chaque stèle, ponctuant méthodiquement le paysage, est un meilleur vaccin contre la haine que tous les manuels d'histoire. Une*

*transition géographique, lente et minutieuse, est une puissante immersion dans l'humanité, un éclairage cru sur notre passé » (Suchel, 2013, p. 247).*

En plus de la voie sensorielle, l'environnement-facilitateur peut aussi agir sur le plan symbolique, en éveillant des souvenirs et en réactivant une sensibilité envers un parcours personnel. Chambaz (2014) est parti à vélo sur la côte est des États-Unis, et plus précisément là où se trouvent les lieux symboliques du deuil de Roosevelt, qui avait perdu un fils jeune, alors qu'il a lui-même perdu un fils. Lors de mon itinérance aux États-Unis, des liens se sont créés entre l'histoire des lieux visités et mon histoire personnelle, encore une fois dans le cadre d'un processus de deuil.

*« Sur l'avion de retour. J'ai beaucoup aimé Washington. Nous avons dormi dans le campus de Georgetown, ancien et jésuite et rempli d'étudiants de l'université Bocconi. Nous avons visité la partie historique mémorielle où j'ai beaucoup aimé le mémorial du Vietnam, qui symbolise la blessure psychologique de la guerre. J'ai senti la proximité de mon père comme à chaque fois que je revisite l'histoire des dernières années de sa vie. J'ai toujours trouvé qu'il ressemblait à JFK et maman à Jackie O. Penser que j'ai 10 ans de plus que lui à sa mort me paraît contre nature ; penser qu'il aurait bientôt l'âge de mourir me fait espérer que cette blessure se renferme un peu enfin prochainement » (O2).*

Cette figure de l'environnement fait écho, on verra, à celle du corps-guide, corps créatif.

En ligne avec ces trois figures de l'environnement, la montagne peut être appréhendée comme un obstacle à franchir (environnement-limite), une frontière à passer (environnement-régulateur), ou un repère (environnement-facilitateur). Dans le premier cas, en tant qu'obstacle, elle représente un lieu d'épreuve nécessaire. Elle se surmonte, ou elle se contourne. La montagne semble alors avoir une fonction de pousser à l'extrême la confrontation avec soi-même, dans le cadre d'un imaginaire archétypal. *« La montagne on peut la considérer aussi comme.... J'ai réfléchi un petit peu pourquoi la montagne justement, je pense que la montagne peut être considérée comme un obstacle à dépasser voyez, bon il y a un côté par la suite, j'ai réfléchi au côté métaphysique, mais ça peut être considéré au départ d'un point de vue psychologique comme l'image de quelque chose à dépasser. Alors ça peut être l'image du père, c'est pour ça qu'il y a des jeunes qui font des exploits incroyables, des exploits traumatisants parce qu'ils vont se mettre en difficulté, c'est violent, c'est dur, c'est dur la montagne, la haute montagne c'est très dur, partir le matin très tôt, il fait froid, on*

*s'expose au danger au stress, etc., c'est quand même quelque chose d'assez dur, d'un point de vue psychologique on peut comprendre ça comme une sorte de dépassement justement de l'obstacle du père ou d'un problème » (11).*

En tant que frontière, la montagne représente le passage vers l'inconnu, éventuellement teinté de danger, source d'émotions et d'évocations imaginaires diverses. *« Franchir des passages dangereux en montagne, passer une frontière sont des moments importants, d'autant plus forts qu'on est avec quelqu'un pour partager ses émotions » (Chamussy, 2012/2013, p. 54). « Sur le replat du glacier, on chausse les crampons, on s'encorde, gestes devenus machinaux au quotidien mais comme sonnait la fin des rêveries matinales. Et puis non, il y a encore de la place pour les rêveries. La montagne est aimable aujourd'hui, trop belle, trop déserte et sans trace pour ne pas faire glisser l'alpiniste dans la bulle des songes. Songes d'un côté, vigilance de l'autre, les cimes qui nous entourent laissent cohabiter ces deux attitudes dans un étrange équilibre à conserver. Trop belle et sans trace, trop belle pour ne pas être dangereuse, une pensée parmi d'autres, l'itinéraire est évident, il le serait beaucoup moins par brouillard » (Ravanel, 2011, pp. 20-21).* Toujours dans un registre imaginaire, la montagne peut aussi être abordée de manière plus positive, lors du franchissement de cols par exemple, comme un passage vers un monde nouveau, plein de promesses, comme témoigné par l'itinérant à vélo Claude Marthaler dans une vidéo tournée au Festival du voyage à vélo « Ciclomundi » en Italie, en 2014 (Ediciclo, 2014).

En tant que repère, elle participe de la matière narrative du projet d'itinérance, par exemple comme le personnage d'un récit. *« C'est dans ce tremblement de terre confus qu'arrive la Vision. Au-delà de la foule de passagers confabulant, les champs de blé, les villages avec les clochers à forme d'oignon, au-delà des drapeaux ukrainiens jaune-bleu dans le vent les petits rideaux orange du bus malmenées par le courant, régulier comme un frangent formé après le reflux des vagues ; Montagnes ! La ligne noire des montagnes ! (...) Barrière est le mot juste, parce que les Carpates sont là comme une digue, après des milliers de kilomètres de voyage à altitude zéro, entre collines minimales, dunes de sable, bois et clairières sans fin » (Rumiz, 2012, p. 199) ; »Le Glandasse, dont l'étymologie est une simple mais efficace contraction de grand et massif, s'étire ici en une gigantesque langue calcaire plongeant vers le sud dont il est difficile de détacher les yeux tellement la lecture de son relief en est captivante » (Dousset, 2014, p. 70).* La montagne oblige alors à être stratégique, à envisager des scénarios. *« C'est très stratégique, mais la montagne c'est vraiment stratégique, on ne se rend pas trop compte, les guides ils en parlent bien de ça, ouais » (6).*

Cette dimension narrative de la montagne est renforcée évidemment par le fait que la montagne possède un patrimoine narratif. Il s'agit des légendes, comme celle des anges du Mont Aiguille dans le Vercors mentionnée par Philippe Royer (2014, p. 56), ou la légende de la « découverte » de la Clairette (Dousset, 2014, p. 70), ou celle de Gargantua qui donna un coup de pied sur la chaîne des Aravis, formant le col des Aravis et la Pierramenta plus loin. La montagne possède aussi un patrimoine historique : les combats entre résistants et Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale mentionnés par Philippe Royer (*ibidem*, p. 56) ou Cédric Tassan, à propos de Vassieux, (Tassan, 2011, pp. 67-68), les fortifications de la première guerre mondiale dans les Dolomites (Boiveau, 2013, p. 54), qui permettent d'apprendre l'origine de la via ferrata, bien peu récréative, voire l'imaginaire historique de l'alpinisme : « *Puisqu'il faut régner et ordonner, Charles VIII, roi de France, invite Antoine de Ville à se rendre au sommet du Mont Inaccessible. Ce qui est fait en 1492 avec sept compagnons. Pour reprendre les poncifs, on parle de l'acte fondateur de la naissance de l'alpinisme. Autre exploit, en 1957, Henri Giraud, téméraire spécialiste du vol en montagne, se pose en avion sur ce plateau vertigineux. Enfin, l'année passée, Dominique Suchet, ancien grimpeur et aventurier reconverti dans le coaching sportif, laisse deux jours durant un de ses clients au somme du Mont Aiguille pour réfléchir à la vie, à sa vie. Il paraît qu'après, ce sportif de haut niveau allait bien mieux. Le mont Aiguille a peut-être des vertus bienfaisantes pour le corps et l'âme...* » (Royer, 2014, p. 56). Certaines montagnes peuvent également renvoyer à des récits lus pendant l'enfance. « *Je guette sans relâche à l'horizon les prémices d'un massif ayant concentré tous mes désirs d'aventure, dès l'enfance : l'Oural. Voici bientôt Magnitogorsk, "la nouvelle perle de l'Oural" telle qu'Ella Maillart l'évoquait dans un autre récit d'avant-guerre, "Des Monts Célestes aux sables rouges". Petit à petit, les grandes zones cultivées se font manger par la banlieue. Apparaissent alors au fond du ciel les premières lignes de crête. Pour Nadia, j'ai ressenti mes premiers émois. Une héroïne de roman dont Michel Strogoff, le fameux courrier du tar en route pour Irkoutsk, tomba également amoureux. Rêver d'aventure entre les lignes de Jules Verne, quand on n'a pas dix ans, c'est forcément éprouver une intense émotion en arrivant au pied de ces montagnes* » (Suchel, 2013, p. 203).

Ainsi, la démarche-projet est caractérisée, en plus que par un rapport spécifique avec l'imprévu, avec son corollaire de temporalités et d'émotions spécifiques, par un rapport à l'environnement spécifique. Celui-ci peut être appréhendé en tant que limite à dépasser, en tant que régulateur ou en tant que facilitateur du projet d'itinérance, selon que la démarche

opérée soit non créative, créative adaptative ou intégrative. Dans ce dernier cas, il s'agit notamment des éléments bâtis et historiques associés à l'espace concerné. La montagne peut alors être aussi appréhendée d'une de ces trois manières, comme obstacle à surmonter, frontière à franchir ou repère du projet. Dans ce dernier cas, elle est avant tout appréhendée dans sa dimension symbolique et narrative.

*Le rapport aux autres personnes : de l'opposition au soutien réciproque*

Qui sont les autres (personnes) de l'itinérance ? Il s'agit essentiellement des pairs, les autres itinérants, qu'ils soient membres de l'équipe de l'itinérant ou bien rencontrés en chemin ; des proches restés à la maison ; des habitants.

Concernant les pairs membres de l'équipe, l'enjeu principal de la relation est celui d'atteindre une synchronisation du rythme (de marche, de pédalé), du niveau physique, mais aussi des envies de chacun, afin de réaliser l'objectif – l'objectif de chaque participant, ou, le cas échéant, l'objectif commun. « *Je me souviens que, je crois que c'était à la Réunion, il y avait une dame qui n'avait jamais fait de rando de sa vie. Et la Réunion, c'est quand même... c'est assez balèze, et... je crois que c'était le deuxième jour en se réveillant, elle avait des courbatures partout, et pour marcher le lendemain c'était juste un enfer pour elle. Faut avoir un minimum de...* » (4) ; « *Marcher ensemble, c'est comme être en couple. Dans ce voyage, nous faisons tout en même temps : nous lever, manger, prendre des pauses et même aller aux toilettes ensemble !* » (Chamussy, 2012/2013, p. 54) ; « *Comme à chaque voyage, nous sommes en symbiose entre nous : chacun trouve sa place et sait ce qu'il a à faire* » (Thomas, 2013-2014, p. 49).

Face à cet enjeu, les différentes démarches sont possibles. Parfois, on n'y parvient pas et on renonce. « *Mais petit à petit, j'en ai oublié mes propres envies. Quand quelque chose ne me plaisait pas, je n'osais pas l'évoquer. Je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à nos disputes, même lorsque nous ne parlions pas et que nous marchions l'une derrière l'autre. (...) Je me suis démotivée et finalement un peu perdue dans cette relation. D'un commun accord, nous avons décidé de poursuivre chacune notre route, notre relation n'avait plus rien de vivant et d'enrichissant* » (Chamussy, 2012/2013, p. 55).

On constate aussi qu'il peut y avoir une démarche de passage en force. « *Point positif on est obligés de vivre en communauté, on apprend à s'adapter les uns aux autres. Il y a quelques moments de tension : erreur de route (malgré le GPS !), comportement des enfants (hyperactif un peu A., blasée-pas motivée Z.). Quant à moi, quand je suis fatiguée ou contrariée, j'ai du mal à ne pas m'imposer/imposer mes choix. J'aimerais réussir à atteindre le bon équilibre, après c'est difficile vu que je suis l'organisatrice* » (O2)

D'autres itinérants étudiés ont témoigné d'une démarche d'adaptation, mettant en œuvre une négociation soit classique, visant un partage équitable, soit un équilibre gagnant-gagnant. Dans le premier cas, un des membres va sacrifier quelque chose de soi pour l'autre qui en manque. C'est le cas de l'itinérant à pied 5 lorsqu'il a dû ralentir le rythme et prendre sur lui le poids porté par sa femme, l'itinérante à pied (4), bloquée dans un pierrier dans le Mercantour. « *Le fait d'organiser des choses aussi avec C., ça m'a forcé à m'adapter à elle, et pas le faire en fonction de moi, m'adapter à son rythme et tout reconsidérer... par rapport à ça. Prendre en compte qu'elle avait plus besoin de temps de repos, hem... qu'il va falloir porter plus qu'elle parce que... ben forcément elle est moins forte que moi. Bon voilà tout un tas de choses comme ça. Dans les coups durs, aussi, savoir garder de la marge aussi, pour anticiper les coups durs, parce que dans l'exemple que je t'ai donné, où on s'est trompé de col, C. était complètement démotivée. En plus c'était un pierrier sauvage, elle a horreur des pierriers et puis c'était un gros pierrier, donc elle s'est fatiguée. Ben il a fallu que je prenne son sac. Et moi j'avais déjà un sac de 20 kilos aussi, donc j'ai repris son sac de plus de 10 kilos quoi. Donc voilà, donc il faut garder de la marge de manœuvre aussi, pour pouvoir compenser la défaillance d'un tel ou un tel, parce que si toi t'es déjà au taquet, bon c'est tout qui s'arrête et... on restait plantés en haut de la montagne quoi, donc* » (5).

Dans le second cas (équilibre gagnant-gagnant), ce qui est recherché est la satisfaction de chaque membre. « *Ceci afin que chacun trouve sa place dans la gestion de la vie quotidienne, et que l'on puisse s'observer mutuellement pour déceler les forces et les faiblesses de chacun : "A quel moment va-t-il avoir un coup au moral ? Quelle attitude adopter ?" (...)* C'est lors de prises de décisions que la situation se tend. Et plus la décision est difficile à prendre, plus c'est tendu ! Comment satisfaire tout le monde ? Comment faire coïncider les envies de chacun avec la rigueur du milieu ? Un des remèdes est de s'assurer

*d'avoir un objectif commun avant le départ. Dès lors, tout est affaire de compromis. Plus nos objectifs sont proches avant le départ, moins nous aurons à faire de compromis » (Cathala, 2012-2013, pp. 47-48).*

Une démarche intégrative d'harmonisation spontanée est aussi possible, qui va produire un nouveau rythme convenable à tous. *« Je compare souvent notre groupe à une unique personne. Nous en sommes les organes qui l'animent et lui donnent vie dans le but d'atteindre un objectif commun. (...) Bien que randonneurs assidus, la forme physique n'est pas la même pour tous. (...) Par beau temps, il n'est pas rare de voir le groupe s'étaler alors que nous resserrons les rangs lorsque la météo se dégrade. Cette différence de rythme va peu à peu s'amoinrir au fil du voyage, en rééquilibrant les chargements de chacun jusqu'à trouver LE bon dosage. Sensation unique que d'avancer de concert, au rythme du nomade... Alors que des échanges tendus peuvent se mettre en place lorsque le groupe s'étire, progresser en harmonie le soude » (ibidem, pp. 47-48).*

Ainsi, le rapport à l'autre pair membre de l'équipe convoque encore une fois les trois démarches-projet *via* la figure de l'autre comme obstacle à la réalisation de son projet (démarche non créative : renonciation ou passage en force) ; comme support pour soulager l'autre membre de l'équipe ou améliorer les situations réciproques (démarche créative adaptative) ; ou bien comme soutien réciproque en vue de la réalisation d'un objectif commun. Ainsi, on voit encore une fois que l'objectif ordonne la démarche, car ce n'est que quand le groupe a un objectif commun – ou se le crée chemin faisant – que la démarche créative intégrative dans une itinérance de groupe peut se déployer.

Concernant les pairs autres itinérants, l'enjeu principal de la relation est de s'aider à réaliser les projets respectifs. Ainsi, les itinérants rencontrés en chemin peuvent être une source d'information logistique : sur l'état des routes, sur la facilité de traverser certaines zones, comme pour les itinérants (14) et (15) qui rencontrent deux frères belges dans un petit hôtel en Ouzbékistan. Un des frères leur demande où ils veulent aller, et à leur réponse – le Tibet – il leur dit qu'on ne peut le traverser sans guide ou en voyage organisé. Les deux Italiens lui disent alors qu'ils ont un plan B, passer par la Karakoram Highway au Pakistan, mais là encore un des frères belges leur dit que la route est fermée en raison d'inondations et qu'il y a des attentats dans les lieux fréquentés par les touristes. Ou alors, en Chine, ils trouvent un itinérant qui fait leur même route dans l'autre sens et les met en garde sur le fait qu'il y a des policiers qui empêchent la rencontre des populations tibétaines de Chine et les étrangers. Les autres itinérants rencontrés en chemin peuvent aussi fournir une aide

matérielle, comme ça a été le cas pour Lucas et Matthieu De Mot (De Mot & De Mot, 2013-2014), dans le désert de Takla-Makan, en Chine. Ils rencontrent un autre itinérant à vélo qui est à court d'eau. Le prochain village qu'il croisera est à 30 kilomètres, mais il roule avec du vent de face ; eux, ils en ont pour deux, trois jours avant d'arriver à un village. Ils décident alors de donner au voyageur solitaire quatre litres d'eau. Dans tous ces cas, l'autre est un support et convoque une démarche adaptative ; nous n'avons pas rencontré de cas de rapport à l'autre comme un obstacle, d'une part, ni comme soutien, chez les itinérants étudiés, en ce qui concerne la dimension pratique, logistique.



© Cédric Brunet

En revanche, pour un autre enjeu de la relation avec les pairs autres pratiquants, d'ordre immatériel, affectif, un rapport à l'autre comme obstacle ou comme soutien peut être constaté. En effet, une communauté éphémère d'itinérants peut se créer avec son lot d'autovalorisation, de distinction et de compétition. « *Mis à part que le tam-tam des voyageurs te fait sentir le seul à faire ces... ces choses-là... Mais cela dépend, alors parfois il y a un peu de compétition, il y a aussi des éléments qui ne sont pas purement... positifs disons et... mais oui, parfois oui, quelques belles amitiés se sont créées* » (15). Mais parfois l'autre peut apporter de la motivation, même s'il s'agit d'une rencontre fugace. « *À Maloja, station suisse huppée, Geoffroy croise le regard vide d'un homme debout derrière la vitre d'un hôtel. La veille, côté italien, nous avons croisé celui d'un autre homme, âgé, qui montait à pied traire ses vaches à l'alpage. Il portait sur son dos le bidon à lait en fer-blanc. Son corps était noueux, tordu, battu par les vents. En passant, il a donné une caresse légère à Ushka. Il n'a rien dit, mais son regard doux et dense nous avait éclairés* » (Versailles, 2013, p. 23).

Parfois, des amitiés se créent. « (...) nous avons partagé le même besoin d'aller au-delà du domaine skiable – “out of boundaries” – et de marcher, monter, grimper, skis dans le dos (...) Nous sommes aujourd'hui, après seulement dix jours, de vrais “partners” partageant bouffe, tente, dépenses, efforts, montées, descentes, galères, extases, fatigue, douleurs, froid, vent, piscines publiques et dîners à la belle étoile sur les parkings des stations » (Varial, 2012, p. 161). « Après, ouais il y avait... on a pris un avion, on est allés dans le centre de l'Australie. Et là, on était avec un groupe. Alors y avait des Français, des Allemands, des Australiens qui ne connaissaient pas ce coin-là de l'Australie, fin c'était drôle. D'ailleurs on a des amis depuis ce temps-là, ils vivent en Tasmanie » (4).

Quant à la relation avec les autres proches restés à la maison, ceux-ci peuvent être des membres de la famille ou le mentor du projet d'itinérance. La relation peut être maintenue à travers les conversations et échanges d'images par SMS, les réseaux sociaux et les blogs. L'enjeu principal est celui de la motivation de l'itinérant, et les proches peuvent soit l'entretenir, soit la mettre à l'épreuve, se positionnant soit comme soutien ou support, soit comme obstacle. Parfois le proche s'invite au voyage, avec un rôle encore une fois de motivation. Les deux itinérants à vélo en couple (14) et (15) ont eu la surprise de voir arriver leurs deux mamans alors qu'ils étaient bloqués à Ankara dans l'attente des visas pour l'Iran. Elles étaient au courant de leurs difficultés et ont souhaité venir leur remonter le moral, chose faite grâce aussi aux biens amenés d'Italie. « “On dirait le père Noël”, déclare Richard, surpris par l'arrivée des mamans et par les cadeaux qu'elles ont apportés. Il y avait de tout, de pneus de vélo, à des T-shirts et des chaussures, sans parler de la nourriture. Tina avait crié de joie : “Noo, regarde ! parmesan, beaucoup de chocolat, le pain de papa, hehe... il y a aussi le gâteau à l'orange ! Quelle merveille !” » (Moranduzzo, 2013, p. 68).

Parfois la communication avec les proches est impossible, en raison du manque du réseau, ou, c'était le cas à l'époque de mon itinérance au Mexique où ni la téléphonie mobile ni internet n'existaient, la difficulté de joindre une personne sur le poste fixe. Je ne parviens alors pas à joindre mon fiancé. L'angoisse s'installe, la motivation baisse... : *« Je suis dans une situation assez désespérée parce que je n'arrive pas à joindre M. et je suis en train de penser aux choses les plus terribles qui puissent lui être arrivées. En plus aujourd'hui il est seize heures et j'ai fini ma visite, demain matin je vais à Palenque et le soir à Puebla. Je suis en train de voir beaucoup de choses, aujourd'hui aussi par exemple, le Musée, la Venta, mais la tension que j'éprouve à cause de M. m'empêche d'en profiter pleinement. Si même demain je n'arrive pas à le joindre, même le souvenir de Palenque sera flou. »* Je finis par l'avoir, la motivation remonte. *« Maintenant que le bon "Dieu" m'a offert ce soulagement, je promets, comme j'avais dit, de recueillir mes forces à nouveau et d'ouvrir ce nouveau chapitre de ma vie. Qui commencera demain avec la visite à la cité maya de Palenque. Ce n'est pas un hasard : j'ai peut-être besoin d'une ultérieure, ultime immersion dans cette magie qui m'a donné autant de sérénité et force intérieure jusqu'ici. »* (O3)

L'itinérant à vélo (3) a expérimenté les deux facettes de la relation avec les proches restés à la maison. Son mentor, Alexandre Poussin, lui a transmis de la confiance *via* des messages sur le blog ; son épouse lui a rappelé presque tous les jours la dure réalité de la vie à la maison en tant que parent isolée *via* des SMS. *« Alexandre pendant mon voyage il a suivi aussi pas mal mon voyage sur le blog il est un peu intervenu à des moments où... voilà... où c'était un peu difficile, etc., il a suivi un petit peu tout ça »* (3). En raison du mal-être de son épouse, cet itinérant décide de faire une pause « adaptative » à la maison au milieu de son itinéraire, alors que celle-ci, avec les enfants, l'avait rejoint, démotivée donc par celle-ci à le continuer. *« On est rentré en France, j'ai interrompu mon voyage pendant deux mois. Je suis rentré en France avec M. et les enfants, finalement on est resté à Almaty que... que... deux ou trois jours parce qu'elle... elle se morfondait un peu... bon c'est vrai qu'Almaty c'est pas la ville la plus sexy... bon moi je trouve que ce n'est pas désagréable, mais... voilà, tout dépend le regard que tu as sur les choses, et je pense qu'elle avait un regard un peu noir sur tout ça,*

*en plus elle m'avait attendu sans savoir si j'allais trop... quand j'allais arriver, et donc on a décidé de rentrer pour regonfler un peu les batteries de... de tout le monde » (3).*

La relation avec les proches restés à la maison comporte un autre enjeu, celui de la prise de recul et de la réflexivité sur l'expérience vécue. Ce, notamment *via* le blog, qui nécessite une structuration du contenu un peu plus sophistiquée que le SMS ou le poste sur un réseau social. Ainsi, elle oblige à structurer l'expérience du voyage et à lui donner du sens tout en la faisant. « *Au fil des jours, mon blog est devenu un véritable compagnon de voyage. Le temps que j'y consacre m'incite à développer des idées, formuler des articles, aiguïser mon regard* » (Suchel, 2013, p. 56).

Quant à la relation avec l'autre habitant, l'enjeu principal est de parvenir à établir une relation de sociabilité avec eux, car cela marque l'apprentissage de la créativité intégrative et de l'éthique relationnelle.

Certains itinérants l'excluent alors que d'autres l'envisagent dès avant de partir ; dans ce dernier cas, elle peut être envisagée comme équitable ou bien à la faveur de l'un ou l'autre. L'itinérant à pied et parapente (6) part du principe que, dès lors que l'on ne peut partager sa pratique, le contact avec les habitants est compromis. « *Ben, ils (les Marocains) ont un... parce qu'ils ne sont pas dans la démarche du loisir comme nous et puis parce qu'il y a aussi... comment dire, il peut y avoir des mauvais esprits là-haut, des... ces choses-là, les sommets ils y vont pas. Ils nous prennent pour des fous à aller en montagne... parce qu'on vient, on vient chez eux juste pour ça, pour aller là où eux ils ne vont pas (rires)* » (6).

L'itinérante à trekking (10) témoigne d'un manque d'intérêt pour les habitants, au-delà d'une condition de vie très différente de la sienne, qui la rend tout au plus curieuse « (...) *mais on le sait, au Népal, ils ont rien fin, mais pourtant, les enfants, je me souviens qui jouent dans les rues, c'est vrai, ce qu'on voit à la télé, c'est vrai aussi là-bas, ils s'amuse et rient de trois fois rien, c'est touchant, quoi, ouais* » (10). Elle vit des relations plutôt superficielles, elle parle « *de la pluie et du beau temps entre guillemets* ».

Le filtre socio-culturel empêche certains itinérants d'établir une véritable relation, d'être humain à être humain, avec les habitants. Il s'agit de préjugés sur l'hygiène (l'itinérant à trekking 16 ne veut pas manger la nourriture locale par exemple, de crainte d'attraper des maladies), de stéréotypes à la fois sur le présumé caractère des locaux et sur ce qu'ils pensent de l'étranger. L'itinérant à vélo (3) a une réaction de colère, accompagnée d'une attitude de supériorité, ethnocentriste, lors de son arrestation pour possession illégale de cartes et GPS en

Chine. Avant d'adopter une démarche de négociation, il réagit de manière agressive et utilise des mots comme « *étrangers* », « *n'ont pas aimé* ». Il adopte un ton professoral, en expliquant le contexte socio-politique, voire un ton moqueur avec l'utilisation du mot « *chintok* ». Il finit en s'autobrossant un portrait de personnage aspirationnel, l'espion, riant de leur naïveté.

L'autre est un spectateur ou un obstacle, en aucun cas un soutien potentiel, comme témoigne aussi Adèle Thomas : « *Nous établissons notre premier campement à côté d'un groupe de maisons en terre. La femme responsable de la communauté vient nous voir rapidement. Elle ne veut pas de notre tente dans son périmètre. Mais nous sommes fatigués, il se fait tard et la nuit tombe vite... Nous parlementons, nous montrons notre autorisation gouvernementale, rien n'y fait. Nous devons démonter la tente et rebrousser chemin !* » (Thomas, 2013-2014).

Au Mexique, lorsque je séjourne à Merida, malgré mes ambitions de devenir anthropologue, je ne fais pas preuve de plus d'ouverture vis-à-vis des habitants : « *Mais qu'est-ce que cette ville ! Et qu'est-ce que ces gens ! Aujourd'hui il a beaucoup plu (...) et ici les routes ont été inondées. Il n'y a pas de bouches d'égout ! Les rues sont devenues des fleuves, en vrai. Bah. Aujourd'hui à la plage il n'y avait que Mexicains, qui sont vraiment pudiques et même un bikini (spécialement si bien porté par une Européenne) les agite. Ils sont tous gros et moches, ça donne mal au cœur au bout d'un moment, je me demande pourquoi ce peuple est en si mauvaise santé. Ils ont aussi l'air assez stupides. Ils sont lents, et ça va, mais certaines choses il faut leur dire dix fois.* » (O3)

La disparité économique est aussi source de distanciation. « *Les femmes ne sont pas avenantes au Maroc, on ne peut pas aller vers elles et avoir un contact quoi, dc c'est assez froid, et puis les hommes ils sont roublards, quoi, (...) ils nous prennent facilement pour un peu des... des américains quoi, nous on vient on a de l'argent, si on vient chez eux c'est qu'on a de l'argent, et donc... avec le Marocain il y a toujours un peu... l'esprit d'entourloupe derrière quoi, même dans les montagnes* » (6). « *Tu vois le fait de voyager en vélo, dans des pays comme ça, c'est plutôt parce que t'es pauvre. Ils comprennent pas, ou en marchant. (...) Ils comprennent pas qu'il puisse y avoir cette démarche, en général, quel que soit le milieu social, dans certains pays, ils comprennent pas, ce côté... de recherche de simplicité.*

*Simplicité c'est pas parce que t'as pas les moyens, c'est parce que c'est une réflexion au-dessus » (12).*

L'itinérant à ski de randonnée et à vélo (12) envisage, de manière globale, une relation dans laquelle ce serait aux habitants de s'intéresser à l'itinérant. « *Déjà le fait de parler de ce que tu as fait, de leur montrer un peu des photos et tout, je pense qu'ils sont contents de... je pense que ça c'est déjà leur donner des choses, de dire : ben oui tiens il y a des gens qui font ça, qui pensent comme ça, c'est l'ouverture » (12).* Concrètement, sur place, cet itinérant ne montre par ailleurs pas de véritable intérêt pour les habitants. « *Ben... ouais... je ne me suis pas posé la question, je le ressentais comme ça, je n'avais pas envie d'aller au contact, après j'étais fatigué par l'étape, alors du coup pas envie de faire l'effort pour échanger, voilà le fait d'acheter des... d'aller faire quelques courses, en Turquie il y a plein de boutiques, tu peux facilement trouver à manger, du coup les échanges se faisaient à ce moment-là » (12).* Il désigne avec le pronom « ils » les personnes qu'il a rencontrées, une identité collective très floue, et se désigne soi-même comme « étranger », comme « autre-différent », attribuant cette différence à la dimension culturelle.

Néanmoins, une ouverture à l'éthique relationnelle émerge, au moins dans son imagination. « *S'enrichir avec ce qu'on vit et les gens qu'on rencontre, et les cultures qu'on voit, tu vois, ça aussi ça m'a marqué, de... ces pays, finalement le choix d'avoir fait Turquie et Géorgie, c'est deux pays vachement différents, donc il y en a un musulman et l'autre orthodoxe, chrétien orthodoxe, et... voilà.... du coup tu vois des contrastes et ça permet aussi de prendre du recul avec comment on est organisés nous ici en France. (...) Musulmans, ils sont organisés avec beaucoup... ce qui m'a frappé, beaucoup d'infrastructures, les routes, la façon dont les villes sont construites, et puis ils font beaucoup de constructions autour, en prévision que les villes s'agrandissent, avec beaucoup d'enfants, effectivement du coup comme ils construisent beaucoup tu te dis mais le logement il va pas être très cher quoi et tout le monde se retrouve. Du coup tu te poses la question, mais comment ça se fait, on est moins nombreux, la crise du logement finalement il y en a à qui ça intéresse que ça reste cher. (...) Après il y a des choses qui sont complexes qui expliquent ça, mais tu vois la religion musulmane accorde beaucoup d'importance à accueillir l'étranger, laisser la place à l'autre, mais c'est peut-être cela qui permet ça, laisser la place à l'autre, on aide celui qui n'a pas de sous, on donne de l'argent à celui qui n'a pas d'argent, qui fait la manche, mais du coup on sent tout le monde est pris dans une grande fraternité. Ça tu le sens, t'arrives, je ne me suis pas senti seul en Turquie, c'est plus ça, c'est plus... je me suis pas senti seul parce que tout le*

*temps quand j'arrivais il y avait quelqu'un qui me proposait un thé, venait vers moi, ça va, ils te touchent facilement, il y a un contact, tu sens que c'est chaleureux, tu sens que tu es un être humain » (12).*

Il est vrai que la communication avec les habitants peut être empêchée chez certains itinérants par l'obstacle de la langue. Cependant, il est aussi possible d'apprendre quelques mots de la langue, ou bien d'amener des papiers avec des phrases où l'itinérant explique en langue locale son projet, comme a fait l'itinérant à vélo (3). Partant sans doute d'une bonne intention, cette dernière solution s'avère, toutefois, surtout une manière de mettre, d'emblée, en avant les différences culturelles de par la langue, et encore plus par l'explication d'une démarche de loisirs que les populations des pays les plus souvent traversés par les itinérants ne sauraient concevoir ni, encore moins, comprendre.

L'écrivain-voyageur Bernard Ollivier trouve plus facile de communiquer avec les habitants qui ont eux-mêmes voyagé, connaissent la culture de l'itinérant et parlent anglais « *(Moustafa) c'est un homme agréable, cultivé, très ouvert sur le monde. Contrairement à la plupart des Turcs que j'ai pu rencontrer, son excellent anglais n'est pas simplement un élément de culture, mais plutôt la marque d'un grand intérêt pour ce qui est étranger. Il est aussi conscient, ayant beaucoup voyagé, de l'image déplorable de la Turquie dans les démocraties occidentales » (Ollivier, 2001, p. 214).*

L'itinérant à vélo (3) trouve plus facile de communiquer avec des habitants qui peuvent l'aider à subvenir à ses besoins, à savoir les restaurateurs, les hôteliers, ou tout habitant susceptible de pouvoir offrir gîte ou couvert, dans une posture quelque peu opportuniste. « *Il est midi, j'ai faim. Deux Tibétaines sortent de leur maison. Je leur fais signe que je voudrais manger. Elles hésitent puis appellent un jeune homme, qui approuve, et m'invite à monter à l'étage » (Suchel, 2013, p. 86).* Dans ce cas, l'itinérant se sent obligé de donner quelque chose en échange, à regret la plupart du temps car ce geste est perçu comme une absence de naturel et d'authenticité, comme témoigné par l'itinérant à pied et parapente (6). « *Ah ouais, ouais ouais. Mais après, c'est sûr qu'ils essaient toujours de de... ils aiment bien le troc, qu'on leur donne quelque chose, qu'on leur paye quelque chose, dc ça c'est voilà... ».*

Le don peut être vu par certains itinérants comme une manière de souligner cette distance, dont ils se rendent compte, et peut ne pas être réalisé. Lorsqu'ils sont accueillis par une famille kirghize au Turkménistan le couple d'itinérants à vélo (14) et (15) hésitent entre

manger et boire ce qu'on leur offre, et leur laisser, car la famille est très pauvre. Avant de partir, ils décident de ne pas leur laisser de l'argent « *par peur de vexer* » (Moranduzzo, 2013, p. 140).

Parfois l'opportunisme s'enclenche sans une véritable volonté de la part de l'itinérant, favorisé par l'habitude ou le désir de l'habitant. Une tension encore une fois peut surgir car l'itinérant n'a pas envie de dépenser de l'argent ou bien a besoin d'être seul, d'intimité. « *Et dans le piteux état où je me trouve, je ne veux pas demander le gîte et le couvert à des particuliers, me sentant incapable d'assumer les trois ou quatre heures durant lesquelles je ferais sacrifier aux devoirs que m'impose mon vedettariat. C'est qu'être populaire n'est pas une mince affaire : vous vous devez à vos fans, vous pourriez d'ailleurs y prendre goût et, d'un coup, vous vous retrouveriez astreint à des obligations que vous avez toujours redoutées ; en un mot vous seriez bel et bien assujetti si vous n'y preniez garde...* » (Ollivier, 2001, p. 247) ; « *En fait c'est parfois gênant parce que... on ne demande pas spécialement à... être hébergés, on ne demande pas spécialement l'hospitalité, mais eux ils nous l'offrent, c'est difficile de la refuser, mais après, ils nous demandent une compensation, fin... ça arrive quoi* » (6). Ici, même s'il y a rencontre et échange, si une relation avec l'habitant est vécue, l'itinérant se représente dans un face-à-face imaginaire avec l'autre, pas dans un côté à côté potentiellement intégratif d'altérité, génératif d'une troisième voie commune. L'autre peut aussi lui-même se mettre en représentation, comme un paysan kazakh tout fier de montrer à l'itinérant à vélo (3) sa télévision et toutes les chaînes. L'autre est un support pour parvenir à ses fins d'expression.

Le rapport de soutien réciproque à l'autre est rendu possible par une approche de celui-ci comme une personne, en mettant de côté les différences socio-culturelles et se focalisant sur l'humanité commune, le tout en communiquant à gestes, en « globish » comme font les migrants entre eux, plus rarement en apprenant la langue du pays.

L'autre se rencontre dans le partage des activités, ordinaires notamment. Parfois c'est l'habitant qui y invite l'itinérant. « *En marchant vers Assise (Italie), le gîte m'était souvent offert puisqu'il est de tradition d'accueillir les pèlerins qui vont à Assise – ce que j'ai découvert en cours de route. En m'offrant un lit, parfois un repas, et en refusant systématiquement toute contrepartie, ces hôtes d'un soir m'ont appris à recevoir sans donner. J'ai compris que je leur apportais un vent frais, et que cela était pour eux plus précieux que n'importe quel présent matériel* » (Lemire, 2013, p. 35). L'itinérant à vélo et escalade (7)

participe au festival organisé par une association en Corse, le passe en compagnie des organisateurs qui ensuite lui ont offert le gîte.

Si le partage d'activités ordinaires est une condition nécessaire de la relation équitable à l'autre, elle n'est pas suffisante. Une posture empathique est nécessaire également. En effet, la véritable relation est favorisée par le partage d'émotions, que l'écrivain-voyageur Patrick Manoukian favorise en s'asseyant ou en marchant toujours à côté de l'autre, jamais en face. *« Depuis longtemps je ne m'assieds plus face aux gens, mais à leur côté. Ce simple détail suffit à changer l'émotion des rencontres. La conversation en devient aussitôt plus détendue, plus ouverte, avec parfois de longs silences partagés que ne permet pas sans gêne le face-à-face. On est dans le même sens, sur des trajectoires proches et parallèles, comme des voyageurs dans un bus ou dans un train (...) C'est sans nul doute une ciselure de plus dans l'art de la nonchalance où, étranger élégant et naturel, assis aux côtés de nos hôtes à contempler le même spectacle à travers le prisme de nos émotions respectives, nous nous rejoignons en choisissant de partager une même préférence. À chaque étape, à chaque rencontre, faire le choix d'une préférence pour partager un peu de l'émotion des autres. Trop souvent le voyageur se contente en effet, de sa propre émotion, quelquefois justifiée par la force de ce qu'il vit »* (Manoukian, 2011, pp. 40, 61).

Ce même écrivain exprime clairement la différence entre cette approche empathique qui mène à une véritable relation et une approche opportuniste. *« L'étape ne doit pas être qu'une simple halte où le voyageur profite de l'hospitalité de ses hôtes. Telle que je l'envisage, elle ne peut être qu'un échange qui débute par le partage des émotions »* (ibidem, p. 63). Le rapport à l'autre comme à un soutien de son projet consiste à faire de la relation avec les habitants l'activité principale du voyage. *« D'autres, enfin, ont l'hypocrisie de croire qu'ils voyagent dans le respect des cultures, comme si un peuple ne se définissait que par là. C'est nier à autrui son statut d'individu libre, capable d'éprouver des sentiments singuliers et d'aspirer à la rencontre autant que nous à la sienne. Le voyageur n'est ni un anthropologue, ni un ethnologue. Le voyage est de nature intime et personnelle. Il ne peut se partager que dans des rencontres intimes et personnelles, dont la clé ne peut que rester intime et personnelle »* (ibid., p. 71). L'itinérant à pied (8) évoque aussi des souvenirs similaires au Népal, favorisés encore une fois par le partage des émotions en deçà de tout code de comportement. *« Au Népal quand elle avait 5 ans, elle rentrait dans un monastère bouddhiste, il y avait tous les moines qui s'arrêtaient de jouer la musique, alors ils se mettaient à rigoler, parce qu'ils adorent les enfants là-bas, et puis elle disparaissait, on ne*

*savait plus où elle est passé, donc on allait faire un tour dans la forêt, puis on revenait, puis elle était nourrie logée, elle avait fait son petit monde, et puis elle avait sympathisé, à 5 ans si tu veux... alors que la plupart des touristes, tu sais, c'est shhh, on retire les chaussures et puis on respecte, tout ça, parce que c'est... ils ont l'habitude de la religion chrétienne, tu n'as pas le droit de... mais là-bas c'est un lieu de vie, tous les moines avaient des enfants qui étaient de son âge, avec la robe, et puis qui jouaient de la musique, et elle a joué avec eux et puis ça partait en éclats de rire. C'est un lieu de vie quoi » (8).*

Cette modalité relationnelle implique, encore une fois, de la confiance. Alors les habitants peuvent jouer le rôle de facilitateurs, voire d'ouvreur d'un monde que l'on ne s'attendait pas à découvrir. *« Ils amarrèrent à Ayvalik. Beaucoup de chiens aboyaient sur leur route. Après quelques kilomètres, survint déjà la première crevaison. Ils s'arrêtèrent à une station d'essence et tentèrent de remplacer la chambre à air. La géographie humaine avait changé. Tout de suite se forma un petit groupe de gens. Quelques Turques arrachèrent la roue des mains de Riccardo et se mirent à réparer le pneu. Riccardo, surpris, s'enraidit réclamant sa roue, mais rien n'y faisait. Il était noir comme ses mains, recouvertes de gras : "Mais qu'est-ce qu'il fait ?" bougonnait-il, stupéfait. "Prenez, réchauffez-vous" et ils lui offrirent un çay. Pendant ce temps-là, arrivèrent mécaniciens de toute sorte, de partout. Ils donnaient leur avis, argumentaient dans leur langue agglutinante. À la fin de la confusion, ils regonflèrent aussi le pneu. Riccardo, immobile, buvant à petites gorgées l'énième tasse de çay, commença à se détendre » (Moranduzzo, 2013, p. 47) « Aleksander Adamov, 45 ans, citoyen estonien de langue russe, nous voit aux prises avec les tableaux très compliqués des horaires des bus exposés dans la place Narva et nous propose deux places dans son utilitaire en échange du coût de l'essence. (...) Et ensuite notre chauffeur n'emprunte pas la route principale mais doit passer le long du lac Pepsi, un des endroits les plus mystérieux du Nord, peuplé par une fascinante minorité orthodoxe, les Vieux Croyants. Monica les a déjà étudiés dans le Caucase, en Pologne et dans les régions roumaines de la Dobrugia et de la Bucovina. Ça ne pouvait pas mieux se passer » (Rumiz, 2012, p. 123) « Quelque chose que j'avais oublié, en Iran, à propos des anges gardiens, entre guillemets, c'est qu'une fois c'était un vendredi, que c'est leur jour de fête, leur dimanche, ce monsieur, une personne un peu... particulière, nous n'avions pas d'argent à ce moment-là ; parce que c'était fête et nous n'avions pas pu changer notre argent, et il nous change l'argent, dans une boutique, une situation un peu particulière, nous lui avons fait confiance et il nous a aidés » (15).*

L'itinérant peut ressentir le désir de réaliser cet enjeu de la sociabilité, sans toutefois pouvoir le faire, et le regretter. C'est le cas de l'itinérant (13), qui regrette que les habitants des villages de Provence traversés restent dans leurs maisons, ne se trouvent pas dans la rue, dans les places du village (comme en Italie, là où il habite) ; il regrette aussi de ne pas parvenir à un échange spontané autour de l'hospitalité : des bonnes sœurs refusent à lui et à son ami le dortoir au rez-de-chaussée de leur maison principale, et leur proposent une maisonnette un peu sale et humide, une jeune femme leur propose de dormir dans une yourte de son camping, ils échangent sur leurs modes de vie respectifs, une relation authentique semble s'installer, mais au final elle leur demande de payer l'emplacement du camping, etc.

Lors de mon itinérance au Mexique, je témoigne de ce désir de communication au-delà des codes socioculturels, bien que je parle la langue espagnole : « *Maintenant je vais assez bien, même si j'ai un peu du mal à rester toujours toute seule, parfois je ressens un peu d'inquiétude et j'aimerais rentrer en Italie dans ma petite maison. En réalité, ici j'aime bien, j'aime bien la nature, la nourriture, ce que je visite (églises, ruines, églises, ruines, musées). Mais je n'arrive pas à communiquer avec les Mexicains je n'arrive pas à les comprendre, et ils me semblent très froids envers moi.* » (O3)

Le rapport à l'autre comme à un soutien présuppose encore une fois une temporalité alternative à l'anticipation, une temporalité de profondeur, qualitative, lente. Un paradoxe apparaît alors : pour parvenir à acquérir la compétence de l'éthique relationnelle lors de l'itinérance, véritable élixir de cette pratique en mouvement, il faut s'octroyer des longues pauses et prendre le temps de la rencontre. Ce qui implique aussi souvent de s'écarter de l'itinéraire, comme fait le groupe d'itinérants italiens à vélo dont l'écrivain-voyageur Paolo Rumiz, à Sofia. En en arpentant les ruelles, ils font la connaissance de Kyril, voyageur ; d'Anna, la libraire-antiquaire ; et d'un mystérieux juif sépharade propriétaire d'une auberge (Rumiz & Altan, 2011). C'est ce que l'écrivain-voyageur Patrick Manoukian appelle l'art de la « nonchalance ». « *La nonchalance apporte au voyage un sens de la disponibilité qui tisse un art de l'étape, où le temps nous retient par une curiosité nouvelle, presque passive. Contrairement au touriste en visite, ou d'une façon plus générale au voyageur organisé qui cherche à retrouver ce qu'il s'attend à voir, le voyageur nonchalant qui fait étape n'est pas curieux de ce qu'il cherchait, mais plutôt de ce qu'il trouve. Sa nonchalance ne le pousse pas*

à identifier l'icône, l'image emblématique et attendue qu'il est venu voir. Elle le pousse simplement à s'ouvrir aux rencontres de hasard » (Manoukian, 2011, p. 37). L'étape, c'est la rencontre avec l'autre, pas le lieu.

Chez certains des itinérants étudiés, une transition peut être observée, d'une modalité du rapport de déni de l'autre (spectateur ou obstacle) à un rapport à l'autre comme support puis comme soutien. Le couple d'itinérants à vélo (14) et (15) en Tadjikistan veut à tout prix continuer à avancer dans le parcours prévu, malgré la mise en garde d'un policier qui leur signale de fortes pluies. En effet, leurs visas expirent bientôt. Ils se perdent, l'eau aux genoux. Plus tard, ils s'obstinent à passer la frontière avec le Kirghizistan pour ensuite arriver en Chine alors que les nouvelles de plus en plus alarmantes de la guerre civile les précèdent. Un autre pratiquant leur dit qu'il y a peut-être un accès direct entre Tadjikistan et Chine mais il semblerait qu'il soit ouvert uniquement aux Chinois et Tadjiks. Ils continuent malgré tout, et malgré la rencontre avec d'autres itinérants qui arrivent bredouilles dans le sens opposé. La frontière est fermée. Un autre check point avec des policiers qui les mettent en garde sur la frontière fermée et une nouvelle rencontre avec des frères belges qui au contraire donnent informations positives, ils parviennent à franchir la tant désirée frontière. Aidés par un camionneur hongrois, les quatre cyclistes laissent dans le véhicule d'autres voyageurs la plupart de leurs affaires pour aller plus vite, le camionneur donne de la vodka et de l'ail aux militaires gardes-frontières, un de ceux-ci apprécie le fait qu'ils soient italiens car il est fan de football.

C'est d'ailleurs véritablement par l'autre habitant que peut se réaliser l'articulation entre projet d'itinérance et projet de vie, comme celui de l'écrivain-voyageur Paolo Rumiz qui allait à la rencontre de l'âme de la frontière orientale de l'Union européenne. « *“Bien” dit-il, satisfait, “maintenant je vais vous chanter Nekrasov.” Il se concentre, gonfle les veines du cou, les cordes vocales, les poumons, et ensuite il y va, il chante passant du chuchotement au déclamant, il nous amène comme le tapis du Maître et Marguerite en vol sur la grande nuit slave qui nous entoure. Les légères fausses notes de l'instrument resté inactif trop longtemps confèrent encore plus d'intensité au chant. Il est le duende, chanté par Garcia Lorca ; l'esprit qui prend possession de l'homme quand il renonce à la froide perfection et à l'angoisse de la performance. Je sens que je suis au cœur du voyage. Il y a tout, l'âme slave, les Juifs, le déracinement, la frontière, le charme qui revient, la bonté des Derniers. Et ce ciel lituanien qui résume le Nord et le Sud de mon continent* » (Rumiz, 2012, p. 147). L'objectif existentiel,

par nature vivant, ne peut se réaliser que grâce à l'enchevêtrement de la trajectoire de vie de l'itinérant et de celle d'un autre être vivant.

### ***Le rapport au corps : du corps-instrument au corps-guide***

Pour rappel, le corps a été déjà convoqué à propos de la démarche-projet et de ses différentes modalités. En ce qui concerne le rapport à l'imprévu, il a été question d'émotions, qui ont toujours un pendant sensoriel ; de l'intensité de ces émotions, de leur qualité et d'un temps d'arrêt, marqué ou pas, pour les interpréter avant de passer à l'action. En ce qui concerne le rapport à l'environnement – physique, naturel, bâti, historique – il a été question d'un fond perceptif commun qui permet de se mettre en relation avec celui-ci comme ferait un habitant (itinérant à vélo 3 qui expérimente la « transition géographique » et l'« immersion dans l'humanité »). Par là, l'itinérant parvient à une meilleure compréhension de celui-ci, à une infra-connaissance de celui-ci (cf. corps sensoriel), et rend possible une véritable rencontre et relation, qui peut générer une histoire commune. Il a aussi été question d'un maillage à partir du vécu corporel d'un lieu, du ressenti physique que celui-ci procure à l'itinérant, et les analogies sur le plan biographique et symbolique qu'il peut opérer avec l'environnement physique (la « Vision » de la montagne de Rumiz), ou avec le patrimoine visité (Chambaz en deuil de son fils sur les pas des Roosevelt, qui ont aussi perdu un fils), ou avec le patrimoine narratif et historique de la montagne, par exemple. Ces analogies permettent non seulement une meilleure connaissance de soi et du monde (cf. corps écologique), mais aussi une issue constructive à des souffrances personnelles (cf. corps créatif). En ce qui concerne le rapport aux autres, il a été question de création d'un rythme commun, d'une sorte de communauté organique (Fanny Cathala qui évoque l'harmonie d'un groupe comme une unique personne). Il a aussi été question d'une relation d'empathie, facilitée par le fait de prendre position à côté de l'autre, et non pas en face de celui-ci, notamment lors des activités ordinaires de l'itinérance, à la pause (Manoukian). Là encore, en plus d'une meilleure connaissance de l'autre (cf. corps écologique), une véritable histoire commune peut être créée (cf. corps créatif).

D'une manière générale, la démarche-projet créative intégrative semble subsumer les figures du corps sensoriel et du corps écologique dans celle du corps créatif ; le corps est toujours convoqué par cette démarche, c'est un « ouvrier » important du maillage. Et, ce à travers son intelligence, c'est-à-dire la mise en relation du ressenti intérieur avec le cours de son existence (dimension biographique), avec la dimension physique, symbolique, événementielle, et relationnelle de l'environnement traversé. À travers aussi l'intelligence

émotionnelle, c'est-à-dire l'interprétation des émotions avant de prendre une décision et passer à l'action. Nous allons maintenant approfondir ce rapport au corps dans les trois modalités de la démarche-projet, et saisir l'intelligence corporelle et émotionnelle à l'œuvre chez les itinérants.

Le corps dans le projet d'itinérance n'est pas seulement le moyen qui permet de progresser dans l'itinérance ; il est aussi, et avant tout, un corps qui a des besoins physiologiques à satisfaire. Il a besoin avant toute progression de se reposer, de faire une pause, de sédentarité avant le nomadisme. Un des premiers enseignements appris par l'itinérant, une fois parti, est qu'il faut avant tout préserver son intégrité physique, gage de la performance du corps, si on veut progresser et réaliser le projet. Or, dans les pauses, survient la rencontre avec l'autre-habitant, cette ultime source d'altérité, qui peut prendre soin du pratiquant et échanger d'être humain à être humain avec lui... grâce souvent au langage corporel. L'itinérant peut alors apprendre à écouter son corps, à communiquer *via* son corps, à mobiliser la juste dose d'énergie pour avancer dans son projet. Le corps assume ainsi un rôle de protagoniste dès le début de la réalisation du projet d'itinérance, alors que, on l'a vu au précédent chapitre, il n'est pas forcément investi de ce rôle avant de partir. Lors de la pause, l'itinérant entraîne son intelligence corporelle et émotionnelle, et son empathie.

Le corps de l'itinérant peut avant tout être une source d'imprévu – une difficulté physique et technique, la douleur, la maladie... Ainsi, les trois modalités de la démarche-projet identifiées sur la base de la temporalité adoptée et de l'émotion sont retrouvées dans le rapport au corps et notamment au symptôme : passage en force/renonciation, adaptation, intégration Plus spécifiquement, le rapport au corps des itinérants peut être inscrit dans un continuum allant d'un corps-instrument au corps-guide.

Dans le cadre d'une démarche-projet non créative, la figure du corps est celle d'un corps-instrument. En raison des conditions physiques extrêmes, des douleurs (souvent aux pieds et aux genoux), perçues comme la manifestation des limites du corps, l'itinérant peut éprouver de l'angoisse. Il a alors envie d'arrêter. Le corps-instrument ne fonctionne plus, il n'y a plus la possibilité d'avancer. « *J'ai eu une journée difficile, tu vois, dont je t'en ai parlé un petit peu, en Turquie, la traversée de ces cols, de ces hauts plateaux, où là il avait plu sans discontinuer, et... c'était... voilà c'était mouillé, j'étais trempée, là c'était difficile, j'en voyais pas le bout, et puis... fin j'avais un peu du mal à voir où j'en étais* » (12). Pour l'itinérante à vélo (9), partie avec son mari en Inde faire un repérage pour une éventuelle itinérance familiale à laquelle ils renonceront finalement, les désagréments liés aux règles ont

amené à la renonciation : « *On cherchait avec F. (son époux), on cherchait un endroit où planter notre tente et on avait encore pas mal des kilomètres à faire, et moi je n'étais pas très bien, j'étais indisposée, c'était arrivé un peu trop tôt, fin j'étais super mal, j'avais mal au bide, et tout il fallait que je me change. Puis en Inde, c'est vachement compliqué, parce que tu as très peu d'endroits où tu peux avoir de l'intimité en tant que femme, et on sent le regard des hommes... vraiment moi ça me dérange, beaucoup, c'est peut-être une des raisons aussi pour lesquelles je n'ai pas voulu aller en Inde avec les filles* » (9).

L'écrivain-voyageur Bernard Ollivier perçoit aussi son corps comme un instrument qui va produire une performance et passe en force envers la tension et la fatigue au nom de l'euphorie apportée par la réalisation du but. Il finira par ailleurs très mal son itinérance, rapatrié d'urgence. « *Bien entendu, je m'attends à une première semaine difficile. Et puis mon organisme, éprouvé les premiers jours, va s'y faire. Les muscles les plus sollicités par les marches forcées sont encore insuffisamment prêts à l'effort que je vais leur demander. Mes pieds avec les chaussures, mes épaules, mes hanches et mon dos avec les agressions du sac, et mes cuisses ou mes fesses vont d'abord en baver avant de se laisser oublier. Une journée comme celle d'hier représente environ 45 000 enjambées et autant de frottements. Avec la vie sédentaire qui est la nôtre, notre peau n'est pas préparée d'emblée à une telle épreuve. La mienne va devoir se soumettre* » (Ollivier, 2001, p. 42). Et encore : « *Il faudrait, si j'étais raisonnable, m'arrêter quelques jours ou raccourcir les étapes. Mais toujours cette force qui m'incite à marcher, marcher encore. Chaque jour, je me trouve bien sûr d'excellentes raisons. Depuis ce matin, je suis comme un cheval qui sent l'écurie : après-demain matin, en principe, je serai à Erzurum. Cette ville m'attire comme un aimant* » (ibidem, p. 246).

Lionel Daudet parle d'une séparation du corps et de l'esprit, ce dernier forçant le premier. « *Je suis toujours étonné de la faculté du mental à tirer le corps vers le haut. Face à la fatigue, la douleur, deux attitudes : tu les écoutes et elles prennent toute la place, ou ton mental arrive à les neutraliser, les supprimer. C'est un état méditatif qui me permet d'effacer le négatif* » (Carrel, 2012, p. 19). Au passage, l'itinérant ne profite pas du paysage, il n'entre pas en relation avec l'environnement, comme sur le DodTour. « *Nous grimpons en courant, j'ai beaucoup de mal à le suivre. Nous jetons quelques coups d'œil furtifs et inquiets au magnifique coucher de soleil qui annonce la nuit dans moins d'une demi-heure. Quand nous arrivons au sommet de la Levanna occidentale, il fait nuit noire, nous sommes enfin tirés d'affaire car la descente est très facile. La tension s'évacue tout à coup, nous rions comme de grands gamins qui viennent de jouer avec le feu sans se brûler. Après 14 heures d'effort non-*

*stop, nous arrivons un peu avant 22 heures au refuge du Carro » (Loireau, 2012/2013, p. 22). Pour Lionel Daudet, la pause est très difficile à vivre. « En période de relâche, tu es près de l'effondrement. J'en fais des temps de respiration. J'ai pleinement intégré ces périodes d'attente, grâce à un fatalisme joyeux, actif » (Carrel, 2012, p. 22).*

Une autre figure du corps est émergée dans le cadre de la démarche non créative de renonciation ou de passage en force, celle du corps-étouffé. Ce corps-étouffé est sacrifié à l'autonomie, un corps qui ne mange pas assez ni pas assez savoureux, qui reste sale, qui souffre en silence, qui ne récupère pas correctement, et qui encombre la réflexion de pensées de survie au lieu de pensées créatrices. Ainsi, la démarche-projet non créative, de renonciation ou passage en force, est fondé sur un rapport d'instrumentalisation du corps, qui n'est mobilisé que comme outil de déplacement, dans ses limites ou ressources purement mécaniques. Cette figure du corps-instrument et son pendant, le corps-étouffé, correspond au registre d'action de la performance.

Dans le cadre d'une démarche-projet créative adaptative, la figure du corps est celle d'un support, matériel ou immatériel. Dans le premier cas, il est activé au besoin (cf. corps-instrument). C'est le cas de l'alternance des moyens pour alterner le travail des muscles pour l'itinérant à vélo-escalade (7). L'itinérant à vélo (15) prend le train pour éviter de devoir parcourir les 2000 kilomètres restants du désert de Takla-Makan à vélo. L'itinérant à vélo (3) décide de prendre le bus de temps en temps, car il ne parvient pas à pédaler aussi vite que prévu. Une famille d'itinérants à pied dans les Alpes décide aussi de prendre le bus. « *Bientôt un mois que nous marchons. Trois mois ne suffisent pas pour traverser tout l'arc alpin. Nous décidons un saut de puce, en deux jours de multiples bus et trains, jusqu'au pied du piz Bernina, à la frontière suisse » (Versailles, 2013, p. 22). Ce type de choix peut être fait dans la douleur, comme pour l'itinérant à vélo 3, très attaché à suivre parfaitement l'itinéraire prétracé avant le départ. « Prendre le bus hier m'a ôté d'un poids. Il est si facile de tomber dans la facilité. Mais même les héros les plus purs, les Ayatollahs de l'absolu y ont parfois versé. (...) Mon agenda est trop serré, je rabattrai donc mes ambitions : impossible de rallonger le temps de mon absence sans précariser ma vie de famille. Hors de question d'abandonner le vélo, ni la photo, qui restent au cœur de l'aventure. Je devrai donc composer, de temps à autre, avec les engins à moteur » (Suchel, 2013, p. 129).*

Dans le deuxième cas, le corps fournit le matériau émotionnel et imaginaire (cf. corps cosmique) qui permet à l'itinérant de poursuivre dans la voie de la réalisation d'un objectif existentiel d'ordre ontologique, d'affirmation de son identité. Un pratiquant de ski de

randonnée parle dans un article-témoignage d'un paysage qui « *est entré en moi, il m'apaise et je comprends que cet endroit sera la récompense de tous mes efforts* » (Spriceniéks, 2011, p. 48) et qui lui permet de mieux comprendre pourquoi « *les campesinos qui me disaient qu'il n'y a rien à accomplir en vivant dans ces montagnes : il faut simplement se contenter d'être ici et certaines personnes peuvent trouver ça triste. Cet endroit n'appartient pas au reste du monde, et c'est pourquoi je rêve encore d'y retourner, j'y ai trouvé le "rien" qui me manquait* » (*ibidem*). Ainsi, la démarche-projet créative adaptative est fondée sur un rapport opportuniste au corps, qu'on met sur pause quand il ressent trop de douleur, et on se réjouit quand il peut exprimer son bien-être ou son univers imaginaire dans la progression de l'itinéraire. Il correspond au registre d'action de l'expression.

Dans la démarche-projet créative intégrative, la figure du corps est celle d'un véritable guide du projet d'itinérance. L'itinérant prend conscience avant tout de la qualité du ressenti corporel actuel produit par la relation avec l'environnement, physique et humain en particulier.

Le ressenti corporel peut être mis en relation *a minima* avec le but ou l'objectif intrinsèque (corps sensoriel). Dans le premier cas (relation avec le but), le corps-guide sert à mieux apprécier des situations qui se présentent lors de l'itinérance. L'accompagnateur de voyages itinérants Franco Michieli, géographe et écrivain, a développé une démarche intuitive d'itinérance qui ne prévoit pas l'utilisation de cartes, boussoles, GPS, montres, dans le but de retrouver le sens originnaire d'orientation. Celui-ci se base sur la capacité de lire le paysage, le cours du soleil et des étoiles. Franco Michieli accompagne des itinérants à pied dans les sentiers alternatifs ou naturels le long de l'Alta Via n° 1 des Dolomites, tout en offrant des lectures et un échange de réflexions le soir. C'est une des seules personnes (à notre connaissance) qui réalise des véritables itinérances en haute montagne<sup>62</sup>.

Dans le deuxième cas, (relation avec l'objectif intrinsèque), le corps-guide peut servir à éprouver des modes de vie différents du sien. L'itinérant à pied (8) observe et s'accorde au

---

<sup>62</sup> Michieli vient de publier (2015) le livre *La vocazione di perdersi* (trad. : « La vocation à se perdre »), chez Ediciclo.

comportement envers l'environnement des habitants (cf. corps écologique), abandonnant ses habits de touriste, pour retrouver un fond perceptif commun, promesse de véritable rencontre. *« Parce qu'au Costa Rica, la période des pluies, c'est... ça peut être des pluies intenses voilà puis... ça mouille quoi. Parfois il vaut mieux même être pas trop habillé, parce que plus tu as de vêtements plus tu es trempé, puis tu regardes les locaux ils rigolent ils jouent aux cartes sous la flotte. Non c'est... simplement se mettre au diapason. Au Népal, quand il neigeait, les Occidentaux ils se jettent sous les tentes, ils s'abritent, ils se mettent dans les duvets, ils se carapacent. Pendant ce temps-là les Népalais, ils rigolent, ils font un feu puis ils chantent, autour du feu, ils posent une couverture sur la tête, il neige trois flocons, puis après ils repartent, mais ils font partie de l'environnement, alors que nous on lutte, on lutte contre le froid, contre le vent, contre la faim »* (8).

Lors de mon itinérance au Mexique, dont l'objectif intrinsèque était celui d'étudier le syncrétisme religieux maya et espagnol, je m'efforçais de me mettre dans la peau des premiers et de comprendre leur religiosité : *« Comme j'aimerais réussir à reconnaître constellations et planètes ! J'imagine les anciens Mayas qui observent ce ciel. Qui observent chaque élément du ciel et le voient si près et brillant, c'est inutile et impossible de penser à un Dieu invisible parce que c'est la nature ce Dieu, ce sont ses vibrations, du haut et de la terre, qui nous remplissent d'émotions, pensées et actions (...) Dans les boutiques ils vendent une série de "Remedies" de la forêt tropicale qui s'appelle Ixchel, la déesse Maya de la guérison. Je suis ici, enfin je respire le même air, je sens les mêmes odeurs, et surtout je vois la même nature, les mêmes animaux »* (O3).

Mais le ressenti corporel peut aussi se relier à l'objectif existentiel de l'itinérant, lui-même en lien avec un traumatisme que l'itinérant souhaite surmonter, une crise personnelle à résoudre, ou la simple envie de se développer personnellement (cf. corps créatif). Le ressenti corporel est relié à cet objectif en maillant au passage toutes les dimensions de l'expérience : le ressenti corporel, l'environnement physique, sa dimension symbolique, la dimension événementielle. L'écrivain-voyageur Emeric Fisset, créateur et directeur de la maison d'éditions Transboréal, parti en itinérance à pied suite au décès de son épouse lors d'une itinérance de couple, témoigne de comment il a utilisé le ressenti corporel, dans le maillage avec l'environnement traversé, pour surmonter son traumatisme. *« À 2 000 mètres, après m'être immergé nu dans les eaux glaciales du lac d'Anterne puis avoir sillonné les parterres éclatants d'airelles et de bruyères, me vient une pensée obsédante, impossible à endiguer : courir en moins d'une heure jusqu'au col du Bravent, à 2 368 mètres. Et, si j'y parviens, Julie*

*Bloch, dont le nom rappelle les origines savoyardes et dont je porte le souvenir, ressuscitera. Aussitôt, je marche avec la crainte qu'une telle injonction éclate alors que, étant encore trop bas, mes chances de la réaliser sont infimes. Et si l'ordre tombait vraiment... »* (Fisset, 2013, p. 20). Et, encore, l'écrivain-voyageur Bernard Chambaz, parti en itinérance à vélo aux États-Unis suite au décès de son fils, survenu juste avant un départ en famille aux États-Unis. « *Pour soutenir l'effort, je me fixe des repères : jusqu'au rocher là-bas, ou bien je compte les coups de pédale à partir de 1 et quand j'arrive à 76, qui est l'année de naissance de Martin, je compte jusqu'au 92, qui est l'année de sa disparition et, même si les cuisses brûlent, je m'oblige à aller jusqu'à 67, qui devient la date fictive de sa mort, à 91 ans, comme la mère de mon père »* (Chambaz, 2014, p. 229).

Le simple fait d'« y » être peut déclencher ce maillage qui aboutit à la réalisation de l'objectif existentiel. « *Sur l'avion de retour. J'ai beaucoup aimé Washington. Nous avons dormi dans le campus de Georgetown, ancien et jésuite et rempli d'étudiants de l'université Bocconi. Nous avons visité la partie historique mémorielle où j'ai beaucoup aimé le mémorial du Vietnam, qui symbolise la blessure psychologique de la guerre. J'ai senti la proximité de mon père comme à chaque fois que je revisite l'histoire des dernières années de sa vie. J'ai toujours trouvé qu'il ressemblait à JFK et maman à Jackie O. Penser que j'ai 10 ans de plus que lui à sa mort me paraît contre nature ; penser qu'il aurait bientôt l'âge de mourir me fait espérer que cette blessure se renferme un peu enfin prochainement »* (O2).

La transformation intérieure par le corps-guide est rendue possible par l'action bénéfique de la pratique physique douce (marche, vélo) sur les pensées, qui permet de diluer et d'absorber les émotions. Selon l'itinérante à pied (4), en marchant « *tu ne penses à rien d'autre »* (4). Plus métaphoriquement, selon l'écrivain-voyageur italien Enrico Brizzi (2005), la marche contribue à « *lisser les pensées »*. C'est le cas aussi de l'écrivain-voyageur Bernard Ollivier : « *Et puis la marche, la merveilleuse marche, accomplit son habituel miracle. À mesure que mes muscles s'échauffent, mon flot de bile se tarit, ma colère se congèle »* (Ollivier, 2001, p. 301). Ainsi, la démarche-projet créative intégrative est fondée sur le rapport au corps en tant que guide, maillé à l'environnement et partie prenante de la prise de décision. Il correspond au registre d'action relationnel et performatif.

Le rapport au temps est une dimension sous-jacente du rapport au corps : la lenteur du mouvement est le prérequis d'un corps-guide. « *Marcher demande de la patience, tout va lentement, très lentement, il nous faut environ une semaine pour faire l'équivalent d'une heure de voiture. On a le temps de réfléchir »* (Chamussy, 2012/2013, p. 54).

À l'inverse, la précipitation met le corps sous tension et l'empêche de déployer pleinement son potentiel, comme j'ai pu moi-même expérimenter lors d'une itinérance familiale. *« Réveil un peu difficile. Les enfants sont fatigués, ont besoin de dormir. Nous aussi. On a l'impression que ça va trop vite. On n'a pas le temps de se poser et le corps a du mal à suivre. J'ai mal à la tête. (...) Nous avons visité NYC en 2 jours. Ça a été dur pour moi car c'est une ville très stressante pour moi. Mais je suis contente d'y avoir amené les enfants. Dans l'ensemble rien de nouveau pour moi, à part qu'on est montés dans la statue de la Liberté. Un lieu touristique où on arrive à se sentir mal à l'aise tellement il y a des touristes. Malheureusement cette fois-ci non plus je n'ai pas pu voir les collections permanentes du Whitney Museum. J'ai eu une baisse de tension et morale à New York, fatiguée de toujours me déplacer. L'hôtel à Philadelphia – enfin deux chambres séparées ! – était un havre de paix et protection. Enfin nous avons pu prendre nos petits-déj à l'hôtel ce qui facilite les fonctions biologiques. (...) Cette manière de voyager en mode nomade – bien que nous c'était nomades de luxe – est bien fatigante. J'étais littéralement explosée à partir de New York, fait deux malaises – 1 à NY, 1 à Washington – pas réussi à me réveiller facilement, beaucoup dormi, profondément. Souffert de jambes lourdes, rétention d'eau, très difficile de gérer l'état physique associée à l'arrivée des règles à NYC. Combien de temps met-on pour s'habituer à ce tout nouveau mode de vie ? Peut-être 10-15 jours. Ça dépend de son état de fatigue de départ ? » (O2).*

L'itinérant en proie à des émotions fortes, négatives en particulier, peut se rendre compte du bénéfice psychique qu'il aurait à adopter une temporalité de profondeur face à l'imprévu, une sorte d'abandon, qui ressemble à l'état de *flow*, comme l'écrivain-voyageur Bernard Ollivier : *« Mais le stoïcien que je suis l'a encore emporté sur l'épicurien que je voudrais être. La vraie lenteur implique un abandon. Je ne me suis pas beaucoup abandonné. Dès avant de partir, j'avais tout programmé, les étapes, les arrêts, les visites... Aujourd'hui, je me promets qu'entre Dohoubayezit et Samarkand je ne me fixerai pas de calendrier »* (Ollivier, 2001, p. 351). L'itinérant à pied-parapente (6) attribue à la bonne humeur et à la vitalité la facilité à entrer en relation avec les habitants. *« Si la météo ne nous aide pas à avancer comme on voudrait on se retrouve dans un état d'esprit un peu plus dans la difficulté, un peu plus négatif et là, le contact qu'on peut avoir avec les gens fait que... c'est moins... ça colle moins. Et c'est là qu'on se met, qu'on peut se mettre dans des galères aussi. Quand tout se passe bien, que... qu'on n'est pas fatigué, que la météo est là, qu'on a volé la veille, en général on fait de bonnes rencontres »* (6). Ainsi, les itinérants semblent être bien conscients

de l'importance de l'intelligence émotionnelle dans la gestion des imprévus, et celle-ci paraît étroitement liée à une disponibilité du corps à accepter les imprévus et les incertitudes du voyage.

Les itinérants sont aidés dans l'apprentissage de l'intelligence émotionnelle et corporelle par l'activité physique régulière réalisée pendant l'itinérance, qui permet de rendre à l'itinérant, qui s'affût physiquement et mentalement, sa vitalité. *« Après 15 jours à dormir dans le sable sans me laver, je reconnais les mêmes traits ridés que j'avais observés chez Richard, le cyclo croisé deux semaines plus tôt. J'ai du sable plein les cheveux, mes yeux sont fatigués. Mon corps et mon esprit pourtant sont en pleine forme, éveillés comme jamais »* (De Mot & De Mot, 2013-2014, p. 61).

L'itinérant à pied (13) décrit, étape par étape, cet éveil de l'intelligence corporelle, ayant un effet jusque dans les sphères des relations et des actions. L'éveil est une forme d'intelligence corporelle, qui fonde une attitude responsable envers les autres. *« On retrouve un peu... de... l'intégrité de la personne, alors il est clair que cela fait un bien absolu qui est aussi un bien spirituel (...) Non, je pense toujours aussi à la réflexologie plantaire... que si les terminaisons nerveuses sont sous la plante des pieds, et non sous la palme des mains ou sous les fesses, cela signifie que... (...) le fait de marcher... euh... ça t'expose beaucoup plus aux... aux stimuli environnementaux, non ? La chaleur, le froid, les mouches, les moustiques... les ampoules... le sol pierreux, terreux, humide... et ainsi de suite. Alors que normalement euh... souvent notre vie est conçue pour éliminer ces stimuli environnementaux, avec une température constante... nous avons tendance à vivre comme dans un cellophane. Ce qui diminue notre capacité à répondre, à la vie. Nous disons que c'est parce que les jeunes sont un peu passifs. Je dis que, si l'on ne s'habitue pas à réagir aux stimuli de base, le froid, la chaleur, la douleur, le plaisir... les odeurs... la première réponse de l'organisme est physique, non ? (...) Si tous ces stimuli sont étouffés, je doute que même les stimuli sociaux, moraux, relationnels trouvent de réponse, parce que si déjà physiquement tu n'es pas habitué à répondre ne parlons pas du plan relationnel. Puis c'est aussi à cause d'autres choses, les médias et ainsi de suite, non pas que ce soit seulement cela, pour l'amour du ciel. Mais ça me semble un peu la base. Donc, puisque la foi est une façon de répondre à la vie, sensiblement, de répondre à Dieu, de répondre... de prendre position non ? Donc, si je suis habitué à répondre physiquement aux stimuli qui m'entourent, il est plus facile pour moi de répondre sur le plan moral à des personnes, à Dieu. Si je ne suis pas habitué, tout est un peu... retardé. (...) On est plus intelligent... plus alerte, oui, plus réceptif et plus... Réactif... En Italien le mot*

*qui indique la capacité à répondre est responsable. Qui a tout de suite une connotation morale en Italien, non. Cependant, il est intéressant ce sens moral (...) En bref, c'est un peu l'effet d'une douche froide, non, quand tu prends une douche froide, le corps répond non ? »* Ainsi, grâce à l'introspection à partir du ressenti corporel, une transition personnelle s'opère qui peut avoir une répercussion sociale, dans la manière d'envisager et vivre le lien social selon un sens de responsabilité.

Une transition peut être observée, chez certains des itinérants étudiés, pendant la réalisation du projet, d'une modalité de rapport au corps en tant qu'instrument ou étouffé, à un corps-guide, grâce à des événements précis ou bien au fur et à mesure de la progression dans l'itinéraire. Par exemple, l'itinérante à pied (4) voulait arrêter le voyage après avoir dû traverser un pierrier, étape imprévue suite à une erreur d'itinéraire (démarche non créative de renonciation). Après avoir fait une pause, elle a décidé de repartir. *« Mais j'ai piqué une crise de nerfs à un moment donné, je me suis assise sur un rocher et j'ai dit j'en ai marre (rires), je reste là. Je ne sais plus si je me suis mise à pleurer, peut-être que j'ai commencé à pleurer, et puis G. (son époux) s'est approché et m'a dit mais non, tu ne peux pas rester là, et puis il y avait des moustiques qui me tournaient autour, et il m'a dit tu vas te faire dévorer par les moustiques, je lui ai dit je m'en fous, je veux mourir ici. Donc il m'a convaincu de continuer, mais il a mis cinq à dix minutes avant que je me lève parce que je ne voulais plus marcher, j'en avais marre. On a descendu le pierrier, mais il nous en restait encore... parce que tu sais tu descends, et puis tu te dis ça va bien s'arrêter un moment donné mais ça s'arrêtait pas (rires), et là j'en avais marre. Et... donc il m'a convaincu de continuer donc on a continué. Et après, on s'est tapé l'orage. Mais là on était sur un... sur un sentier, genre comme là, dans l'herbe, plat, donc ça allait mais... mais c'était la cerise sur le gâteau, il fallait sortir l'équipement de pluie alors qu'il faisait super beau avant... il fallait sortir l'équipement de pluie, protéger les sacs... hem... alors que t'es fatigué. Là j'avais envie d'arrêter. Et là on s'était posé la question si on s'arrêtait ou pas. (...) Et donc, on s'est dit la nuit porte conseil, on a planté notre tente un peu avant là où on s'était fixé de la planter mais... j'étais trop fatigué, je ne pouvais plus marcher. Et... et puis... et puis le lendemain il m'a dit alors comment tu te sens ? Je lui ai dit c'est bon, on y va. »* On observe, chez certains itinérants étudiés, une évolution du rapport au corps pendant la pratique vers l'acquisition d'une intelligence corporelle : d'un corps étouffé ou instrument de performance dans le déni des émotions, au corps-support qui s'adapte aux conditions du voyage, au corps-guide mode de

connaissance et moteur de l'action qui capitalise sur les sensations et émotions au profit d'un passage à l'action efficace par rapport à l'objectif existentiel.

En conclusion, on voit comment le lien peut se construire, dans la modalité créative intégrative, entre le ressenti, la situation vécue, grâce au maillage avec l'environnement physique, bâti, humain, et donc la dimension physique, symbolique et événementielle de celui-ci, dans une recherche d'évolution personnelle. La spécificité de l'itinérance transmoderne serait donc dans cette démarche de gnose élargie à la dimension corporelle, événementielle, relationnelle, pas seulement symbolique (et symbolique singulière, liée à l'histoire de vie de l'individu). Cette démarche amène à l'éthique relationnelle car elle rend l'individu responsable, lui fait prendre la mesure de sa place dans le monde, lui fait prendre conscience de combien est précieux l'environnement aux fins de son évolution personnelle, de sa raison d'être et de son objectif singulier. Par là, il devient conscient et respectueux de celui des autres, avec lesquels il va pouvoir enchevêtrer son projet de vie.

#### **TAB. 11 : Les trois démarches-projet des itinérants**

Dans la présentation de la typologie des itinérants, nous avons mobilisé, pour la composante de la démarche, uniquement la catégorie du rapport à l'imprévu. Or, s'il est vrai que cet élément est central dans la modalité de la démarche, d'autres éléments concourent à construire cette composante de la conduite de projet. Nous les avons évoqués dans ces dernières pages. Ils sont résumés dans le tableau qui suit. La démarche-projet se manifeste non seulement dans le rapport à l'imprévu, mais aussi dans le rapport à l'environnement physique et rapport aux autres, en relation avec le rapport au corps. Pour le rapport à l'environnement physique, est rappelé aussi le rapport au milieu de montagnes. Pour le rapport aux autres, est rappelée la possibilité ou pas d'opérer un enchevêtrement de trajectoires de vie pour réaliser l'articulation au projet de vie. Pour le rapport au corps, est rappelé le registre d'action correspondant.

DEMARCHE-PROJET	NON CREATIVE	CREATIVE ADAPTATIVE	CREATIVE INTEGRATIVE
Temporalité	Anticipation	Anticipation>Profondeur	Anticipation = Profondeur
Degré d'autonomie	Elevé (tous les besoins physiologiques)	Moyen (Dormir)	Faible (intention de demander aux habitants)
Emotions	Angoisse, colère / Euphorie	Frustration / Satisfaction	Equanimité / Confiance
<b>Rapport à l'imprévu, prise de décision</b>	<b>Renonciation / Passage en force</b>	<b>Adaptation</b>	<b>Intégration</b>
Rapport à l'environnement	Limite : physique +	Régulateur : physique +	Facilitateur : bâti, histoire +
• Rapport à la montagne	Obstacle	Frontière	Repère
Rapport aux autres	Spectateur ou Ennemi	Support	Soutien
• Articulation projet de vie	Non	Non	Oui (enchevêtrement trajectoires de vie)
Rapport au corps	Etouffé et / ou Instrument	Support	Guide
• Registre d'action	Technique	Communicationnel	Performatif

### 5.3. L'ultime partage des itinérants selon l'innovation finale

La composante de l'objectif a déjà été abordée au chapitre précédent dédié à l'analyse du plan de l'itinérance. Nous avons pu constater que seulement certains itinérants parviennent à accomplir toutes les étapes possibles du projet d'itinérance, et notamment les trois dernières qui amènent à la réalisation de l'objectif existentiel et à une innovation dans leur vie, voir la génération d'un nouveau bien commun. Ces itinérants semblent bien tirer un fil existentiel tout au long de la progression dans leur projet d'itinérance. Dans ce chapitre, nous avons vu qu'en particulier, ils ont conscience de leur situation de vie asynchrone dans une ou plusieurs sphères de l'existence, asynchronie subie ou provoquée. L'itinérance est alors appréhendée comme une réponse à cette situation et la possibilité de la dénouer.

Lors de la réalisation de l'itinérance, alors que certains itinérants demeurent braqués sur leur but (arriver à destination dans les moyens et temps choisis) et/ou objectif(s) intrinsèque(s) – réalisation d'activités spécifiques, récréatives ou culturelles, pendant l'itinérance – les itinérants qui tirent le fil existentiel sont focalisés sur l'objectif relationnel, notamment de création d'un lien avec les habitants, et sont plutôt dans un état de *flow*. Les uns opèrent en anticipation et autonomie au risque de ne pas réaliser leurs objectifs, ou alors de le faire au prix d'angoisses, colères, prises de risque, frustrations, avec une suite peu heureuse du cours de l'existence. En effet, ils sont toujours insatisfaits et veulent repartir, ou en souffrance avec l'impression d'un projet non abouti. Les autres sont dans un état de *flow*

qui permet la survenue d'événements significatifs et installe un état de confiance utile pour poursuivre de manière constructive le cours de son existence. Dans ce cadre, le corps, et plus précisément le ressenti corporel, auquel on prête attention en tant que manifestation du vivant, est alors un repère pour guider la prise de décision, facilité par le maillage avec l'environnement et les autres. Ainsi, la conscience de l'objectif existentiel permet de tirer le fil de l'existence, qui est avant tout le fil du vivant.

À ce moment-là de prise de conscience, le but, le ou les objectifs intrinsèques, et l'objectif existentiel donc, peuvent s'aligner. Il s'agit alors d'un chaînage des dimensions rationnelle, symbolique et corporelle dans le rapport à l'imprévu, à l'environnement, aux autres, avec un corps qui peut effectivement déployer son intelligence, mettre en relation différentes dimensions de l'individu, lui faire mieux comprendre soi-même, sa situation et l'aider dans son évolution et réalisation de son projet de vie. Aussi, le résultat final de l'itinérance, la génération d'un bien commun, est le fruit d'une sorte d'entraînement pendant celle-ci, à la créativité intégrative.

***Le but : d'une posture de domination à une posture de maillage créatif avec l'environnement***

Le but consiste en l'arrivée à destination, dans les moyens et temps choisis. Arriver à destination signifie aussi avoir construit un espace singulier, marqué par son déplacement, aidé par l'utilisation d'un moyen spécifique de transport, à une allure plus ou moins rapide. Le rapport à l'environnement, *a minima* physique, est donc central dans la réalisation du but car il ordonne les modalités spécifiques de ce rapport, son déploiement concret dans la « chair » de l'environnement traversé. Ce mouvement consacré au but se propose de présenter les modalités spécifiques que ce déploiement concret peut assumer chez les itinérants. Il y en aurait au moins sept.

Certains itinérants valorisent, pendant l'itinérance, des activités de traçage dans une matière vierge.



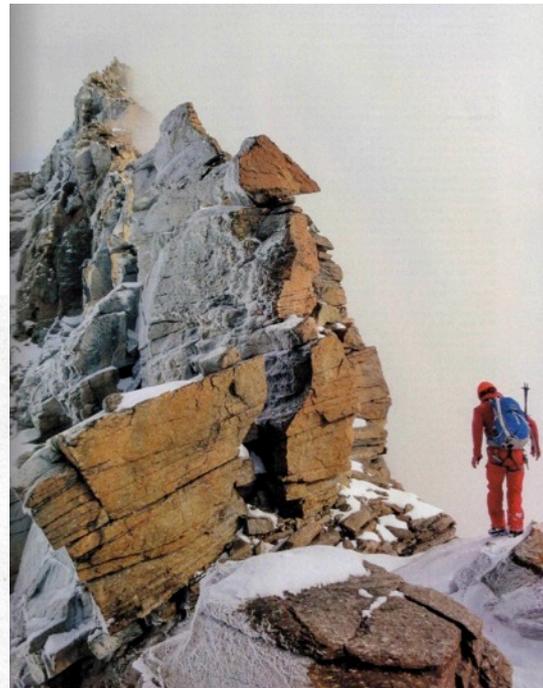
© David Marret

D'autres valorisent l'activité de contemplation, qui procure du plaisir et un renforcement du sentiment d'exister. « *Si vous avez la chance de profiter d'une mer de nuages, vous vous croirez sur une île mystérieuse avec, au loin, les hauts sommets des Alpes iséroises (...)* De là, seul au monde, la vue imprenable sur le Mont Aiguille au coucher de soleil est impressionnante » (Royer, 2014, p. 54). « *Plus nous montons, plus le paysage se découvre et devient fabuleux. Grandiose. Composé de multiples plans qui s'accumulent, les lignes douces fondent harmonieusement les unes vers les autres, parfois brisées par les lignées acérées de parois montagneuses. Jeux de texture, d'ombre et de lumière, l'œil se délecte* » (Marché, 2012, p. 40). *Parce que c'est une nature ouverte, ces hauts plateaux énormes, ouverts vraiment, et de temps en temps on voit émerger ces géants, ces grandes montagnes splendides. Il y a un endroit particulièrement, le Salar de Uyuni, qu'il s'appelle, un lac salé immense, où il semble d'être suspendu vraiment dans le blanc, dans un glacier, dans un nuage, de temps en temps il y a quelque île qui en sort, c'est splendide, vraiment, vraiment beau* » (16). « *Évoluer dans des milieux naturels c'est impressionnant. C'est pour se sentir exister. Survoler, je n'aime pas descendre* » (1). Ces cas découlent d'un rapport à l'environnement comme d'une limite, d'une séparation entre itinérant et environnement physique, qu'il veut soit marquer à l'aide du traçage soit maintenir dans la distanciation de la contemplation. Ces buts sont liés à la démarche-projet non créative.



© Philippe Royer

À cheval, entre un rapport à l'environnement en tant que limite et régulateur, certains itinérants valorisent les activités de délimitation. La délimitation de l'espace est retrouvée chez Lionel Daudet : « *Jamais on n'aura approché la frontière de si près, de manière si exacte. L'idée forte, c'était que ma progression se fasse sans hiatus, sans discontinuité, sans jamais casser le fil* » (Carrel, 2012, p. 18).



© Alexis Loireau

D'autres valorisent une fusion vitaliste avec les éléments physiques, facilitée par la solitude et une intensité des sensations. « *Pourquoi partir en solo dans ces contrées isolées ? Parce que tout est vécu plus intensément. La solitude amplifie la liberté et l'aventure. Pour boire, il faut prévoir une vingtaine de minutes le temps de faire fondre la neige. Pour lever le camp, il faut commencer par enlever la neige à l'extérieur, brosser les cristaux de glace à l'intérieur... et faire plein d'autres petites choses que personne d'autre ne fera à ma place. On vit en corps à corps avec l'environnement. (...) Alors, hypnotisé par les flocons qui m'attaquaient de toutes parts, assourdi par le vacarme des rafales, avec les rochers pour seuls compagnons, je me suis senti à la fois insignifiant et animé d'une grande énergie* » (Bertocchi, 2013-2014, p. 36).



© Vincent Marché

Le but peut aussi consister à relier des points de l'espace qui sont autant de lieux symboliques. Des événements marquants dans l'histoire de l'humanité peuvent également servir de support de connaissance et développement. Fisset (2013) raconte d'avoir pensé à la Deuxième Guerre mondiale (qui vit à Sedan la percée allemande de 1940), ou à la résistance à l'invasion du territoire français des années 1930 dans la ligne Maginot. La refondation de la « Società di Psicoatletica » en Italie (un club de marcheurs), grâce notamment à l'écrivain-voyageur Enrico Brizzi, est issue du même registre, avec la réactivation des énergies à l'œuvre pendant l'unification italienne. Le film « Italice 150 », qui raconte le voyage à pied du Tyrol à la Sicile l'année de l'anniversaire des 150 ans de l'unification italienne aussi. Ce but découle aussi d'un rapport à l'environnement comme un régulateur et est lié à une démarche créative adaptative.

Les lieux à relier peuvent être associés à des personnages mythiques auxquels l'itinérant s'identifie ou se fie et qui les ont gravés pour la première fois, comme des sommets

en montagne. La désignation des sommets à relier se confond alors avec celle de ces personnages mythiques, qui jouent un rôle de médiation, voire de mentor : « (...) *reliant, l'espace d'un périple, des personnages marquants du massif tels que Coupé, Seigneur, Hemming, Sobardier ou encore Mussatto* » (Lefebvre, 2014, p. 10). Certains des itinérants étudiés se font donc accompagner, soutenir, inspirer, par des figures tutélaires dans leur projet, en quête de réponses, de solutions. Lors de son itinérance endeuillée, Emeric Fisset (*ibidem*) raconte comment il a songé, tout au long du parcours, à Marguerite Yourcenar (qui a passé l'enfance à Montagne Noire), Baudelaire (qui a décrié les eaux brunes des canaux du « Plat Pays »), Vauban (qui a fortifié la cité de Rocroy), Rimbaud (qui vécut dans la vallée de la Meuse), Jean-Jacques Rousseau (qui naquit à Genève), Lénine (qui séjourna dans une villa au bord du lac Léman), Lamartine (dont il déclame « Le Lac » en se baignant dans le lac Léman), Saint-Preux (qui songea à Julie assis sur un banc sur le bord du lac Léman), Jacques Balmat (qui perdit la vie dans le cirque de Sixt-Fer-à-Cheval).

Certains itinérants incarnent leur propre existence dans les lieux traversés. Il peut s'agir de lieux de la vie passée de l'itinérant, comme pour l'itinérant à vélo (3), qui compose son itinéraire comme une matérialisation terrestre de la ligne aérienne qu'il arpente souvent en tant que pilote de ligne. « *Pour moi ce voyage c'était vraiment ça, c'est-à-dire mettre une réalité sur un imaginaire que je pense tout pilote se pose ce type de questions : qu'est-ce qu'il y a en dessous ? (le débit ralentit) Il y avait ce sens-là de reconnecter un petit peu avec la réalité mais ça dans un sens très objectif et très concret* » (3). L'itinéraire peut relier des lieux liés à des événements ou périodes historiques, à l'intersection d'un sens individuel (familial, par exemple) et collectif, comme chez l'écrivain-voyageur Paolo Rumiz : en 2004 il parcourt les routes maritimes de la République de Venise de Venise à Lepanto, en 2007 il part sur les traces d'Hannibal... et tant d'autres, jusqu'en 2013 et plus particulièrement en milieu montagnard lorsqu'il parcourt le front italo-autrichien de la Première Guerre mondiale, un siècle après le début de celle-ci. L'écrivain-voyageur Enrico Brizzi se réfère quant à lui aux peuples anciens qui ont construit et fréquenté l'ancienne voie Francigena et qui l'ont précédé dans sa « *quête d'opportunités et de rédemption* » (Brizzi, 2007, p. 12). Bernard Chambaz, parti initialement pour réaliser l'itinérance dont il avait rêvé avec son fils, disparu très jeune, parcourt les lieux habités par Roosevelt, qui avait aussi perdu un fils lors de la Première Guerre mondiale et qui l'aide dans son processus de deuil. « *C'est à Martin que je dois les Roosevelt. Sans lui, je n'aurais pas été ému quand je suis passé à vélo devant une pancarte qui indiquait la tombe du fils du président des États-Unis, ou plutôt l'endroit où il était tombé*

*pendant la Première Guerre mondiale, sans préciser qu'il était tombé du ciel. Bien entendu, pas besoin d'être poète pour entendre que Quentin rime avec Martin. Sans lui, je n'aurais jamais vu la baraque de transmissions par câble transatlantique à cap Cod. Sans lui, je ne me serais pas senti concerné par cette histoire d'ours en peluche. Sans lui, je n'aurais pas accordé la même importance à cette photographie des six enfants autour de leurs parents, dans l'ordre de leur apparition au monde, Alice, Ted, Kermit, Ethel, Archie, Quentin » (Chambaz, 2014, p. 101).*

Ça a été le cas pendant mon itinérance en famille aux États-Unis, dont l'itinéraire retraçait la fondation des États-Unis, réalisée alors que je vivais la refondation de ma famille recomposée suite au départ d'un des enfants. (O2)

Chez certains itinérants, l'espace est créé au sens propre ou au sens figuré. Au sens figuré, lors de pratiques accompagnées d'un travail artistique où la réalité est retraduite par l'imagination, comme dans les carnets de voyage, dont ceux de l'itinérant à pied (8), ou les photographies et poésies publiées sur le blog de l'itinérant à pied (11). Au sens propre, l'espace est créé lorsqu'une partie de l'itinéraire est volontairement laissée à une décision sur place, l'objectif existentiel désormais en ligne de mire. C'est le cas de l'itinérant à pied (13), qui se base sur l'état même des chemins pour choisir où aller ; du couple d'itinérants à vélo (14) et (15) qui finissent par aller dans une zone de la Chine où ils n'avaient pas prévu d'aller et qui remplacera celle qui devait être leur destination finale, à savoir le Tibet, un pays interdit d'accès au moment où ils arrivent à la frontière avec celui-ci. C'est aussi le cas de l'espace des itinérances en montagne de Franco Michieli, déjà mentionné, qui emprunte les chemins des animaux ou en crée des nouveaux, se basant sur la lecture des traces, l'interprétation des qualités de l'environnement, le sens de l'orientation. Ces deux derniers buts – incarnation et création découlent du rapport à l'environnement comme facilitateur et sont associés à une démarche créative intégrative.

### ***Les objectifs intrinsèques : récréatifs, culturels, relationnels***

Pour rappel, lors de l'analyse de la deuxième étape du plan de projet d'itinérance, « Emergence », nous avons précisé les caractéristiques actanciennes imaginées par les futurs itinérants, et, plus particulièrement, la configuration de l'équipe, le choix du moyen et des

activités spécifiques à réaliser pendant l'itinérance. C'est bien à cette étape et dans le cadre de l'imagination des activités spécifiques que les objectifs intrinsèques du projet se dessinent. Les objectifs récréatifs sont plutôt associés au moyen choisi ; les objectifs culturels, aux activités ; les objectifs relationnels, à la configuration de l'équipe et au degré d'autonomie envisagé.

#### *Les objectifs intrinsèques récréatifs*

Les objectifs récréatifs peuvent être d'ordre technique (cf. exploit sportif chez Lièvre) ou ludique (cf. plaisir chez Lièvre), selon le moyen choisi. L'objectif récréatif « exploit sportif » est retrouvé chez les itinérants qui ont choisi un moyen technique : alpinisme, trekking, ski de randonnée, escalade, parapente. Alors que l'objectif ludique est plutôt retrouvé chez les itinérants à vélo ou à pied. Les deux mobiles – exploit sportif et plaisir – peuvent par ailleurs se retrouver chez la même personne, comme deux facettes d'une même approche basée sur l'obtention d'une satisfaction. *« Bon il y a le ski en lui-même, donc il y a l'effort physique à la montée, à un certain âge c'est d'autant plus important, ça nous met en forme, le fait de partir sur plusieurs jours, on a du mal les deux, trois premiers jours, pour le sac à dos, et puis au bout de deux, trois jours on ne sent plus les sacs, on se sent léger, ça fait du bien de sentir qu'on est capables de franchir ces cols sans trop de difficultés. Après, il y a le plaisir à la descente, le plaisir du ski, la bonne neige, le fait de faire dans le sens sud-nord ça nous permettait d'avoir des pentes où la neige était conservée, la neige était fraîche conservée, c'est vrai que c'était une super idée on a eu vraiment de la bonne neige »* (12).

#### *Les objectifs intrinsèques culturels*

Les objectifs culturels peuvent être de différents ordres. Nous avons déjà signalé, au chapitre précédent, d'objectifs professionnels, comme pour l'itinérant à pied et parapente (6), qui profite de ses itinérances pour réaliser des reportages ; ou pour l'itinérant à pied de proximité (8) qui réalise, pendant ses itinérances, des carnets de voyage à l'aquarelle, ou bien des dessins naturalistes, destinés à la publication ; ou l'itinérant à vélo (3) qui avait prévu de rencontrer tous les contrôleurs aériens qui travaillent dans les tours de contrôle de ligne aérienne Canton-Paris.

Lorsque je suis partie en itinérance au Mexique, j'avais un objectif intrinsèque culturel professionnel, réaliser un terrain d'étude pour mon mémoire de maîtrise. (O3)

Il peut s'agir aussi d'une passion qui devient une profession, comme pour l'itinérant à pied et parapente (6), qui est aussi reporter. *« Parce que j'avais bien remarqué que... le... simplement voler, hem... ça représentait... pas mal de contraintes, et puis finalement c'était du temps de consommé, mais juste pour voler quoi, et donc j'ai voulu l'associer à la photo, c'est comme ça que ça a démarré (...) Moi au début quand je volais bon, j'amenais systématiquement l'appareil et puis, au petit bonheur de la chance je ramenaient des images de temps en temps, mais après... après les choses il faut qu'elles s'organisent, il faut se dire voilà, on essaie de faire ça, donc il faut s'organiser pour, ce qui fait que quand je vais voler, en général c'est pour produire de l'image. Mais enfin, c'est décidé à l'avance, c'est... il y a un plan quoi »* (6).

Les objectifs peuvent être culturels au sens strict, de découverte du milieu physique ou de visite au patrimoine local. L'itinérant à vélo et escalade (7) est particulièrement passionné de géologie et justifie le choix de la zone traversée par la spécificité de la roche. *« En termes purement rocher, il y a qu'en Corse qu'il y a ce type de rocher, rocher qui sont un peu sculpté par l'eau, par le vent c'est un type de rocher spécial, c'est du granit mais il y a des formes vraiment superbes, il y a qu'en Corse qu'il y a ça »* (7). Le paysage est un critère de choix de la zone traversée et sa contemplation, un objectif possible pour l'itinérance, comme pour l'itinérante à trekking (10) lorsqu'elle a décidé de partir en itinérance avec un groupe d'amis en Islande. *« J'avoue que je ne me souviens pas, fin, d'où est venue la conclusion de l'Islande, en fait, voilà. Mais bon, ça correspondait bien à.... un trek, nature totale (rires), on va voir personne, fin voilà. Et puis paysages aussi attirants, voilà donc on est tombés sur cette conclusion-là »* (10); ou l'itinérante à pied (4), qui a accepté la proposition de son mari de partir quelques jours dans le Mercantour: *« Ah oui, il me disait, il paraît que le parc du Mercantour est super beau, j'aimerais bien un jour qu'on le fasse en rando, voilà c'est ce qu'il me disait en gros. (...) Je lui ai fait confiance, je lui ai fait confiance. J'ai peut-être regardé deux/trois trucs sur internet comme ça, vite fait, mais... (...) Et... j'ai vu des photos et je me suis dit ouais c'est super beau. I : De quoi te souviens-tu au niveau des photos par exemple ? Est-ce qu'il y a des images qui te viennent ? Oh ben il y avait des étendues d'eau*

*avec des montagnes, des névés, des bouquetins* » (4). L'itinérant à pied (11) part avec l'objectif d'étudier la culture, par exemple lorsqu'il part en Italie en tant que guide Allibert. Il l'étudie notamment à travers la peinture de la Renaissance et la fréquentation des églises catholiques.

Ces premiers ordres d'objectifs intrinsèques tendent à être dépriorisés pendant le voyage, ou en tout cas ils sont dépassés, par intensité et acuité, par l'objectif existentiel. C'est le cas de l'itinérant à vélo (3), pour qui la relation avec sa famille et notamment avec sa femme et sa plus petite fille, devient le véritable enjeu de l'itinérance.

Lors de mon itinérance au Mexique, s'il est vrai que j'ai réalisé mon terrain d'étude dans différents sanctuaires de la Virgen de Los Remedios, l'enjeu du choix de la priorité entre ambitions professionnelles et relation amoureuse s'est révélé comme étant l'enjeu central du voyage. Non seulement mon fiancé est venu me voir pendant ce voyage, mais mon journal de bord témoigne de l'expérience de cette tension, de l'introspection à son propos. Pendant mon itinérance, je lisais le livre de Castaneda, « Don Juan ». J'ai noté le passage suivant sur mon journal de bord : « *Quand un homme commence à apprendre, il ne sait pas ce qui l'attend. Son propos est faible ; son intention, vague. Il attend des récompenses qui n'arriveront jamais, parce qu'il ne sait rien des efforts que l'apprentissage demande. (...) Ce qui s'apprend ce n'est jamais ce qu'on attendait. Et ainsi on commence à avoir peur. La connaissance n'est rien de ce qu'on attend. (...) Son propos se convertit en un champ de bataille* » (O3).

Les objectifs intrinsèques culturels peuvent aussi être socio-politiques, comme pour l'itinérant à pied (8), qui va dormir chez les responsables d'une association Kokopelli locale, à laquelle il appartient en France. Ils peuvent aussi être humanitaires, comme pour le couple parti pour faire le tour du monde des fermes biologiques (Mercier & Fonovich, 2012, pp. 126-131) ou Alexandre Poussin et son épouse (réalisateurs-reporters), et leur voyage « madatrek » (madatrek.com), un voyage « *plus utile et sédentaire* » (*ibidem*, p. 6) qu'un précédent réalisé en Afrique, Afrika Trek. Africa Trek avait abouti à une série documentaire et à des livres qui avaient permis de « *donner une image moins pessimiste de ce continent et de ses habitants.* » Madatrek a comme objectif de « *mettre en lumière* » et « *donner un écho* » à l'action de « *missions, ONG et associations qui œuvrent pour la reconstruction du pays* » (*ibid.*). Berthelot (2012) a approfondi ces objectifs intrinsèques humanitaires qu'elle regroupe avec les sociopolitiques et appelle « militants ». Les objectifs peuvent aussi être artistiques, comme pour le couple d'itinérants parti avec triporteur et piano (Mercier & Fonovich, 2012,

pp. 219-223), et qui ont ensuite décidé de partir à pied pour une résidence artistique itinérante<sup>63</sup> ou pour l'itinérant à pied de proximité (11) pour qui la marche s'apparente à la méditation et est source d'inspiration artistique (photo, poésie). Ils peuvent aussi être spirituels, comme pour l'itinérant à pied (13) qui va à la rencontre de la Providence divine pendant ses voyages itinérants.

#### *Les objectifs intrinsèques relationnels*

Les itinérants étudiés qui avaient prévu des objectifs récréatifs et culturels avant de partir, n'en parlent pas souvent spontanément pendant l'entretien, ni en font grand état lors de leurs restitutions écrites. Ce, car pendant la réalisation de l'itinéraire, d'autres activités ont pris le dessus : celles qui sont liées à la dimension ordinaire de l'itinérance : progresser, subvenir aux besoins, faire face à toute sorte d'imprévus ; et, pour certains, les activités relationnelles, notamment rencontrer et échanger d'être humain à être humain avec les habitants. Puisque pour certains ces activités étaient prévues dès avant de partir, et que la rencontre avec les habitants est impliquée par le voyage, nous avons décidé de les considérer comme des objectifs intrinsèques à la pratique. À une analyse plus fine, nous nous sommes rendu compte que l'itinérant peut considérer des objectifs relationnels divers, qui ne concernent pas uniquement la relation aux habitants.

Les objectifs relationnels sont de différents ordres. L'itinérant peut vouloir (même inconsciemment) se distinguer en tant qu'appartenant à une communauté spécifique. Il peut vouloir s'isoler de toute la société. Il peut aussi vouloir cultiver une relation de proximité. Enfin, il peut vouloir créer un lien social avec les habitants.

L'itinérant peut vouloir se distinguer des personnes qui ne partent pas, tout en souhaitant appartenir à la communauté de ceux qui partent. C'est le cas de l'itinérant en alpinisme et parapente (1) : « *Le but était de s'inscrire dans une démarche de trek. (...) L'Himalaya c'est une grande ambiance. (...) On est seul au monde. (...) Le sommet n'est pas pour tous, le col déjà. (...) On était seuls* » (1). Cela peut également s'exprimer *via* une posture de compétition, la recherche de faire autant ou plus que les pairs, notamment dans le

---

<sup>63</sup> Leurs projets sont ici : [www.pianotrip.com](http://www.pianotrip.com)

milieu des guides et des alpinistes, qu'ils soient en expédition ou en voyage plus doux à vélo, comme l'itinérant à ski de randonnée et vélo (12). « *I : Pourquoi ce parcours-là ? Au début, en vélo, oui c'est vrai que il y a des choses qui m'ont influencé. J'ai un ami qui a fait un grand voyage, il est parti six mois. Il est parti... donc Il a pris un vol jusqu'à Canton en Chine et il est revenu là en vélo. (...). Donc je connaissais bien F., voilà on s'est retrouvés, on a grimé ensemble, on a fait du ski de rando, on est parti en raid avec F. (...) Ce qu'il a fait c'est assez admirable, partir comme ça... quand j'ai vu sn film, on voit la première journée où il démarre avec son vélo et il est un peu perdu pour sortir de la ville, je me dis là ça devait pas être simple, il quitte comme ça un lieu, il connaît personne, il est loin de toute sa famille, de tous ses amis, tout ce qu'il connaît, il va dans un milieu où... il parle pas, un monde hostile et... c'est la grosse aventure* » (12).

D'autres itinérants ont témoigné de leur envie de s'isoler. C'est particulièrement le cas des voyageurs itinérants en montagne, comme l'itinérant à trekking (16) : « *Nous avons fait des zones reculées, non fréquentées, même difficiles d'accès, des sommets... jamais entendu parlés, au-delà des 6 000 mètres, inconnus.* » « *Nous voulions passer le moins de temps possible au contact avec la civilisation afin de profiter au maximum du cadre magnifique qu'offrent les Rocheuses. (...) Nous ne connaissons pas encore notre prochaine destination. Mais nous savons déjà que ce sera avec pratiquement le même matériel, une période en autonomie équivalente ou pourquoi pas encore un peu plus longue, et un isolement au moins aussi grand...* » (Schroder, 2013-2014) ; « *Le plus important c'est d'abord de la voir la Pierramenta parce que c'est mythique et puis de faire un tour dans le massif Beaufortin, qui est le massif qui n'est pas traversé par de grandes routes, qui est... un peu comme les Écrins aussi, ce sont des massifs qui sont... un peu fermés quoi, quand t'es au milieu il y a pas de routes qui traversent, en été il y a une route qui traverse le Cornet de Roslin en hiver il n'y a pas de route qui traverse quoi* » (O1).

Pour certains itinérants, il s'agit plus précisément de « s'éloigner de la civilisation » (civilisation est un terme qui revient régulièrement dans les discours, sur un registre négatif), et ce, qu'ils partent seuls ou en couple (envie plus rare lorsqu'on part en groupe). Il s'agit de se confronter avec l'état de nature dans lequel il n'y a pas d'autres êtres humains ni de produits de l'action humaine. « *I : Qu'est-ce que ça te... quoi, cette civilisation dont tu parles en quoi elle a des côtés négatifs elle a pour toi ? Elle n'a pas de côté négatif. La seule chose c'est que... hem... pour moi c'est quelque chose qui a été rajouté dans l'écosystème, et revenir à des fondamentaux de la nature où il y a pas ces éléments perturbateurs, c'est assez*

rare maintenant. Pour retrouver ça il faut aller vraiment dans des endroits très isolés quoi, et... c'est ç que je recherchais peut-être, je me suis dit, c'est de retrouver, de vraiment revenir à cette nature qui n'est pas impactée, ou très peu impactée par tous ces... les éléments de la civilisation, ne serait-ce que la voiture, des choses comme ça quoi. Et... et ça, c'était intéressant, c'était intéressant de voir ça, hem... et voilà d'aller dans un endroit aussi isolé. Et puis aussi le fait de voir si peu d'êtres humains, c'est assez rare en fait. C'est assez... voilà quoi, c'est très rare. Sur la planète, on a souvent l'habitude d'être, voilà tu... quand t'es deux heures, trois heures sans voir un autre être humain, c'est... c'est très rare, surtout en Europe, où tout est très concentré, donc... ça, c'était très intéressant » (5).

Il n'est pas nécessaire de partir dans des zones montagneuses reculées pour cela. Certains itinérants trouvent l'isolement recherché près de chez eux ou dans des milieux de plaine. Le premier cas est celui de Philippe Royer : « Près de Grenoble, il existe des sites naturels où, en quelques minutes, on passe d'un monde urbain de grandes étendues vierges de (presque) toutes empreintes humaines. Le massif du Vercors fait partie de ces lieux d'exception où l'on peut s'immerger quelques jours loin de tous » (Royer, 2014, p. 52). L'itinérant à pied (13) choisit un itinéraire qui évite les grands axes routiers et les zones commerciales et industrielles pour traverser le centre de l'Italie. « Eh bien d'abord parce qu'on marche mieux, parce que la marche sur l'asphalte tout droit... alors que marcher sur une petite route de campagne, même si elle est pavée, mais bordée d'arbres, et passer un petit village de temps en temps, c'est beaucoup plus... agréable en somme. Je pense qu'il est agréable parce qu'il est beaucoup plus humain, c'est pas un agréable... comme ça pour dire. Parce que l'autre est un environnement beaucoup plus artificiel, en somme. Autrement dit, je me souviens qu'en allant à Faenza, tu te fais deux kilomètres d'usine de céramique, non, et ça, ça, n'est pas agréable, c'est extrêmement artificiel, carré, hangars, et ainsi de suite. Au lieu de cela, par exemple, faire la route Romea de l'autre part du canal, non, c'est beau. La Romea non, mais si tu marches de l'autre côté... » (13).

La séparation spatiale d'avec la « civilisation » entraîne un changement dans la dimension temporelle, avec un ralentissement du rythme, et l'impression de se réapproprier le temps. C'est la théorie d'Emilio Rigatti (2004), qui décide d'abandonner la voiture au profit du vélo, suite à une itinérance à vélo de Trieste à Istanbul.

La prise directe avec des outils « primordiaux », comme la roue dans le cas du vélo, est une autre dimension de l'état de nature qui a été mise en avant par les itinérants étudiés, par opposition à la technologie de la civilisation. « Et puis aussi peut-être prendre le

*contrepied du monde dans lequel on vit où tout est vitesse, performance, efficacité. C'est vrai que l'avion pour cela est un symbole du monde moderne : bourré de technologies, sans cesse on nous pond de nouveaux trucs, il faut se remettre au goût du jour, sans cesse ils sont améliorés, ce sont des machines très complexes et par opposition ben voilà le vélo, c'est simplissime, c'est lent, c'est laborieux, c'est... Et en même temps c'est des valeurs qui sont un peu dénigrées finalement aujourd'hui et je pense qu'on en a besoin en fait, de ces valeurs-là, même dans notre vie, dans notre parcours personnel, on a besoin de ce labeur pour être... voilà pour être vraiment soi-même, je pense qu'on ne fait rien en claquant les doigts dans la facilité. Et donc symboliquement, ce voyage c'était aussi prendre le temps de vivre une expérience un peu hors-norme dans... avec une certaine lenteur » (3). Outre le labeur, l'isolement permet de redevenir humble. « Moi aussi je trouve aussi que quand on est en itinérance, comme ça, on revient à des fondamentaux qui correspondent pas mal à des valeurs que j'ai et que je pense, C. [sa femme] a, aussi. On perd notre confort, on fait un effort physique, on a... on a des impératifs, il faut passer certaines étapes en temps et en heure. Et puis on fait communion avec la nature, et ben ça, ça rend humble » (5).*

L'évocation d'un contact authentique avec les habitants peut également survenir dans ce cadre, comme si le simple fait d'être isolés de la civilisation moderne rendait les personnes honnêtes, et rien de plus – l'itinérant en question, à pied et parapente (6) ne se pose pas de questions sur leur vision de la vie, leurs histoires singulières. « Au final qu'est-ce qu'on cherche, ben moi je trouve que ça fait du bien pendant plusieurs journées d'être affranchis de... de nos téléphones, de nos ordi, d'avoir un réel contact avec les gens, parce que du coup on en a besoin, c'est des situations où on a besoin d'aller au-devant des gens, alors que dans la vie normale ici à Annecy, je vais jamais demander à quelqu'un mon chemin, je vais jamais demander à quelqu'un un hôtel, puisque je sais trouver un hôtel, ou une boutique ou quoi. Moi je trouve qu'on n'a pas de contact avec les gens là ici, dans nos vies qu'on a là, alors que là-bas on a besoin de l'entre aide, et ça, ça me plaît de le trouver quoi, le rapport avec les gens, tout simple » (6).

Le milieu de montagne peut correspondre à l'objectif relationnel de l'isolement. D'abord sur le plan esthétique, ce milieu est considéré comme étant virginal : l'itinérant à pied de proximité, qui itinère fréquemment dans le Beaufortin, évoque la beauté du paysage, la neige, les petits villages, les petits chalets, la lumière, « la solitude, le recouvrement par quelque chose d'absolument, une sorte de..., ça abolit tous les repères, la montagne se retrouve... vous avez les comment dire... sensations du désert, vous voyez ça prend tout de

suite un aspect magnifique, absolument... ça reprend un paysage originel » (11). De plus, ce milieu est apprécié car il est isolé de la civilisation, celle-ci étant associée aux habitants, les villes, les routes, la nature aménagée. « *Ça nous plaît beaucoup, par exemple avec B., nous avons fait un chemin d'une vingtaine de jours, nous avons traversé l'Apennin tosco-emiliano, il est très sauvage, avec une tente, en dormant tous les soirs en plein air, en mangeant, enfin, en faisant nos courses dans des patelins différents, en faisant des courses cependant très en simplicité, et pareil avec le voyage, c'est-à-dire, en tâchant d'avoir le moins d'impact possible, et c'est beau, parce que tu es dans la nature. Maintenant je te jure, c'est une chose incroyable, ici, l'être humain s'adapte beaucoup à la condition dans laquelle il est. Parfois il me semble incroyable d'avoir aussi passé des... deux semaines sans me laver, il me semble vraiment impossible. Par contre c'est possible... par exemple, sur le plateau tibétain, un bout de la rue que nous avons fait nous ne pouvions pas la parcourir pour les autorités chinoises, nous ne pouvions pas dormir dans les patelins, nous avons toujours dormi dehors. Et donc nous faisons des bivouacs. S'il y avait peut-être un fleuve tu pouvais te faire une toilette de chat, sinon... Mais la sueur humaine n'est pas saleté, c'est beaucoup plus sale de rester en ville avec les gaz, la suie » (14).*

Toujours dans cette posture idéalisante de la montagne, ses habitants peuvent être perçus comme « bons sauvages », comme par l'itinérant à ski de randonnée et vélo (12), pour qui il s'agit de gens qui ont une « approche simple », en opposition aux gens de la ville, qui sont définis comme des « cons ». « *Tu vois je me suis fait cette réflexion à un moment, que la cité fabriquait les cons (rires). Parce que effectivement quand je suis passé dans les grandes villes, là j'ai vu des gens avec des comportements... les gens qui passaient, qui avaient un peu bu, qui ouvraient la fenêtre, qui me balançaient une canette, des gens pas... pas... des gens qui s'amuse en ville, qui ont besoin de trouver des amusements un peu tirés par les cheveux. Voilà, alors que les gens qui sont en montagne, la vie est plus dure et ils vivent parce que... il faut qu'ils s'organisent avec la météo, avec les conditions, avec la pente, et puis du coup ils ont une simplicité qui les rend purs, qui les rend chouette. En général c'est des gens qui n'ont pas peur, qui n'ont pas peur de l'autre, qui sont accueillants » (12). D'autres itinérants, comme l'itinérant à trekking (16) et à pied et parapente (6) évoquent cette simplicité spontanée et innée des habitants des montagnes. « *Tu es loin de tout, de tous, ce sont des lieux reculés, où il n'y a pas de tourisme, le contact aussi des locaux avec les Occidentaux pour eux c'est une surprise, non, ils te regardent avec de la curiosité, ils ne sont pas habitués. En effet personne ne te demande la charité, comme en d'autres endroits où ils ne sont plus**

*habitués, ils savent que tu es plus aisé, là non, c'est un contact spontané, beau, beau » (16) ; « Après, sinon, des vraies galères avec du danger ou je ne sais pas quoi non il y a pas... le Maroc c'est... c'est pas... il y a pas de gens dangereux dans les montagnes, fin, c'est pas... D'ailleurs je me demande s'il y a vraiment des gens... pas bons dans les montagnes partout dans le monde quoi. En général l'habitant des montagnes c'est zen quoi, c'est... Il vit avant tout en autosuffisance, loin justement de la civilisation, de tous ces trucs pollués, donc voilà c'est des gens sains quoi, bien souvent, voilà » (6).*

Le renforcement d'un lien affectif figure également parmi les objectifs relationnels chez certains itinérants. Il peut s'agir du lien entre membres de l'équipe, par exemple du lien de famille, très peu vécu au quotidien finalement en raison des emplois du temps des uns et des autres, comme pour l'itinérante à vélo (9). *« Les objectifs c'était de lâcher par rapport à notre vie quotidienne et de... de de... d'aller à la rencontre de choses différentes, et de... de pas partir avec une montre et de... de prendre le temps. Il y avait vachement ça dans les objectifs, en tout cas en famille, c'était de prendre le temps d'être en famille. Voilà avec le métier de F. [son mari, pilote de ligne], qui n'est quand même pas là au quotidien, hem... avec le rythme de travail de chacun, les rythmes de l'école, c'était vraiment se retrouver tous ensemble, et de... voilà de profiter, de découvrir des choses tous ensemble, et de partager ça, il y avait ça » (9).* Ou bien comme pour l'itinérant à pied (8) *« Donc ce voyage c'était pour moi de me rapprocher de mes filles et puis pour elles de se rapprocher de leur père et de comprendre l'itinérance dans un pays comme le Costa Rica, qui est très très riche en biodiversité. Pour moi l'itinérance c'est un partage : le partager avec des amis, c'est bien mais le partager en plus avec sa famille, c'est encore mieux. Ma femme, qui est passionnée de nature aussi, bon c'était l'occasion de concilier la botanique, l'ornithologie... et plein d'approches différentes » (8).*

À cette fonction de renforcement du lien affectif familial s'ajoute, dans les arguments utilisés, pour les départs en famille, une fonction pédagogique, voire initiatrice. *« I : Et... et par rapport au fait de faire à l'avenir des itinérances un peu plus longues ? Est-ce que vous pensez que ça reviendra de partir dix jours, deux semaines... quelque chose de plus long ? En ski de rando ou en... fin... I : N'importe. Et n'importe. Ah oui, je pense ouais. Déjà on aimerait bien initier déjà les enfants. Donc voilà ça commence... I : Alors ça commence comment donc ça des petites randonnées... ? Avec des petites randonnées, voilà, on monte au Salève... ils ont tous maintenant leurs chaussures de randonnée (rires), ce qui est déjà une*

*étape, hein, enfin, hier justement les deux petits ont pour la première fois ont mis des chaussures de randonnées parce que, bon, ils sont déjà petits » (10).*

Toutefois, le bien fondé d'amener les enfants en voyage itinérant est sujet à débat. Pour certains itinérants, l'enfant aurait plutôt besoin de stabilité ; et pour les directs intéressés, les enfants, le plus important c'est de pouvoir fréquenter les copains. *« Moi j'ai plusieurs cas comme ça dans mes connaissances. J'avais une collègue, ils avaient vendu leur maison, et ils avaient pour projet de partir en bateau, et puis donc les enfants étaient encore en primaire, non la grande elle était en cinquième, trois enfants. Et puis ils construisent un projet et tout. Ils se sont rendu compte que c'était leur projet et pas celui de leurs enfants. Comme ils étaient quand même bien à l'écoute de leurs enfants, ils se sont dits à un moment, tant pis, on va pas faire ce projet. Tu vois j'avais ça en tête quand j'ai vu que N. il voulait pas aller faire ça. N... il va falloir se battre en permanence pour lui faire accepter ça, donc après tu te dis, on part au bout du monde et puis on se retrouve dans les conflits du quotidien et ça occupe toute notre journée tout notre temps donc c'est pas la peine. (...) N : Bonjour... 12 : Voilà N. qui étais partant pour aller en NZ (rires) I : Alors il paraît que t'avais pas envie d'aller en Nouvelle-Zélande ? N : Un peu loin. I : Un peu loin c'est pour ça ? Bonjour moi c'est Chiara. Un peu loin ? Loin ou trop long ? N : Ben, long, et on y serait restés longtemps parce que c'est assez loin du coup... voilà. I : Et toi tu avais envie de quoi, de rester ici ? N : Oui plutôt. I : Pourquoi ? N : Je sais pas, j'aime bien, il y a les copains » (12).*

Il peut aussi s'agir de renforcer un lien d'amitié ou de couple. Par exemple, dans le cas d'un groupe d'amis garçons, comme pour la Società di Psicoatletica, qui au départ a été fondée par un groupe d'amis garçons, qui se nommaient « cugini » (cousins). Cette exclusivité du groupe d'amis se retrouve dans les trois récits de voyage d'Enrico Brizzi (2005 ; 2007 ; 2011). Chez certains itinérants, il peut aussi s'agir de renforcer le lien affectif avec des personnes amies qui habitent à destination de l'itinérance, comme pour l'itinérant à pied (13) : la destination de son voyage était un monastère français, à Viviers, où vivaient des bonnes-sœurs italiennes.

Il peut aussi s'agir de renforcer un lien de couple, qui installe une proximité, voire promiscuité, inhabituelle dans une vie de couple dans le monde ordinaire. Et pourtant, la gestion de l'alternance entre partage et indépendance est bien le socle de la vie de couple. La pratique itinérante permet justement l'apprentissage de cette gestion. *« Voyager tous les deux, nous en rêvions depuis longtemps, nous qui n'avions avant notre voyage que nos week-ends pour nous retrouver vraiment. Mais au début de notre voyage, il a fallu désamorcer certaines*

tensions, comprendre que chacun a besoin d'un peu d'espace à soi, même si à vélo ou sous la tente, il est difficile d'échapper à l'autre. Pour réussir à vivre ensemble 24 heures/24, notre secret était d'échanger en permanence sur nos états d'âme » (Malissard & David, 2014, p. 26). Malgré ces difficultés, les itinérants étudiés qui sont partis en couple considèrent que c'est une expérience constructive. « Avec toujours une notion de risque parce que voilà il peut arriver des problèmes et donc ça crée une certaine cohésion. Je trouvais ça intéressant de partager ça en couple. Et puis j'ai vu qu'elle y avait pris goût et donc, bon. Après le Mercantour, elle voulait faire une bonne pause, mais (rires) mais... voilà quoi. L'intérêt c'était ça, et puis passer du temps ensemble, je trouvais assez sympa de vivre des sensations fortes ensemble, je trouvais que c'était une bonne expérience » (5).

Chez certains itinérants, la création d'un lien avec les habitants est un objectif du projet, comme pour l'itinérante à vélo (14). « Au final qu'est-ce qu'on cherche, ben moi je trouve que ça fait du bien pendant plusieurs journées d'être affranchis de... de nos téléphones, de nos ordi, d'avoir un réel contact avec les gens, parce que du coup on en a besoin, c'est des situations où on a besoin d'aller au-devant des gens, alors que dans la vie normale ici à Annecy, je ne vais jamais demander à quelqu'un mon chemin, je vais jamais demander à quelqu'un un hôtel, puisque je sais trouver un hôtel, ou une boutique ou quoi. Moi je trouve qu'on n'a pas de contact avec les gens là ici, dans nos vies qu'on a là, alors que là-bas on a besoin de l'entre-aide, et ça, ça me plaît de le trouver quoi, le rapport avec les gens, tout simple » (6) ; « Mais, pour moi, en général, mon approche, je n'aime pas tellement le voyage en soi, mais j'aime quand le voyage me fait vivre comme les gens qui... eh bien, je vais visiter. Donc, pour moi, eh bien l'Erasmus, il est clair, il y a une dimension aussi très tapageuse, cependant, je suis allée vivre avec les Espagnols, donc je l'ai aimé parce que je vivais tout comme vivaient les étudiants espagnols. À Mexico, je suis allée vivre avec les Mexicains, et en Irlande je vivais avec les Irlandais. J'aime vraiment passer de longues périodes de temps loin mais je vis comme les gens vivent là-bas, en absorbant la culture, les coutumes. Donc, oui, parce que je l'ai fait un an avec Erasmus, j'ai fait sept mois au Mexique, huit mois en Irlande, ce voyage d'un an avec B. Et puis d'autres petits voyages. Le vélo a ça de bon que, même si tu pars peu de temps, il te met en contact avec la route, avec les gens, donc rapidement il te met en contact très étroit avec les personnes » (14).

Ainsi, nous pouvons faire le constat qu'on a retrouvé, chez les pratiquants étudiés, les quatre mobiles identifiés par Lièvre (2003) chez les expéditeurs polaires : l'exploit sportif et le plaisir (cf. objectifs récréatifs, selon que le moyen choisi est plus ou moins technique) ; la

passion de la science (mobile qui a été ici généralisé à un objectif « professionnel » ou intégré à un objectif « culturel au sens strict ») ; l'exploration et la découverte (cf. l'objectif culturel au sens strict). Les autres objectifs intrinsèques culturels identifiés sont : sociopolitiques, humanitaires, artistiques, spirituels. Il y a en plus des objectifs relationnels qui concernent l'entourage, les proches, les habitants, et peuvent être soit d'éloignement, soit de renforcement du lien, soit de création de celui-ci.

***L'objectif existentiel : du renforcement de son identité à la possible génération d'un nouveau bien commun***

Dans l'argumentation de Lièvre (*ibidem*), des ouvertures à des mobiles « extrinsèques » (nous mettons ce terme entre guillemets car il est de nous, pas de l'auteur auquel nous nous référons) à la pratique sont par ailleurs présents. En effet, dans la phase de constitution de l'équipe, Lièvre mentionne l'importance de s'interroger sur les motifs de l'engagement dans une équipe projet, et cite Baron à propos de la cohérence entre projet professionnel et personnel. Il s'agit alors de s'assurer que l'expédition a un sens pour celui qui y participe. Dans la suite de son analyse, toutefois, ces mobiles finissent par demeurer inhérents à l'expédition, car ils ne concernent pas la sphère culturelle, relationnelle, ou existentielle. Or, nous souhaitons justement dégager non seulement les objectifs culturels et relationnels, mais aussi les objectifs existentiels, les plus extrinsèques à la pratique. Ces objectifs, une fois réalisés, articulent le projet d'itinérance au projet de vie, et génèrent une innovation existentielle, qui peut aller jusqu'à la génération d'un nouveau bien commun.

Selon Lièvre (*ibid.*), comme on a vu au premier chapitre, l'objectif (le mobile, ou objectif intrinsèque), si conscientisé, perd de sa puissance de motivation et risque de ne pas être réalisé. Or, nous avons rencontré des itinérants conscients de leur objectif existentiel qui sont parvenus à le réaliser, et qui ont dépriorisé, pour ce faire, leur objectif intrinsèque. Ils témoignent également d'un état de *flow* pendant l'itinérance.

Lors de mon itinérance au Mexique, vers la fin, je prends conscience de l'objectif existentiel qui était implicite au début du voyage, puis émerge au fur et à mesure de la progression dans celui-ci. *« Ma vie est en train de me demander de ne plus avoir d'excuses, de ne plus contourner les obstacles, de ne plus avoir d'insécurité, surtout. Est-ce que j'aime M. ? Ou alors je ne l'aime pas ? Est-ce que je veux être encore accrochée aux jupons de ma mère ou est-ce que je veux être autonome ? Est-ce que je suis une chercheuse, une scientifique sérieuse et complète ou bien je suis encore en train de faire les devoirs ? Est-ce que je suis consciente de l'état et des besoins de mon corps ou est-ce que je suis la gourmandise et l'esthétique ? Ceux-ci sont les quatre grands questionnements que la vie me propose. Aux deux premiers je suis en train de répondre et réagir avec une relative facilité. Le troisième me voit encore un peu récalcitrante. Le quatrième ne va pas très bien. Cependant, j'en ai pris conscience et je prends une attitude résolution. Je crois qu'à la fin, c'était justement celle-ci la raison de mon voyage. Résoudre, voir, ces obstacles à l'expression pure et inconditionnelle de moi-même. »* À ce moment du voyage, je suis dans un état de flow. *« Quand, au lieu de la volonté forcée, on "utilise" la fusion totale avec l'énergie à l'extérieur et à l'intérieur, les choses les plus justes, et les plus parfaites, arrivent. Parfois, quand nous sommes complètement à côté du chemin du cœur, c'est la vie elle-même qui vient à notre rencontre avec un signe, un don de quelque sorte. (...) Maintenant, dans ce voyage, je suis en train de m'ôter et de disséminer chaque clou qui s'était planté dans mon cœur. Je suis prête pour recommencer le chemin du cœur, au maximum de la simplicité et de la sincérité. »* Deux rêves très significatifs sont aussi reportés dans le journal, qui expliquent pour quelles raisons, au retour, j'ai choisi de privilégier mes ambitions professionnelles au lieu de poursuivre ma relation avec le fiancé de l'époque. (O3)

Seulement le niveau de l'articulation entre itinérance et cours de l'existence, dans ses différentes modalités, permet d'opérer un partage des pratiquants très net, car les modalités sont exclusives ; à la différence de la démarche-projet, qui peut être cumulative. Cette articulation présente, chez les itinérants étudiés, sept modalités possibles : se surpasser, aller jusqu'au bout (objectif existentiel projectuel ontologique) ; interrompre, marquer (objectif

existentiel auto-transcendant, de réalisation de soi) ; corriger, transformer, générer (objectif existentiel auto-transcendant, de transformation de soi).

Toutes ces modalités sont bien résumées dans ce passage du récit de voyage de Rumiz & Altan (2001) : « *Chacun a ses explications pour la maladie insane d'aller sur des roues, parce qu'infinies sont les expériences alternatives que les vélos réussissent à synthétiser. Il y a le voyage comme légèreté, comme nomadisme existentiel et élimination du superflu, raconté par exemple par Marco Aime dans sa traversée du Sahel. Il y a la lenteur et la mémoire, décrites par Giulio Mozzi, écrivain de Padoue qui a parcouru l'Italie à pied. Il y a la fuite et les solitudes dans les éléments, comme a su dire ce loup solitaire qu'est le skipper Paolo Rizzi après un naufrage au milieu de l'Atlantique. Ou le voyage comme introspection, le pèlerinage parfois pénitentiel de Werner Herzog et Peter Handke. Mon vieux torpédo me donne tout ceci et autre chose encore. Le voyage comme suite d'images m'amène à Roger Depardon, reporter français. Ou à Patrizio Esposito, très original photographe et compteur napolitain. Et il y a le voyage à l'ancienne, comme sait faire royalement Dettammo Pizio Biroli, un frioulan descendant de Savorgnan de Brazzà, qui sur le seuil des quatre-vingt-dix ans allait encore en Afrique pour des mois. Et aller comme vagabondage, au Chatwin, qui théorise l'utilité de se tromper de route, de ne pas avoir une carte et même pas un but ; comme Franco Perlotto, alpiniste explorateur. Ou le voyage comme narration, allure qui devient rythme du récit et donc écriture, à la manière de Claudio Magris en "Danube". Et encore, l'itinéraire comme recherche, acte mystique, trip, thérapie » (ibidem, p. 13).*

Pour certains itinérants, il s'agit le plus souvent d'aller au-delà de ses limites, comme dans le cas de deux itinérants en alpinisme : « *Je n'aime pas le parapente, je le fais pour lui. Et parfois c'est ce qu'il y a de plus dangereux. Arrivée au sommet je ne me détends pas car le danger n'est pas fini en haut, il y a le parapente et j'ai peur. J'en fais de moins en moins. C'est exceptionnel, j'aime ça. (...) Je suis fier de l'avoir fait, c'est un dépassement de soi. C'est du confort sommaire. Il y a des hommes qui n'arrivent pas à le faire. C'est la recherche de l'exceptionnel » (2) ; « *Donc c'est vraiment cette sensation-là de se dire... voilà je suis là, à ce moment-là et on fait corps avec la nature quoi, voilà. Après c'est vrai il y a quand même aussi... voilà, le côté dépassement de soi et... et défi physique c'est vrai, mais... mais de se dire ben voilà, on a pu voir quelque chose d'unique, on a pu voir ressentir quelque chose d'unique, c'est plutôt ça en fait qui m'attire, voilà » (10). On retrouve ce même objectif chez des voyageurs itinérants à pied ou à vélo qui pratiquent par ailleurs l'alpinisme. « *Le fait de vivre quelque chose tout seul ça je voulais le vivre, voilà il y avait l'idée de F, l'idée de notre***

*ami qui était parti à vélo, ça m'intriguait, je me disais... je trouvais que c'était fort de partir comme ça, est-ce que je serai capable de le faire, qu'est-ce que je ressentirais à vivre ça, du coup voilà c'est un petit peu ça qui me motivait (...) » (12).*

Pour d'autres, le projet de pratique itinérante se situe dans la continuité de la trajectoire de vie : il s'agit d'arriver aux limites de celle-ci, sans les dépasser. Par exemple pour l'itinérant à trekking (16), qui accepte très facilement de ne pas pouvoir poursuivre en cas de météo difficile. C'est le cas aussi de voyageurs itinérants qui en font leur métier, comme l'itinérant à pied et parapente (6), pour qui la pratique itinérante est une manière de continuer à exprimer sa passion pour la photo.

L'itinérant peut aussi tout simplement avoir envie de faire une pause « recharge », comme l'itinérant à vélo et escalade (7), qui part régulièrement et exclusivement lors des vacances, pour s'adonner à ses sports préférés en mode itinérant : vélo, escalade. Ou la personne observée en O1, qui part pour se défouler d'un trop-plein de travail. Il s'agit d'interrompre le cours de son existence, mais de le reprendre tel quel juste après.

Comme on a vu au chapitre précédent, à la première étape de la situation de départ, chez certains itinérants l'idée de partir peut émerger lors d'un changement dans une des sphères de l'existence, par exemple professionnelle. Dans ce cas, on peut partir tout simplement pour « marquer » ce changement. C'est l'objectif d'Enrico Brizzi (2005), qui raconte dans le récit cité un voyage itinérant à pied entamé après la naissance de son fils. Lorsque l'auteur est interrogé par un autre voyageur rencontré dans le chemin, il donne cette version de son voyage, comme s'il avait eu une sorte de prise de conscience soudaine alors qu'au début il la justifiait comme simple interruption. L'itinéraire signifie cette opération de marquage : se mettre en marche à partir de la côte opposée à là où femme et enfant passent les vacances, traverser les Apennins pour parvenir enfin là où la famille récemment créée se trouve. « *"J'ai peur de devenir un mort vivant" tu dis. « Jusqu'à il y a peu d'années j'étais libre, sans doubles sens, comme les oiseaux du ciel. Maintenant par contre de nouveau je suis entouré d'une famille et, essayez de me suivre par tout moi-même. Ainsi, pour me perdre un peu, me raréfier presque, j'ai décidé de me mettre en marche. Je retourne à pied chez ma femme et l'enfant, clair, oui ? » (ibidem, p. 145).* C'est aussi le cas de l'itinérant à pied (5), qui part une semaine en Islande, seul, lors d'un changement de poste. « *Pourquoi j'ai fait l'Islande ? Parce qu'en fait, c'était une époque où j'ai changé de boulot, j'étais entre deux sociétés et je changeais complètement de marché en fait j'étais commercial dans l'imprimerie, et je me trouvais, j'avais l'opportunité, j'avais trouvé une nouvelle boîte... dans*

*l'informatique. Mon expérience dans l'imprimerie, il y a eu des hauts et des bas, et j'en avais vraiment ma claque de cette boîte-là. J'avais vraiment cherché à bouger et... j'avais besoin de faire un bon break, et en plus là, c'était un sacré changement, parce que je changeais de société et parce que je changeais de marché où je ne connaissais rien en informatique. Donc c'était un gros challenge pour moi et je me suis dit, tiens, pour faire le vide et repartir à zéro, un reset au niveau du cerveau, allez je me fais un voyage, un trekking. J'avais une semaine de break entre les deux boulots. »*

Le projet d'itinérance peut également permettre de corriger le cours d'une existence qui ne convient plus. C'est le cas de l'itinérant à vélo (3), pilote de ligne qui compense un excès de survols des régions entre Paris et Canton par un voyage Canton-Paris à vélo. Ce pratiquant est frustré de ne pas pouvoir approfondir la connaissance des pays traversés et visités, frustré vis-à-vis de son métier. Ou de l'itinérante à pied (4), qui est partie une semaine à pied dans le Mercantour, et qui loue la vertu « purificatrice » de la marche à pied : « *Ouais, t'enlèves tout ce qui est néfaste, et tu prends que le côté positif, tu regardes ce qu'il y a autour de toi, tu profites de l'instant présent (...)* Après t'as beaucoup... t'es complètement déconnectée, de la réalité, je veux dire, donc t'as beaucoup de temps pour... (une canette tombe) relativiser sur ce qui est important, sur ce qui ne l'est pas notamment au niveau... travail... ou au niveau des ennuis du quotidien... enfin peu importe ce que c'est. Mais y a plus tout ça fin, donc... t'es juste... t'es juste là en train de marcher, en train de profiter du moment, enfin tu vis au jour le jour, tu penses à rien d'autre. » Il s'agit alors pour ces itinérants de « corriger » la trajectoire de vie.

En partant, il peut également s'agir de se remettre en question, d'initier une phase d'évolution, voire de transformation. L'itinérante à vélo (14) souligne l'aspect de se remettre en jeu, de sortir de sa zone de confort et de se sentir vivant : « *Le fait est que quand tu vas ailleurs tu laisses... C'est-à-dire, c'est une grosse mise en discussion parce que dans tous les cas tu laisses ce que tu avais avant, tu es toi-même, et tu dois compter sur ce que tu es, sur ce que tu n'as pas... il n'y a pas de médiations, ou aides, c'est toi. Mais cette dimension ça m'a toujours beaucoup plus, parce que c'est comme si je me sentais vivante, comme si je contactais la partie la plus vivante de moi-même. Ça m'a toujours beaucoup plu* » (14). L'itinérant à pied (13), qui se donne un objectif spirituel, alterne entre itinérance et retraites en monastère, la première pratique étant encore plus porteuse d'évolution car elle implique la nécessité de faire confiance aux autres. « *La différence, c'est que le monastère est une situation plus stable et protégée, non, qui te permet de passer plus de temps à prier, à*

*méditer, à faire de l'introspection, qu'en marchant tu n'as pas, parce que... de l'autre côté cependant le chemin en revanche te donne ce sens de faire confiance aux autres sur le plan pratique, non, qu'en revanche au monastère tu n'as pas, parce que c'est tout déjà... donc en chemin tu dois faire confiance aux autres pour manger, pour choisir la bonne route, pour dormir, pour le temps, alors que de l'autre côté tout ça est... garanti o va dire.* » Pour Bernard Chambaz, son voyage itinérant à vélo, une traversée de la côte est à la côte ouest des États-Unis, a permis de faire éclore la joie de vivre malgré le deuil de son fils, mort 19 ans plus tôt. *« Du simple sentiment de la vie, il résulte la possibilité d'être joyeux. Le deuil est compatible avec la joie. Le tout était de l'écrire une bonne fois pour toutes et d'en faire la démonstration. Cette traversée et ce roman en sont le corollaire »* (Chambaz, 2014, p. 83).

Il peut y avoir génération d'une nouvelle réalité grâce à l'itinérance : physique, affective, professionnelle, sociale... Le processus de relation avec l'environnement, à la fois corporelle et symbolique, se prolonge jusqu'à la sphère de l'action, de la prise de décision, de la création d'une nouvelle situation. Ça a été le cas d'Emeric Fisset (2013), à la fin de son itinérance, il se sentira capable non seulement de parvenir à gravir le Mont-Blanc une prochaine fois (celle-ci étant impossible à cause des mauvaises conditions météo), mais aussi le sommet d'Europe centrale où sa compagne est morte accidentellement lors d'une itinérance de couple. Bernard Chambaz achève le deuil de son fils après son itinérance aux États-Unis.

Quelques mois après le voyage au Mexique, et malgré la visite mon fiancé pendant celui-ci, grâce à une introspection et réflexion autour du dilemme « rester et l'aimer » ou « partir et me réaliser en tant que chercheuse », et probablement l'aide de deux rêves très significatifs, je pris la décision de déménager à Paris et à quitter ledit fiancé. Il s'est aussi avéré que le voyage itinérant (certes non doux, non montagnard) à travers la côte est des États-Unis, des lieux d'arrivée des premiers pères pèlerins (Plymouth, MA) jusqu'au lieux des batailles pour l'indépendance des Britanniques (Boston, où nous avons parcouru le Freedom Trail qui passe par les hauts lieux de la guerre d'indépendance), à la ville où fut déclaré la Constitution (Philadelphia), à l'actuelle Capitale (Washington), marqua la fondation de ma nouvelle famille recomposée, après avoir « perdu » une de ses composantes, partie étudier ailleurs. *« Pourquoi est-on partis ? Certes j'avais besoin de faire de l'observation mais je sais très bien qu'il faut une motivation bien plus profonde que cela pour partir en mode nomade ! Il y a quelques jours, je l'ai compris. J'ai compris pourquoi on a fait ce voyage. Préméditation inconsciente, révélation a posteriori ? Peu importe, la motivation est là et c'est peut-être ce qui caractérise le projet d'itinérance et qui le rend intransposable aux domaines*

*de l'activité productive, c'est que c'est un monde de sérendipité et pas de cause à effet. La cause accidentelle de ce voyage en est aussi la motivation profonde. Nous avons besoin de nous fonder comme – sinon famille que nous ne sommes pas car une famille recomposée n'est pas une famille – comme un groupe à identité unique et spécifique, et nous avons probablement trouvé un peu de cette identité dans ce voyage qui a plu à tout le monde » (O2).*

Il s'agit de partager les fruits de la pratique dans le cours de son existence avec les autres. Par exemple, *via* une production artistique vouée à éveiller les consciences, et mise à la disposition de tous comme dans le blog de l'itinérant à pied de proximité 11, « Fleuves et Montagnes Sans Fin ». L'itinérante à vélo (14), au retour de son voyage où elle a rencontré des habitants de religion musulmane, met à profit la compétence acquise de l'éthique relationnelle dans son travail de médiation culturelle auprès des mêmes populations en Italie. Jusqu'ici, elle les avait vues comme des êtres en besoin de survie ; maintenant, elle peut les voir comme des êtres qui ont un projet de vie, et les aider à le réaliser. Ce n'est qu'à ce niveau d'articulation (génération), que l'on peut véritablement parler d'épopée, car l'élixir acquis pendant le voyage est partagé avec les autres, jusqu'à la génération d'un nouveau bien commun.

Au fil des expériences, le pratiquant expérimente une évolution des modalités d'articulation, de la moins à la plus créative, comme témoigne Bernard Ollivier. « *Avant de partir pour Compostelle, je m'étais bâti un emploi du penser : Qui suis-je aujourd'hui ? Comment s'est construit cet homme que tu es devenu ? Est-ce ce que tu avais souhaité ? As-tu maintenu le cap ou au contraire trahi tes rêves ? Quels furent les compromis, les exigences abandonnées en cours de route ? Quelle pierre poser, et sur quel mur, avant de quitter la scène ? Ce redoutable programme mathématique – je soustrais mes peines, je multiplie mes gains, je divise mes joies et voilà la preuve par neuf que j'existe –, ridiculement appliqué aux questions ontologiques était en tout cas la trace de cette satanée façon que nous avons de tout mettre en équation... Mais Compostelle, déjà, m'a changé. Si j'ai encore beaucoup à faire pour m'approcher de la sagesse, je pars plus léger, plus vacant, plus défait » (Ollivier, 2001, p. 24).*

À une analyse monographique de chaque itinérant, il émerge que les buts liés à une démarche non créative – défricher, dominer –, sont liés aux objectifs récréatifs, et aux objectifs relationnels de la distinction et de l'isolément ; ainsi qu'aux objectifs existentiels projectuels, d'ordre ontologique : se surpasser, aller au bout. Les buts liés à la démarche créative adaptative, – délimiter, s'immerger, relier – sont liés aux objectifs culturels

(notamment professionnels, culturels au sens strict) et aux objectifs relationnels de renforcement d'un lien affectif ; ainsi qu'aux objectifs existentiels projectuels de réalisation de soi : interrompre, marquer, corriger. Enfin, les buts liés à la démarche créative intégrative – incarner, créer – sont liés aux objectifs culturels sociopolitiques, humanitaires, artistiques, spirituels, et aux objectifs relationnels de création d'un lien social avec les habitants ; ainsi qu'aux objectifs existentiels projectuels de transformation voire de contribution à la société. En d'autres termes, c'est lorsque l'itinérant tire le fil d'un objectif existentiel projectuel de transformation de soi, qu'il se donne également un objectif relationnel vaste, qui concerne jusqu'aux habitants, les plus « autres » qu'il rencontrera dans son voyage, et des objectifs culturels qui concernent aussi l'altérité, fût-elle spirituelle ou humaine, les objectifs récréatifs étant en retrait. Ainsi, la relation à l'altérité, sa potentielle intégration, émerge encore une fois comme la compétence clé de l'itinérant qui opère une innovation existentielle sociale à son retour, l'itinérant créatif intégratif et génératif.

Il n'y a pas de correspondance entre une modalité d'articulation et un type de pratique spécifique (moyen) d'itinérance : on retrouve, par exemple, toutes les modalités d'articulation possibles parmi les itinérants qui partent à pied, ou à vélo (itinérance « douce »). En revanche, c'est uniquement dans ce genre de pratique douce que l'on retrouve les articulations les plus créatives et qui semble conforter le fondement de notre hypothèse de l'itinérance comme pratique essentiellement existentielle dès lors qu'elle est abordée en tant que méthode et non pas en tant que pratique spécifique. En effet, c'est bien dans les pratiques douces que l'itinérant peut laisser le plus de marge à l'incertitude, car celle-ci ne comporte pas de risque mortel comme dans le cas des itinérances les plus « techniques », et, ce faisant, se « connecter » à son objectif existentiel, qui lui donnera les ressources pour gérer et intégrer cette incertitude. Il s'agirait alors là de l'itinérance transmoderne. Mais comment les pratiquants eux-mêmes définissent leur pratique ? Sont-ils conscients de différences existantes entre des pratiques douces et techniques ? Comment perçoivent-ils l'itinérance ? Utilisent-ils ce terme d'ailleurs ? Notre distinction entre pratiques douces et techniques, et l'attribution d'une dimension créative intégrative uniquement aux premières a-t-elle un fondement dans les exceptions des pratiquants ?

#### **5.4. Retour sur la définition de l'itinérance, par les pratiquants**

L'objet d'étude et, par là, les critères d'échantillonnage ont été définis sur la base d'un domaine de référence large (cf. plus haut, p.184). Pour rappel, la pratique d'itinérance étudiée

a été délimitée en ligne avec la définition d'itinérance donnée au début de la thèse en tant que « *pratique récréative dynamique par étape, convoquant la gestion de l'incertain, de n'importe quelle durée, sur un itinéraire aménagé ou non aménagé, pouvant comporter des moyens motorisés* » (cf. plus haut), et avec le potentiel créatif de la diversité notamment humaine de l'environnement.

Une variété de pratiques a alors été retenue sur le plan de la durée, des pays de pratique, de la composition de l'équipe. En revanche, en ligne avec la nécessité de circonscrire l'environnement de la pratique et d'étudier la démarche-projet d'itinérance dans sa totalité ont été retenus uniquement des pratiquants d'itinérances partiellement ou exclusivement en milieu de montagne, très peu ou pas aménagées et avec des moyens non motorisés (l'itinérant prend donc entièrement en charge son projet). De plus, une attention particulière a été portée à la multiplicité des modes d'habiter de l'itinérance, notamment des degrés différents de diversité de l'environnement de l'itinérance au niveau métrique (distances parcourues, dénivelés...), physique (milieux traversés), matériel (voies aménagées, parcours déjà réalisés par quelqu'un), immatériel (configurations sociales), humain (degrés d'isolement, pays étrangers), symbolique (paysages, bâti, Histoire). D'autres caractéristiques ont été variées : la durée (de quelques heures à un an) ; le moyen (marche, vélo, combinaison de moyens) ; de composition de l'équipe (seul, couple, famille, groupe d'amis) ; le degré d'autonomie par rapport à la satisfaction des besoins physiologiques (tente, réchaud...). Ce choix s'est révélé plus pertinent que celui d'identifier des pratiquants qui appellent leur pratique « itinérance ». D'une part, la plupart des itinérants étudiés n'utilisent pas spontanément le mot « itinérance » en référence à leur expérience de la pratique ; d'autre part, lorsque le mot « itinérance » leur est proposé, une variété de pratiques lui sont associées, aux noms divers. Ce qui ressort en revanche de commun entre ces pratiques est la dimension narrative et de gestion de l'incertitude.

Sur la base du discours et des expériences des personnes interviewées, cinq types de pratique pouvant être inclus dans une catégorie « itinérance » ont été isolés : expédition, trekking, ski de randonnée, voyage itinérant, randonnée. Une première distinction entre types

est basée sur la référence ou pas à une pratique physique ou moyen spécifiques, qui peuvent être techniques. Expédition, trekking, ski de randonnée, ont pour référent une pratique physique ou moyen spécifiques<sup>64</sup> et les trois premiers une dimension technique et correspondent à des termes utilisés par les pratiquants.

Pour décrire une expédition, on mentionnera aussi des données mesurables, spatiales, temporelles, et actancielles (en plus du moyen) : l'altitude, le lieu (sommet), des dates, la durée, la logistique. « *En Janvier 2008 une expédition en haute altitude à l'Aconcagua, nous sommes restés 21 jours sur place. Nous sommes descendus en parapente. Nous nous sommes appuyés sur une agence qui organisait tout. (...) Ensuite avec C. en avril 2009 dans l'Annapurna au Népal, 3 semaines tous les deux. Le but était de partir le plus léger possible. C'était simple, et sans gros support logistique, seulement un porteur et un sherpa, chef porteur. Ça a été riche en rencontres d'autres expéditions. Le fait d'être en petit comité n'isole pas du reste. (...) En octobre 2011 nous sommes allés à nouveau au Népal et nous avons ouvert une voie. (...) Il y a eu aussi la Bolivie en septembre 2009, nous avons fait différents sommets, en trois groupes, pendant un mois. (...) Tout est organisé sur place, on trouve tout sur place. On a fait du parapente. (...) Après un an en Guadeloupe, avec des amis, il y a un an, nous voulions aller au Tilicho au Népal. Dans les amis il y a des guides de Chamonix. C'est une ascension complexe, au nord. Nous avons eu une discussion de groupe et avons décidé d'en faire un plus bas, plus technique et moins fréquenté, le \*\*\* qui est à 6300, 6400 mètres » (1).*

Parlant de trekking, c'est avant tout la destination, lointaine, qui est mentionnée, le plus souvent à l'échelle d'un pays. « *Voilà... j'aime beaucoup le trek aussi donc, j'ai eu l'occasion de faire un trek au Népal, une fois, d'une dizaine de jours et puis un... on va dire un trek voire un peu expédition à l'Aconcagua, fin 2004 début 2005 sur Noël et nouvel an, voilà qui m'avait beaucoup plu. (...) Et puis également un petit trek en Islande d'une dizaine de jours, aussi. Hem... voilà c'est la partie découverte du monde, trek qu'on aime beaucoup » (10).* Concernant le ski de randonnée, c'est aussi un repère spatial qui est mis en avant, mais

---

<sup>64</sup> Respectivement : alpinisme, marche à pied, ski de randonnée classique/ski de *freeride*, marche à pied. Le VTT est une pratique de référence mineure pour le trekking et la randonnée.

cette fois-ci, il s'agit d'un repère singulier, non mesurable : l'itinéraire. « *On va faire du ski de randonnée, on va partir de... d'un parking où on mettra la voiture, et puis on fera un peu en fonction du temps, et puis des envies, on verra, les sommets qui sont autour quoi, notamment le tour de la Pierramenta c'est surtout ça qui sera sympa* » (O1) ; « *Et puis sinon, j'adore le ski de randonnée, donc où là on a fait un peu de tout, donc Chamonix Zermatt puis après des sorties soit à la journée, la majorité étant sur deux trois jours avec une ou deux nuits en cabane, comme on dit en Suisse, en refuge quoi. Voilà, c'est à peu près tout* » (10). La randonnée est imprégnée de la dimension expérientielle, et est associée à une simple sortie, une manière de passer le temps, avec une forte dimension de plaisir. « *Donc ici, bon, déjà, à proximité et très accessible le Salève est une mine d'or pour nous (rires). Voilà, encore hier, on est monté en randonnée pique-niquer là-haut avec les enfants donc c'était tout simple mais sympa* » (10).

Le type de pratique « voyage itinérant » inclut des moyens très variés, incluant ceux qui ont déjà été mentionnés, plus d'autres, qui peuvent aussi être techniques (par exemple : le parapente, l'escalade). La pratique du voyage itinérant a été définie par les itinérants étudiés avant par exclusion des autres pratiques, et son nom est un terme de convention car chaque itinérant ou presque utilise un mot différent pour nommer ce type de pratique. Les noms utilisés sont par exemple : « *chemin* », « *pèlerinage* » (13), « *voyage* » (14), « *traversée* » (9), ou plus prosaïquement « *vol bivouac* » (6), « *aller de Paris à Canton en vélo* » (3) ou « *aller dans le Mercantour* » (5). L'itinérante à pied (4) a parlé tout simplement de « *truc* ».

Cette pratique renvoie à minima à l'absence d'un guide, au-delà, elle est définie en majeur sur la base de sa dimension narrative : itinéraire, objectif personnel intrinsèque ou extrinsèque, rencontres et événements divers qui renvoient à la dimension existentielle et à notre définition de l'itinérance en tant que méthode. Les itinérants à vélo (14) et à pied (13) décrivent ainsi leurs itinérances à l'aide de l'itinéraire : « *Nous sommes partis d'ici, de Modena, et ensuite nous avons fait toute l'Italie jusqu'au sud de l'Italie, nous avons pris un ferry qui nous a fait arriver sur les côtes de l'Albanie, à Valona. Et ensuite nous avons fait Albanie, Grèce, Turquie, Iran, Républiques centre-asiatiques, et Chine. Jusqu'à Chengdu, Chengdu c'est de l'autre côté par rapport au plateau tibétain, d'où nous sommes arrivés. Ça fait quatorze mille kilomètres* » (14) ; « *Ben, disons que j'ai fait... ces deux de deux semaines chacun, celui du chemin de François de Aversa à... Spoleto et celui) ici de l'année dernière du Col de Larche à Viviers* » (13).

D'autres, comme l'itinérant à pied (8), décrivent leur itinérance à l'aide des objectifs culturels : « *Donc c'était en juillet, juin, juillet, août et on a fait le tour du pays en passant par tous les milieux naturels. On est parti de la capitale on est partis sur l'océan atlantique, on a fait les volcans, les plages où viennent pondre les tortues marines et on a rejoint l'océan pacifique, où il y a les gros rouleaux pour les surfeurs. Là on a observé... il y a plus 800 espèces d'oiseaux, il y a des singes, des coatis, des reptiles, des amphibiens, des poissons, des insectes... il y a vraiment une biodiversité étonnante* » (8).

D'autres itinérants décrivent l'itinérance à l'aide des références à leurs objectifs existentiels, il suffit de penser au témoignage déjà présenté de l'itinérante à vélo (14) qui parle de partir pour se sentir vivante ; et à la dimension humaine et événementielle de l'itinérance, comme témoigné par l'itinérant à pied (13) qui part pour se confier aux autres et à Dieu. À l'opposé, les expéditions peuvent être perçues comme n'ayant pas d'autre objectif que le but d'atteindre le sommet. « *Oui si tu veux j'ai fait quelques expéditions en montagne l'Aconcagua ou Kilimandjaro, des choses comme ça, mais je ne qualifierais pas cela d'itinérance, voilà on a un objectif* » (3). Ces premières descriptions permettent de saisir la richesse narrative du voyage itinérant. Et ce, tout en respectant les catégories des itinérants étudiés. De plus, l'itinérant à pied et parapente (6) parle de «  *récit d'aventure* » (6), l'itinérant à vélo (3) parle de «  *voyage avec un sens* » (3), l'itinérante à vélo (14) a défini son voyage une «  *épopée* » (14).

Parmi les itinérants étudiés, et notamment les itinérants interviewés, les itinérants 1 et 2 sont des pratiquants d'expédition, et de ski de randonnée, 10 et 16 d'expédition et trekking - 10 aussi de ski de randonnée, et de randonnée, - l'itinérant 6 de voyage itinérant à pied et parapente. Les autres sont des pratiquants de voyage itinérant à pied ou à vélo - 12 aussi d'expéditions et de ski de randonnée, 7 aussi de randonnée, 5 aussi de toutes les autres pratiques, 15 aussi de randonnées à VTT, 4 aussi de trekking et randonnée, 3 aussi de ski de randonnée, 13 aussi de randonnée. Une autre raison pour ne pas restreindre le domaine de pratique étudiée à une soi-disant définie pratique d'« itinérance » est qu'une même personne peut pratiquer des types différents de celle-ci – mais probablement toujours dans la même forme. Nous allons maintenant approfondir l'étude de chaque type de pratique et des formes de celles-ci.

## ***L'expédition***

L'expédition est une pratique qui est définie avant tout comme une pratique physique spécifique et technique, l'alpinisme. La dimension technique est liée à un niveau de risque très élevé, car l'intégrité physique est en jeu. « *Nous avons été sur l'Alpamayo à 6000 mètres, c'est assez technique, nous avons assisté à un accident. Le dernier sommet n'a pas été possible* » (1) ; « *Et puis alors pour moi l'expédition c'est encore, on va dire... un peu différent, dans le sens où il y a... il y a un peu la connotation, aller chercher un peu ses limites, voir jusqu'au bout de quoi on est capable d'aller quoi. Donc de la difficulté, pas forcément technique d'un point de vue... hem, fin... escalade ou quoi que ce soit, c'est pas la peine d'avoir des super niveaux mais technique dans le sens, enfin dur physiquement, avec un engagement physique plus important. Voilà c'est ça* » (10). L'expédition est définie aussi sur la base de ses caractéristiques temporelles, spatiales et actancielles : des repères spatiaux peu nombreux, ils sont inscrits exclusivement dans la verticalité et ne concernent que la destination : altitude, sommets, et sont donc mesurables ; pas les étapes, ni la zone parcourue, même si les expéditeurs peuvent y rester jusqu'à quelques mois. Les lieux de pratiques sont lointains, situés dans des continents différents de celui de résidence : Népal, Argentine.

C'est une pratique de groupe, avec des pairs et des sherpas, voire des guides, mais des relations sociales limitées aux pairs (il n'y a pas ou peu d'échanges avec les sherpas). « *Et par contre, oui j'avoue, pour l'Aconcagua, c'était plus l'expédition en tant que telle, et d'ailleurs, enfin, l'itinéraire est... n'est pas du tout le même, dans la mesure où on n'a pas vraiment l'opportunité de rencontrer des locaux, c'est plus cosmopolite et on rencontre des gens, qui viennent, je ne sais pas, d'autres pays* » (10).

D'une manière générale, l'incertitude est plutôt réduite et peu de marge est réservée à la survenue d'événements imprévus et inédits, en relation notamment à la dimension ordinaire, à la satisfaction des besoins physiologiques. « *Donc au Népal, on avait, bon, pas mal de matériel bon, avec nous, mais par contre c'est vrai qu'il y avait quand même une équipe, vous savez, de sherpas, qui... qui transportaient tout ce qui était nourriture en fait. Nous on n'avait qu'avec nous la nourriture d'appoint, énergétique quoi. Et puis de même à l'Aconcagua, on avait des... des ânes, en fait, qui avaient transporté donc on avait fait nos courses avant, des gros bidons pour les trois semaines, donc les ânes avaient transporté tout jusqu'au camp de base et ensuite au camp de base on avait une espèce d'équipe, en fait, et en*

*plusieurs groupes dépendant par exemple d'un même... d'une même équipe de cuisine et qui faisait en fait ensuite parfois certains repas aussi, voilà » (10).*

### ***Le trekking***

Le trekking est également défini comme une pratique technique, de marche à pied de niveau exigeant, sans comporter toutefois le même niveau de risque que l'expédition ; et dans des pays plus ou moins lointains et exotiques : Outback, Islande, Mercantour, Italie... dans tous les cas, pas chez soi. D'autres caractéristiques spatiales du trekking sont repères spatiaux à la fois verticaux et horizontaux, mesurables : dénivelé, kilomètres, massifs. « *Pour moi le trek, il y a vraiment la partie, comme je disais déjà un peu découverte du monde et de l'ailleurs. C'est-à-dire que, enfin on peut faire un trek en France mais du coup je ne l'appellerais pas forcément trek, ce serait plutôt... ben oui de la randonnée en fait. Donc, par exemple... dans un pays étranger, on découvre aussi ben des paysages totalement différents, une culture aussi différente. Au Népal, par exemple, on a beaucoup rencontré la population locale, on dormait parfois chez l'habitant » (10). Quant aux caractéristiques temporelles, la durée est plus courte que dans l'expédition, de quelques jours à quelques semaines.*

Concernant les caractéristiques actanciennes, il s'agit, comme l'expédition, d'une pratique de groupe, parfois avec guide. « *Alors que le trek... c'est vrai que je... je ne me verrais pas, fin, partir seule en trek, c'est plutôt aussi une expérience à partager en fait, voilà » (10). Peu de marge pour l'incertitude, l'imprévu, surtout lorsque l'organisation est prise en charge par une agence spécialisée. Dans ce cas, le trekking peut s'apparenter moins à l'itinérance qu'au voyage organisé.*

### ***Ski de randonnée***

Bien que cette pratique se définisse par une pratique physique spécifique, et un moyen spécifique, le ski, elle peut être abordée de manière plus ou moins technique selon les sentiers et les dénivelés traversés. Elle est définie aussi sur la base de caractéristiques spatiales, temporelles et actanciennes (en plus du moyen). Les repères spatiaux sont à la fois verticaux (dénivelé, montée, massif) et horizontaux (fonds de vallée, descente, refuge), et ne sont pas que mesurables ; l'itinéraire est important pour définir la pratique, en tout cas la variation des milieux des étapes.

Une dimension narrative émerge franchement. « *Une montée, une première descente, une remontée, une redescente et remonter au refuge, donc trois petites montées et deux belles descentes. Et là finalement on va monter au refuge, par le chemin du fond de la vallée, et puis*

*après de là on verra selon les conditions, on fera le... on fera au moins une montée, une belle montée au-dessus, on verra quoi, c'est le minimum qu'on doit faire quand même. (...) Deuxième jour on part du refuge, on fait le fond de vallée, une autre vallée, on monte par un col, on redescend de l'autre côté, on remonte sur la Pierramenta, on passe aux pieds de la Pierramenta, et puis là on redescend par le chemin... on rejoint le chemin par lequel on est arrivés, il y a un peu de descente, de traversée à l'horizontale on remonte et on arrive au refuge, ça fait une belle journée, et le troisième jour on verra, en fonction des conditions, ce que j'avais prévu c'est de faire un sommet en partant du refuge, et de redescendre... » (O1).*

Les lieux de pratiques peuvent être lointains ou proches : Groenland pour beaucoup mais aussi Chamonix-Zermatt (10), le Beaufortin (O1)... La durée peut être assez courte, de quelques jours, et une pratique à plusieurs, possible avec un guide, pour des raisons de sécurité avant tout, mais aussi pour la convivialité, l'occasion de partager. *« Ben je vais pas me retrouver tout seul dans le refuge, c'est sympa d'y être à deux quoi. Et puis bon c'est une question de... imagines qu'il y a personne qui soit dans le massif à ce moment-là, ça m'étonnerait je pense qu'il y aura d'autres, et si personne dans le massif à ce moment-là... je me retrouve tout seul dans la montagne c'est pas super safe comme truc, c'est pas comme prendre une route à vélo, c'est pas pareil, il y a des chemins, t'as des chances de rencontrer des gens, là c'est » (O1).*

Dans la pratique du ski de randonnée, il y a la marge pour l'incertitude et l'imprévu, grâce au niveau de risque moyen, notamment une part d'itinéraire peut être laissée à l'improvisation pour profiter au maximum des conditions de neige et de la météo, voire de la forme physique *« Si on n'a pas pu le faire le premier jour on le fera le dernier, on va inverser, ça dépend des conditions météo, voilà, de la forme au bout de deux jours » (O1).* Moins d'incertitude en revanche par rapport à la satisfaction des besoins physiologiques, en raison des conditions climatiques qui obligent à dormir en refuge, qui peut être gardé. Parfois un peu plus, quand les refuges ne sont pas gardés, mais dans tous les cas il faut réserver les refuges à l'avance.

### ***Randonnée***

La randonnée se réfère principalement à une pratique accessible de marche en montagne. Les « rides » en VTT, les randonnées en marche nordique ou trail running demandent des compétences techniques et physiques plus spécifiques mais présentent les mêmes caractéristiques spatiales, temporelles et actanciennes. Le pendant hivernal, les sorties

en raquettes, sont perçues comme des moments ludiques de partage et de liberté (Plohinec, 2011). Les repères spatiaux sont verticaux essentiellement : le dénivelé, associé à des massifs voire des sentiers, mesurables donc, mais aussi qualitatifs comme l'itinéraire, dans le cadre d'une proximité spatiale. La durée est courte (de quelques heures à un jour). Une pratique qui peut être réalisée seul, ou à plusieurs. Concernant la marge d'incertitude et d'imprévu, celle-ci est assez importante, à partir de la décision de partir, qui peut survenir à la dernière minute. « *Alors la randonnée pour moi c'est plus... c'est plus local, c'est plus... comment je dirai on the spot, oh ben tiens, il fait beau, on va aller faire une randonnée. Ce n'est pas forcément quelque chose de planifié, hem... d'organisé à l'avance, etc.* » (10).

### ***Voyage itinérant***

Le voyage itinérant est défini avant tout par une dimension narrative, celle de l'itinéraire, juste évoqué par des termes comme, on a vu, « chemin », « traversée », ou plus précisément par la mention de deux lieux, un lieu de départ et un lieu d'arrivée : « de Paris à Canton »... « *Oui, en fait, j'ai donc pris l'avion pour Canton le 8 janvier 2010, j'ai acheté là-bas un vélo (rires) et je suis rentré donc en vélo en reprenant la même route que j'ai pris pour me rendre à Canton en suivant la ligne aérienne du vol Air France. C'est une route qui traverse la Chine du Sud-Est jusqu'au nord-ouest en contournant légèrement le plateau tibétain, ensuite ça traverse la partie Nord-Est du Kazakhstan, la Russie on traverse l'Oural, le bassin de la Volga, Moscou qui est le point le plus au nord du parcours, puis on revient par le sud par la route M1 qui correspond à la grande route de la retraite Napoléonienne depuis Moscou jusqu'en Europe en traversant la Biélorussie, la Pologne, la République tchèque, Allemagne, voilà Allemagne, un petit bout du Luxembourg, la Belgique et la France* » (3).

Les étapes sont perçues comme autant de chapitres d'un récit. « *Nous avons fait pratiquement... Ceux-là certainement ont été très pionniers, parce que nous n'avons pas un grand équipement, nous sommes partis, comme ça. Nous avons fait de Trieste jusqu'à la frontière avec l'Albanie, donc à... comme ça s'appelle, à Scutari. L'autre, par contre d'Ancône, nous avons pris le ferry, d'Ancône nous sommes arrivés à Durazzo, et de Durazzo en bicyclette nous sommes arrivés à Istanbul. Très beaux, très beaux, vraiment merveille. Pour ça nous avons décidé, Istanbul est la porte de l'Orient, de nous transférer dans un autre continent* » (14).

D'autres caractéristiques spatiales sont des repères, exclusivement horizontaux, mesurables, comme les kilomètres ; ou bien qualitatives, comme une région, un pays, des

villes, des cols, des routes connus... ou bien liés à la culture, à l'histoire et par là, renvoyant à nouveau à une dimension narrative, événementielle, potentiellement à mettre en relation avec le cours de son existence. *« J'ai fait un col, donc qui était celui qui met en communication la zone des... des Alpes de fait avec la zone de la Provence en somme, oui de Haute-Provence, on est toujours haute cependant, en effet ensuite là il y avait toute la production de lavande, toutes ces choses... Ce col de l'autre côté était une zone assez... déshabitée en somme, même pour trouver à dormir c'est un peu... compliqué, et après nous sommes... sortis à Nyons. Avant Nyons nous avons dormi sur une place... La Bréole. Nyons. De là je suis resté seul parce que mon ami devait rentrer parce qu'il avait fini les congés. De Nyons nous sommes passés par... le monastère... je ne me rappelle pas, et après nous sommes allés à Viviers. Le monastère est celui dont sont partis les moines trappistes qui sont morts en Algérie. Ehm... Notre Dame de... quelque chose (...) En effet nous sommes allés sur un pays où il y avait une... une auberge pour les marchands juifs. Parce que justement c'était une place de transit pour les marchands, c'était le pays natal de la maison des ducs d'Orange. Et... et il y avait la maison en somme, il y avait justement cette place de transit pour les marchands juifs, avec leur nourriture kosher, donc c'était tout pour eux. Beaucoup par exemple disent que même... le papa de Saint-François, les marchands italiens en somme, ils commerçaient les étoffes, etc., ils passaient probablement pour là en somme »* (13, curé catholique italien au nom de famille juif, très attaché à Saint-François). Les lieux de pratique peuvent aussi bien être lointains que proches : le Kazakhstan, mais aussi les Pyrénées, les Alpes, son propre pays.

Concernant la durée, celle-ci peut varier allant de quelques heures à un an. Pour l'itinérant à vélo (3) la durée longue semble être une caractéristique centrale de cette pratique, car elle facilite, encore une fois, la dimension narrative qui la caractérise. *« Peut-être ce qui se rapprocherait le plus ce sont des raids en ski de randonnée ça j'en ai fait quelques-uns dans les Alpes surtout. Voilà à pied comme ça sur plusieurs jours, ouais des treks, non ce qui se rapprocherait peut-être c'est ça, c'est les raids de ski de randonnée, mais bon ça dépassait pas, c'était une petite semaine. (...) Et je pense que pendant des années j'ai imaginé qu'avec ma vie de pilote je pouvais découvrir les choses et en fait ça m'a pris pas mal de temps mais je me suis aperçu au bout de quelques années que je ne découvrais rien du tout. Justement parce que tout est trop rapide, tout est trop... et puis on va aussi souvent dans de grandes métropoles où finalement ben voilà on passe 24/48h on fait que se déplacer et pour découvrir, il faut vraiment du temps, voilà »* (3).

C'est une pratique qui peut se réaliser seul ou un groupe, à l'aide de moyens très divers. Il y a une marge pour l'incertitude et l'imprévu, à partir de l'itinéraire, et en raison du faible risque encouru sur le plan de l'intégrité physique. *"...Moi j'accepte de pas savoir où ça va quoi. Mais ça veut pas dire qu'on est fous qu'on prend des risques hein c... je ne prends pas de risques justement, mais j'ai besoin d'aller... d'aller voir quoi (...) après c'est marrant mais je sais qu'il y a des gens qui ont fait des trucs fabuleux au Maroc en... en vol bivouac, sauf qu'ils ne savaient quasiment pas où ils étaient. Ils savent d'où ils sont partis, ça, c'est sûr, mais après ils sont partis par exemple 15 jours, en suivant un axe, en suivant l'axe des montagnes, mais précisément ils ne savent pas où ils sont, parce qu'ils sont dans des montagnes vraiment isolées, des bleds paumés, hem... dans les montagnes profondes ils ne parlent pas trop français les gens, donc... (...) Eux ils rentrent avec des récits d'aventure vraiment... forts, mais sans vraiment de précision quoi (rires). (...) Nous en faisant du marche et vol on sait plus où on est quoi, voilà, parce qu'on s'oriente tt le temps » (6) ; « Et... alors là pareil on avait, on avait des idées d'itinéraires, on avait en gros un départ et une arrivée mais on ne se donnait pas... de... on ne se donnait pas des choses très fixes quoi, comme but chaque jour » (9) ; « Ben parce qu'ils avaient un état d'esprit... ils faisaient quand même quelque chose qui peut paraître... en même temps il y avait de la simplicité dans ce qu'il faisait, c'est-à-dire ce n'était pas je vais faire le Pôle Nord à la nage... voilà le but n'était pas un exploit sportif où... tu vois, quand Jean-Louis Étienne il a fait, il a traversé l'Antarctique, il a écrit un bouquin qui s'appelle » *Transantarctica* », voilà il a traversé l'Antarctique, bon ça, c'est vrai que c'est pas un truc que tu peux pas faire sans préparation, sans... c'est vraiment un registre expédition, eh... voilà. Donc je dis pas que c'est pas admirable mais bon, c'est différent » (3).*

Surtout, l'incertitude propre au voyage itinérant réside dans sa dimension humaine et événementielle. *« Si votre entonnoir de réceptivité il est comme ça (geste de mains jointes), tout tombe à côté, si au contraire il est comme ça (geste des mains en coupe), voyez il y a beaucoup plus de choses qui peuvent tomber. Quand vous partez pour voir quelque chose puis d'un coup vous rencontrez quelqu'un donc il faut donner la place à ce quelqu'un, pas être focalisé. Pour moi c'est une démarche... une démarche intellectuelle, c'est une démarche spirituelle, vous n'êtes pas fermé. Si je veux aller voir par exemple... le problème c'est que les gens ont fait un long voyage qui coûte cher et qu'ils veulent voir ça et que s'ils ne le voient pas ils sont bloqués, catastrophe, mais non vous avez vu autre chose. À Florence si vous ne voyez pas ça c'est pas grave, il y en a plein (...) Le temps c'est beau c'est sympa mais*

*la pluie vous apporte aussi des choses incroyables, donc le voyage vous apprend justement, mais c'est la vie, un esprit libre il s'aperçoit qu'il va faire de tout bois » (11).*

Cette richesse narrative, humaine et événementielle, rapproche cette pratique de l'épopée selon l'itinérante à vélo (14) : « *Quand tu parles de ce voyage comme l'appelles-tu ? Genre que tu as fait un voyage, que tu as fait un tour ? 14 : Non, un voyage. I : Un voyage... Si tu le devais... définir comme l'appellerai-tu ? 14 : épique, il relève de l'épopée, il a les contours de l'épopée. I : Un voyage épique ? 14 : Même un peu à la don Quichotte, dans le sens qu'il avait même des traits pas proprement épiques, même assez comme on dit... oui... même très amusants, même très sur le fil du paradoxe pour ainsi dire, du paradoxal, donc il y avait un peu toutes les nuances, de l'épique véritable.... I : Pourquoi paradoxal ? 14 : (toux) tu te trouvais dans des situations dans lesquelles tu n'avais jamais pensé de te retrouver, et qu'à la fin nous en avons tellement ri avec B. Par exemple que sais-je, je suis tombée malade, nous sommes allés dans cet hôpital, il y avait ce médecin qui avait un.... chapeau de chef, non, des situations dans lesquelles tu te dis mais où je suis finie non, des situations si étranges. Ou bien tu fais tant de kilomètres, tu penses d'avoir fait peut-être quelle expérience, ensuite à la première situation un peu compliquée oui... C'est-à-dire tu craques, des choses comme ça, parce qu'à la fin le voyage en bicyclette tu es toujours, toujours sur la route, donc tu n'as jamais de protection, il n'y a pas une voiture qui te protège. Ensuite nous avons été beaucoup même dans la tente, il n'y a pas une auberge qui... en somme qui te répare par rapport à l'extérieur, tu es toujours soumis aux stimuli externes. Donc il se passe vraiment de tout. Tu commences la journée tu ne sais pas ce qui se passera, où tu dormiras le soir. C'est le côté beau mais aussi fatigant. »*

La dimension narrative nourrit, à son tour, la dimension spatiale, fournissant des repères spatiaux ultérieurs, à savoir les moyens de déplacement utilisés, ou bien les personnes embarquées ou rencontrées à certaines étapes. « *Avec l'expérience et les années, je me suis plus focalisé sur le... cross-country. C'est-à-dire, on part d'un endroit, on essaie de rester la journée en l'air, un maximum d'heures, on fait une balade, en revenant au point de départ ou en revenant pas, en allant... loin. Et puis l'autre, aspect que j'aime bien c'est le vol en montagne donc marcher, redescendre en volant. Et puis si ça marche ça vole, fin si ça ne vole pas justement, ben on marche (rires) » (6) ; « *Et le dernier mois, le dernier mois de la deuxième partie, on était tous ensemble, parce que M. m'a rejoint à Prague, avec les enfants, avec les vélos, etc. et les 1 000 derniers kilomètres donc de Prague jusqu'à Paris, on les a faits en famille, tous ensemble » (3).**

La dimension narrative est également présente via l'objectif existentiel, explicité par exemple par l'itinérante à vélo (9) : « *En quelques mots ? ouh liberté, oxygénation, prendre le temps, tu es dans le présent, c'est ça ouais, ouais, ouais, tu es dans la vie, oui c'est ça dans la vie... et puis je dirais dans la force de vie, je dirai ça ouais, ouais... en gros c'est ça.* ». Il s'agit d'un voyage qui a du sens, pour l'itinérant vélo (3) : « *Je pense que tous ces livres-là mais il y en a d'autres, il y en plein d'autres, eh... pour moi, oui pour moi ça c'est des voyages, voilà. Mais cela dit, et c'est pour ça que j'ai voulu suivre la ligne Canton Paris, et que je... moi j'aime bien les voyages qui ont du sens, tu vois. C'est vrai qu'il y a plein d'autres gens qui partent en voyage et, ce n'est pas pour... fin... je ne veux pas critiquer parce que je trouve que c'est super quand même, mais, moi personnellement je trouve que ça a plus de... c'est plus intéressant quand ça a du sens. Par exemple, ben, un pilote qui passe son temps à faire une ligne aérienne et à contempler le sol de 10 000 mètres de haut et qui suit après la ligne aérienne à vélo, ça a du sens, c'est pas que prendre son vélo, mais c'est... par rapport à ce que représente une vie de pilote et par rapport à la notion de voyage ça a vraiment du sens je trouve, tu vois ? Et donc... et globalement ce que fait... ce que font des mecs comme Sylvain Tesson et Alexandre Poussin, c'est aussi des choses qui ont quand même du sens, c'est pas n'importe quel voyage » (3).*

L'itinérant à pied de proximité (11) parvient ainsi à situer le voyage itinérant entre deux extrêmes : à l'un, il y a la pratique organisée, à l'autre, l'errance, et à l'associer à une méthode de vie à part entière. « *Moi je vois ça avec les gens, quand vous partez, c'est ce qui est l'inverse des tours organisés, c'est ce que j'enseigne, enfin ce que j'essaie de faire comprendre aux gens. On vous a vendu quelque chose mais maintenant vous allez mettre ça de côté et vous allez vous mettre en mode découverte, c'est ça. Quand vous partez à Paris vous avez une idée de ce que vous allez voir, vous avez une petite idée, ça structure un petit peu donc vous vous dites je vais aller visiter cet endroit, dans un musée puis je vais aller voir cette peinture, ça structure un petit peu. Mais c'est peut être autre chose qui va vous... évidemment si vous bloquez là-dessus vous avez des chances de ne pas voir ce qui est à côté, donc c'est ça aussi l'esprit du voyage mais ça vous pouvez l'appliquer dans la vie de tous les jours, c'est-à-dire d'être en mode découverte. (...) Ceux qui font la route ? Là c'est une recherche parce qu'on peut... c'est une... c'est une fuite un peu, je pense, une fuite... une fuite... mais ça s'est... ça c'est le parcours de chacun c'est pas... il y a une dimension... on ne peut pas... C'est-à-dire quand vous rencontrez une personne vous la voyez à un moment t, vous ne voyez pas ce qui l'a conduit à faire ça, vous ne voyez pas ce qui... vous la voyez qu'à*

*un moment t, vous voyez un homme qui est comme ça, qui est errant, moi je les repère, je les vois facilement, tiens, lui il est dedans, il est parti pur un truc, un pèlerinage... moi j'ai quand même... j'ai un projet de faire de longs voyages à pied comme les pèlerinages de Compostelle par exemple mais ça s'inscrit dans une période, voilà, limitée. J'ai toujours été comment dire, assez... je voulais encore une fois marier les deux, la stabilité et puis un peu le côté... errant. »*

Enfin, si le type de pratique – et donc de moyen, et/ou de pratique physique – ne « fait pas » l'itinérance, qui est une question de dimension narrative et existentielle, le milieu dans lequel elle se déroule pourrait en revanche jouer un rôle. Ainsi, les pratiques qui se déroulent dans un milieu exclusivement montagnard, comportant peu d'habitants voire pas d'habitants, se coupent d'une part de dimension narrative et notamment celles liées aux échanges et événements liés aux rencontres avec les habitants, et donc d'une itinérance créative intégrative, transmoderne. Toutefois, ce n'est pas parce qu'on fait du voyage itinérant que l'on peut s'autoproclamer de l'itinérance transmoderne. L'itinérance transmoderne est avant tout une possibilité, que l'on saisit ou pas. En d'autres termes, c'est le pratiquant qui fait l'itinérance transmoderne, et l'itinérant à pied de proximité (11), qui itinère en majorité en montagne, est un itinérant transmoderne, en raison de la capacité d'intégrer l'altérité de l'environnement, notamment physique donc, et d'en transmettre le résultat aux autres *via* son blog poétique et philosophique.

### **Conclusions : habiter en créatif**

Comme annoncé dans l'Introduction, ce chapitre permet d'affiner la compréhension de la conscience et de la nature de l'objectif existentiel. Il permet aussi de bâtir la composante de la démarche-projet créative intégrative dans tous ses éléments, d'éclairer la notion du moyen « corps créatif », et de définir la créativité corporelle et éthique à l'œuvre dans le projet existentiel créatif intégratif d'itinérance. Les liens entre la trajectoire de vie et la motivation à partir en itinérance ont pu être approfondis. Il permet aussi de définir ce que l'on peut entendre par « bien commun » dans un projet existentiel créatif intégratif d'itinérance, et, au final, de finir de valider l'hypothèse et d'enrichir le concept d'habitation créative.

Concernant la conscience de l'objectif, celle-ci paraît facilitatrice de la démarche créative intégrative, si par « conscience » on entend l'état de *flow*. En effet, nous avons observé que les itinérants les plus créatifs, qui parviennent à une innovation existentielle à portée sociale à la fin de l'itinérance, ont une approche du temps par la profondeur, par la

qualité des événements ; ils laissent venir les événements à eux et les intègrent sans cesse au cours de leur itinérance. Cet état d'ouverture, d'échange permanent avec l'environnement, est un état de *flow* dans lequel des phénomènes de synchronicité peuvent se mettre en place.

De plus, l'analyse de terrain a permis de préciser les objectifs intrinsèques, récréatifs, culturels, et relationnels. Parmi les premiers, nous avons identifié les objectifs intrinsèques déjà mis en avant par Lièvre : exploit sportif, plaisir. Parmi les objectifs culturels, nous avons identifié encore une fois des objectifs intrinsèques déjà présents chez Lièvre : exploration et découverte, passion pour la science ou tout autre objectif professionnel, et d'autres déjà mis en avant par Corneloup et Berthelot : politiques, humanitaires, spirituels, artistiques. Nous avons également identifié des objectifs intrinsèques d'ordre relationnels, lorsque l'itinérant souhaite soit s'éloigner des autres – s'en distinguer et appartenir à une communauté de pratique, d'expéditeurs ou d'itinérants à proprement dire, ou alors s'isoler carrément de toute civilisation – ou bien s'en rapprocher. Dans ce dernier cas, il peut se donner, lors du choix de l'équipe, comme objectif, d'approfondir une relation par exemple de couple, de famille, d'amitié. Pour certains il s'agirait plutôt d'approfondir les relations avec les habitants rencontrés sur place donc, de créer un lien social avec eux. Ces objectifs avaient déjà été mentionnés au moment d'analyser le plan, ils ont été, dans ce chapitre, isolés et approfondis.

L'analyse du terrain menée dans ce chapitre nous a permis de différencier la composante spécifique du but en sept types différents, dont certains pourraient être liés à l'objectif existentiel. En effet, le but, arriver à destination, peut se concrétiser selon des modalités différentes de relation concrète à l'environnement : défricher, dominer, délimiter, s'immerger, relier, incarner, créer. Les modalités créatives intégratives sont celles qui incarnent l'environnement, qui est mis en relation avec le cours de sa propre existence, *via* notamment des événements historiques qui s'y sont déroulés, de la grande ou petite histoire ; ou bien qui créent des nouveaux espaces, grâce notamment à des nouveaux événements vécus et qui sont significatifs par rapport à la transformation du cours de son existence. Le but peut alors être lié à l'objectif existentiel, et le faciliter.

En plus de certains buts – incarner, créer –, certains objectifs intrinsèques peuvent aussi être liés à l'objectif existentiel, et le faciliter. Il s'agit des objectifs culturels : politiques, humanitaires, spirituels, artistiques, et de l'objectif relationnel de création d'un lien avec les habitants. Ces derniers objectifs intrinsèques impliquent en effet une certaine ouverture à l'altérité et de la divergence, étant donné que l'itinérance serait une pratique avant tout récréative (mobilisant des objectifs récréatifs) ou de découverte culturelle (mobilisant un

objectif culturel au sens strict). Ces objectifs impliquent une remise en question de sa propre personne, de son individualisme, ils impliquent une ouverture à l'environnement, à l'autre, qui va au-delà de l'adhésion à des valeurs spécifiques, toujours relatives dans le cadre interculturel. Il y aurait aussi des liens entre l'objectif relationnel de la création du lien avec les habitants et l'objectif existentiel, et la raison pourrait être que dans ce cas c'est la puissance de l'enchevêtrement de deux trajectoires de vie qui génère une innovation existentielle. Ainsi, la pratique de l'itinérance permet de relier les dimensions géographique (but), culturelle (certains objectifs intrinsèques), individuelle et sociale (objectif relationnel, objectif existentiel).

De plus, l'analyse du terrain menée dans ce chapitre permet d'affirmer que l'objectif existentiel est présent chez tous les itinérants, seulement uniquement certains en ont conscience, et, de plus, celui-ci n'est pas du même ordre selon les itinérants. Chez certains il s'agit d'un objectif existentiel ontologique : se surpasser, aller jusqu'au bout ; chez d'autres il concerne bien le projet de vie, dans une optique de réalisation de soi : interrompre, marquer, corriger. Enfin, d'autres itinérants révèlent des objectifs existentiels projectuels dans une optique de transformation de soi : semer, voire générer un bien commun. L'objectif existentiel qui facilite une démarche créative intégrative est d'ordre projectuel, de transformation de soi, et il aboutit à une innovation à portée sociale, dans le cadre d'un processus d'individuation.

Nous avons aussi pu constater que l'objectif existentiel ne peut pleinement se réaliser au retour que si l'itinérant prend conscience du lien entre les différents niveaux d'objectifs, qu'il expérimente un alignement entre toutes ces dimensions de son projet. Plus encore, ce n'est que quand le chaînage entre le ressenti corporel, les émotions, les différentes dimensions de l'environnement physique, symbolique, et événementielle, est mis en place que cet alignement peut se produire. Seule dans la démarche intégrative le chaînage est complet, depuis le corps vivant aux événements qui se produisent dans l'environnement, en passant par la prise de conscience de du ressenti et la dimension symbolique de l'environnement. Ainsi, la dimension événementielle du projet, là où siège l'incertitude, l'inédit, l'imprévu, est bien la dimension clé de l'itinérance, cette pratique récréative qui est aussi, et surtout, une méthode de gestion de l'incertitude. C'est dans cet alignement des ressources cognitives et comportementales, de toutes ses « rationalités », que l'itinérant expérimente l'état de *flow*, qui comporte bien dans sa définition le lien entre « *l'information qui parvient à la conscience* » et les objectifs, avec une attention qui « *n'est pas distraite par un désordre ou un danger* » (Csikszentmihalyi, 1990, pp. 39-41). Le fait qu'Ingold lui-même ait utilisé le terme de *flow*

explicitement nous permet de faire un lien entre alignement des objectifs, maillage avec l'environnement et état de flow par rapport à la sphère événementielle.

L'analyse du terrain accomplie dans ce chapitre permet également de valider l'importance des présupposés de la démarche créative intégrative (trajectoire de vie, situation de vie, mentor de vie). Ces présupposés, dont on a déjà beaucoup parlé aux chapitres précédents, ne sont pas forcément présents chez tous les itinérants créatifs intégratifs, mais au moins un semble être nécessaire pour enclencher la créativité intégrative.

Le bien commun peut être de nature soit immatérielle soit matérielle. Dans le premier cas, il s'agit d'une nouvelle manière de se comporter avec les autres, cela peut être dans le cadre professionnel, et de cette manière, il y a une répercussion sociale de l'innovation existentielle opérée au retour du voyage. Mais le bien commun peut aussi être matériel, comme par exemple un blog ou un essai qui peut transmettre l'élixir de l'itinérance à savoir la créativité corporelle et éthique ; ou bien une action politique qui permet de diffuser ce même élixir par l'exemple et l'action.

Ensuite, l'analyse a permis de confirmer l'hypothèse de la centralité de la composante de la démarche par rapport aux autres. Celle-ci est le noyau central de notre typologie des itinérants et de leurs conduites de projet. Elle partage les itinérants en trois grandes familles, et, au sein de celles-ci, on les voit se distinguer à nouveau entre eux sur la base de l'objectif existentiel spécifique. Ces démarches sont cumulatives et non pas exclusives, alors que l'objectif existentiel est exclusif. La composante de la démarche est bâtie sur la base des modalités de progression d'une étape à l'autre et plus précisément du rapport à l'imprévu – composé lui-même d'une temporalité, d'un degré d'autonomie, d'émotions spécifiques éprouvées ; du rapport à l'environnement physique, matériel et historique, voire, le cas échéant, à la montagne plus précisément ; du rapport aux autres ; et du rapport au corps. L'imprévu peut être corporel, comme un symptôme ou un accident ; physique comme les incursions d'animaux, les mauvaises conditions de météo ; matériel comme l'état de route ou un dommage au moyen de transport par exemple un pneu dégonflé, un frein cassé ; humain comme des habitants malveillants ou des proches en souffrances restés à la maison ; légal, etc. L'environnement renvoie avant tout aux éléments physiques du milieu – caractéristiques de l'environnement (paysage), conditions météorologiques... – doublés par les éléments bâtis et les événements historiques qui s'y sont déroulés. Les autres peuvent être les pairs membres de l'équipe, ou d'autres itinérants, les proches restés à la maison, ou bien les habitants, à la fois comme représentants d'une culture et du genre humain.

Dans la démarche-projet non créative, le rapport à l'imprévu est caractérisé par une temporalité d'anticipation, déployée dès avant de partir, qui tend à le gommer ; un degré élevé d'autonomie qui est choisi pour éviter de dépendre des autres ou de se retrouver dans des situations d'incertitude quant à la manière de subvenir aux besoins physiologiques et à toute autre source d'imprévus que l'on peut imaginer avant de partir ; enfin, par des émotions très fortes, de l'ordre de l'angoisse, de la colère et de l'euphorie. Quant au rapport à l'environnement, celui-ci est appréhendé comme une limite, et la montagne, plus précisément, comme un obstacle à surmonter ou à contourner. Concernant le rapport aux autres, ceux-ci, en particulier les pairs ou les proches restés à la maison (dans le cadre de cette démarche il n'y a pas de prise en compte des habitants), sont considérés soit comme des spectateur passifs soit comme des obstacles. Concernant le rapport au corps, celui-ci peut être étouffé dans ses ressentis voir besoins (une autre manière d'anticiper l'imprévu !), et utilisé en tant qu'instrument au service de la performance physique.

Dans la démarche-projet créative adaptative, le rapport à l'imprévu est caractérisé par une temporalité surtout d'anticipation ; un degré moyen d'autonomie ; des émotions telles que la frustration et la satisfaction. Quant au rapport avec l'environnement, celui-ci est appréhendé comme un régulateur de la pratique, qui oblige parfois à sacrifier une partie du but ou des objectifs intrinsèques ; la montagne, plus précisément, est perçue comme une frontière à franchir. Concernant le rapport aux autres, et notamment aux habitants, ceux-ci sont considérés comme un support notamment pour pouvoir s'orienter et satisfaire à ses besoins physiologiques, dans une posture quelque peu opportuniste. Concernant le rapport au corps, celui-ci est considéré comme un support, à la fois matériel, pour fournir un effort à la demande, et immatériel, pour pouvoir éprouver et exprimer des sensations et des émotions. Ce rapport au corps renvoie au registre expressif et communicationnel de l'agir.

Dans la démarche-projet créative intégrative, le rapport à l'imprévu est caractérisé par un équilibre de temporalité d'anticipation et profondeur, par un état de *flow*. Il est notamment caractérisé par un degré faible d'autonomie et la volonté de se confier aux habitants pour pouvoir s'orienter et satisfaire ses besoins physiologiques, et gérer l'imprévu, voire tout simplement vivre des expériences qui ne seront pas finalement considérés comme des imprévus, mais comme la substance même de l'itinérance. L'itinérant n'éprouve que des émotions constructives et notamment il vit dans un état d'esprit équanime, dans lequel il éprouve de la confiance. Quant au rapport avec l'environnement, celui-ci est appréhendé comme facilitateur du projet d'itinérance, à travers notamment les caractéristiques physiques,

bâties, symboliques, historiques, auxquelles l'itinérant peut se raccrocher, faire correspondre le cours de son existence. Et, ce, grâce au ressenti corporel qui fonctionne comme point de maillage entre l'extérieur et l'intérieur. Dans ce cadre, la montagne est appréhendée comme un repère, comme un élément narratif parmi d'autres. Quant au rapport aux autres, ceux-ci et notamment les habitants sont un véritable soutien pour l'itinérant, mais lui aussi peut l'être pour eux : ensemble ils créent une histoire commune. Ainsi, le corps est un véritable guide. A partir de tout ressenti corporel et des émotions, l'itinérant interprète le sens des événements qui surviennent, de la relation spécifique et singulière à l'environnement, aux autres. Il peut alors, sur cette base, prendre des décisions passer à l'action. Ce rapport au corps renvoie au registre relationnel et performatif de l'agir.

Les différentes figures du corps qui ont été évoquées au deuxième chapitre, ont été identifiées dans celles du corps en tant que moyen de la démarche-projet d'itinérance. Le corps de la démarche non créative est un corps exclusivement instrument, qui peut être activé dans la performance ; hormis cela, il est souvent étouffé dans ses autres sensations, besoins. Le corps moyen de la démarche créative adaptative, oscille quant à lui entre la figure du corps-instrument, activé à la demande, du corps cosmique, voire sensoriel et écologique. Il s'agit d'un corps-support qui parvient à une certaine infra-connaissance de l'environnement traversé mais ne parvient pas à un chaînage complet de toutes ses dimensions. Il peut aider l'itinérant à mieux se connaître, mais pas à se transformer et à réaliser une innovation existentielle. Le corps moyen de la démarche créative intégrative est un corps-guide, qui est le corps créatif, qui subsume la figure du corps sensoriel et écologique en les finalisant non pas seulement à une connaissance mais à la production d'idées nouvelles qui seront traduites en action, en innovation, au retour. Pour cela, le corps, maillé à tout l'environnement (physique, matériel, historique, humain, tout événement...), utilise les sensations et les émotions comme outils de connaissance, déjà d'une infra-connaissance de l'environnement physique de pratique (corps sensoriel) ; il apprend à utiliser ces mêmes ressources pour mieux se connaître, mieux connaître les autres et le monde qui l'entoure (corps écologique) ; et en plus, il conçoit une action, pertinente par rapport à son projet de vie.

Ainsi, la créativité corporelle et éthique peut être définie comme cette capacité de certains itinérants d'être attentif au moindre ressenti corporel et émotionnel, de le mettre en relation avec l'élément extérieur qui l'a provoqué – imprévu, caractéristique physique, matérielle, historique de l'environnement, rencontre, tout type d'événement... – d'en comprendre la signification par rapport à son projet de vie, et de l'intégrer comme élément

d'information et connaissance. Et, ce, afin de réaliser l'objectif existentiel spécifique de son projet d'itinérance qui est un objectif de transformation et d'innovation à portée sociale. Dans le cadre de cette démarche, la relation à l'Autre – dans toutes ses dimensions, y compris la nature, les objets, les autres personnes... – se construit sur la base d'une rationalité élargie. Il s'agit de parvenir à enchevêtrer sa raison individuelle avec celle de l'Autre ; cela peut impliquer le respect de la nature dans toutes ses manifestations, du patrimoine bâti, de la mémoire historique, et, ultimement, de la raison de l'habitant. L'éthique relationnelle comporte une limite, c'est la possibilité que l'Autre – et plus spécifiquement ses raisons : non pas son imagination, ou son idéal... puisse se réaliser. Cette raison n'est pas forcément intellectuelle ; elle peut être très pratique, et c'est même à partir de l'enchevêtrement des raisons pratiques, dans le cadre des activités ordinaires de l'itinérance – besoins physiologiques, rencontres de bord de route – que cette éthique relationnelle peut tout d'abord être apprise et mise en place. On part toujours du corps (sans vouloir entrer dans le débat pour établir une priorité chronologique de celui-ci sur les autres registres), de ce qui est commun à tous les êtres humains : le ressenti corporel, les émotions, pour ensuite enchevêtrer les autres dimensions.

Ainsi, l'habitation créative intégrative se déploie avant tout dans la dimension ordinaire de l'itinérance, à l'étape. En effet, c'est *via* le corps, le partage du même ressenti corporel, la communication par le langage corporel, que la relation se crée avec l'habitant, notamment quand celui-ci ne parle pas sa propre langue, ce qui est le cas pour beaucoup d'itinérants. Le partage du ressenti corporel peut-être utile pour communiquer son besoin physiologique – manger, boire, dormir – à satisfaire, et pour lequel l'habitant peut aider ; mais aussi pour partager des émotions, car les émotions ont toujours un correspondant physique. En outre, tout événement, toute relation avec l'environnement physique, matériel et humain, à la pause ou pendant la progression, provoque des sensations et celles-ci, si perçues, ressenties, accueillies, peuvent générer, dans une sorte de gnose transmoderne, des pensées et des pour actions, une fois qu'elles sont mises en relation avec le cours de son existence. Le terrain confirme donc le lien entre corps, éthique relationnelle, génération d'un nouveau bien commun. L'émotion est bien un pivot central de ce chaînage en tant que ressource cognitive et d'action.

Pour que le chaînage entre différentes « rationalités » se mette en place, l'itinérant doit choisir un niveau faible d'autonomie. Dès avant de partir, il va pouvoir faciliter une habitation créative intégrative s'il choisit de se laisser une marge d'incertitude, de s'en remettre aux

habitants et, plus globalement, aux événements pour trouver son chemin s'il se perd, et pour pourvoir à ses besoins physiologiques et affectifs. C'est bien la synergie entre elles, lors par exemple de la perception d'une cohérence entre but, objectif intrinsèque et objectif existentiel, qui rend l'habitation créative intégrative, et qui permet ainsi de générer un bien commun. Cette synergie implique un état de *flow* et peut faire en sorte que des phénomènes de synchronicité se produisent. Une fois rentré, l'itinérant pourra reproduire cette méthode, profondément respectueuse du vivant et facilitatrice de la réalisation de son projet de vie, pour habiter de manière créative intégrative son environnement de vie. De cette manière, il va pouvoir contribuer à celui-ci en générant un bien commun qui sera de cet ordre relationnel et éthique. Ou alors, cet alignement se produit au retour, pendant la dernière phase du projet, dans la souffrance, prenant un certain temps, mais pouvant donner le même résultat.

Ainsi, notre hypothèse est validée et des nouvelles notions qui permettent d'enrichir la compréhension de la conduite de projet d'itinérance sont introduites, qui permettent de mieux définir l'habitation créative intégrative dans l'itinérance. Celle-ci avait été définie comme *« toutes ces activités de l'ordinaire dans lesquelles peut potentiellement se déployer la créativité intégrative, corporelle et éthique au sens d'un maillage entre le corps et son environnement, environnement entendu au sens de toutes ses dimensions : physique, matérielle, humaine. Ce maillage mobilise et enchaîne toutes les ressources cognitives et comportementales de l'individu en vue de la réalisation de son objectif existentiel : ressenti corporel, émotions, empathie, faculté de raisonnement, de symbolisation. Et, ce à partir du ressenti corporel et émotionnel qui est mis en relation avec les sources d'informations, d'altérité, extérieures. »* (cf. plus haut, p.169 et p.318). Nous avons maintenant une idée de la manière dont ces activités se déploient dans l'habitation créative intégrative, c'est-à-dire dans un chaînage entre le ressenti corporel de l'itinérant et les dimensions physiques, symboliques, événementielles et relationnelles de son expérience, grâce à une mobilisation de toutes ses ressources cognitives et comportementales : mentales, corporelles, émotionnelles... Pour cela, il aura à disposition des contenus existentiels riches, de par la diversité de son parcours de vie, la rencontre avec un ou des mentors de vie issus de milieux culturels, artistiques ou spirituels, et de par la diversité de son environnement de vie et d'itinérance ; en plus d'être engagé dans un projet de vie qui vise à une transformation de soi et à l'identification de quelle peut être sa contribution singulière à la société.

## CONCLUSIONS

### LE PROJET TRANSMODERNE, CREATIF INTEGRATIF

#### **Rappel du problème central, de l'hypothèse et de la méthodologie**

##### *Le problème central de la thèse : quelle transmodernité pour le projet d'itinérance ?*

Le projet de cette thèse a son origine dans un questionnement personnel. Il s'agissait de comprendre pourquoi un individu décide, à un moment donné de sa vie, de partir en itinérance récréative. C'est-à-dire, d'entreprendre une expérience touristique qui consiste à parcourir un itinéraire qui n'est pas complètement figé dès le départ. Et ce, à l'aide de moyens de transport non motorisés ou à pied, sans l'appui d'une agence ou autre organisme, pour une durée plus ou moins longue pouvant aller jusqu'à un an, dans des zones du monde proches ou lointaines. Un mélange en somme, d'itinéraire et d'errance, qui fait de cette pratique récréative une méthode de gestion de l'incertitude.

Je ne suis pas la seule à m'être posée une telle question, d'autres chercheurs avant moi, notamment, Corneloup (2011, 2012) et Berthelot (2011, 2012), se la sont posée, et ont trouvé des réponses. Corneloup a étudié l'itinérance en tant que phénomène collectif et culturel. Les catégories de son analyse se réfèrent aux formes culturelles (moderne, dissidente, postmoderne, transmoderne) et à des valeurs (par exemple, pour la transmodernité, l'écologie). L'itinérance, comme toute pratique récréative, se décline selon des formes culturelles, et elle participerait à ce titre notamment, dans sa forme actuelle, de la transmodernité. Cette dernière, en tant que forme culturelle, est marquée par la figure du métissage – entre styles de pratique, et entre domaines de pratique – et par des valeurs qui renvoient, entre autres, à un art de vivre écologique. Cette conception de la transmodernité dérive de celle établie, entre autres, par la philosophe espagnole Rodriguez-Magda, dès 1989 (*La sonrisa de Saturno. Hacia una teoría transmoderna*), qui part du constat d'une société globale et digitale, rhizomique, transculturelle.

Berthelot est parvenue à identifier, outre la dimension culturelle, une dimension existentielle de l'itinérance, qui serait liée à la trajectoire de vie de l'individu qui la pratique, à son « Ici » de résidence autant qu'à son « Ailleurs » de pratique, à son « Quotidien » autant qu'à son « Exceptionnel ». L'itinérance obligerait à récréer un « chez soi » à chaque étape et se déroulerait dans un lieu qui intègre les dichotomies spatio-temporelles.

Lors des premiers entretiens exploratoires d'itinérants revenus de voyage, j'ai aussi tout de suite saisi cette dimension existentielle. L'expérience de l'itinérance semblait avoir un effet sur la trajectoire de vie de l'itinérant, qui opérait des changements dans sa situation de vie au retour. Le changement pouvait être d'ordre plutôt intime ou social. Dans le premier cas, il pouvait s'agir un changement affectif, par exemple la conception d'un enfant, ou alors une séparation de son conjoint ; ou géographique, par exemple un déménagement (de l'ordre d'une « migration d'agrément », cf. Martin, Bordeau, & Daller, 2012). Dans le deuxième cas, on pouvait constater un changement professionnel, comme un changement de métier ou de poste ; artistique avec une production narrative visant à transmettre des enseignements appris pendant l'expérience (attention pour le moment présent, respect des autres cultures...) ; ou encore humanitaire, politique... Ces derniers changements pouvaient se manifester sous la forme d'un engagement, voire de génération d'un bien commun : un savoir-être, un savoir-faire, une action politique, une aide humanitaire... La trajectoire de vie de l'itinérant, modifiée par l'expérience de l'itinérance, va s'enchevêtrer avec celle d'autres personnes, prêtes à recevoir ce bien commun.

De plus, j'ai tout de suite observé que les trajectoires de vie de certains itinérants étaient marquées par une discontinuité et/ou, une situation de vie quelque peu « asynchrone », où des tensions étaient palpables. Dans le premier cas, il pouvait s'agir de quelqu'un qui avait beaucoup déménagé dans sa vie, ou bien qui avait vécu des pertes ou séparations affectives (deuil d'un proche, divorce), des problèmes de santé, des changements répétés dans l'orientation des études ou professionnelles... Dans le second cas, il pouvait s'agir de quelqu'un qui était plutôt insatisfait de son travail, ou qui venait de vivre une période difficile, marquée par la maladie d'un enfant par exemple. D'autres semblaient même s'auto-provoquer des tensions, en constante recherche d'une évolution personnelle, de la réalisation d'un potentiel personnel. Quoi qu'il arrive, il y avait une « brèche » dans la situation de vie avant le départ, et au retour cette brèche semblait être réparée, avec une prise de décision et un passage à l'action, qui pouvait avoir une finalité altruiste (cf. génération d'un nouveau bien commun).

L'itinérance m'est apparue alors comme une sorte de support non pas projectif, mais bien réel, et opérationnel, pour synchroniser, aligner, passé et présent de l'existence, ainsi que les différentes sphères de la vie de l'individu, lui redonnant de l'énergie, de la motivation, et la capacité d'agir dans la société. L'itinéraire parcouru comme une ligne qui crée une continuité et une cohérence dans l'existence de celui qui la pratique, et en fait émerger la place et la contribution singulière de celui-ci dans la société.

L'horizon de la réponse possible à ma question de départ s'est alors ouvert à la fois vers l'intime, le biographique, et vers le sociopolitique. C'est donc vers les dimensions individuelle, biographique, *et* sociopolitique de l'itinérance que mon intérêt s'est porté, avec un problème qui semblait désormais être le suivant : peut-on relier les dimensions individuelles de transformation de soi et sociopolitique de contribution singulière à la société à la transmodernité ? En d'autres termes, la transmodernité d'un projet d'itinérance relève-t-elle uniquement d'une dimension culturelle, ou bien relève-t-elle aussi d'une dimension sociopolitique, dans laquelle celui-ci peut achever de se réaliser avec une innovation à portée sociale ? *A priori*, la réponse était positive.

La transmodernité a déjà été associée à d'autres cadres d'analyse que le cadre culturel, notamment par Corneloup, et notamment au cadre politique (Corneloup, 2011). L'auteur parle d'innovations politiques, « *loin d'une vision surplombante de la politique* » (*ibidem*, p. 5), fondée sur le vote et le principe de la majorité. Il s'agit, par exemple, de la gouvernance, qui tend vers un « *accord acceptable* » (*ibid.*) entre les cultures des différentes parties prenantes. La gouvernance est fondée sur la procédure consultative et le débat contradictoire, dans le cadre, entre autres, d'une éthique pragmatique délibérative. Or, si le résultat ultime de l'itinérance est celui de générer une diversité de projets singuliers à enchevêtrer, il est certain qu'il faut s'éloigner d'une vision surplombante de la politique ; quant à l'éthique, il pourrait s'agir d'une éthique relationnelle, dont relève la conception politique de transmodernité de Dussel (1994).

Dans le cadre de l'éthique relationnelle de Dussel, il ne s'agirait pas, comme dans celui de l'éthique délibérative, de confronter des visions, des cultures différentes pour trouver un terrain d'entente commun, à force de compromis voire de renoncements, fussent-ils gagnants-gagnants. Il s'agit plutôt d'intégrer la raison de l'autre. Chez Dussel, cette raison peut relever de registres différents, pas exclusivement logiques analytiques ou en référence à des valeurs, comme soutenu par exemple par Weber. Le projet de libération de Dussel commence par un moment communicatif de proximité, de face à face avec l'Autre (cf. la métaphysique de l'Autre de Levinas). Dans ce moment, il y a l'irruption de la parole provocatrice de l'Autre, sa demande de justice qui peut renvoyer à la dimension matérielle, pratique, corporelle : « J'ai faim ! » « Ne me tue pas ! » ; ainsi qu'à l'histoire individuelle : « Soit compréhensif ! ». Autre qui, selon Dussel, était exclu de la communauté de communication d'Apel et Habermas, car il ne peut participer à l'argumentation « rationnelle ». En effet, l'Autre, dans la communauté de communication d'Apel et

Habermas, est une conséquence de l'argumentation, non pas un de celle-ci. Il n'est pas transcendant à la communauté, il est transcendant dans le « nous » de la communication : « *De fait, dans la communauté de communication "réelle", l'"Autre" est ignoré, inconnu – pas reconnu – et exclu – en tant que moment éthique d'une structure actuelle d'injustice.* » (cité en Stermieri, 2003, p. 172). Dussel prône une reconnaissance de la personne de l'Autre en lui attribuant la dignité qu'il mérite. Le problème central pour Dussel est celui de la participation, non pas celui de la communication. Selon Dussel, Apel (et Habermas) donne trop d'importance à la dimension discursive et rationnelle, aux dépens de la dimension économique et culturelle, qui pour Dussel sont le contexte de la vie humaine et la base même de la rationalité.

Sur la base de l'éthique et de la philosophie de la libération de Dussel, la raison ne relève pas que de la communication ou du langage, mais aussi de l'action, elle n'est donc pas qu'un argument rationnel. Elle peut inclure aussi un besoin ou toute manifestation du corps, et l'histoire personnelle. D'autres registres de connaissance et d'action peuvent alors être mobilisés pour étudier l'action : le ressenti physique, l'émotion, l'empathie. L'éthique relationnelle consiste à intégrer, au niveau où elle se situe, la raison de l'Autre, et à trouver une continuité entre les deux raisons, à les intégrer en créant une tierce raison nouvelle, singulière, immédiatement opérationnelle.

L'éthique relationnelle suppose un relativisme culturel qui, au lieu de déboucher sur le scepticisme ou le communautarisme, représente un premier pas vers l'intégration interculturelle et l'innovation à portée sociale. Ainsi, la forme transmoderne du projet existentiel d'itinérance serait imprégnée de l'éthique relationnelle et impliquerait une "rationalité" élargie. Mais comment se manifeste, concrètement, l'éthique relationnelle dans le projet l'itinérance ? Quelles en sont les limites, y a-t-il un socle de valeurs ou s'agit-il d'une « *perpétuelle turbulence* » (Corneloup, 2017, p. 17) ? C'est à ces questions que la thèse s'est proposée de répondre en ultime instance, après avoir mené une analyse approfondie de la conduite de projet d'itinérance dans tous ses présupposés, composantes et résultats, et notamment dans ses modes d'habitation.

### ***Rappel de l'hypothèse***

Pour parvenir à construire l'hypothèse du projet existentiel transmoderne d'itinérance, cinq concepts ont été mobilisés : le projet, la créativité, l'identité, l'habitabilité, et l'écologie corporelle. En ce qui concerne le projet, il s'est agi de partir d'une critique de l'anthropologie

du projet de Boutinet (2012), qui ne considère que la logique d'anticipation dans la conduite de projet ; de l'approche de l'innovation de Garel (2011), pour qui celle-ci ne peut émerger que d'un projet exploratoire, sans objectif spécifique ; et de la stratégie émergente de Nonaka (Nonaka & Takeushi, 1995), pour qui l'objectif peut se construire pendant la réalisation du projet. Nous avons fait l'hypothèse d'une logique de conduite de projet qui conduit à l'innovation *via* à la fois un objectif qui se construit en cours de réalisation, et une stratégie fondée sur une temporalité de présence, qualitative et profonde.

Le deuxième concept mobilisé est celui de créativité. La créativité se définit avant tout comme un processus de divergence et convergence (Runco, 2014 ; Kirton, 2003), ce qui veut dire qu'il y a un moment de confrontation avec l'altérité. Et, ce, car la divergence a lieu, dans un processus créatif, entre la tension initiale, problème ou défi, et des stimuli provenant de domaines, autres que celui propre à la tension initiale. La convergence consiste à faire l'effort d'intégrer cette altérité en vue de la réalisation d'un objectif, la résolution de la tension initiale. Celui-ci peut être modifié en cours de processus grâce à l'apport des stimuli extérieurs. En créativité, l'objectif peut tout à fait être existentiel, les études en créativité ont même vu le jour, en plus que pour répondre aux besoins d'un publicitaire en quête d'idées nouvelles (Parnes, 1967a, 1967b), pour comprendre et accompagner les personnalités anticonformistes (Rogers, 1961 ; Maslow, 1961). Ces dernières études ont donné lieu au courant du développement personnel, dans le sens de démarche qui amène à mieux se connaître, à trouver le sens de sa place dans la société, et la contribution singulière que l'on pourrait y apporter. Le développement personnel fait partie des valeurs qui caractérisent les créatifs culturels (Ray & Anderson, 2000), et qui les distinguent notamment des « alters », avec qui ils partagent uniquement la valeur de l'écologie.

Les outils du processus créatif sont divers et correspondent aux différents registres de la raison vus plus haut. Il y a bien sûr une certaine forme de rationalité abstraite, instrumentale ou symbolique (par rapport à des valeurs) pour poser le problème ou défi initial et pour parvenir à une convergence à la fin ; entre les deux, une diversité de stimuli peuvent être convoqués, comme on a vu, qui peuvent être verbaux, visuels, imaginaires, corporels... et qui activent donc différents registres de la connaissance et de l'action. Florida (2012), qui, comme Ray et Anderson, a abordé la créativité d'un point de vue collectif, a bien identifié chez les membres de la *creative class* l'habitude de pratiquer des activités en pleine nature et d'en profiter pour faire émerger des idées qui font progresser la connaissance de soi, et aident dans les processus de prise de décision et de passage à l'action. De plus, ces personnes vivent selon

Florida dans des villes, où la diversité humaine et culturelle est importante, et c'est la relation avec un nombre de personnes différentes qui fonctionne aussi comme stimulus extérieur, comme source d'altérité à confronter et à intégrer.

Une logique créative de conduite de projet se confronterait avec l'altérité, tout en acceptant que celle-ci puisse avoir une influence sur la construction de l'objectif, qui se trouverait dès lors modifié en cours de processus. La première source d'altérité serait le corps (Douville, 2012). Partant de là, il s'agirait d'une démarche plus qu'une logique, car elle mobilise des ressources cognitives et comportementales alternatives aux seules ressources mentales. Et, plus précisément, une démarche-projet créative intégrative se confronterait notamment avec une altérité au sens d'ombre personnelle, de tout ce qui est inconnu, voire est perçu comme étant opposé, contraire au moi, ce dernier entendu au sens de « *personne humaine en tant qu'elle est consciente d'elle-même et objet de la pensée* » (Roudinesco & Plon, 2000, p. 694). Et l'intégrerait, que cette altérité-ombre soit ressentie physique, émotion, symbole, idée... À propos de l'ombre, Jung, qui distingue entre éléments psychiques personnels et collectifs de l'ombre (nous ne considérons, dans le cadre de cette thèse, que les premiers), parle de « *tout ce que le sujet refuse de reconnaître ou d'admettre* » (Jung, 1973, p. 460), à la fois « *source de tout mal (...) mais qu'il (l'homme inconscient) comporte aussi un certain nombre de bonnes qualités, des instincts normaux, des réactions appropriées, des perceptions réalistes, des impulsions créatrices, etc.* » (*ibidem*). Ainsi, on peut faire l'hypothèse de trois modalités de conduite de projet d'itinérance, qui s'appuient sur trois démarches différentes. Ces démarches sont construites sur le rapport à l'altérité (niée, différence, ombre) et les « rationalités » utilisées à son contact pour réaliser un objectif. La première démarche est non créative et instrumentale, n'entre pas en contact avec l'altérité, fait appel uniquement à la rationalité instrumentale, et réalise un but extrinsèque matériel (arriver à destination). La deuxième démarche est créative adaptative, négocie avec l'altérité-différence, fait appel aux ressources cognitives mentales, à la logique analytique mais aussi à l'association d'idées et à l'imaginaire (projection), et réalise un objectif intrinsèque à la pratique (récréatif et/ou culturel). La troisième démarche, créative intégrative, intègre l'altérité-ombre, mobilisant l'intelligence corporelle et émotionnelle dans une relation éthique avec l'environnement, et réalise un objectif existentiel.

Le troisième concept mobilisé est celui d'identité. L'identité n'est pas abordée au sens ontologique mais transcendant. Celle-ci n'est pas envisagée comme étant statique, ne s'affirme pas, ne se renforce pas ; elle évolue, en intégrant au fur et à mesure l'altérité qui

émerge, qu'elle provienne de la dimension personnelle, géographique, culturelle, sociale... Il s'agit plus précisément, dans le cadre d'une démarche-projet créative intégrative, d'un processus d'individuation (Martuccelli & de Singly, 2009), cf. aussi toute l'œuvre de Jung. C'est une identité de frontière (Agier, 2013), narrative (Michel, 2003), et en cela elle peut suivre, dans son évolution, une structure narrative. Non pas parce que l'individu la connaît, et s'y réfère volontairement ou involontairement. Ni parce que l'identité est abordée par l'inconscient collectif et les archétypes, ce qui renverrait à un paradigme structurel qui n'est pas celui de la thèse. Mais parce que les structures narratives ont émergé de l'expérience réelle des individus, et notamment celle de l'épopée, depuis plusieurs millénaires avant Jésus-Christ (épopée de Gilgamesh), et qu'elles en soutiennent l'action et la création. Les créatifs culturels les reproduisent dans leur histoire de vie (Ray & Anderson, 2000) ; les itinérants les reproduisent dans leur voyage. Ainsi, dans notre hypothèse, la démarche-projet créative intégrative d'itinérance faciliterait un processus d'individuation que l'on peut comparer à une épopée.

Le quatrième concept mobilisé est celui d'habitabilité. Nous sommes partis du concept d'habitabilité récréative qui se construit, selon Corneloup, Bourdeau, Bachimon, et Bessy (2014), autour de la dimension géographique, culturelle et sociale. Le registre du corps est convoqué dans la cosmosensorialité, le registre symbolique dans l'appartenance à une communauté de pratique, le registre relationnel dans la socialité (cf. Simmel) et la sociabilité (cf. Durkheim) notamment. Ce sont les interactions avec ces différentes dimensions du territoire qui le rendent habitable et créent un milieu récréatif. Avec l'approche de l'habitabilité mobile (Terrhabmobile, 2013) des notions plus clairement processuelles, projectuelles, tout en impliquant toujours différents registres de connaissance et surtout, d'action, émergent. Ce sont les pratiques résidentielles, à la fois nomades (en déplacement) et sédentaires (dans le lieu de vie) qui rendent un territoire habitable. C'est même dans un maillage créatif de l'individu avec l'environnement (Ingold, 2011a) que le territoire est rendu habitable, qu'il devient ainsi un « milieu » (de vie, récréatif, cf. Corneloup, Bourdeau, Bachimon, & Bessy, 2014), tout en facilitant la création d'une contribution singulière à la société, la génération d'un bien commun. Selon Ingold, l'artiste, c'est un itinérant. En écho à cette comparaison, nous pouvons faire l'hypothèse que l'itinérant est un artiste, et en tant que tel, il crée nécessairement quelque chose de concret, de tangible, grâce à son parcours. Le milieu récréatif n'est pas une finalité en soi ; c'est un moyen qui rend l'individu capable de créativité. Ainsi, ce maillage invite à ne plus penser la séparation entre individu et espace,

mais à les concevoir ensemble, en tant qu'action, qui aura un résultat concret. D'où le choix du terme « habitation », qui renvoie explicitement, de par son suffixe, à une action, et est moins ambigu que le terme « habitabilité », qui, de par son suffixe, renvoie plutôt à une qualité du territoire - même si les auteurs mentionnés ci-dessus l'entendent bien au sens d'une matrice, d'un processus. La démarche-projet créative intégrative de l'itinérance serait une habitation créative intégrative. Et l'habitation créative intégrative, une capacité de l'itinérance. L'étude de terrain peut fournir les contenus concrets et opérationnels de cette habitation qui fabrique un milieu récréatif au service de la génération de nouveaux biens communs.

Le cinquième concept mobilisé est celui d'écologie corporelle. Dans ce maillage créatif, le rôle du corps est central. C'est lui qui pratique, en première instance, l'espace. Dans les paradigmes individuel et sensible, le corps a pu être considéré comme un outil au service d'une performance, ou bien comme un moyen d'expression individuelle ou collective. Selon Parlebas (1986) et Collard (2002), qui s'inscrivent dans le paradigme individuel, l'esprit contrôle toujours l'action dans l'espace, et donc le corps. Et, ce, *via* soit l'acquisition d'habiletés spécifiques, soit la ruse. Toujours dans le cadre d'un paradigme individuel, la pratique sportive a pu être appréhendée en tant que lieu où se réalise l'impératif social contemporain de la libération du potentiel personnel, et de la performance comme voie vers l'épanouissement et le bonheur (Ehrenberg, 1991). Cet impératif générerait, auprès de certains individus, une angoisse, et les amènerait à la dépression. Selon Corneloup (2004a), la logique pratique, et notamment le contact singulier avec la nature, participe du processus d'ancrage à une pratique sportive.

Dans le paradigme du sensible, du quotidien et de l'imaginaire, le corps est considéré comme un gisement d'imaginaire *via* les divers réflexes physiologiques (Durand, 1992b), (Corneloup, 1994). En effet, les réflexes posturaux renvoient aux structures schizomorphes de l'imaginaire et aux archétypes de la distinction et de l'ascension ; les réflexes digestifs renvoient aux structures mystiques, et aux archétypes de la fusion et de la descente ; les réflexes copulatifs renvoient aux structures synthétiques et aux archétypes de la relation et du développement. Ce gisement d'imaginaire peut être activé *via* le partage de pratiques du corps (De Leseleuc, 2000 ; Corneloup, 1991), qui construisent une forme culturelle locale. D'autres courants du paradigme sensible considèrent le corps comme un moyen d'éprouver du plaisir, volontiers dans l'excès, dans le vertige (Andrieu, 2014 ; De Leseleuc, 2000 ; Le Breton, 2002 ; Sirost, 2005) ; ou dans une intimité plus retenue, avec une dimension sensorielle et

émotionnelle forte, une poétique et une esthétique (Corneloup, 2016, pp. 280-293), toujours en relation avec une dimension culturelle.

Une autre voie pourrait être celle d'explorer les liens entre imaginaire et réalisation de soi, en ligne avec la conception jungienne des contenus de l'inconscient comme clarificateurs de la vie réelle, et accompagnateurs du parcours individuel dans celle-ci (cf. Jung, 1973, pp. 220-221, où il critique notamment la position de Nietzsche, victime selon lui de l'irréalité). Cette approche reviendrait à traiter les faits de symbolisation en les abordant non pas par leurs contenus, logiques ou propriétés, mais par les « *fonctions sociales ou politiques* » (Lenclud, 2002, p. 689). Les dimensions étudiées dans les deux approches ne seraient pas les mêmes : expressive pour la première, instrumentale (performative) pour la deuxième. « *Dans le premier cas, les systèmes symboliques sont envisagés dans leur dimension expressive ou intellectuelle, rapportés à des exigences de communication ou de connaissance. Dans le second cas, les systèmes symboliques sont considérés dans leur dimension instrumentale et mis en relation avec des modes d'organisation ou de domination* » (*ibidem*). On verra qu'une des ouvertures de cette thèse consiste à une exploration de la deuxième approche, complémentaire de l'approche individuelle à cognition élargie que cette thèse propose ; mais pour l'instant, nous préférons nous focaliser sur le corps comme ressource cognitive et comportementale alternative à la rationalité instrumentale ou à la rationalité par rapport à des valeurs.

Pour parvenir à envisager le corps comme une ressource cognitive et comportementale alternative à la rationalité instrumentale ou à la rationalité par rapport à des valeurs, dans le cadre d'un registre performatif de l'action, il nous faut faire un pas de côté par rapport à ces approches du corps. Ce pas de côté consiste à prendre conscience de l'« *erreur de Descartes* » (Damasio, 2010), à réparer la brèche ouverte par Descartes entre corps et esprit, ce dernier étant considéré comme étant supérieur et antérieur au premier. Il nous faut appréhender l'individu comme un être unifié dans l'action, et le sens de celle-ci comme étant produit aussi pendant l'action.

Des ressources qui étayent ce propos existent en géographie et sociologie des pratiques sportives et récréatives, provenant, entre autres, du paradigme du sensible. Il s'agit notamment des études sur la sensibilité à la nature (Falaix, 2014 ; Niel & Sirost, 2008 ; Griffet, 2010), qui produit une infra-connaissance du milieu de pratique et non plus seulement une expression et une connaissance de soi. Il s'agit aussi de l'écologie corporelle (Andrieu & Sirost, 2014 ; Andrieu, 2016), qui fait émerger un savoir non pas *sur*, mais *du* corps relatif

aux autres et au monde qui entoure le pratiquant. C'est une approche qui a pu être approfondie en dehors de ce paradigme, en sciences de l'éducation par les tenants du paradigme du Sensible (Bois & Austry, 2007), et que l'on retrouve dans le concept de maillage créatif d'Ingold (2010), et de son écologie relationnelle. Cette approche est étayée par un corpus de recherche en neurosciences autour de la cognition située et incarnée, mobilisé notamment par Andrieu, et qui ont été initiées par Damasio (2010) et Varela (Varela, Thompson, & Rosch, 1996).

On peut dès lors faire l'hypothèse d'un corps créatif. Ce corps est à la fois conscient de ses propres manifestations organiques et kinesthésiques et entre en contact avec l'environnement de pratique – tout l'environnement : physique, matériel, humain. Dans ce contact, il se produit un ressenti corporel spécifique qui parvient à un moment donné à la conscience. Celui-ci est utilisé comme base de l'infra-connaissance du milieu de pratique *et* comme base pour la divergence, en analysant les idées produites à ce moment là, les émotions. Toutes les « rationalités » sont alors à l'œuvre, instrumentale, symbolique (par rapport à des valeurs), mais aussi l'association d'idées (entendue au sens d'enchaînement d'idées, cf. Runco, 2014, p. 10), l'analogie (qui est un type d'association impliquant la comparaison entre deux phénomènes et renvoie à la figure rhétorique de la métaphore, cf. *ibidem*, p. 11), les multiples formes d'intelligence (Gardner, 2011), dont l'intelligence corporelle, l'intelligence émotionnelle qui implique l'empathie... Ce processus sert bien sûr à améliorer la connaissance de soi, des autres et du monde (Andrieu & Sirost, 2014), mais amène aussi à une prise de décision et à un passage à l'action. Ainsi, les contenus concrets et opérationnels de l'habitation créative intégrative sont le fruit d'une intégration de tous les registres de la connaissance et de l'action, à partir du corps.

Le terme d'intelligence corporelle (plus précisément, intelligence corporelle-kinesthésique) a été notamment utilisé par Gardner (2011), dans le cadre de sa théorie des intelligences multiples. Toutefois, la conception de Gardner est plus restrictive que celle proposée ici, à la fois en ce qui concerne les mécanismes (traitement de l'information) et les résultats (représentation/communication de la connaissance ainsi acquise). En effet, selon cet auteur, qui est un psychologue cognitiviste, une intelligence se définit avant tout comme une ou plusieurs opérations ou mécanismes basiques de traitement de l'information, qui traitent des stimuli spécifiques ; par exemple, dans le cas de l'intelligence corporelle-kinesthésique, la capacité d'imiter les mouvements d'autrui. De plus, une intelligence est, *in fine*, susceptible d'être encodé dans un système symbolique précis ; par exemple, à nouveau dans le cas de

l'intelligence corporelle-kinesthésique, la danse. Ici, comme on verra, l'intelligence corporelle sera élargie, en ce qui concerne les mécanismes, à l'observation et à l'interprétation de stimuli internes, organiques et kinesthésiques, notamment les *patterns* physiologiques qui déclenchent des émotions (cf. la théorie de l'émotion de James), et tout symptôme ou manifestation du corps vivant (Andrieu, 2016). Par là, elle est rapprochée, sans s'y réduire, de l'intelligence émotionnelle (Goleman, 1996, qui prend appui sur l'œuvre de Gardner), qui nourrit le processus de connaissance de soi, des autres et du monde. Elle comprend donc l'empathie, ainsi que les processus de prise de décision, et de passage à l'action. Par conséquent, l'intelligence corporelle et émotionnelle est aussi élargie, en ce qui concerne les résultats, à la dimension relationnelle et performative de l'action, et non plus uniquement expressive et communicationnelle. De ce fait, ces « rationalités » alternatives ont une portée sociale.

Quant à la rationalité symbolique, celle-ci est entendue ici comme une rationalité par rapport à des valeurs, mais aussi comme capacité à opérer des associations entre un patrimoine naturel, culturel, historique, esthétique... et des éléments spécifiques de la trajectoire de vie de l'individu. Pour parvenir à approcher cette dimension symbolique dans sa singularité il suffit de réactiver la sociologie de l'individu de Martuccelli (2009). Celle-ci permet en effet de considérer la dimension symbolique non pas uniquement comme traduction d'archétypes qui mobilisent l'imaginaire collectif et contribuent à fabriquer une culture, mais aussi dans sa singularité individuelle comme tout événement, rencontre, élément historique et patrimonial (naturel, culturel...) qui peut être mis en relation avec une biographie individuelle, une histoire personnelle, une trajectoire de vie, et contribue à construire un projet de vie.

En quoi l'habitation créative intégrative serait transmoderne ? Comment le corps créatif est relié à l'éthique relationnelle ? Ces ressources cognitives et complémentaires supplémentaires n'excluent pas du tout de l'analyse des conduites de projet les ressources mentales. Les considérer toutes à la fois permet, en revanche, d'envisager une conduite de projet fondée sur un maillage entre corps et tout l'environnement (physique, matériel, humain) (Ingold, 2010). En d'autres termes, une éthique relationnelle étendue à tout élément de l'environnement, pas uniquement aux autres personnes comme chez Dussel. Les émotions, comme signe d'un contenu existentiel à interpréter (intelligence émotionnelle) fournissent la base d'un échange de raisons entre habitants ou entre itinérant et habitants, procédant de différents registres, et, par là, de l'enchevêtrement des trajectoires, et de la génération d'une

voie commune. L'empathie entre habitants est centrale dans l'habitation créative intégrative. La rencontre avec l'Autre-personne serait même au cœur de toutes les activités d'habitation. L'itinérance donnerait alors la possibilité, surtout si elle se déroule totalement ou en partie en milieu urbain et dans un pays étranger (diversité), d'acquérir la capacité de l'habitation créative intégrative, qui serait dès lors une capacité de l'itinérant, pendant et après son voyage. Celui-ci quitterait son milieu de vie habituel pour fabriquer un milieu récréatif grâce à la créativité corporelle et à l'éthique relationnelle, qui servira de ressource pour re-fabriquer le milieu de vie, à son retour, et y générer un bien commun.

Dans ce cadre, la relation à l'autre ne serait pas seulement réglée par des codes socioculturels, il y aurait une composante singulière, d'enchevêtrement de trajectoires et projets de vie. La relation serait nourrie par la raison au sens strict, communicable, qui procède par une logique analytique. Mais aussi par la raison élargie à l'état corporel et émotionnel et à ce qu'il permet de comprendre de l'autre, et à la dimension symbolique singulière de l'environnement. Ces deux dernières raisons procèdent par association et par analogie. Quel concept sociologique de la relation sociale pourrait étayer cette hypothèse d'une relation à l'autre élargie au-delà des limites du communicable, de la raison au sens strict ? Le but de ces relations n'est pas avant tout de s'inscrire dans le cadre d'associations ou réseaux (sociabilité au sens auquel se réfèrent Corneloup *et al.*, 2014), ou d'adhérer à des groupes ou institutions (socialisation), et ainsi façonner une identité. Il s'agirait plutôt de sociabilité au sens de Simmel, concept qui a pu également être traduit, en France, par le terme de socialité, pour éviter toute ambiguïté avec celui de sociabilité au sens de Durkheim<sup>65</sup>. Sociabilité est donc entendue ici au sens de *Geselligkeit* de Simmel, concept qui peut être activé dans le cadre d'un paradigme individuel de l'action ; à la différence de celui de Gurwitsch, qui dérive du paradigme structuraliste de Durkheim (Rivière, 2004). Rivière parle

---

<sup>65</sup> Certains auteurs français préfèrent la traduction « socialité » (cf. Mendras Henri, Simmel Georg, *Sociologie et épistémologie*. In: *Revue française de sociologie*, 1983, 24-1. pp. 137-140), pour bien distinguer le concept de la sociabilité au sens de Simmel de la sociabilité au sens de Durkheim, et la rapprocher du concept de « socialité » de Tarde. Celle-ci consiste en une dialectique imitation-individuation, à « *Se singer mutuellement, et, à force de singeries accumulées, différemment combinées, se faire une originalité.* » (cité en Patrick Cingolani, « Tarde : fictions et fragments du XXIe siècle », *Variations* [En ligne], 18 | 2013, mis en ligne le 31 mai 2013, consulté le 5 avril 2017.)

du concept de *Geselligkeit* (qu'elle traduit par sociabilité) de Simmel comme de l'« *expression élémentaire, première, du lien social* » (*ibidem*, p. 212). Il s'agit d'une relation dépouillée de toute finalité rationnelle, d'un lien de réciprocité fondé à la fois sur la relation et l'action réciproques. Dans ce sens, le concept de sociabilité peut se référer à des échanges qui permettent d'enchevêtrer des trajectoires de vie et donnent la possibilité aux individus concernés de réaliser leur projet de vie singulier.

### ***Rappel de la méthodologie***

Le paradigme scientifique choisi pour mener telle investigation est le paradigme individuel (Corneloup, 2002, pp. 41-58), qui est en mesure d'appréhender les stratégies d'action dans le projet d'itinérance, du point de vue de celui qui la pratique. Une telle approche a été utilisée, couplée avec une approche structurelle, pour étudier la pratique de l'alpinisme (Corneloup, 2004a), ou les stratégies résidentielles, cf. par exemple (Cailly, 2007). Une utilisation exclusive de ce paradigme, cependant, risquerait d'« *occulter ce que les valeurs, saisies au pôle individuel, doivent à des ordres de légitimité englobants, socialement et collectivement situés. De ce fait, elle tend à détacher l'individu des contextes collectifs multiples et pluriels qui le traversent et à partir desquels, par l'alchimie de l'intériorisation, émerge l'individu et son irréductible singularité* » (*ibidem*, p. 185). Ce défaut est largement compensé par le travail déjà réalisé par Corneloup sur la dimension socioculturelle de l'itinérance.

Le paradigme individuel risque également de limiter l'approche de l'action individuelle à la rationalité instrumentale ou par rapport à des valeurs. Or, nous avons vu que pour se tenir à l'hypothèse de la forme transmoderne (au sens de Dussel, comme éthique relationnelle) de projet existentiel d'itinérance plusieurs autres « rationalités » doivent être prises en compte. Il se trouve que les supports de ces « rationalités » – sensation physique, émotion – ont été étudiés par certains auteurs qui s'inscrivent dans le paradigme du sensible (Corneloup, 2002, pp. 189-200), mais pas toujours comme donnant lieu à une forme de rationalité qui peut soutenir un processus de connaissance, voire de passage à l'action. A titre d'exemple, la figure du corps cosmique ou cosmosensorialité a été associée au registre imaginaire et relève d'un registre de l'action expressif, non pas performatif. Les auteurs qui se sont référés à une forme de rationalité sont entre autres Griffet (2010), Sirost (Niel & Sirost, 2008), Andrieu (Andrieu & Sirost, 2014), et les chercheurs du CERAP (Bois & Austray, 2007). Les deux premiers ont étudié le corps sensoriel, qui, à travers le ressenti physique, génère une infra-connaissance du milieu. Andrieu a aussi étudié le corps écologique

proprement dit, qui analyse le ressenti physique à la recherche d'une meilleure connaissance de soi, du monde et des autres. Dans le paradigme du Sensible cette connaissance est franchement finalisée au développement personnel. Notre hypothèse de corps créatif s'appuie sur ces deux figures du corps pour les amener jusqu'à un corps qui soutient le processus de décision et le passage à l'action : le corps créatif. Notre paradigme serait alors un paradigme individuel élargi à une pluralité de ressources cognitives et comportementales, non exclusivement mentales.

Comment, concrètement, appliquer ce paradigme individuel élargi à des « rationalités » alternatives, à l'étude des itinérants ? Quelle matrice scientifique mobiliser pendant l'étude de terrain ? Le choix d'une méthodologie inspirée par l'anthropologie modale (Laplantine, 2005) permet de se donner les moyens de saisir les liens qui vont du corps créatif à l'éthique relationnelle et à la génération d'un nouveau bien commun. En effet, l'objet d'étude ce sont les configurations énergétiques ou modes de l'action, ce qui correspond à la composante de la démarche-projet, constituée par l'intelligence corporelle, l'intelligence émotionnelle et l'empathie ; ainsi que les modalités de cette démarche. C'est bien une énergie (au sens de « configuration énergétique », cf. Laplantine, 2005), qui peut se déployer pendant la réalisation d'un projet d'itinérance et qui fait s'aligner le but, le ou les objectifs intrinsèques et l'objectif existentiel. Et, par là, qui fait s'aligner toutes les dimensions de l'itinérance : géographique, culturelle, individuelle, sociopolitique ; et toutes les « rationalités » : rationnelles, symboliques, corporelles. Seule une configuration qui permet l'alignement serait une modalité créative intégrative.

Pour saisir ces configurations, une diversité de techniques ont été utilisées en relation avec l'hypothèse (dans la réalité, il s'est agi d'une co-construction). Les productions narratives (récits d'itinérance) et les entretiens semi-directifs d'itinérants revenus de voyage permettent d'aborder la « brèche » avant de partir, la structure narrative du projet, les contenus de l'habitation de l'itinérance qui fabriquent le milieu récréatif, et le résultat du projet d'itinérance, l'innovation existentielle dans un milieu de vie renouvelé. Les productions narratives, souvent élaborés à partir d'un journal tenu au fur et à mesure du voyage, et les articles-témoignages, permettent aussi de saisir le corps créatif à l'œuvre dans l'habitation de l'itinérance. Pour cela, deux expériences personnelles d'itinérances et l'observation de l'expérience d'une autre personne ont aussi été très précieuses. D'une certaine manière, les entretiens ont également contribué à la compréhension du fonctionnement du corps créatif, car, comme le dit Laplantine, le langage n'est qu'une des facettes de l'énergie, l'autre étant le

corps. Le langage est plus que communication verbale, c'est une manière d'être au monde, un langage-manière.

Les données qualitatives ainsi recueillies ont été organisées dans une codification thématique transversale. Dans un premier temps, suivant des catégories d'ordre chronologique, ce qui a permis de bâtir les composantes du plan et de l'objectif du projet d'itinérance ; dans un deuxième temps, suivant des catégories d'ordre plus proprement modal, qui ont donné lieu à la composante de la démarche-projet et du moyen du projet. Des questions spécifiques étaient présentes dans le guide d'entretien, et dans la grille d'analyse des observations et des productions narratives. Elles visaient à obtenir une description la plus fine possible de l'enchaînement des événements vécus et actions entreprises depuis l'émergence de la première idée du projet d'itinérance au retour de celle-ci, ainsi que des états physiques et émotionnelles associés. Une fois abordés ces états, il a été question de les mettre en relation avec toutes les dimensions de la vie de l'itinérant, avant, pendant et après le départ. En ce qui concerne plus précisément la phase de réalisation du projet, une attention particulière a été portée, au fur et à mesure de l'avancement dans le terrain, au rapport à l'imprévu et au corps, qui se révélaient être deux catégories importantes pour saisir la modalité de la démarche-projet.

### **Les contenus de l'habitation créative intégrative de l'itinérance transmoderne**

#### ***La matrice socio-praxique de l'itinérance, une matrice d'habitation potentiellement créative intégrative***

Les contenus concrets de l'habitation créative intégrative ont pu être identifiés dans la partie de l'analyse dédiée à l'identification des étapes du projet, de l'émergence d'une première idée de projet jusqu'au retour. Les contenus de l'habitation émergent avant tout dans l'étape de réalisation de l'itinéraire, lorsqu'il s'agit de satisfaire les besoins physiologiques et affectifs, c'est-à-dire dans la dimension ordinaire de l'itinérance, à la pause, le soir par exemple. Le corps est au centre de cette dimension ordinaire. En effet, c'est *via* le corps, le partage du même ressenti corporel, la communication par le langage corporel, que la relation se crée avec l'habitant, notamment quand celui-ci ne parle pas sa propre langue, ce qui est le cas pour beaucoup d'itinérants. Le partage du ressenti corporel peut être utile pour communiquer son besoin physiologique – manger, boire, dormir – à satisfaire, et pour lequel l'habitant peut aider ; mais aussi pour partager des émotions, car les émotions ont toujours un correspondant physique. Par exemple, l'écrivain-voyageur Patrick Manoukian (2011) a pour

habitude de s'asseoir, le soir venu, à côté des habitants et d'entamer une conversation. Il évoque « *l'émotion des rencontres* » (*ibidem*, p. 40), le fait de se trouver dans des « *trajectoires proches et parallèles* » (*ibidem*), en quête d'une « *même préférence* » (*ibid.*, p. 60), de rencontres entre individus, qui aspirent chacun à la rencontre, une rencontre « *intime et personnelle* » (*ibid.*, p. 71). En outre, tout événement, toute relation avec l'environnement physique, matériel et humain, à la pause ou pendant la progression, provoque des sensations et celles-ci, si perçues, ressenties, accueillies, peuvent générer, dans une sorte de gnose transmoderne, des pensées et des idées d'action, une fois qu'elles sont mises en relation avec le cours de son existence. Le terrain confirme le lien entre intelligence corporelle, intelligence émotionnelle, empathie, éthique relationnelle. L'émotion est bien un pivot central de ce chaînage en tant que ressource cognitive et d'action.

Pour que le chaînage entre différentes « rationalités » se mette en place, il est préférable de choisir un niveau faible d'autonomie. Dès avant de partir, l'itinérant va pouvoir faciliter une habitation créative intégrative s'il choisit de se laisser une marge d'incertitude, de s'en remettre aux habitants et, plus globalement, aux différents éléments et événements pour trouver son chemin s'il se perd, et pour pourvoir à ses besoins physiologiques et affectifs. Des phénomènes de synchronicité peuvent se produire, comme ont témoigné plusieurs de nos itinérants qui tombent sur la bonne personne au bon moment, par exemple. Cette méthode favorise un état de *flow* (Csikszentmihalyi, 1990), dont nous avons démontré la pluralité des registres et dimensions convoqués dans le deuxième chapitre de cette thèse.

Une fois rentré, l'itinérant pourra reproduire cette méthode, profondément respectueuse du vivant et facilitatrice de la réalisation de son projet de vie, pour habiter de manière créative intégrative son environnement de vie et en faire un véritable « milieu de vie » où se réaliser et apporter sa contribution. Ou alors, cet alignement se produit au retour, prolongeant la dernière phase du projet, parfois même dans la souffrance, prenant un certain temps, mais pouvant donner le même résultat.

Ainsi, l'analyse d'une première composante de la conduite de projet d'itinérance, le plan, a permis de mettre à jour les contenus de l'habitation créative intégrative. Il a dès lors été renommé « matrice socio-praxique » de l'itinérance, qui permet de fabriquer un milieu récréatif et de réfabriquer le milieu de vie. Nous allons détailler ci-après ces contenus.

Le milieu de vie de départ de l'itinérant est caractérisé par une tension dans une ou plusieurs sphères de l'existence : simple décalage avec ses aspirations, véritable crise qui peut

être très douloureuse et rendre difficile ou impossible de demeurer dans son environnement de vie habituel, défi de développement personnel pour lequel l'environnement de vie agit comme une source. L'itinérant reçoit un message d'ordre existentiel en provenance de son environnement de vie, (*via* une rencontre, un événement...), le comprend et le traduit en une idée de voyage. Dans le choix des caractéristiques du voyage – spatiales, temporelles, actanciennes – débute la constitution du milieu récréatif. Il s'agit d'un véritable milieu car différents registres de la perception, de la connaissance et de l'action peuvent se déployer, car des liens sont opérées entre la trajectoire de vie, les capacités physiques, les caractéristiques physiques de l'environnement d'itinérance, les caractéristiques symboliques de celui-ci, les événements qui s'y sont déroulés dans le passé. La date de départ peut être aussi symbolique, et en même temps propice par rapport aux températures au climat. Sans oublier le choix de l'équipe, du moyen de transport et des activités spécifiques, avec le déploiement d'une raison instrumentale (favoriser une performance optimale *via* des participants complémentaires et au même niveau de forme physique, *via* le choix d'un moyen de transport que l'on a l'habitude de pratiquer), de valeurs (choisir un moyen écologique, des co-équipiers qui partagent la même vision de la vie, des activités en ligne avec ses objectifs intrinsèques), d'intelligence corporelle (favoriser l'intégration progressive d'altérité avec des moyens très doux), symbolique (choisir des lieux où ont vécu des personnes qui sont passées par les mêmes traumatismes que l'itinérant), relationnelle (partir seul pour aller à la rencontre de l'habitant)... Il s'agit ensuite de changer de mode d'habitation, de sédentaire, ordonné, stable, connu, à un mode mobile (à la fois sédentaire, en environnement inconnu, et nomade, de progression dans l'itinéraire). La rencontre avec un mentor, par exemple un itinérant qui a déjà parcouru un itinéraire similaire, marquera définitivement le passage entre ces deux modes d'habitation. L'itinérant aborde le milieu récréatif mobile de l'itinérance.

L'itinérant va alors régler tous les détails de sa vie quotidienne afin de faciliter le nouveau mode d'habitation mobile pendant l'itinérance. Il s'agit de repositionner les piliers sur lesquels repose son quotidien, notamment la bonne santé du corps et la liberté de mouvement, la stabilité financière, et la cellule familiale. Dans cette étape, l'itinérant poursuit l'identification de toutes les caractéristiques physiques et symboliques singulières de l'environnement de l'itinérance et de leur pertinence par rapport à son objectif. Il peut alors tracer, matériellement, son itinéraire, sur une carte : le milieu récréatif mobile prend vie. Ce milieu est donc nourri par l'alignement des différents registres de connaissance et d'action, et par un ensemble de dimensions, physiques, symboliques, relationnelles... qui sont maillées

entre elles. Le choix du degré d'autonomie conditionne la constitution de ce milieu récréatif, qui n'est pas étanche ni au milieu de vie habituel, ni à celui des habitants qu'il rencontrera chemin faisant. Il y a un aller-retour permanent entre milieu de vie et milieu récréatif, *via* les objets du quotidien (vaisselle, vêtements, tente, sac de couchage...) et les moyens de communication digitaux (réseaux sociaux, blogs, téléphone mobile...) qui entretiendront les relations avec les proches. Et en même temps, amener « trop » d'objets du milieu de vie habituel va empêcher la rencontre avec l'Autre-habitant et une richesse ultérieure du milieu récréatif. Un équilibre est à trouver entre autonomie et marge d'imprévu et d'inédit qui permet de finaliser la constitution du milieu récréatif de l'itinérance afin que celui-ci soit véritablement habitable et facilitateur de créativité intégrative. En effet, la rencontre et la relation avec l'habitant génèrent de l'inédit, en plus évidemment de tout événement lié aux caractéristiques physiques de l'environnement de l'itinérance : phénomènes météorologiques, présence d'animaux... Une fois le voyage terminé, l'itinérant n'aura plus qu'à transférer ces processus dans son milieu de vie habituel pour le rendre plus habitable et facilitateur de créativité intégrative, et y générer un nouveau bien commun.

Cette suite d'étapes peut être comparée à celle de la structure narrative de l'épopée et du processus créatif du *Creative Problem Solving* (CPS). La comparaison sert notamment à en mettre en avant la portée créative et à saisir les éléments principaux à retenir dans le cadre d'une modélisation de conduite créative de projet. Par exemple, le héros d'une épopée est toujours conscient de son objectif existentiel avant de partir ; il engage toujours son corps dans le voyage, dans le parcours mais aussi dans des combats ; il subit toujours de péripéties entre le moment où il conquiert l'élixir et le moment où il rentre chez lui pour le partager dans sa communauté. Cette structure renforce la conviction que la créativité est aussi, voire d'abord, corporelle ; et nous aide à bien distinguer entre but et objectif intrinsèque (l'élixir) d'une part, et véritable objectif existentiel d'autre part (partage, contribution à la société, innovation existentielle à portée sociale). La comparaison au CPS permet un chemin inverse, de relever dans cette méthode très répandue d'animation d'ateliers créatifs des failles qui empêchent à la créativité de pleinement se déployer : l'absence d'une phase d'incubation, la non-problématisation des registres mobilisés par les outils, la non distinction entre objectif intrinsèque et extrinsèque.

La matrice socio-praxique du projet d'itinérance peut être traduite sur le plan géographique comme la suite de trois milieux de pratique, habités par l'itinérant, qui correspondent aux environnements des trois grandes phases du plan de projet d'itinérance.

Un premier milieu est le milieu de vie de départ, caractérisé par un mode d'habiter sédentaire, et l'appartenance à plusieurs cercles, réseaux, groupes, marqué par des relations de socialisation autant que de sociabilité. L'individu s'expérimente en majeur en tant que « même » et renforce son sentiment d'exister, son identité en tant que donnée ontologique. On peut supposer que le corps participe de cette expérimentation ou est à l'« arrêt ».

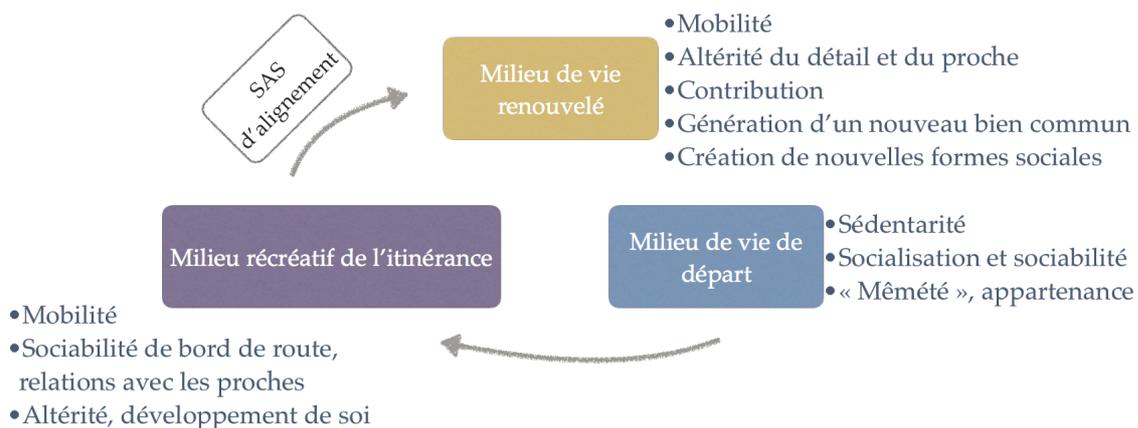
Un deuxième milieu est le milieu récréatif de l'itinérance, caractérisé par un mode d'habiter mobile, qui alterne sédentarité (à la pause) et nomadisme (à la progression dans les étapes), et l'expérience de la rencontre avec l'altérité (surtout si ce milieu est construit en pays étranger, en milieu mixte rural et urbain, et que l'autonomie est faible). L'itinérant rencontre l'habitant local. Il a alors la possibilité de s'expérimenter avant tout en tant qu'« autre » et de remettre en question les fondements de son existence : ses habitudes, ses valeurs, ses a-priori... ses intérêts personnels, qui l'ont guidé jusqu'ici dans le choix d'appartenir à des groupes ou institutions, par exemple l'entreprise dans laquelle il travaille (et où il ne travaillera peut-être plus au retour). L'itinérance serait une sorte de « plongée » dans les relations sociales les plus spontanées, les plus pures, les plus mouvantes, au fondement de tout lien social. L'itinérant a la possibilité de « redescendre » à ce « degré zéro » de la relation à l'autre, à la « sociabilité de bord de route » avec des inconnus, issus d'une culture différente de la sienne. Évidemment en même temps, les relations les plus intimes, avec ses proches, sont maintenues, grâce aux moyens de communication (ou parce qu'il est parti avec). Et puis l'itinérant pense à son milieu de vie de départ, aux groupes ou institutions auxquels il appartient, il le convoque en comparaison avec le milieu de vie de l'itinérance. C'est là qu'il peut alors « reprogrammer » ses choix d'appartenance, et par là sa trajectoire de vie, réfléchir à un nouveau projet de vie, si ce n'était pas déjà fait au moment du départ. En tout cas, il a la possibilité d'enrichir ce projet grâce à la rencontre avec l'autre, et de l'amener au plus près de sa réalisation grâce aux fruits de ces relations avec l'environnement, d'évoluer, de se développer. Le corps peut alors fonctionner comme un moyen de connaissance et un moteur de l'action, l'intelligence émotionnelle est activée, l'empathie comme fondement de ce lien primaire avec l'habitant.

Un troisième milieu, le milieu de vie au retour, est relié au précédent par un milieu intermédiaire, un « sas » où l'itinérant va essayer d'aligner les différentes dimensions de sa vie : physique, matérielle, culturelle... pour gagner en cohérence et, nous serions tentés de dire, en énergie. Un tri peut être opéré, des choix de quitter certains groupes ou institutions peuvent être pris, par exemple quitter l'entreprise dans laquelle il a travaillé jusqu'ici. Le

troisième milieu est celui du milieu de vie renouvelé par l'expérience de l'itinérance, dont il hérite la mobilité et la prégnance de l'altérité, qui est maintenant saisie autour de soi, dans les plus petits détails. L'itinérant peut mobiliser son intelligence corporelle, émotionnelle et relationnelle, la « sociabilité de bord de route », étonné toujours de ce que l'autre, au-delà de son appartenance culturelle, peut lui apporter. L'itinérance peut l'amener à demeurer à ce niveau de la relation, qui est celui qui permet la création de nouvelles formes sociales. L'approche de la vie sociale peut changer : d'une approche d'appartenance à une approche de contribution. L'itinérant peut alors générer un nouveau bien commun (un ouvrage, une action), voire créer des (véritablement) nouvelles formes sociales (des plateformes collaboratives, une association...). S'il parvient jusqu'à constituer ce troisième milieu de vie renouvelé, on peut parler de transmodernité du projet d'itinérance, où les trois milieux sont en relation constante. Alors que dans l'itinérance moderne ils sont étanches, et d'ailleurs les itinérants qui relèvent de la forme culturelle moderne, comme on verra, ne construisent pas un milieu de vie renouvelé au retour, ils alternent entre milieu de vie habituel de l'existence quotidienne et milieu de vie exceptionnel de l'itinérance.

Le projet d'itinérance s'avère ainsi être un laboratoire socio-récréatif en puissance, si tant est que l'itinérant mobilise toutes ses « rationalités », à commencer par l'intelligence corporelle.

**FIG. 7 : L'itinérance, un potentiel laboratoire socio-récréatif**



### *Les variations individuelles de la matrice socio-praxique d'habitation et la typologie des itinérants*

Tous les itinérants ne parviennent pas à « exploiter » le potentiel de la matrice socio-praxique. Dans le cadre de cette matrice commune, on remarque que certains itinérants seulement vont jusqu'au bout des douze étapes, et donc innover dans leur vie voir celle de leur communauté (de résidence par exemple), ou créent de formes sociales plus complexes, en réalisant ainsi un objectif existentiel de transformation de soi et de contribution aux autres. Les uns y vont de manière assez fluide, les autres passant par une ultérieure crise après celle qui a marqué la période juste avant le départ. Ainsi, parmi les itinérants rencontrés, certains parviennent à suivre un fil rouge entre les différentes étapes. L'itinérante à vélo (14) tire bien ce fil entre les relations de sociabilité avec les personnes musulmanes rencontrées pendant le voyage, et son rôle de médiatrice interculturelle auprès de personnes de la même culture, pour qui elle travaille dans son pays, l'Italie. L'expérience d'itinérance lui a appris à considérer avant tout ces personnes comme des êtres humains, dans leur dignité, ayant un projet de vie, et non plus seulement comme des personnes qui seraient exclusivement en une situation de survie et à aborder uniquement par le filtre socioculturel et leur « différence ». Cette dernière approche du migrant est pourtant très fréquente dans nos sociétés, où est demandée et mobilisée une aide matérielle pour les aider à « survivre », mais pas forcément une aide immatérielle, relationnelle, de soutien, voire une mise en place de relations réciproques entre habitants du pays d'accueil et migrants, considérés comme trop éloignés de notre culture. Certains autres itinérants, comme par exemple le compagnon de cette même itinérante à vélo, qui a donc réalisé exactement la même itinérance, expérimentent une phase d'« errance » au retour. Cet itinérant (15) ne parvient pas à trouver ce fil rouge, ne sait pas comment mettre en relation les expériences vécues pendant le voyage et sa situation de vie. Plus d'un an plus tard, le voilà père de famille et embauché dans la coopérative de sa compagne... voilà un fil, mais est-ce vraiment celui qu'il cherchait, lui ? Le retour d'itinérance peut s'avérer long, voire très long... comme ça a été aussi le cas de mon retour de mon itinérance au Mexique il y a vingt ans, suite à laquelle j'ai pris la décision de partir en France pour faire une thèse de Doctorat...

Certains itinérants parviennent à transformer le véritable élixir du projet d'itinérance, l'éthique relationnelle, en bien commun, bien immatériel tel qu'une nouvelle manière de faire dans leur travail, ou bien matériel et visible mis à disposition des autres comme un blog, des

actions concrètes, politiques par exemple. C'est le cas de l'itinérant à pied (11), qui publie des poésies et images d'inspiration sur son blog, ou l'itinérant à pied (8) qui voit son militantisme écologique renforcé à chaque itinérance. D'autres se focalisent sur la réalisation de soi avant tout, sans générer de bien commun au retour. C'est le cas de l'itinérant à vélo (3), en perpétuelle recherche d'un meilleur équilibre personnel entre activité professionnelle (pilote de ligne) et passion pour l'écriture, de genre autobiographique. D'autres encore s'arrêtent à la neuvième étape de l'arrivée à destination, de la conquête de l'élixir, incarné plutôt pour eux par la réalisation du but extrinsèque matériel (réalisation de l'itinéraire dans les temps et moyens voulus), voire des objectifs intrinsèques (s'adonner à leur pratique sportive préférée, par exemple). Il s'agit par exemple de l'itinérant alpiniste et parapentiste (1), qui enchaîne les expériences, ou de l'itinérant en trekking (16), pour qui la phase de retour consiste essentiellement en une remise en forme physique et un changement de rythme de vie, marqué par la réintégration du travail.

Sur cette base, on peut commencer à envisager une première distinction des projets d'itinérance des moins aux plus créatifs. Il semblerait que pas tous les projets d'itinérance ne sont créatifs. Certains n'aboutissent pas à une innovation, l'itinérant n'en gagne qu'un sentiment renforcé de Soi et de son identité. D'autres aboutissent à la réalisation de Soi, de son potentiel, et à des changements personnels, qui ne touchent pas la dimension sociopolitique : c'est une innovation existentielle individuelle. D'autres enfin aboutissent à la transformation de Soi, avec une innovation existentielle qui touche les autres, par exemple dans une nouvelle manière de faire son travail à contact avec un public ; ou une véritable innovation à portée sociale, avec génération d'un bien commun tangible, une oeuvre artistique, un engagement politique...

### ***La centralité de la démarche-projet***

Cette distinction des projets d'itinérance des moins aux plus créatifs peut être étayée par l'étude de la démarche-projet, qui consiste essentiellement en un rapport à l'altérité. L'analyse du terrain permet de valider l'hypothèse de la centralité de la démarche-projet dans la conduite de projet. Chaque étape du plan du projet, chaque partie de la matrice socio-praxique qui s'y dévoile, comporte des sources d'altérité que l'itinérant a la possibilité d'intégrer au fur et à mesure de sa progression. Avoir conscience d'une tension au départ invite à se familiariser avec celle-ci et à initier un processus d'incubation qui pourra aider à faire émerger l'idée du voyage. L'itinérant à pied (13), par exemple, est bien conscient avant de partir des nouvelles responsabilités professionnelles qui l'attendent à la rentrée de

l'automne, avant de partir l'été. À ce stade, l'itinérant peut devenir très réceptif aux messages que les événements ou personnes lui transmettent, souvent malgré eux, et qui éclairent un peu plus la tension de départ et un possible, nouvel objectif de transformation pour son existence. C'est ainsi que l'itinérant (15) évoque la proposition reçue par sa compagne de partir pour un long voyage à vélo. Les peurs qui s'ensuivent sont un autre stimulus précieux, porteur d'altérité-ombre à intégrer, à condition encore une fois de les accueillir, de s'y familiariser. Ce même itinérant a témoigné de toute une série d'interrogations relatives à ce qu'il aurait été « bien » ou « pas bien » de faire à ce stade de sa vie : partir ou fonder une famille ?

Tout processus créatif requière l'aide des autres, et une première aide précieuse peut provenir d'un mentor (un itinérant plus expérimenté) que l'itinérant rencontre dans le cadre de sa vie quotidienne, dans le cours de son existence, et qui peut l'aider à réaliser son projet. Il l'aide *via* des conseils sur l'itinéraire et l'art de vivre en itinérance. C'est ainsi que l'itinérant en alpinisme et parapente (1) se fait conseiller par un guide de haute de montagne de Chamonix ; l'itinérant à vélo (3) rencontre et se fait suivre par un itinérant « célèbre », Alexandre Poussin ; le couple d'itinérants (14 et 15) rencontrent et se font conseiller par Obes Grandini, un itinérant à vélo plus âgé qui a déjà réalisé, peu ou prou, le même itinéraire. Le reconnaître et accepter de se faire aider par lui revient à une ultérieure intégration de l'altérité-ombre. Cette altérité-ombre est encore plus puissamment incarnée par les « gardiens du seuil ». Par exemple, des personnes de son entourage qui s'opposent au départ, mais aussi des lois d'un pays où on veut se rendre qui interdisent le tourisme ou l'usage de cartes, et enfin l'argent, qui peut empêcher d'avoir les moyens nécessaires pour partir, sans perdre une sécurité économique pour autant. L'itinérant à vélo (3) part sans trop faire état de l'impossibilité de trouver des cartes de la zone de la Chine qu'il souhaite traverser ; ni des charges qu'il restera à couvrir pour continuer à payer le crédit immobilier de la maison principale ; ni de la rancune de sa femme, à qui il avait promis dans un premier temps un départ en itinérance en famille. Au final, il finira en prison en pays Ouïghour, il devra écourter l'itinérance familiale à réaliser après la sienne, qui avait été négociée avec sa femme, subira les nombreux SMS de celle-ci en proie à la dépression et son ultérieure rancune car justement, l'itinérance familiale successive à son retour doit être écourtée à cause des problèmes financiers... son expérience aurait été plus fluide et l'aurait probablement amené à une innovation existentielle plus solide et porteuse si ces gardiens avaient été apprivoisés, en intégrant leur raison... cette personne est encore aujourd'hui dans un effort d'alignement des

différentes dimensions de sa vie : matérielle, affective, culturelle, professionnelle... et repart bientôt.

Reste ensuite à choisir le rôle que les autres personnes auront dans la réalisation de l'itinérance : co-équipiers, mais surtout, habitants. Être peu autonome dans le vécu de la dimension ordinaire de l'itinérance permet d'entrer en relation avec les habitants notamment, et donc avec l'altérité qu'ils représentent, notamment si leur culture est éloignée de celle de l'itinérant. C'est alors une occasion de s'exercer à l'éthique relationnelle, véritable élixir de l'itinérance, qui permettra de faire le lien avec les besoins de sa propre communauté ou de la société plus généralement au retour. L'itinérant à pied (13) choisit de partir sans tente et témoigne de son effort de rencontrer l'autre sur le plan humain. Il s'étonne et est déçu alors quand il ne parvient pas à établir une relation de confiance, voire de soutien réciproque, et se trouve obligé à payer pour se faire héberger, se retrouve à dormir dans une de ses itinérances dans des sous-sols poussiéreux ou à chercher longuement avant de trouver ne serait-ce qu'un passant. Mais de très belles expériences sont aussi à la clé, comme lors d'une itinérance sur le chemin de Saint-François, en Italie, où les habitants sont impliqués dans l'accueil des itinérants. D'autres itinérants, comme l'itinérante à vélo (9) ou l'itinérant à vélo (15), ou encore l'écrivain-voyageur Bernard Ollivier, témoignent en revanche d'une certaine impatience à partager le diner et le couchage le soir, préférant se recentrer sur eux-mêmes, se reposer, avant de repartir le lendemain. Rien de tel pour s'y préparer que de s'entraîner et s'essayer, entrant en contact avec des possibles autres obstacles et difficultés, quitte à apporter quelques modifications à l'itinéraire et à l'équipe avant de partir.

L'anticipation et une certaine facilité ne nuit pas à la créativité, au contraire, elle évite de devoir gérer des fastidieux, voire fatals, imprévus pendant le voyage et favoriser l'émergence de l'inédit, matière à diverger et à intégrer. Les itinérants qui réalisent une innovation existentielle au retour, en particulier avec portée sociale, sont des personnes habituées à se mettre en chemin avec des moyens de transport accessibles, même pour quelques heures ou jours seulement, que ce soit pour se déplacer dans le cadre des activités quotidiennes comme l'itinérant à pied (8) ou l'écrivain-voyageur Emilio Rigatti, ou dans le cadre d'autres activités récréatives de proximité comme les itinérants à pied (4) et (13).

La réalisation de l'itinérance revient à la relation avec l'inédit et l'imprévu et au final, c'est pendant celle-ci que l'itinérant acquière, sans forcément le savoir, la capacité créative intégrative, fondée sur l'intelligence corporelle, l'intelligence émotionnelle, l'empathie et, en ultime instance, sur l'éthique relationnelle. Ainsi, l'itinérant à vélo (3) témoigne de ce

moment où, grâce à la traversée des pays en vélo, il peut s'en imprégner jusque dans sa chair, percevoir toutes les caractéristiques physiques et matérielles du pays, tel un habitant, et, par là, établir une sorte de pont avec lui, en partageant ces sensations, et, par là, des émotions. L'écrivain-voyager Bernard Chambaz comme l'écrivain-voyageur Emeric Fisset utilisent leurs mouvements et efforts comme autant de repères et étapes vers la libération d'un deuil qu'ils ressentent avant tout physiquement. Bernard Chambaz s'appuie également dans ce chemin de deuil sur la fréquentation des lieux historiques des Roosevelt, qui ont aussi perdu un fils, enchaînant là dimension biographique, corporelle, symbolique. Fanny Cathala, dans un reportage, nous parle de comment une sorte d'organisme unique s'est créé qui synchronise les rythmes de tous les participants à une itinérance en ski de randonnée. L'écrivain-voyageur Manoukian nous raconte comment il parvient à faciliter une relation d'empathie en se positionnant toujours à côté de l'habitant lors de ses rencontres avec celui-ci. L'itinérant à pied (13) nous parle de la marche comme d'une activité qui favorise la prise en charge de soi-même, la prise de conscience de ses responsabilités, et, l'adoption d'une posture proactive. L'écrivain-voyageur témoigne d'une marche qui, en maillant l'individu avec l'environnement, grâce au mouvement du corps, harmonise les pensées, fait le tri, fait naître de nouvelles idées. Cette éthique relationnelle élargie à toutes les dimensions de l'environnement, qu'elles soient physiques, matérielles, humaines... réelles, ou symboliques, s'explique dans les phases de décantage et transfert à l'environnement de vie des acquis de l'itinérance, pour enfin être mise à contribution de la communauté où vit l'itinérant, voire de la société toute entière, sous forme de nouveau bien commun, à son retour.

Quoi qu'il arrive, l'altérité qui n'est pas intégrée pendant le voyage se présente à nouveau au retour, et soit elle est niée, en repartant aussitôt, soit elle appelle à une intégration, si douloureuse fut-elle. Dans le premier cas, c'est comme si le pratiquant restait dans le monde extraordinaire, parce qu'il vit dans le monde extraordinaire, même quand il réintègre le lieu où il vit. On peut parler alors plutôt à son propos de « conte merveilleux ». Le conte merveilleux fonctionne uniquement sur un registre symbolique, le voyage fonctionne comme un support projectif qui permet de renforcer une certaine représentation de soi, basée sur l'univers culturel de l'itinérance, la symbolique du milieu traversé et des activités réalisées pendant le voyage. Il ne comporte pas d'enchevêtrement avec une histoire personnelle d'évolution ou d'enchevêtrement avec les histoires d'autres personnes. Dans le deuxième cas, si l'objectif existentiel émerge en cours de voyage, mais comporte uniquement une portée individuelle, pas sociale, la phase du retour est vécue par rapport à un changement à apporter

dans la sphère privée. On peut parler alors de « récit d'aventure », et d'itinérance comme « voyage aventure ». Pour aller jusqu'au bout du projet d'itinérance, et réaliser une véritable épopée, il semblerait alors nécessaire de se familiariser dès le début avec l'objectif existentiel de transformation de Soi, ou en tout cas en avoir un, et que celui-ci, pour se réaliser, implique la génération d'un bien commun. Plus le pratiquant est conscient de la tension qui l'anime, plus cette tension touche un contexte large sur le plan relationnel, socio-politique, plus le projet semble se dérouler de manière créative et aboutir à la génération d'un nouveau bien commun.

La composante de la démarche-projet a été alors bâtie sur la base des modalités de rapport à l'altérité, et notamment à l'imprévu, qui est apparu rapidement, dès le départ du terrain, comme une catégorie fondamentale de l'altérité de l'itinérance. Ce rapport est constitué par une temporalité, un degré d'autonomie, et des émotions spécifiques éprouvées. D'autres figures de l'altérité sur lesquelles la démarche-projet est bâtie sont le rapport à l'environnement physique, matériel et historique, voire, le cas échéant, à la montagne ; du rapport aux autres ; et du rapport au corps.

L'imprévu peut être corporel, comme un symptôme ou un accident ; physique comme les incursions d'animaux, les mauvaises conditions de météo ; matériel comme l'état de route ou un dommage au moyen de transport par exemple un pneu dégonflé, un frein cassé ; humain comme des habitants malveillants ou des proches en souffrances restés à la maison ; légal, etc. L'environnement renvoie avant tout aux éléments physiques du milieu – caractéristiques de l'environnement (paysage), conditions météorologiques... – doublés par les éléments bâtis et les événements historiques qui s'y sont déroulés. Les autres peuvent être les pairs membres de l'équipe, ou d'autres itinérants, les proches restés à la maison, ou bien les habitants, à la fois comme représentants d'une culture et du genre humain. Le rapport au corps convoque les différentes figures de celui-ci abordées sur le plan théorique : corps qui obéit à la seule logique instrumentale, corps cosmique qui sert le registre expressif de l'action grâce à une activation de l'imaginaire, corps sensoriel qui produit une infra-connaissance du milieu de pratique grâce à une sensibilité à la nature, corps écologique qui produit une connaissance de soi, des autres et du monde grâce à l'association entre ressenti et stimuli extérieurs, et enfin, corps créatif qui subsume les deux dernières figures pour servir un registre performatif de l'action, passer à l'action.

Dans la démarche-projet non créative, le rapport à l'imprévu est caractérisé par une temporalité d'anticipation, déployée dès avant de partir, qui tend à le gommer ; un degré élevé

d'autonomie qui est choisi pour éviter de dépendre des autres ou de se retrouver dans des situations d'incertitude quant à la manière de subvenir aux besoins physiologiques et à toute autre source d'imprévu que l'on peut imaginer avant de partir ; enfin, par des émotions très fortes, de l'ordre de l'angoisse, de la colère et de l'euphorie. Quant au rapport à l'environnement, celui-ci est appréhendé comme une limite, et la montagne, plus précisément, comme un obstacle à surmonter ou à contourner. Concernant le rapport aux autres, ceux-ci, en particulier les pairs ou les proches restés à la maison (dans le cadre de cette démarche il n'y a pas de prise en compte des habitants), sont considérés soit comme des spectateurs passifs soit comme des obstacles. Concernant le rapport au corps, celui-ci peut être étouffé dans ses ressentis voir besoins (une autre manière d'anticiper l'imprévu !), et utilisé en tant qu'instrument au service de la performance physique.

Dans la démarche-projet créative adaptative, le rapport à l'imprévu est caractérisé par une temporalité surtout d'anticipation ; un degré moyen d'autonomie ; des émotions telles que la frustration et la satisfaction. Quant au rapport avec l'environnement, celui-ci est appréhendé comme un régulateur de la pratique, qui oblige parfois à sacrifier une partie du but ou des objectifs intrinsèques ; la montagne, plus précisément, est perçue comme une frontière à franchir. Concernant le rapport aux autres, et notamment aux habitants, ceux-ci sont considérés comme un support notamment pour pouvoir s'orienter et satisfaire à ses besoins physiologiques, dans une posture quelque peu opportuniste. Concernant le rapport au corps, celui-ci est considéré comme un support, à la fois matériel, pour fournir un effort à la demande, et immatériel, pour pouvoir éprouver et exprimer des sensations et des émotions. Ainsi, il, oscille entre la figure du corps-instrument, activé à la demande, du corps cosmique, voire sensoriel et écologique. Il ne parvient pas à un chaînage complet de toutes ses dimensions. Il peut aider l'itinérant à mieux se connaître, mais pas à se transformer et à réaliser une innovation existentielle. Ce rapport au corps renvoie en majeur au registre expressif et communicationnel de l'agir.

Dans la démarche-projet créative intégrative, le rapport à l'imprévu est caractérisé par un équilibre de temporalité d'anticipation et profondeur, par un état de *flow*. Il est notamment caractérisé par un degré faible d'autonomie et la volonté de se confier aux habitants pour pouvoir s'orienter et satisfaire ses besoins physiologiques, et gérer l'imprévu, voire tout simplement vivre des expériences qui ne seront pas finalement considérés comme des imprévus, mais comme la substance même de l'itinérance. L'itinérant n'éprouve que des émotions constructives et notamment il vit dans un état d'esprit équanime, dans lequel il

éprouve de la confiance. Quant au rapport avec l'environnement, celui-ci est appréhendé comme facilitateur du projet d'itinérance, à travers notamment les caractéristiques physiques, bâties, symboliques, historiques, auxquelles l'itinérant peut se raccrocher, faire correspondre le cours de son existence. Et, ce, grâce au ressenti corporel, qui fonctionne comme point de maillage entre l'extérieur et l'intérieur. Dans ce cadre, la montagne est appréhendée comme un repère, comme un élément narratif parmi d'autres. Quant au rapport aux autres, ceux-ci et notamment les habitants sont un véritable soutien pour l'itinérant, mais lui aussi peut l'être pour eux : ensemble ils créent une histoire commune. Ainsi, le corps est un véritable guide. À partir de tout ressenti corporel et des émotions, l'itinérant interprète le sens des événements qui surviennent, de la relation spécifique et singulière à l'environnement, aux autres. Il peut alors, sur cette base, prendre des décisions passer à l'action.

Le corps-guide de la démarche créative intégrative est le corps créatif, qui subsume la figure du corps sensoriel et écologique en les finalisant non pas seulement à une connaissance mais à la production d'idées nouvelles qui seront traduites en action, en innovation, au retour. Pour cela, le corps, maillé à tout l'environnement (physique, matériel, historique, humain, tout événement...), utilise les sensations et les émotions comme outils de connaissance, déjà d'une infra-connaissance de l'environnement physique de pratique (corps sensoriel) ; il apprend à utiliser ces mêmes ressources pour mieux se connaître, mieux connaître les autres et le monde qui l'entoure (corps écologique) ; et en plus, il conçoit une action, pertinente par rapport à son projet de vie. Ce rapport au corps renvoie au registre relationnel et performatif de l'agir.

**TAB. 11 (rappel): Les trois démarches-projet des itinérants**

DEMARCHE-PROJET	NON CREATIVE	CREATIVE ADAPTATIVE	CREATIVE INTEGRATIVE
Temporalité	Anticipation	Anticipation>Profondeur	Anticipation = Profondeur
Degré d'autonomie	Elevé (tous les besoins physiologiques)	Moyen (Dormir)	Faible (intention de demander aux habitants)
Emotions	Angoisse, colère / Euphorie	Frustration / Satisfaction	Equanimité / Confiance
<b>Rapport à l'imprévu, prise de décision</b>	<b>Renonciation / Passage en force</b>	<b>Adaptation</b>	<b>Intégration</b>
Rapport à l'environnement	Limite : physique +	Régulateur : physique +	Facilitateur : bâti, histoire +
• Rapport à la montagne	Obstacle	Frontière	Repère
Rapport aux autres	Spectateur ou Ennemi	Support	Soutien
• Articulation projet de vie	Non	Non	Oui (enchevêtrement trajectoires de vie)
Rapport au corps	Etouffé et / ou Instrument	Support	Guide
• Registre d'action	Technique	Communicationnel	Performatif

### ***Les autres composantes de la conduite de projet***

La démarche-projet a des présupposés, des objectifs et un résultat. Tous ces éléments contribuent à bâtir une démarche-projet plus ou moins créative. Concernant les présupposés, il s'agit notamment de présupposés individuels, tels que la trajectoire de vie, qui peut être plus ou moins discontinue ; de la situation de vie, qui peut être plus ou moins asynchrone ; et de l'existence d'un mentor de vie issu du milieu de pratiques itinérantes, voire d'autres milieux : éducatif, artistique, spirituel... ; ainsi que d'un présupposé plus « structurel », un environnement d'itinérance diversifié sur le plan physique, humain, culturel... Ces présupposés ne sont pas forcément présents chez tous les itinérants créatifs intégratifs, mais au moins l'un d'entre eux : une trajectoire de vie discontinue, une situation de vie asynchrone, un mentor de vie issu d'un milieu autre que celui de la pratique itinérante, un environnement de pratique diversifié - semble être nécessaire pour enclencher la démarche-projet créative intégrative.

Concernant la trajectoire de vie, celle-ci peut être plus ou moins discontinue. Ce dernier cas est celui de certains des itinérants créatifs : l'itinérante à pied (4) a subi des opérations importantes suite à un cancer et ne peut plus avoir d'enfants ; l'itinérant à vélo (3) a beaucoup déménagé dans le passé ; l'itinérant à vélo (15) a eu quelques difficultés à trouver

sa voie professionnelle ; l'itinérant à pied (11) a vécu une scolarité très mouvementée ; l'itinérant à pied (13) a perdu son père très jeune...

Concernant la situation de vie asynchrone, la nature de la tension avant de partir semble avoir une certaine influence sur la créativité de la démarche. Un simple décalage ressenti entre situation de vie quotidienne et situation idéale est peu susceptible d'amener à une innovation existentielle, car l'itinérant recherche un élixir qui est de l'ordre du bien-être, qui ne convoque pas une activité de recherche ou transformation, mais une attitude plutôt passive. C'est le cas de l'itinérant à pied et parapente (6) qui part avant tout pour retrouver une certaine authenticité, des relations notamment, mais sans aller plus loin dans une quête de valeurs ou sens spécifique par rapport à sa trajectoire de vie. En revanche, un problème ou un défi personnel peuvent pousser à être créatif, à aller chercher de l'inspiration ailleurs, à aller chercher de l'altérité à intégrer. Dans le premier cas (problème), il peut s'agir d'un changement ou des difficultés professionnelles, par exemple l'itinérant à pied (5), ou l'itinérant à vélo (15) ; la perte d'un proche (l'écrivain-voyageur Chambaz, qui a perdu son fils ; l'écrivain-voyageur Bernard Ollivier, qui perd sa femme alors qu'il part à la retraite, et tant d'autres rencontrés lors d'un colloque par exemple). Dans le second cas (défi), il peut s'agir de vouloir réactiver son sens de la responsabilité comme pour l'itinérant à pied (13), pour qui marcher longuement oblige en quelque sorte à se prendre en main, à prendre conscience de soi et à répondre aux multiples stimuli extérieurs, et à devenir donc responsable.

L'environnement du projet et la nature du mentor de vie peuvent aussi influencer l'innovation finale. Un environnement de pratique exclusivement montagnard et un mentor de vie issu du milieu de l'itinérance ou de la montagne (notamment un père montagnard) auraient tendance à freiner la créativité de l'itinérant. En effet, il s'agit de sources potentielles de diversité, de remise en question, mais lorsqu'elle ne présentent pas beaucoup de diversité intrinsèque ou par rapport à ce que l'itinérant est, elles ne fonctionnent pas en tant que telles. Ainsi, les itinérants qui innoveront le moins dans notre échantillon, sont les itinérants qui partent pour faire des parcours en alpinisme, parapente, trekking... Et les itinérants qui ont traversé différents pays, ont changé de continents, comme l'itinérant à vélo (3) par exemple, ou l'itinérante à vélo (15), opèrent des innovations existentielles au retour, à portée plutôt individuelle ou sociale. Mais parmi ceux qui innoveront avec une portée sociale, certains partent exclusivement en montagne, comme les itinérants à pied (8) (11). Il s'agit aussi de deux itinérants qui ont eu des mentors en dehors du domaine des pratiques récréatives et sportives : artistique pour l'un, philosophique pour l'autre.

Concernant l'objectif, celui-ci peut être de trois ordres et dans chaque ordre d'objectif, des modalités différentes, plus ou moins créatives peuvent être repérées. Un premier ordre d'objectifs est le but extrinsèque matériel ou réalisation de l'itinéraire dans les temps et moyens choisis (arriver à destination est l'élixir explicite, évident, de l'itinérance). Un deuxième ordre intrinsèque qui correspond à la réalisation des activités spécifiques, récréatives et culturelles (elles font aussi partie, lorsqu'elles sont prévues, de l'élixir le plus évident de l'itinérance). Un autre ordre d'objectif, existentiel, émerge tout au long de la progression dans le plan pour se manifester pleinement, souvent après coup, au retour, avec la réalisation d'une innovation existentielle, individuelle ou à portée sociale. Il ne peut se réaliser que si le véritable élixir de l'itinérance, l'éthique relationnelle, a été « conquis ».

L'analyse du terrain nous a permis de différencier sept types de but, dont certains sont créatifs. En effet, le but, arriver à destination, peut se concrétiser selon des modalités différentes de relation concrète à l'environnement : défricher, dominer, délimiter, s'immerger, relier, incarner, créer. On entend dans cette suite de modalités d'abord une séparation, voir un affront, de l'environnement de la part de l'individu, puis une fusion, enfin un maillage, voire un maillage créatif. Ainsi, les itinérants en moyens de progression doux mais technique (alpinisme, parapente, trekking...) évoquent volontiers des expériences dans lesquelles ils se sont sentis un peu comme des Pionniers, les premiers par exemple à tracer des lignes sur une étendue de neige fraîche ; ou alors dans lesquelles ils ont pu embrasser du regard la suite de massifs montagneux en se disant qu'ils allaient parcourir tout cet espace, comme l'itinérant à vélo et escalade (7). D'autres, comme l'ex-alpiniste Lionel Daudet, qui a fait un tour de France par les frontières, en multi-moyens (marche, vélo, kayak...), ont voulu plutôt contourner un espace par leur itinérance. D'autres, à trekking comme les itinérants (16) et (5), témoignent de moments où les sensations étaient très fortes à contact avec une nature vierge, seuls au monde, dans des régions du monde comme certaines vallées de l'Himalaya ou de l'Islande où peu de touristes vont. Mais un environnement peut aussi être appréhendé comme un ensemble de points à relier entre eux, points symboliques de par une histoire collective, par exemple les cimes escaladées par des éminents alpinistes ; ou bien, comme dans le cas de l'itinérant à vélo (3), des lieux qui correspondent aux tours de contrôles situées dans la ligne aérienne, qu'il matérialise avec son itinérance. Jusqu'ici, la relation avec l'environnement reste soit un peu distante ce qui autorise une posture d'appropriation, de domination (défrichage, domination, délimitation) ; ou bien proche, mais uniquement sur un plan imaginaire, ou symbolique, sans autres registres convoqués (immersion, reliance de points). Il

s'agit respectivement de modalités qui correspondent à une démarche non créative et créative adaptative.

Les modalités créatives intégratives du but sont celles qui incarnent l'environnement, ou qui en créent un. Ici, on peut parler de milieu récréatif. Dans le premier cas (incarnation), l'environnement est mis en relation avec le cours de sa propre existence, *via* notamment des événements historiques qui s'y sont déroulés, le patrimoine naturel, matériel, culturel, et qui est véritablement lié à soi *via* un vécu corporel qui fait émerger des manifestations en lien avec le cours de son existence, comme par exemple pour Emeric Fisset et Bernard Chambaz, déjà cités. Dans le second cas (création), l'environnement est créé grâce à son itinérance, grâce aux événements et rencontres qui s'y déroulent, parce que l'itinérant accepte justement cette marge d'imprévu qu'il se laisse dès le départ. Ainsi, les itinérants vélo (14 et 15) finiront leur voyage dans le Quinghai, en Chine, et non pas au Tibet où il est trop dangereux de se rendre. L'accompagnateur en montagne Franco Michieli crée des chemins alternatifs à travers les Dolomites en se basant sur les traces des animaux et autres signes de la nature.

De plus, l'analyse de terrain a permis d'identifier plusieurs objectifs intrinsèques, que les itinérants peuvent se donner, et notamment récréatifs, culturels, et relationnels. Parmi les premiers, nous avons identifié les objectifs intrinsèques déjà mis en avant par Lièvre (2003) : exploit sportif, plaisir. C'est le cas des itinérants qui utilisent des moyens de progressions techniques (alpinisme, parapente, trekking...), et qui adoptent plutôt une démarche non créative ou créative adaptative. Quant aux objectifs culturels, nous avons identifié encore une fois des objectifs intrinsèques déjà présents chez Lièvre : exploration et découverte, passion pour la science ou tout autre objectif professionnel, et d'autres déjà mis en avant par Corneloup (2011) et Berthelot (2011) : politiques, humanitaires, spirituels, artistiques. Parmi les premiers, l'objectif d'exploration et découverte est rendu explicite lorsque l'itinérant parle de son envie de connaître un nouveau pays, une nouvelle culture, comme l'itinérante à trekking et ski de randonnée (10) lorsqu'elle est partie en Amérique du Sud ou l'itinérante à vélo (9) qui a fait un itinérance en Inde, un pays qui l'attirait beaucoup. Dans ce cas, l'habitant est appréhendé comme l'emblème d'une culture et non pas dans son humanité intrinsèque, dans son potentiel d'échange réciproque avec l'itinérant. Beaucoup d'itinérants ont des objectifs professionnels, qui peuvent être couplés avec des objectifs plus personnels. Par exemple, l'itinérant à pied et à parapente (6) part entre autres pour réaliser des reportages ; l'itinérant à pied (8) profite de son itinérance pour créer des carnets de voyage, qu'il publie et vend après, ou des dessins naturalistes, qu'il vend également à des maisons

d'édition spécialisées. Ainsi, ces objectifs culturels peuvent se retrouver chez des itinérants non créatifs comme créatifs et ne semblent pas vraiment départager les itinérants en types différents.

Les objectifs culturels typiques de la démarche créative intégrative : politiques, humanitaires, spirituels, artistiques, impliquent une certaine ouverture à l'altérité et de la divergence, une remise en question de sa propre personne, de son individualisme. Ils impliquent une ouverture à l'environnement, à l'autre, qui va au-delà de l'adhésion à des valeurs spécifiques, toujours relatives dans le cadre interculturel. Ils sont alors retrouvés chez les itinérants créatifs, voire créatifs intégratifs. Les objectifs spirituels et artistiques uniquement chez ces derniers, comme par exemple chez l'itinérant à pied (13), qui est prêtre et part pour renforcer son sens des responsabilités et la foi, à travers la confiance en l'autre-habitant, chez l'itinérant à pied (8), qui réalise des carnet de voyage pendant ses itinérances, et chez l'itinérant à pied (11), qui prend des photos pendant ses itinérances à publier par la suite sur son blog d'inspiration.

Nous avons également identifié des objectifs intrinsèques d'ordre relationnel. L'itinérant peut souhaiter soit s'éloigner des autres. Il peut souhaiter alors s'en distinguer et marquer son appartenance à une communauté de pratique, d'expéditeurs ou d'itinérants à proprement dire, ou alors s'isoler carrément de toute civilisation. C'est le cas des itinérants en alpinisme et parapente (1 et 2), qui soulignent à plusieurs reprises leur plaisir de se retrouver dans un environnement où si peu de personnes ont accès, en raison du danger et des compétences physiques requises pour le fréquenter. Mais l'itinérant peut aussi souhaiter se rapprocher des autres et dans ce cas, il a la possibilité de déployer de la créativité. Dans ce dernier cas, il peut se donner, lors du choix de l'équipe, comme objectif, d'approfondir une relation. Il peut s'agir d'une relation de couple, de famille, d'amitié. Plusieurs des itinérants rencontrés sont partis en couple et ont évoqué le désir de partager une expérience mais aussi d'approfondir, sinon de mettre à l'épreuve, leur relation. L'itinérant à pied (8) est parti, entre autres expériences, en famille au Costa Rica, et en a profité pour faire gagner ses deux filles en autonomie, leur confiant une partie de l'organisation du voyage. Pour certains, il s'agirait plutôt d'approfondir les relations avec les habitants rencontrés sur place, de créer un lien avec eux. C'est le cas encore une fois de l'itinérant à pied (13), qui part sans tente exprès pour devoir dépendre d'une rencontre pour subvenir à ses besoins fondamentaux. Cet objectif de rencontre et création d'un lien avec l'habitant caractérise la démarche créative intégrative.

Nous n'avons pris connaissance que trop tard de la série télévisée « Nus et culottés », qui a été transmise sur France 5 de 2012 à 2016. Or, l'objectif des deux itinérants Nans Thomassey et Guillaume Mouton est justement celui de parvenir à instaurer une relation avec les habitants, mais aussi avec la nature et les objets rencontrés en chemin, pour pouvoir tout d'abord s'habiller (car ils partent nus), manger, dormir, etc. Lors d'un épisode en Italie, ils décident de ne plus demander aux habitants de l'aide directement, car cela les fait sentir gênés ; ils préfèrent alors juste raconter de façon très minimaliste ce qu'ils font, et attendre, confiants, la réaction de l'autre, dans une posture créative intégrative.

L'objectif existentiel est présent chez tous les itinérants, mais celui-ci n'est pas du même ordre selon les itinérants, et facilitera une démarche plus ou moins créative. Chez certains, il s'agit d'un objectif existentiel ontologique : se surpasser, aller jusqu'au bout, comme chez l'itinérante à trekking et ski de randonnée (10), qui part pour pouvoir vivre des situations où elle est obligée de ne pas se laver, de faire face à ses peurs... Chez d'autres, il concerne bien le projet de vie, dans une optique de réalisation de soi : interrompre, marquer, corriger. L'itinérant à vélo et escalade (7) part pour recharger ses batteries, comme l'itinérant observé en (01). L'itinérant à pied (5) part pour marquer un changement de poste au travail, et l'écrivain-voyageur Enrico Brizzi part lorsqu'il devient père (la destination de son itinérance étant la station balnéaire où passent leurs vacances sa compagne et son enfant). Enfin, d'autres itinérants ont des objectifs existentiels projectuels dans une optique de transformation de soi : semer, voire générer un bien commun. C'est le cas de l'itinérante à vélo (14), déjà citée, qui parvient à mobiliser l'éthique relationnelle dans son activité professionnelle tout de suite après être entrée ; de l'itinérant à pied (13) qui acquiert davantage de sa responsabilité et confiance en l'autre, ce qui le rend prêt à prendre ses nouvelles fonctions professionnelles au retour. Sans compter avec l'activité politique écologique de l'itinérant (8), qui adopte une posture écologique tout au long de ses itinérances, dans le respect de l'environnement et la rencontre avec des associations de défense de l'environnement, ou encore de l'itinérant à pied (11), qui part pour prendre l'inspiration pour ses publications inspirantes dans son blog. Ce sont ces objectifs existentiels projectuels de transcendance qui facilitent une démarche créative intégrative et aboutissent à une innovation à portée sociale, dans le cadre d'un processus d'individuation.

Quant à la conscience de l'objectif, si l'objectif n'est pas conscient dès le départ, il peut se révéler chemin faisant, voire au retour, et peut ainsi agir *a posteriori* de la pratique. Dans ce cas, comme on a déjà évoqué plus haut, l'itinérant traverse la dernière phase du projet

avec difficulté, car il se trouve brusquement à devoir intégrer toute l'altérité qu'il a eu soin de contourner ou de négocier avant et pendant le voyage. Pendant celui-ci, il « avait considérée comme un obstacle et non pas une opportunité de co-construire et réaliser l'objectif du voyage. Pensons à l'itinérant à vélo (15), plusieurs fois aux prises avec la maladie, le froid, le vent, des personnes malveillantes, des guerres civiles, et qui adopte en majeure une attitude de négociation, dans la frustration de ne pas pouvoir réaliser l'itinéraire exactement comme il se l'était préfixé ; ou l'itinérant à vélo (3), qui continue malgré les messages de détresse de sa femme, qui revient chez lui pour calmer le jeu, faisant ne pause au milieu du voyage, mais qui ensuite rende exactement de là où il avait commencé... les deux auront du mal au retour à tirer le fil rouge de toutes ces expériences car justement ils ignorent pourquoi, au final ils sont partis ; la phase de retour sert alors de facilitation de la prise de conscience, qui peut durer, comme déjà évoqué fort longtemps. Pensons aussi à moi-même, lors de m'on itinérance au Mexique, toujours à soupeser ma vie affective et ma vie professionnelle, les voyant toujours en opposition, et ne parvenant que bien après, bien des années après, à trouver ce fil qui peut relier les deux autour d'un objectif existentiel, et non plus uniquement relationnel ou professionnel.

Les activités finalisées à la réalisation de l'objectif intrinsèque tendent, dans certains cas, et notamment lorsque les objectifs intrinsèques ne correspondent pas à une démarche créative intégrative, à être dépriorisées chemin faisant à la faveur des activités nécessaires à assurer à la réponse aux besoins physiologiques : manger, dormir/se reposer (dimension ordinaire), et à la faveur de la réalisation de l'objectif existentiel qui émerge chemin faisant, à moins qu'ils n'y soient reliés (cf. objectifs culturels créatif intégratifs, objectif relationnel de rencontre et création de lien avec l'habitant). Les buts de maillage avec l'environnement, les objectifs culturels politiques, humanitaires, spirituels, artistiques ainsi que l'objectif relationnel de la création du lien avec les habitants et l'objectif existentiel, correspondent à une démarche créative, notamment intégrative. Les dimensions géographique (but, notamment incarnation et création d'un milieu récréatif), culturelle (certains objectifs intrinsèques), individuelle et sociale (objectif relationnel ayant trait aux habitants, objectifs existentiels de transformation) sont reliées et alignées.

Quant au résultat de la démarche-projet créative intégrative, la génération d'un nouveau bien commun, celui-ci, comme on a déjà vu, peut être de nature soit immatérielle soit matérielle. Dans le premier cas, il s'agit d'une nouvelle manière de se comporter avec les autres, cela peut être dans le cadre professionnel, et de cette manière, il y a une répercussion

sociale de l'innovation existentielle opérée au retour du voyage. Mais le bien commun peut aussi être matériel, comme par exemple un blog ou un essai qui peut transmettre l'élixir de l'itinérance à savoir la créativité corporelle et éthique ; ou bien une action politique qui permet de diffuser ce même élixir par l'exemple et l'action.

### *La typologie des itinérants*

Ainsi, les itinérants peuvent effectivement, comme selon notre hypothèse, et dans un premier temps, être partagés en trois types sur la base de leur démarche-projet, et plus précisément sur la base de leur rapport à l'imprévu, qui ordonne ensuite celui à l'environnement physique, aux autres et au corps. Il s'agit des itinérants non créatifs, créatifs adaptatifs et créatifs intégratifs. Les itinérants non créatifs – renonciation ou passage en force en face de l'imprévu – s'arrêtent à la neuvième étape ; ils ont une trajectoire de vie plutôt linéaire, une situation de vie plutôt synchrone et leur mentor de vie est issu du domaine intrinsèque à la pratique ; ils opèrent une démarche de rejet ou contournement de l'altérité, et un rapport au corps instrumental.

Les itinérants créatifs adaptatifs – négociation avec l'imprévu – vont jusqu'au bout des douze étapes, mais ne passent pas de manière fluide les étapes de neuf à douze ; ils ont une trajectoire de vie plutôt discontinue dans une ou plusieurs sphères de l'existence, et/ou une situation de vie asynchrone au moins dans les sphères les plus ordinaires de l'existence (santé, affective, professionnelle), et leur mentor de vie est issu dans un domaine intrinsèque ou extrinsèque à la pratique ; ils opèrent une démarche de négociation avec l'altérité, et ils considèrent le corps comme un support, à la fois matériel pour fournir un effort à la demande, ou bien immatériel, soit pour fournir les émotions et imaginaires qui fonctionnent comme support projectif (corps cosmique) ; soit pour fournir une infra-connaissance de l'environnement de pratique (corps sensoriel) ; soit pour fournir une meilleure connaissance de soi et des autres (corps écologique), sans toutefois capitaliser pleinement sur le maillage jusqu'à y enchevêtrer leur projet de vie et une transformation de Soi.

Les itinérants créatifs intégratifs – intégration de l'imprévu, qui n'est dès lors plus considéré comme tel – vont jusqu'au bout des douze étapes et de manière fluide de la neuvième à la douzième étape ; ils ont une trajectoire de vie discontinue dans une ou plusieurs sphères de l'existence et/ou une situation de vie asynchrone provoquée en vue d'un développement personnel, et leur mentor de vie est issu plutôt d'un domaine extrinsèque à la pratique de l'itinérance de montagne, voire d'un domaine éducatif, spirituel, artistique ; ils

opèrent une démarche d'intégration avec l'altérité et leur corps est un véritable guide, le corps créatif qui enclenche le maillage avec toutes les dimensions de l'environnement, en particulier la dimension humaine, dans des relations de sociabilité « de bord de route », et de la dimension événementielle, tout événement qui se produit est intégré dans la réalisation d'un objectif existentiel de transformation de Soi.

Les itinérants peuvent ensuite être encore plus différenciés entre eux sur la base de leur objectif, et plus précisément sur la base de leur but, objectifs intrinsèques et objectif existentiel. Les itinérants non créatifs défrichent, dominent, contournent ou s'immergent dans l'espace de pratique. Quant aux objectifs intrinsèques, ils se dédient à des activités surtout récréatives, qu'il s'agisse de produire des exploits sportifs ou simplement de prendre du plaisir pendant l'activité spécifique liée au moyen de transport choisi. Ils peuvent aussi se dédier à des activités culturelles au sens de découverte d'une nouvelle culture/pays. En ce qui concerne les objectifs relationnels, ils peuvent également vouloir sciemment se distinguer des non pratiquants et s'isoler dans un milieu sauvage. Enfin, sur le plan des objectifs existentiels, ces itinérants ont un objectif existentiel qui demeure inconscient et qui est d'ordre ontologique, de surpassement de soi ou de jusqu'aboutisme. Plus précisément, ils comprennent le type du Pionnier, et de l'Explorateur. Le Pionnier privilégie les activités plutôt performantes sur le plan technique (alpinisme, trekking, parapente, ski alpinisme), qui comportent de défricher ou dominer l'environnement, plus en mineur il recherche le plaisir dans ces activités ; il n'a pas d'objectifs culturels et sur le plan relationnel il souhaite surtout se distinguer des autres, non pratiquants et s'isoler dans des milieux sauvages, vierges ; son objectif existentiel est celui de se surpasser, d'aller au-delà de ses limites physiques et techniques. Le type de l'Explorateur privilégie les activités moyennement techniques (trekking, parapente), qui comportent surtout de contourner ou s'immerger dans l'espace de pratique ; ils peuvent avoir un objectif intrinsèque culturel de découverte de nouvelles cultures (par exemple la culture bouddhiste à l'Himalaya) et sur le plan relationnel ils souhaitent surtout s'isoler dans un milieu sauvage et vierge ; son objectif existentiel est celui d'aller jusqu'au bout de ses capacités physiques et techniques.

Les itinérants créatifs adaptatifs contournent l'espace de pratique, s'y immergent, ou bien ils relient des points symboliques dans l'espace, ou encore ils incarnent dans l'espace des événements significatifs pour eux (personnels, historiques). Quant aux objectifs intrinsèques, ils se dédient à des activités récréatives mais surtout, culturelles : certes, ils recherchent le plaisir mais ils se dédient surtout à la découverte des nouvelles cultures, voire à des activités

humanitaires ou sociopolitiques. En ce qui concerne les objectifs relationnels, ils peuvent vouloir s'isoler dans un milieu sauvage et vierge, mais aussi renforcer un lien affectif en choisissant de partir en compagnie du partenaire ou d'amis. Enfin, sur le plan de l'objectif existentiel, celui-ci peut émerger en cours de voyage et est de l'ordre d'une réalisation de soi, d'une réalisation de son potentiel. Plus précisément, ils comportent le type du Touriste, du Fondateur et de l'Apprenti Voyageur. Le Touriste privilégie les activités récréatives, qui lui apportent du plaisir, qui peuvent être combinées (vélo-escalade), qui permettent de contourner un espace de pratique, de s'y immerger ou d'en relier des points symboliques ; il peut avoir un objectif de découverte d'une nouvelle culture et, sur le plan relationnel, il peut vouloir s'isoler dans un milieu sauvage et vierge ainsi que renforcer un lien affectif pendant le voyage ; son objectif existentiel est celui d'interrompre le cours de l'existence pour se recharger, récupérer de l'énergie. Le Fondateur privilégie les activités récréatives, qui lui apportent du plaisir, comme la marche, et qui permettent de contourner un espace de pratique, de s'y immerger ou d'en relier des points symboliques ; il peut avoir un objectif de découverte d'une nouvelle culture et, sur le plan relationnel, il peut vouloir s'isoler dans un milieu sauvage et vierge ; son objectif existentiel est celui de marquer un moment fondateur de son cours d'existence, comme par exemple l'arrivée d'un enfant ou le changement professionnel. L'Apprenti Voyageur privilégie les activités culturelles de découverte d'une nouvelle culture, humanitaire ou sociopolitiques qui permettent de contourner l'espace de pratique, s'y immerger, en relier des points symboliques ou incarner par l'espace des événements significatifs pour eux (personnels, historiques) ; sur le plan relationnel, il peut vouloir s'isoler dans un milieu sauvage et vierge ainsi que renforcer un lien affectif pendant le voyage ; son objectif existentiel est celui de corriger le cours de son existence.

Les itinérants créatifs intégratifs incarnent dans l'espace des événements significatifs pour eux (personnels, historiques), voire ils créent un espace significatif pour eux grâce aux événements et rencontres qu'ils vont vivre pendant le voyage. Quant aux objectifs intrinsèques, ils se dédient à des activités culturelles humanitaires, sociopolitiques, spirituelles, artistiques, mais ils se donnent surtout des objectifs sur le plan relationnel : renforcer un lien affectif, en choisissant par exemple de rejoindre un ami grâce à l'itinérance, ou bien la création de liens avec les habitants. Enfin, sur le plan de l'objectif existentiel, celui-ci est conscient dès le départ et est de l'ordre d'une transformation de soi. Plus précisément, ils comportent le type du Voyageur et du Guide. Le Voyageur privilégie les activités

culturelles, humanitaires, sociopolitiques, spirituelles, artistiques, et le partage avec l'autre (compagnon de voyage, ami rencontré sur place, habitant), ce qui permet d'incarner dans l'espace des événements significatifs pour eux (personnels, historiques), voire de créer un espace significatif pour eux grâce aux événements et rencontres que ces activités et relations permettent ; son objectif existentiel est celui de semer des nouvelles graines d'un savoir humain, relationnel, dans sa situation de vie habituelle, par exemple au travail, *via* une nouvelle manière de travailler, plus créative et éthique. Le Guide privilégie les mêmes activités culturelles que le Voyageur, et est particulièrement focalisé, sur le plan relationnel, sur la création d'un lien avec les habitants, et l'incarnation ou création de l'espace est permise notamment par ces rencontres ; son objectif existentiel est celui de générer un bien commun par exemple sur le plan politique, ou artistique.

De tous les types, seuls les cinq derniers réalisent une innovation au retour ; les autres doivent plutôt s'efforcer de récupérer un état physique normal pour pouvoir continuer leur vie quotidienne. Les Touristes, Fondateurs et Apprentis Voyageurs, peuvent réaliser une innovation existentielle, dans le domaine professionnel, géographique ou affectif : changement d'état de santé et physique en général, de métier, déménagement, rupture affective ou conception d'un enfant... avec une répercussion sociale limitée au cercle des intimes ou de proximité. Les Voyageurs peuvent réaliser une innovation dans le domaine professionnel, sous forme non pas de simple changement mais d'une nouvelle manière de faire, un nouveau comportement, qui peut avoir une répercussion sociale plus importante que dans le cas précédent : une nouvelle manière de faire son métier à contact avec le public. Les Guides enfin, réalisent une innovation à portée sociale tangible, génèrent un bien commun tangible, un objet, comme un blog, un essai, l'organisation d'un rassemblement politique, etc.

**TAB. 8a (rappel): Les 2 types non créatifs**

		PIONNIER	EXPLORATEUR
<b>PLAN</b>	<b>ETAPES</b>	1 à 9	
<b>PRESUPPOSES</b>	Trajectoire de vie	Trajectoire de vie assez linéaire, restituée sereinement	
	Situation de vie	Situation de vie plutôt synchrone	
	Mentor vie/ projet	Mentor vie : surtout père (montagne)/ guide	
<b>DEMARCHE (rapport à l'imprévu)</b>	Renonciation/passage en force		
	Adaptation		
	Intégration		
	Etouffé/instrument		
<b>MOYEN : RAPPORT AU CORPS</b>	Support		
	Guide		
<b>OBJECTIF</b>	<b>BUT</b>		
	défricher		
	dominer		
	contourner		
	s'immerger		
	relier		
	incarner		
	créer		
	<b>OBJECTIFS INTRINSEQUES</b>		
	<b>RECREATIF</b>		
	exploit sportif		
	plaisir		
	<b>CULTUREL</b>		
	découverte nouvelle culture		
	humanitaire		
	sociopolitique		
	spirituel		
	artistique		
	<b>RELATIONNEL</b>		
	distinction		
s'isoler			
renforcement lien affectif			
création lien habitants			
<b>CONSCIENCE</b>	inconscient		
<b>OBJECTIF EXISTENTIEL</b>	Renforcer son identité		
<b>RESULTAT</b>	<b>INNOVATION</b>	Se surpasser	Aller jusqu'au bout
		pas d'innovation	

**TAB. 9a (rappel) : Les 3 types créatifs adaptatifs**

		TOURISTE	FONDATEUR	APPRENTI VOYAGEUR
<b>PLAN</b>	<b>ETAPES</b>		1 à 12, 9 à 12 en souffrance	
<b>PRESUPPOSES</b>	Trajectoire de vie		Trajectoire de vie plutôt discontinue, restituée avec tension	
	Situation de vie		Quelques asynchronies subies : santé, affectives, professionnelles	
	Mentor vie/ projet		Parent (montagne, activités plein air), Professeur (SVT) /autre itinérant	
<b>DEMARCHE (rapport à l'imprévu)</b>	Renonciation/passage en force			
	Adaptation			
<b>MOYEN : RAPPORT AU CORPS</b>	Intégration			
	Etouffé/instrument			
	Support			
	Guide			
<b>OBJECTIF</b>	<b>BUT</b>			
	défricher			
	dominer			
	contourner			
	s'immerger			
	relier			
	incarner			
	créer			
	<b>OBJECTIFS INTRINSEQUES</b>			
	<b>RECREATIF</b>			
exploit sportif				
plaisir				
<b>CULTUREL</b>				
découverte nouvelle culture				
humanitaire				
sociopolitique				
spirituel				
artistique				
<b>RELATIONNEL</b>				
distinction				
s'isoler				
renforcement lien affectif				
création lien habitants				
<b>CONSCIENCE</b>			émerge en cours	
<b>OBJECTIF EXISTENTIEL</b>			Se réaliser	
		Interrompre	Marquer	Corriger
<b>RESULTAT</b>	<b>INNOVATION</b>		Existentielle, dans la sphère privée	

**TAB. 10a (rappel): Les 2 types créatifs intégratifs**

		VOYAGEUR	GUIDE
<b>PLAN</b>	<b>ETAPES</b>	1 à 12, 9 à 12 fluide	
<b>PRESUPPOSES</b>	Trajectoire de vie	Trajectoire de vie continue ou discontinue	
	Situation de vie	Asynchronies provoquées toutes sphères de l'existence	
	Mentor vie/ projet	Autres champs savoir, artistique, spirituel	
<b>DEMARCHE (rapport à l'imprévu)</b>	Renonciation/passage en force		
	Adaptation		
	Intégration		
<b>MOYEN : RAPPORT AU CORPS</b>	Etouffé/instrument	(Instrument)	
	Support		
<b>OBJECTIF</b>	Guide		
	<b>BUT</b>		
	défricher		
	dominer		
	contourner		
	s'immerger		
	relier		
	incarner		
	créer		
	<b>OBJECTIFS INTRINSEQUES</b>		
	<b>RECREATIF</b>		
	exploit sportif		
	plaisir		
	<b>CULTUREL</b>		
	découverte nouvelle culture		
	humanitaire		
	sociopolitique		
	spirituel		
	artistique		
	<b>RELATIONNEL</b>		
	distinction		
	s'isoler		
	renforcement lien affectif		
création lien habitants			
<b>CONSCIENCE</b>	conscient (flow)		
<b>OBJECTIF EXISTENTIEL</b>	<b>Se transformer</b>		
<b>RESULTAT</b>	<b>INNOVATION</b>	<b>Semer</b>	<b>Générer</b>
		<b>Existentielle, dans la sphère sociale</b>	<b>Sociale</b>

### ***L'habitation créative et intégrative et la transmodernité***

L'habitation créative intégrative renvoie au corps créatif, et à l'éthique relationnelle. La mobilisation du corps créatif et de l'éthique relationnelle permettent la fabrication d'un milieu récréatif qui n'est qu'un tremplin pour la génération d'un nouveau bien commun. La créativité corporelle et éthique peut être définie comme cette capacité, acquise grâce à l'itinérance, de certains itinérants, d'être attentifs au moindre ressenti corporel et émotionnel, de le mettre en relation avec l'élément extérieur qui l'a provoqué – imprévu, caractéristique physique, matérielle, historique de l'environnement, rencontre, tout type d'événement... –, d'en comprendre la signification par rapport à son projet de vie, et de l'intégrer comme élément d'information et connaissance. Et, ce, afin de réaliser l'objectif existentiel spécifique de son projet d'itinérance qui est un objectif de transformation et d'innovation à portée sociale.

Dans le cadre de cette démarche, la relation à l'Autre – dans toutes ses dimensions, y compris la nature, les objets, les autres personnes... – se construit sur la base d'une rationalité élargie. Il s'agit de parvenir à enchevêtrer sa raison individuelle avec celle de l'Autre. Cela peut impliquer le respect de la nature dans toutes ses manifestations, du patrimoine bâti, de la mémoire historique, et, ultimement, de la raison de l'habitant, qui peut être d'ordre communicationnel, mais, dans le cas d'un habitant dont on ne partage pas la culture, les valeurs, les codes et les normes socio-culturels, aussi performatif. Cette raison n'est pas forcément intellectuelle ; elle peut être très pratique, et c'est même à partir de l'enchevêtrement des raisons pratiques, dans le cadre des activités ordinaires de l'itinérance – besoins physiologiques, rencontres de bord de route pendant la progression dans l'itinéraire – que cette éthique relationnelle peut être apprise et mise en place. Dans l'itinérance, on part toujours du corps (sans vouloir entrer dans le débat pour établir une priorité chronologique de celui-ci sur les autres registres), de ce qui est commun à tous les êtres humains quelque soit leur culture : le ressenti corporel, les émotions, pour ensuite enchevêtrer les autres dimensions.

Ainsi, l'éthique relationnelle comporte une limite, c'est la possibilité que l'Autre puisse se réaliser. Cette valeur-limite de l'éthique relationnelle évite de considérer la transmodernité – entendue au sens de transition permanente – comme « *pure turbulence* » (Corneloup, 2017). Il s'agit plus précisément du respect du vivant, en tant que « vie » avant tout, mais aussi nature profonde de l'chaque être humain, fondement du chaînage singulier, existentiel et créatif entre toutes les temporalités et sphères de l'existence qui aboutit à la

réalisation d'un projet de vie, voire à une innovation existentielle. Tout bien commun permettrait à ce « vivant » de se réaliser, à chaque être humain de profiter du potentiel existentiel et créatif inscrit dans la relation entre le corps et l'environnement. On comprend que l'écologie peut être appréhendée comme une valeur éminemment vivante, relationnelle et créative, comme celles de l'interculturalité et du développement personnel.

On voit comment, dans le cadre du projet d'itinérance et de son habitation créative intégrative, on peut véritablement parler d'un projet transmoderne. En effet, comme nous avons vu en analysant l'ouvrage de Boutinet (2012), le projet moderne serait fondé sur le but extrinsèque matériel, et poursuivi par la rationalité instrumentale, une logique d'anticipation linéaire et volontariste, qui gomme toute incertitude. Le projet postmoderne fragmente l'objectif en plusieurs objectifs intrinsèques, ainsi que la linéarité (en boucles itératives), au risque de perdre de vue son objectif, aboutissant à des compromis (cf. méthode agile), dans une logique d'anticipation toujours, mais appliquée à plusieurs petites tâches, donnant l'illusion d'une temporalité présente. Le projet transmoderne d'itinérance, que pourrait représenter celui de l'itinérance contemporaine, repose avant tout sur un sens global qui va au-delà de l'objectif intrinsèque, au-delà la sphère d'action du projet, et investit la dimension existentielle (et, par là, sociale). Au lieu de suivre une démarche volontariste basée sur une temporalité d'anticipation, fut-elle fragmentée, le projet transmoderne serait basée sur une temporalité à la fois d'anticipation dans ses phases d'organisation puis qualitative et profonde dans ses phases de réalisation et retour notamment. Ce, car il procède par intégration de l'incertitude, et donc de l'altérité, à commencer par celle du corps, véritable soubassement de démarche, en vue de fabriquer un sens à la fois singulier et pertinent du projet de vie.

Ainsi, la transmodernité du projet d'itinérance est liée à la créativité intégrative de sa démarche (intégration de toute source d'altérité), qui serait dès lors une capacité de l'itinérance (Flipo, 2005). Cela permet d'envisager une habitation créative intégrative qui fabrique des milieux de vie et des milieux récréatifs qui sont autant de tremplins pour la génération de biens communs. Une pratique spatiale a priori individuelle ou culturelle peut en réalité comporter des enjeux sociaux et politiques majeurs *via* sa portée existentielle.

## Les apports opérationnels de la thèse et les ouvertures

### *Les apports opérationnels*

La transition entre les conclusions de la partie théorique et la revue des apports de la thèse peut être opérée à l'aide du thème du projet. En effet, la thèse permet de générer deux ordres d'apport. Le premier est une traduction « littérale » des conclusions de la thèse et concerne le projet de développement territorial. Le second est une traduction « figurée » des conclusions de la thèse et concerne la conduite de projet dans l'entreprise. Le premier apport est le « territoire narratif », une idée d'animation territoriale, conçue comme une matrice d'inspiration, calquée sur la matrice socio-praxique du projet d'itinérance et sur la définition d'habitation créative intégrative. Le second apport est la « gestion créative de projet », une méthode de gestion de projet qui permet d'atteindre à la fois la rupture (innovation radicale) et une certaine durabilité (sur le plan social avant tout). Cette méthode est fondée notamment sur une modélisation de la matrice socio-praxique du projet d'itinérance au niveau de la gestion d'un projet de création de ou dans l'entreprise ; et au niveau de l'accompagnement de la gestion de tels projets. Elle est fondée également sur les éléments qui constituent la démarche-projet créative intégrative. Nous allons entrer un peu plus dans les détails de ces deux apports ci-après.

### *Le territoire narratif*

Le territoire narratif est une idée innovante d'animation territoriale, inspirée par la conduite intégrative du projet d'itinérance. L'animation implique quelques présupposés et composantes de la conduite de projet d'itinérance. Il s'agit de la prise de conscience de la situation de vie asynchrone, du choix de l'objectif – du choix d'un but, d'activités spécifiques et d'un objectif existentiel –, de l'apprentissage de la créativité corporelle et éthique et de la pratique du plan/matrice en trois phases et douze étapes.

Le « territoire narratif » se compose de trois panneaux correspondant aux trois phases de la matrice socio-praxique de l'itinérance. Chaque panneau comporte : le nom de la phase ; des questions clé qui seront posées au pratiquant ; une descriptions des termes utilisés dans les question ; le détail des actions, activités, événements de chaque étape ; des images évocatrices. Le panneau ne fournit pas, en revanche, les manières concrètes par lesquelles pourraient se réaliser l'animation territoriale. Celles-ci sont à trouver grâce à un atelier de créativité de type *Creative Problem Solving* (CPS), facilité à l'aide du panneau.

Un prototype de cette idée d'animation a été utilisé dans le cadre d'un atelier de créativité animé par mes soins lors de l'Université d'hiver du Labex Item en 2016 pour un projet du PNR du Vercors, qui n'a pas été (encore) réalisé. Les trois panneaux sont présentés en Annexes.

**FIG. 8 : Exemple de panneau « Territoire narratif »**



### *La méthode de gestion créative de projet*

La gestion créative de projet est une méthode de gestion de projet à l'usage d'entrepreneurs ou tout autre porteur de projet innovant, ainsi qu'à leurs accompagnateurs. Elle comporte à la fois la matrice socio-praxique du projet d'itinérance et la démarche-projet créative intégrative. Ces composantes de la conduite de projet d'itinérance ont été modélisées par mes soins, afin de correspondre au vécu et aux attentes des porteurs de projet dans des domaines professionnels.

Elle se compose de deux outils, qui sont matérialisés dans deux tableaux. Un premier tableau comporte la traduction des actions, activités et événements de chaque étape/partie de la matrice socio-praxique du projet d'itinérance en actions, activités et événements pertinents d'une part pour un porteur de projet dans le domaine professionnel ; et, d'autre part, pour un accompagnateur d'un tel projet. Un deuxième tableau comporte la traduction de chaque élément de la démarche créative intégrative en outils de créativité pouvant être utilisés en animation d'atelier ou en accompagnement individuel. Il s'agit d'outils graphiques ou

corporels. Ces outils sont à utiliser soit en formation, soit en accompagnement collectif ou individuel de porteur de projet ou d'accompagnateurs de porteurs de projet.

Deux sessions de formation, conçues avec Isabelle Gilbert, spécialiste de la pédagogie et de la facilitation créative, ont été réalisées à Annecy, auprès à la fois d'un public d'entrepreneurs (2015) et d'accompagnateurs de créateurs ou repreneurs d'entreprise (2017).

**FIG. 9 : Extrait du tableau correspondant à l'outil « matrice »**

	ITINERANT	PORTEUR DE PROJET	ACCOMPAGNATEUR
<b>TENSION</b>	- <b>décalage</b> entre situation de vie actuelle et désirs, aspirations : détente, contact avec la nature - <b>crise</b> affective ou professionnelle - <b>défi</b> de développement personnel	<b>Tension</b> dans la sphère professionnelle, voire au-delà	<b>Questionnement</b> pour parvenir à identifier clairement un défi vs problème ou simple décalage <b>OUTIL : Coaching</b>
<b>EMERGENCE</b>	1) <b>Réception d'un message</b> lors d'une interaction avec une personne, évènement 2) <b>Prise de conscience (ou ancrage dans) de la tension</b> dans au moins une sphère de l'existence : intime, professionnelle, ...	1) <b>Détection/Intuition d'une attente</b> dans un secteur spécifique d'activité grâce à une rencontre ou évènement significatifs 2) <b>Prise de conscience du lien entre l'intuition et la tension</b> dans sa propre situation de vie qui correspond au besoin/désir auquel il souhaite répondre	1) <b>Aide à identifier</b> la rencontre ou évènement déclencheur 2) <b>Aide à formuler</b> l'attente en forme de besoin/désir, motivation et frein actuel <b>et à faire le lien</b> entre l'attente détectée et la situation de vie actuelle de Le porteur de projet/ porteur de projet <b>OUTIL : Insight, Coaching</b>

**FIG. 10 : L'outil « Démarche »**

Créativité intégrative	DEMARCHE-PROJET	OUTILS Creacorps (c) & Facilitation graphique
Temporalité	Anticipation = Profondeur	Promenade en pleine conscience : plan de l'itinéraire, réalisation, retour et feedback
Degré d'autonomie	Faible : mise en place d'une gouvernance inspirée de l'Holacratie, basée sur un partage des rôles, tous convergeant vers la réalisation de l'innovation sociale	Facilitation graphique : cercles Holacratie ; Contact-impro
Emotions	Equanimité / Confiance	Traduction enjeux étapes en mouvement
<b>Rapport à l'imprévu, prise de décision</b>	<b>Intégration</b>	<b>Exercice de l'équilibre pour expérimenter les trois démarches</b>
Rapport à l'environnement	Facilitateur	Prise de photo avec les yeux, en mouvement
Rapport aux autres	Soutien	Les deux bâtonnets ; Exercice du paysage en mouvement
• Articulation projet de vie	Oui : enchevêtrement trajectoires de vie	Contact-impro
Rapport au corps	Guide : corps sensoriel et créatif	Traduction enjeux étapes en mouvement

### ***Ouvertures***

Dans le cadre conceptuel et paradigmatique déjà assez bien fourni de la thèse, la contribution à la réflexion sociale s'arrête à l'éthique et ne fait qu'effleurer la dimension politique, allant tout de même jusqu'à proposer de parler de créativité politique, au-delà de la

créativité individuelle et culturelle. Et, ce, même si Dussel (2001) a toujours affirmé que la politique est le premier horizon de réalisation de l'éthique. Mais le chemin déjà accompli prend déjà la place d'une thèse. Cependant, des ouvertures sont envisageables pour la suite des recherches. L'idée serait d'approfondir la connaissance et poursuivre la formalisation de la créativité intégrative en étudiant deux nouvelles populations itinérantes (à différentes échelles) : les migrants et les danseurs contemporains. A priori, les uns sont dans une démarche créative forcée (corps déplacé), les autres totalement libre (corps en improvisation et en contact).

Les apports de cette nouvelle recherche se situeraient sur plusieurs niveaux. Au niveau politique, l'approfondissement de l'œuvre de Dussel, et l'examen des ouvrages du groupe de recherche Modernité/Colonialité (dont les membres et le programme sont consultables en Hurtado Lopez, 2009) pourraient aider à clarifier le lien entre dimension existentielle et politique. Au niveau géographique, les travaux d'Amilhat-Szary (2015) sur les éléments qui empêchent le déploiement des identités et des actions à la frontière pourraient enrichir la connaissance des conditions structurelles de l'environnement nécessaires au déploiement de la créativité intégrative. Au niveau anthropologique, les futures productions d'Ingold qui a désormais intégré la créativité dans son programme de recherche et d'enseignement pourraient enrichir la connaissance des caractéristiques intrinsèques de cet environnement et du rôle du corps dans le maillage créatif avec celui-ci. Au niveau créatif, en plus de l'approfondissement de la créativité corporelle, la créativité intégrative, fondée sur une pluralité de registres cognitifs et comportementaux individuels, pourrait être étudiée au regard du registre imaginaire, de nature collective. L'imaginaire, concept philosophique et psychanalytique au départ (Roudinesco & Plon, 2000, pp. 500-501), pourrait être abordé par les principaux archétypes jungiens : *anima*, *animus*, soi, qui guident dans la voie de l'individuation. Ces trois archétypes renvoient, en sciences humaines, aux trois structures anthropologie de l'imaginaire identifiées par Durand, qui se réfère amplement au psychologue analytique suisse dans son œuvre et qui participait au cercle *Eranos* fondé par lui : schizomorphes, mystiques et synthétiques (Durand, 1992b). Selon Jung (1973), le soi se réalise dans le processus d'individuation, « dans tout ce qu'il a de plus personnel et de plus rebelle à toute comparaison » (*ibidem*, p. 455), en assumant *anima* et *animus*. Au niveau social, l'approfondissement de l'œuvre de Nonaka en management de la connaissance ainsi que les productions scientifiques sur la méthode de management « libéré » des organisations « Holocratie » et les travaux d'Autissier (voir en particulier le numéro 13 de la revue

*Question(s) de management*, « L'innovation managériale en question(s) », paru en 2016), permettraient de mieux comprendre les liens entre créativité intégrative et gouvernance : non pas délibérative, mais relationnelle.

## BIBLIOGRAPHIE

### Références scientifiques

Agier, M. (2013). *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*. Paris : La Découverte.

Amabile, T. (1996). *Creativity in context*. Boulder : Westview.

Amilhat-Szary, A.-L. (2015). *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui ?* Paris : PUF.

Amyot, J. J., & Mollier, A. (2013). *Mettre en œuvre le projet de vie dans les établissements pour personnes âgées* (éd. 3e Edition). Paris : Dunod.

Andrieu, B. (2011). *Un goût de terre* (Vol. Coffret 4 volumes : Un goût de terre ; Bien dans l'eau ; Prendre l'air ; En plein soleil). Paris : Atlantica.

Andrieu, B. (2014). *Donner le vertige : les arts immersifs*. Paris : Liber.

Andrieu, B. (2016). *Sentir son corps vivant. Emersologie 1*. Paris : Vrin.

Andrieu, B., & Sirost, O. (2014). Introduction l'écologie corporelle. *Sociétés*, 3 (125), 5-10.

Aumonier, B. (2016). Au cœur du sensible. *Réciprocités* (9), 4-28.

Berque, A. (1990). *Médiance : de milieux en paysages*. Montpellier : GIP Reclus.

Berque, A. (2004). Milieu et identité humaine. *Annales de Géographie*, 113 (638-639).

Berthelot, L. (2011). Les récits d'expérience pour mieux cerner les arrangements des pratiques itinérantes contemporaines – Dépassement de la logique dialectique et apport de l'après-tourisme ? Dans S. Cousin, M. Gravari-Barbas, & S. Jacquot, *Tourisme - Concepts et méthodes à la croisée des disciplines, Actes des premières Doctorales du Tourisme*.

Berthelot, L. (2012). Vers une grille de lecture des pratiques récréatives par les arrangements post-touristiques. Des dichotomies touriste-voyageur, voyageur-voyagé, drifter-backpacker aux triptyques consommateur-spectateur-acteur et consommateur-pratiquant-habitant. Dans N. Martin, P. Bourdeau, & J.-F. Daller, *Les migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter* (pp. 295-308). Paris : L'Harmattan.

Berthelot, L., & Corneloup, J. (Éds.). (2008). *Itinérance, du Tour aux détours. Figure contemporaine des pratiques récréatives de nature*. Grenoble : Fournel.

Berthoz, A. (1997). *Le sens du mouvement*. Paris : Odile Jacob.

Blanc, N., & Lolive, J. (2009). Vers une esthétique environnementale : le tournant pragmatiste. *Natures Sciences Sociétés* (17), 285-292.

Bois, D., & Austry, D. (2007). Vers l'émergence du paradigme du Sensible. *Réciprocités*, 6-22.

Bourdeau, P. (2003). *Territoires du hors-quotidien : une géographie culturelle du rapport à l'ailleurs dans les sociétés urbaines contemporaines ; le cas du tourisme sportif de montagne et de nature*. Grenoble : HDR. Université Joseph-Fourier.

Bourdeau, P. (2007). Les sports de nature : invitation à une géographie de l'entre-deux. Dans J. Corneloup, *Sciences sociales et loisirs sportifs de nature* (pp. 51-63). Grenoble : Fournel.

Bourdeau, P. (2010). Interroger l'innovation dans les Alpes à l'échelle locale : un territoire en mouvement, le Pays des Écrins. Dans J. Corneloup, & P. Mao, *Créativité et innovation dans les loisirs sportifs de nature* (pp. 101-124). L'Argentière-la-Bessée : Fournel.

Bourdeau, P. (2012). Cerner les contours d'un après-tourisme. Dans N. Martin, P. Bourdeau, & J.-F. Daller, *Migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*. Paris : L'Harmattan.

Bourdeau, P., Corneloup, J., Mao, P., & Boutroy, E. (2004). Cultures sportives de nature et territoires : un état des lieux de la recherche française depuis 1990. *Cahiers de géographie du Québec* (48), 33-46.

Bourdeau, P., Mao, P., & Corneloup, J. (2011). Les sports de nature comme médiateurs du « pas de deux » ville-montagne. Une habitabilité en devenir ? *Annales de Géographie* (680), pp. 449-460.

Boutinet, J.-P. (2012). *Anthropologie du projet* (éd. 2e Quadrige). Paris : PUF.

Brès, A., & Vanier, M. (2014). Adhérence des réseaux de circulation au « tiers-espace » des régions urbaines : les figures d'une riveraineté de bord de route. *Flux, I* (95), 56-64.

Brossard, L. (2000a). Permettre aux élèves de confirmer leur choix professionnel. *Vie Pédagogique* (117), 34.

Brossard, L. (2000b). Aider les élèves à atterrir quelque part. *Vie Pédagogique* (117), 35.

Cailly, L. (2007). Capital spatial, stratégies résidentielles et processus d'individualisation. *Annales de Géographie* (654), 169-187.

Cailly, L. (2014). Les habitants du péri-urbain tourangeau à l'épreuve d'un changement de modèle : vers une recomposition des modes d'habiter ? L'exemple des habitants de la ZAC des Terrasses de Bodets à Montlouis-sur-Loire. *Norois* (231), 75-90.

Campbell, J. (2004). *The hero with a thousand faces* (éd. 3<sup>rd</sup>). New York : Pantheon Books.

Candau, J. (2010). Intersensorialité humaine et cognition sociale. *Communications* (86), 25-36.

Collard, L. (2002). Le risque calculé dans le défi sportif. *L'Année Sociologique*, II (52), 351-369.

Corbin, J., & Strauss, A. (1990). Grounded Theory Research : Procedures, Canons, and Evaluative Criteria. *Qualitative Sociology*, 13 (1), 3-22.

Corneloup, J. (1991). Escalade et post-modernité. *Sociétés*, 385-395.

Corneloup, J. (1994). Le masculin-féminin en escalade.

Corneloup, J. (2002). *Les théories sociologiques de la pratique sportive*. Paris : PUF.

Corneloup, J. (2004a). Sociologie de l'action et processus d'ancrage à la pratique de l'alpinisme chez les aventuriers de la montagne. *Loisir et société*, 1 (27), pp. 251-284.

Corneloup, J. (2004b). D'hier à demain. Évolution du marketing des loisirs sportifs de nature. *Cahier Espaces* (81), pp. 104-116.

Corneloup, J. (2006). Les cultures sportives d'aujourd'hui et de demain. Dans P. Bourdeau, *La Montagne Terrain de jeux et d'enjeux. Débats pour l'avenir de l'alpinisme et des sports de nature*. (pp. 59-90). L'Argentière La Bessée : Fournel.

Corneloup, J. (2008). L'itinérance, figure contemporaine des pratiques récréatives de nature. Dans L. Berthelot, & J. Corneloup, *Itinérance : du Tour aux détours. Figure contemporaine des pratiques récréatives de nature*. (pp. 4-18). Grenoble : Fournel.

Corneloup, J. (2010a). Comment est abordée la question de l'innovation en Sciences Sociales ? Dans J. Corneloup, & P. Mao, *Créativité et innovation dans les loisirs sportifs de nature. Un autre monde en émergence* (pp. 16-32). L'Argentière-La-Bessée : Fournel.

Corneloup, J. (2010b). Innover par la forme transmoderne. Dans J. Corneloup, & P. Mao, *Créativité et innovation dans les loisirs sportifs de nature. Un autre monde en émergence*. (pp. 72-98). L'Argentière-la-Bessée : Fournel.

Corneloup, J. (2010c). Les sentiers de l'imaginaire, une créativité tourbillonnaire. Dans J. Corneloup, & P. Mao, *Créativité et innovation dans les loisirs sportifs de nature. Un autre monde en émergence*. (pp. 353-368). L'Argentière-la-Bessée : Fournel.

Corneloup, J. (2011). La forme transmoderne des pratiques récréatives de nature. *Développement durable et territoires*, 2 (3).

Corneloup, J. (2012). L'itinérance, une pratique récréative en mouvement. *Cahier Espaces* (112), pp. 8-20.

Corneloup, J. (2013). Les éthiques en mouvement dans les pratiques récréatives de nature. Dans B. Andrieu, *Éthique du sport* (pp. 621-631). Paris : L'Âge de l'Homme.

Corneloup, J. (2016). *Sociologie des pratiques récréatives en nature. Du structuralisme à l'interactionnisme*. L'Argentière-la-Bessée : Fournel.

Corneloup, J. (2017). Transition récréative et écologie corporelle. *Juristourisme* (195), 17-20.

Corneloup, J., & Mao, P. (2010). Tendances d'évolution des loisirs sportifs de nature. Dans J. Corneloup, & P. Mao, *Créativité et innovation dans les loisirs sportifs de nature. Un autre monde en émergence*. (pp. 369-395). L'Argentière-la-Bessée : Fournel.

Corneloup, J., & Mao, P. (Éds.). (2010). *Créativité et innovation dans les loisirs sportifs de nature*. L'Argentière-la-Bessée : Fournel.

Corneloup, J., Bourdeau, P., Bachimon, P., & Bessy, O. (2014). L'habitabilité récréative péri-urbaine. *Sociétés*, 3 (125), 47-58.

Csikszentmihaly, M. (1990). *Flow : The Psychology of Optimal Experience*. New York : Harper & Row.

Dacey, J. S. (1989). Discriminating characteristics of the families of highly creative adolescents. *Journal of Creative Behaviour*, 23, 263-271.

Damasio, A. R. (2010). *L'erreur de Descartes* (éd. 4e). Paris : Odile Jacob.

De Leseleuc, E. (2000). Usages de la violence symbolique et appropriation territoriale dans les pratiques physiques. L'exemple de l'escalade à Claret. *STAPS* (21), 81-93.

Déchaux, J.-H. (2015). Intégrer l'émotion à l'analyse sociologique de l'action. *Terrains/Théories*, 2, en ligne.

Dérioz, P., & Bachimon, P. (2010). Formes et mutations contemporaines de la randonnée pédestre : un développement de plus en plus balisé ? Dans J. Corneloup, & P. Mao, *Créativité et innovation dans les loisirs sportifs de nature* (pp. 316-336). L'Argentièrre-la-Bessée : Fournel.

Douville, O. (2012). Pour une anthropologie clinique contemporaine. *Psychologie clinique*, 1 (33), 201-226.

Dubar, C. (2007). Polyphonie et métamorphoses de la notion d'identité. *Revue française des affaires sociales*, II (2), 9-25.

Durand, G. (1992a). *Figures mythiques et visages de l'œuvre. De la mythocritique à la mythanalyse* (éd. 2e édition de l'original de 1961). Paris : Dunod.

Durand, G. (1992b). *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* (éd. 11e). Paris : Dunod.

Dussel, E. (1994). *1492. El encubrimiento del Otro. Hacia el origen del « mito de la modernidad »*. La Paz : UMSA.

Dussel, E. (1999). *Postmodernidad, transmodernidad, postmodernidad y transmodernidad*. Puebla : Universidad Iberoamericana.

Dussel, E. (2001). *Hacia una filosofía política crítica*. Desclée de Brouwer.

Ehrenberg, A. (1991). *Le culte de la performance*. Paris : Calmann Lévy.

Ehrenberg, A. (1998). *La fatigue d'être soi*. Paris : Odile Jacob.

Falaix, L. (2014). L'habiter des surfeurs face au réenchantement touristique du littoral aquitain. *Loisir et Société*, I (37), 132-150.

Falaix, L. (2017). Habitabilité et transition récréative : entre quête existentielle et renouvellement des politiques et sciences du tourisme. *Juristourisme* (195), 21-25.

Favole, A. (2010). *Oceania. Isole di creatività culturale*. Roma-Bari : Laterza.

Favole, A. (2011). Créativité culturelle : une perspective « bonne à penser » per gli antropologi culturali. E per gli studiosi di Preistoria ? Dans E. Anati, *Art and communication in pre-literate societies* (pp. 165-171). Capo di Ponte Edizioni del Centro e Jaca Book

Flipo, F. (2005). Pour une écologisation du concept de capabilité d'Amartya Sen. *Natures Sciences Sociétés*, 13 (1), 68-75.

Florida, R. (2012). *The Rise of the Creative Class Revisited* (éd. 2de édition revue et augmentée). New York : Basic Books.

Gardner, H. (1993). *Creating Minds*. New York : Basic Books.

Gardner, H. (1994). The Creators' Patterns. Dans M. A. Boden, *Dimensions of creativity* (pp. 143-158). Cambridge, MA : MIT Press.

Gardner, H. (2011). *Frames of mind : the theory of multiple intelligence* (éd. 3rd Edition of the Original of 1983). New York : Basic Books.

Garel, G. (2011). *Le management de projet* (éd. nouvelle édition). Paris : La Découverte.

Gervaise, S. (2002). Les soins palliatifs en pédiatrie : Élaborer un projet de vie jusqu'à la mort. *Soins. Pédiatrie, puériculture* (206), 15.

Gilardone, M. (2010). Amartya Sen sans prisme. *Cahiers d'économie politique/Papers in Political Economy*, I (5), 9-39.

Goertzel, V., & Goertzel, M. (1962). *Cradles of eminence*. Boston, MA : Little, Brown.

Goleman, D. (1996). *Emotional Intelligence* (éd. Paperback edition of the original in 1995). London : Bloomsbury.

Goleman, D. (2003). *Surmonter les émotions destructrices. Un dialogue avec le Dalai-Lama*. (éd. Édition française de l'original publié par le Mind and Life Institute). (R. Laffont, Éd.).

- Grandini, O. (2012). *Dalla pianura padana al Tibet in bicicletta*. Ferrara : Tresogni.
- Griffet, J. (2010). La dimension sensible de la culture. *Communications* (86), 47-55.
- Howes, D. (2010). L'esprit multisensoriel, ou la modulation de la perception. *Communications* (86), 37-46.
- Hurtado Lopez, F. (2009). Pensée critique latino-américaine : de la philosophie de la libération au tournant colonial. *Cahiers des Amériques latines* (62), 25-35.
- Ingold, T. (2010). *Bringing Things to Life : Creative Entanglements in a World of Materials*. *NCRM Working Paper Series. #15*. Aberdeen : ESRC National Centre for Research Methods.
- Ingold, T. (2011a). *Being Alive : Essays on Movement, Knowledge and Description*. London : Routledge.
- Ingold, T. (2011b). *Une brève histoire des lignes*. Paris : Zones sensibles.
- Ingold, T. (2013). *Marcher avec les dragons*. Paris : Zones Sensibles.
- Ingold, T. (2014). The creativity of undergoing. *Pragmatics & Cognition*, I (22), 124-139.
- Isaksen, S. G., & Treffinger, D. J. (2004). Celebrating 50 years of Reflective Practice : Versions of Creative Problem Solving. *Journal of Creative Behavior* (38), pp. 75-101.
- Isaksen, S. G., Dorval, K. B., & Treffinger, D. J. (2000). *Creative approaches to problem solving* (éd. 2nd edition). Dubuque, IA : Kendall/Hunt.
- Joas, H. (2001). La créativité de l'agir. Dans J.-M. Baudoin, & J. Freiderich, *Théories de l'action et éducation* (pp. 27-43). Paris : De Boeck.
- Josse, Marie-Christine (2009). Le Corps biographique : Corps parlé et Corps parlant. *Réciprocités* (3), 16-21.
- Jung, C. G. (1964). *Man and his symbols*. New York : Doubleday.
- Kauffmann, J.-C. (2010). *L'invention de soi*. Paris : Pluriel.
- Kirschner, C. (1996-1997). Pellegrinaggi nel Trentino nella prima metà del XX secolo. Percezione dello spazio e costruzione dell'identità culturale. *Annali di San Michele* (9-10), 369-387.

Kirschner, C. (1998). *Espace sacré et construction de l'identité culturelle. Le culte de San Romedio en Val de Non, Trentino, Italie*. Paris : Mémoire de DEA, EHESS.

Kirton, M. J. (2003). *Adaption-Innovation in the context of diversity and change*. Hove: Routledge.

Jung, C. G. (1973). *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées*. Paris : Gallimard.

Lacan, J. (1998). *Les écrits techniques de Freud*. Paris : Seuil, Coll. Points.

Laplantine, F. (2005). *Le social et le sensible, introduction à une anthropologie modale*. Paris : Téraèdre.

Laplantine, F., & Nouss, A. (2016). *Le métissage. Un exposé pour comprendre. Un essai pour réfléchir* (éd. réédition de l'original de 1977, Paris, Flammarion). Paris : Téraèdre.

Le Breton, D. (1999). *Adieu au corps*. Paris : Métailié.

Le Breton, D. (2000). *Éloge de la marche*. Paris : Métailié.

Le Breton, D. (2002). *Conduites à risque : des jeux de mort au jeu de vivre*. Paris : PUF.

Le Breton, D. (2011). *Anthropologie du corps et modernité* (éd. 6e). Paris : P.U.F.

Le Breton, D. (2015). *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*. Paris : Métailié.

Lenclud, G. (2002). Symbolisme. Dans P. Bonte, & M. Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* (pp. 688-693). Paris : PUF.

Lévi-Strauss, C. (1962). *La pensée sauvage*. Paris : Plon.

Lièvre, P. (Éd.). (2003). *Logistique des expéditions polaires à ski*. Paris : GNGL.

Lièvre, P., Récopé, M., & Rix, G. (2003). Finalités des expéditeurs polaires et principes d'organisation. Dans P. Lièvre, *La logistique des expéditions polaires à ski* (pp. 85-101). Paris : GNGL.

Lubart, T. (2011). *Psychologie de la créativité*. Paris : Armand Colin.

Luyckx, M. (2015). *Co-créer le monde nouveau*. [http://media.wix.com/ugd/112b78\\_5dbbd4e1d6d4427c9d08a09ca4e698a6.pdf](http://media.wix.com/ugd/112b78_5dbbd4e1d6d4427c9d08a09ca4e698a6.pdf) : e-book.

Martha, C. (2010). Les innovations à l'origine d'une diversification des formes de pratique et d'une évolution de la culture légitime en base-jump. Dans J. Corneloup, & P. Mao,

*Créativité et innovation dans les loisirs sportifs de nature* (pp. 288-294). L'Argentièrre-la-Bessée : Fournel.

Martin, N., Bordeau, P., & Daller, J.-F. (2012). *Migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*. Paris : L'Harmattan.

Martuccelli, D. (2005). Les trois voies de l'individu sociologique. *EspacesTemps.net*, 1-12.

Martuccelli, D. (2009). Qu'est-ce qu'une sociologie de l'individu moderne ? Pour quoi, pour qui, comment ? *Sociologie et sociétés*, 41 (1), 15-33.

Martuccelli, D., & de Singly, F. (2009). *Les sociologies de l'individu*. Paris : Armand Colin.

Maslow, A. (1961). *Toward a Psychology of Being*. New York : Wiley.

Michel, J. (2003). Narrativité, narration, narratologie : du concept ricoeurien d'identité narrative aux sciences sociales. *Revue européenne des sciences sociales [en ligne]*, XLI (125).

Michieli, F. (2015). *La vocazione di perdersi*. Portogruaro : Ediciclo.

Montambault, E. (2005). Assurer des liens affectifs et stables aux enfants par l'élaboration d'un projet de vie permanent. *Dialogue* (1), 39-50.

Morel-Brochet, A. (2007). À la recherche des spécificités du mode d'habiter péri-urbain dans les représentations et les sensibilités habitantes. *Norois*, IV (205), 23-36.

Moss, L. A. (Éd.). (2006). *The Amenity Migrants : Seeking and Sustaining Mountains and Their Culture*. Oxford : CABI.

Niel, A., & Sirost, O. (2008). Pratiques sportives et mises en paysage (Alpes, Calanques marseillaises). *Études rurales*, 1 (181), 181-202.

Nonaka, I., & Takeushi, H. (1995). *The knowledge-Creating Company*. Oxford : Oxford University Press.

Osborn, A. F. (1953). *Applied imagination : Principles and procedures of creative problem solving*. New York : Scribner.

Ouellette, F., Methot, C., & Paquette, J. (2003). L'adoption, projet parental et projet de vie pour l'enfant : L'exemple de la banque mixte au Québec. *Informations sociales* (107), 66-77.

Parlebas, P. (1986). *Éléments de sociologie du sport*. Paris : PUF.

Parnes, S. J. (1967a). *Creative behavior guidebook*. New York : Scribner.

Parnes, S. J. (1967b). *Creative behavior workbook*. New York : Scribner.

Petit, J.-L. (2004). Empathie et intersubjectivité. Dans A. Berthoz, & G. Jorland, *L'empathie* (pp. 123-147). Paris : Odile Jacob.

Piette, A. (1996). *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*. Paris : Métailié.

Piette, A. (2009a). *Anthropologie existentielle*. Paris : Pétra.

Piette, A. (2009b). Phénoménographie de la tranquillité et anthropologie de la présence. Dans S. Berthon, S. Chatelain, M.-N. Ottavi, & *et al.*, *Ethnologie des gens heureux* (pp. 161-169). Paris : Maison des Sciences de l'Homme.

Raineau, L. (2011). Adaptation aux changements climatiques. Vers une transition énergétique ? *Nature Sciences Sociétés*, II (19), 133-143.

Ray, P. H., & Anderson, S. R. (2000). *The cultural creatives* (éd. Paperback). New York : Three Rivers Press.

Riard, E. H. (1991). *L'adolescent et sa famille : la genèse du projet de vie : étude à partir d'une population scolarisée des deux sexes de 14-15 ans*. Paris : Thèse de Doctorat.

Rigatti, E. (2004). *Minima Pedalia*. Portogruaro : Ediciclo.

Rivière, C. A. (2004). La spécificité française de la construction sociologique du concept de sociabilité. *Réseaux*, I (123), 207-231.

Rodriguez Magda, A. R. (2011). Transmodernidad : un nuevo paradigma. *TRANSMODERNITY : Journal of Peripheral Cultural Production of the Luso-Hispanic World*, 1 (2).

Rodriguez Magda, R. M. (1989). *La sonrisa de Saturno. Hacia una teoría transmoderna*. Barcelone : Anthropos.

Rodriguez Magda, R. M. (1997). *El modelo Frankenstein : de la diferencia a la cultura post. Technos*.

- Rodriguez Magda, R. M. (2004). *Transmodernidad*. Barcelone : Anthropos.
- Rodriguez Magda, R. M. (2015). *La condicion transmoderna*. Barcelone : Anthropos.
- Rogers, C. (1961). *Becoming a Person : A therapist's View of Psychotherapy*. Boston : Houghton Mifflin.
- Roudinesco, E., & Plon, M. (2000). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris : Fayard.
- Rozenberg, J. (2011). *Le corps-autre et les sources de l'altérité*. Paris : De Boeck.
- Runco, M. A. (2013). *Divergent Thinking and Creative Potential*. New York : Hampton Press.
- Runco, M. A. (2014). *Creativity. Theories and Themes : Research, Development, and Practice* (éd. 2nd Edition of the original of 2007). Elsevier.
- Runco, M. A., & Pritzer, S. R. (1999). *Encyclopedia of Creativity* (Vol. I). San Diego : Academic Press.
- Schiltz, L., Houbre, B., & Martiny, C. (2007). Précarité sociale, marginalisation et pathologie limite : Étude comparative de plusieurs groupes de sujets en rupture de projet de vie. *L'Évolution psychiatrique*, 3 (72), 453-468.
- Shusterman, R. (2010). Conscience soma-esthétique, perception proprioceptive et action. *Communications* (86), 15-24.
- Simonton, D. (1977). Creative productivity, age, and stress : A biographical time-series analysis of 10 classical composers. *Journal of Personality and Social Psychology*, 35, 791-804.
- Simonton, D. (1980). Thematic fame, melodic originality, and musical Zeitgeist : A biographical and transhistorical content analysis. *Journal of Personality and Social Psychology*, 38, 972-983.
- Sirost, O. (Éd.). (2005). *Le corps extrême dans les sociétés occidentales*. L'Harmattan.
- Stermieri, M. (2003). « *El Caminante* ». *La filosofia della liberazione di Enrique Dussel*. Thèse de Master (Laurea), Università degli Studi di Bologna, Bologna.
- Terrahmobile. (2013). Lorsque la mobilité territorialise. *EspacesTemps.net*.

Theiller, D. (2010). Le kitesurf, processus d'innovation au sein d'une pratique sportive. Dans J. Corneloup, & P. Mao, *Créativité et innovation dans les loisirs sportifs de nature* (pp. 295-315). L'Argentières-la-Bessée : Fournel.

Tollis, C. (2010). Éthique, espace, action : un triptyque à activer. *Géographie et cultures* (74), 97-110.

Turlan, N. (2006). Entre situations de handicap et projet de vie : l'autonomie élément moteur de la démarche. *Ergothérapies* (23), 5-15.

Van Neste, M. (2000). Au cœur de la réussite : le projet de vie de l'élève. *Vie Pédagogique* (117), 21-23.

Varela, F., Thompson, E., & Rosch, E. (1996). *L'Inscription corporelle de l'esprit : sciences cognitives et expérience humaine*. Paris : Seuil.

Vercauteren, R., Hervy, B., & Schaff, J. L. (2008). *Le projet de vie personnalisé des personnes âgées*. Toulouse : Erès.

Viallard, M. L. (2011). Démarche palliative et projet de vie en période néonatale. Dans P. Bétrémieux, *Soins palliatifs chez le nouveau-né* (pp. 11-21). Paris : Springer.

Vigarello, G. (2014). *Le sentiment de soi*. Paris : Seuil.

Vogler, C. (2007). *The Writer's Journey* (éd. 3<sup>rd</sup>). Studio City, CA : Michael Wiese.

Wagner, R. (1975). *The invention of culture*. Chicago : The University of Chicago Press.

Walentowitz, S. (2012). Habiter par le mouvement. *Multitudes (en ligne)*.

Wathelet, O. (2012). Apprendre à voir. Pour une ethnographie cognitive des perceptions. *L'Homme* (201), 121-130.

Wathelet, O. (2013). Température à cœur, température à corps. Un exemple de gestuelles mentales et incarnées dans l'activité culinaire professionnelle. Dans M.-L. Gélard, *Corps sensibles. Usages et langages des sens*. (pp. 303-317). Nancy : Presses Universitaires de Nancy.

Weber, M. (1971). *Économie et société*. Paris : Plon.

Worms, J.-P., Michel, Y., Seuilliet, E., David, V., & Bourfe-Rivière, V. (2007). *Les Créatifs Culturels en France*. Gap : Yves Michel.

Zito, F. (2007). Centrer l'éducation du patient sur son projet de vie, incidence sur les pratiques d'une équipe soignante. *Éducation du Patient et Enjeux de Santé*, 4 (25), 110-115.

## **Corpus de l'étude de terrain**

### *Articles de magazines*

Bertocchi, G. (2013-2014). Ski-pulka en solo dans le Sarek en Suède. *Carnets d'aventures* (34), 36-39.

Boiveau, L. (2013). Découvrir les Dolomites La porte d'entrée des Alta Via. *Montagne Magazine* (394), 50-59.

Carrel, F. (2012). DODtour 15 mois pour parcourir nos frontières. *Montagnes Magazine* (385), 16-23.

Cathala, F. (2012-2013). Le Grand Nord à ski entre amis. *Carnets d'aventures* (30), 46-49.

Chamussy, S. (2012/2013). Mieux communiquer pour mieux vivre ensemble. *Carnets d'aventures* (30), 54-55.

Charavin, M. (2013-2014). La grande itinérance en ski-pulka. *Carnets d'aventures* (34), 32-35.

Chauvet, B. (2013). Tour de France à ski à roulettes. *Carnets d'aventures* (32), 42-43.

Chavy, J. (2011). Lionel Daudet en expé autour de la France. *Montagnes Magazine* (370), 11.

De Mot, L., & De Mot, M. (2013-2014). Asie centrale, trois déserts à vélo. *Carnets d'aventures* (34), 58-62.

Delaperrière, E. (2012). Tous les chemins partent de Romme. *Montagnes Magazine* (385), 36-44.

Dousset, V. (2014, mai). En traversant le désert de la Drôme. *Montagne Magazine* (403), 22-27.

Fisset, E. (2013). De la côte d'Opale à la Mer de glace. *Carnets d'aventures* (33), 16-20.

Havell, K. (2011). Bolivie. Sajama et Huayna Potosi. *Ski Magazine*, 28-32.

- Juricic, A., & Juricic, J.-M. (2013). Trek, packraft et pêche dans les Rocheuses. *Carnets d'aventures* (33), 34-38.
- Lefebvre, U. (2014). L'aventure en Chartreuse. *Montagnes Magazine* (408), 10-11.
- Lemire, O. (2013). Correspondant géographique. *Carnets d'aventures* (32), 34-36.
- Loireau, A. (2012/2013). Une semaine sur le Dodtour. *Carnets d'aventures* (30), 14-22.
- Loireau, A., & Le Rasle, C. (2013). Escapade à vélo, escalade en duo. *Carnets d'aventures* (33), 28-32.
- Malissard, A., & David, B. (2014). Lyon-Singapour à bicyclette. *Carnets d'aventures* (35), 22-27.
- Marché, V. (2012). Groenland. La terre de Liverpool. *Ski Rando Magazine* (6), 36-48.
- Marret, D. (2012). Du désert de Platé aux Dents du Midi : un raid semé d'embuches. *Ski Rando Magazine* (6), 26-35.
- Moly, O. (2014). Te Araroa La Grande Évasion. *Carnets d'aventures* (37), 16-23.
- Petterson, M. (2013). Norvège Boat trip à travers les fjords. *Ski Magazine* (417), 58-63.
- Plohinec, K. (2011). Itinérances familiales entre Champsaur et Valgaudemar. *Montagne Magazine* (372 S), 26-34.
- Ravanel, M. (2011). Chamonix-Zermatt, six jours au royaume d'en haut. *Montagnes Magazine* (370), 18-28.
- Richard, A. (2013). Des gars des eaux à contre-courant. *Carnets d'aventures* (33), 40-43.
- Royer, P. (2014). Le mont Aiguille en ligne de mire. *Montagnes Magazines* (408), 52-57.
- Schmitz, J. (2013). À l'est des Dolomites. Vertiges en Brenta. *Montagnes Magazine* (390), 26-36.
- Schroder, J. (2013-2014). 1 300 km à pied dans les Rocheuses canadiennes. *Carnets d'aventures* (34), 40-45.

Spriceniéks, P. (2011). Pérou. Dans la cordillère Huayhuash. *Ski Magazine* (408 H), 42-48.

Tassan, C. (2011). La voie royale. *Vélo Tout Terrain* (157 S), 64-71.

Théaux, T. (2011). Val Thorens Version Freeride-rando. *Ski Magazine* (409), 44-52.

Thomas, A. (2013-2014). Immersion à pied dans le désert d'Atacama. *Carnets d'aventures* (34), 46-50.

Varial. (2012). Hit the road Jack ! Un hiver de ski bum. *Skieur Magazine* (93), 158-166.

Versailles, A. (2013). 12 pattes et 5 sacs à dos. La Via Alpina en famille. *Carnets d'aventures* (31), 20-24.

Viseux, A., & Huot, I. (2013). 7 300 km à pied sur les chemins de France. *Carnets d'aventures* (32), 26-29.

Wich, L. (2012). De Livigno à Bormio sur la route des contrebandiers. *Vélo Tout Terrain* (161), 4-9.

### ***Romans et récits de voyage***

Brizzi, E. (2005). *Nessuno lo saprà*. Milano : Mondadori.

Brizzi, E. (2007). *Il pellegrino dalle braccia d'inchiostro*. Milano : Mondadori.

Brizzi, E. (2011). *Gli Psicoatleti*. Milano : Dalai.

Brizzi, E., & Fini, M. (2010). *I diari della Via Francigena da canterbury a Roma sulle tracce di viandanti e pellegrini*. Portogruaro : Ediciclo.

Chambaz, B. (2014). *Dernières nouvelles du martin-pêcheur*. Paris : Flammarion.

Lefèvre, D. (2012). *Solitudes australes. Chronique de la cabane retrouvée*. Paris : Transboréal.

Manoukian, P. (2011). *Le temps du voyage. Petite causerie sur la nonchalance et les vertus de l'étape*. Paris : Transboréal.

Mercier, S., & Fonovich, M. (2012). *Ils ont fait le tour du monde*. Paris : La Martinière.

Moranduzzo, B. (2013). *Dalla nebbia alle nuvole. In bici verso il Tibet*. Ferrara : Tresogni.

Ollivier, B. (2001). *Longue marche. I. Traverser l'Anatolie*. Paris : Phébus.

Rufin, J.-C. (2013). *Immortelle randonnée. Compostelle malgré moi*. Chamonix : Guérin.

Rumiz, P. (2012). *Trans Europa Express*. Milano : Feltrinelli.

Rumiz, P., & Altan, F. (2011). *Tre uomini in bicicletta*. Milano : Feltrinelli.

Sigaud, D. (2014). *Partir, Calcutta*. Paris : Verdier.

Suchel, F. (2013). *Sous les ailes de l'hippocampe*. Autopublié.

***Autres sources (vidéo, sites internet)***

Dictionnaire de l'Académie Française (2016). Consulté le 16 décembre 2016, sur Académie française : <http://atilf.atilf.fr/academie9.htm>

Ediciclo, E. (2014). *YouTube.com*. Consulté le 26 Février 2017, sur YouTube.com : <https://www.youtube.com/watch?v=1PyIda-OpGE&feature=youtu.be>